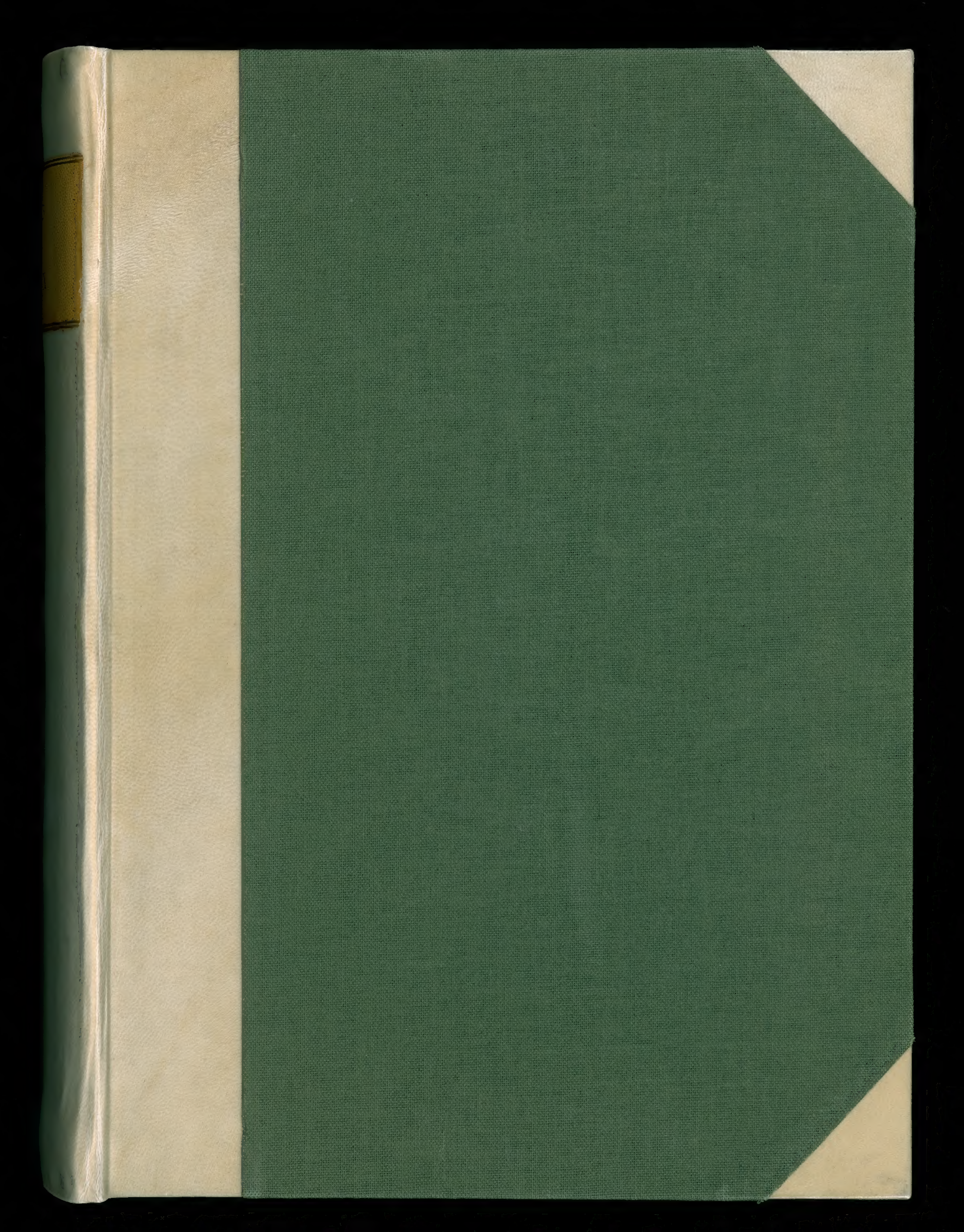
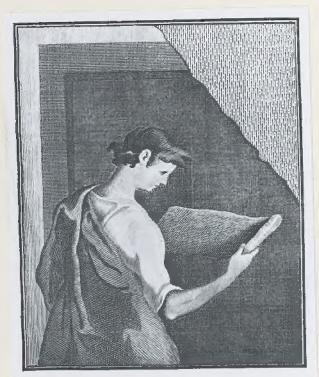
























HENRY-PIERRE

DANLOUX

PEINTRE DE PORTRAITS

ET

SON JOURNAL DURANT L'ÉMIGRATION

(1753-1809)

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS



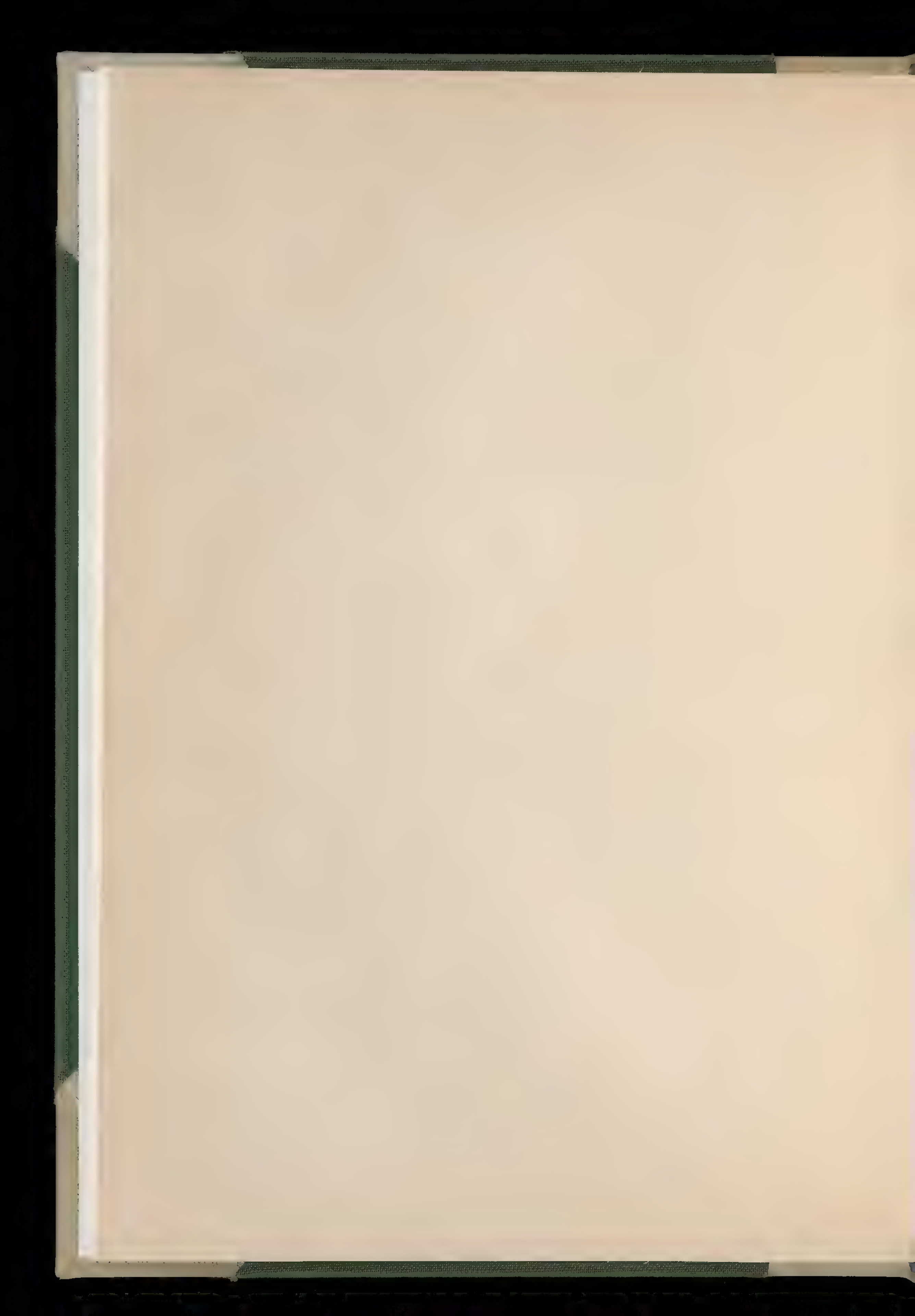
PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

Chez Édouard Rahir, Libraire

55, Passage des Panoramas.

1910



DANLOUX

ET

SON JOURNAL DURANT L'ÉMIGRATION







H. Danloux

[illegible]

HENRY-PIERRE

DANLOUX

PEINTRE DE PORTRAITS

ET

SON JOURNAL DURANT L'ÉMIGRATION

(1753-1809)

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS



PARIS

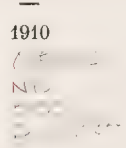
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

Chez Édouard Rahir, Libraire

55, Passage des Panoramas.

—

1910



Exemplaire

N° 252

SOCIÉTÉ
DES
BIBLIOPHILES FRANÇOIS



Cette étude a été imprimée aux frais et par les soins de la Société des Bibliophiles François.

Il a été tiré de cet ouvrage :

36 exemplaires spéciaux avec le nom du titulaire, numérotés de I à XXXVI pour les Membres de la Société et leurs archives.

30 exemplaires sur papier du japon, numérotés de 1 à 30.

250 exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 31 à 280, pour le dépôt légal, les dons et la mise en vente.

1885. — M. Germain BAPST.
1886. — Madame la Marquise de L'AIGLE.
1889. — M. le Comte FOY.
1889. — M. le Prince d'ESSLING.
1892. — M. le Marquis de BIRON.
1892. — M. le Vicomte de VAUFRELAND.
1893. — M. le Marquis de CLAPIERS.
1893. — M. le Comte Alexandre de LABORDE, *Secrétaire.*
1895. — M. le Comte de LA BASSETIÈRE.
1897. — M. le Marquis de LUPPÉ.
1898. — S. A. R. Monseigneur le Duc de CHARTRES, *Président d'Honneur.*
1898. — M. le Duc de MONTESQUIOU-FEZENSAC, *Trésorier.*
1898. — Madame la Comtesse de PARIS.
1898. — M. le Baron de BARANTE.
1898. — M. Émile PICOT, Membre de l'Institut.
1900. — M. Edme SOMMIER.
1901. — M. Georges VICAIRE.
1903. — Madame la Comtesse de GALARD.
1907. — M. Auguste LAUGEL.
1907. — M. le Baron de COURCEL, Membre de l'Institut.
1907. — M. le Comte de LA BÉDOYÈRE.
1907. — M. le Vicomte d'HARCOURT.
1908. — M. Henry D'ALLEMAGNE.
1908. — Madame la Duchesse de BROGLIE.
1908. — Madame la Duchesse de CLERMONT-TONNERRE.
1909. — M. le Comte Jean de NADAILLAC.
1909. — M. le Comte DURRIEU, Membre de l'Institut.
1910. — M. le Comte Albert de BERTIER DE SAUVIGNY.

A la Mémoire

d'Antonin Danloux, Consul Général de France

Au Collaborateur dévoué, à l'Ami regretté,

l'Admirateur du talent de son illustre aïeul.



AVANT-PROPOS

Le *Journal* de Danloux commencé en 1792, se compose de divers fragments, d'où l'on pourrait conclure que ce document n'est pas complet. L'artiste reconnait lui-même en avoir détruit d'antérieurs, quand il s'est rendu compte du tort que son esprit caustique et observateur pouvait causer à certains de ses contemporains. On sera plus près de la vérité, croyons-nous, en remarquant que s'il interrompt le récit de sa vie, c'est qu'il y a une cause à cette interruption, comme par exemple l'arrivée de sa femme à Londres en 1793, qui lui enlève en partie sa raison d'être. Rédigé par Mme Danloux à partir de 1795 et, tout rempli qu'il soit de faits, ce *Journal* n'offrira plus la même note artistique, mais le peintre du moins reparaît souvent et la supplée dans ses absences, soit durant le voyage qu'elle fera en France afin de reprendre son fils, soit qu'elle aille recueillir en Ecosse les souscriptions aux planches gravées de son mari. En somme, malgré ses lacunes, c'est bien le *Journal de Danloux* que nous offrons ici en de nombreux passages et par la reproduction intégrale, du texte original.

Ses petits-fils, le colonel Arthur Danloux et son frère Antonin en avaient pris copie, afin d'atténuer bien des anecdotes, qui sans doute, semblaient de nature à désobliger. C'est la copie transcrite avec grand soin par ce dernier qui nous a servi. En sus de la communication de l'intéressant document sur l'Art à l'époque de la Révolution et touchant l'Émigration, c'est à son inépuisable obligeance que nous devons tant de précieuses indications sur la vie de son ancêtre. Pendant plusieurs années, Antonin Danloux a correspondu à notre intention avec les détenteurs de peintures et de dessins de son grand-père. Par l'appui qu'il nous a donné dans nos recherches, par son entier dévouement à l'œuvre entreprise, il a été un collaborateur de tous les instants. Regrettons donc profondément que sa mort ne nous permette pas d'exprimer notre reconnaissance autrement que par une dédicace à ce travail qu'il aurait été si heureux de voir achever.

Nous désirons témoigner aussi notre vive gratitude aux personnes de sa famille qui ont bien voulu nous communiquer les souvenirs qu'elles possèdent : M. le Général Alfred Danloux, Mme Arthur Danloux, née Prat, Mlles de La Filolie, ses nièces, M. Jules Danloux-Dumesnils, M. Raymond Danloux-Dumesnils, Mme Lefèvre née Danloux, M. Salmon-Legagneur, M. Cosson, le Lieutenant Pierre Danloux; tous par leur concours si précieux, ont rivalisé de bonne grâce et de complaisance.

De nombreuses personnalités ont de même aidé nos recherches. Plaçons en première ligne parmi les amateurs qui ont contribué à nous faire connaître et retrouver les œuvres du maître, M. le Comte Alexandre de Laborde, dont l'activité proverbiale s'est surpassée; M. le

Comte Lanjuinais, M. le Marquis de Biencourt, M. le Duc de Fezensac, M. le Marquis de Biron, M. Germain Bapst, M. Emile Picot, tous membres de la Société des Bibliophiles, qui ont bien voulu s'y intéresser; puis les nombreux détenteurs des œuvres du séduisant artiste : MM. le Marquis de Pange, le Duc de Mouchy, le Prince d'Aremberg, le Comte de Chérisey, le Baron de Richter, le Comte d'Arjuzon, le Duc des Cars, le Comte de Bourbon-Busset, le Marquis de Marmier, le Vicomte de Reiset, le Marquis d'Argence, le Comte de La Morlière, le Baron du Teil, le Marquis de Laborde, de Lauverjat, Général Lecomte, MM. Albert Lehman, Ernest May, Artus, Fuzier-Herman, G. Dubufe, Charles Morel d'Arleux, Macon (du Musée Condé), San Jurjo, Père, Duvivier (de Bruxelles), Demory, Gavignot, H. Rochefort, F. Chandenier, Déglise, Tony Dreyfus, de Schlichting, Guérin-Leguay, le Comte Ferry de Ludre, séduits tous par ce talent distingué.

Ses admiratrices nous ont accordé de même avec beaucoup de bonne grâce la reproduction des œuvres qu'elles possèdent : Que Mesdames, la Marquise de Cossé, la Comtesse de Cossé née Biencourt, la Duchesse de Fitz-James, la Vicomtesse de Curel, la Baronne de Férussac, la Baronne James de Rothschild, la Comtesse de Puységur, la Comtesse Caroline d'Arjuzon, la Comtesse Le Marois, la Baronne d'Étigny née de Colomby, Mesdames Gaston Faure, Vernhette, Gustave Meunié, Henri Schneider, Levert, Emile Guyot, Jeannel, Georges May, veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive et respectueuse reconnaissance.

Une mention spéciale de sincère gratitude est due à M. Paul Royer-Collard, dont l'obligeance s'est manifestée avec tant de compétence dans d'intéressantes notes historiques, et à M. Pierre de Nolhac qui, avec beaucoup d'obligeance, a cherché à nous procurer un éditeur, et l'avait trouvé. Ce souci nous a été gracieusement épargné par la Société des Bibliophiles François, qui nous a fait le grand honneur d'accepter d'avance un modeste travail d'amateur au nombre de ses publications, marquant ainsi d'une confiance à laquelle nous sommes infiniment sensible, mais que nous craignons de ne pas avoir assez justifiée.

Notre dette de reconnaissance se plaît encore à reconnaître l'accueil que nous avons rencontré auprès des experts et marchands de tableaux, MM. Wildenstein, Georges Sortais, Jules Féral, Haro, Stettiner, Brunner, Pillot, Garnier, Capdevielle et tant d'autres qui nous pardonneront de les oublier. De la meilleure grâce, ils se sont mis à notre disposition et nous ont facilité la tâche.



I

Les contemporains de Danloux. — Critique sommaire du talent de l'artiste. — Son origine. — Danloux élève de Lépicié et de Vien. — Expositions de la Jeunesse : Portraits d'acteurs. — Passage de Vien à Lyon. — Dissentiments à Rome entre David et Danloux. — Retour à Paris où Danloux cherche à occuper l'atelier de Pajou. Salon de la Correspondance : *La Surprise agréable* et *la Baigneuse surprise*. — Séjour à Lyon : Portraits et Tableaux de genre. — La Baronne d'Etigny, née de Pange. — Portrait de Mme Le Foulon. — Les du Cluzel. — Les acteurs Dugazon et Caillot. — Portraits de la Marquise de Folleville et de la Comtesse d'Hennezel. — La famille de Sérilly au château de Passy. — François de Pange. — Le Cardinal de Loménie et le P. Laire. — Mlle de Saint-Redan et le mariage de Danloux. — Son voyage de noces à Rome. — Album offert à Mme Danloux par les pensionnaires de l'Académie de France. — Jacques Sablet. — Retour en France : *La Jeune Mère*. — Portrait de Madame Elisabeth. — Le sosie de Louis XVI. — Les dessins de Danloux. — Les sœurs Guéret. — La princesse de Lamballe. — Pastels et essais d'eaux-fortes. — Danloux a-t-il peint Robespierre ? — Le Baron de Besenval et les officiers de la Garde Suisse. — Mlle Guimard et le danseur Despréaux. — Le Salon libre de 1791. — Départ de Danloux pour Londres. — Les amis de Mme Danloux.

Distinguée, sineère, de couleur harmonieuse, encore parée des dernières élégances d'un siècle enchanteur, telle s'affirme, dans son incontestable originalité, la peinture de Danloux.

L'art français tend alors à se transformer sous l'influence de Vien et bientôt de David, à s'affranchir de la convention pour revenir au vrai : période d'évolution, ces années du règne de Louis XVI offrent un moment unique et les ouvrages qu'elle voit naître, portraits, pastels, sculptures, miniatures, ornementation, portent tous l'empreinte du goût le plus raffiné et gardent comme une saveur à la fois excitante et subtile.

Watteau et son école s'effacent dans la brume du passé ; François Boucher n'est plus quand arrive Danloux ; La Tour, Perronneau, Nattier, Chardin sont près de disparaître,

mais Fragonard reste en pleine production, serré de près par son camarade Hubert-Robert. Exquis sont les portraits que Greuze brosse encore; Drouais, Roslin, Duplessis, les Van Loo, Vestier, celui des peintres du temps dont se rapproche le plus Danloux, tous rivalisent de souplesse dans le rendu de la figure humaine. Mme Vigée-Lebrun qui fuira, elle aussi, aux approches de la tempête, séduit la Cour et la Ville du moelleux de son pinceau, et Mme Labille-Guiard, sa rivale, y joint les crayons de pastel qu'elle manie avec une rare virtuosité.

N'oublions pas dans cette rapide revue, des artistes comme J.-B. Leprince, qu'on appela, non sans malice, « le clair de lune de Boucher »; des décorateurs comme Taraval et Callet, des pastellistes, Boze aux tons distingués ou Ducreux à la mâle énergie. Vien tout imprégné d'art antique, éducateur incomparable dont les enseignements vont guider la génération nouvelle et former des élèves tels que Vincent, Louis David et Danloux lui-même, contribuent à la splendeur de la peinture française au déclin du siècle. Combien d'autres il conviendrait de citer, petits maîtres du dessin et de la gouache, peintres de genre ingénieux et délicats, talents secondaires peut-être mais de savoureuse originalité, Debucourt, Baudouin, Boilly, les Saint-Aubin, Challe, Huet, Claude Hoin, Moreau le jeune...

Entre tant de rivaux, Danloux, par sa souple exécution, par le charme de ses ouvrages, se détache et se taille une place bien personnelle. Il donne en effet dans l'Ecole le spectacle à peu près unique d'un artiste offrant deux périodes distinctes, celle que j'appellerai française durant laquelle l'élève de Lépicié montre un dessin recherché, un sage coloris, et la période anglaise où l'homme subit l'influence du pays qu'il habite, où le peintre modifie sa manière et grandit son exécution.

Le reproche que l'on pourrait faire à la première, serait de laisser une égale valeur à tous les détails dans ses portraits, de ne pas assez sacrifier les accessoires à l'ensemble, ce que lui apprendra notre voisine. Le fossé qui sépare les deux pays suffit en effet à trancher nettement deux écoles d'art qui s'ignorent au dix-huitième siècle. La Révolution aura du moins cet heureux résultat de faire connaître à Danloux les artistes anglais et de lui permettre d'étudier leurs œuvres.

Assez peu enthousiaste au premier contact, n'admirant qu'avec réserve, dans les ateliers où il nous fait pénétrer, leur manière séduisante et large d'interprêter la figure humaine, ne ménageant pas la critique au « lâché » du dessin comme aux effets violents de lumière, peu à peu il se laisse gagner par l'ambiance, apprécie mieux le charme prenant qui se dégage de jeunes femmes, la distinction des hommes; son coloris se réchauffe, son exécution s'élargit : « Je suis devenu très anglais » reconnaît-il lui-même. Ce sera durant ces dix années d'exil, où la grâce française s'unit en lui à l'énergie britannique dans un harmonieux compromis, que l'artiste produira ses meilleures toiles.

Danloux personnifie bien la transition entre le costume de l'ancien régime et celui de notre temps, entre les modes de la Cour suivies de la période où paradèrent Incroyables et Merveilleuses, et la correction, le cant anglais. Sous l'influence de la nation voisine, le vêtement s'est simplifié, démocratisé; moins de soie, moins de dentelles et plus de drap gris ou bleu dont nul ne rend mieux les nuances et les reflets. Pas un peintre pour nouer comme lui ces cravates de batiste qui tiennent encore du jabot,

ni pour modeler avec plus de souplesse les culottes en peau de daim du sportman. Quel artiste saurait parer les femmes avec plus de grâce, peindre de couleurs plus douces leurs ajustements aux nuances délicates et changeantes, entrouvrir plus chastement sur la gorge ces fichus de linon d'une élégante simplicité?

Sous son pinceau, les coiffures prennent une ampleur qui ajoute à leur beauté. Cette mode des cheveux relevés par des rubans et retombant en boucles soyeuses, semble comme une marque spéciale, surtout quand il les surmonte de turbans d'un si original effet. Son goût des attitudes imprévues propres à donner l'illusion de la vie, sa recherche du geste, la préoccupation d'animer la physionomie de ses modèles, sont autant de signes qui le font reconnaître à première vue.

Sans doute Danloux, dans le désir de ne pas se spécialiser, a tenté d'aborder le genre historique pour lequel il n'était pas fait : la *Scène du Déluge, la Pitié, la Vestale* n'ajoutent rien à sa gloire. Charles Blanc, dans sa courte notice, admire le portraitiste de grand talent, qu'il dit n'être que cela. Négligeons comme lui le peintre d'histoire, mais le mot serait sévère sinon injuste, en semblant tenir pour non avenues quantité de scènes de fine observation dont plusieurs ont été gravées. Son lot reste assez beau d'interprète attentif de la physionomie humaine; et si, par la conscience du dessin et l'allure distinguée de ses portraits, il trouve un incontestable triomphe, ne lui dénions pas toute valeur comme peintre de genre.

Qu'il nous soit permis dans ce rapide crayon, de signaler aussi la franchise de ses opinions politiques. Danloux demeure le type accompli de la fidélité à ses croyances, de l'attachement à un régime qui subissait alors de si rudes assauts. Dans ses épreuves, il entoure son malheureux souverain de respect et d'amour, il est plein d'indulgence pour les princes, surtout pour le Comte d'Artois, tandis qu'il rend les Constitutionnels responsables des malheurs de la patrie, non sans cribler de sarcasmes les libéraux de toutes nuances; en un mot, Danloux est l'artiste royaliste par essence, partisan convaincu de l'ancien régime considéré par lui comme le seul capable de redonner le bonheur à la France.

Peintre aristocratique, nombreux sont les membres de la noblesse qui ont posé devant lui; ajoutons-y des pairs d'Ecosse, des lords anglais, des amiraux, des évêques, des officiers, voire des courtisanes de marque. A son ancienne clientèle viendront se joindre dans l'exil les riches créoles des Antilles; pourtant, sans cesse à court d'argent, froissé dans ses opinions par les événements, Danloux ne fut pas heureux, et son *Journal* en conserve la trace. En somme, loyal, sincère dans ses propos comme dans sa peinture, ce type de la vieille bourgeoisie royaliste s'est montré artiste plein de goût. C'est vraiment un plaisir de le faire connaître davantage, d'étudier ses œuvres, de chercher enfin à lui restituer dans l'Ecole Française la place qu'il a le droit d'occuper.



Issu d'une bonne famille, Henri-Pierre Danloux naît en plein Paris sur la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie le 24 février 1753 de Henry Danloux, négociant, et de Marie-

Marthe Le Foulon, demeurant au Pont-au-Change. Son parrain, Pierre Leblocteur, avocat au Parlement, lui donna son prénom (1).

Il fait de bonnes études à l'Isle-Adam chez des ecclésiastiques qui y tenaient une maison d'éducation et n'en sort qu'à l'âge de 17 ans pour s'adonner à la peinture dont il semble avoir eu le goût dès l'enfance. Ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, le jeune Danloux est élevé par son oncle maternel Le Foulon, entrepreneur et architecte, un second père pour lui, qui le confie à Nicolas-Bernard Lépicié (2), fils du graveur, peintre poncif peut-être dans ses grands tableaux de dévotion et d'histoire, mais fin observateur de la vie, à la touche alerte dans les sujets de genre, un second Chardin, pourrait-on dire. « Lorsque Lépicié, écrit Paul Mantz, renonçant au fatras des choses héroïques, se borne à peindre les humbles scènes qu'il a sous les yeux, il est incisif, il a presque du sentiment et de façon très simple, sans être larmoyant comme Greuze ».

Ce maître, beaucoup plus que Vien, semble avoir laissé son empreinte sur le jeune élève en lui donnant le goût du dessin précis, de l'observation minutieuse, ainsi que l'idée de ne pas négliger les sujets familiers, souvent plus intéressants que tant de grandes machines qu'on ne regarderait plus : C'est la période exhubérante de la jeunesse et des rêves d'avenir. Danloux aime son art non moins que les jolies femmes, court les théâtres, observe et note ses impressions.

En ce temps-là, place Dauphine, le jeudi de l'Octave de la Fête-Dieu, les jeunes artistes des deux sexes exposaient au soleil se levant sur le Pont-Neuf, leurs premiers essais; Watteau lui-même avait débuté à l'*Exposition de la Jeunesse*, à laquelle ne manquaient pas de se rendre les amateurs du talent naissant, et beaucoup de flâneurs, attirés par les frais minois des jeunes filles groupées aux fenêtres afin d'y juger de l'effet produit par leur propre image. C'est là qu'en 1771, Pierre Danloux manifesta sa vocation artistique par un premier sujet pris sur le vif, *Ivrogne auprès d'une table ;* il avait 18 ans!

La *Biographie Universelle* parle de son « talent de mime » qui aurait nui à sa carrière par les inimitiés qu'il lui attira. Signalons, sans y insister autrement, ce trait de caractère, accepté également par le colonel Vienne dans la seule notice un peu sérieuse qui ait été écrite sur l'artiste. Il est certain que Danloux, sans parler de son goût bien connu pour la caricature, et de son esprit volontiers caustique, eut un moment de propension marquée pour le théâtre, miroir grossi de la vie, et pour les acteurs comiques, imitateurs par métier des travers de leurs contemporains. Il nous en donne amplement la preuve à cette même exposition en 1772, par son propre portrait *sous l'habit de Crispin :* Rêva-t-il donc alors d'égaler les comiques célèbres avec lesquels il était lié?

L'année suivante, en effet, Danloux exposait, toujours place Dauphine, le portrait du fameux Préville, dont Goldoni disait « qu'il n'imita personne et que personne ne pourra jamais l'imiter ». En même temps, on pouvait voir, peint par

(1) Ville de Paris, paroisse de Saint-Jacques-le-Majeur, extrait des Registres des Actes de Naissance de l'an 1753; folio 23 : l'an mil sept cent cinquante-trois, le dimanche 25 février a été baptisé Henry-Pierre, né d'hier, fils de Henry Danloux, négociant et de Marie-Marthe Le Foulon, demeurant au Pont-au-Change sur cette paroisse : Parrain, Me Pierre Le Blocteur, avocat au Parlement, demeurant rue du Jour, paroisse de Saint-Eustache, — marraine, Marthe Rousseau, veuve de Guillaume Hallé, Procureur au Parlement, rue Corroierie, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. Signé : Marthe Rousseau, Le Blocteur, Danloux, F. Mye, Vicaire.
Pour copie conforme, l'auditeur au Conseil d'Etat : L. S.

(2) Nicolas-Bernard Lépicié, né à Paris le 16 Juin 1735, académicien en 1769, mort le 14 Septembre 1784.

lui, le charmant comédien Feulie, rival de Dazaincourt, mort jeune au Louvre où il était logé. Nous aurons occasion, à son retour d'Italie, de signaler encore les portraits des acteurs Dugazon et Caillot, et de constater tout au moins ses relations dans le monde spécial du théâtre.

Jusqu'à quelle époque Danloux reçut-il les conseils de Lépicié? Ne trouva-t-on pas l'enseignement de ce maître d'assez haute portée? M. Le Foulon rêva-t-il pour son neveu la carrière de peintre d'histoire pourtant si réfractaire à sa nature? Toujours est-il que, vers 1773, on le voit admis dans l'atelier du sage Vien, le « restaurateur du style ».

C'est là qu'il rencontrait, au milieu de beaucoup d'artistes en espérance, Louis David (1) concourant alors sans succès pour le Grand Prix de Rome, et de désespoir de son échec, tentant, dit-on, de se laisser mourir de faim. Vien, croyant de l'intérêt de son élève, bien jeune encore, de continuer ses études à Paris, avait fait donner le prix à Suvée (2); d'où la haine féroce de David pour son camarade qu'il n'appela plus que « ce cafard de Suvée ». L'année suivante, nouvelle déception : Jombert l'emporte. Doyen, qui appréciait le concours de David, aurait dit à cette occasion à ses collègues de l'Académie : « Souvenez-vous, Messieurs, que ce jeune homme, un jour, vous tirera les oreilles ! »

En 1773, Peyron sort vainqueur sur le sujet de *la Mort de Senèque*. David eut, pour faire diversion à ses regrets, les peintures et le plafond commencés par Fragonard à terminer dans l'hôtel que Mlle Guimard se faisait construire à la Chaussée d'Antin.

Remarquablement doué, grand, développé par les exercices du corps, Louis David était fort bien de sa personne avant l'accident d'escrime qui lui déforma le visage, mais sa nature difficile n'avait fait que s'aigrir aux déboires survenus dans le cours de ses études. Si nous nous étendons sur l'artiste, dont le caractère ne fut pas toujours à la hauteur du talent, c'est que les deux jeunes gens semblent avoir été fort liés au début; on parle même d'un portrait fait par Danloux et dans lequel on reconnaîtrait les traits de son camarade.

Quand il obtint enfin le prix en 1774, Joseph-Marie Vien venait d'être nommé directeur de l'Académie de France à Rome, nomination que M. d'Angiviller avait beaucoup tenu à obtenir du roi, afin de remplacer le vieux maître Natoire, impuissant à y maintenir l'ordre. Vien voulait refuser, se trouvant trop âgé pour inaugurer une existence nouvelle; il fallut un ordre exprès du roi, enguirlandé du cordon de Saint-Michel, pour le décider. Et de fait, une fois nommé, une pleurésie violente mit ses jours en danger : Noël Hallé dut aller faire l'intérim en attendant son rétablissement.

Pendant ce séjour de convalescence se place, croyons-nous, le portrait de son maître, œuvre de jeunesse sans doute, puisque Danloux n'a que vingt-deux ans, mais parée déjà des qualités qui le distingueront, précision du dessin, recherche de la ressemblance, vérité du coloris.

Vien a été représenté en dessinateur, le porte-crayon armé de sanguine, appuyant la main droite sur le traditionnel carton de parchemin vert. Le maître est pris presque de face dans son vêtement de satin sur lequel se détache le cordon noir de l'ordre que le

(1) Jacques-Louis David, né à Paris le 30 août 1748, mort à Bruxelles, le 29 décembre 1825.

(2) Joseph-Benoît Suvée, élève de Bachelier, né à Bruges en 1743, mort à Rome, directeur de l'Académie de France, le 9 Février 1807.

roi vient de lui octroyer. On reconnaît les traits à la fois énergiques et bienveillants du peintre, son nez aquilin, ses sourcils épais. Elève respectueux, Danloux lui a donné la physionomie sérieuse qui convient, et non pas souriante comme l'a fait Roslin dans le portrait du Louvre, ni l'air narquois que lui a prêté Mme Labille-Guiard dans son pastel. Par son dessin pur, le jeune artiste a voulu témoigner du profit retiré de ses leçons. En le signant, après le soin qu'il mit à le peindre, on devine un hommage au maître vénéré. La date de 1775, que l'on croit lire au-dessous du nom de l'auteur, concorde parfaitement avec la fin du séjour de Vien à Paris.

Cet hommage, Danloux l'aurait également rendu à Lépicié, du moins telle est la tradition qui se conserve dans la famille. Jules Danloux, son fils, répéta souvent à ses enfants que leur grand-père avait fait le portrait de ses deux maîtres.

L'élève qui allait se trouver sans guide, résolut de suivre Vien en Italie grâce aux subsides fournis généreusement par l'oncle Le Foulon et partait en avant. Revenu à la santé, Joseph-Marie Vien se mettait en route enfin le 20 octobre 1775, accompagné de sa femme, de ses enfants et de trois nouveaux pensionnaires dont le plus marquant était Louis David. Au moment de monter en diligence, le maître trouva ses élèves reconnaissants réunis pour les adieux. D'autres amitiés l'attendaient sur la route. A Lyon, les fils de son bon ami Charton l'entourèrent de prévenances pendant les quelques jours qu'il y séjourna.

Par une lettre de Mme Vien (1) on sait que « non contents de l'avoir fêté dans la ville, les Charton le devancèrent en secret le jour de son départ et se trouvèrent avant lui au lieu de la couchée, où ils avaient fait apporter un souper des plus fins. Charton le fabricant et Danloux le peintre, déguisés, l'un en servant d'auberge, l'autre en garçon d'hôtellerie, s'étaient si bien costumés que Vien et sa famille furent longtemps à les reconnaître. Cependant leur empressement à servir et leur gaieté les trahirent ».

Ainsi, nous surprenons sur le chemin de l'Italie, et sous un de ces déguisements dont il avait le goût, notre Danloux s'acheminant, lui aussi, à petites journées vers la ville éternelle.

Les renseignements n'abondent pas sur ces temps de la jeunesse. Seuls des cahiers de croquis témoignent du soin que le parisien mettait à noter ses impressions; ce ne sont que paysages légèrement mais nettement indiqués, bourgades fortifiées, perchées sur les collines boisées de la campagne romaine. Certains portent des noms, Frascati, Salerne...

Bien qu'on semble l'ignorer dans la correspondance de Vien avec le Directeur des Bâtiments, ce qui n'a rien de surprenant puisqu'il n'était pas pensionnaire de l'Académie installée alors au Corso, il est infiniment probable que Danloux, logé aux environs, y fréquentait assidûment, comme cela se pratique, avec toute autorisation d'y dessiner le modèle vivant; nul doute qu'il n'ait assisté aux brillantes réceptions de notre ambassadeur le cardinal de Bernis, et figuré même dans la fameuse *Caravane du Sultan à La Mecque* (2), mascarade donnée une première fois par les pensionnaires de l'Académie de France en 1748, et que l'on demanda à Vien de laisser réorganiser pendant le carnaval de 1776, à l'instar de celle qu'il avait gravée vingt-huit ans auparavant.

(1) *Joseph-Marie Vien*, par Francis Aubert, *Gazette des Beaux-Arts*, Tome 23.

(2) *Caravane du Sultan à La Mecque, Mascarade turque donnée à Rome par MM. les Pensionnaires de l'Académie de France et leurs amis au Carnaval de l'année 1748.*



Joseph Vien

Collection du Baron Roger Portalis.



« A Rome, a dit feu le colonel Arthur Danloux, son petit fils, sa distinction naturelle, son esprit et son talent se firent bientôt jour et lui valurent dans le monde le meilleur accueil. Plusieurs portraits de hauts personnages qu'il fit avec succès le mirent à même de parcourir l'Italie et de séjourner successivement à Naples, à Palerme, à Florence, à Venise, où il mit à profit son admiration pour l'Antiquité et les chefs-d'œuvre de l'école italienne ».

Admiration, nous le voulons bien, mais l'influence des chefs-d'œuvre semble avoir été plutôt nulle, indirecte du moins, sur les travaux du jeune homme. Ce qu'on doit constater, c'est l'affinement de son talent, une plus grande souplesse à la suite de ces années d'étude, sans qu'elles lui aient rien fait perdre de sa personnalité. Ses relations furent d'artistes qu'il connaissait déjà, Suvée, Ménageot et Louis David.

Malgré des tendances évidemment différentes, Danloux et David, camarades d'atelier, se virent fréquemment à Rome au début. La passion que mettait ce dernier à exposer ses idées, son isolement volontaire, le faisaient passer pour un caractère fermé et violent avec lequel il était difficile de s'entendre. Danloux, toutefois, semble s'en être accommodé, et tel croquis de sa main retrouvé dans un album du temps nous paraît le représenter; c'est David à 25 ans, l'air morose et l'esprit hanté déjà de combats antiques.

Ils étaient assez intimes pour avoir pu convenir de s'entr'aider pécuniairement dans leurs voyages. Un désaccord survenu à ce sujet, suivi d'une violente altercation, aurait provoqué entre eux une inimitié qui ne fut pas sans influence sur la détermination prise plus tard par l'artiste de passer en Angleterre, alors que David pouvait entraver sa carrière et lui nuire de tant de façons.

Danloux, ayant rempli consciencieusement les termes de l'accord, David put parcourir l'Italie et faire notamment le voyage de Naples en compagnie de l'archéologue Quatremère de Quincy. David, par réciprocité, observa-t-il le contrat? Quand ce fut à son tour de se mettre en route, Danloux dut interrompre son voyage faute de fonds, son camarade l'ayant prévenu de ne pouvoir rien envoyer.

Or à peine de retour, en visite chez un cardinal qui lui avait toujours témoigné de la bienveillance, S. E. lui dit : « Ah! mon cher Danloux, que rapportez-vous de votre voyage? Pour moi, j'ai acheté une toile à votre ami David, mais il me l'a fait payer un peu cher! »

Danloux apprenait ainsi que son camarade l'avait trompé, ayant vendu pendant son absence sans l'en faire profiter. De là, scène violente en présence des pensionnaires de l'Académie. La tradition veut même que David et Danloux ne se soient plus reparlé depuis. Ne pas oublier qu'à cette époque David était fort malade, comme en témoigne la correspondance de Vien, et « frappé d'une sorte d'anéantissement ».

Une lettre de Pierre au comte d'Angiviller au sujet des logements d'artistes au Louvre, datée du 11 Avril 1783, les mentionne pourtant ensemble :

« Le sieur Danloux arrivé de Rome avec M. David, commence à s'établir dans le logement des galeries que lui prête M. Pajou, en attendant que M. Pajou se détermine. Je n'ai pas eu l'honneur de vous parler de cet artiste parce que j'étais censé l'ignorer ».

Ce paragraphe n'implique pas, il est vrai, un voyage de compagnie, car David revint dès 1780, mais seulement un retour en France vers le même temps. Quant à Pierre, premier peintre du roi, s'il paraît ignorer Danloux, qu'il connaît fort bien, c'est qu'il n'est pas pensionnaire. Disons enfin que l'artiste ne fut pas autorisé à conserver l'atelier

de Pajou qui fut attribué à Lépicié contre une pension de 600 livres. Cette annotation de Pierre à sa lettre du 16 Mai 1783, nous le fait connaître :

« M. Danloux est venu l'instant d'après la renonciation de M. Pajou, me demander si vous écouteriez des recommandations puissantes pour le laisser jouir du logement pendant quelque temps. Je lui ai opposé d'excellentes raisons pour le détourner de ce projet... »



Louis David à 25 ans.
Croquis de l'Album du général Danloux.

Une apostille clot définitivement l'incident : « M. le comte a décidé que c'était impossible ». A son retour, écrit le colonel A. Danloux, il s'arrêta à Lyon, y passa deux ans et ne se rendit à Paris que vers la fin de 1785; *après avoir tenté de s'établir à Paris il revint à Lyon,* serait donc plus juste. Quoi qu'il en soit, Danloux envoyait dès 1782 toute une série d'œuvres, qui figurèrent à l'exposition permanente organisée à l'hôtel de Villayer par Pahin de la Blancherie (1), le même que nous retrouverons émigré à Londres.

L'envoi était de conséquence : *Chasseur assis dans un bois et caressant son chien,* sur toile. *Diogène demande l'aumône aux statues pour s'habituer à être refusé,* sujet souvent traité par les artistes du temps, notamment par J.-B. Restout pour son morceau de réception à l'Académie. Ce tableau, le seul où l'on surprenne une réminiscence italienne, appartenait alors à M. Lambert, consul d'Espagne, à Lyon sans doute ? Un tableau de genre est ainsi décrit : *Jeune femme assise sur un sopha et lisant une lettre avec beaucoup d'intérêt; un jeune homme placé derrière elle, tâche de deviner sans qu'elle s'en doute, quel en est le sujet?* Voilà un titre compliqué que le graveur Jonxis, natif d'Utrecht, fit bien de réduire quand il grava cette jolie scène en 1789 sous le nom de *la Surprise agréable.* L'épisode sentimental semble cher au cœur de M. le marquis de Saint-Marc, propriétaire du tableau, que l'on croit reconnaître dans le jeune messager.

André de Saint-Marc (2), poëte dont Rivarol s'est agréablement moqué, fut le modèle de Danloux et l'un de ses plus anciens clients. Son charmant portrait, frontispice à ses œuvres poétiques, porte au bas : *gravé d'après le tableau de Danloux par Ch. Gaucher, de l'Académie des Arts d'Angleterre.* Dans le *Petit Almanach de nos Grands Hommes*, le caustique pamphlétaire plaisante et l'image et l'homme, « demeuré si inconnu malgré trois chefs-d'œuvre donnés à l'Opéra où il a refait Quinault,

(1) Pahin de la Blancherie (Mammès-Claude), né à Langres le 29 Décembre 1752, mort à Londres, le 25 Juin 1811.

(2) Saint-Marc (Jean-Paul-André des Raisins, marquis de), né en Guyenne en 1728, mort à Bordeaux le 11 Octobre 1818. D'abord garde-française, il s'essaya dans la poësie lyrique, encouragé par Dorat. Il fit représenter la *Fête de Flore*, pastorale suivie d'*Adèle de Ponthieu*, opéra mis en musique par Piccini.

et malgré un beau quatrain qu'il s'est fait à lui-même au bas de son portrait couronné de lauriers, de roses et de trompettes... »

Rivarol s'étonne ironiquement que la gloire ne vienne pas à un poète dont les œuvres sont imprimées avec un tel luxe, tandis qu'elle poursuit souvent un ignoble bouquin ramassé sur les quais !

La contribution de Danloux au Salon de la Correspondance se complétait du portrait de Génillion, élève de Joseph Vernet, et par une autre figure d'artiste de grandeur nature, le peintre par lui-même peut-être, à M. Ganda.

Nous avons gardé pour la fin, la suggestive étude ainsi désignée : *Jeune femme ayant une main contre son sein (à mi-corps)*. Avec non moins de précision et davantage dans l'esprit du temps ne pourrait-on dénommer le tableau, récemment retrouvé en Hollande, *la Baigneuse Surprise ?* D'une grâce toute juvénile, le jeune modèle aux cheveux épars, sortant d'un bain rustique, ne dissimule rien de ses formes potelées tout en ramenant les bras en un mouvement exquis de naturel. C'est la nature sans fard et qui n'en a nul besoin ! Peinte en un moment d'émotion devant la chair frémissante, œuvre de jeunesse, elle en a les qualités, la naïveté, la sincérité, la fraîcheur.



Jean-Paul-André de Saint-Marc.
Gravé par Gaucher, d'après Danloux.

Heureux l'amateur, pensions-nous, qui pourra s'offrir chaque matin à son réveil la savoureuse vision ! Ce fin connaisseur, qui a fait tout exprès le voyage d'Amsterdam pour ravir sa « Baigneuse », M. Henri Rochefort, a bien voulu nous la laisser contempler à loisir (1). Quant à l'artiste qui la signait en 1782, c'est désormais un maître !



Voilà donc Danloux fixé à Lyon pour quelque temps, sans avoir laissé entamer d'une ligne son talent très français. Si les artistes italiens lui ont tourné la tête, il n'y paraît guère. Sans songer à faire grand ni pompeux, l'élève de Lépicié se contente de sa vision, bourgeoise peut-être, mais délicate. Plus impressionné par Greuze ou Chardin que par Michel-Ange et Raphaël, il peint ce qu'il a sous les yeux, les sujets familiers l'attirent, et si c'est aux grands maîtres qu'il doit cette qualité primordiale, la sincérité, félicitons-le de leur en avoir dérobé le secret.

(1) Vente Du Bois, de La Haye, Novembre 1906.




Les Servantes Lyonnaises, d'après les peintures sur bois de la collection de M. Jules Danloux-Dumesnil.

Dans cet ordre d'idées, nous avons cru reconnaître sa main dans de précieux médaillons dessinés de face, le sieur Camermous natif de Lyon, sa femme, dame Madeleine Yon et autres personnes de la même famille. Peint à Lyon le portrait de Lemau de la Barre retrouvé chez son arrière petit-fils, M. Petit de Meurville, qui le croit exécuté vers 1782. Les bras croisés dans un vêtement brun clair, de facture très fine dans le goût de Greuze, cheveux au naturel relevés en ailes de pigeon, Lemau était sur le point d'aller à Saint-Domingue : J'ai voulu, écrivait-il à un ami, laisser, avant de partir, mon portrait à ma famille et je l'ai fait faire par Danloux : il m'a pris cinq cents livres.

Nous rattacherions à cette période lyonnaise la ravissante *Jeune femme aux boucles blondes* en déshabillé du matin, et le portrait qui lui fait pendant, un homme encore jeune d'un modelé excellent. Il est vêtu de ce drap gris clair affectionné par l'artiste. Les Vestier qui les avoisinent dans la salle de billard du vicomte de Curel en pâlissent de jalousie. Les dates de 1783 et de 1784 inscrites sur ces jolies toiles, semblent indiquer leur exécution dans la ville de Lyon, mais qui représentent-elles, une actrice, un acteur? Le négligé du costume nous le ferait croire.

Faut-il considérer comme une œuvre du même temps *la Leçon de dessin?* On avait cru voir dans ce couple âgé, Fragonard donnant une leçon de dessin à sa belle-sœur Marguerite Gérard. L'homme paraît de grande taille et l'on sait combien Fragonard était petit. Ne s'agit-il pas plutôt de quelque financier ou d'un négociant lyonnais, et s'il y a leçon de dessin, n'est-ce pas Danloux qui la donne à cette ancienne blonde à ombrelle, tout de blanc vêtue, en train d'esquisser le paysage? La mollesse des collines s'accorde assez avec les rives de la Saône, et le château où l'artiste reçoit alors l'hospitalité ne se trouve sûrement pas loin.

C'est pour Danloux la période des tableaux de genre. Les plus anciens sont deux



Madame Le Foulon d'Hérouville

Chez M. Salmon-Legagneur.



panneaux très fins que le docteur Morel d'Arleux tient de son grand-père le paysagiste, son camarade à Rome. Ils représentent *la Coquette* et *la Travailleuse*. Le premier nous montre une jeune femme à la promenade, coiffure blanche, robe jaune et manchon noir. Au fond, semble-t-il, les quais de la Saône et l'église cathédrale de Saint-Jean. Le second figure une jeune paysanne assise dans son intérieur, occupée à raccommoder les chausses de son mari, le tout de fine exécution.

Rangeons dans ces travaux de jeunesse, *l'Innocent* et *l'Espiègle*, tout-à-fait dans le goût de Greuze, a dit Charles Blanc, qui les signale à Varsovie, « peintures sans grand mérite, et qui cependant furent assez bien accueillies et procurèrent à l'auteur une certaine notoriété ».

Les Petits Gourmands, sous les traits d'une fillette tenant à la main sa tartine, tandis que le petit garçon vide un cornet de mélasse, attirèrent l'attention de la duchesse de Berry. Ils se sont trouvés à sa vente, puis après avoir figuré chez Pereire, ont reparu à celle d'Alfred Mame en 1904, où ils ont été payés 8.000 francs.

Le Petit Polichinelle et *la Petite Couturière*, tableautins que Danloux avait gardés et dont il songea à se défaire lors de son départ pour l'Angleterre, furent placés dans la vente de Paupe, le marchand de fer du Marais, qui se fit en Janvier 1792 à la galerie de Lebrun. Mme Danloux constate qu'ils se sont bien vendus. *Le Paysan* et *la Paysanne*, sujets de mœurs villageoises de la même conception assez peu compliquée, ont eu l'honneur d'être copiés par un miniaturiste nommé Renaud, qui exposa ses copies en 1824. Deux amusantes figures d'enfants, modèles que Danloux a toujours aimé à peindre, ont été gravées sous les titres de *Il m'a tiré les oreilles* et *Tant mieux, c'est bien fait !* frère et sœur, l'un qui se frotte l'oreille et l'autre qui applaudit à la correction méritée. La mention *Danloux del.* sur les planches au pointillé de Perrée, indique des dessins et non des peintures. Plus réussies sont les deux compositions bien connues par les jolies estampes de Beljambe aux titres pittoresques : *Ah ! Si je te tenais...*, et *Je t'en râtisse;* sujets où la jeune villageoise fait au vieux paysan qui la menace en riant, un geste équivalent au pied de nez des gamins.



La Leçon de dessin.
Appartient à M. Raymond Danloux-Dumesnil

Ces peintures sur bois, modelées comme par un hollandais mais bien d'un élève de Lépicié pour l'observation intime, avaient été achetées à Danloux par le fermier général de Préminville à qui les gravures sont dédiées. Signés du monogramme *P.D.X.*, les panneaux sont datés de 1782, ce qui les suppose exécutés durant le séjour à Lyon. Très finement traités, le jeu des physionomies s'y traduit avec bonheur et justesse.

M. Jules Danloux-Dumesnil, petit-neveu de l'artiste, possède les deux fins tableaux ainsi que ceux connus sous le nom de *Servantes Lyonnaises*, portant le même monogramme que ci-

dessus et datés de 1784; avec *la Jeune Paysanne* tout à fait dans la même note, ils caractérisent la manière de Danloux à cette époque, toute de précieux réalisme. Œuvres d'un artiste consciencieux qui cherche sa voie, et croit l'avoir trouvée dans la peinture de genre où le dépassent sans peine Baudouin, Lawreince et même Challe, ces paires d'agréables tableautins ne lui ont pas demandé grande dépense d'imagination. Là n'apparait pas sa véritable originalité. Heureusement qu'il s'aperçoit à temps de son erreur. L'occasion qui rarement fait faute au vrai mérite, va lui permettre de se révéler comme portraitiste, d'utiliser les rares facultés qu'il possède, et de mettre en lumière sa façon toute personnelle d'interpréter la figure humaine.



Quand, à Londres, en Novembre 1792, le Vicomte de la Charce prend place, non loin de Danloux, à la table d'hôte de l'exil, il croit le reconnaître et lui demande s'il a jamais habité Lyon? Sur sa réponse affirmative : « Je me rappelle, me dit-il, vous avoir vu au théâtre dans la loge de ce pauvre M. de Flesselles (1) l'intendant : Êtes-vous toujours aussi gai que vous l'étiez alors ? — Hélas non, lui répondis-je, les années, les soucis et surtout la Révolution m'ont enlevé non seulement la gaieté mais encore le repos ».

Ce passage du Journal de Danloux nous amène à penser que M. de Flesselles, dont on connaît la fin tragique, a pu servir de trait d'union entre le jeune peintre d'avenir et la grande dame qui devait avoir tant d'influence sur sa carrière et sa vie, la Baronne d'Etigny. N'est-il pas naturel de supposer l'intendant de Lyon le faisant connaître à la riche veuve de l'intendant de Gascogne? La tradition gardée dans la famille d'Etigny-Sérilly veut, en effet, que la baronne, après la mort de son mari, se soit retirée à Lyon pour l'éducation de ses enfants et y ait séjourné longtemps.

Elle était veuve depuis une quinzaine d'années déjà, puisque M. d'Etigny né en 1720 à Paris, mourait en 1767, abreuvé d'ennuis. Malgré de grands services rendus tant à la ville d'Auch, dont il fit construire les principaux monuments, qu'au pays de Luchon en élargissant la route d'accès de Montréjeau à Bagnères, ainsi qu'en faisant analyser les eaux dont il avait reconnu les qualités, cet administrateur à larges vues fut méconnu. On ne lui a rendu justice qu'après sa mort, en lui élevant des statues dans les deux villes dont il reste le bienfaiteur.

Partageant son temps entre Lyon, sa terre de Bourgogne voisine de Sens, et Paris où les de Sérilly possédaient un hôtel, la Baronne d'Etigny, née Thomas de Pange, avait deux fils, l'aîné, Mégret de Sérilly placé auprès de son oncle, le Marquis de Pange, comme trésorier-adjoint de l'extraordinaire des guerres, le second, Mégret d'Etigny, aide-major et plus tard capitaine aux Gardes-Françaises. Dans laquelle de ses résidences Mme d'Etigny se fit-elle peindre? Probablement au château de Passy-sur-Yonne où Danloux aura été convié.

C'est un des beaux portraits de sa première manière à la fois précise et souple, au type bien français dans son masque énergique. Madame d'Etigny n'est plus jeune : les

(1) Jacques de Flesselles, Prévôt des Marchands, né en 1721, assassiné à Paris, le 14 Juillet 1789.

traits se sont accentués, les yeux s'enfoncent dans un visage coloré, et pourtant l'ensemble reste distingué. Tout s'y montre traité avec le même soin, la même conscience, aussi bien la coiffe de dentelle qui surmonte des cheveux poudrés que l'élégant fichu de Malines recouvrant le corsage de satin bleu, jusqu'au métier à broder qui est d'amusante facture.

Assise en un fauteuil de damas rouge à grands ramages au dossier duquel se voit négligemment jetée sa mante de soie noire, Madame l'intendante, la main droite levée d'un joli geste, un geste à la Danloux, travaille à quelque ouvrage de broderie en relisant la lettre d'un de ses fils posée sur le métier. Au-dessous des ciseaux, sur le pourtour de la tablette on lit : *P. Danloux 1783.* Remarquons, à ce propos, le goût de l'artiste pour cet accessoire, la lettre, qui se retrouvera plus d'une fois par la suite.

Vivante image d'une personnalité de la vieille France, ce portrait distingué reste tout spécialement intéressant pour notre sujet : c'est le premier anneau d'une chaîne, bien douce à porter pour l'artiste, puisqu'il va trouver auprès de la baronne, à la fois aide, amitié, relations utiles et même l'épouse selon son cœur. Danloux semble en avoir eu le pressentiment en mettant tout son art à la peindre. A elle seule cette toile, ornement de la galerie de M. Guillaume Dubufe, suffirait à classer son auteur parmi les meilleurs portraitistes du dix-huitième siècle.

Pierre Danloux revint à Paris avant 1785, ne fût-ce que pour peindre dans cette ville le portrait de Mme Le Foulon (1), la femme de l'entrepreneur-architecte qui prit soin de son enfance, et l'aida de sa bourse à ses débuts. Signé en toutes lettres : *H.-P. Danloux 1784,* le portrait est à rapprocher de celui de Mme d'Etigny pour l'allure générale, la pose et le genre d'occupation, sauf que le modèle semble beaucoup plus jeune. Mme Le Foulon apparaît tout en blanc; la robe est de ce satin crème qu'il excelle à rendre. la coiffure à rubans de même nuance et le fichu transparent, de mousseline brodée. Occupée à un travail de lacet de soie, elle est assise auprès d'un guéridon où s'éparpillent bobines et ciseaux, et vous regarde de ses bons yeux souriants.

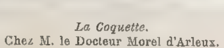
Vous rappelez-vous Madeleine Brohan, de la Comédie-Française? C'est tout son portrait; même air de bonté non sans finesse, même sourire, même embonpoint aimable, et quel travail sincère ! quels gris délicieux ! ces fameux gris de Danloux que constatera Northcote, car il eut le sentiment de la claire peinture bien avant que d'aller à Londres. Avec quelle adresse l'artiste fait vibrer le vert du fauteuil et chanter la nuance des soies dans l'agréable symphonie des blancs ! En cette image typique de la bourgeoisie riche d'alors, Danloux a mis plus que son talent, il a mis son âme au service de cette belle personne qui fut pour lui comme une seconde mère.

Période féconde en œuvres charmantes. Est-ce trop s'avancer que de croire encore à la bienfaisante influence de sa protectrice Mme d'Etigny, en ce qui touche aux portraits de la famille du Cluzel peints vers la même époque, et de supposer Danloux recommandé par elle à l'intendant de Tours?

Ces portraits du meilleur faire, longtemps au château de Blainville, non loin de Chartres, sont actuellement divisés. Celui du Comte du Cluzel, Marquis de Montpipeau,

(1) Mme Le Foulon, née d'Hérouville, est la première femme de M. Le Foulon. Sa seconde femme, Marie-Simone Danloux, fille de Henry Danloux et de Marthe Le Foulon, la sœur du peintre, n'a épousé son oncle Elie-Guillaume Le Foulon, veuf de Marie-Constance d'Hérouville, que le 15 messidor an II.





La Coquette.
Chez M. le Docteur Morel d'Arleux.



La Travailleuse.
Chez M. le Docteur Morel d'Arleux.

en costume de velours vert, signé et daté de 1785, appartient maintenant à M[me] la comtesse de Cossé née Biencourt. Coiffure poudrée en ailes de pigeon, les traits fins, tout le personnage respire la distinction. Son neveu, François du Cluzel, vêtu de velours marron, avec gilet rayé, présente avec son oncle un air de famille indiscutable. La toile se trouve chez M[me] la marquise de Cossé à côté du ravissant portrait de sa femme, la Comtesse du Cluzel, coiffée d'un chapeau de bergère en feutre blanc aux bords audacieusement retroussés sur ses cheveux châtains où sont piqués des coquelicots. Agréable vision de l'une des plus jolies choses de l'artiste, qui l'égale à M[me] Vigée-Lebrun à laquelle le portrait a été attribué. Une date inscrite sur le cadre doit être rectifiée ainsi : 1787 au lieu de 1778. La jolie bergère, née en 1763, touchait alors à ses 24 ans quand Danloux peignit ce séduisant modèle (1).



Etabli dès lors dans la capitale, ardent, svelte, élégant, Danloux mène de front le travail et le plaisir; des œuvres éclatantes de fraîcheur naissent sans efforts sous ses

(1) Il ne peut d'ailleurs y avoir confusion, car le Marquis de Cossé écrivait en 1866 du château de Blainville au capitaine Vienne : « ... Outre le portrait de la Comtesse du Cluzel par M[me] Lebrun, nous l'avons aussi par Danloux en chapeau de bergère ».



Mme la Marquise de Folleville



doigts. Fréquentant à la fois le monde de la ville, de la Cour et celui des théâtres, seigneurs et grandes dames, acteurs, les actrices surtout, font appel à son talent flatteur. Tel portrait de Dugazon, tel pastel de la Guimard, tel dessin d'après Mlle Colombe l'aînée est son œuvre. N'oublions pas que ce sera une lettre de Mme Dugazon à la main, qu'il se présentera bientôt à Londres chez la Duthé !



Le Comte du Cluzel, Marquis de Montpipeau
Appartient à Mme la Ctesse de Cossé.

Danloux eut toujours une amitié marquée pour les comédiens, ainsi que nous l'avons signalé déjà à propos des portraits de sa première jeunesse. Au printemps de 1787, il exécute celui de son ami Dugazon, le successeur de Préville dont il n'avait pas le ton de bonne compagnie, ornement actuel du foyer des artistes de la Comédie-Française ! « C'était un farceur de beaucoup d'esprit, a dit Mme Vigée-Lebrun. On ne le recevait quelquefois que pour égayer les convives, car il était fort amusant après dîner ».

L'air bon enfant, tel nous apparaît Dugazon, l'un des meilleurs morceaux du sanctuaire. La claire et large exécution de cette face intelligente à l'œil bleu, aux cheveux au naturel sous un soupçon de poudre, son vêtement gris sur le gilet rayé bleu et blanc, charment d'abord le regard par sa franchise. L'artiste l'a signé et daté : *Henry-Pierre Danloux, 1787*.

A rapprocher de ce portrait celui de l'acteur Caillot, plus jovial d'allure : figure réjouie, teint coloré, Danloux l'a représenté de trois quarts, coiffé du tricorne sur une perruque filasse ; l'habit est marron, le gilet à revers jaunes, la cravate de foulard vert à pois blancs négligemment nouée sous un grand col rabattu, accoutrement théâtral qu'explique la légende inscrite au dos : *Caillot de l'Opéra-Comique peint par Danloux en 1789 dans le rôle des Rendez-vous bourgeois.*



Caillot, de l'Opéra-Comique.
Appartient à Mme G. Lévy, née Strauss.

On pourrait rattacher à cette brillante époque certaines œuvres comme l'élégante image de la Marquise de Folleville, du château de Josselin. En toilette de bal et pinçant

de ses bras nus les cordes d'une harpe dorée, instrument cher à Mme de Genlis, sans bijoux, sans collier, sans fleurs, parée de sa seule fraîcheur, Mme de Folleville reste néanmoins à la dernière mode avec ses ruchés de mousseline de soie relevés d'un nœud de rubans.

Charlotte de Bussy, née à Paris le 13 Juillet 1756, ainsi qu'a bien voulu nous l'apprendre M. le duc de Rohan auquel cette charmante peinture appartient par héritage, était la fille d'un colonel de Bussy tué pendant la guerre de Hanovre en 1757, la nièce et l'héritière du Mis de Bussy-Castelnau, gouverneur général des Indes. Devenue par son mariage marquise de Folleville, elle résidait habituellement au château de Manancourt en Picardie, où elle ne mourut qu'en 1834, laissant une réputation d'amabilité, teintée, semble-t-il, d'un peu de galanterie.

Danloux a détaillé la toilette de la gracieuse musicienne avec une dextérité de marchande de modes, ou mieux, de peintre averti des élégances féminines, et l'œuvre peut soutenir la comparaison avec n'importe quel portraitiste, qu'il se nomme Roslin, Vestier ou Vigée-Lebrun.

D'autres peintures, œuvres anonymes où l'on s'accorde à reconnaître son pinceau, sollicitent notre attention. On aimerait à connaître le nom de cet honnête homme tenant debout son enfant sur ses genoux, groupe heureux où se retrouvent ses meilleures qualités, comme aussi celui du jeune seigneur à la physionomie sympathique, posé de face, les cheveux relevés et les yeux bien ouverts. Le gilet brodé sent son royaliste d'une lieue : il émigrera, ira batailler à l'armée des princes et se fera fusiller bravement à Quiberon !

Du même temps et de la même main que le portrait de Mme de Folleville doit se placer ici celui de la Comtesse d'Hennezel et de son fils. Le tableau, propriété de Mme la comtesse Gaspard de Puységur, nous montre une élégante jeune femme en toilette de satin avec ruches et volants, écrivant à son bureau de bois de rose pendant que son fils prélude sur son violon. D'après des traditions de famille, ce groupe intéressant représenterait Mme d'Hennezel, et le jeune violoniste, Emmanuel d'Hennezel son fils, marié en 1790 à Clémentine de Bercheny, alors âgée de douze ans. Lui même à cette date pouvait en avoir seize. Il ressort d'une note des Archives Nationales (1) que Clémentine de Bercheny fut mariée sous la condition que les très jeunes époux n'habiteraient ensemble que quand la femme aurait atteint seize ans; entre temps le mari devait voyager en Allemagne. Il fut donc inscrit comme émigré, ses parents virent leurs biens confisqués, ce qui n'empêcha pas le mariage (2) d'être consommé quelques années plus tard.

Quant au tableau d'un faire précieux, il faut en placer l'exécution, par suite des costumes, entre 1785 et 1787. Il n'est pas signé, mais l'attribution des experts paraît juste ; les airs de tête, les gestes, l'excellent dessin, tout désigne Danloux auquel nous n'hésitons pas à le donner.

Des portraits seront parfois mentionnés en exil par l'artiste lui-même, lorsqu'il entendra nommer quelqu'un de ses modèles :

« M. de Laval raconte qu'il vient de voir un arrivant des Flandres, témoin à Anvers de ce fait : On a tiré de leur voiture Mme la princesse de Tyskiewics, polonaise, et Mme la comtesse de Vauban.

(1) Archives Nationales : BB, 1, 72. Voir aussi Forneron, *Histoire Générale des Émigrés.*

(2) De cette union naquit Antoinette-Gasparine Isaure d'Hennezel, née le 18 Février 1803, qui épousa Paul de Puységur en 1821. D'où plusieurs enfants : Maurice, Marquis de Puységur, gendre de Saint-Arnaud, Gaspard de Puységur marié à Mlle de Beauffort, propriétaire du tableau ci-dessus, et Marie de Puységur, mariée à M. du Perron, comte de Revel.



Dugazon, de la Comédie Française

Musée de la Comédie Française.



On les a fort maltraitées et leurs effets ont été pillés. Il y a quinze ou dix-huit mois, j'ai fait leurs portraits ».

Faut-il voir l'une de ces dames dans l'élégante jeune femme en bleu assise à son clavecin et coiffée d'un chapeau vainqueur? Les artistes, en s'abstenant de signer, ne songent pas aux perplexités qu'ils nous lèguent. Sont-ils donc tellement sûrs que la postérité les reconnaîtra à leur coup de pinceau? Les uns désignent Danloux et les autres Lavreince comme auteur de cette jolie peinture : ces deux virtuoses du tableau de genre aimant également les dimensions restreintes adoptées ici, la préciosité du faire peut justifier son attribution à l'un comme à l'autre.



Adopté par la famille d'Etigny-Sérilly, invité dans leurs châteaux ainsi que dans leur hôtel de Paris, où l'esprit non moins que le talent sont prisés à leur valeur, l'artiste voit la vie se dessiner heureuse en ce milieu distingué où tout le monde le goûte et veut avoir son portrait de sa main.

L'hôtel de Sérilly (si l'on en croit Lady Dilke), était situé rue Saint-Louis au Marais, à deux pas de la Place Royale, et la décoration des plus élégantes, à en juger par le salon minutieusement décrit par elle comme étant le boudoir de la Marquise de Sérilly (1). D'une ornementation recherchée, rappelant à la fois les appartements de Versailles et de Fontainebleau, les plafonds et dessus de porte se recommandaient du nom de Lagrenée, les panneaux décoratifs de celui de Rousseau de La Rotière, le même qui travailla pour la reine. Suivant lady Dilke, « l'ancienne fille d'honneur favorite de Marie-Antoinette devenue Marquise de Sérilly » (double erreur, Mme de Sérilly n'ayant jamais été ni fille d'honneur ni marquise, sous ce nom là du moins), aurait profité d'une absence de son mari pour lui en ménager la surprise au retour, moyen aussi romanesque que peu pratique. Il se pourrait toutefois qu'avant leurs revers de fortune, les de Sérilly aient habité l'hôtel en question.

Est-ce dans ce cadre d'un goût raffiné, que Danloux exécuta en 1786 l'importante composition de trois mètres de large où il a groupé M. et Mme de Sérilly et leurs enfants? Ne serait-ce pas plutôt dans le vaste château aux larges ailes des environs de Sens, résidence de la vieille Baronne d'Etigny et plus spécialement attribuée à son fils aîné, époux de la séduisante blonde qui courbera sous son charme ceux qui auront le bonheur de l'approcher? Toutes les présomptions sont pour Passy, d'autant que ce tableau n'a jamais quitté le pays jusqu'en 1864. Là, dans les matinées fraîches de la campagne ou durant les lourdes après-dînées de l'été, Danloux aura pu étudier à loisir ses modèles, les poser à son gré, peindre enfin leur groupe sympathique en cette page si importante de son œuvre.

Situé non loin des bords de l'Yonne et construit au temps de Louis XIV sur des parties plus anciennes, le château de Passy appartenait avec les terres avoisinantes à la

(1) *Le Boudoir de la Marquise de Sérilly au Musée de South-Kensington*, par lady Emilia Dilke : *Gazette des Beaux-Arts*, année 1898. — Ces peintures décoratives furent acquises en 1869 par cet établissement au prix de 60.000 francs des familles Saint-Albin-Jubinal.

famille Mégret de Sérilly que plusieurs alliances unissaient à la famille lorraine Thomas de Pange. De son mariage avec Françoise de Pange, Antoine Mégret d'Etigny l'intendant, avait eu deux fils, et c'est l'aîné, Antoine-Jean-François Mégret de Sérilly, né en 1746, que Danloux eut pour modèle. Le second fils, portant toujours le nom d'Etigny, résidait plutôt à Sens.

M. de Sérilly, successeur de son oncle de Pange comme Trésorier des Guerres, avait épousé vers 1778 Anne-Louise-Marie Thomas de Domangeville, sa cousine, agréable jeune fille alors âgée de 18 ans, dont le sculpteur Houdon exposait, en 1783, le buste en marbre.

Danloux, qui ne cessera d'y faire de longs séjours avant la Révolution, fut appelé de nouveau à Passy dans l'été de 1786 afin d'y peindre ce couple heureux dans un de ces arrangements à la Greuze, avec plus de naturel toutefois. Familièrement posée sur les genoux de son mari, qui lui tient à la fois la main et la taille, M[me] de Sérilly, d'un geste charmant, soulève le voile de mousseline qui protège le berceau de son dernier enfant endormi. Vêtue de blanc, un nœud de rubans dans les cheveux retombant en boucles sur le corsage de linon, la jeune femme semble de nature sentimentale. A ses pieds, son fils aîné âgé de quatre à cinq ans, à la physionomie originale et gaie, fait sauter, un fouet dans sa petite main, son chien blanc à tête fauve. Auprès de son père, la petite Aline joue avec son polichinelle. Debout, un peu en arrière, coiffée d'un grand chapeau, M[lle] de Saint-Redan, la fille adoptive de la baronne d'Etigny, regarde en souriant. Dans le fond, sur un secrétaire, le buste en marbre de feu l'intendant masque en partie le portrait de la Baronne. Sur le fouet de l'enfant, la signature et la date : *1786*.

Tel est ce tableau dont l'arrangement témoigne d'une véritable habileté et nous donne la mesure d'un talent dans son épanouissement. Ingénieux groupement des figures, naturel de leur pose, sûreté dans le dessin, agrément de la couleur, toutes les qualités de peintre s'y rencontrent.

On retrouve plusieurs études préliminaires pour cette toile, la tête de M. de Sérilly, de tons distingués, aux vêtements à peine indiqués de quelques traits dont l'un, fâcheux présage, semble tracé avec du sang ; le même en habit rouge, les croquis des enfants Aline et Victor, et sans doute existe-t-il aussi quelqu'étude de M[me] de Sérilly. Enfin Danloux avait exécuté de dimensions restreintes une esquisse très avancée, une répétition serait plus exact. Elle offre des différences, notamment dans les galons de l'habit rouge et dans le carrelage du salon d'été, avec le tableau définitif. Restée la propriété des d'Etigny actuels en Béarn, cette réplique nous a été gracieusement communiquée.

Quant à la grande toile, pieusement gardée par M[lle] Aline de Sérilly, qui y figure enfant, dans la chaumière qu'elle habitait en face du château de Theil, l'ancienne propriété de parents, elle fut vendue après sa mort, en Novembre 1864, avec de nombreuses reliques de ce passé brillant, et figure aujourd'hui dans le salon du château de Pange.



Pour donner une idée de la société distinguée qui se groupait autour de cette famille où Danloux allait trouver l'épouse de son choix, ajoutons quelques détails propres à la compléter. M. de Sérilly, dont l'office de trésorier venait d'être supprimé, englobé

qu'il se trouva dans la débâcle du prince de Rohan-Guéménée, s'était, à partir de 1787, cantonné dans sa terre de Passy auprès de sa vieille mère, la Baronne d'Etigny. Pour sortir d'embarras financiers « inextricables », il avait vendu à son parent, M. de Montmorin Saint-Hérem pour le prix de 730.000 livres, sa terre toute voisine de Theil avec un joli château du temps de Louis XIII. C'est là que, pour se rapprocher des Sérilly, vint s'installer le ministre des Affaires Etrangères de Louis XVI accompagné de Mme de Montmorin, de ses deux filles, Mme de La Luzerne et Pauline de Montmorin plus connue sous le nom de Pauline de Beaumont, voisinage agréable que Danloux dut plus d'une fois apprécier. Joubert qui habitait tout près, à Villeneuve-sur-Yonne, venait en se promenant visiter Mme de Sérilly à Passy ou Mme de Beaumont à Theil. La meilleure société de Sens et des environs y fréquentait, les Loménie, les Canisy, les frères de Pange, le Marquis de Crenolle, M. de Boinville, etc... Que de fois dans son exil volontaire à Londres, Danloux croisera des émigrés qui lui rappelleront l'avoir rencontré chez Mme de Sérilly en Bourgogne.

L'un des hôtes assidus et non le moins apprécié, à la fois parent des Montmorin et des Sérilly, était François de Pange. D'une sensibilité exquise, ce jeune homme au charme étrange, lié avec les Trudaine et les Chénier dont il partageait les goûts littéraires, semblait alors plus préoccupé de la constitution anglaise ou de la fédération américaine que d'écrire des vers. Aussi, dans la belle idylle qu'il lui a dédiée, André Chénier lui reproche-t-il doucement de négliger la poésie. Il compare son jeune ami à un rossignol qui refuserait de chanter ses amours et abandonnerait les bois, qui inspirent les beaux vers, pour la muse des cités :

> Il serait criminel aux yeux de la nature
> Si, de ces dons heureux négligeant la culture
> Sur son triste rameau, muet dans ses amours
> Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
> . . . .
> Tu naquis rossignol, pourquoi loin du bocage...

continue plus loin l'auteur de *la Jeune Captive,* qui lié de même avec son frère, a dédié plusieurs pages superbes à « de Pange l'aîné » spécialement l'élégie de son second livre, toute de charme et d'intime poésie, qui débute ainsi :

> De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage
> Parle, de ce matin, dis-nous quel est l'ouvrage?
> Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
> A ce frère naissant (1) dont j'ai vu que tes mains
> Aiment à cultiver la charmante espérance?
> . . . .

Les premiers vers d'une autre élégie semblent indiquer de la part de Chénier le regret que sa modeste situation ne lui permette pas de suivre sans arrière-pensée, comme eux, ses goûts littéraires :

> Heureux qui se livrant aux sages disciplines
> Nourri du lait sacré des antiques doctrines,

(1) Le chevalier de Songy, devenu par la mort de ses frères, marquis de Pange.

Ainsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté.
Il a dans sa paisible et simple solitude
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
Le banquet des amis et quelquefois le soir
Un baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs...

André Chénier a-t-il posé devant Danloux? Un portrait donné comme le sien, passait naguère en vente sous le nom du peintre. Sa facture un peu sèche et timide nous avait laissé des doutes. M. le M[is] de Pange, qui s'en rendit acquéreur, s'il reconnaît le pinceau de Danloux, y verrait plutôt Marie-Joseph Chénier ? Un seul portrait authentique existe d'André : il est de Suvée.

Le Chevalier François de Pange.
Collection de M. le marquis de Pange.

François de Pange, du moins, a son image de la main de Danloux, romantique à souhait. Élancé comme tous ceux de sa race, l'aimable jeune homme est assis dans les bois, marquant l'attitude d'un poète à la recherche d'une rime. Tout de noir vêtu, le corps reste souple dans sa redingote à revers; des bas de soie noire complètent ce costume des premières années de la Révolution.

Nul doute que la précieuse toile ne soit celle que Danloux exposait au Salon libre de 1791, avant son départ pour Londres, dont M[me] Danloux soldait l'encadrement et recevait en deux fois le paiement des mains de M[me] de Sérilly. Elle est non signée, mais le dessin serré, la peinture limpide, le geste si typique que l'on retrouvera dans la figure de Delille, le goût de l'artiste enfin pour les portraits de dimensions restreintes, sont autant de présomptions sinon de preuves.

François de Pange, l'un des esprits les plus éclairés de cette société d'élite composée de jeunes gens enthousiastes « croyant la Révolution grosse des destinées du monde », ne disant, suivant le mot de Rœderer, que des choses dignes d'être écrites et n'écrivant que des choses dignes d'être faites, n'avait pas négligé les joies de ce monde, et la légende veut que M[me] de Pastoret, si délicatement peinte par Louis David, n'ait pas été insensible à ses hommages. Rappelons qu'en voulant la prévenir d'une arrestation imminente André Chénier fut arrêté chez elle.

François de Pange collaborait avec ce dernier et Condorcet aux *Amis de la Constitution,* et plus tard aux côtés de Suard et Lacretelle au *Journal de Paris.* M[me] Suard qui vit de près l'ami de son mari, l'appelle une grande âme enfermée dans une frêle enveloppe. Il se plaisait dans nos soirées, ajoute-t-elle, et retrouvait chez M[me] de Staël, sa cousine et amie M[me] de Beaumont.

On voit l'impression profonde laissée dans son entourage par l'hôte préféré de Passy,



La Famille Megret de Sérilly



Nul doute qu'elle ne fût déjà ressentie par M[me] de Sérilly. Miraculeusement échappée à l'échafaud qui la rendit veuve, la châtelaine de Passy, par un sentiment naturel de solidarité dans le malheur, deviendra la femme du séduisant chevalier de Pange.



A deux lieues de Passy résidait en qualité d'archevêque, depuis son transfèrement de Toulouse à Sens, le cardinal de Loménie. Tout nous fait croire que Danloux profita des relations de bon voisinage entretenues par les Sérilly, pour le peindre, lui et plusieurs membres de sa famille.

A défaut du tableau lui-même, nous constatons son existence dans un inventaire dressé par le Père Laire (1), bibliothécaire de l'archevêque de Sens. Ancien minime sécularisé, le savant bibliographe, devenu l'abbé, puis le citoyen Laire, avait été chargé pendant la Révolution, de réunir les livres, objets d'art, tableaux, provenant des couvents et des châteaux des condamnés ou émigrés du district de Sens et d'en dresser le récolement.

Ce travail, trop sommaire, ordonné par la Convention, nous a permis toutefois, non seulement de trouver la mention du tableau de la famille de Loménie peint par Danloux, mais aussi de compléter la série de ses ouvrages alors saisis au château de Passy. Il s'y rencontre, entre autres, celle d'un *portrait de femme peint par Danlo* (sic) : *Elle est peinte instruisant son enfant et dessinant.* Il y a des probabilités pour qu'il représente M[me] de Sérilly elle-même et son fils Victor. A la suite, on lit : *Portrait d'un homme ayant une jambe sur un tabouret peint également par Danlo de un pied de haut.* Cette toile de chevalet pourrait figurer, puisque nous sommes dans le champ des hypothèses, M. de Sérilly en proie à une attaque de goutte, ou M. d'Etigny, son frère. Enlevé de la chambre de M. de Sérilly, *un tableau de la famille de Sérilly peint par Danloup* (sic). *Il a 24 pouces de hauteur :* c'est évidemment l'esquisse de la grande toile que nous avons décrite. Un *tableau de jeune homme en pied* doit être un parent, François de Pange peut-être, ou bien le jeune Thomas de Domangeville?

De notre artiste encore *deux des enfants de M. de Sérilly en ovale. Deux têtes d'une femme de 4 à 5 pouces et sept autres petits dessins à la mine de plomb qui paraissent être de Danloup;* enfin des paysages de dimensions variables dont l'un est signé *D. F. 1790* (Danloux fecit?). Si la description du P. Laire n'est guère explicite, elle prouve du moins que les travaux du peintre tapissaient les murs du château de ses amis.

Il est vraisemblable, a écrit M. Chandenier dans sa notice, que ces objets furent réclamés par M[me] de Sérilly et restitués après Thermidor, puisqu'un certain nombre se retrouvent entre les mains de M[lle] Aline de Sérilly, et figurent à sa vente auprès du beau buste en marbre de sa mère par Houdon, actuellement à Hertford-House, à Londres.

(1) Félix Chandenier, de la Société Archéologique de l'Yonne : *Notice sur le P. Laire*, Sens, in-8°.



Mme de Canisy, par Vincent de Montpetit. — Collection du Prince de Bauffremont.

Quant au tableau de chevalet ainsi décrit dans l'inventaire : *Portrait de la famille de Loménie peint par Danlo, tableau per traverso de 22 pouces de large sur 14 de hauteur*, la trace en est perdue. L'artiste l'avait-il peint à Sens lors d'un de ses séjours à Passy, ou bien encore à Rome dans le second voyage en Italie qu'il va faire aussi ?

Après son passage aux affaires, l'impopulaire Loménie de Brienne, renversé brutalement pour laisser la place à Necker, n'avait eu que le temps de fuir, pendant qu'on brûlait son mannequin sur le Pont-Neuf, et s'était réfugié à Sens. L'idée de changer d'atmosphère, ne fût-ce que pour montrer à Rome sa pourpre nouvelle, sembla s'imposer. Ayant pris congé de son frère à Brienne, le cardinal partait pour l'Italie en Septembre 1788, emmenant avec lui Mme de Canisy, sa nièce bien-aimée, et l'abbé de Loménie, son neveu, non sans y donner rendez-vous au Père Laire qu'il s'était attaché de longue date. Le voyage avait une autre fin, découvrir dans les couvents et les bibliothèques, les belles éditions, les raretés bibliographiques, qui, non moins que la politique, restaient la

passion dominante de sa vie. Connaisseur véritable autant que généreux, aucun sacrifice n'était capable de l'arrêter quand il s'agissait de satisfaire son goût des livres. Aidé des conseils d'un bibliothécaire incomparable, Venise, Padoue, Parme, Florence, Rome, les monastères, le virent tour à tour négociant l'acquisition d'un incunable ou râflant dans un couvent, le lot convoité d'impressions rares.

Serait-ce donc à Rome, où Danloux se trouvait alors, que le tableau, composé du cardinal, de la charmante Comtesse de Canisy et de Martial de Loménie, son frère, aurait été groupé? Ou plus probablement à Sens avant son départ, car lorsque le cardinal de Loménie réintégra sa ville archiépiscopale, au début de 1790, et prêta le serment civique entre les mains du maire le Marquis de Chambonas, il était bien tard pour se faire peindre.

Danloux s'inquiétera d'eux dans l'exil, ce qu'il fait toujours pour ses anciens modèles, et demandera de leurs nouvelles à plusieurs reprises aux arrivants de France. L'architecte Fontaine, de passage à Londres en 1792, s'empressera de le satisfaire :

« Le cardinal, me dit-il, a été fort pressé par sa nièce, Mme de Canisy, de partir, mais il s'y est constamment refusé, alléguant qu'il avait peu de temps à vivre et qu'il attendait la mort sans effroi. Il a vendu sa bibliothèque trois ou quatre cent mille livres, a payé en partie ses dettes et s'amuse à faire construire des maisons sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Pierre que sa nièce a achetée. Mme de Canisy sera la plus riche particulière de France après la mort de ses oncles et de sa mère. Elle est, ajoute-t-il, d'une coquetterie sans bornes qui n'a d'égale que celle de son amie Mme de Condorcet ».

Nous dirons à son heure ce qui advint de toute cette famille marquée pour une fin tragique.



Revenons à la gracieuse silhouette placée au second plan dans le tableau des Sérilly, à cette jeune fille à la mine éveillée et malicieuse sous son grand chapeau de feutre, qui semble, non sans raison, être de la famille, à Mlle de Saint-Redan. Danloux l'a-t-il pour la première fois rencontrée à Paris au sortir du couvent, comme l'affirme son petit-fils, ou bien plutôt au château de Passy? Dès 1784 en tout cas, il la voit auprès de sa mère adoptive, la Baronne d'Etigny, puisqu'il dessine ses traits en un de ces délicats profils qu'il excella toujours à tracer. Elle a de 18 à 19 ans; l'artiste nous la montre timide, naïve et fine sous une large coiffure chargée de fleurs.

L'année suivante, l'aimable figure, à nouveau étudiée par lui en un ravissant dessin signé : *Dx 1785*, se présente tournée dans un sens différent. Déjà moins pensionnaire, la physionomie se précise agréable avec l'arrangement de sa forêt de cheveux dont les boucles s'échappent sous le bonnet léger, la collerette de mousseline recouvrant chastement une taille pleine de promesses. C'est en étudiant ainsi la jeune fille, en la faisant figurer dans le groupe familial, que l'artiste a pu s'approcher d'elle, apprécier son mérite, se faire connaître, esquisser enfin des projets d'avenir.

L'idylle se déroule sous les ombrages du parc, au cours de promenades dans les

prairies des bords de l'Yonne. Sous le regard bienveillant et favorable de Mme d'Etigny naît dans le cœur des jeunes gens un sentiment qu'elle n'a point l'intention de contrecarrer, qu'elle encouragerait même. Depuis plusieurs années la Baronne voit l'artiste à l'œuvre ; sa bonne humeur, son talent, son honorabilité répondent pour l'avenir. En dotant sa pupille avec l'assentiment de toute la famille, Mme d'Etigny ne fait que remplir



Mlle Antoinette de Saint-Redan en 1781.
Collection de M. Paulme.



Mlle Antoinette de Saint-Redan en 1785.
Collection de M. Tony Dreyfus.

un devoir envers celle qu'elle aime comme sa fille. Nous ne saurions prendre un meilleur guide que le colonel Danloux pour cet événement si important dans la vie du peintre :

« Ce fut à cette époque qu'il se rencontra avec Mlle Marie-Antoinette de Saint-Redan, orpheline recueillie, après la mort de ses parents, par une parente, la Baronne d'Etigny, dont le mari avait été pendant de longues années intendant de Gascogne et de la généralité de Pau. Mme d'Etigny prit soin de son enfance, la mit au couvent et la fit revenir près d'elle dès que son éducation fut terminée. Pierre Danloux fut reçu dans cette famille et sollicita la faveur d'obtenir sa main. Après d'assez longues hésitations fondées sur l'inégalité de la naissance, elle lui fut accordée, mais à la condition qu'il ne cultiverait la peinture en France qu'à titre d'agrément. Il y consentit, non sans quelques regrets, et le mariage eut lieu le 27 Juillet 1787. Dès le lendemain, les nouveaux époux partirent pour l'Italie. Ils passèrent deux ans à Rome et ne revinrent en France qu'au début de 1789 (1). »

Voilà donc l'heureux Danloux courant les grandes routes avec l'épouse de son choix, repassant par les lieux où s'est écoulée sa jeunesse en un voyage idéal. Quelle joie de faire à sa jeune femme les honneurs de l'Italie, de la promener à travers ses villes pitto-

(1) Marie-Pierrette-Antoinette de Saint-Redan, née le 11 Avril 1765, fille de Messire Antoine de Saint-Redan, officier dans les troupes du Roi et de dame Pierrette Taban, son épouse, mariée le 27 Juillet 1787 à Henry-Pierre Danloux, veuve le 4 Janvier 1809, remariée en deuxièmes noces à Paris le 2 Mai 1822 à Gabriel Cochet de Corbeaumont comte de Busnes; morte le 21 Janvier 1844.



Madame la Baronne d'Etigny, née de Pange

Collection Guillaume Dubufe.



resques, de la guider dans les palais pleins de chefs-d'œuvre ! L'agréable tâche, pour un époux épris, d'initier cette jeune âme aux jouissances de l'Art !

A Rome, le cardinal de Bernis ouvre toujours ses salons aux français de distinction. N'est-ce pas là que Danloux rencontra pour la première fois la Princesse de Santa-Croce, née Falconieri, dont il fit alors le portrait, paraît-il, et qu'il devait, vingt ans plus tard, peindre à nouveau ? A son grand regret, Vien n'est plus là pour accueillir son ancien élève. Ménageot, un camarade du reste, dirige maintenant l'Académie de France. Quand, en Angleterre, Danloux sera amené à parler de la place de premier peintre du roi qu'on lui offre, c'est Ménageot qu'il désignera.



Madame Danloux enceinte, à Rome.
Miniature appartenant à Mlles de La Filolie.

Danloux retrouvait à Rome une foule d'artistes qu'il avait connus à Paris, Callet, Lethière, Le Monnier, grands prix de peinture, les architectes Percier, Fontaine, Bernier, Mérimée le peintre, tous amis ou devenus tels ; des étrangers, Ott le miniaturiste, John Flaxman le sculpteur, Jacques Sablet, etc.

Un album conservé par M. Antonin Danloux et rempli de dessins offerts à sa grand-mère pendant son séjour à Rome en 1788, nous permet d'y souligner encore leurs relations. Baltard, l'architecte, y figure pour des paysages à la sépia, ainsi que Bourgeois et Bidault; Fontaine, avec l'aquarelle d'un décor de théâtre et Percier, son inséparable, par des ornements inspirés de l'antique ; Péquégnot y contribue pour le supplice d'une Vestale qui donnera peut-être à Danloux l'idée de son tableau ; Cacault, le frère du futur ambassadeur, esquisse un Dibutade à l'encre de chine ; Coiny le graveur, Michallon, Sablet apportent aussi leur tribut. Si le meilleur de ces dessins représente une idylle par Mérimée, le plus documentaire, à coup sûr, est l'aquarelle de Lethière sous le titre d'*Offrandes à l'Amitié*.

« Les petits présents entretiennent l'Amitié », lit-on sur le piédestal de sa statue. Lethière lui-même, perruque poudrée, manteau pourpre et palette en main, présente l'album à l'Amitié, c'est dire à Mme Danloux. Autour, en commençant par la gauche et plutôt caricaturés, Michallon un buste antique sous le bras, Percier, long comme un poëme, le peintre Dunouy au profil gouailleur. A leur suite M. et Mme Flaxman, Fontaine en escamoteur, le gros suisse Sablet serrant son *fiasco* d'Orvieto, jusqu'aux architectes Beudot et Bernier dont les têtes surgissent du plancher. Enfin le Chevalier de Pange, peut-être en pélerinage à Rome, couronnait le tout du huitain suivant :

Que ce recueil forme un aimable ouvrage !
Les arts divers viennent s'y réunir

Et l'Amitié reçoit d'eux un hommage
Qu'au dieu du Goût on n'oserait offrir.
N'attendez pas cependant qu'on demande
A qui des deux le livre est dédié?
Vous n'y pouvez placer ma simple offrande
Sans déceler l'indulgente amitié.

Danloux avait rencontré dans la « ville éternelle » les frères Sablet, originaires de Morges en Suisse et fils d'un vieux marchand de tableaux de Lausanne. Il put y voir



Offrandes à l'Amitié.
Aquarelle par Lethière. — Album de M. Antonin Danloux.

encore l'aîné, François Sablet, dit *le romain* à cause du long séjour qu'il y fit; toutefois c'est avec le second, Jacques Sablet (1) *le peintre du soleil,* son camarade *Jacot* de l'atelier Vien, qu'il se lia davantage.

Portraitiste, paysagiste et graveur à l'eau-forte, ayant le goût de la peinture de plein air aux effets tranchés d'ombre et de lumière, Jacques Sablet voulut laisser à Danloux, avant le départ, un souvenir durable de son savoir-faire en exécutant d'après lui un portrait intime dans ses vêtements de prédilection, habit bleu, gilet blanc et culotte de nankin. Il a représenté son ami, la palette à la main, brossant une toile dont on ne voit que l'envers, mais que, par réciprocité, nous supposons être le portrait de Sablet. Très

(1) Jacob ou Jacques-Henri Sablet, peintre et graveur, né à Morges le 28 Janvier 1749.

étudiée, la tête crie la ressemblance : C'est Danloux à trente-six ans, dans l'allure journalière et semblant plein de confiance en l'avenir. Sur la boiserie, *J. Sablet, Romæ, 1789,* date intéressante et redoutable qui va décider de sa vie.

Que fait le jeune ménage durant ces quinze mois d'Italie? Il visite les villes pittoresques, mais habite surtout Rome où nous venons de le voir entouré d'amis. Le peintre exécute des portraits, parfois quelque scène de genre, voire des études de paysages. La grossesse de sa femme dut entrer aussi en ligne de compte dans la prolongation d'un voyage que l'artiste n'avait évidemment pas prévu aussi long. Quel artiste a saisi *Mme Danloux*, fort épaissie alors, et pour cause, assise sur le gazon de quelque villa? Dans la famille, on a voulu voir dans cette image, traitée à la manière d'une miniature, une œuvre d'Isabey? Quel qu'il soit, le miniaturiste n'a pas vu son modèle en beau : si c'est Danloux, et ce ne peut guère être que lui, il avait son excuse! Mme Danloux vêtue de blanc, en plein soleil, le visage abrité d'un large chapeau de paille à rubans rayés, va lui donner un fils, datant ainsi l'œuvre intime de l'été de 1788. Dans les premières semaines de 1789, le jeune ménage revoyait la France.

« Ils furent retenus plusieurs mois à Lyon, note le colonel, par une maladie grave dont Mme Danloux avait contracté le germe en Italie, ainsi que par la mort de leur premier enfant. Vers le mois de Juin, ils vinrent habiter le château de Passy auprès de leurs parents. Ce fut là que Mme Danloux mit au monde son second fils le 1er Novembre 1790 : elle n'en eut pas d'autre ».

Durant ce nouveau séjour en Bourgogne se placent certains ouvrages, tel le tableau de chevalet où son mari l'a représentée dans sa chambre de Passy, devant la glace de la cheminée qui reflète son visage encadré d'une abondante chevelure, peinture datée de 1790. Tous les détails en sont intéressants, la robe de soie marron recouvrant à demi la jupe de satin bleu, le damas à grands ramages de la tenture, l'écran; le pot à eau où trempent quelques marguerites en soulignent l'intimité. Plusieurs des meubles, notamment l'écran, se conservent encore dans sa descendance.

Les tableaux de Danloux à cette époque de sa vie, se rapportent à des événements de famille comme *le Berceau vide* de la vente Couvreur (1875), allusion probable à la perte de son premier enfant, toile qui avait pour pendant *le Joueur,* aux personnages de grandeur nature. Le plus typique, *la Jeune Mère* (1), est un agréable sujet que, par l'énergie du geste, on serait tenté de baptiser : *Silence!* L'artiste, qui a pris évidemment sa jeune femme pour modèle, s'y montre en pleine maîtrise, et très personnelle y apparaît la note qu'il y donne. Ernest Chesneau, critique averti, l'a trop bien décrit lors d'une exposition rétrospective, pour ne pas lui laisser la parole :

« Portrait de femme exquis. C'est une jeune mère assise près d'un berceau qu'elle balance d'une main en imposant par un geste de l'autre, le silence autour d'elle. Elle regarde le spectateur en face de ses grands yeux jeunes, doux et naïfs. L'ovale du visage se détache dans le rayonnement de sa chevelure éparse, poudrée, encadrée par les vastes rebords d'un feutre relevé d'une plume blanche. Le fichu de linon entrouvert sur la poitrine ajoute la gaieté de sa fraîcheur au chatoiement de la robe gorge de pigeon. L'aimable femme a placé auprès d'elle son métier à broder dont l'usage se prête si bien aux longues et silencieuses rêveries d'avenir près du berceau de l'enfant endormi ».

(1) *La Jeune Mère,* toile de 1 mètre 37 cent. sur 97 cent. de largeur, fut adjugée à la vente de l'amateur Boitelle (1866) la somme de 1620 francs.

Grâce au tableau où se groupent les de Sérilly, grâce surtout aux dessins qu'il a faits de M[lle] de Saint-Redan, nous pouvons identifier *la Jeune Mère :* elle s'appelle maintenant M[me] Danloux. Récemment accouchée au château de Passy, elle berce son enfant, et d'un geste saisi par l'artiste au passage, défend qu'on trouble son sommeil. L'enfant, c'est le petit Jules, le fils du peintre.



Au retour de son voyage de noces, nous placerions volontiers les images des princes de la famille royale que Danloux avait obtenu d'approcher, récompense naturelle de ses sentiments ardemment royalistes. Ainsi du remarquable portrait de *Madame Elisabeth et le Dauphin,* que nous daterions de l'automne de 1789 à en juger par les fruits placés sur les genoux de la princesse. L'âge apparent du dauphin né en Mars 1785, le confirmerait. L'intéressante toile qui toujours passa chez son possesseur, et non sans raison, pour être l'œuvre de Danloux, n'est pas signée, mais rappelle bien le peintre dans sa manière étudiée (1). Le peintre l'emporta à Londres sans doute, puisque plusieurs copies en furent faites en miniature, notamment par les émigrés de La Hante et de Canisy. Sa belle tenue, son excellent dessin, la limpidité des tons de chair, le gris fin des étoffes, jusqu'à la lourdeur des fonds, défaut que l'artiste se reproche souvent, tout indique un Danloux.

Le nom du personnage principal laissait pourtant place au doute, car il avait passé jusqu'alors pour représenter M[me] de Tourzel, bien que son âge ne concordât nullement avec celui du modèle. Nous avions devant les yeux le portrait d'une jeune femme de 24 ans à peine et M[me] de Tourzel n'a pas moins de 40 ans quand elle devient gouvernante des Enfants de France. M[me] la Marquise de Mac-Mahon née Des Cars, à laquelle nous avions demandé de nous renseigner, a bien voulu nous assurer qu'elle ne reconnaissait nullement dans ce tableau son arrière grand'mère et d'ailleurs, par respect, jamais celle-ci n'aurait accepté de se laisser peindre avec le dauphin.

Ce fut un trait de lumière ! Quelle pouvait être cette jeune femme aux traits réguliers, bourboniens même, contre laquelle il se presse, sinon sa tante, Madame Elisabeth, la propre sœur de Louis XVI ? Il suffit de rapprocher les portraits connus de la princesse et notamment celui peint par M[me] Labille-Guiard en toilette d'apparat, pour être frappé de la ressemblance.

Assise sur un banc de gazon, soit à Trianon, soit dans son jardin de Montreuil où elle vient de cueillir une corbeille de raisins, la princesse, un simple chapeau de feutre orné de coques de rubans couvrant ses cheveux blonds, regarde dans une noble attitude. Elle est vêtue d'une robe de soie gorge de pigeon sur laquelle un fichu de mousseline brodé de dentelles croise chastement. Le dauphin, blondin à la chemisette entr'ouverte sous sa veste bleue, semble lui demander un fruit. Cette figure de l'enfant

(1) Le propriétaire de ce beau tableau est M. Albert Père, notaire à Paris qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire. Il le montra en 1901 à l'*Exposition de l'Enfance*, comme étant le portrait de M[me] de Tourzel et du dauphin.



Cliché Braun

Madame Elisabeth et le Dauphin



royal, qui semble rajoutée, l'a préoccupé à plusieurs reprises, et tel croquis sera utilisé par lui dans des esquisses relatives à la prison du Temple.

L'œuvre pleine de charme demeure importante par la qualité des personnages représentés. C'est un grand pas de fait pour arriver, comme l'artiste le souhaite ardemment, à



Portrait présumé de Louis XVI
Appartient à M. le Baron Du Teil.

se parer du titre envié de peintre ordinaire du roi. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait pu, par ses relations, approcher du souverain.

La toile de Danloux qui passe pour représenter Louis XVI est d'ordre intime, en ce sens qu'elle le montre sans apparat ni décorations d'aucune sorte, vêtu d'un simple habit de soie grise bordé de galon d'or. Certes le nez est bourbonien, les yeux bruns sont de sa race, les joues et le menton dans la tradition connue, tout dans la peinture donne l'im-



Le Comte d'Artois.
Peinture à la gouache (Musée Condé, château de Chantilly).

pression d'une œuvre faite d'après la nature, mais est-ce bien le roi de France? M. Boitelle, qui l'avait acquise en même temps que le tableau de *la Jeune Mère,* n'en doutait pas. Ne nous trouvons-nous pas plutôt devant le *sosie* de Louis XVI?

Si le portrait du roi reste discutable, celui que l'artiste a délicieusement peint en un mélange de gouache et d'aquarelle d'après le Comte d'Artois, son frère, nous semble hors de conteste (1). Le mode employé accentue encore le velouté de sa figure juvénile. Pris dans la fleur de l'âge, l'âge de son duel avec le Duc de Bourbon, ce portrait semble être comme un gage de leur réconciliation, le Duc d'Aumale l'ayant trouvé dans la succession du dernier Prince de Condé, donné peut-être par le Comte d'Artois lui-même à son adversaire d'un jour.

« Petite est la tête, a écrit E. Daudet, et très aristocratique la physionomie. Il y a de la finesse dans ces yeux bleus qui révèlent, sous la grâce voulue, plus de sensibilité que de cœur ». Qu'il en fût ainsi ou non, lorsque Danloux le peignit pour la première fois, de taille élégante, de gracieux abord et d'une incontestable séduction, le comte d'Artois ne trouvait guère de cruelles : Mme de Polastron n'est pas loin !



Dessinateur précieux autant qu'élégant peintre, Danloux peut compter parmi les plus incisifs des maîtres crayonneurs du dix-huitième siècle. L'Ecole française a toujours triomphé sous cette forme de l'art qui consiste à exprimer dans un espace restreint les particularités d'un visage, l'étude creusée d'une physionomie. Sans remonter aux Clouet, aux Dumonstier ou même à Nanteuil, disons que Charles-Nicolas Cochin, à son retour d'Italie, avait mis à la mode ces images intimes frappées comme des médailles, d'où le nom de

(1) Le tableau est placé au château de Chantilly à côté de celui du Duc de Bourbon.

médaillons qu'on leur a données, d'une réalité amusante et parfois cruelle. D'autres s'y sont essayé qui y ont réussi, Moreau le jeune au crayon si pur, Augustin de Saint-Aubin dans ses profils de jolies femmes réveillés de touches de pastel.



La Marquise de Crenolle.
Dessin au crayon noir (Cabinet des Estampes, Bibl. Nat.).

Danloux se pose leur rival par des portraits criants de vérité, auxquels il sait donner une plus libre allure en ne les rivant pas toujours d'un cercle immuable. Il en modèle avec amour les méplats, arrête les contours d'un crayon nerveux, estompe légèrement dans les demi-teintes et rehausse de crayon noir les cheveux et les étoffes d'une manière qui n'est qu'à lui, et le fait reconnaître à première vue.

Nous avons déjà signalé ceux de Mlle de Saint-Redan étudiés ainsi dans leurs moindres détails, avec amour, on peut le dire. Combien de femmes de la société de Mme de Sérilly Danloux n'a-t-il pas dessinées? On croit reconnaître dans un beau crayon du Cabinet des Estampes, la Marquise de Crenolle, née Marguerite Mégret d'Etigny. Il est signé du monogramme *H. P. D. 1783,* l'année même où Danloux faisait le portrait de la Baronne d'Etigny, sa mère. Cette jeune femme à l'air étonné et naïf, à la coiffure faite de plumes et



Portrait présumé de la Princesse de Lamballe
d'après le dessin de Danloux (Cabinet des Estampes, Bibl. Nat.).



La Princesse de Lamballe
d'après la gravure au pointillé de Ruotte.

de fleurs, n'est-ce pas Mme de Colbert-Maulevrier, née Louise de Crenolle, qui vivait, paraît-il, auprès de sa grand'mère d'Etigny?

Quand ils passent en vente, les crayons de Danloux obtiennent un succès mérité. Est-il rien de plus délicatement spirituel que son profil de jeune homme au chapeau noir daté de 1791? Plusieurs amateurs enthousiastes se disputèrent jusqu'à 1880 francs le précieux médaillon à peine grand comme un écu de six livres! Nous dirons bientôt le charme de celui de la Guimard, une Guimard sur le retour, mariée et revenue des vanités de l'entrechat. Que d'autres laissés par l'artiste aux dames de théâtre en guise de carte de visite, celui de Mlle Colombe l'aînée, par exemple, au chapeau de frondeuse à larges ailes... On retrouvera, n'en doutons pas sa bonne amie, la Dugazon.

L'un de ces fins crayons nous a tout spécialement intrigué. Au Cabinet des Estampes où il figure, on croit à un portrait de Mme de Sabran, la beauté célèbre qui finira marquise



Danloux a Rome, par Sablet (1789)

Collection de M. Jules Danloux-Dumesnils.





Mademoiselle Colombe l'aînée.
Dessin au crayon noir. — Collection de Mme Meunié.

de Boufflers. Nous avions pensé y voir plutôt le dessin original du portrait si connu de Mme de Lamballe, gravé par Ruotte d'après Danloux.

Louise de Savoie-Carignan, Princesse de Lamballe, n'était pas jolie comme pourraient le faire croire certaines images, mais le peu de régularité de ses traits se compensait de beaucoup de distinction. On nous a fait observer combien le dessin de la Bibliothèque la montre souriante, un ruban rattachant ses cheveux, alors que dans l'estampe l'expression, toute différente, reste triste, amère même. Cette diversité dans la physionomie ne s'explique-t-elle donc pas par les dates, la légende de la gravure au pointillé portant : *dessinée par Danloux en 1791,* c'est-à-dire quand rien ne peut faire prévoir une fin si tragique, et, à la suite, *massacrée à Paris le 3 Septembre 1792?* Le graveur Ruotte dut forcément, après la catastrophe, enlever le sourire, faire disparaître les rubans et simplifier le costume.

Les circonstances du martyre de la princesse, page attristante de la Révolution, sont bien connues; voici pourtant tirés du *Journal* de Danloux certains détails inédits que lui raconte à Londres le 6 Octobre, un témoin oculaire, l'architecte Fontaine, à grand peine échappé de Paris :

« Le 3 Septembre, je vis rue de la Ferronnerie, à la fenêtre d'un marchand de vin, la tête de Mme de Lamballe ainsi que son cœur et son foie enfilés dans une épée qui sortait par la fenêtre... Les assassins étaient attablés à l'intérieur et buvaient gaiement. Le matin, j'avais déjà vu promener cette tête en traversant la place des Victoires. Il y avait peu de monde à ce moment. Je m'approchai et je la reconnus parfaitement. On avait respecté ses beaux cheveux qui pendaient de la longueur d'une demi-aune... Pendant que je l'examinai, mes pieds heurtèrent un corps nu. C'était celui d'une femme dont le ventre était ouvert jusqu'à l'estomac. J'en distinguai les cuisses........, le reste était maculé de boue. Ce malheureux corps était traîné par quatre bandits qui criaient *Vive la Nation!* cri ne trouvant d'ailleurs qu'un faible écho parmi les assistants ».

Ecartons ce tableau plein d'horreur pour dire un mot d'un dessin où le Vicomte de Reiset veut voir la main de Danloux, dessin qui lui a même inspiré une notice. Comment notre royaliste aurait-il été amené à tracer les traits de cette énergumène qu'on nomme Théroigne de Méricourt? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Bien molle en est l'exécution, et nous aurions passé sous silence ce document, si nous n'avions remarqué que lorsque Danloux paraît s'intéresser à un personnage, c'est, la plupart du temps, qu'il a fait son portrait ou l'a vu de près. Or, nous trouvons mention d'elle dans le *Journal,* à propos d'un fait raconté par Blondel, l'ancien intendant des finances en mission à Londres en 1792, quand le bruit de ses manifestations jacobines y parvint :

« M. Blondel connaît une anecdote sur Théroigne de Méricourt et dit être certain que l'empereur Léopold, après avoir ordonné qu'elle fût mise en prison, jugée, et qu'on lui tranchât la tête, désira assister à un interrogatoire qu'elle subissait. Il s'en éprit, et, après l'avoir possédée, la fit mettre en liberté à la condition qu'elle quitterait immédiatement l'Allemagne pour n'y plus jamais remettre les pieds ».



Mentionnons encore l'un des plus vivants profils tracés par notre artiste, dessin caractéristique où nous croyons reconnaître, en raison de sa provenance, Mlle Catherine

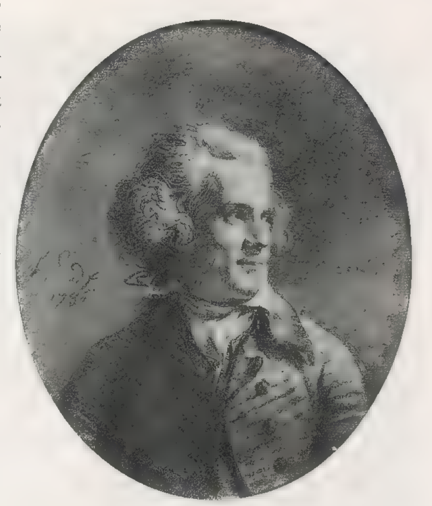


Madame Bernier, née Anne Guéret

Collection de Mme Arthur Danloux, à Tours.



Guéret, le fichu plissé sur la robe à pois blancs, les cheveux relevés à la dernière mode de 1789, la bouche gouailleuse, un vrai type de parisienne en sa problématique beauté, celle-là même qui contrariait si fort Danloux par ses opinions démocratiques.



Un jeune artiste.
Dessin au crayon, chez M. Charles Morel d'Arleux.

Les sœurs Guéret, ses élèves, (1) figurent parmi les personnes que le peintre fréquente assidûment dans les derniers temps de son séjour à Paris et qui lui témoignent le plus d'affection, bien que leurs idées ne s'accordent pas. Quand en 1792 il recevra de leurs nouvelles à Londres, il constatera, non sans chagrin, qu'elles sont « plus enragées que jamais ». L'aînée, Louise-Catherine, la démocrate, restera fille, mourant presque centenaire. Elle a copié plusieurs des peintures de son maître entre autres *la Jeune Mère :* Ce serait son spirituel profil, ici reproduit.

Sa sœur cadette, Anne Guéret, a copié également Danloux, telles *la Coquette* et *la Travailleuse.* D'Arleux, peintre de paysages et plus tard, en 1797, garde des dessins du Louvre, leur donna des leçons de perspective. M[lles] Guéret ont exposé aux Salons ouverts de la Révolution et du Consulat IX. Leurs portraits au crayon ont figuré à la vente Delaporte, descendant de l'architecte Bernier.

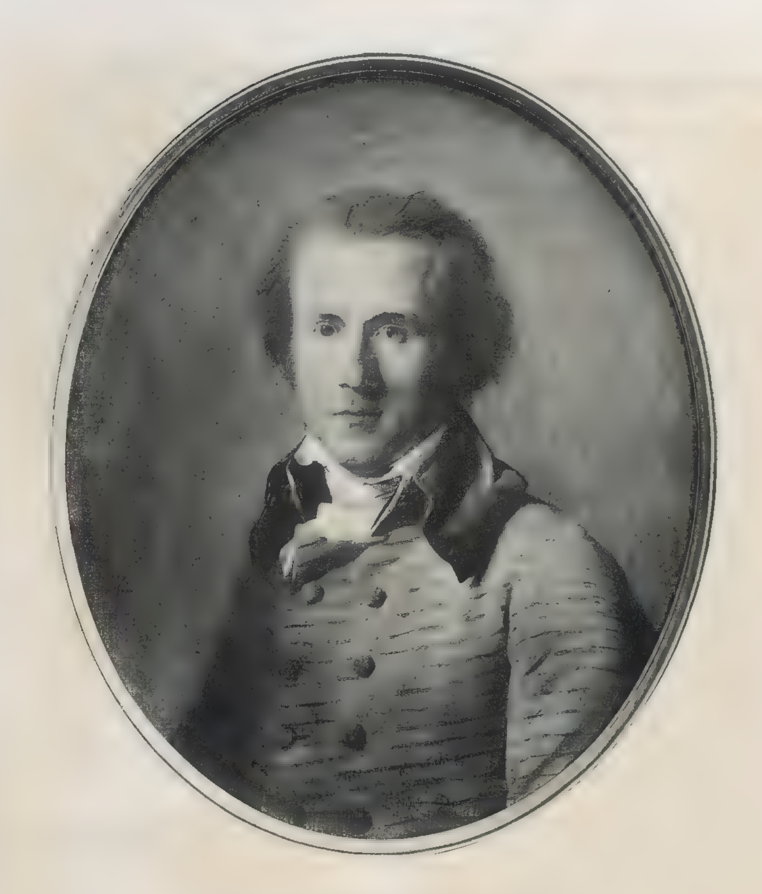
Anne Guéret avait en effet épousé Bernier, l'un des meilleurs amis de Danloux et des plus anciens, puisqu'il l'avait connu à Rome à son premier voyage. Il a peint et dessiné le mari et la femme, celle-ci en un précieux panneau, amusant pour son chapeau-cloche, redevenu de mode (2).

Quant à Bernier, qui ne fit pas une carrière aussi retentissante que ses amis Percier et Fontaine, avec lesquels il est enterré au Père-Lachaise, le voici, croit-on, dessiné dans la fleur de la jeunesse et de la gaieté (1786). Son portrait, peint, d'allure plus sérieuse, fut légué par lui à son ami Fontaine, et fait à présent l'ornement du salon de sa très artiste descendante (3).

(1) Etat-civil des demoiselles Guéret, communiqué par M. Charles Morel d'Arleux : Louise-Catherine Guéret, née à Paris le 2 Mai 1755, morte à Paris le 19 Novembre 1851. — Anne Guéret, femme Bernier, née à Paris, le 9 Mai 1760, morte à Paris le 24 Novembre 1805.

(2) Danloux conserva toujours l'image de son élève préférée, qui figure à la vente après décès de son fils en 1869 et fut rachetée par le colonel Arthur Danloux.

(3) M[me] Meunié.



Portrait de l'architecte Bernier. — Toile appartenant à Mme Meunié.



Danloux a-t-il manié le crayon de pastel? Sans nul doute, quand s'y prêtait la physionomie de son modèle, ou qu'il le réclamait. Mme de Polastron en cornette de malade, désireuse de bénéficier de son velouté flatteur, en est l'exemple dans le pastel d'Autun.



La Comtesse d'Hennezel et son fils



Lui-même s'est modelé dans ces tons adoucis qui n'excluent pas la véracité. Son portrait, que possède le général Danloux, ne peut avoir d'autre auteur. Toutefois, reconnaissons-le, déjà flou par essence, le pastel se prête mal à marquer les énergies masculines et s'accommode peu des colorations grises de l'artiste, que la lumière et le temps atténuent encore : Poussière, dira-t-on, mais que de charme dans cette poussière !



Dix minutes d'eau-forte
(D'après une épreuve d'essai).

Voici encore sa marque dans le beau pastel où l'on a cru reconnaître à tort Mlle Guimard. Les Danloux ont toujours vu chez leur père cette élégante image où, dans la symphonie des bleus, les rubans d'azur brident la jolie tête poudrée et reparaissent au corsage sous les ruchés de satin blanc. N'y cherchons donc pas le nez mutin que Fragonard attribue à la danseuse, car on croit à présent à un portrait de Mme de Boinville, la sœur de Mme de Sérilly. A la vente de Jules Danloux en 1869, ce charmant portrait fut racheté par la famille et s'y trouve encore.

A cette même vente où abondèrent tant de souvenirs, figurèrent les cahiers sur lesquels le peintre notait d'un crayon alerte et amusé, ses projets de tableaux, les silhouettes aperçues au passage, le mouvement saisi sur le vif, ce qu'il appelait des « intentions ». Il en avait toujours un dans sa poche. Fort nombreux, recouverts de parchemin jauni,

ils se donnèrent pour presque rien. Par bonheur, quelques-uns furent rachetés par ses descendants et nous avons pu, grâce à leur bienveillance, y puiser largement : Impressions d'Italie, types parisiens, souvenirs de Londres surtout..., la réalisation d'un rêve, l'idée première d'un tableau, quatre coups de crayon suffisent à le traduire !



Il faut signaler aussi certains essais d'eau-forte, trop peu nombreux à vrai dire. Ce que l'on en connaît atteste un artiste doué pour y réussir, s'il eut persévéré. Sur la planche fort rare qui porte la mention : *1er essai, dix minutes d'eau-forte*, début qui promettait, une tête d'homme de face, les cheveux roulés, ne serait autre que sa propre image ; seulement la planche aurait gagné à rester deux minutes de moins dans le bain d'acide : Elle a trop « mordu » suivant l'expression consacrée. La jeune femme à chapeau qui s'y montre à son côté, quelque amie de passage, est mieux venue.



Le vieux modèle.
Eau-forte de Danloux.

Nous avons pu voir aussi sa charge, ou plutôt sa *grimace*, auprès de la figure au repos, dont M. le général Danloux possède à la fois le dessin original et l'eau-forte, fantaisie également rare : « J'ai été commander une planche pour ma petite plaisanterie satyrique que je veux graver » notera-t-il à Londres, ce qui indique encore d'autres tentatives.

Le Vieux Modèle offre cette particularité que Danloux a donné lui-même, au verso d'une épreuve d'essai, quelques explications manuscrites sur ce personnage falot. Reproduisons le début :

« C'était un homme faisant à Paris le métier de modèle aux peintres pour la tête ; un de ces gueux faisant aussi celui si bien décrit dans les romans de Lesage... Il avait été dragon et passé deux ou trois fois aux courroies comme déserteur. Je le rencontrai un jour dans le costume le plus complet de la misère, accompagné de petits enfants, en tirant un par la main, et en portant un autre sur le dos entouré d'une méchante couverture de laine. Je l'avais vu la veille bien vêtu et peint une tête d'après lui dans l'atelier de M. Lépicié, où il revint le lendemain matin gagner encore son petit écu : On le nommait *le dragon*.

« Je lui dis : Mais, dragon, c'est bien vous que j'ai vu mendier dans la rue Traversière ? — Oui, Monsieur, c'est bien moi et je vous ai bien vu aussi passer à côté de moi. — Comment ! c'est à vous

tous ces cinq ou six enfants ? — Oh que non ! s'ils étaient à moi, je leur attacherais vite une pierre au col et les jetterais à la rivière...

Et Danloux de continuer à raconter l'histoire peu édifiante de son modèle à la barbe de fleuve, de ceux qui posent pour « le père éternel » dans les ateliers et s'en vont chaque hiver à Rome « où ils vivent de la charité des moines et dorment dans les ruines du Colysée ».



Le peintre a-t-il eu pour modèle le terrible Robespierre? Grave question au sujet de laquelle proteste énergiquement la famille du peintre, qui ne peut admettre que son ancêtre ait peint un régicide. Nous-même restons sceptiques, car l'œuvre attribuée maintes fois à Danloux n'est pas signée et certains détails maladroits empêchent d'y reconnaître son goût habituel non plus que son pinceau; sans doute les cheveux sont traités dans sa manière, mais aurait-il placé si gauchement la main et le chapeau ?

N'oublions pas toutefois que Robespierre ne fut pas, au début de sa carrière le farouche sectaire trop connu. A l'âge où l'artiste aurait pu le rencontrer, c'est-à-dire vers 1789 ou 1790, c'était un avocat, grand faiseur de madrigaux, connu par ses travaux littéraires, ignorant encore du rôle qu'il allait jouer et des crimes qu'il devait commettre.

Une note d'écriture ancienne placée au dos du portrait et attribuée à M. Marcille le grand-père (1) se termine ainsi : *Peint par Danloux aussi renommé pour le portrait que Greuze et David.*

Quel qu'en soit l'auteur, qui très probablement n'est pas Danloux, on se trouve en face d'un homme aux cheveux poudrés, au sourire inquiétant, tout de noir vêtu, comme un député du tiers, le jabot orné de dentelles et des breloques au gousset.



Portrait présumé de La Fayette.
Collection de M. Crémieux-Foa.

(1) Voici en partie la note collée au revers du portrait de Robespierre de la collection de Mme Jahan-Marcille :
« Maximilien de Robespierre à 27 ans. Déjà célèbre avocat à cet âge, il fut nommé, trois ans après, député aux Etats-Généraux et cinq ans plus tard (en 1794) il périt sur l'échafaud âgé de 35 ans. Il eut toujours cette mise soignée même au temps du sans-culottisme,... Interrogé un jour, sur la mort de Robespierre, Cambacérès répondit que « c'était un procès jugé, mais non plaidé ».
« Peint par Danloux aussi renommé pour le portrait que Greuze et David : Hauteur : 3 pieds et quelques lignes. – Largeur : 2 pieds 3 pouces. Toile ».

« C'était un jeune homme charmant » nous écrit l'un de ses iconographes; va pour le charmant jeune homme, avec les instincts du tigre toutefois. Autre doute non moins cruel : cette toile curieuse, attribuée également à Ducreux et à Mme Labille-Guiard, représente-t-elle vraiment Maximilien de Robespierre?

Il en ira de même de La Fayette : le portrait de jeune officier qui porte la signature du peintre, est-il La Fayette jeune, comme le croit son propriétaire, un La Fayette de vingt ans, sur le point de partir combattre pour l'indépendance américaine? Une vague ressemblance avec certains portraits gravés ne suffit vraiment pas! Et puis il nous semble que Danloux, s'il l'eût eu pour modèle, aurait ménagé davantage le célèbre politique dans son *Journal,* tout en rappelant d'un mot, l'avoir peint?



Parmi les derniers travaux antérieurs à l'Émigration figure un vieillard revenu des vanités de ce monde, à la fois homme de Cour et d'épée, ancien familier de Marie-Antoinette, et représenté assis au coin de son feu aux derniers mois de sa vie.

Bien que né à Soleure d'une famille originaire de Savoie, le Baron de Besenval resta d'allure et d'esprit très français. Sa mère, la Comtesse Biélinska, était unie par une étroite parenté aux Leckzinski et son père fut Ministre de France en Saxe. Entré fort jeune au régiment de la garde dont son père était colonel, Besenval fit sa carrière militaire sous les maréchaux de Broglie et de Soubise. Il fut l'ami du Duc de Choiseul et surtout du maréchal de Ségur qu'il poussa au ministère de la Guerre. Celle d'homme de Cour date du règne de Louis XVI. Bien vu du Comte d'Artois dont il fut le second dans son duel avec le Duc de Bourbon-Condé, le baron, admis dans le cercle de la reine, y apportait ce qui réussissait le mieux auprès d'elle, « un esprit enjoué, une galanterie raffinée et l'art de raconter avec un soupçon de médisance » : C'était un des assidus de Trianon.

Lieutenant-Colonel des Cent Suisses, Besenval avait obtenu la Lieutenance Générale des armées du roi; c'est lui qui, le 12 Juillet 1789, chargé de garder les Champs-Elysées et la place Louis XV, et voyant le peuple chercher à fraterniser avec ses troupes, crût plus sage de les retirer et de « livrer Paris à lui-même ». Informé des menaces qui grondaient contre moi, a-t-il écrit, le roi me pressa de me soustraire au péril et, sur ma résistance, il me l'ordonna. Je me déterminai donc à retourner en Suisse.

En route, on l'arrête dans une auberge des environs de Provins. Par bonheur Necker, rappelé en France, changeait de chevaux dans l'endroit même où Besenval était retenu prisonnier. En faisant différer son départ, il lui sauva probablement la vie. Transféré plus tard au Châtelet, soir et matin la foule, autour de sa prison, réclamait à grands cris sa tête. Besenval a d'ailleurs raconté avec humour dans de piquants *Mémoires,* les incidents de sa détention; c'est grâce à l'éloquence de l'avocat de Sèze qu'il dût d'en sortir le 1er Mars 1790, de rentrer dans son hôtel et d'y revoir ses amis : « Avec quelle satisfaction je vous embrassai, mon cher vicomte (de Ségur), et vous aussi mon ami Pusigneux... »



Cliché Braun.

LA JEUNE MÈRE (Mme DANLOUX)





Le Baron de Besenval.
Collection de M. le M[is] de Cherisey, au château de Crécy.

Besenval joignait à la taille la plus imposante, a dit M. de Ségur, une figure pleine de charme dans sa jeunesse et de dignité dans un âge avancé ». Tel Danloux nous a montré l'aimable vieillard, que l'Académie Royale de Peinture comptait au nombre de ses membres, que Nattier avait peint et Caffieri sculpté en marbre, dans son cabinet tout rempli d'œuvres de maîtres. La pose est familière, le costume, celui de tous les jours.



Le Baron de Besenval
Première pensée du tableau (Croquis de l'album de Mlles de La Filolie).

La tabatière à la main, assis dans son fauteuil à oreilles, Besenval semble deviser avec ses amis, le coude appuyé à la cheminée chargée de porcelaines de Chine aux montures ciselées par Gouthière; toile précieuse où le peintre doublé d'un ami, s'est vraiment surpassé.

Sentant sa fin approcher, le baron aura voulu laisser de ses traits un souvenir durable, et, dans l'hiver de 1790 à 1791, faisait appel aux pinceaux de Danloux, qui vint « presque chaque jour dans les six derniers mois de sa vie ». Très hospitalier, Besenval reçut jusqu'au dernier moment. On raconte que le jour de sa mort, le 2 Juin 1791, il avait vingt-cinq personnes à dîner. Passant dans la salle à manger comme une apparition, les traits décomposés, il aurait dit à ses convives : C'est l'ombre du commandeur qui vous fait visite! On devine leur émotion pénible à cette parole lugubre. Il sourit, rentra dans sa chambre : une heure après, il n'existait plus.

Le Vicomte de Ségur, fils de son bon ami le maréchal, hérita de sa précieuse collection de tableaux et par conséquent de son portrait, ainsi que du manuscrit des *Mémoires,* les légua aux Chérisey, et c'est ainsi que se voit actuellement chez le colonel Marquis de Chérisey, au château de Crécy, le précieux portrait de Besenval par Danloux.

On y trouve également deux charmants crayons du même artiste : *Despréaux* le danseur, et la *Guimard,* sa tardive épouse. A se rappeler les portraits connus de la célèbre danseuse, qui passe pour avoir été « laide et noire », on a quelque peine à retrouver le piquant minois que peignit Fragonard. C'est une Guimard assagie, retirée des affaires, mais charmante encore bien qu'aux traits empâtés par l'âge. Besenval connaissait Despréaux, le maître des ballets de la Cour et plus tard directeur de l'Opéra. Voulut-il, en souvenir de leur talent à tous deux, conserver leur image? N'était-ce pas, pour l'homme de Cour, l'attraction suprême que cette prêtresse du temple de Terpsichore à l'expressive pantomime, la prodigue enfant qui mettait en loterie son palais de la Chaussée d'Antin? Combien de billets, à six louis l'un, le baron ne dut-il pas souscrire? Il ne prit pas le bon, car l'heureux gagnant fut le banquier Perregaux.

Sous sa coiffe ruchée, le délicat profil se détache à merveille, et de la laideur de la



Mlle Guimard.
Dessin au crayon noir, chez M. le Mis de Chérisey.

Le danseur Despréaux.
Dessin au crayon noir, chez M. le Mis de Chérisey.

danseuse, il ne reste plus qu'une légende. En l'épousant au cours de la Révolution, Despréaux, qui devait savoir à quoi s'en tenir, jouissait sans remords de ces beaux restes : *Je fus heureux car je crus l'être,* a-t-il pris soin de mettre en exergue autour du médaillon de Danloux : Décidément, ce danseur était un philosophe !

Au château de Crécy se voit encore, entre autres souvenirs du temps passé, une miniature de la Marquise de La Suze, l'excellente amie de Besenval, que nous allons retrouver émigrée à Londres, l'aînée des trois sœurs créoles de Santo-Domingo. Avec Mme de Pusigneux, elle faisait partie de l'intimité du baron. Quant à Mme de Bercheny, la femme du lieutenant-colonel de hussards qui guerroie dans l'armée des princes, ses sentiments libéraux la feront rester en France pendant la Révolution, au grand scandale de ses sœurs. N'est-ce pas elle qui dira bien haut qu'elle sortira de France quand les émigrés rentreront ?

C'est chez Besenval que Danloux connut, et ces dames et les braves officiers de la Garde Suisse dont il fit les portraits. Ceux des frères de Bachmann sont parmi les derniers que Danloux ait exécutés avant son départ. Dès le lendemain, Mme Danloux se préoccupait d'envoyer ceux restés à l'atelier, spécialement celui du chevalier de Bachmann qui lui faisait remettre 120 livres. Aussi l'artiste est-il consterné quand les mauvaises nouvelles arrivent à Londres à la suite de la journée du 10 Août :

« Messieurs de Diesbach et de Bachmann sont tués. Je connaissais ce dernier particulièrement. J'avais fait son portrait et celui de son frère. Je ne sais lequel des deux a été victime de la fureur populaire. Je suis inquiet aussi du sort du Chevalier de Gibelin que j'aime beaucoup et dont j'avais dessiné le portrait. Il était parmi les officiers un des plus attachés au roi. Je les ai tous connus chez le Baron de Besenval où j'allais presque tous les jours les cinq ou six derniers mois de sa vie ».

Le peintre n'avait que trop raison de craindre pour son modèle. Bachmann, originaire de Glaris, l'âme du régiment des Suisses, à la figure mâle et noble, à la taille imposante, remarquable pas son sang-froid dans le danger, mourut en héros. Bonnard l'architecte, venu à Londres avec son ami Fontaine peu après ces événements, en quête d'un pays où l'on puisse travailler en paix, lui fait le récit suivant :

« J'ai vu le Baron de Bachmann monter à l'échafaud. Il se comporta avec beaucoup de noblesse. Je me retirai de ma fenêtre qui donnait sur la place du Carrousel. Il se fit un grand silence au milieu duquel j'entendis un coup sourd auquel succédèrent des battements de mains, le cri de *Vive la Nation* et le *Ça ira*... Je me rapprochai de la fenêtre et je vis qu'on montrait la tête au peuple ».

Pour M. de Diesbach, dont la mort avait été faussement annoncée, il en est dit un mot dans le *Journal* à la date du 1er Novembre 1792, un jour qu'en visite chez M. de Calonne, Danloux y rencontre un ancien officier nommé de Ville, de Neufchâtel, et lui demande des nouvelles du capitaine :

« Il me répondit qu'il avait été emprisonné comme les autres officiers, mais qu'ayant réussi à s'évader, il s'engagea dans un régiment allemand qui allait marcher contre les alliés. Il s'est enfui aux approches de la frontière, et, rentré en Suisse, il y est resté ».

Il pourrait y avoir confusion, car si Hubert de Diesbach, de Fribourg, ne mourut que plus tard, nous constatons par le *Récit de la conduite du régiment des Gardes Suisses*

à la journée du 10 Août, dû au colonel Pfyffer d'Altishofen (1) qu'un Comte de Diesbach de Steinbrugg aurait été massacré à l'Abbaye. Le jeune de Gibelin, de Soleure, sous-aide-major, put échapper à la mort. C'est à lui que M. de Bachmann aurait dit en voyant le roi sortir des Tuileries tenant le dauphin par la main : Si le roi va à l'Assemblée, il est perdu !



Pour achever le récit de son séjour à Paris avant d'émigrer, Danloux à qui la Révolution ne laissa pas le temps d'arriver à l'Académie Royale, profita du moins du Salon libre de 1791 pour se produire devant le grand public, ce Salon de Septembre ouvert aux artistes indistinctement par le décret de l'Assemblée Nationale du 24 Août 1791. Le peintre, qui demeurait alors 6 rue d'Amboise, n'exposa pas moins de sept morceaux d'inégale importance, dont la désignation trop sommaire figure au livret.

Nous y voyons sous son nom un *Peintre à son chevalet peignant un paysage* « tableau plein d'harmonie, d'un bon ton de couleur, à la touche moelleuse et facile » disent les écrivains du temps. Serait-ce le portrait de Sablet?

Sous le N° 24, sujet analogue, dont l'effet de clair obscur inspire à un critique d'art, qui signe *la Béquille de Voltaire*, l'apostrophe suivante :

« M. Danloux, à moins que ce ne soit un nègre que vous ayez voulu représenter, je crois qu'il y a un défaut dans ce tableau. La tête de votre homme est trop noire, et même, tel coloré que soit cet homme dans l'ombre, il devait paraître plus clair que vos arbres qui sont aussi dans l'ombre. »

Dans la *Scène Familière* (N° 41), le même critique dit que les têtes paraissent des portraits, mais les traits de poupées. « Têtes peu heureuses; tant pis pour ceux à qui elles appartiennent : poupées, tout est poupée dans ce tableau dont le ton général est assez bon ». Le *Portrait d'homme ovale*, qui pourrait être celui de son ami Bernier, est estimé « bien peint », et le *Portrait d'homme en pied,* celui du Chevalier de Pange peut-être, dans ces dimensions restreintes où l'artiste excellait à renfermer une silhouette, qualifié de « passable ».

Enfin, sous le N° 663, le livret décrit ainsi son dernier morceau : *Petit tableau représentant une femme en pied devant une glace.* Sous cette description discrète, il faut reconnaître M[me] Danloux devant le miroir de sa chambre où se reflète son visage; innocent mirage qualifié de « malice bourgeoise ».

On fut en somme plutôt bienveillant pour l'artiste : « M. Danloux, peintre de portraits, a plusieurs petits tableaux dits de genre. Celui qui représente un peintre de paysages est d'une très grande vérité d'effet et de couleur. Le reproche qu'on peut faire à M. Danloux est d'être trop égal partout, soit de pinceau, soit même de couleur. Cet artiste n'est pas de l'Académie; il est cependant bien supérieur à la plupart de ceux qui traitent

(1) Pièce annexe des *Mémoires de Weber,* frère de lait de la reine Marie-Antoinette.

le même genre, qui ont fait tant de bruit et dont on ne parle plus : Vous savez qui je veux dire ?... »



Les événements se précipitent. Malgré les illusions des royalistes qu'il partage, Danloux ne peut se dissimuler les difficultés de l'heure présente pour l'exercice de son art. Il est évident que la société française se disloque; on se disperse, on se terre, on émigre. Danloux songe à l'Angleterre, à ce pays riche où la peinture reste en honneur, où par son talent, il peut espérer gagner largement sa vie. Il ne doit pas oublier non plus la haine que lui a vouée Louis David, fort écouté pour ce qui touche aux arts et aux artistes. Son petit-fils le colonel, dans sa notice, a bien précisé ce moment critique de sa carrière :

« La Révolution faisant des progrès rapides, Danloux entrevit dans un avenir prochain, le jour où il ne devrait sans doute compter que sur son talent; comprenant aussi que ses relations de famille, ses opinions personnelles, lui seraient autant d'obstacles pour l'exercer fructueusement à Paris où il retrouvait une inimitié devenue puissante et qui datait de son séjour à Rome, il résolut, d'accord avec les parents de sa femme, de tenter fortune à Londres. Il partit le 11 Janvier 1792, seul, ne jugeant pas prudent d'emmener les siens avant de leur avoir assuré des moyens suffisants d'existence. Sa femme, après avoir réalisé ce qu'ils possédaient, le rejoignit au commencement de Février de l'année suivante (1793), laissant à son grand chagrin à Passy chez sa nourrice son fils âgé de deux ans, d'une santé trop délicate pour supporter un voyage difficile et un climat rigoureux. Il fut convenu qu'un oncle, M. Le Foulon, devenu plus tard son beau-frère, se chargerait de l'enfant jusqu'à ce qu'il pût être rendu à ses parents ».

Voilà les faits résumés en quelques lignes. Heureusement que cette séparation cruelle nous vaut de part et d'autre de nombreux détails. Non seulement on convient de s'écrire souvent, mais encore de tenir une sorte de journal, grâce auquel nous saisirons sur le vif leur existence quotidienne dans les pages écrites par M[me] Danloux après le départ du peintre, comme dans le tableau complet de la vie de l'artiste à Londres pendant l'année 1792.

« Aujourd'hui 11 Janvier, à 11 heures du matin, mon mari est parti pour Londres. Cette séparation cruelle pour nous deux me laisse un vide affreux. Je me suis sentie toute la journée en proie à des idées noires sur notre situation présente et à venir.

« Je suis allée dîner chez la Comtesse de Busnes qui m'a comblée d'amitiés et m'a entretenue ainsi que son mari des moments heureux que je passais près du mien, et de ceux qui nous réunissaient chez elle..... En rentrant chez moi, je fondis en larmes : je m'y retrouvais seule, ignorant même le moment où il me serait donné de revoir mon mari. Je veux lui donner une preuve de mon attachement en tenant la promesse que je lui ai faite et je commence ce Journal... »

La Comtesse de Busnes est la jeune femme que M[me] Danloux a connue au couvent quand elle était encore M[lle] de Gomer, et qui donnera, au cours de l'été, l'hospitalité à son amie dans les environs de Saint-Omer. Deux jours après, elles vont ensemble chez Lebrun, à la vente des tableaux de M[me] Paupe où se trouvent deux peintures de Danloux, *le Petit Polichinelle* et *la Petite Couturière,* « qui ont été bien vendues ». Le 29 Janvier, la comtesse vient la chercher pour assister à la messe du roi, et chaque fois M[me] Danloux dîne ou soupe avec elle. Qui pourrait alors se douter que trente ans après, restée veuve, M[me] Danloux deviendra, elle aussi, la Comtesse de Busnes ?

Une autre amie de couvent, qu'elle appelle familièrement Condé, lui tient souvent compagnie. Elles conviennent de dîner alternativement tous les mercredis l'une chez l'autre. Mme Danloux garde, on le voit, de bons amis, qui s'efforcent de la distraire. Un matin qu'elle a été chez Mme de Sérilly, celle-ci veut la retenir à déjeuner avec Mme de Canisy et le coadjuteur Martial de Loménie, qu'elle attend. Mme Danloux refuse ce jour-là, mais acceptera parfois l'invitation de sa parente.

Mme de Sérilly la mène au théâtre Montansier. On jouait le *Mercure Galant* et la *Jeune Hôtesse,* car tous les théâtres sont ouverts, comme si rien ne se passait d'anormal, les Bouffons, la Comédie Italienne, le Théâtre du Marais, le Vaudeville. Le compositeur de musique Lemoine lui envoie des billets, et ses amies l'y entraînent : Il faut bien se distraire ! Un jour, elle ira en compagnie de Condé au théâtre d'Audinot. On y jouait *la Servante Maîtresse* et *la Forêt Noire :* « Cette pantomime m'a fait plaisir ».

Tout en travaillant son anglais en prévision du séjour à Londres, Mme Danloux entretient ses relations mondaines. Ainsi, le 22 Janvier, elle va dîner chez une dame Grivet en compagnie de Mme Campana, la femme du miniaturiste : « Dans l'après-midi, il vint Mme de Kercaradec, M. et Mme de Talhouët, M. Thouin, M. de Saint-Pierre et M. Grouvel. On parla beaucoup politique et vers 8 heures on prit du punch... »

Le 19 Février, elle reçoit la visite de M. de Boinville sur le point d'émigrer et va dîner chez Mme de Sérilly avec M. d'Etigny « qui avait pris jour pour s'y rencontrer avec moi ». En Mars, celle-ci charge M. de Boinville, qui part pour Londres, de lui vendre ses dentelles et de remettre ving-cinq louis à l'artiste.

Entre temps, Mme Danloux s'occupe de liquider les affaires de son mari. Elle remet au Chevalier de Bachmann, comme nous l'avons dit, le dernier portrait que Danloux ait fait avant son départ. Elle paie l'encadrement du tableau de François de Pange et Mme de Sérilly lui remet de la part du chevalier, 750 livres à compte sur le prix convenu. Le 23 Février, Bernier emportait les colonnes Trajane et Antonine, souvenirs d'Italie dont il a fallu se séparer, mais elle est moins heureuse pour les vases étrusques et leurs socles en marbre, qui n'ont pas trouvé d'acquéreur, ce qui la contrarie fort.

Qui voit-elle encore ? Le peintre Garneray, dont la démocratie l'ennuie ; Erard, le fabricant de clavecins, qui emporte à Londres une lettre pour Danloux ; Gauthereau qui se chargera de retirer ses actions de la Caisse d'Épargne ; la famille d'artistes Lemoine, les demoiselles Guéret ; le miniaturiste Langlois qui se plaint du peu de commandes ; le peintre Mérimée ; l'architecte Baltard désireux d'acheter les ustensiles de l'atelier ; Lethière, le peintre d'histoire, tenté de prendre leur appartement ; M. de Montfort, le mari de son ancienne compagne de couvent Roudil ; un jeune Ravoisier qui lui fait part de son désir d'entrer dans la garde du roi. En voilà un du moins, qui ne prévoit pas les événements !

C'est en somme sa parente, Mme de Sérilly, qu'elle fréquente le plus. Elle y dîne avec M. d'Etigny et le Chevalier de Pange, avec MM. de Veimerange et de Chastel, ce dernier de retour des Indes. Mme Danloux se préoccupe aussi beaucoup de son enfant, qu'à cause de son jeune âge, elle a dû laisser chez ses père et mère nourriciers, les Dupuis, et lui achète des robes.

Arrive l'été : le 20 Juin, le dîner en compagnie de Condé se passe tristement. C'est la journée où le peuple marcha sur le château avec l'intention « d'assassiner le roi ». Paris

montre une grande fermentation, aussi accepte-t-elle la proposition de son amie de l'accompagner à Argenteuil dans la petite maison de M. Condé son père. Ils vont se promener dans un endroit charmant qu'on appelle le Moulin-Joli et reviennent par eau. C'est là que le fermier général Watelet avait naguère installé son amie Marguerite Lecomte.

Enfin le peintre Gauthereau effraye tellement Mme Danloux au sujet de ce qui pourrait se passer à la Fête de la Fédération, qu'il la détermine à partir pour Busnes, où d'ailleurs, on l'attend. Elle va donc à la section avec sa servante Anna, pour avoir des passeports; à la diligence pour retenir leurs places; fait ses adieux à Mme de Sérilly qui lui remet 750 livres qu'elle avait encore à toucher du Chevalier de Pange; le 7 Juillet, elle prend congé de la Comtesse de Pange, de Mme de Montfort, et le 8 au matin, M. Delamare venait la chercher et l'embarquait pour Saint-Omer.

Pas d'incident de voyage autre que la visite au fameux Saint-Huruge enfermé dans la citadelle de Péronne. A Béthune, Mme de Busnes vient à la rencontre de Mme Danloux, et la conduit dans le château où elle passera quelques mois tranquilles. Bon accueil, bonne société. Danloux écrit qu'il trouve Busnes bien rapproché de la frontière, bien exposé à l'invasion des armées du maréchal de Luckner. Dans ses lettres de Londres, il la presse de revenir à Paris, terminer la liquidation de leur mobilier afin de le rejoindre. Ayant toujours l'espoir d'éviter le voyage si les événements prenaient une tournure plus favorable, Mme Danloux tergiverse. Le procès du roi et son exécution la décidèrent.





II

Année 1792. — Premières visites : Le Marquis de Lansdowne, Mr Crosby, Mr Lambton. — La galerie du Duc de Gloucester. — Brice et ses pensionnaires. — Herman, consul de France. — Le Baron de Bungen. — M. de Crutchent et sa tragédie. — Profil du Comte du Luc. — Les abbés de Luchet et de La Porte. — M. Romée, principal du collège Louis-le-Grand. — L'intendant Blondel et les ardeurs de Mme Guillon. — Mesdames de Richemont et de La Blinaye. — Le ménage Brice. — M. de La Charce et son fils. — M. et Mme de Fleuriau. — Les regrets de M. de Septeuil. — L'arrivée du Marquis de Brézé. — Sabatier de Cabre et ses bagues. — Caricatures de Danloux. — L'évasion du Comte d'Attilly au 10 Août. — Invitation à dîner de M. de Narbonne. — La famille Greenwood. — Amours de John Greenwood et de Miss Simon's. — Recherche de modèles. — *The Envied Glutton.* — Miss Halbert en amazone. — Un dîner de Noël à Londres. — Réflexions de Bénazech sur la peinture anglaise. — Caractère de Reynolds. — Les pastels de Russell. — La facilité de Lawrence. — Portrait gâté à l'*Exhibition.* — Tableaux de Benjamin West. — L'Etude du modèle à la *Royal Academy.* — Beechey et son atelier. — Silhouette de Northcote. — Romney, le peintre des femmes. — Hoppner et son *Gainsborough.* — Copley et la *Prise de Gibraltar.* — Tresham et l'*Apothéose de Métastase.* — Opie et Fuseli.

A Danloux maintenant à nous dire jour par jour ses travaux, sa vie, ses espérances, les misères comme aussi les rares joies, toujours un peu amères, de l'exil. Il est depuis deux mois à Londres quand débute son *Journal* conservé pieusement par ses petits-fils. Nous allons y puiser largement. Parfois le détail en paraîtra terre à terre, mais l'ensemble n'en forme pas moins un document intéressant pour l'émigration française et pour l'art. Si le peintre y donne beaucoup de place à la politique, à ses aspirations de royaliste, il y note aussi des réflexions piquantes sur ses compagnons, rapporte les anecdotes qu'il leur entend raconter. Son appréciation des artistes anglais ne peut sembler indifférente au surplus. Nombreux seront les détails sur ses travaux en cours, sur les

rencontres de chaque jour, et les élégantes courtisanes, qu'il va fréquenter en cette année 1792.

Nouveau débarqué, l'artiste descend d'abord, à une guinée par semaine, dans la maison de Mme Fichu, lingère, où fréquente toute une clientèle de royalistes et de prêtres fuyant la Révolution. Puis il prend atelier et logement chez Greenwood *auctioner,* en plein quartier français de Leicester Square. C'est dans la famille Greenwood, auprès des fils de la maison, que l'artiste passera bien des moments de sa première année d'exil. Que de fois le soir, avant de rentrer dans son logis solitaire, il y fera un bout de causette avec leur mère ! « La société y est simple et paraît composée de braves gens ; il y règne une union et une gaîté qui me rappellent les jours heureux de France. »

Dans le courant d'Avril, encore inoccupé, Danloux fait des visites, porte ses lettres de recommandation et les relations se dessinent :

« J'ai été chez M. Herman, consul de France, le prier de me présenter à la Vicomtesse de la Luzerne pour qui j'avais une lettre de sa sœur, Mme de Beaumont. Je l'ai trouvée dans un fort mauvais état de santé. Bien que devant partir sous peu, elle fera son possible pour me procurer des portraits. Je lui laissai mon adresse. Nous allâmes ensuite chez M. Histinger, chargé d'Affaires de France. Il m'a promis de parler de moi, mais, lui aussi, est à la veille de son départ, car il attend de jour en jour M. de Chauvelin qui doit le remplacer.

« Je me suis rendu de là chez le marquis de Lansdowne. Il m'a invité à déjeuner avec son fils Lord Whycomb, qui arrivait de voyage. Le marquis m'a promis de venir aussitôt que je le ferai avertir. Puis je fus chez Mr Crosby, Green Street 21. Il me reçut fort bien et me promit de m'amener le duc de Montrose ainsi que le Vicomte de Saint-Asaph, très connaisseur en peinture. »

Lord Lansdowne lui rend sa visite le 6 Mai et se montre fort aimable :

« Il me demanda en quoi il pourrait m'être utile. Je lui dis que si mes portraits avaient quelque valeur à ses yeux, je lui serais obligé d'en parler dans les cercles qu'il fréquente. Il répliqua qu'il s'y emploierait volontiers, bien que mes œuvres se recommandassent d'elles-mêmes, m'invita à venir le voir, ajoutant que si, dans sa maison, je voyais quelque chose ayant trait aux Beaux-Arts de nature à m'être utile, j'y pourrais aller en son absence... »

Suite des démarches de la première heure :

« Je fus prendre M. Marchal pour me conduire chez l'abbé de Saint-Far qui doit m'amener le Prince de Galles et le Duc de Clarence : Je lui ai laissé de mes cartes. J'allai chez Mlle Duthé lui porter une lettre de Mme Dugazon. Elle était seule, m'a fort bien accueilli et me parut une excellente créature. Elle me dit avoir reçu une lettre de M. Perregaux, banquier à Paris, qui lui parle de moi et désire avoir son portrait. Aussitôt remise d'une affection du cœur dont elle souffre, elle fera appel à mes pinceaux... »

C'est encore une lettre de la séduisante *Nina* à la main que Danloux se présente chez un membre notable du Parlement :

« J'ai été ce matin chez Mr Lambton, 14, Berkeley Square. On me fit entrer dans son cabinet. Le portrait de Fox était placé bien ostensiblement sur la cheminée. Sa bibliothèque, que j'eus le temps d'examiner pendant que les domestiques étaient allés le prévenir que j'avais à lui remettre une lettre de Mme Dugazon, me parut composée des débats du Parlement, des discours de Mirabeau et des livres qui peuvent caractériser un membre de l'opposition. Le laquais vint me dire que son maître était sorti par la porte de derrière et monté à cheval... »

Danloux remet également sa carte chez Mr Holland, passe chez la Marquise de Bréhan, va faire visite à M. de Curt et prendre le thé chez le banquier Siordet, Broad Street, où se

réunissent de nombreux génevois : « Ils étaient consternés de la fuite des Français devant les Autrichiens, parce qu'ils voyaient approcher la fin du jacobinisme. » Dîner chez le marchand de tableaux Van der Gucht en compagnie de peintres et d'amateurs, Prat-Bournon, Bryan : « Je fus très bien reçu, avec leurs façons d'être. »

A noter ses étonnements naïfs de certaines particularités de la vie populaire. Un soir de printemps qu'il fait un tour de promenade :

« En passant dans un endroit qu'on désigne sous le nom de Green Park, et qu'on m'avait du reste signalé, je remarque plusieurs couples d'hommes et de femmes se livrant à des épanchements que je ne puis détailler. Le plus étrange, c'est que ma présence ne semble les troubler en aucune façon. Je vis ainsi quatre groupes dans la même soirée. »

Un dimanche, visite au duc de Gloucester :

« Il n'est pas chez lui, mais le suisse me laisse voir la galerie où se trouvent beaucoup de tableaux. J'admire une jolie copie de la madone d'Andrea del Sarto qui est à Florence, deux portraits par Reynolds vraiment bien mauvais, trois mosaïques qui lui ont été données par le pape... Les appartements sont très simples et sans l'apparence qui conviendrait au frère d'un grand roi ».

Retrouvant à Londres le jeune Thomas de Domangeville, nouvellement arrivé de France pour acheter des chevaux et rejoindre les princes, Danloux l'emmène dîner à sa pension en compagnie de M. de Boinville, son beau-frère. Cette pension, placée dans le voisinage de son atelier, chez un ancien lieutenant-criminel de Château-Thierry nommé Brice, qui tient table d'hôte, paraît le *boarding-house* préféré de l'Émigration. Après la matinée passée au travail, l'artiste y va prendre son repas et connaître les nouvelles de France.

La table se compose à l'habitude d'une douzaine de personnes que Danloux retrouve presque chaque jour dans les premiers mois, Herman, notre sympathique consul, de Curt, un ancien député de la Guadeloupe à l'Assemblée Nationale qui, « sans être démocrate, n'approuve pas tout ce que font les royalistes » ; Restif, chancelier ou vice-consul, le seul des pensionnaires qui ne manifeste pas d'indignation à la nouvelle du 10 Août; de Marannes, ancien acteur de la Comédie-Française où il jouait sous le nom de Dalainval, et depuis maître d'hôtel de Monsieur, frère du roi. Employé à des affaires délicates dont il s'acquitte honnêtement, ce courrier politique fait coudre deux mille louis d'or dans ses habits, pour les porter aux princes.

« L'ordre et la discipline, leur dit-il, règne dans l'armée des princes qui ne manquent pas d'argent. Tous les soldats, dont le moindre était sous-lieutenant, ont le havre-sac sur le dos et supportent les plus grandes fatigues avec un courage surprenant, sans laisser rien paraître de cette morgue qui caractérisait la noblesse française... »

Robert nous représente le vieil émigré sur ses fins, qui a connu beaucoup de « drôles » du début de la Révolution.

« Il me fait beaucoup d'amitiés depuis qu'il a vu mes tableaux. Il me savait du talent, mais pas à ce point. Je m'avoue à moi-même que, bien qu'il ne s'y connaisse pas, *mon sot amour-propre en est flatté.* »

M. de Crutchent, de Béziers, est un ardent royaliste, poëte à ses heures, l'auteur d'une tragédie intitulée *la Contre-Révolution,* et réclame sans pitié son oreille :

« M. de Crutchent m'accable de la lecture de son ouvrage. C'est un excellent homme, mais son travail reste bien ennuyeux. Qu'il prenne plaisir à élaborer des élucubrations, cela lui est permis, mais qu'il n'en obsède pas les autres ! »

« Je rentre chez moi avec M. de Crutchent qui me demande de faire son portrait. J'y consens avec plaisir. Il m'a prêté de l'argent, et bien que je le lui aie rendu, je ne me considère pas moins comme son obligé. Il témoigne une joie d'enfant en voyant reproduire ses traits, et doit envoyer ce dessin à M. de Marannes qui se charge de le faire graver pour le placer en tête de sa tragédie ».

Le Baron de Büngen, un aimable Suédois, aide de camp du Duc de Sudermanie, arrive de Paris, au lendemain du 10 Août : « Il a vu un grand nombre de cadavres dans les rues... » Danloux cause avec son voisin de table de l'Italie qu'il parait avoir visitée avec soin : A Rome, personne ne traite plus les étrangers comme le cardinal de Bernis, mais s'il se faisait honneur de ses réceptions, Mesdames, tantes du roi, en soldaient en réalité les frais :

« J'y allais souvent. Un soir que je m'y trouvais, on m'apporta des lettres de Suède. Le Cardinal me demanda des nouvelles du roi; cela me sera d'autant plus agréable, me dit-il, que j'ai l'honneur d'être en correspondance avec S. M. le roi de Suède dont j'espérais recevoir une lettre par ce courrier. J'ouvris la dépêche et presque aussitôt Mesdames, frappées de l'altération de mes traits m'en demandèrent la cause, et je leur appris que le roi Gustave III venait d'être assassiné. »

Mais le baron est un oiseau de passage; son maître le réclame et Büngen, un jour, annonce à Danloux son départ pour Stockholm : « Chacun le regrette. Il s'était fait aimer. On lui a trouvé fort bon ton, de l'esprit et un sens très droit. »

A ces premiers convives viennent se joindre de nouveaux pensionnaires, l'abbé de Luchet, grand vicaire de l'évêque de Saintes, qui considère les trois prélats jureurs, Loménie de Brienne, de Jarente et Talleyrand comme « déshonorés devant l'univers par la lâcheté de leur conduite ». Le grand vicaire est bon homme mais « un peu ennuyeux », aussi Danloux, quand il le promène à Kensington-Garden, le laisse-t-il parler « en pensant à autre chose, surtout à étudier des effets de paysage. »

L'abbé d'Argueilles, grand vicaire de Mgr de Noë, fait, tout en dînant, des discours sur l'immortalité de l'âme. L'abbé de La Porte, encore un grand vicaire, frère de l'intendant de la Liste Civile du roi, mort si courageusement sur l'échafaud, a l'air du malheur et de l'affliction et ne parle pas de tout le dîner. Pendant que les pensionnaires chantent pour s'étourdir, Danloux prévient l'abbé que M. de Curt est ici :

« Je voudrais aller le voir, répond-il, mais je ne puis avec cette mauvaise redingote. J'ai donné mon unique vêtement à arranger. Dès qu'il sera fait, j'irai. — Cet homme me paraît faible de caractère, mais simple et honnête sans bassesse, bien que dans l'extrême misère. »

L'abbé de La Porte se reprend peu à peu :

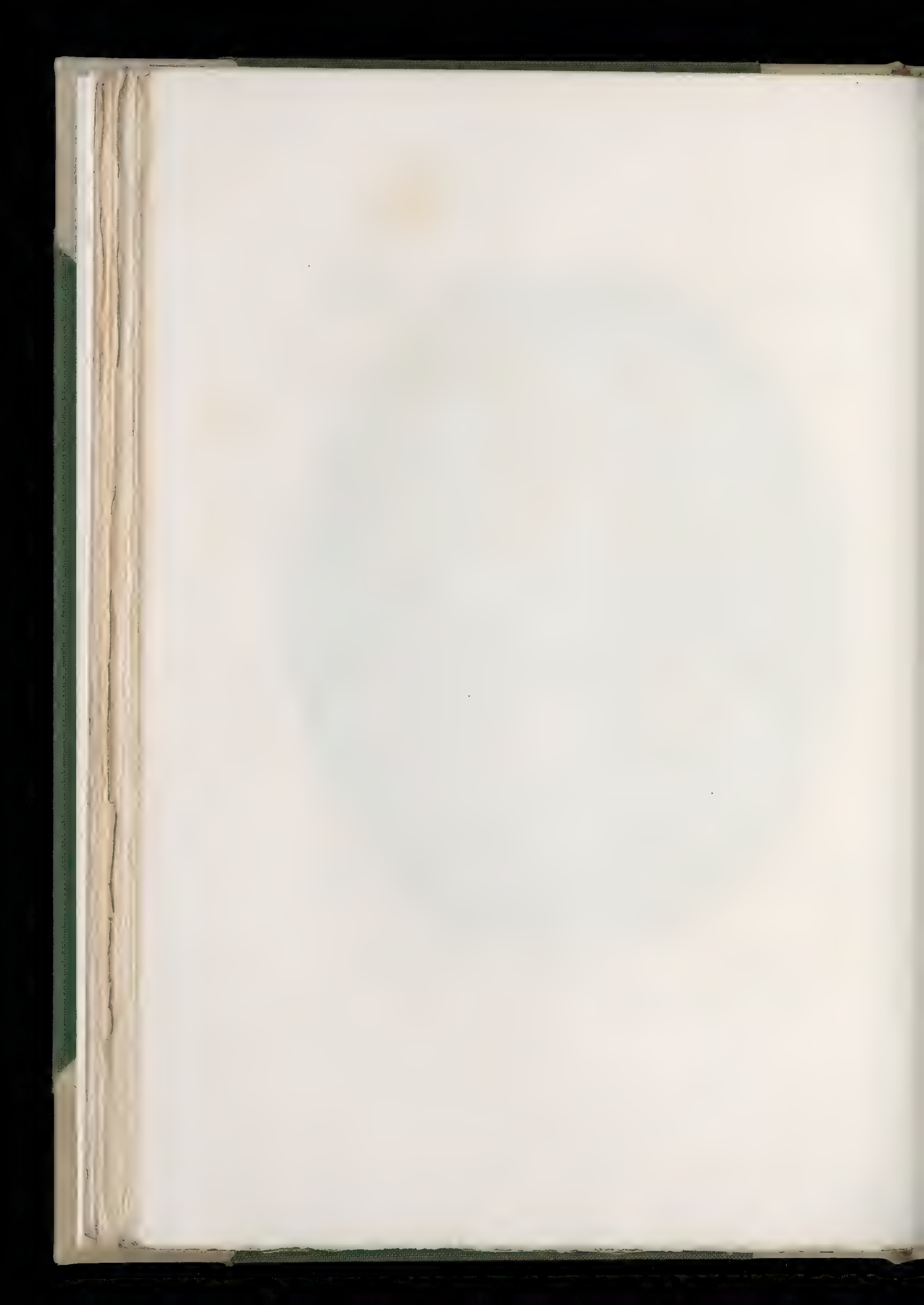
« Brice est venu avec M. de La Porte, le frère du décapité. Il a paru satisfait de mes ouvrages. Il m'a dit n'avoir en tout et pour tout que les hardes qui sont dans sa malle. Lorsqu'on mit les scellés chez son frère, il envoya un fondé de pouvoirs qu'on ne voulut pas recevoir, lui faisant dire de venir lui-même. Le fait est qu'il y avait une demi-douzaine de fédérés de Marseille avec des bonnets rouges qui se proposaient de lui faire un mauvais parti. Il avait fait tout pour rentrer en possession de ses effets, mais ne put rien obtenir... »

M. de Villeblanche, capitaine de vaisseau sous l'ancien régime, est un des émigrés que Danloux retrouve avec le plus de plaisir :

« Il a l'air d'un brave homme; la plus grande partie de ses biens est à Saint-Domingue. Je lui demande son opinion sur l'amiral Truguet? Il lui accorde des talents comme officier de marine, mais aucune valeur morale, et le croit capable de toutes les bassesses pour satisfaire son ambition. »



Monsieur de Nully
Collection de Mme la Vicomtesse de Curel.



Certains pensionnaires ont leur silhouette tracée en quelques traits, d'une plume mordante que Danloux manie presque aussi bien que le crayon, tel l'ancien conseiller-clerc au Parlement Sabatier de Cabre :

« L'abbé Sabatier est aussi avide de conversation que vorace des plats qui sont sur la table : Il faut qu'il s'empare de tout. Il mange comme il parle et s'empare des personnes quand elles arrivent, s'il croit pouvoir en tirer quelque chose. »

Le Comte du Luc, venu de Bruxelles avec M. de Vallée, se profile en un croquis sans méchanceté :

« Le Comte du Luc se considère comme le premier dragon de son régiment. Il se place toujours trente pas en avant de la première colonne lorsqu'elle marche à l'ennemi et, le sabre à la main, les manches retroussées, la seule chose qu'il dise à ses dragons, c'est : Continuez, mes amis, à finir l'ouvrage que je commence! Jusqu'à présent, il a été aussi heureux qu'il se montre fort et courageux. »



Portrait présumé de Mlle de Richemont.
Vente M. L. (Michel Lévy, 1905.)

Le Comte de Fages, qui a connu M. d'Etigny lorsqu'il était en garnison à Joigny, arrive aussi des Flandres après Jemmapes, et songe à faire venir sa mère, qui est riche, plutôt que sa femme qui l'embarrasserait. A table, il demande à Danloux depuis combien de temps il est à Londres, les motifs qui l'y ont fait venir ? N'aimant pas beaucoup ce genre de questions, Danloux répond évasivement.

C'est le même qui, recevant des lettres de Bordeaux s'écriait : Sacredié ! est-ce qu'elle vient ? Vérification faite, sa femme lui annonçait seulement l'envoi de son portrait : « Elle ferait bien mieux de m'envoyer de l'argent ! On se regarde et chacun hausse les épaules. »

M. Romée, principal du collège Louis-le-Grand, perdu dans Londres, — « c'est le prêtre que l'évêque de Saint-Pol avait promis d'envoyer, » — raconte ses malheurs et inspire à chacun la pitié. Mme Brice lui fera des chemises, Mme de La Blinaye se charge des cravates, Herman lui donne des habits et une



Portrait présumé de Mme Brice.
Appartient au Général Danloux.

guinée, chacun fait quelque chose pour lui. M. Romée leur raconte que Robespierre était son élève à Louis-le-Grand et toujours dans les derniers de sa classe :

« Il a l'air fin, écoute tout et paraît sonder l'âme de son interlocuteur. A la fin il me gênerait : j'aime qu'on parle et qu'on dise ce qu'on pense ! »

M. Pombelles fait à table figure de pessimiste, se plaît à conter des choses effrayantes, en invente même quand il n'y en a pas :

« Il me dit tenir de gens bien informés que le duc de Brunswick est fort mal à l'aise. Je lui ris au nez, car il se plaît à colporter des nouvelles ridicules... Il change beaucoup ; le malheur lui a rétréci même les sentiments ; la bagatelle reste la seule chose qui lui redonne de la gaieté ; en général ses goûts sont bas. »

N'oublions pas dans cette revue des pensionnaires, une dame de Richemont, riche propriétaire de la Martinique, arrivant de Bordeaux avec ses enfants, et qui a séjourné chez Brice, avant de prendre une installation plus confortable :

« Elle s'en va sans être regrettée, chacun la jugeant vraie créole, ne connaissant pas le prix de l'argent, impérieuse, fatigante et n'étant jamais bien où elle est. Sa fille, fort incommodée, a réparé par son éducation les torts de la nature : elle est douce et s'instruit le plus qu'elle peut. »

Mme de La Blinaye, accompagnée d'un « joli petit enfant », passe pour la femme d'un officier de l'armée des princes :

« Mme de La Blinaye me fait témoigner par Brice son désir d'avoir le portrait de son enfant. Elle ne peut m'offrir que trois guinées. Je lui fais dire que sa tendresse maternelle me touche trop pour que je n'accède pas à tout ce qu'elle me proposera. »

Les hôteliers ne doivent-ils pas trouver place ici parmi leurs clients? Bien qu'il soit un peu fatigué d'entendre toujours le mari parler de son état de lieutenant criminel de robe courte, Danloux leur a promis de sincères profils. Un matin qu'il est allé lire les papiers chez eux, Brice lui annonce leur visite pour l'après-midi :

« J'ai commencé le portrait de Mme Brice et j'achève le dessin en deux heures et demie : Il est frappant. Elle s'en va avec M. de Crutchent. Je commence celui de Brice. Il a une figure si chargée qu'il semble impossible de ne pas le réussir. Je mets celui de Mme Brice dans un cadre et je le lui porte en allant dîner. On le trouve extrêmement ressemblant. »

« Je rentre chez moi, avec le mari dont je veux finir le portrait dessiné que j'ai commencé hier. Pendant la séance, il me parle de sa jeunesse et dit qu'ils étaient une demi-douzaine de « gens d'esprit » qui s'assemblaient souvent, faisaient des dîners délicieux et rimaient des couplets à qui mieux mieux. Pour m'en donner un échantillon, il m'ennuya pendant une demi-heure des chansons qu'il avait faites et des maîtresses qu'il avait eues... Comme il était impossible de manquer une figure comme la sienne, son portrait est parfait de ressemblance. Je souhaite qu'il soit aussi bien dessiné ! »

Quand l'émigration s'accentue, les fugitifs envahissent la maison, bien que le prix de pension y soit assez cher :

« Il y a maintenant deux tables, celle de trois heures de douze personnes et celle de quatre heures et demie de dix-sept dont je fais partie. L'ordinaire se ressent fâcheusement de cette affluence, car ils lésinent, et les plats sont tout à fait insuffisants... »

Parmi ces habituels commensaux, des types plus accentués valent qu'on les détache. Une place à part reste due à Herman (1) qu'une similitude de situation, — sa famille comme celle de Danloux étant demeurée en France, — des sentiments royalistes pareils, d'autres affinités contribuent à rapprocher.

Quand débute le *Journal,* Herman occupe encore le poste de consul général de France à Londres, mais démissionnera bientôt, « invité qu'il a été, comme fonctionnaire, à se prononcer pour le nouvel état de choses ». Fort serviable, le consul accompagne Danloux dans ses premières démarches et le conduit chez le comte de Redern, ministre de Prusse, qui les invite tous deux à dîner, et promet à l'artiste de venir voir ses peintures et de le recommander à Lady Payne :

« Le Comte de Redern part. On l'accuse de démagogie parce qu'il a acheté en France des biens du clergé, ce qui est peu politique de la part d'un ambassadeur. La Duchesse d'York lui a battu froid et son ordre de rappel ne s'est pas fait attendre. Il n'a pu m'être utile comme il se l'était proposé. »

Le consul est le compagnon habituel; chaque jour, après dîner, Danloux monte chez lui commenter les nouvelles de France, généralement mauvaises, à moins qu'elles ne soient fausses. La mention de leurs promenades à travers Londres reste fréquente :

« Nous avons été ensemble jusqu'aux Adelphi. Je l'ai attendu sur la terrasse pendant qu'il montait chez le Duc de Liancourt pour savoir si la nouvelle concernant Mme de Lamballe était vraie. On a envoyé chez Lady Sutherland, qui a fait répondre qu'au bureau des Affaires Etrangères on ne savait rien. »

Les deux amis passent alors sur la terrasse de Sommerset-House, dont le peintre trouve la vue délicieuse et le mouvement sur la Tamise, admirable. En se promenant à Saint-James, ils rencontrent divers personnages; un émigré revêtu de l'uniforme de Coblentz, marchant avec peine, leur donne des nouvelles de l'armée de Condé. C'est un spadassin qui se fait appeler le Chevalier de Saint-Elme, mais se nomme en réalité Gérard, le même qui a tué Bazoncourt, le frère de Boinville.

« Il se dit couvert de blessures et revient du camp de Thionville où il servait dans la cavalerie. D'après lui, l'armée est dans la misère. On a eu le tort de leur donner des écharpes blanches qui servent de point de mire aux artilleurs... Il croyait que le Duc de Brunswick s'était laissé amuser par Dumouriez et qu'il avait été forcé de se retirer sur Verdun... »

Dans Green-Park, autre rencontre, celle d'un homme qui faisait des grimaces affreuses, mais parlait parfaitement bien. Herman le présente comme un des alliés de sa femme. Il a une place auprès de Pitt qui l'aime beaucoup, montre de l'esprit, de l'érudition, et jouit du titre de poëte-lauréat du roi.

(1) François-Antoine Herman, né à Schlestadt en 1758 d'une famille alsacienne considérée, mort à Paris le 29 Septembre 1837, fut un diplomate distingué. Ses rapports étaient si bien faits et si bien informés que le roi avait exigé que sa correspondance fut lue en Conseil des Ministres. C'est par la protection du maréchal de Castries qu'à peine âgé de trente ans, il obtint ce poste délicat de consul général, alors que l'orgueil britannique ne pardonnait pas encore l'appui donné par la France à l'affranchissement de l'Amérique dn Nord.

Son mariage avec la descendante d'une grande famille d'Ecosse, Campbell de Calder, ouvrit bien des portes à Herman, recherché d'ailleurs pour son caractère loyal et « les séductions d'un esprit à la fois profond et plein de saillies ». Souvent employé par Louis XVIII à des négociations difficiles, le diplomate fit sa carrière sous l'Empire, fut chargé de l'administration du Portugal et finit, durant la Restauration, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères.

« Nous traversâmes Hyde-Park et nous parlions de nous, de la fortune et de son injustice à favoriser les individus qui n'en font pas un bon usage. En disant cela, Herman me désignait une maison dans Grosvenor Square : Là, me dit-il, habite un homme dont on ne connaît pas la fortune. Il est fils naturel de Guillaume III; il a quatre-vingt et quelques années; son père lui a laissé du bien dans la banque; avec cet argent, il a fait d'heureuses spéculations, accumule ses revenus et doit avoir à présent deux millions de livres sterling, sans aucun héritier. Si pareille fortune nous advenait!... »

Bien que le portrait peint d'après Herman soit daté de 1793, Danloux le commença dans l'automne de 1792 :

« Je demande à Herman s'il veut avoir l'amabilité de me laisser faire son portrait pour en avoir un de plus dans mon atelier; comme il est très connu, cela me ferait grand plaisir. Il accède à ma demande avec toute sa grâce habituelle et me promet de venir demain. »

En effet, le lendemain 18 Octobre, à 2 heures, Herman se trouve à l'atelier :

« Je commence son portrait. Nous parlons de différentes choses : Si la contre-révolution avait eu lieu, disait-il, j'aurais été Ministre de France en Angleterre, je savais que le roi l'avait décidé. Nous parlons des femmes; il raconte que la sienne est délicate, aimable, instruite, mais a l'insupportable talent de deviner ses infidélités. Dans ce cas, ajoute-t-il, j'ai un battement d'yeux continuel qui me trahit... Son portrait sera fort ressemblant; il est tout préparé pour que je finisse le visage demain. »

Le 19, Danloux terminait la tête qu'il déclara « frappante ». M. de Crutchent se montre également satisfait. A voir ces gros yeux bleus intelligents, la bouche malicieuse, l'air avantageux du diplomate aimé du beau sexe, tout cet ensemble agréable sans rien de régulier, on s'explique ses succès, et l'on comprend mieux de quelle ressource un homme si doué dut être pour notre exilé. Un seul incident bien léger, vint troubler un instant leur amicale entente. On se rappelle combien Danloux savait saisir le côté burlesque d'une physionomie et le souligner au besoin. Un soir, les habitués, comme à l'ordinaire, sont réunis chez Herman dont l'appartement est le plus spacieux :

« Blondel nous joua du violon. Il joue sans goût mais avec facilité. Pendant ce temps, je m'amusai à faire sa caricature. M. et M[me] Brice me demandèrent de dessiner les leurs. Je fis celle de toutes les personnes présentes, y compris les domestiques. Herman me plaisanta sur ce que je ne les avais pas assez chargés. C'était vrai, mais assez peu lié avec MM. de Septeuil, j'avais plutôt fait leur portrait que leur charge.

« Ayant alors prié Herman de s'asseoir, je le fis cette fois d'une façon si comiquement ressemblante, et j'obtins un tel succès de rire qu'il en fût déconcerté. Il prit le dessin avec un sourire forcé, le froissa et le jeta au feu. Cependant, comprenant aussitôt qu'il avait fait une sottise, il dit n'avoir agi ainsi que pour contrarier M[me] Brice, et me pria de recommencer. Je m'y prêtai de bonne grâce, mais je ne le chargeai pas autant, car je venais de constater, une fois de plus, combien la plaisanterie est chose délicate à manier, même avec les gens d'esprit. »

Blondel, autre dîneur qu'Herman a fait connaître à Danloux, ne lui semble pas aussi sympathique. Il est muni d'un passeport obtenu par l'entremise du ministre Roland, son ancien commis :

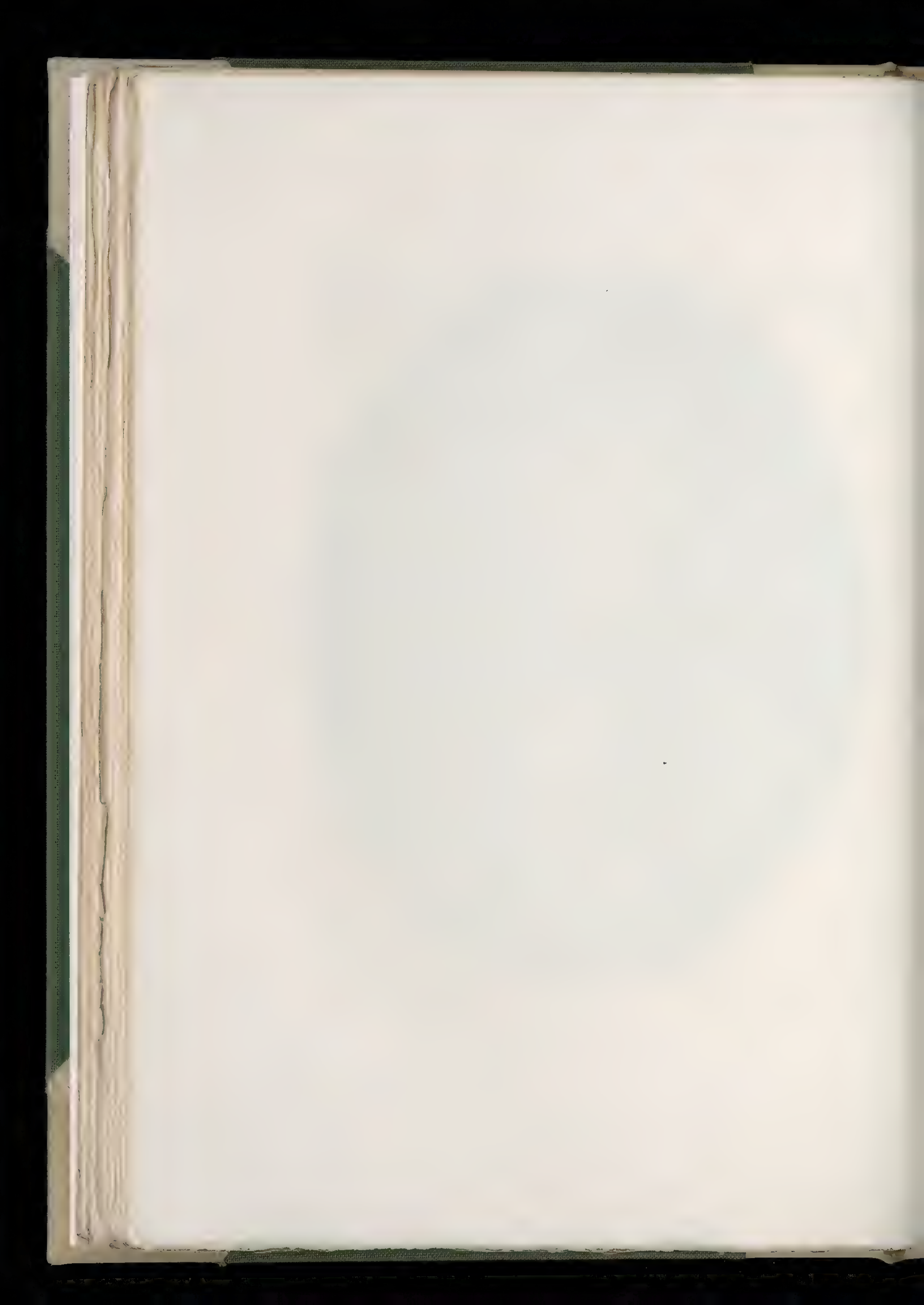
« Ce Monsieur me paraît fort étourdi et peu discret. Si Herman ne me l'eût assuré, je n'aurais pas deviné en lui un ex-conseiller au Parlement et un intendant du commerce. »

L'intendant avoue être venu avec une commission du gouvernement pour acheter



Madame de Nully

Collection de Mme la Vicomtesse de Curel.



des blés afin de pourvoir à la subsistance des parisiens. Fort bavard, il conte volontiers ses affaires, comme celles des autres d'ailleurs :

« Ce M. Blondel parle toujours de ses charges, de ses emplois et des personnes de qualité qu'il a fréquentées. Il ne cesse de se faire valoir et il a tort parce que, lorsqu'il se met en dehors, il raconte avec facilité et parfois se montre agréable ».

13 Septembre : « J'ai prêté l'oreille un peu plus qu'à l'ordinaire à tout ce que dit M. Blondel, car je sais actuellement qu'il dispose de douze millions pour acheter des grains au compte de la nation. Chargé d'une mission par l'Assemblée, il dit ouvertement du mal d'elle. Je suis curieux de savoir comment il s'en tirera. »

Les nouvelles que colporte Blondel sont rarement agréables à Danloux, surtout quand il assure que « tous les banquiers de la Cité sont persuadés que le Duc de Brunswick n'arrivera jamais à Paris ». Il leur conte aussi qu'à l'époque où c'était dans ses attributions de délivrer les patentes et les brevets d'invention, il reçut un jour une demande de brevet avec un dessin représentant ce qu'on a nommé depuis la guillotine. L'inventeur s'offrait à en fabriquer une par chaque département au prix de huit cent livres. M. Champion présenta le brevet à la signature du roi à qui cela répugna, et qui refusa de signer.

Comme on parle de la bibliothèque du roi, on rit de voir Champfort et Carra à la tête de ce superbe établissement. Quoique ces Messieurs écrivent des livres, ils ont très peu de connaissances. Blondel dit n'avoir connu dans ce poste que M. d'Ormesson de compétent :

« Très peu de personnes se connaissent en livres. Il y a trente ans que je me forme une bibliothèque ; j'ai couru toutes les ventes de livres, j'ai comparé et je ne connais bien que ce qui tient à la littérature et à l'histoire naturelle. Il est vrai que j'ai peut-être ce qu'il y a de plus rare en ce genre. Les libraires à Paris viennent souvent me consulter... J'ai acheté pour le dixième de leur valeur des choses de la plus grande beauté provenant du cabinet du Duc de Chaulnes. »

Un autre jour Blondel parlera des abus relativement aux charges, et des réformes utiles à effectuer, une fois la royauté rétablie. Pour éviter des mécontentements, le roi devrait renoncer à l'affectation de charges spéciales à certaines familles. Cet abus offre le danger qu'elles considèrent bientôt ces faveurs comme un droit qui les dispense de toute reconnaissance envers le souverain... N'est-il pas ridicule de voir la famille de Nicolaï s'éterniser dans les premières places du Parlement, et un d'Aligre n'eût-il pas été avantageusement remplacé par M. de Barentin qui n'était pas à sa place comme garde des sceaux? Pourquoi l'évêché de Strasbourg semble-t-il exclusivement réservé aux Rohan?...

Une fois installé à Londres, Blondel songe à faire venir sa « nièce », envoie son domestique à Boulogne à sa rencontre, et Danloux de noter :

« La nièce de M. Blondel est arrivée. Mme Guillon n'est point jolie, mais jeune ; elle peut avoir 25 ans, paraît bien faite, de tempérament délicat, mais se montre aussi commune de tournure que de conversation. »

Grande rumeur à table, quand on constate que Mme Guillon n'est pas la nièce de son oncle :

« M. Blondel et Mme Guillon, — qu'il fait passer pour sa nièce, mais qu'il a avoué être sa maîtresse, — vont dîner chez M. Talon, ancien lieutenant-civil de Paris, également avec sa maîtresse ici. »

Blondel tente en vain de l'imposer. Elle monte après le dîner chez Herman, « fort ennuyé que cette femme vienne s'établir chez lui » ; aussi prétexte-t-il une affaire avec



Croquis présumé de Mme Guillon.

MM. de Septeuil, pour s'esquiver. Toutefois, nous voyons bientôt Danloux dessiner le profil de Mme Guillon, venue avec Mme Brice en visite à l'atelier. Pure politesse du peintre sans doute, mais qui ne détermine pas moins le coup de foudre. Un mot, à la date du 7 Novembre, souligne cette conquête imprévue :

« Rien d'intéressant pendant le dîner : Mme Guillon me regarde comme si elle avait quelque chose à me dire. En sortant de table, je vais m'asseoir près d'elle et, de son pied, elle presse le mien avec une étrange familiarité... »

Le lendemain, la chose s'accentue au point que la dame déclare à Danloux son désir de lui parler et le prie de monter chez elle :

« Je lui donne la main. Au milieu de l'escalier, elle me saute au cou et m'embrasse de toutes ses forces, mais un bruit qu'elle entend dans son appartement lui fait supposer que sa femme de chambre s'y trouve, et elle y entre seule... »

Qu'advint-il ? Imitons forcément la discrétion de l'artiste. Le 18 Novembre, il la croise dans la rue sans qu'il soit question de rien :

« Mme Guillon, que je rencontre, me dit qu'elle était hier au soir à Haymarket avec M. Talon, le lieutenant-civil qui a condamné Favras, et un peintre, M. Bonnemaison dont, on m'avait déjà parlé. Ce M. Talon a épousé une demoiselle Bernard, jadis figurante à l'Opéra, où il me souvient de l'avoir vue, il y a dix ans, dans un ballet. Fort jolie, elle était au premier venu. Riche aujourd'hui, elle roule équipage et possède un train de maison... »

A la fin de Novembre, Mme Guillon annonçait son retour à Paris :

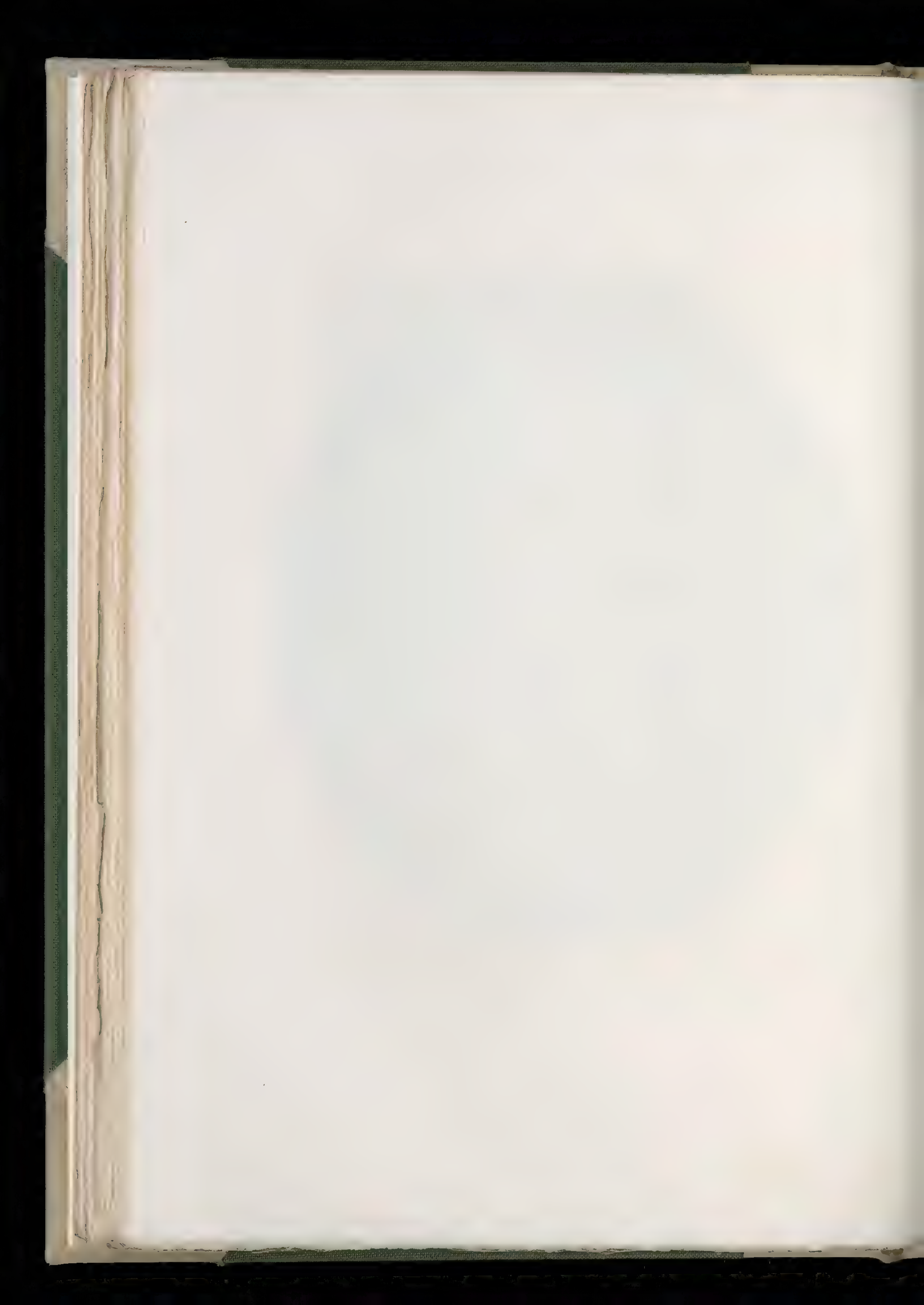
« Quant à Blondel qui faisait l'aristocrate au début et chorus avec nous, et qui ne dormait plus tant que les jacobins avaient craint l'arrivée du Duc de Brunswick à Paris, le voilà qui boit et mange comme quatre; il nous disait ce matin qu'il fallait se résigner à plier devant une nation qui veut fortement... »

20 Novembre 1792 : « Nous montons chez Herman, complètement découragé par la tournure que prennent les choses : Quel parti allez-vous prendre, lui demandai-je ? — Je n'en sais rien, me répond-il tristement. — Croyez-vous que vous serez maintenu par le nouveau ministère ? — Oui; l'on m'accorde des capacités et j'aurais été ministre si je l'eusse voulu, mais aujourd'hui il est trop tard. — Eh bien, Blondel part demain pour la France; employez-le ! Il se portera garant de vos opinions, de votre dévouement. Je comprends que cela vous répugne, et je ne vous le conseillerais pas si votre personnalité seule était en jeu, mais vous vous devez avant tout à votre femme et à vos enfants. — Ce ne serait, en effet, que pour eux. Il ne me reste plus en tout que quarante mille francs environ. Si je ne me rallie pas de fait, sinon de cœur, au Gouvernement de la République, ma famille se trouvera bientôt sans ressources... mais, le déshonneur ! car il est certain que je mentirais à mes convictions. Humilié à mes propres yeux, je n'oserais plus vous regarder en face et vous seriez le premier à me blâmer ensuite.

« MM. de Septeuil et de Fleuriau se joignent à moi pour vaincre ses scrupules, et nous le quittâmes, le laissant à ses réflexions, après lui avoir répété qu'il n'avait que la nuit pour se décider. »



Herman, Consul de France a Londres
Appartient à M. Fusier-Herman.



Herman ne put se résoudre à la démarche qu'on lui conseillait de faire, mais qu'il jugeait humiliante. Il a chargé seulement Blondel de porter sa démission de consul : « Je crois, moi, ajoute Danloux, qu'il était déjà révoqué de fait, comme ayant refusé de prêter serment. » Nous le retrouverons en 1796, agent politique, et faisant la navette entre Vérone et Londres.



Passons maintenant au vrai type de l'émigré indéracinable dans ses espérances comme dans ses illusions :

« Je me suis rencontré à dîner avec le Vicomte de La Tour du Pin La Charce et son fils, qui ont pris à table la place de Blondel et de Mme Guillon. Le vicomte semble encore imbu des anciens préjugés. Si l'on parle guerre, il s'empare de la conversation avec l'assurance d'un homme qui connaît le métier et dont le langage fait autorité. M. d'Attilly lui demande s'il est resté tard hier chez Mme du Barry ? — J'y suis resté jusqu'à minuit, répond-il ; j'ai joué et j'ai perdu mais peu de chose, vingt-huit shellings. — Ce n'est rien, papa, dit son fils, en comparaison de l'autre jour !

« Je ne puis m'empêcher de trouver ridicule qu'un homme joue de façon à perdre 28 shellings et même bien davantage, alors qu'il ne peut pas se donner de linge blanc et qu'il laisse porter à son fils un gilet en loques. Le père est en effet mal tenu, ayant l'habitude de priser, mais point celle de se moucher. M. d'Attilly me dit que Mme du Barry avait demandé de mes nouvelles. »

Danloux s'intéresse à ces nouveaux dîneurs. M. de Fleuriau lui apprend que M. de La Charce est l'oncle de M. de la Tour du Pin-Gouvernet, ancien ambassadeur de la *Nation française* auprès des États-Unis de Hollande. L'oncle et le neveu se sont rencontrés à leur débarquement en Angleterre. M. de Gouvernet aurait dit à son oncle qu'il fuyait la France de peur d'être pendu : Ma foi, lui répond l'autre, vous ne l'auriez pas volé !

Les mesures prises en France contre les émigrés ont un douloureux retentissement à Londres, et M. de La Charce est fort inquiet :

« On a décrété que les personnes des deux sexes, ayant quitté Paris depuis la loi d'Avril, sont mortes civilement, bannies à perpétuité, leurs biens confisqués, et ne peuvent rentrer sous peine de mort ; sont exceptés les garçons jusqu'à l'âge de 14 ans et les filles jusqu'à 16 ans... M. de La Charce nous dit que depuis ce décret il est fort embarrassé au sujet de son fils qui, ayant quatorze ans et demi, se trouve avoir dépassé les limites qui lui eussent permis de rentrer en France où sont restées sa mère et ses deux sœurs, où, par sa présence, il sauvegarderait des biens considérables. Il ne paraît pas son âge, ajoute-t-il, et pourrait en profiter pour rentrer, mais outre qu'il me laisserait seul en exil, si la fraude venait à se découvrir j'aurais sa mort à me reprocher. Je le laisse donc libre d'agir à sa guise. Il est fort raisonnable pour son âge, et fera comme il le jugera à propos. S'il reste, j'en ferai un honnête homme, puis je l'enverrai peut-être comme cadet en Espagne où il fera son chemin. Pendant ce temps, le jeune de La Charce, assis sur un canapé et visiblement agité, frappait le parquet du pied sans proférer une parole... »

Sabatier de Cabre ne semble pas nourrir beaucoup de sympathie pour le noble émigré, qui le lui rend bien :

« Concevez-vous ce M. de la Charce, disait-il, qui fait tout son possible pour engager son fils à rester avec lui, tout en ayant l'air de ne point lui donner de conseils ? Son fils gardera du moins, nous dit-il, l'honneur d'un gentilhomme français, comme s'il était déshonorant d'aller chercher une fortune qu'il perd pour le plaisir de la lui faire perdre. Il ne réfléchit pas que si sa mère et lui venaient à mourir, leur fils se trouverait dans la dernière misère. — Parbleu, dit Herman, c'est une .... ! Il a bien le ridicule de ce qu'on appelle la chevalerie française !

« M. de la Charce descend. C'est avec un sentiment de peine que je le regarde. On sent que la misère le gagne. Elle se manifeste d'autant plus qu'il est ordinairement malpropre. On voit qu'il n'aime pas l'abbé Sabatier qui feint de ne pas s'en apercevoir. »

Autre préoccupation de M. de La Charce au sujet de son cheval et de sa voiture, qu'il a laissés en France et dont il ignore le sort; aussi regrette-t-il de ne pas les avoir vendus au tiers de ce qu'ils lui avaient coûtés quand il pria l'abbé de Saint-Far d'en faire l'achat.

Un jour d'hiver que Mme de Nauzières est en train de poser pour son portrait, M. de La Charce et son fils viennent visiter Danloux, qui les prie de l'excuser s'il ne peut les recevoir :

« Mme de La Charce, me dit alors Mme de Nauzières, est furieuse contre moi. — Comment cela, lui dis-je ? — C'est que, bien que fort honnête, elle a une inclination dans le monde... »

Et la maîtresse de Saint-Far d'expliquer au peintre que la vicomtesse l'a *mis dans le monde* et qu'elle lui écrit des lettres déchirantes... Propos de femme galante auquel on ne doit pas attacher d'importance. Mme de La Charce, fort attachée à la famille d'Orléans et dame d'honneur de la duchesse, était en relation avec tous les familiers de la Maison. Nous la voyons à quelque temps de là envoyée par la Duchesse d'Orléans à Marseille, afin d'aider les jeunes princes à sortir de captivité. La bonne Madame de La Charce, comme dit dans ses *Mémoires* le Duc de Montpensier (1), venait leur tenir compagnie au fort de Notre-Dame de la Garde, et « cette excellente amie », lorsque le Directoire se décida à les relâcher à condition de quitter l'Europe, vint les accompagner au vaisseau qui devait les transporter en Amérique.

Souvent les deux MM. de La Charce passent à l'atelier; Danloux prétend que c'est plutôt pour ses tableaux que pour lui-même :

« Le père voudrait que je donne des conseils à son fils; il est bon homme, mais a bien profondément dans la tête la haute opinion d'un homme de naissance, ce qu'on appelle toujours *un homme comme il faut.* »

Au père, l'artiste préfère de beaucoup son fils : « Il est doux, modeste et fort intelligent. Il aime à dessiner et m'en parle avec plaisir ». Danloux fera son portrait, lui donnera des leçons, mais compte bien profiter de cette complaisance pour se faire recommander à Mme du Barry : Quelle réclame pour lui s'il pouvait obtenir le portrait d'une personne aussi en vue ! Un soir qu'il est chez Herman, il tâte le terrain :

« Je me suis approché de M. de La Charce, m'imaginant, comme je donne des leçons de dessin à son fils, qu'il se plairait à m'être utile si l'occasion s'en présentait. Je lui dis que puisqu'il allait chez Mme du Barry, où passent tant d'anglais, il me ferait plaisir en l'engageant à venir voir mes tableaux : il ne me répond que par monosyllabes. J'insiste, et je lui dis que si elle se faisait peindre, comme elle est fort connue, cela pourrait m'être de la plus grande utilité. Il me répond à peine. J'en eus beaucoup d'humeur et, pour le punir, je me promis de ne plus donner de leçons à son fils. »

Danloux ne leur tint pas rigueur, d'autant que M. de La Charce parla, le soir même, à Mme du Barry qui promit de venir visiter l'atelier. Pourquoi ne donna-t-elle pas satisfaction au désir de l'artiste ? Cela nous a privé peut-être d'un morceau intéressant, le

(1) Antoine-Philippe d'Orléans, Duc de Montpensier, né le 3 Juillet 1775, présent à Valmy aux côtés du Duc de Chartres, arrêté à Nice et transféré à Marseille (avril 1793).

portrait de la favorite de Louis XV au déclin de sa beauté, œuvre de nature à prolonger son séjour à Londres et à lui éviter un retour fatal?

Comme on annonce, au courant de décembre, que le roi a demandé pour conseils MM. de Malesherbes et Tronchet et que ce dernier avait accepté avec transport un si noble emploi de ses talents, M. de La Charce prétend que le roi ne peut qu'être mal défendu par un philosophe et un ancien démocrate, ajoutant mille sottises du même genre... « On ne répond à ces propos que par le silence. »



« Je m'amuse à dessiner les profils de MM. du Luc, d'Attilly, de Vallée, de Fleuriau... »
Dessins de l'album du général Danloux.

Le portrait du jeune de La Charce, exécuté en 1793, resta longtemps dans l'atelier. La dernière mention qui en soit faite date du 12 Juin 1795, jour où y passèrent ces Messieurs pour dire qu'ils allaient reprendre le portrait, fait depuis deux ans, afin de l'envoyer en France.

Autre personnalité rencontrée par Danloux à la table de Brice, M. de Fleuriau, ancien receveur des finances, qui tient à toute cette société parisienne dispersée par les événements.

« 17 Novembre : On monte après dîner chez Herman. Je m'amuse à dessiner les profils de MM. du Luc, d'Attilly, de Fleuriau, de Vallée et de Dampierre : ils sont assez ressemblants. M. de Fleuriau me dit que c'est lui qui a acheté la jolie maison du maréchal de Ségur à Romainville, dans

laquelle le Baron de Besenval avait fait tant de dépenses. Cette habitation, toute en marbre et en acajou, qui pouvait loger douze maîtres et leurs gens, avait été saccagée par les paysans dont le baron n'était point aimé. M. de Fleuriau l'a revendue avec bénéfice, mais en réalité, il a perdu par le fait du change. Nous parlons du Comte d'Artois : il a de l'esprit, me dit-il, mais point celui de la bonne compagnie. Ce M. de Fleuriau est un brave homme qui ne manque pas de sens, mais il doit avoir été dupé plus d'une fois dans sa vie. Il ne sait pas s'il retournera à Paris, ni s'il y serait considéré comme émigré. »

Peu après, le 23 Novembre, M. de Fleuriau présentait aux pensionnaires son beau-frère, M. de Laval, désireux d'être admis à leur table, pendant le court séjour qu'il compte faire à Londres :

« Il était autrefois banquier, puis a fait partie du corps diplomatique. Il arrive de Bonn où il était secrétaire d'ambassade auprès de l'Electeur de Cologne et m'a rappelé avoir dîné avec moi avant son départ, au château de Passy chez Mme de Sérilly, il y a deux ans. M. de Laval a le meilleur ton, paraît fort instruit et s'énonce avec beaucoup de simplicité. Il a voyagé dans le nord et connaît très bien la Russie. »

Une fois que Danloux est allé passer la soirée chez Mme de La Suze, il s'y rencontre avec le Baron de Montboissier et M. de Laval :

« Ce dernier raconte qu'il est revenu de Hollande avec le Baron de Breteuil à qui il est attaché comme secrétaire. Il en tire vanité et répète à tout propos : M. le baron a fait ceci, M. le baron a fait cela; bref, il est ennuyeux. La seule chose qu'il nous est dite offrant quelque intérêt, c'est qu'il a dîné avec un certain Comte de Lichtenstein qui arrive d'Espagne. Celui-ci a raconté que le roi et la reine d'Espagne se faisaient lire chaque jour les papiers de France et rien ne les y choque, pas même les injures que les gens de la Convention débitent contre eux. Un homme qui était, il y a trois ans, simple garde du corps, gagnant 20 sols par jour, fait ce qu'il veut de la reine dont il est ouvertement le favori. Il est aujourd'hui Duc d'Alcudia et les honneurs pleuvent sur lui et les siens, sans autre mérite que d'être fort bel homme... M. de Laval a parlé toute la soirée plus que je ne lui ai entendu faire, depuis que je le connais. »

L'impression reste excellente; cependant, un jour qu'il est de mauvaise humeur et que la conversation n'a roulé, entre M. d'Attilly et M. de Laval, que sur la bonne chère, Danloux les trouve bien gourmands et remarque « parmi ces gens de Cour, réputés cependant de bonne compagnie, une singulière platitude de sentiments... » M. de Montazet, toutefois, fait une honorable exception.

M. de Fleuriau attendait sa femme. Danloux assiste à son arrivée et voit descendre de voiture Mme de Fleuriau qui, de Suisse, est venue à Londres en passant par la Hollande. Son mari la conduit à un logement qu'il a retenu.

Une fois installée, Mme de Fleuriau reçoit les amis de son mari, qui emmène Danloux pour le présenter à sa femme :

« Celle-ci est petite, assez bien faite, de la grâce dans la tournure, mieux de profil que de face, parce qu'elle louche. Elle se plaint d'être séparée de son fils âgé de sept ans, et placé dans une école à huit milles de Londres au-dessus de la plaine de Black-Heath. Mme de Fleuriau déplore amèrement sa ruine totale. Elle a, dit-elle, un besoin absolu de cent mille livres de rente et ne peut se passer de voiture, n'ayant jamais été accoutumée d'aller à pied.

« Mme de Fleuriau parle beaucoup de mœurs et prétend qu'elles sont meilleures ici qu'en France. Je ne suis pas de cet avis, et je lui réponds que la première et la dernière classe de la société sont pour le moins aussi corrompues qu'en France... Elle va s'établir pour six mois à Richmond et prie Herman d'y aller demain lui choisir un logement.

« Herman tient chez elle le dé de la conversation, dit beaucoup de choses légères parce qu'il en dit beaucoup. Mme de Fleuriau s'occupe de dessin et m'assure avoir copié diverses choses de moi. On

prend le thé. Elle me prie de venir souvent le soir, et désire voir mes ouvrages. Nous nous retirons à minuit et quart. Chemin faisant, Herman me demande comment je trouve Mme de Fleuriau? — Mais, fort aimable. — Pensez-vous, me dit-il, qu'elle soit fidèle à ses devoirs? — Assurément, si elle a pu résister à un homme d'esprit de ma connaissance et fort libertin, qu'elle reçoit. »

15 Décembre : « Je vais passer la soirée chez Mme de Fleuriau. Il y avait MM. de Septeuil, d'Attilly, O'Connell, de Villeblanche, de Laval et M. et Mme de Sérent. MM. de Sérent et O'Connell m'entreprennent sur la peinture. Ce dernier me paraît en raisonner mieux que ne font les gens du monde. M. d'Attilly prend part à la conversation et parle des arts comme un homme qui, ayant beaucoup vu, aime qu'on le sache...; M. de Sérent, comme quelqu'un qui cherche à s'instruire et tire parti de tout ce qu'on dit. »

Cependant M. de Fleuriau vient d'apprendre que les scellés sont mis sur ses meubles, et se dispose, chose dangereuse, à passer en France, pour s'opposer à leur vente, s'il est possible :



Mme Fichu, logeuse.
Appartient au général Danloux.

« Je lui demande pourquoi il ne laisse pas Mme de Fleuriau à Londres pendant qu'il va à Paris? Il me répond que ses ressources ne le lui permettent pas, parce qu'en ville elle ne peut se passer d'une voiture, et que d'ailleurs la vie y est trop chère, tandis qu'à la campagne ils vivent quatre avec un ordinaire de cinq shellings. Mme de Fleuriau me demande si elle peut venir lundi, avec quelques personnes, voir mes tableaux ? »



Mal impressionné de prime abord à l'arrivée des frères Septeuil, dont la physionomie, chez l'aîné surtout, manquait de franchise, Danloux revient à une plus juste appréciation :

« Si l'aîné a plutôt l'air d'un homme attrapé que d'un homme qui souffre pour son roi, le cadet est assez aimable et simple. Je les avais jugés trop sévèrement et trop vite. »

Toutefois leur parcimonie exaspère Danloux, qui les voit débattre longuement le prix d'une guinée par semaine, et demander à la logeuse si le déjeuner est compris?

« Mme Fichu leur répond froidement que l'eau seule est comprise, mais qu'elle la donne à discrétion. Je mentionne ce détail parce qu'il m'est pénible de voir M. de Septeuil (1), premier valet de chambre du roi et trésorier de sa Liste Civile, marchander un logement que j'ai occupé, il y a six mois, moi, pauvre peintre, au prix modique qu'on lui demande... »

Finalement, les frères de Septeuil s'établissent au deuxième étage chez Brice :

« Je dis à Herman que j'aime beaucoup le plus jeune des deux frères. Il a l'air ouvert, tandis que l'aîné semble fort consterné. Vraiment, me dit-il, ce n'est pas sans raison; ils ont deux terres de quinze cent mille livres chacune dans les mains des Nationaux, et tout cela dépend des canonades du Duc de Brunswick. L'aîné a perdu six cent mille livres; on lui a pris les diamants de sa femme; il est parti deux jours après qu'elle venait d'accoucher, et on attendait qu'elle fût rétablie pour la mettre en prison comme otage, en qualité de femme d'émigré. »

Même à l'étranger, ces Messieurs ne se croient pas encore à l'abri, d'autant plus qu'on a le tort de les effrayer :

« Hier Blondel affirmait qu'ils ne sont pas en sûreté à Londres. L'abbé de La Porte prétend aussi qu'on a offert un million à qui pourrait ramener l'aîné à Paris, parce qu'on s'imagine qu'il a les secrets du roi. Le pauvre M. de Septeuil devient de toutes les couleurs et se propose de se montrer fort peu ; bien qu'il sache que la liberté individuelle existe en Angleterre, on pourrait l'enlever, lui passer un baillon dans la bouche et le mettre en chaise de poste. Cela l'inquiète fort. »

Un soir que les pensionnaires sont réunis, à l'habitude, chez Herman, pendant que M. de Septeuil se félicite d'avoir pu placer quelque argent à l'étranger, mais regrette bien l'achat de sa terre, maintenant saisie par la Nation, surgit en coup de vent le Marquis de Brézé :

« Comme M. de Septeuil achevait de nous donner ces détails, on vit arriver le Marquis de Brézé, ex-grand-maître des cérémonies à la Cour de France, qui fit une entrée de l'air le plus dégagé et le plus étourdi. Il se croyait chez MM. de Septeuil et leur sauta d'abord au col en s'écriant : Mes chers amis, que je suis heureux de vous retrouver sains et saufs ! Nul doute que si vous étiez restés en France, vous n'eussiez laissé votre tête sur l'échafaud : Je vous félicite de tout mon cœur !

« Je ne sais cependant, répondit Septeuil l'aîné, après lui avoir rendu son salut, sur quel prétexte on m'eût condamné ? Je n'ai jamais fait autre chose que de délivrer de l'argent et cela sur des bons signés du roi, ainsi que me le prescrivaient les devoirs de mon emploi, et si M. de La Porte a eu un tort, c'est de n'avoir pas conservé les reçus de certains libellés et d'écrire les reconnaissances qui les concernaient... il eût ainsi dégagé sa responsabilité personnelle.

« Quant à moi, reprit M. de Brézé, j'ai passé sans aucune difficulté. J'ai simplement donné cent louis d'or pour moi, autant pour ma femme et quarante pour mes gens, un domestique et une femme de chambre. La France n'est décidément plus habitable, et je ne sais en vérité dans quel pays il nous faudra bientôt chercher asile ? Puis se tournant vers M. de Septeuil : A propos, j'ai passé près de votre terre de Septeuil, et je me suis enquis de ce qu'elle était devenue... ? Pillée, mon cher, dévastée, en un mot entièrement mise à sac. Ce que je vous en dis doit vous être indifférent, n'est-ce pas, car j'espère qu'à présent vous en avez fait votre deuil ?

« Messieurs, continua-t-il en s'adressant à nous, vous connaissez-vous en lettres de change ? Voici ce que j'ai sauvé de ma fortune, et il retira d'un portefeuille six lettres de change dont la plus considérable n'était que de trois cents louis et la moindre de quatre-vingts.— C'est tout ce qui me reste pour moi, ma femme et mes gens, d'une fortune qui, tant de mon fait que de celui de Mme de Brézé, représentait trois millions de biens en terres ! — Et nous, répliquèrent MM. de Septeuil, qui, à nous deux, mon frère et moi, possédions cinq millions ! — Sans compter, reprit M. de Brézé, que je perds pour quatre cent mille francs de charges ! — Je vous engage, Monsieur, lui dis-je, à ménager le peu qui vous reste, car si la victoire reste aux français actuels, vous aurez juste assez pour acheter une pacotille dont vous pourrez tirer parti en Amérique, seul pays où l'on puisse espérer vivre désormais. »

(1) Danloux nomme parfois l'aîné des Septeuil, M. d'Orvilliers.



La Servante Lyonnaise

Collection de M. Flersheim.



L'impression de légèreté donnée à Danloux par le marquis se change en sympathie, surtout quand Herman lui dit combien digne et simple est leur manière d'être :

« J'ai eu la visite du Marquis et de la Marquise de Brézé. Ils étaient accompagnés d'Herman et de MM. de Septeuil. Mme de Brézé, sans être très jolie, a plein de charme et de grâce. Sa physionomie est attrayante, douce et empreinte de sensibilité. Elle a su me dire mille choses honnêtes. Nous avons parlé de la Révolution. Nous qui étions, il n'y a qu'un instant, disait-elle, aussi riches qu'on peut désirer l'être, nous sommes réduits à n'avoir pas de pain dans un an, et tous les pauvres émigrés en sont là ! Vous, du moins, vous êtes heureux, vous avez un talent que vous pouvez transporter partout. Je lui réponds que malgré mon talent, j'en serai peut-être réduit à pareille situation qu'eux, parce que je prévois que l'Europe va être infestée de l'esprit de vertige qui tourne la tête au peuple de France. Ils répliquent qu'ils le craignent fort.

« Ils furent fort contents de mes ouvrages, et le marquis me promit de parler au Duc de Dorset et de l'engager à venir voir mon atelier. Ils s'en furent en disant : C'est un tourment cruel de se trouver en présence d'objets qui excitent des désirs qu'il ne nous est plus permis de satisfaire. »

Entre autres détails quasi-historiques que M. de Brézé raconte aux pensionnaires, figure celui-ci :

« Au moment où l'on éloigna du roi les personnes de sa Cour qui l'entouraient à l'Assemblée Nationale le 10 Août, il prononça ces paroles remarquables : Charles Ier, du moins, eut la consolation qu'on laissât ses amis auprès de lui jusqu'au moment où on le conduisit à l'échafaud! »

La famille de Brézé ne prolongea pas son séjour en Angleterre. Danloux rapporte à leur sujet ce propos, comme le tenant d'Herman :

« M. de Brézé doit se rendre en France avec sa femme et son enfant pour tâcher de sauver ses biens. Il me prie de n'en rien dire à personne. Ils sont logés dans Panton Square pour une guinée et demie par semaine et ne dépensent pas plus de 25 guinées par mois, bien qu'ayant deux domestiques (1). »

Puis la nouvelle arrive à Londres que l'une des accusations formulées contre le roi par la Convention, est celle d'accaparement :

« MM. de Septeuil sont désespérés de se voir servir de prétexte pour calomnier le roi qu'on accuse d'avoir accaparé les sucres et autres denrées. La vérité est que M. de Septeuil, voulant faire passer des fonds à l'étranger, les a convertis en marchandises pouvant facilement sortir. On a trouvé des comptes chez lui, et ces scélérats d'accusateurs ont prétendu voir dans ces achats des preuves d'accaparement pour le roi sous le nom de M. de Septeuil. Ce dernier adresse à la Convention un mémoire justificatif à ce sujet, non pour ravoir les biens qu'ils veulent saisir, mais pour disculper le roi d'une telle accusation... »

L'abbé Sabatier qui a toujours le mot... pour rire, trouve que l'aîné des Septeuil a l'aspect malheureux d'un homme destiné à l'échafaud :

« Je n'en serais pas surpris, dit-il, car il voudra rattraper encore quelque chose de sa fortune, et la démangeaison d'aller en France le tourmente quoiqu'on puisse lui dire... »

Un jour de Décembre qu'il gémit plus que de coutume, Danloux cherche à le consoler :

« Je dis à M. de Septeuil qui se lamente sans cesse sur la saisie de ses biens, que dans neuf mois il rentrerait en possession de ses terres : il n'y croit pas. Eh bien ! lui dis-je, si ma prophétie

(1) Le Marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des Cérémonies, est celui qu'apostropha Mirabeau : Allez dire à votre maître..., etc. M. de Brézé ne quitta pas le roi au 10 Août, puis émigra en Angleterre. Des ordres, venus de Vérone, l'obligèrent à rentrer en France où la Terreur l'épargna. Il reprit à la Restauration ses fonctions, présida au sacre de Charles X en 1825, et mourut le 27 Janvier 1829. Sa femme était la fille du Comte de Custine (*Biog. Univ., Supplément*).

s'accomplit, promettez-moi un logement au château de Septeuil ? — Tope, me dit-il, en me tendant la main, de tout mon cœur ! »





L'abbé Sabatier de Cabre.
Appartient à M. le Marquis de Laborde.

Le plus original de tous ces émigrés, le plus loquace, l'abbé Sabatier de Cabre, qu'il ne faut pas confondre avec son frère le diplomate, directeur des consulats et chargé d'Affaires de France à Liège et à Saint-Pétersbourg, était conseiller-clerc au Parlement de Paris. Il afficha des idées si réformatrices, prit part à tant d'intrigues qu'il finit par se faire enfermer au Mont Saint-Michel. C'est à lui qu'Herman disait un jour que si on l'eût pendu, lui et M. d'Eprémesnil, on ne serait pas réduit à la situation actuelle. « Il eut la franchise d'en convenir. »

Au mieux avec le Duc d'Orléans, l'abbé de Cabre racontera à Danloux qu'il a fait souvent des repas fort gais à Mousseaux : « On s'y comportait comme en Angleterre et l'on y buvait fort après les repas. »

Sa liaison avec la Comtesse d'Albany, après la mort d'Alfieri, reste bien connue. Serait-ce pour elle qu'il composa le quatrain suivant :

Vous me demandiez ce que c'est que l'amour,
A moi dont le destin est d'ignorer la flamme?
Ah ! d'un aveugle né vous briseriez l'âme
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour!

C'est un des plus grands roués que j'aie connus, assure M. de Septeuil. Les événements l'ont tellement déprimé, qu'à son arrivée à Londres, Danloux a peine à le reconnaître, et se demande sérieusement si le remords d'avoir contribué à la Révolution n'y est pas pour quelque chose ?

« A dîner, M. Sabatier, qui est vorace par tempérament, a la manie de vouloir être servi le premier. Mme Brice lui ayant fait sentir que ce n'était point son tour, il s'est piqué, et ils se sont dit des duretés qu'Herman a coupées en le questionnant sur des choses étrangères à la querelle... »

Un jour que Sabatier de Cabre voit l'artiste faire, comme en se jouant, les caricatures de ces Messieurs, Herman, Septeuil et autres, il me témoigne, écrit Danloux, le désir d'avoir aussi la sienne :

« A peine l'ai-je terminée qu'il se trouve fort laid et ne peut croire qu'il soit aussi changé. Cependant, chacun lui confirme sa parfaite ressemblance. Il est d'ailleurs facile à faire, car il a le front et les yeux d'une forme bien expressive, le bas du visage très court, la bouche très grande et le menton avancé. »

Au moral, Danloux n'est pas moins caustique pour le « grand discoureur », ainsi que l'appelait Mme de Sabran :

« L'abbé Sabatier parle beaucoup de lui-même et cherche à se faire valoir en énumérant ses hautes relations. Il a de l'esprit et même des connaissances étendues, mais il gâte ce double mérite par ses prétentions à se faire passer pour un personnage. Son désir de briller gêne même les gens qui auraient quelque chose à dire de plus intéressant...

« Ayant appris que mon voisin de table, le Baron de Büngen, était suédois : Monsieur, s'empressa-t-il de lui dire, le roi défunt m'a voulu du bien; j'ai été lié avec le Duc de Sudermanie tandis que j'étais conseiller à la Grand'Chambre du Parlement de Paris, et j'eus occasion de causer avec votre auguste maître, qui me témoigna de la bonté (1)... Je le fus avec le Comte de Kreutz, votre ambassadeur en France, aussi étroitement qu'on peut l'être, et je puis dire, autant que je le suis avec le Baron de Staël qui lui a succédé... Et tenez, c'est de lui que je tiens cet anneau en or que vous voyez à mon doigt. Je lui donnai en échange une pierre gravée superbe...

« Chargé de conduire au Palais le grand-duc de Russie et sa femme, je fus les recevoir au bas du grand escalier de la cour Lamoignon. Mon frère avait été ambassadeur en Russie du temps de M. de Choiseul... Le Comte du Nord m'ayant demandé si j'étais parent de ce même Sabatier, je lui répondis : En effet, mon frère fut ambassadeur à une époque où vous étiez moins heureux... Monsieur, interrompit-il, j'ai pris pour habitude d'oublier les circonstances, mais jamais les hommes, surtout lorsqu'ils ressemblent à M. votre frère, me faisant ainsi comprendre que je m'étais trop avancé. Cette présence d'esprit me surprit de la part d'un prince qu'on représentait comme étant d'un esprit borné. Je compris que s'il en avait revêtu les apparences, c'était pour éviter de donner quelque ombrage à l'impératrice. »

L'abbé de Cabre paraît avoir la spécialité des bagues, ressource comme une autre en temps d'exil. Un soir que Danloux est monté chez Herman, craignant d'être suivi par l'abbé qui les fatigue tous par son bavardage :

« Un moment après celui-ci entra, et nous dit qu'il venait de faire voir en bas ses bagues gravées qui sont admirables. Après s'être fait beaucoup prier, je ne sais pourquoi, il nous les tira de son gousset, ayant l'habitude, disait-il, de porter sur lui ce qu'il a de plus précieux. L'une de ces bagues représentait César et Livia gravés sur un grenat rose : c'était effectivement fort beau dans son genre. L'autre, une tête d'Olivier Cromwell, n'était pas, à beaucoup près, aussi bien. Il estimait la première à 500 guinées : Je les lui souhaite ! »

Ajoutons que sa belle intaille fut léguée par lui à son amie la Comtesse d'Albany.

Travers à part, Danloux constate que Sabatier de Cabre parle de l'Italie en homme qui en connaît la société :

« Il avait beaucoup vu la Marquise Gentili et possédait même quelques lignes d'elle sur son agenda. Il était fort lié avec le Comte Alessandro Veri ainsi qu'avec le cardinal de Bernis « qui faisait grand cas de sa personne ». Il donne des détails sur Rome de façon à prouver qu'il a une parfaite connaissance du gouvernement de ce pays. La chose s'explique, Sabatier de Cabre ayant été conclaviste lors de l'élection du Pape Pie VI. »

(1) L'abbé ne se vantait pas. En effet le roi de Suède, Gustave III, lui écrivait en 1785 pour le remercier de lui avoir envoyé un exemplaire du *Mariage de Figaro* qu'il voulait faire représenter à Stockholm.

A Londres, l'abbé fréquente la haute émigration, toujours discourant et vantant son rôle. A la date du 1[er] Janvier 1793, nous cueillons cette mention :

« M. d'Attilly me dit qu'hier chez M[me] du Barry, l'abbé Sabatier a bavardé plus qu'à l'ordinaire. Il s'est disputé avec le président de Frondeville au point de ne plus savoir ni l'un ni l'autre ce qu'ils disaient. Voulant plaider la cause des parlements, c'était à qui des deux fournirait les arguments les plus propres à les condamner. »

Toutefois, malgré l'intérêt que peut offrir sa conversation, l'abbé ne sympathise guère avec l'artiste, décidément difficile en fait d'hommes :

« L'abbé Sabatier se montre d'une souplesse qui me fait soupçonner qu'il est dans le plus grand besoin. Les courtisans, lorsqu'ils tombent dans le malheur, deviennent aussi humbles qu'ils se montraient hautains dans la prospérité. Il a d'ailleurs de l'esprit, de l'amabilité, est du meilleur ton, mais chez les personnages de sa sorte, je suis tenté de qualifier de bassesses, les caresses prévenantes qu'ils viennent à prodiguer à des gens qu'ils n'eussent pas regardés jadis. »



Arrivons à l'un des plus sympathiques parmi les dîneurs, au causeur brillant, au brave officier qui a payé de sa personne à la défense des Tuileries et tombera héroïquement en Bretagne, au Comte d'Attilly, qui leur donne des détails sur la journée historique :

Voici, à bâtons rompus, ce que j'en ai retenu : « Le 10 Août au matin, on avait conseillé au roi de ne point quitter le château. Il demanda une députation de l'Assemblée qui lui fit répondre qu'elle n'était pas en nombre suffisant, et sur ce que Rœderer pressait la reine de s'éloigner des Tuileries, celle-ci lui répondit : « Eh bien soit ! » puis désignant le roi et le dauphin, elle ajouta : Voilà les seuls mobiles qui m'ont toujours fait agir !

« Le roi se fit accompagner de M. d'Hervilly. M. de Sainte-Croix se comporta d'une façon admirable et ne quitta pas S. M. Le bon roi, lorsqu'il fut à l'Assemblée, tressaillit aux premiers coups de canon et porta les mains à son front en baissant la tête. Les Suisses n'étaient que sept cent cinquante et n'avaient que vingt coups à tirer. Ils se défendirent en héros. M. de Rulhières fut la première victime; après lui fut massacré M. de Champlost. Le maréchal de Mailly se comporta aux Tuileries en bien brave homme malgré ses 84 ans. M. d'Attilly nous dit qu'il a, du mieux qu'il a pu, écrit la relation de ces faits. »

Le Comte d'Attilly, que Danloux voit beaucoup en ce mois d'Octobre 1792, était un des commandants de la garde du roi dans cette fatale journée; il se sauva par miracle. Poursuivi de la populace, comme tous les défenseurs du roi, il fut réduit à se cacher dans l'égout du Temple, dut en sortir sous peine d'asphyxie, et risqua la mort en rentrant chez lui :

« Ses domestiques le cachèrent dans un grenier, roulé dans des tapis qui ne servaient qu'à la Fête-Dieu. On fouilla la maison, on frappa sur les tapis, sans le découvrir. Enfin il réussit à s'embarquer sur la Seine au prix de quarante-cinq guinées, et pendant les huit jours que dura le voyage, il dut rester blotti dans un tonneau. »

A dîner, Sabatier de Cabre ayant parlé de M. de Calonne, on blâme hautement à son sujet, la conduite de plusieurs ministres, entre autres M. de Narbonne :

« Pourquoi, demande M. d'Attilly à Herman, ne voulez-pas pas revoir ces gens-là ? Pour moi,



Portrait présumé de M. d'Attilly.
Album du général Danloux.

je reconnais à M. de Narbonne de l'amabilité et beaucoup de grâce dans l'esprit. — Un homme à beau avoir de l'esprit, reprend Herman, s'il ne m'inspire point d'estime, je le fuis. — Alors vous en fuirez beaucoup ! — Autant que j'en rencontrerai dans ce cas. — Il m'a rendu service, reprit M. d'Attilly, et je lui en suis reconnaissant. Son ministère a été délicat à remplir et il s'en est acquitté avec modestie, traitant sérieusemement les affaires sans se faire valoir. — Fi donc ! répliqua Herman, un homme qui manque de caractère perd toutes les qualités qu'il peut avoir, si je songe surtout qu'il tient, dit-on, au roi par les liens les plus sacrés. — Il est certain, convint M. d'Attilly, qu'on ne peut lui tenir de plus près... »

Après cette conversation aigre-douce, un pavé qui tomberait dans une mare à grenouilles, ne produirait pas plus d'émoi que n'en causa, parmi les pensionnaires, l'annonce de l'invitation de M. de Narbonne pour le lendemain :

« Messieurs, nous dit l'abbé Sabatier, M. d'Attilly et moi, nous avons invité à dîner pour demain un ex-ministre : Devinez qui ? — M. d'Attilly ayant nommé M. de Narbonne : S'il en est ainsi, dit M. de La Charce, je dînerai dans ma chambre. — Herman me prévient à mi-voix qu'il ne dînera pas non plus le lendemain, ne voulant pas se rencontrer avec M. de Narbonne, et de mon côté, je déclare bien haut que toute la table ira dîner à la taverne. — Je le désengagerai donc, dit l'abbé... On lui dira que la pension comptant de nouveaux arrivés, il n'y a plus de place. M. d'Attilly ne fit pas d'observations, mais parut piqué. »

Danloux rapporte ensuite quelque chose des projets matrimoniaux que l'on prête à l'ancien officier aux gardes :

« M. d'Attilly semble vouloir épouser ici une veuve ou une vieille fille riche, et il ne perd aucune occasion de se renseigner adroitement à ce sujet. On lui parle de Miss Pultney qui a vingt-deux ans et quarante mille louis de rente. Elle n'est pas jolie, mais fort instruite, a beaucoup de philosophie et attendra pour se marier de rencontrer celui qui l'aimera pour elle-même. Elle a refusé M. Pitt parce qu'elle ne veut pas, dit-elle, d'un homme que ses talents et ses fonctions lui enlèveraient la moitié du jour et qui s'enivrerait le soir pour se délasser des fatigues du matin. Elle a refusé aussi le Duc de Portland parce qu'elle pense qu'il croirait lui faire beaucoup d'honneur en la faisant duchesse, et que les titres sont choses dont elle ne fait aucun



Un émigré.
Album du général Danloux.

cas. Herman dit à M. d'Attilly qu'ici deux artistes, l'un peintre, nommé Dance, a épousé une demoiselle jolie et riche de dix mille louis de revenu, quoique ayant peu de talent; l'autre, musicien, nommé Piozzi, a trouvé une héritière qui lui en a apporté presque autant. M. d'Attilly suit la conversation avec beaucoup d'intérêt... »

Nous retrouverons l'aimable causeur aux « racontars » d'exil; anticipons toutefois pour indiquer sa fin glorieuse. A la guerre, ce sont toujours les mêmes, dit-on, qui se font tuer. Le courageux royaliste ne devait pas échapper à cette fatalité glorieuse. Voici comment Mme Danloux rapportera en 1795, telle qu'on la racontera autour d'elle, sa mort tragique. Il faisait partie de l'expédition de M. de Puisaye et du régiment d'Hervilly, composé en partie de français prisonniers en Angleterre :

« Dans la nuit du 20 au 21 Juillet, au fort Penthièvre, ils égorgèrent deux cents de leurs camarades qu'ils savaient royalistes, tuèrent dans son lit le Comte d'Attilly, lieutenant-colonel de ce régiment, puis livrèrent le fort au général républicain Hoche. Le jeune Comte de Sombreuil, débarqué depuis peu avec son régiment, apercevant le pavillon tricolore en haut du fort, y courut aussitôt avec ses hommes. Ils combattirent comme des lions, mais à la force, il fallut se rendre... On évalue les pertes des émigrés à 8000 hommes. Cette affreuse nouvelle nous jeta dans la consternation. »



Parmi les Anglais qui aidèrent l'artiste à son arrivée, il convient de mentionner de suite la famille Greenwood (1), dont les divers membres résument assez bien les types de la bourgeoisie londonnienne de l'époque. Logé chez le vieil *auctioner*, près de ses salles de ventes, 50, Leicester Fields, Danloux les a pratiqués tous, a pu les décrire, même les dessiner, et sans y songer, nous en a laissé la ressemblante image ; le père préoccupé de ses intérêts et d'ailleurs près de sa fin, la mère, bonne ménagère, de nature accueillante et sensible. Des trois fils, John, est l'aîné : « On voit que sa mère l'aime bien ». S'agit-il de conduire le peintre chez ses confrères, de faire des achats, ce sera sous sa conduite.

Le second, James, se manifeste exhubérant, « d'une folie et d'une gaieté plus qu'aucun autre anglais que j'ai vu ». Le troisième, Samuel, aime l'étude, lit Voltaire, et témoigne du goût pour les arts : « Le plus jeune des fils me montre des dessins qu'il a faits et qui prouvent de grandes dispositions ».

29 Septembre : « Je vais un instant chez Mme Greenwood. Son jeune fils lisait Voltaire. L'aîné montrait à sa petite cousine quelques airs de clavecin ; Mme Greenwood travaillait et Mlle Flamand raccommodait de la broderie. Le jeune homme discute sur les mérites de Voltaire. Je lui dis qu'il avait éclairé un tant soit peu, des millions de personnes, qui seraient plus heureuses si elles fussent restées toujours dans l'ignorance.»

Une autre fois, c'est toute une famille anglaise dont les types intéressent l'artiste :

« Il y avait un père avec sa femme, son fils et trois de ses filles. Elles sont toutes assez bien ; l'aînée surtout est fort jolie, mais pâle et l'air malheureux... Elle a des talents, dessine un peu, se montre assez bonne musicienne, parle l'italien et le français qu'elle écrit surtout fort

(1) Le portrait de Greenvood père a été gravé en manière noire par son ami Pether.



Miss Simon's.
Collection de M. le Comte de Kerjégu.

bien. Elle a de beaux yeux et sachant qu'en les levant, elle les fait valoir, et les lève souvent, peut-être même un peu trop. »

On fait de la musique chez les Greenwood ; parfois même on y joue en famille. Danloux y entre, un soir, au retour d'un dîner chez les Foster :

« La mère touche du clavecin et le fils joue de la flûte pour l'accompagner. Greenwood raconte des folies très sérieusement ; ses enfants s'en amusent ainsi que sa femme qui, en riant, avale de travers.

« J'ai fait une remarque, c'est la facilité avec laquelle des gens aussi simples perdent une guinée lorsqu'ils jouent. Tous les enfants ont quelques guinées à leurs ordres : cela ne ressemble pas aux gens de pareille condition en France. »

Le 6 Août, Danloux assiste, de sa fenêtre, au retour de Hollande de Greenwood père et de son fils aîné, qui en rapportent des tableaux :

« J'ai été surpris de la façon dont ils se sont abordés, se bornant à se serrer cordialement la main au lieu de s'embrasser comme nous le faisons en France. »

Sans le vouloir, le peintre constate, plutôt qu'il ne trouble, une idylle :

« 30 Août : J'entre chez les Greenwood. Sa nièce, Miss Simon's, a une figure douce et un caractère qui me plaît infiniment. Je crois que l'aîné des enfants Greenwood en est amoureux. Il ferait fort bien. »

Seulement, lorsque le *flirt* devient trop tendre, Danloux ne peut retenir sa mauvaise humeur, blessé qu'il est vraiment dans sa délicatesse :

« Une chose fort ennuyeuse, c'est de voir sans cesse l'aîné des Greenwood, caressant, baisottant, ayant continuellement les mains de Miss Simon's dans les siennes ou la tenant dans ses bras. Cela finit par devenir dégoûtant. Les yeux français ne s'accoutument pas à ce spectacle continuel : Je monte me coucher ! »

Si choqué que soit Danloux de la manière de se faire la cour dans cette classe de la société anglaise, peut-être l'est-il davantage du trait brutal dont il se trouve le témoin, un soir qu'entré chez Mme Greenwood, son cahier de croquis sous le bras, il s'apprête à les dessiner :

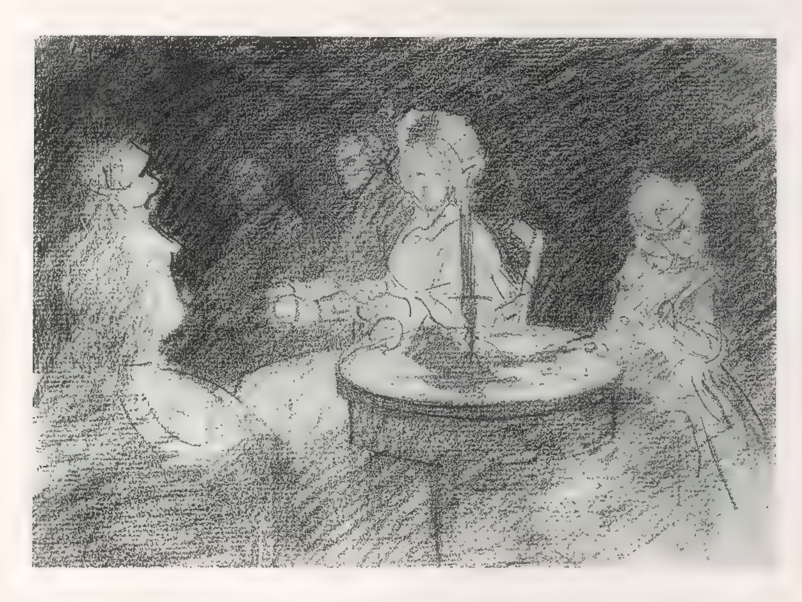
« Rien de piquant comme l'aspect de trois personnes tranquilles lisant chacune de leur côté. Je les priai de ne pas se déranger, quand le fils Greenwood arrive. Il arrache le livre des mains de Miss Simon's, et dit qu'une femme ne doit pas lire de romans. Elle lui cède avec la plus grande douceur. J'ai commencé son portrait. Elle est charmante, avec un caractère de finesse qui engage, et s'est tenue à merveille. »

Cependant le père Greenwood, sourd au point de fatiguer, vient à tomber malade ; on l'envoie au bord de la mer, à Margate, où il meurt. Ceci se passe à la fin de Septembre :

« En arrivant, je trouve la petite nièce de Mme Greenwood fondant en larmes et le jeune fils aussi qui, bégayant, me dit en sanglotant : Mon père, Monsieur, mon père... ! mon frère aîné y est allé... c'est hier, nous ne le verrons plus ! Alors les larmes coulent abondamment de ses yeux... Je leur offris mes faibles services pour eux et leur mère. Ils me remercient et me disent qu'elle est bien affligée. Du caractère de sensibilité que je lui connais, je ne serais pas surpris qu'elle tombât dangereusement malade. Je monte chez moi le cœur navré. »

Quelques jours après, Mme Greenwood faisait prier Danloux de venir la voir :

« C'est la première fois depuis la mort de son mari. Elle fut fort affectée au premier moment. J'ai tâché de la consoler en lui parlant de l'assistance de ses enfants qui sont grands, fort raisonnables et ont de l'affection pour elle. Elle sent vivement sa perte !



Les Greenwood dans leur intérieur.
Livre de croquis de Mlle de La Filolie.

Peu après, il la trouve un peu remontée :

« Les fils aussi se dérident. L'aîné et Miss Simon's semblent un peu plus gais qu'il ne faudrait. Le plus jeune est curieux pour sa politique et se plait infiniment à raisonner. La petite Simon's enfin a l'air amoureux de son cousin, et je crois que cela finira comme à la comédie. »

Avec le temps les regrets s'apaisent. Un mois après, le 18 Octobre 1792, au moment où Danloux venait passer la soirée chez eux, les trois frères partaient fêter, par un souper, l'établissement d'un de leurs amis nommé Thomson :

« Je reste à causer avec Mme Greenwood et je gage qu'en bons anglais, ses fils vont tous revenir ivres de leur souper : Je m'amusai à faire trois dessins. Dans le premier, je les supposai restés seuls de la compagnie, l'aîné buvant encore, le second veillant le plus jeune qui s'est endormi.

« Le deuxième dessin représentait le jeune Greenwood soutenu par un *watchman*, et l'aîné chantant tout haut dans la rue entraîné par son frère cadet.

« Dans le troisième dessin, je montrai leur arrivée dans la maison : le plus jeune tombe d'ivresse, le deuxième se contient de son mieux, et l'aîné rentre en dansant. Il renverse le paravent, ce qui épouvante sa mère ; Miss Simon's retient le paravent, Mme Vergelot court au secours du cadet, et Miss Morisset se pâme sur une chaise. Elles tirent au sort à qui aura ces dessins. Je leur descends une bouteille de vin de Champagne, et je les égaye pour leur faire passer le temps en attendant que les jeunes gens arrivent. Cependant je monte me coucher à une heure. Vers le matin, je suis réveillé par le bruit qu'ils font en rentrant. Je crains d'avoir prédit ce qui leur est arrivé. »



Miss Morisset.
Croquis de l'album du général Danloux.

Effectivement, Danloux constate que les frères Greenwood sont rentrés à cinq heures du matin parfaitement ivres, sauf l'aîné qui a été bien tel qu'il l'avait figuré dans ses dessins d'après leur caractère, jusqu'au *watchman*, tout s'est accompli comme il l'avait deviné.

Ce frère aîné lui confie qu'il note avec soin tout ce qu'il entend raconter. Danloux l'en félicite et lui avoue son habitude pareille de tenir un journal, mais s'étant aperçu que ces notes pouvaient être compromettantes pour certaines personnes, il les a brûlées, et se garde bien de lui dire qu'il en rédige un nouveau :

« Dans tous les cas, ajoutai-je, si vous continuez ce travail, soyez véridique et sincère, et vous reconnaîtrez que l'on n'a pas de meilleur précepteur que soi-même lorsqu'on a le courage de ne point se cacher sa propre conduite. »

Pour sincère, l'artiste l'a prouvé dans ce *Journal,* mais cette sincérité, qui parfois confine à la rudesse, n'enlève rien à l'aménité dans les relations :

« Greenwood m'apporte un tableau de Van Gorp élève de Rubens représentant un *Repas de*

Famille. Il est d'une bonne couleur, d'un bon effet quoique factice, et j'ai admiré avec quelle adresse le peintre a fait ses figures, qui sans cela tenaient au fond. Ce tableau était écaillé; j'ai proposé de le lui restaurer, n'ayant rien de mieux à faire. »

Souvent, quand il fait trop sombre pour peindre, Danloux descend à leur officine :

« Ils rédigent le catalogue d'une vente qu'ils vont faire et m'engagent à leur donner des noms pour de vieux tableaux : nous les baptisons; les croutes les plus détestables deviennent des Carrache, des Poussin, des Raphaël même ! Je leur représente qu'ils se feront du tort. Ils répondent qu'on ne se fait pas de scrupules dans ce pays-ci, et qu'il faut absolument des noms... »

Un jour, des morceaux de meilleure qualité passent par leurs mains :

« M. Greenwood vient me chercher pour aller voir des dessins qu'il va vendre incessamment. Il y en a de forts beaux mais ils sont mêlés. Ils appartiennent à Sir Josuah Reynolds (1). Il me montre aussi des estampes : celles d'après Sir Josuah me plaisent en général. J'en vois une d'après M. Copley qui donne une haute idée de son talent. Elle représente le sujet du Christ disant : Rendez à César ce qui est à César. Elle est bien composée et même d'un bon caractère. Je choisis dans ces dessins une douzaine des meilleurs pour y prendre des intentions. »

Très serviables, les fils Greenwood présentent à leur locataire une foule de visiteurs, car dans le nombre peuvent s'en trouver qui soient tentés de se faire peindre. Pour l'amateur anglais Smith, « ce qui lui plaît le plus, c'est le portrait de M[lle] Duthé et celui dessiné de Greenwood l'aîné ». Mr Knight « un véritable connaisseur en peinture et gravures », part fort satisfait de sa visite. On lui amène aussi le colonel Craigg qui prend plaisir à regarder ses ouvrages, et demeure surtout content du portrait de Mrs Foster et de celui de Mr Lee. Le plus original de ces visiteurs est Lord Bute, qui n'aime pas à regarder les tableaux en présence de l'artiste :

« Je monte dans ma chambre. Lorsqu'il est parti, je reprends mes pinceaux et Greenwood revient me dire que Lord Bute est beaucoup plus satisfait de mes ouvrages et que je prends le genre anglais. »

Danloux éprouve, malgré tant d'éloges, quelque difficulté à obtenir rémunération convenable de son talent :

« Je suis revenu chez moi. J'y ai trouvé M. Greenwood avec un anglais auquel il montrait mes tableaux. Cet anglais me dit qu'il désire avoir son portrait ainsi que celui d'une dame, cette dernière pinçant de la harpe et lui en buste. Il ne peut me donner que vingt guinées. J'eus un moment l'envie d'accepter, tant je suis forcé, par ma situation, de faire ce qui se présente, mais comme il doit amener la dame, j'ai encore tardé à le faire. Je me suis contenté de lui répondre qu'il réfléchirait et verrait qu'il y a impossibilité. »

On lui fait connaître aussi Mr et Mrs Carr et leur petit enfant qui est fort joli : Ce sont les propriétaires de la maison qu'habite le peintre. « La mère exprime assez vivement le désir qu'elle aurait d'avoir son portrait ». Une autre fois, le jeune Greenwood présente un vieux gentleman qui lui dit avoir un grand fils dont il désire le portrait :

« Il me demande mes prix. Je lui réponds que je n'ai pas encore fixé ceux de mes portraits, que cela dépend du nombre de figures et des accessoires, mais que je ne voudrais pas faire de prix avant d'être satisfait de leur qualité... »

(1) Sir Josuah Reynolds né le 16 Juillet 1723 à Plymton (Devonshire), mort le 23 Février 1792. On fit une première vente des objets de son atelier le 16 Avril avec Greenwood comme *auctioner.* Sa collection de vieux maîtres fut vendue par Christie en Mars 1795, ce qui restait de peintures par Greenwood fils en Avril 1796, et les dessins anciens par Phillips en 1798.

Danloux se montre trop scrupuleux : C'est inutile dans ce pays pratique d'Angleterre; tout le monde le lui dira, Mlle Duthé, Mme Huntley, Foster, tous ceux qui lui veulent du bien. Les Greenwood dresseront même une liste de prix faits d'avance, car le peintre, conscient de sa valeur, cote trop haut ses ouvrages, et ne se rend pas compte que pour se faire connaître, il faut des concessions !

Une après-dînée qu'il est descendu voir des tableaux que John Greenwood vient d'acheter, — « il ne s'y connait pas, mais réussit par instinct », — les uns bons, les



Miss Mill's.
Croquis de l'album du général Danloux.

autres très médiocres, le tout en général à bon marché, le jeune *auctioner* lui parle chiffres :

« Il me donne par écrit les prix auxquels il me conseille de peindre dans ce pays-ci ; les bustes, de douze à quinze guinées suivant les personnes ; les demi-figures, grandes comme nature, à vingt-cinq guinées et en pied, cinquante. En petit, les têtes de huit à dix guinées, et dans les mêmes dimensions restreintes, les demi-figures, trente : je me borne à cela. »

Les frères Greenwood cherchent d'ailleurs par tous les moyens à être agréables ou utiles à leur hôte. S'il est souffrant, ce qui arrive assez fréquemment, l'un deux viendra plusieurs fois dans la journée de la part de sa mère, lui offrir ses services. Ils le condui-

sent chez Beechey, chez Hoppner, l'accompagnent aux *Exhibitions,* et tentent même de lui procurer des modèles-femmes, chose étrangement délicate, en raison de la pudeur anglaise ! Dans leur entourage, James pense à Miss Mill's, à Miss Vergelot, et les lui amène :

« Greenwood fait mille folies pour les divertir. Elles restent une demi-heure et s'en vont dîner à la Tour de Londres chez Miss Morisset. Lorsqu'elles sont sorties, nous convenons que Miss Mill's



Louison.
Album du général Danloux.

est bien faite, mais n'est pas jolie. Greenwood dit qu'un jour il a vu Miss Vergelot presque nue sortant de son lit et qu'elle était superbement faite. Elle demeurait alors à Pall-Mall et l'a surprise en regardant par le trou de la serrure... »

C'est de la première de ces jeunes anglaises qu'il semble être question le 12 Septembre :

« Je reviens chez moi au lieu d'aller voir Mme de La Suze, et j'entre en bas chez les Greenwood. Il y avait là une jeune personne, la fille d'un ministre à Deptford, Miss Mill's, bien faite, assez jolie et mise avec goût, chose rare dans ce pays. Elle a de l'esprit et de la gaieté. On dit qu'elle a des talents, surtout celui de la musique. Je fus chercher mon livre de croquis et je la dessinai pendant qu'elle travaillait... Cette jeune personne a l'air bien coquette ! »

Et comme réflexion, peu à l'honneur des jeunes personnes de cette classe de la société anglaise, Danloux rapporte ce propos qu'il entend ce jour-là, à savoir que « la plus grande partie des filles publiques à Londres sont filles de ministres ou de militaires ».

Malgré tant d'aimables silhouettes entrevues, tant de jolies femmes croisées dans les rues, le modèle reste rare. Rien de difficile comme d'amener une anglaise, même de la plus modeste condition, à quitter son jupon. Parfois, dans ses promenades solitaires, qu'il dirige surtout du côté de Covent Garden, Danloux cherche à en décider quelqu'une : « Sur ma route, notera-t-il un jour d'Octobre, je rencontrai une fille assez belle. Elle me promit de venir lundi matin pour me servir de modèle ». Inutile de dire qu'il l'attendit en vain.

Le second fils de la maison de son côté fait des recherches :

Miss Simon's.
Croquis de l'album du général Danloux.

« 18 Octobre : James Greenwood vient dans mon atelier et me dit qu'il a trouvé une fille qui lui a promis de me servir de modèle ; il m'assura qu'elle était belle et m'indiqua sa demeure. Je fus à l'adresse indiquée, Windmill Street. La femme, encore couchée, me reçut dans sa chambre. Elle ne laissa pas voir sa figure et se cachait le visage avec ses draps..... La chambre était tout en désordre, ses habits épars sur des chaises, un pot de rouge sur une table, une boîte de poudre et sa lampe à l'autre bout avec un miroir brisé et des souliers roses crottés.

« Elle m'a paru, pour le peu que j'ai pu l'apercevoir, d'un teint plombé qui dénote une mauvaise santé. Elle m'engage à m'asseoir sur le pied de son lit, mais je lui dis que je ne venais que pour lui demander si elle voulait samedi se faire peindre ? Alors elle s'est laissé voir les yeux qui sont assez bien et m'a promis de venir à dix heures sans manquer. Son logement garni était assez propre. »

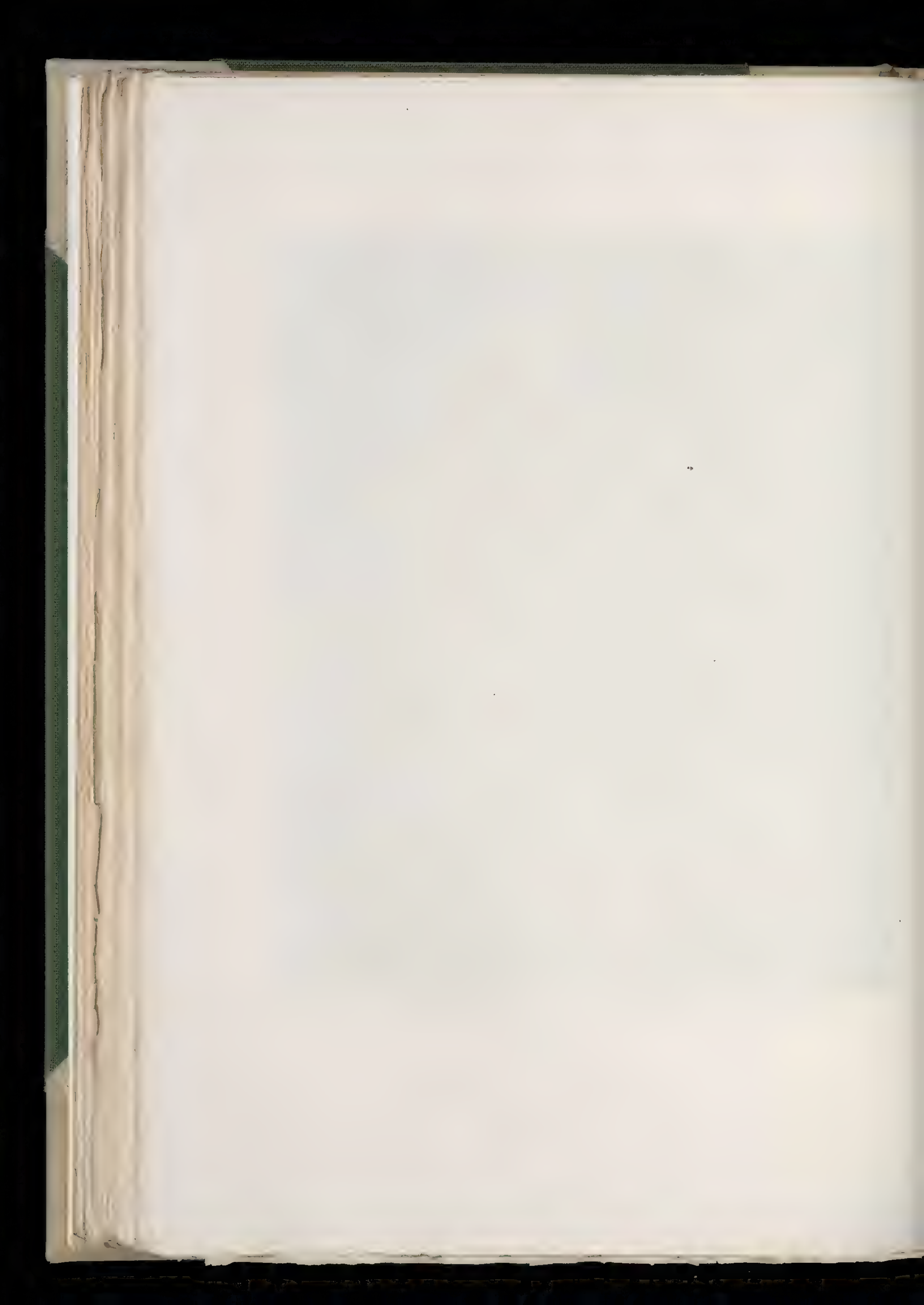
Description peu engageante, et cependant tentative encore couronnée d'insuccès ! « La fille de Windmill Street n'est pas venue comme elle me l'avait promis ! »

N'est-ce pas dans un de ces moments d'inaction que l'artiste fut tenté de se prendre lui-même pour modèle, dans son costume de tous les jours et la palette en main ? Travail



THE ENVIED GLUTTON

D'après la gravure en manière noire de Grozer.



laissé à l'état d'ébauche, auquel il aurait fallu pourtant peu de chose pour en faire un morceau achevé :

« Mon portrait ne me plait pas, il est mauvais, je le laisse... »

Et de fait, il ne le reprendra jamais. Il y a vraiment de quoi désespérer ! Faute de mieux, Danloux s'amuse alors à peindre un *boy* que lui amène James : *Petit garçon mangeant des gâteaux contemplé par un gros chien,* c'est ainsi qu'il décrit son sujet de genre :

« Je l'accepte et je l'arrête quoiqu'il soit très laid, mais n'ayant personne à peindre, je le regarde comme suffisant. »

Dès le lendemain l'artiste se mettait au travail : « Il est laid, mais pose très bien. » A quelques jours de là :

« Je travaille au tableau du petit garçon. J'ai peint la tête et une partie de la veste : Ce n'est pas mal. »

Et Danloux de noter les venues de l'enfant frisé, auquel il donne un shelling par séance. Quant au chien qui pose, lui aussi, on ne va pas le chercher bien loin, car c'est Hector, le chien des Greenwood, celui qui gardait leurs habits quand ils allaient, l'été, se baigner dans la *Serpentine*.



The Envied Glutton.
Croquis à l'encre de Chine.

Le tableautin, sans grande importance, reste pourtant fort connu par l'estampe réussie que Danloux fit exécuter à Grozer en un mélange d'aquatinte et de manière noire, sous le titre de *The envied Glutton.* Elle eut du succès en Angleterre où l'on aime les scènes d'enfants dans lesquelles figurent des animaux.

Ce n'était pas encore là le morceau de résistance rêvé ! James, le plus sympathique des trois frères, s'efforce de trouver le modèle qu'il faudrait :

« Il en parle à sa mère qui promet de faire venir Miss Morisset la jeune pendant quelques jours chez elle, afin de m'en servir. Elle m'offre aussi sa nièce, Miss Simon's. Ils sont pleins de bonté. »

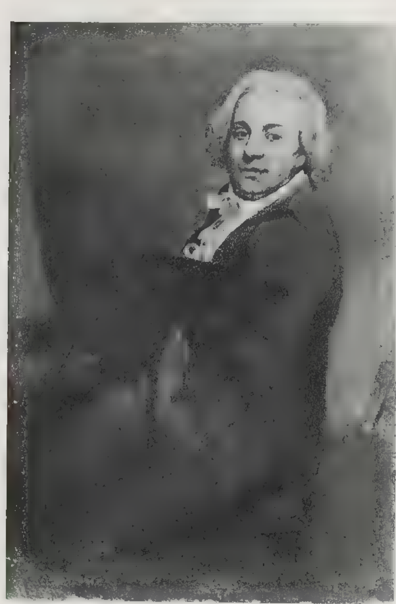
Enfin Mme Greenwood finit par dénicher dans ses relations la figure idéale,

fleur éclose du sol britannique, dont l'artiste a déjà remarqué l'élégante tournure :

« Chez elle se trouvaient avec leur père, deux jeunes filles habillées avec assez de goût, dont l'une fort jolie, me fait l'effet d'une précieuse. On me dit qu'elle a de l'esprit. Elle se nomme Miss Halbert. »

On décide sans peine la jeune anglaise à se laisser peindre :

« Je commence aujourd'hui son portrait en amazone avec un chapeau de couleur verte. Elle a fort bien posé. Miss Simon's et MM. Greenwood lui ont tenu compagnie. Elle est gaie, paraît





Pierre Danloux par lui-même.
Appartient à M. Antonin Danloux.

bon enfant et parle bien le français. Elle a été élevée, dans son jeune âge, en France près de Dunkerque, dans une maison d'éducation tenue par trois vieilles dames et y retournerait avec plaisir... Je l'ai posée, regardant en l'air du côté gauche, appuyant le bras droit sur une table, et tenant un livre fermé à la main. »

20 Décembre : « Rentré chez moi, je me mis à mon chevalet. Miss Halbert, qui a la gaieté et la folie de son âge, est venue et j'ai peint la tête à peu de chose près. J'ai changé absolument ma manière. Ayant préparé ma toile avec de l'outremer, de l'huile grasse et du vernis, j'ai peint bien plus vite qu'à l'ordinaire. »

Applaudissons à cette transformation heureuse des dessous, dans les procédés de l'artiste :

« J'ai travaillé au vêtement et au chapeau de Miss Halbert. Plus je la connais, plus je lui trouve de qualités... »

Le soir, Mme Greenwood conduit la jolie personne, ainsi que Danloux, au bal dans le voisinage :

« Mme Greenwood m'emmène à un bal de jeunes filles, chez Mrs Hunt, vis à vis Charles Street, qui tient une école. Son mari est ministre et nous présente, Miss Simon's, Miss Halbert et moi. Beaucoup de grâce naturelle et de gaieté animent le visage de ces jolis enfants, qui formaient sur les banquettes des groupes délicieux. Cette distraction me faisait grand bien et je ne me suis pas fatigué de voir danser... Les fils Greenwood s'en sont bien donné; l'aîné surtout a parfaitement dansé... »

Il finit la tête à la séance suivante pendant que Mrs Right, son amie, sert de chaperon : « Elles ont été fort gaies... pour des anglaises ». Ce ne sera toutefois qu'à la fin de Janvier 1793, que Danloux terminera son amazone, depuis longtemps retournée dans sa famille :



Mrs Greenwood soufflant la bougie.
Album de Mlles de La Filolie.

« Je prie Miss Simon's de me prêter des habits pour finir le portrait de Miss Halbert. Elle m'aide à habiller mon mannequin. »

Enfin le 30 Janvier, il y mettait la dernière touche : « Les Greenwood, mère et enfants, sont montés pour le voir, et s'en déclarent enchantés (1). »

Que faire pour reconnaître tant d'attentions, sinon offrir leurs portraits aux frères Greenwood ?

« Je retouche au portrait de James Greewood qui était gâté. Il m'aide à arranger mes tableaux. »

Quand c'est au tour de l'aîné « à se



Croquis pour un portrait.

(1) On ne doit malheureusement conserver aucun espoir de retrouver ce tableau. Longtemps l'ornement de l'atelier du peintre, il avait été gardé par son fils Jules Danloux; à sa vente après décès en 1869, la toile acquise par Mme Standish, eut le mauvais sort d'être déposée dans un garde-meuble à Londres et périt dans un incendie.

laisser dessiner », Danloux marquera sa satisfaction. Jusqu'au petit Samuel, tout le monde y passera :

« Je finis le dessin de M. John Greenwood; il est aussi ressemblant que celui de son frère. »

Arrive la Noël ; aimablement Mme Greenwood convie son locataire à partager le repas de famille offert de bon cœur. L'artiste s'y rend avec plaisir et nous en donne même une description « par le menu » :

« Il y avait à dîner en plus de moi et de ces Messieurs, le graveur William Pether et sa femme, Miss Vergelot et le reste de la maison. Le dîner était bon, simple et offert de bon cœur. Mrs Pether, quoiqu'un peu âgée, a des prétentions; son mari, fort galant homme, parle peu, a de l'esprit, est franc au possible et paraît sans ambition. Le dîner a été gai. Il consistait en un gros morceau de bœuf salé bouilli, jambon, légumes divers, quatre gâteaux de Noël aux raisins, citron, eau-de-vie, et trois *polastri;* des vins de Porto et de Madère...

« Après dîner, on a joué aux cartes. M. Thompson, venu le soir, a discuté avec MM. Greenwood : Ce Thompson est mal élevé ! M. Hunt qui est pasteur, a discuté aussi d'une façon grossière. Ceci m'a déplu; je ne l'en aurais jamais cru capable. »

Toute cette famille, si utile à l'artiste solitaire, va se désagréger. Quand nous en entendrons parler à nouveau en 1795, alors que Danloux a quitté la maison, les Greenwood auront fait de mauvaises affaires; l'aîné, engagé comme sous-lieutenant et passé en Amérique, ira mourir à Sainte-Lucie. James, celui des frères dont l'exubérante gaieté plaisait tant à Danloux, après une tentative de suicide, « parti bien violent pour un si jeune homme, car il n'a pas encore vingt ans », et devenu fou à lier, ne reviendra que plus tard à la santé. Quand au troisième, il semble avoir continué, avec plus ou moins de succès, le métier paternel.



L'une des premières préoccupations du peintre, en arrivant à Londres, fut de connaître les ouvrages des artistes anglais, et de se mettre en relations avec leurs auteurs.

Très originale, conservant un vif parfum de terroir malgré la profonde empreinte laissée par Van Dyck et bien des réminiscences des grands maîtres, l'École se montrait alors en pleine floraison, encore que décapitée de ses principaux chefs. Gainsborough venait de mourir et le grand Reynolds allait expirer, mais la splendeur de leur œuvre à tous deux rayonnait magnifique, escortée de satellites tels que Romney, Lawrence, Hoppner, Beechey, West, Northcote, Russell, Opie, etc.

Ces intéressants mais rudes concurrents, Danloux veut les connaître avant de se mesurer avec eux. Malgré ses remarques sur la négligence de l'exécution, leurs travaux sont pour lui comme une révélation. La manière large des anglais l'impressionne, la fraîcheur de leur coloris le charme, les effets imprévus de lumière le séduisent; il est gagné, accepte leurs conseils et, consciemment ou non, il va leur emprunter, dans un accord heureux, le plus clair de ses qualités nouvelles.

Benazech (1), judicieux observateur s'il se montre médiocre peintre, semble avoir été son initiateur bénévole. En dépit de sa démocratie, qu'il qualifie d'exagérée, Danloux le fréquente assez souvent : « Comme j'aime à causer peinture, Benazech me dit beaucoup de choses dont je ferai mon profit. »

Revenu dans son pays natal, après avoir passé par Rome, où Danloux le rencontra, cet artiste va se signaler par des sujets d'actualité, *Louis XVI au Temple, les Adieux de Louis XVI à sa famille* et autres scènes analogues gravés par Schiavonetti :

« C'est un vrai travailleur, sans grand talent, mais avec quelque chose d'aisé dans ses compositions qui devrait être agréable, s'il montrait en même temps plus de grâce et de caractère. »

Toutefois la modestie du peintre, conscient de sa médiocrité, désarme la sévérité. Danloux, un dimanche, s'est acheminé vers sa demeure, Newport Street :

« Il fait un mauvais tableau de famille, mal composé, d'un effet nul et mal peint. Benazech me dit que, s'il était plus à l'aise, il abandonnerait demain la peinture, et s'il se permettait de toucher à un pinceau, ce ne serait que pour faire des paysages avec des figures de quelques pouces. »

Meilleur critique, ses observations sont assez judicieuses pour que notre artiste en tienne compte :

« Nous parlons des peintres anglais et français. Il me dit que les français ne connaissent pas les effets; les meilleurs peignent leurs tableaux comme on compose des bas-reliefs. Les anglais n'ont pas étudié du tout, mais ils sont de véritables peintres par les effets et l'expression qu'ils mettent dans leurs ouvrages. »

Son appréciation du caractère de Reynolds, « un grand homme dans sa profession » semble, à la vérité, peu indulgente :

« Quoique très bon peintre, il est homme aussi, et véritablement très mauvais homme, bas et disposé à se plier à n'importe quelle demande. Venu au bon moment, il s'est trouvé le premier. Un homme de talent devrait se recommander par lui-même. Reynolds est arrivé non par son talent seul, mais aussi par ses intrigues et son charlatanisme, qui réussit plus encore dans ce pays-ci que dans tout autre. Le vrai talent devient très petit en passant par un tel chemin. »

Au sujet de Romney, « le meilleur peintre anglais de portraits », Benazech lui fait remarquer combien, malgré la ressemblance vraiment défectueuse de ses modèles, « toutes les têtes sont bien placées, gracieuses, et comme sa touche semble facile ».

A l'*Exhibition* de Sommerset House qu'ils visitent ensemble, les pastels de Russell, l'auteur de notre *Enfant aux cerises* du Louvre, les têtes surtout, lui plaisent infiniment, car les mains et les corps, suivant lui, sont par trop négligés :

« Je m'étonne, que cet artiste, qui prête tant de couleur à ses têtes, n'en sache pas donner au reste. En général, les maîtres de l'Ecole anglaise ont, à mon avis, plus de réputation qu'ils n'en méritent, mais j'estime que si la facilité qui les caractérise était dirigée par l'étude, ils seraient peut-être les premiers peintres de l'époque. »

Dans une nouvelle visite, en compagnie de la fille de Benazech, ce sont encore les ouvrages de Russell qui frappent davantage Danloux, puis les miniatures de Place

(1) Charles Benazech, fils du graveur Peter-Paul Benazech, né à Londres, est surtout connu par les *Events of the life of Louis XVI*. Il est mort en 1803.

qu'il met au premier rang ; Westall pour les dessins coloriés, Dance et Loutherbourg pour les paysages :

« Le talent de M. Corbould, paysagiste, me plaît au point que je désirerais qu'il se prêtât à faire des fonds à mes tableaux. »



Comprenant qu'il est de son intérêt de connaître Benjamin West (1), le protégé du roi Georges, sans plus tarder Danloux va remettre sa lettre d'introduction au chef de l'art académique, qui, le 2 Mai, s'empressait de rendre à l'artiste français sa visite :

« M. West, Président de l'Académie Royale de Peinture, vient me remercier de la lettre que je lui ai portée : il me promet beaucoup, même trop, et m'invite à revenir le voir. Jusqu'à dix heures, il est toujours chez lui. »

Pour se préparer à cette entrevue, notre peintre retourne à l'*Exhibition :*

« M. West me semble occuper ici le premier rang comme peintre d'histoire. L'ordre de ses compositions est bien observé, mais il manque de couleur, aussi ses dessins ont-ils plus d'effet que ses peintures. Je préfère dans ce genre M. Lawrence, peintre de portraits du roi, qui cependant abuse de sa facilité. Chez l'un comme chez l'autre, c'est la main surtout qu'il faut admirer. Je remarque beaucoup de dessins extrêmement gracieux de M. West, mais offrant toujours plus de pratique que de théorie et trop facilement faits. »

Un incident désagréable va précipiter les relations entre eux. Retourné à Sommerset-House quelques jours après, Danloux, qui avait remarqué déjà combien les tableaux envoyés par lui se trouvaient « relégués dans des coins et placés si bas qu'il est impossible de les voir », constate, non sans chagrin, qu'on a écorché avec un outil de fer les deux toiles, entre autres le portrait de sa femme : « Je ne sais rien d'aussi bas que de semblables procédés, ajoute-t-il, surtout chez un peuple qui se pique d'équité ! »

Après avoir écrit aussitôt au secrétaire de l'Académie pour retirer ses peintures qui n'y sont pas en sûreté, il passe d'abord chez Banks, sculpteur du roi, qui lui donne le conseil d'aller voir le président de l'Académie :

« M. West m'accueillit fort courtoisement. Je fus frappé, en entrant, de la belle ordonnance de sa galerie et de la façon dont elle est éclairée. Ses œuvres, exposées dans une antichambre, sont bien composées; je les regardai avec plaisir. Le dessin laisse à désirer, mais il y a beaucoup d'expression; les types et les vêtements restant conformes à l'époque.

« Il peint dans tous les genres. Je vis dans cette même pièce des sujets de l'histoire romaine, grecque, française, anglaise, très bien traités, ainsi qu'une grande chasse où figurent des chiens peints avec beaucoup de talent.

« J'exposai à M. West mon intention de porter au secrétaire de l'Académie la lettre que je venais d'écrire. Il la lut et demeura fort surpris, pareil fait ne s'étant jamais produit. Il promit de se rendre compte par lui-même, puis de porter l'affaire devant le conseil composé d'académiciens. »

West conduit ensuite Danloux dans son logis privé, et lui fait les honneurs de sa galerie de maîtres. Il y remarque un beau Claude Lorrain, deux Poussin, des Parmesan,

(1) Benjamin West, né en 1738 en Pensylvanie, mort le 11 Mars 1820. Beaucoup de ses ouvrages ont été peints pour Georges III.

petits mais gracieux, une très belle tête de Christ, du Guide. Danloux ne croit pas que son Corrège soit l'original, non plus que la Sainte-Agnès du Dominiquin.

« M[me] West vint un moment. Elle me parut très simple, honnête, avec un certain air de froideur (1). »

Ajoutons que West déclara peu après à Danloux son regret de ne pouvoir lui laisser retirer ses tableaux avant la fin de l'exposition. L'artiste n'en garda pas rancune, et l'année suivante, envoyait à Sommerset-House toute une série de nouvelles œuvres.

Une autre fois, venu pour savoir à quel moment l'académicien prononce ses discours, il le complimente sur sa facilité :

« Je suis étonné de sa promptitude de travail. Il vient de finir un tableau de quinze pieds sur douze dont je suis fort content. Le sujet est tiré du *Roi Lear*. Je lui témoigne ma surprise de la rapidité avec laquelle il exécute, car j'en voyais deux autres de huit pieds presque terminés. — Oh! Mr, me dit-il, j'en ai fait six de cette dimension et j'ai travaillé à Windsor à de très grandes compositions également terminées.

« Cela me donne du courage et l'examen de ses toiles me prouve que, l'effet d'un tableau une fois bien conçu, il devient inutile de s'appesantir sur les détails. »

Réflexion assez originale que fait, à ce propos, l'artiste français :

« Les Anglais ont cela de particulier qu'en peinture, tous les moyens sont bons pourvu qu'ils arrivent; ce qui fait qu'ils ont moins de préjugés que les autres, trouvent des idées neuves et parfois des effets très piquants. »

Comme l'étude de la physionomie est ce qui le passionne le plus, chaque fois que l'occasion s'offre de connaître un peintre de portraits, Danloux s'empresse de la saisir. Le 23 Juillet, Greenwood vient l'avertir que Beechey est passé la veille pour le voir et s'offre à le conduire à Hill Street, Berkeley Square :

« Je veux y aller aussitôt; nous partons ensemble. Beechey est étroitement logé et ses peintures s'en ressentent; il voit un peu petit, mais a un fort bon ton de couleur et même de l'effet. Un portrait de femme en blanc et en buste avec un châle de linon blanc glacé, est ce qui m'a donné le plus de plaisir : C'est très bien fait. Il y avait aussi une autre femme en chapeau de paille mais sur un fond gris bleuâtre, ainsi que la tête d'un ministre. Comme portraits en pied, un seul m'a plu : Celui d'un enfant de dix ans au plus, debout et tenant son chapeau devant lui. »

Beechey demande à Danloux la permission de voir ses ouvrages, et sans tarder, le lendemain, passait à l'atelier :

« M. Beechey arrive et regarde tranquillement les tableaux : ils lui font l'effet d'être plus petits que nature bien que plus grands, et les trouve pleins de vigueur. Il se montre satisfait des têtes et des fonds, disant qu'ils étaient gris.

« Nous avons parlé des effets différents de peinture; Beechey dit juste quand il remarque que dans l'Ecole française le dessin est plus correct que dans l'Ecole anglaise, mais que cette dernière entend mieux l'effet de l'harmonie. Il me propose de le voir, et comme j'ai senti la force de ses raisonnements, mon intention est d'y aller quelquefois. »

Sur son conseil, Danloux modifie l'esquisse commencée du groupe formé par M[me] Huntley et ses enfants et constate que « cela fera mieux ainsi ». William Beechey semble avoir été avec Romney, celui des peintres anglais qui exerça le plus d'influence

(1) Mrs West, née Elisabeth Shewel, américaine de Pensylvanie.

(2) William Beechey, né à Burford en 1753, mort à Hampstead en 1839, peintre de la reine Charlotte. Sa célébrité date de son tableau de la *Revue de Georges III*.

sur sa manière de voir et d'interpréter. Parvenu de bonne heure à la *Royal Academy*, le fécond portraitiste n'y exposa pas moins de trois cent soixante portraits dans un espace de cinquante années.



Danloux se mit également bientôt en relation avec Banks, qu'il qualifie de « sculpteur insigne ». Un matin qu'il l'a rencontré chez West, dans son désir de dessiner d'après le modèle vivant il le prie de lui en donner le moyen. Banks s'offre à le conduire chez M. Wilton, portier de l'Académie, afin qu'il le connaisse et le laisse entrer.

Au cours de leur promenade, le peintre l'interroge sur leur ami commun, le sculpteur Flaxman :

« Flaxman ne reviendra pas de sitôt. Il a la restauration du torse de Michel-Ange à faire, ce qui le retiendra à Rome plus longtemps qu'il ne comptait, sans quoi le groupe de trois figures pour Lord Hervey aurait été fini le printemps prochain. »

On arrive à l'atelier; Banks en fait les honneurs et lui présente un monument qu'il exécute pour Westminster :

« Il est presque mauvais, mais il m'en montre un autre représentant une jeune fille morte et couchée sur son tombeau, qui, sans être étudiée, a une bien jolie intention. »

Très accueillant, l'artiste anglais le présente à sa femme et à sa fille, relations excellentes qui seront fort utiles à M[me] Danloux un peu plus tard :

« Mrs Banks n'est pas jolie, mais simple et aimable. Elle se souvient de m'avoir vu à Rome, et parle l'italien et le français avec beaucoup de facilité ainsi que sa fille, âgée de quatorze ans. Celle-ci fort bien faite, possède une figure singulière, surtout de très beaux yeux. Elle joue de la harpe et chante agréablement. »

A l'Académie, Banks demande pour Danloux la permission d'y dessiner, son talent devant l'y faire admettre sans opposition; à quoi Wilton répond qu'il ne veut rien prendre sur lui, mais que l'Académie s'assemblant dans la matinée, on y discutera ses titres. Voilà bien des affaires pour une simple autorisation que Danloux n'obtint pas sans peine! Quand il va pour connaître la réponse, l'artiste apprend que sa demande avait amené une vive discussion :

« Si j'avais été membre de n'importe quelle académie étrangère, j'aurais été admis d'emblée à dessiner, mais n'étant d'aucune, il fallait me soumettre à faire un dessin. Je répondis que bien qu'âgé de près de quarante ans, il n'y avait rien de bas à faire un dessin comme un débutant, je le ferais donc, l'amour et le désir de suivre mon état me le conseillant... Banks me reconduit un bout de chemin et me dit qu'il se trouvera le soir à la « lecture »; alors nous en reparlerons. »

Le même jour donc, en attendant le sculpteur, Danloux regarde les prix des jeunes et les trouve en général inférieurs à ceux des français du même âge. Les sujets étaient pour la peinture, *Coriolan.....*, et pour les sculpteurs : *La Nature découverte par les Trois Grâces :* « Il y avait bien des singularités dans les compositions. »

Arrive l'heure de la « lecture », sorte de discours écrit d'avance que prononce le professeur. Ce jour-là, c'était une lecture d'anatomie que devait faire le chirurgien Sheldon.

Au grand luxe de lumières, de tables, de sièges, on reconnait que les Beaux-Arts sont mieux traités qu'en France :

« Il vint environ deux cents personnes, parmi lesquelles MM. West, Banks, Tresham, Marchand, Northcote, etc. M. Sheldon commence à mi-voix l'explication des muscles du bras ; il ne savait ce qu'il disait, obligé qu'il fût de chercher sur des notes écrites les noms des muscles pour pouvoir les expliquer. Après cela, il prit un bras en plâtre moulé sur un écorché... Il n'y eut point de cadavre.

« M. Northcote, à qui M. Banks me présente, me dit qu'il était inspecteur ce mois-ci et que si je voulais venir dessiner le lendemain, je le pouvais. Il me donna son adresse et me demanda la mienne.

« Je fis ensuite la connaissance de M. Tresham (le décorateur) et celle de M. Marchand, que j'avais vu à Rome : Bon accueil de part et d'autre. Nous nous en allâmes ensemble, et ils me conduisirent jusqu'à la place de Leicester... »

Pour terminer, Danloux fit son dessin comme un simple écolier, mais le formalisme britannique était sauf :

« Je demande M. Northcote. On me laisse dessiner. Il y avait vingt-cinq personnes en tout, parmi lesquelles cinq ou six français : Modèle mesquin ; la salle entourée de beaucoup de morceaux antiques, que les anglais dessinent peu. M. Northcote est venu un moment auprès de moi pour me dire que le modèle se payait un demi-écu anglais pour deux heures et les femmes une demi-guinée ; celles-ci, quoique peu de chose, sont très difficiles, car leurs pareilles ne veulent plus les regarder. Une fois l'une d'elles n'avait consenti à poser qu'à la condition de garder un masque sur le visage durant le temps des séances.

« J'ai commencé mon dessin et je suis étonné combien peu d'anglais envoient leurs enfants pour peindre à la nuit et aux lampes allumées. »

Un autre soir, curieux de savoir comment est le modèle, l'artiste entre à l'Académie :

« Il y avait un petit modèle de femme maigre et désagréable. M. Northcote l'avait posé assez avantageusement. Il la laissait voir par le dos seulement. Je l'ai dessinée. Il ne se trouvait pas plus de douze personnes dans la salle. J'étais à côté d'un jeune homme qui dessinait avec tout plein de grâces. »



Profitant de l'invitation reçue, Danloux va faire visite au distingué peintre de genre et d'histoire. Northcote, de Plymouth, était cet artiste, âgé déjà, qui demanda comme une faveur insigne à Sir Josuah Reynolds de le laisser travailler dans son *studio*. Le maître y consentit, mais le plaça dans une sorte de salle qui servait de magasin à remiser les tableaux, encore ne voulait-il pas que Northcote reçut de visites, n'aimant pas laisser voir ses ouvrages dans les phases de leur exécution. Il avait l'air d'un rat qui a vu un chat, a dit plaisamment Fuseli. Le peintre Haydon en trace également ce portrait légèrement chargé :

« On me fit entrer dans une sale galerie, puis en haut dans un plus sale atelier, et là, sous une haute fenêtre, la lumière brillant en plein sur sa tête chauve ; la figure minuscule et ratatinée, dans sa vieille robe de chambre à raies bleues, des lunettes relevées sur le front, se tenait le peintre. Tout en me regardant de ses petits yeux brillants, il ouvrit la lettre et me dit : Ainsi, vous voulez être peintre : Quelle sorte de peintre ? — Peintre d'histoire, Monsieur. — Peintre d'histoire ! Eh bien, vous mourrez de faim avec une botte de paille sous la tête ! »

Meilleure fut l'impression rapportée par Danloux de son entrevue avec Northcote, qu'il proclame « un parfait galant homme » et différent l'accueil. Le seul reproche qu'il lui adresse est, comme son maître Reynolds, de s'inspirer trop du plus grand des hollandais :



Étude d'après nature.
Sanguine appartenant au général Danloux.

4 Décembre : « Je vais chez M. Northcote, Argyll Street 39. Le premier effet de ses ouvrages est très mauvais à mes yeux. Je vois dans sa manière de peindre qu'il veut imiter Rembrandt, mais combien il en est éloigné ! Il me paraît bon homme et m'a montré son atelier qui est beau ; toutefois si M. Boydell ne l'occupait pas, il n'aurait pas grand chose à faire.

« M. Northcote exécute en ce moment un tableau d'une scène de Shakespeare. Cela représente un homme qui dort, un serpent lui entoure le cou et un lion est au moment de l'assaillir... Généralement dans ses tableaux, il y a de l'effet et de l'expression. Toujours dans la peinture, remarque-t-il, les sujets qui réussissent le mieux sont ceux qui offrent des contrastes, comme l'innocent et le scélérat, douceur et cruauté, danger ignoré, ingratitude et générosité, vieillesse et jeunesse, etc. »

Northcote était, en effet, l'un des pourvoyeurs attitrés des grands éditeurs Boydell, les propriétaires de l'exposition permanente ouverte à Londres sous le titre de *Galeries de Shakespeare*, qui leur coûta tant de soins et d'argent. L'idée première en a été attribuée, tantôt à West, parfois à Fuseli. En réalité c'est à tous les maîtres du temps que les Boydell firent appel, à Reynolds, à Romney, à Northcote, à John Opie, afin d'orner leurs galeries de tableaux inspirés par les drames du génial écrivain ; de simples illustrateurs même, Stothard, Smirke, contribuèrent à les remplir. On y vendait une magnifique édition illustrée. Commencé en 1791, l'ouvrage ne fut terminé qu'en 1800. Boydell voulut même lui donner pour pendant, le *Paradis Perdu*, chef-d'œuvre de Milton, avec plus de quarante sujets dûs à la fantasque imagination de Fuseli dont les compositions tapissaient les murs. C'est après une visite en compagnie de l'abbé de Luchet à cette réunion d'œuvres qui sont loin d'être peuplées exclusivement de chefs-d'œuvre, que Danloux, médiocrement satisfait, émet la réflexion suivante :

« Plus j'étudie la peinture anglaise, moins je l'aime. Ses maîtres se permettent tout pour parler aux yeux, mais ils n'ont aucune idée des convenances et ne dessinent pas. Un M. Smirke (1), celui qui dessine le mieux, est petit d'effet. »

Danloux ne paraît pas y avoir autrement distingué les compositions héroïques de Romney. Le célèbre portraitiste y avait cependant contribué pour plusieurs sujets, un *Shakespeare enfant servi par les passions,* composition bien connue, des scènes du *Roi Lear*, de *la Tempête,* enfin *Cassandra,* sous les traits d'Emma Lyon, modèle idéal dont il fut longtemps l'adorateur.

D'abord servante de taverne, celle qui allait devenir bientôt Lady Hamilton figura dans nombre de toiles de Romney, qui la représentait tantôt en Circé, tantôt en Madeleine et même en Jeanne d'Arc ! Transfigurés par la magie de son pinceau, les traits de la belle Emma exprimaient tour à tour toutes les nuances de la passion :

« Je suis occupé, écrivait-il en 1791, à des peintures, d'après la divine lady. Je ne saurais lui donner un autre nom, car je la trouve supérieure à toute l'espèce humaine. »

Romney était alors un fort bel homme, aux traits bien dessinés, aux grands yeux expressifs, à la bouche mobile, de nature franche et d'une extrême sensibilité.

C'est par un jour de pluie, ambiance qui ne fut pas, c'est à craindre, sans influer sur ses impressions, que notre artiste se décide à visiter l'atelier du grand féministe :

« Je vais avec le fils cadet des Grenwood voir les tableaux de M. Romney. Il est admirablement logé. Ses ouvrages me plaisent infiniment quant aux têtes, mais les corps sont absolument négligés, et, à part quelques portraits de femmes où il y a beaucoup de grâce, ils ne valent pas mieux que ses sujets d'histoire, dépourvus en général de dessin, de pensée et même d'exécution. Il a peint les plus belles femmes d'Angleterre. Ses têtes sont bonnes de couleur et peintes largement. J'ai donné un shelling à un domestique. »

Jugement bien froid, semble-t-il, et puis toujours la même critique banale. Le consciencieux élève de Vien ne peut admettre encore que l'on néglige aucune partie d'un portrait pour faire valoir les traits de son modèle ou concentrer l'attention sur sa physionomie. Danloux aurait pu l'épargner à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Quand on a su comme Romney rendre l'allure, la fraîcheur et la distinction des beautés de son temps, on se place au-dessus du reproche de négligences qui, le plus souvent, sont voulues. Distinguons toutefois entre ses discutables peintures du genre héroïque et les portraits où il demeure à jamais inimitable.

A qui le comparer ? Quel artiste anglais opposer à tant de virtuosité ? Lawrence peut-être ? Comme l'a remarqué Burger, les femmes ont eu la plus grande influence sur leur talent à tous deux : « Lawrence a beaucoup fréquenté, lui aussi, les belles ladies, mais il y appliqua plus de vanité que de sincère enthousiasme. Romney y alla de plein cœur, et les femmes lui ont appris des secrets que l'aimable Lawrence n'a jamais devinés. »

Comme on demandait au Révérend John Romney, son fils, pourquoi tant de portraits ébauchés de jolies femmes se trouvaient retournés au mur de l'atelier, il expliqua que c'était pour cause de *criminal conversation.*

Toujours d'une pose gracieuse en leurs ajustements délicieux, les modèles de

(1) Robert Smirke, né à Wigton en 1752, peintre et dessinateur, mort à Londres en 1845.

Romney montrent un port aisé. On ne sait qu'admirer davantage de leur grâce naturelle ou de la largeur de la touche. Grand succès pour le peintre et pour l'homme.

A l'époque où Danloux visitait l'atelier, son talent faisait fureur. Une nombreuse clientèle emplissait les salons de Cavendish Square, et le prix des portraits n'en était pas plus élevé : 20 guinées ponr une tête ; 30 pour un buste, 40 à mi-corps, et ainsi de suite jusqu'à 80 guinées en pied. C'étaient à peu près les prix conseillés à Danloux par les gens qui lui voulaient du bien.



Un autre peintre de portraits florissait alors, dont la mystérieuse naissance avait intrigué la Cour et la Ville, puisqu'on le disait fils naturel du roi George III. Rival de Lawrence, John Hoppner (1), le peintre préféré du Prince de Galles, doit être placé tout près de Romney. Greenwood l'ayant amené chez Danloux, Hoppner lui exprima sa satisfaction du portrait de Mlle Duthé. Aussi, par gratitude, l'artiste français s'empressa-t-il, le 24 Décembre 1792, de lui rendre sa visite :

« Je vais, avec Greenvood, voir M. Hoppner, peintre, George Street, Saint-James Square. Sa salle d'exposition est petite et sombre comme chez tous les anglais, parce que leurs peintures y sont plus avantageusement éclairées. Il y a là son portrait très bien peint, ainsi que celui d'une jeune femme assise sur un canapé. Une Vénus me paraît moins heureuse. Ses premiers plans de paysage sont très bien et dans le goût du Titien.

« Il est arrivé et m'a fait entrer dans son atelier. La lumière venait d'en haut et on ne distinguait presque rien. Je fus surpris de ce peu de lumière; il me dit qu'il y voyait parfaitement, que c'était la vraie manière d'obtenir de l'effet. Il m'a montré des dessins pris sur nature, et me semble vouloir imiter un certain Gainsborough, qui est mort laissant une grande réputation. Afin de manifester sa passion pour ce peintre, il a obtenu, je ne sais d'où, une peinture de Gainsborough et la montre pour la comparer avec les siennes. Ceci semble d'autant moins noble que la peinture de ce tableau est la plus mauvaise qu'il ait jamais faite. »

Ne nous arrêtons pas à l'insinuation de Danloux, croyant voir une intention machiavélique d'Hoppner dans le choix de la médiocre peinture destinée, suivant lui, à diminuer la distance qui sépare les siennes d'un « certain » Gainsborough.

Le peintre français note encore avec plaisir, dans une promenade en compagnie de l'abbé Luchet, amateur d'instinct, un morceau remarqué par lui :

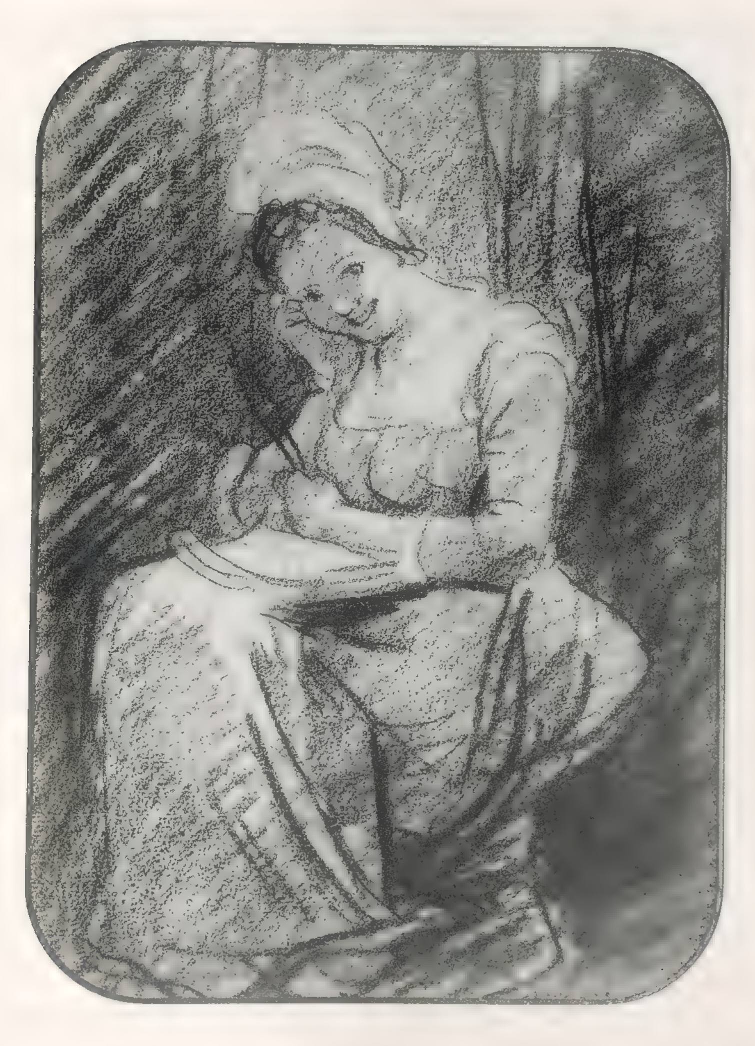
« M. de Luchet qui n'est pas du tout connaisseur, fut satisfait de la grâce de quelques tableaux. Celui qui le frappa le plus représente un homme et une femme peints par un artiste d'Edimbourg. L'effet, en vérité, demeure assez piquant. Le soleil, supposé derrière la tête du mari, par les reflets de lumière éclaire la tête de la femme et les habillements bleus dont elle est vêtue... »

Danloux ne nomme pas l'auteur de ce tableau des galeries Boydell, mais, à la description, nul doute qu'il ne s'agisse de l'écossais Raeburn (2) resté très attaché à son pays natal, dont il a peint la plupart des personnages marquants.

Quittons le portrait pour la scène historique. A cet égard, le tableau qui frappe le plus Danloux est relatif à la prise de possession de Gibraltar. Traversant, un jour d'été,

(1) John Hoppner (1759-1810).

(2) Henry Raeburn, Edimbourg, 1756-1823.



Fantaisie d'après nature.
Dessin au fusain.
Appartient à Mme Ve Arthur Danloux, à Tours.

le parc de Saint-James, il entre un instant voir le tableau de Copley (1) qui représente la *Destruction des Batteries flottantes de Gibraltar par le général Elliott,* plus tard Lord Heathfield :

« Il m'a fait le plus grand plaisir, principalement les premiers plans. On y trouve une force, une harmonie et un mouvement rares. Le fond, où flambe l'incendie des batteries, est bien aussi, mais présente un peu de confusion et de sécheresse dans les détails; il est vrai que la difficulté restait grande. Le tableau d'ailleurs a été peint avec beaucoup d'énergie. La couleur, sans être très bonne, le parait, tant l'effet en est parfaitement conduit. Je suis très satisfait, et je crois que dans ce genre, les anglais nous sont très supérieurs. »



Étude d'Enfant.

Désireux de connaître un peintre dont il prise ainsi le talent, Danloux passe à son atelier en sortant de chez Romney :

« Copley, très inférieur comme exécution, surtout dans le portrait, lui est supérieur dans les tableaux d'histoire. Il compose assez bien ; c'est peut-être même un peu trop recherché... Copley

(1) John Singleton Copley, d'origine irlandaise, né à Boston en 1737. Son tableau du Siège de Gibraltar est au Guildhall. Mort en 1815.

est venu et je me suis nommé; il a l'air d'un ouvrier du commun et s'énonce avec difficulté. Il est aussi fort bien logé. Nous causons; il viendra me voir. »



Continuant sa tournée, il va rendre visite au peintre-décorateur Tresham (1), de la *Royal Academy*, George Street, Hanover-Square, à l'opposé de l'église, qui parait avoir beaucoup d'ordre. Son atelier offre un singulier contraste avec celui de M. Northcote, tout sens dessus dessous, un peu comme ses ouvrages :

« M. Tresham me montre ses dessins. Il a une manière grande de dessiner et de composer, qui se ressent de son voyage en Italie où il est resté fort longtemps. Toutes ses idées sont nobles et élevées. Parmi les dessins, celui qui me plait le plus représente l'*Apothéose de Métastase,* dont le sujet servait de toile d'avant-scène au théâtre de l'Opéra qui a été brûlé. Dans le haut, Jupiter préside l'Olympe... Les Muses le distraient par un concert; les poëtes sont rassemblés autour de Métastase et le bas du tableau se trouve occupé par les différents effets que la musique peut produire comme la peur, la joie, l'amour, le désir, la langueur, le plaisir, etc... Nous causons de l'Italie : Il allait à Rome chez la Marquise Gentili que j'ai connue... et nous en avons parlé. »

Danloux, que nous verrons en relation plus tard avec Cosway, avec Wheatley surtout, dut connaître beaucoup d'autres artistes anglais. Deux étrangers, le suisse Fuseli (2) et l'américain West, tenaient alors le drapeau du grand art en Angleterre. Dès son arrivée il avait porté à Fuseli, Queen Anna Street, fort occupé à son *Paradis Perdu*, sa lettre d'introduction, mais sans avoir eu la chance de le joindre.

Danloux connut sûrement John Opie (3), artiste de mérite dont Northcote disait qu'il vivait pour peindre quand tant d'autres peignent pour vivre. D'aucuns le préfèrent comme praticien à Fuseli, à Barry et même à West dans le style héroïque. Ses portraits

(1) Henry Tresham, associé de la *Royal Academy* depuis 1791; académicien en 1799.

(2) Henry Füsseli ou Fuseli, né à Zurich en 1745, mort à Putney Hill près de Londres, le 16 Avril 1825.

(3) John Opie, né près de Truro (Cornwall) en 1761, mort à Londres, le 9 Avril 1807.

de femme manquent de charme, mais celui de Fox, le chef des whigs, reste célèbre. Opie est enterré dans « le bon coin » à Saint-Paul, non loin de Reynolds. Toutefois des deux rivaux, Opie et Fuseli, c'est le second le mieux doué. Pas de couleur mais beaucoup d'originalité, d'imagination, et plus littérateur que peintre. Abusés par sa tendance au grandiose, ses contemporains le prirent, parait-il, pour un nouveau Michel-Ange !

De sa tournée de visites, des conversations avec les artistes anglais, de l'examen de leurs travaux, Danloux rapporta des enseignements dont il fit son profit : s'ils ne lui apprirent rien en fait de dessin, du moins lui ouvrirent-ils des horizons nouveaux quant à l'effet, quant à la couleur et relativement à ce que l'on pourrait appeler l'art des sacrifices. Inconsciemment l'artiste français s'imprégna de leur manière de rendre la nature. A Romney il emprunta son charme, à Raeburn ses effets, à Reynolds sa couleur plus chaude, à tous une fraîcheur de tons, une souplesse d'exécution qui s'ajoutèrent à ses dons natifs pour former en lui un ensemble de qualités qui le classent à part dans la peinture française.





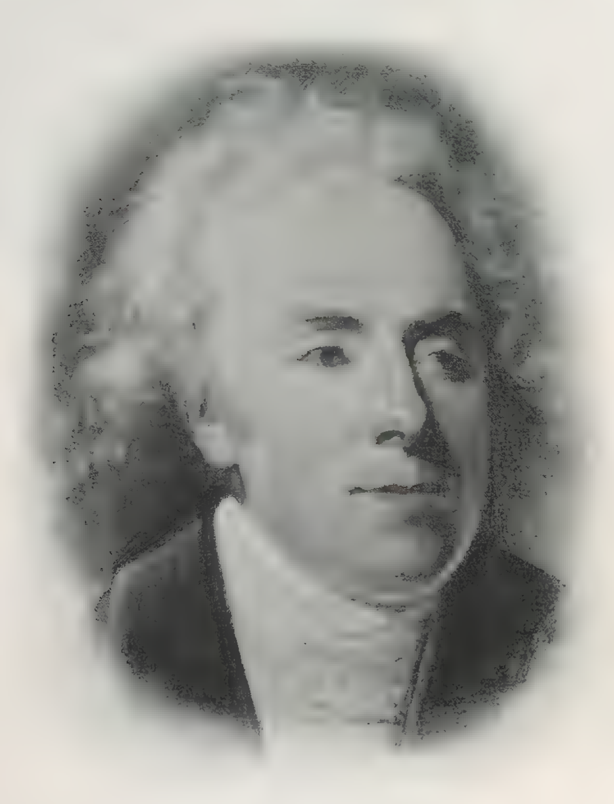
III

Premiers travaux. — La famille Foster. — Le portrait de Mrs Foster. — Leur *cottage* à Vauxhall. — La générosité du jeune Mourgue et sa politique. — Atelier de Danloux. — Visite de Mrs Fitz-Herbert. — Une matinée du peintre. — Esquisse de l'abbé de Saint-Far. — Sa ressemblance avec le Duc d'Orléans. — Souper chez le Prince de Galles. — Un dîner chez Saint-Far. — Mme de Nauzières et son portrait. — Saint-Far marchand de vin. — L'abbé de Saint-Albin. — Opinion du Marquis de Montazet sur Saint-Far. — Mlle Mérelle. — Les caprices de Mme Huntley. — Mme Huntley et le Prince de Galles. — Caractère du Prince. — Théories de Mme Huntley. — Lord Fielding. — Le Marquis de Genlis et Mlle Roussée. — Ses débuts dans la galanterie. — Son portrait en bacchante. — Hommage rendu à sa beauté par Danloux. — Le galant Dellon. — Mrs Hadjes. — Mlle Duthé et la pluie d'or. — La liste de ses adorateurs. — *Le Sacrifice à l'Amitié.* — Robert Lee. — Les couplets des *Trois Fermiers.* — Promenade à Vauxhall. — Le Vicomte de Montmorency-Laval reconnaît la Duthé. — Perregaux et l'hôtel de la courtisane. — Le bracelet de Lord Chesterfield. — Les défaillances de M. de Montigny. — La trousse du Prince de Galles. — Prix du portrait de Mlle Duthé. — Les remords de Betzi. — La candeur de Polly.

Danloux semble redevable à Mourgue le père (1) des premiers portraits faits à Londres, ceux de la famille Foster, un de ses cousins se trouvant être l'associé du spéculateur anglais. Dès Avril, Foster passe à l'atelier, afin d'y retirer les dessins de ses enfants, et les membres de la famille se déclarent « très satisfaits des ressemblances ». Son neveu, Robert Lee, vient prier Danloux de le représenter en demi-grandeur ; plusieurs jeunes gens de ses amis s'informent du prix des petits portraits ; aussi le peintre voit-il l'avenir se colorer en rose, et mande-t-il à sa femme qu'il commence à trouver du travail.

(1) Mourgue (Jacques-Antoine), né à Marsillargues le 2 Juin 1734, mort à Paris le 15 Janvier 1818, succéda à Roland comme ministre de l'Intérieur, le 13 Juin 1792, grâce à la protection de Dumouriez.

Les matinées de Mai sont consacrées, tantôt au portrait de Foster, tantôt à celui de Robert Lee : « Je fais la tête et la moitié du corps, note-t-il pour celui-ci, et je crois que



Mr Foster.
Appartient à M. Antonin Danloux.

je le finirai très bien ». Le 9 Mai, comme il s'y occupe, le valet du jeune anglais vient lui dire de ne pas attendre son maître, et le peintre de se mettre au portrait de l'oncle. C'est que, fort occupé de ses amours et de ses chasses, l'amant de la blonde Duthé se trouve rarement libre. Un soldat doit parfois le remplacer :

« Il se tient bien. Je peins la manche droite et j'aurais fait l'autre si M. de Saint-Far n'était survenu : Comme ressemblance il n'y a qu'une voix.

12 Juin : « J'ai fini l'habit et la main gauche, sauf retouches, du portrait de Mr. Lee, d'après le soldat qui me sert de modèle.

16 Juin : « Mr. Lee vient pour sa dernière séance : Le portrait est fini. — Je fais mettre en caisse le portrait, et je le fais porter au coche de Leeds en Yorkshire. »

Quant à l'oncle Foster, que nous croyons reconnaître dans une tête d'anglais à l'aspect volontaire, conservée de tout temps dans la famille Danloux, c'est un spéculateur d'allure plutôt vantarde :

« Je vais chez M. Foster prendre des nouvelles de sa femme. Le caractère de son mari me déplaît de plus en plus. Je le trouve vain, orgueilleux, entier. Il ne me parle pas des portraits que je lui fais et je vois que, lorsqu'il achète des œuvres de maîtres, ce n'est pas par amour de la peinture, mais bien pour l'argent qu'il peut gagner en les revendant. »

Danloux n'est-il pas là bien exigeant, bien sévère pour son hôte, qui va l'inviter souvent dans son *home* « où la petite bière est si bonne », qui lui a commandé le portrait de sa femme, réglé pour son neveu, au prix de quarante-cinq guinées « bordures comprises », celui qu'il vient d'expédier, et qui lui témoignera de l'intérêt en mainte occasion ?

Foster a passé par des moments difficiles, mais il occupe à présent une place rémunératrice dans les douanes, brocante en effet le tableau ancien, et, pour l'instant, fait aménager une maison dans le quartier de Vauxhall. Son orgueil « incroyable pour les petites choses » doit surtout provenir de beaucoup d'amour-propre. Danloux, tout de premier mouvement, reviendra du reste à une appréciation plus indulgente.

Pour Mrs Foster, dont le portrait prend tournure au cours du mois de Juin, c'est une bonne ménagère, hospitalière et accueillante. Danloux l'a peinte assise, vêtue d'une robe de soie à bandes d'un effet criard sans doute, puisqu'elle prête à la critique. Le mari, tout en s'en déclarant « plus satisfait que d'aucun autre », demande au peintre certaines modifications à la toilette de sa femme. Le 5 Septembre, Mrs Foster se rend à l'atelier dans cette intention, accompagnée de Miss Tobynn :

« Elle est vêtue d'une robe de satin jaune pour que je change son habillement. Je fais à demi ce changement dans la matinée et je le finirai en deux heures, si elle vient encore une fois. »

Les corrections parurent heureuses, puisque l'image de Mrs Foster fit, tout l'été, l'ornement de l'atelier et que le peintre en reçut mille compliments. En Février 1793 seulement, le portrait sera réclamé pour leur nouvelle habitation, et Danloux déplorera le départ d'une toile qui lui faisait tant d'honneur.

Le prix convenu était ce qu'on appelle un prix d'ami. Un jour que, devant dîner chez Foster, Danloux va le prendre à White-Hall où il a laissé sa chaise, l'artiste lui parle de la difficulté qu'il éprouve à trouver des travaux comme à être payé de ceux qu'il a déjà faits :

« Depuis que je suis à Londres, lui dis-je, je n'ai eu d'argent que de deux portraits, celui de Mr Lee et celui de Mlle Duthé. — En ce cas, me dit-il, vous pouvez en compter trois, car j'espère que vous voudrez bien recevoir le prix de celui de ma femme. — Je voulus lui répondre, il me pria de ne plus rien dire là-desssus, que tout se ferait comme il le désirait. En vain je lui représentai qu'il m'avait offert dans le temps 25 L. St., somme acceptée qui acquittait le tableau, il ne voulut rien entendre et dit qu'il me redevait le reste. »

Un peu plus tard, le peintre est allé rendre visite à Foster :

« Sa maison avance pour les détails. Il m'invite à venir dimanche inaugurer sa salle à

manger. Il court à ses ouvriers; je reste avec Mrs Foster qui me parle de son ménage et de la manière dont je tiendrai le mien. Elle me dit que deux domestiques, un homme et la femme cuisinière, reviennent à plus de 2000 francs par an, que ses trois garçons lui coûtent 160 guinées, sans l'entretien...

« M. Foster revient. Il prend le plus grand intérêt à nous, et, s'il peut nous être utile, il le fera. Avec sa femme, ils se sont demandés souvent les raisons pour lesquelles je n'avais pas autant d'ouvrage que je le méritais, moi et mes talents. Du moment où je ne suis pas connu dans ce pays-ci, je serais Raphaël, qu'il me faudrait quand même commencer par des prix modérés. Il me prie de l'excuser, mais croit que j'ai coté mes portraits à de trop hauts prix, qu'il me faut mettre les bustes à 15 guinées, les portraits jusqu'aux genoux à 30, et ceux en petit et en pied à 40 au plus. »

Danloux lui ayant demandé quel conseil il doit donner à ses amis de Busnes au sujet d'une quarantaine de mille francs qu'ils veulent faire passer en Angleterre, Foster lui répond qu'il leur faudrait acheter des tableaux flamands ou hollandais bien purs et bien conservés... S'ils étaient d'un bon choix, peut-être les prendrait-il lui-même? Un jour de Décembre par un beau temps, mais avec un froid et un vent qui lui coupent le visage, Danloux va les voir :

« Ils dînaient dans leur nouvelle maison qu'ils appellent *the cottage*. Je ne l'avais pas vue depuis six semaines. Le jardin est actuellement planté et fait un joli effet. Les enfants sont venus pour les fêtes de Noël. M. Foster a acheté sous le nom de sa femme une entreprise de forges pour la donner plus tard à son fils Richard. C'est lui qui a fait les fonds de cent mille écus et c'est M. Mourgue (le cousin) qui gère la chose. »

Le 3 Janvier 1793, le peintre est allé chez Belanger, afin d'y retrouver Foster et parler des panneaux décoratifs exécutés pour lui :

« Ce dernier se plaît à faire le grand seigneur. C'est son ridicule. En sortant, il me dit qu'il fait un bien vilain temps et que je peux accepter son dîner. Nous prenons un bateau au pont de Westminster et je remarque que, malgré le brouillard sombre, il fait fort doux sur la Tamise. Nous avions le reflux et nous sommes arrivés en huit minutes aux escaliers de Wauxhall.

« Ils couchaient aujourd'hui pour la première fois dans leur nouvelle maison. Ils étaient obligés de rester dans la cuisine. Mrs Foster y travaillait au linge de ses enfants qui étaient venus pour la quinzaine. Foster me dit que son aîné est chez sa grand' mère, à Greenwich, qu'on l'y gâte et, — avec un air de satisfaction, — qu'il y vit comme un grand seigneur et un vrai gentleman.

« Tout avait, dans cette cuisine, l'air de l'opulence sans faste. Les provisions y étaient en abondance. A la broche cuisait une pièce de viande de vingt-cinq livres devant un large feu: C'est ce qui fit la base de notre dîner avec quelques légumes bouillis et un pâté de venaison. La grossesse de Mrs Foster avance... Ils s'informent beaucoup de ma femme et paraissent la désirer. »

Le 20 Janvier, nous voyons Danloux dîner chez Foster où il se rencontre avec son associé, le parent du ministre :

« La salle à manger est enfin terminée. Elle est simple et de bon goût. Tout y est recherché et chaque chose est faite l'une pour l'autre. M. Mourgue (l'anglais) est du dîner. Il est fort honnête et a de l'usage. Il blâme beaucoup son jeune cousin et me dit qu'il a été chez M. de Chauvelin hier, qu'il a parlé à M. Reinhard le secrétaire, et qu'il a vu sur les figures la peine que leur causait le *bill*... M. Mourgue ne doute nullement de la guerre. Nous buvons à la santé du pauvre roi de France. Chacun boit sa bouteille sans être incommodé. Il est vrai que c'était du Volnay excellent et bien naturel. »

Un soir que le peintre a encore soupé dans cette bonne maison, il apprécie plus favorablement son hôte :

« Je suis assez content de lui. Foster me dit que le fils Mourgue se trouve ici avec un peintre de ses amis nommé Bonnemaison, et qu'il cherche à me nuire en le vantant. Il l'a rabroué parce qu'on ne doit élever personne sur les ruines d'un autre. D'ailleurs il a tort de parler sans avoir vu mes ouvrages. »



Ce jeune homme, nouveau secrétaire à l'Ambassade de France, est le fils d'un ancien entrepreneur des travaux du port de Cherbourg, que Danloux semble avoir connu en arrivant à Londres, et qui fut un instant ministre de l'Intérieur. M. de Crutchent venait à peine de prévenir Danloux de la visite prochaine du fils, « bon patriote tout à fait dans le sens de son père », que celui-ci se faisait annoncer :

« Effectivement, pendant que je travaille, un jeune homme m'apporte une lettre de M. Durand, agent de change à Paris. J'ouvre et je vois que le porteur se trouve être M. Mourgue fils. Mourgue me dit qu'il s'amuse à peindre aussi. Il est arrivé avec M. de Lusignan et le peintre Bonnemaison dont il vante beaucoup le talent pour le portrait. »

A la suite du 10 Août, le jeune diplomate veut faire le dégoûté, « ne voulant en rien dépendre de ces coquins là », mais ce n'est qu'une feinte, sa carrière cadrant trop bien avec ses idées pour qu'il songe à l'abandonner : « Mourgue a beaucoup d'orgueil ; il est jeune et parviendra, parce qu'il y a chez lui de l'étoffe... »

Sa vivacité, ses naïvetés, même voulues, intéressent Danloux, d'autant que sa situation auprès de M. de Chauvelin le met à portée de donner des nouvelles, bien qu'il nie les connaître quand elles l'embarrassent. Ce qu'il ne peut lui passer, c'est son orientation politique ; c'est de ne pas croire possible l'arrivée du Duc de Brunswick à Paris, trouvant dans ce doute la preuve d'une démocratie qu'il qualifie de « dégoutante ». Certains de ses actes le touchent pourtant :

« Il avait l'air navré ; je lui en demande la cause. J'ai rencontré dans la Cité, me dit-il, plus de quarante français malheureux ; j'en ai recueilli trois. Ils sont catholiques et je suis protestant ; ils sont aristocrates et je suis démocrate, mais ils sont hommes et pauvres, et je considère que je dois les secourir. Cet aveu m'eût fait infiniment de plaisir si je l'eusse appris par tout autre que par lui. »

Tout en dînant, Danloux parle à son voisin de ce nouveau visiteur :

« Je dis à M. de Laval que je venais de voir un de ses parents. — Qui donc ? — Je lui nommai Mourgue le fils. — Ah ! oui, me dit-il, il a une façon de penser bien extraordinaire. — Vous êtes bien bon, elle est fort ordinaire par le temps qui court. — Trop, en effet. C'est un petit sot, bouffi d'un mérite qu'il n'a pas et qui met toute son ambition à entrer dans le corps diplomatique français. Il a beaucoup de prétentions, peu d'instruction et n'aura jamais l'esprit de son père. — Je lui crois de l'esprit, répliquai-je, mais je ne l'aime pas. A mon avis, il y a une grande différence entre sa mère, qui était parfaitement aimable et lui. — Vous me flattez beaucoup, reprit M. de Laval, parce que c'est par elle que je suis allié aux Mourgue. Sans elle, ils ne me seraient absolument rien. »

Le jeune diplomate lui assurera, par ailleurs, que c'est à son instigation que M. de Laval a été placé secrétaire de légation à Bonn, alors qu'il était lui-même secrétaire de Dumouriez, ministre des Affaires Étrangères, l'ami de son père.



M. Durand, agent de change.
Appartient au docteur Audry, à Lyon.

Le 16 Septembre, ils vont ensemble dîner chez les Foster et Danloux demande à Mourgue de le renseigner sur leur hôte :

« Pendant notre promenade, Mourgue me dit avoir connu il y a six ans M. Foster qui fut obligé de s'expatrier pour dettes. Depuis il a fait d'excellentes affaires en opérant des saisies qui lui



Dame emigrée.
Dessin à l'encre de Chine, de la collection de M. Tony Dreyfus.

ont rapporté beaucoup d'or. Il a de plus brocanté sans cesse, soit chevaux, soit tableaux; actuellement ce sont les bâtiments... Le dîner fut fort simple et fort bon. Le jeune Mourgue s'est encore vanté de sa générosité envers les prêtres qu'il a recueillis. Je souffrais pour lui de cette jactance puérile... »

Comme les événements tournent absolument contre ses espérances, Danloux se montre de plus en plus agacé de la fatuité de l'attaché d'Ambassade, pétri d'amour-propre autant que d'ambition. En Novembre, les armées républicaines ayant remporté les succès que l'on sait, Mourgue vient rendre visite à Danloux :

« Il me dit d'un air satisfait qu'il ne veut pas me parler des victoires de son parti qui triomphe enfin. Je le félicite, non de ces victoires, mais de ce qu'elles ont opéré en lui un changement, puisqu'elles lui font dire ce qu'il pense. Quoique je sois d'une opinion différente, ajoute-t-il, il ne m'en veut pas. Je le persifle et je finis par dire que je lui souhaite de conserver sa probité dans un tel parti ! — Comment, me dit-il, vous croyez donc réellement que ce sont des scélérats ? — Oui, sans doute. — Quoi, Dumouriez ? — Point de personnalités, mais puisque vous m'y obligez, Dumouriez comme un autre. Je ne le connais que de réputation, c'est un homme aimable, qui a de l'esprit et surtout beaucoup d'intrigue. Ce dernier défaut ne suppose jamais un être délicat. Dans le principe de bien des gens, un homme d'état, quel qu'il soit, n'est jamais honnête s'il réussit, parce que c'est en faisant des malheureux qu'il parvient à ses fins. D'ailleurs et pour finir, un homme qui sert une cause aussi évidemment criminelle, ne peut être honnête... »

Chaque fois que les deux adversaires politiques se rencontreront, la conversation retournera aux mêmes sujets, et le peintre, irréductible à sa manière, maintiendra ses idées sans reculer d'une ligne. Danloux s'étonnant que lui, un constitutionnel, soit devenu si fort républicain :

« Que voulez-vous, me dit-il, il faut bien se ranger à l'opinion de tout un peuple. — Croyez-vous donc de bonne foi que tous les forfaits que l'on a commis en France soient l'expression de l'opinion publique et qu'on ne doive pas les imputer exclusivement à l'influence d'une pression criminelle ? Allons ! dites-moi que votre père est un bourgeois, riche propriétaire, que les riches propriétaires sont les petits souverains de France. Si la contre-révolution l'eût emporté, vous sentiez bien que vous redeveniez de minces particuliers comme devant. — On ne peut discuter avec vous, se contenta de répondre Mourgue ; vous êtes ce qu'on appelle un bel et bon aristocrate. — Vous savez aussi bien que moi, lui répliquai-je, que les aristocrates sont des imbéciles et les démagogues des scélérats. Je vous laisse le maître de donner un nom à ceux qui applaudissent au nouveau régime de la Convention... — Ou je me trompe fort ou cet homme fera ses affaires, car il a déjà l'air bien *grec,* et n'est jamais en arrière pour se faire valoir. Il me parle sans cesse de la cherté de tout, ce qui est assez rare chez un jeune homme à qui le père passe ce qu'il lui faut pour vivre. »



Un des premiers soins de Danloux, en arrivant à Londres, avait été d'organiser son atelier et d'y créer, à l'instar des anglais, une sorte d'exposition permanente. Aidé de John Greenwood, il en disposa l'éclairage afin d'y concentrer la lumière, se munit d'un fauteuil de pose chez le tapissier Stevens, et couvrit ses murs de serge verte, nuance avantageuse aux tableaux.

Et les amateurs, les désœuvrés, des clients sérieux parfois, de peupler l'atelier de Leicester Fields amenés, qui par les pensionnaires de Brice, qui par les Greenwood : C'est le Marquis de Coué, c'est le Comte de Belst, le Vicomte de Saint-Asaph accompagné du Chevalier de Beaumont, l'abbé de Traverne, Lord Bute, M. de Calonne. Voici un élégant, le Comte Charles de Noailles « bien tenté de se faire peindre »; le Comte de Redern, le Marquis Spinola, le Duc et la Duchesse de Montrose amenés par l'irlandais Crosby ; des artistes comme Banks le sculpteur, Beechey le portraitiste, Northcote le

peintre de genre, Pether le graveur en mezzo-tinte, le miniaturiste d'Hénaut, le décorateur Belanger; puis ce sont des marchands de tableaux, Bryant, Van der Gucht; des dames émigrées, la Marquise de la Suze et sa sœur M[me] de Pusigneux; M[me] de La Blinaye, etc., etc...

L'abbé de Saint-Far et son frère l'abbé de Saint-Albin, hommes de plaisir, n'ayant d'ecclésiastique que l'étiquette, s'empressent escortés qu'ils sont des courtisanes à la mode. Séduisantes, encore qu'un peu trop respirées, ces filles-fleurs de l'exil, les Duthé, les Nauzières, les Roussée, les Mérelle, sans oublier de belles anglaises, vont devenir les modèles de l'artiste :

« On ne devra pas s'étonner, a écrit le colonel Arthur Danloux, qui croit devoir en excuser son aïeul, des relations passagères qu'il entretint pendant la première année de son séjour à Londres, où il se trouve seul, avec certaines personnalités galantes venues dans les bagages de l'Émigration. Il faut que le peintre se fasse connaître, et il espère mettre son talent en lumière en exposant dans son atelier les portraits de jolies femmes très en vue. Ce milieu, le demi-monde d'aujourd'hui, est d'ailleurs le rendez-vous des gentilshommes émigrés et des grands seigneurs anglais. »

La maison de Danloux devient alors une manière d'*Exhibition*, un centre élégant où l'on se retrouve volontiers. A l'architecte Fontaine, venu avec son ami Bonnard chercher fortune à Londres, et qui s'extasie sur le confort de son installation :

« C'est cela, répond Danloux, qui, plus que mon talent, me procure les moyens de vivre ici. Je fais de temps en temps quelques portraits qui me sont peu payés. Je n'en ferais pas un si j'étais mal logé. Tout dans ce pays-ci cède à l'apparence : Les anglais ne pensent pas que ce qui est beau et bon puisse se montrer simple et modeste (1). »

Ce bel atelier, il faut le remplir de portraits d'abord, afin d'engager les amateurs à se faire peindre, et parfois le fleurir pour les dames. La venue de la favorite du Prince de Galles lui semble une occasion favorable. Elle date du 23 Juin 1792 :

« M. de Saint-Far m'ayant annoncé la visite de Mrs Fitz-Herbert (2), je voulus orner un peu mon atelier et dans ce but je me rendis à Covent Garden pour y acheter quelques fleurs. J'achetai pour sept shellings un myrthe, deux rosiers, un chèvrefeuille et un géranium. Je retouchai une plante dans le tableau de M. de Saint-Far qui vint à trois heures accompagné de M. de Saint-Albin son frère.

« Un instant après arrive Mrs Fitz-Herbert avec sa dame de compagnie. Elle parut fort contente du portrait de l'abbé, trouvant cependant que les cheveux étaient un peu rouges. Elle est fort gaie et parle parfaitement le français. M. de Saint-Far a l'air d'être fort bien avec elle.

« Il la presse de se faire peindre par moi; elle dit avoir dans la ville au moins vingt portraits d'elle et que ce n'était pas le moment d'en commencer un autre; d'ailleurs elle va partir pour Brighton. Je lui propose d'y aller, mais elle ne voulut pas me donner une réponse décisive... Elle aime beaucoup le portrait de ma femme et le regarda longtemps. »

Rappelons, à propos de la belle visiteuse dont Romney nous a laissé la troublante image, sa situation quasi-officielle. Quand M[me] d'Osmond, née Dillon, débarque à Brighton, le hasard lui fait rencontrer sur la plage sa cousine, Mrs Fitz-Herbert : « A ce moment-là un prêtre catholique avait sanctionné ses rapports avec le Prince de Galles, *sans*

(1) *Mémoires inédits de l'architecte Fontaine*, propriété de M[me] Meunié, sa petite-fille.

(2) Mrs Fitz-Herbert, d'une grande famille catholique d'Irlande. Le Prince de Galles disait volontiers qu'elle était *fair, fat and forty*.

les rendre légaux, et ils vivaient en simples particuliers dans une petite maison de Brighton (1). »

Aux murs les portraits s'accrochent; on admire celui de Mrs Foster. Sur un chevalet se détache à merveille la silhouette élégante de Mlle Duthé esquissée déjà sur son fond bleu. Bientôt y apparaîtra la piquante Roussée en toilette de promenade, voire même en bacchante. Les amis de ces dames défilent; Robert Lee vient y constater les progrès que fait le portrait de sa maîtresse; l'abbé de Saint-Far y ébauche sa liaison avec la Nauzière, et quand arrive une femme du vrai monde, la Duchesse de Montrose ou la Marquise de la Suze, bien vite on fait monter ces demoiselles à l'étage au-dessus. C'est miracle qu'au milieu de ce va et vient l'artiste puisse travailler; mais Danloux l'a dit, il aime entendre converser pendant qu'il peint, et tout ce papotage, loin de le troubler, l'animerait plutôt. Entre cent autres, prenons le récit d'une après-midi, celle du 9 Août 1792 :

« Je retourne travailler : Brice vient et m'ennuie. Mme Huntley arrive; je monte au second pour la peindre, car je ne veux pas déranger mes rideaux. Elle a un peu d'humeur, mais cela passe. Elle est surprise de ne pas entendre parler du prince (de Galles). Je lui dicte une lettre pour lui. Elle est préoccupée et ne pose pas. Je ne fais pas grand chose. Mais voilà Mlle Duthé; Mme Huntley veut fuir! Enfin elle se décide à rester. Ces dames se font des politesses forcées. Survient M. de Curt, député de la première législature. Il me demande le prix de mes ouvrages, s'en déclare fort content et dit que s'il n'était pas lésé par la Révolution, il me prierait de faire son portrait. Il a l'air pédant et me paraît posséder un mélange de modestie et d'amour-propre. Mme Huntley m'avait lu, avant qu'il ne vint, une petite pièce de vers qu'il a faite, ainsi que d'autres du Chevalier de Perpignan. Suivant elle, c'est un vrai Philinte. Il distille le parfait ennui...

« M. de Curt parle de la Révolution, tonne contre la folie des démagogues et s'enorgueillit d'un portrait de Louis XVI qu'il a sur une boîte et dont le roi lui a fait présent. Mlle Duthé s'en va, toujours fort enrhumée et ne se ménage pas. Elle finira par mourir de consomption au milieu de l'aisance et des plaisirs. Ils m'ont parlé de l'abbé de Saint-Far et de Mme de Nauzières, fort amoureux l'un de l'autre. Saint-Far, disent-ils, perd beaucoup dans l'opinion; il n'en serait pas de même de son frère Saint-Albin qui s'est toujours comporté avec adresse et décence... »

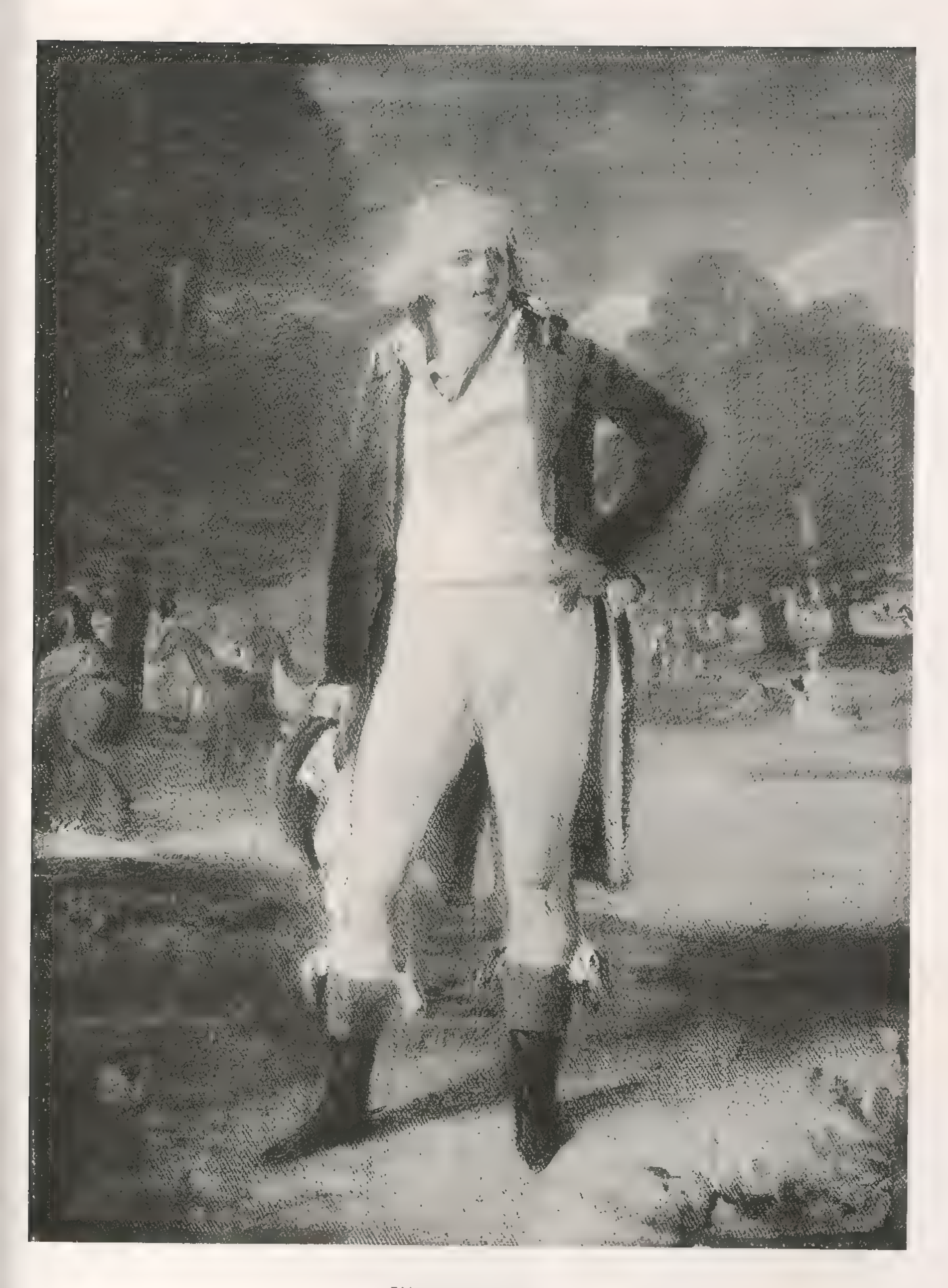


L'abbé de Saint-Far, l'un des premiers modèles de Danloux à Londres, n'est pas le type le moins original de tous ces visiteurs. Le 5 Mai, le peintre attend son nouveau client :

« Il fut enchanté de mes ouvrages, me demanda son portrait en pied de petites dimensions, et me promit de m'amener le Prince de Galles. »

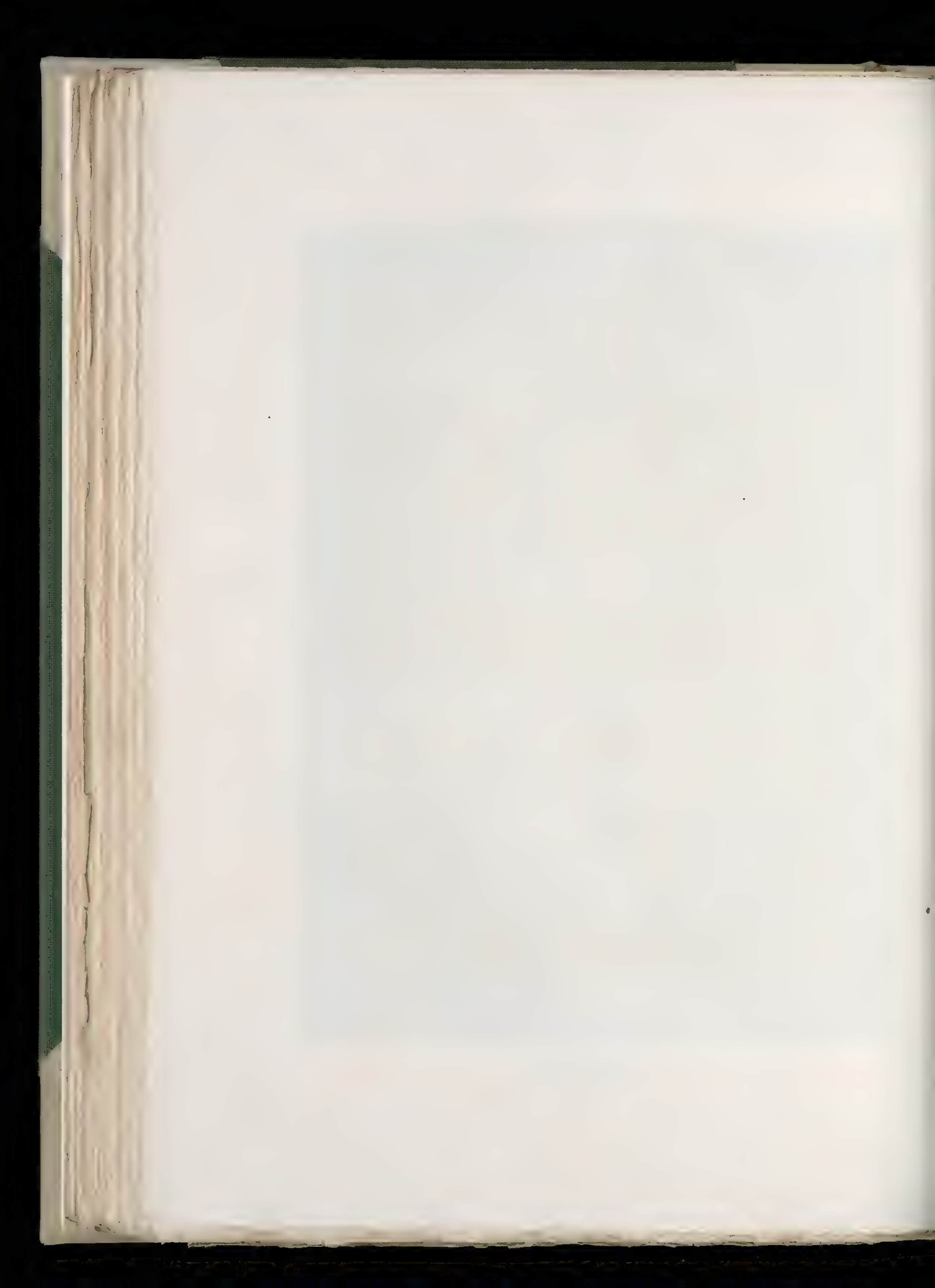
« Je fais mon esquisse en deux heures » note le lendemain l'artiste visiblement satisfait, car brossé dans une matinée, le tableautin semble, en effet, fort agréablement enlevé. Quant à l'homme, rien ne décèle l'ecclésiastique; son costume est à la mode du temps, redingote de drap bleu, culotte de peau, gilet blanc à transparent rouge, bottes à revers; à la main ses gants et son chapeau de feutre noir qui découvre des cheveux

(1) *Mémoires de Mme la Comtesse de Boigne.*



L'Abbé de Saint-Far

Esquisse de la Collection de M. Paul Cosson.



blonds en désordre. Pour le paysage, animé de promeneurs et de cavaliers, laissons Danloux nous dire lui-même où il l'a pris :

« Après son départ, je vais faire un tour à Hyde Park où je vis, non sans plaisir, courir deux chevaux avec une vitesse très grande. Je dessinai dans les jardins de Kensington quelques jolis effets de soleil qui me séduisirent, l'un surtout sur le petit lac dans les eaux duquel les arbres se réfléchissaient... »

Saint-Far et Saint-Albin (1), frères jumeaux, sont les fils naturels du Duc d'Orléans, l'époux de Mme de Montesson; il les avait eus de Mlle Lemarquis dite *Marquise,* de l'Opéra, créée Comtesse de Villemomble, nom d'une terre voisine de son château du Raincy. Très anglomane, le Duc d'Orléans, son fils, s'était lié avec le Prince de Galles dans ses voyages à Londres, où il acquit même une maison, et ses frères, auxquels il servait une pension honorable, devenue nécessaire depuis la suppression des bénéfices, profitaient de ses bonnes relations avec l'héritier de la couronne : « Il s'est toujours comporté plutôt en militaire qu'en ecclésiastique » disait l'abbé de La Porte de M. de Saint-Far.

Dans la première quinzaine de Mai l'artiste ébauche son étude définitive pour le tableau; toutefois le jour se maintient si obscur qu'il ne peut y travailler plus d'une heure. Le 15 Mai, la séance est plus longue, et Danloux en profite pour faire jaser son princier modèle :

« M. de Saint-Far vient pour que je finisse la tête. C'est un frère naturel du Duc d'Orléans. Pendant la séance, je lui ai parlé de la situation délicate où devaient le placer ses liens de parenté avec un homme qui est le chef de la Révolution, ou tout au moins passe pour tel, alors que luimême se trouvait ruiné par le fait même de cette Révolution. La situation est fausse en effet, me répondit-il, mais ce qui vous surprendra, c'est que je suis aimé non seulement du duc mais encore de la duchesse, bien qu'ils soient fort mal ensemble, surtout depuis qu'ils ont dû envoyer leur fille en Angleterre pour faire continuer son éducation par Mme Sillery de Genlis. Savez-vous ce qui m'a valu l'amitié du duc ? C'est que je l'ai toujours exactement renseigné sur ce que lui prêtait l'opinion publique, tout en affectant de le croire incapable de mériter les accusations dont il était l'objet. Il crut devoir m'en tenir compte. »

Le Duc d'Orléans soutint en effet ses frères tant qu'il lui fut possible, ce qui permit durant des années à Saint-Far de faire figure à Londres, de subventionner la jolie Nauzières et de fréquenter le Prince de Galles, jusqu'au jour où, faute de subsides, les prêteurs se firent récalcitrants. Cependant le portrait se précise, et frappante devient la ressemblance à la grande satisfaction du modèle :

« Lorsque Saint-Far vit comment j'avais rendu son image : Je ne sais, me dit-il, si je suis ressemblant, mais on croirait voir le feu Duc d'Orléans mon père, de qui j'ai non seulement les traits mais encore la voix, à ce point que Mme de Montesson m'entendant un jour parler dans une pièce voisine, y entra croyant trouver le duc. »

Saint-Far s'excuse de ne pouvoir venir le lendemain qu'un peu tard, parce qu'il s'est

(1) Louis-Philippe I, Duc d'Orléans, eut comme enfants naturels nés de Mlle Le Marquis, créée plus tard Comtesse de Villemomble : L'Abbé Louis-Etienne de Saint-Fabre ou de Saint-Far, né en 1750, légitimé par Louis XVIII, mort le 24 Juillet 1825. — L'Abbé Louis-Philippe de Saint-Albin, frère jumeau du précédent, légitimé par Louis XVIII, mort à Paris le 13 Juin 1829. — Mlle de Villemomble, mariée au comte de Brossard, maréchal de camp. — Les deux abbés furent autorisés à prendre le titre de comte et les armes de la Maison d'Orléans. (Voir Dussieux, *Généalogie de la Maison de France*. Paris, Lecoffre, 1872).

engagé à faire une partie avec le prince de Galles (1), et quatorze jeunes gentlemen. On doit y boire énormément :

« N'en soyez pas surpris, ajouta-t-il; en France je n'avais jamais entendu parler de ce genre de plaisir, mais dans ce pays j'ai dû en adopter les coutumes. Je suis par bonheur doué d'un bon et solide tempérament. »

Et de fait, le 16 Mai, jour où Danloux termine la tête et les cheveux, Saint-Far, intact, lui racontait qu'au dîner de la veille, six seulement des convives étaient restés sous la table; quant à lui il s'en est tiré la tête libre.

Le 19, notre viveur ne vient qu'un moment. Danloux, après son dîner, doit se mettre en quête d'un *horse-guard* afin de peindre les habits. A la caserne on lui en donne un, d'après lequel il ébauche le costume et les cuisses. Puis il va chercher Corbould dont il apprécie beaucoup les paysages, pour le prier de faire le fond.

Les jours suivants le soldat, « milès » comme l'appelle plaisamment Danloux, pose pour la culotte de peau de daim, mais arrive en retard, se tient mal et manque tout à fait quand il a reçu sa paie. Le peintre se voit obligé d'en chercher un autre.

Saint-Far pourtant se décide à poser : « Il m'a amené M. Charles de Noailles bien tenté de se faire peindre ». Déjà le portrait avance assez pour que l'artiste puisse le montrer. Saint-Albin se montre content de la figure, mais non de la culotte qu'il trouve trop courte avec des plis qui lui déplaisent.

Le 31 Mai, Corbould brosse le fond de paysage, si mal qu'après son départ, Danloux doit le refaire. Enfin le 6 Juin, pendant que l'artiste y mettait la dernière main, Mme de Nauzières arrivait pimpante, et voulait bien trouver son ami très ressemblant.



Son suffrage a de l'intérêt, car très lancée dans le monde viveur, l'élégante courtisane peut amener des clients à Danloux, qui rêve déjà d'une œuvre dont elle formerait le principal attrait, mais pour l'instant elle se contente d'admirer :

« Mme de Nauzières était ajustée avec beaucoup de goût et me parut plus belle que la première fois. Elle venait de se lier avec l'abbé de Saint-Far, envoyé, me dit-on en confidence, en mission secrète auprès des princes. »

Songeant au parti qu'il pourra tirer d'un aussi charmant modèle, Danloux va la chercher à son domicile, 32 Golden Square :

« Elle était souffrante parce que son dentiste lui avait limé les dents. Mme de Nauzières convient de sa liaison intime avec l'abbé et promet de venir parfois le matin avec son amie Mlle Roussée.

A l'automne seulement, elle se décidera pour son portrait. Anticipons toutefois sur les événements pour ne pas désunir les deux amants et leurs images. Si nous attendions

(1) Le Prince de Galles, plus tard Georges IV, né le 12 Août 1762, régent en 1811, ne monta sur le trône qu'en 1820 et mourut à Windsor le 26 Juin 1830.

trop, nous risquerions de ne plus les retrouver ensemble. Saint-Far, au retour de son voyage, vient le 3 Novembre convier Danloux à dîner pour le lendemain : Il désirait avoir le portrait de Mme de Nauzières en grand. Le peintre lui répond que n'ayant rien à faire actuellement, il peut le commencer lundi. A deux heures, ils sont exacts :

« Après avoir essayé plusieurs poses, je choisis celle d'une femme qui, descendant un escalier de jardin, s'appuie de la main droite sur une rampe de marbre blanc et de la gauche relève un voile noir qui lui couvrait le visage. Je commence l'esquisse, mais le brouillard m'oblige à y renoncer pour aujourd'hui, et je les renvoie à trois heures et demie. »

Reconnaissons, à cette description l'agréable esquisse de la vente E. Féral (1) où la courtisane souriante relève sa jupe, la canne de promenade à la main et la plume noire au turban, accessoires qui disparaitront, ou seront modifiés, dans le tableau définitif.

Ce même jour de Novembre, Danloux, qui a peine à se guider dans les rues par le brouillard, se rend néanmoins à la convocation de l'abbé, 10, Berkeley Square :

« Il n'était pas rentré et je suis reçu par Mme de Nauzières. Saint-Far est bien logé. Son loyer lui coûte cent guinées par an. Il arrive, rendu d'avoir couru tout Londres à pied. On sert un potage, quatre petites soles qu'il dit avoir payées trois shellings pièce, un miroton, une épaule de veau et une salade. Nous buvons un peu de vin après le dessert qui consiste en quelques petites poires et du fromage. J'ai marqué ce menu d'un dîner *prié* parce qu'il contraste singulièrement avec les habitudes d'un homme qui a toujours vécu sur le pied de cent mille livres de rente.

« Après dîner, il passa dans sa chambre pour se faire coiffer. Pendant ce temps je restai seul avec Mme de Nauzières. Elle me dit que le Duc d'Orléans qui servait à son frère une pension de dix mille francs, venait de lui écrire longuement pour lui faire comprendre que le décret contre les émigrés ne lui permettait plus de lui passer de fonds. M. de Saint-Far est très préoccupé de ce contretemps. »

A quel moment placer une agréable image de Mme de Nauzières en buste? Faut-il y voir un essai, l'étude de premier jet, qui aurait précédé le tableau? Il est signé *P. Danloux 1792*, que d'aucuns lisent 1793 : Mêmes cheveux blonds cendrés, même teint laiteux, même fichu de mousseline, même chaîne à cœur d'or. Relevons-y des différences : La coiffure en turban de mousseline bleu clair s'orne d'une plume blanche, et quant à la ceinture, elle est faite d'un large ruban azur et ponceau. A quel ami de cœur destinait-on cet ovale d'une intimité exquise? L'artiste se serait-il réservé la piquante réplique à titre de souvenir?

On a dit que Danloux n'avait si amoureusement caressé de son pinceau flatteur la séduisante Nauzières que parce qu'il en était amoureux? Nous n'y verrions aucun inconvénient. Le colonel Danloux a pourtant pris soin de réfuter la légende d'une faiblesse possible, bien excusable chez son aïeul :

« Un critique bienveillant, mais inexactement renseigné, avait cru voir dans un portrait de femme remarquable, l'indication d'une aventure galante dont il aurait été le héros. C'est une erreur! Le portrait est celui de la maîtresse de l'un des bâtards du Duc d'Orléans, mais rien ne donne à penser que Danloux ait eu des relations avec Mme de Nauzières. »

C'était alors une fort jolie femme d'environ vingt-cinq ans, blonde entre les blondes, mais dévoyée du droit chemin et le regrettant, à l'en croire, bien que son amie Roussée doute un peu de la sincérité de ses regrets :

(1) Vente après décès de Eugène Féral (Avril 1901) N° 24 : *Portrait de Mme de Nauzières* par Danloux. — Jolie esquisse du tableau de la collection de M. le Prince d'Arenberg.



*M*me *de Nauzières.*
Collection de Mme Guyot.

« Elle fait la petite bourgeoise pour l'honnêteté, mais je sais de ses nouvelles ; elle a déjà vécu avec plusieurs hommes... et se passe des caprices... »

A peine est-elle partie que Mme de Nauzières arrive seule, et Danloux qui, tout en peignant, s'amuse à noter les confessions de ces demoiselles, prête l'oreille à celle de la

jolie Parisienne qui lui avoue d'elle-même avoir vécu avec un nommé Souville, cousin de Mlle Duthé. S'il devenait aisé, Mme de Nauzières retournerait avec lui :

« Elle est faite pour vivre tranquille et non pour être fille. Elle réussit parfaitement les modes et si Mlle Duthé avait voulu prêter 10.000 francs à son cousin, elle vivrait établie maintenant, tandis qu'elle ne sera jamais heureuse. Elle se tient fort bien. Nous parlons d'amour et je lui dis qu'elle a la réputation d'être amoureuse de Saint-Far. Elle me répond qu'il n'en est rien; de l'amitié seulement. Quoiqu'elle en dise, sa réputation est si bien établie de ce côté là que personne ne s'avisera de lui faire la cour. »

Saint-Far, un moment après, se plaint de sa peine à trouver mille guinées, même avec d'excellentes cautions : Quand il n'y a plus de foin au ratelier...

« Pendant que j'ébauche le reste du portrait, M. de Saint-Far tourmente Mme de Nauzières sur ses ajustements. Elle lui dit qu'elle n'aime pas les hommes tatillons. Il répond qu'il faut bien qu'il le soit pour elle. Ils sont prêts à se disputer. Je romps la conversation en parlant des nouvelles du jour... Saint-Far est très content de l'esquisse : Elle sera bien, je crois. »

Transcrivons, à mesure que l'image se précise, les réflexions de Danloux, qui passe par des alternatives de joie et de découragement, suivant le plus ou moins de satisfaction que lui donne son œuvre :

« En rentrant à mon atelier, je trouve un billet de Mme de Nauzières pour m'aviser qu'il ne lui est pas possible de venir aujourd'hui, mais seulement demain à deux heures. Je change complètement le fond de son portrait; de clair qu'il était, je le fais vigoureux et je mets des arbres tout près d'elle... »

Chez la Duthé, Danloux rencontrant son modèle, s'amusait à dessiner les deux femmes, quand Saint-Far paraît :

« On parle futilités, théâtre, danseurs et danseuses; on cite Mlle Rose qui est la décence même et jure comme un charretier; Mme Pérignon qui fait la double pirouette... : Tout cela se débite fort gravement. Saint-Far a des ennuis : Il s'est mis à vendre du vin, mais il lui a fallu prendre une patente et cette patente lui impose une enseigne. Il a donc placé un écriteau sur sa porte, et son propriétaire de lui chercher noise, sous prétexte qu'il avait loué à l'abbé de Saint-Far et non à un marchand de vin. Les voilà en dispute !

« Il nous dit que la malheureuse Mme du Barry est continuellement dans les larmes : Quel contraste avec la période de sa vie où elle était de fait la reine du plus beau et du plus puissant des royaumes ! »

Les embarras d'argent s'accentuent. Le 20 Novembre, jour où Danloux a fort avancé la tête, Mme de Nauzières le lui confirme :

« Le Duc d'Orléans n'envoyait décidemment plus rien à Saint-Far, et l'abbé de Saint-Albin n'en avait reçu, à son dernier voyage à Paris, que mille écus sans rien tirer de plus. Saint-Far a chargé un homme qui partait pour Paris, de porter une lettre pressante au Duc d'Orléans... »

Le lendemain, comme Danloux essaie de travailler, il entend venir Mme de Nauzières :

« Elle est fort enrhumée; pourtant j'avance un peu son portrait. Saint-Far, me dit-elle, a reçu de Mme de Villemonble, une lettre où sa mère lui mande qu'effrayée du décret contre les détenteurs de biens d'émigrés à qui ils servent de prête-noms, n'a pas osé garder ce qu'il possède, et vient d'envoyer le tout à son logement du Palais-Royal; mais elle a fait prévenir un de ses créanciers pour qu'il en profite et que cela ne devienne pas la proie de la Nation. L'abbé en est d'une humeur terrible : Cela représente, à ce qu'il assure, plus de 72.000 livres dont 15.000 du plus beau linge, d'argenterie et de meubles luxueux.

« Saint-Far arrive. Il a dîné hier avec le Prince de Galles et Mme Fitz-Herbert. Il tient du prince que le gouvernement anglais va se mêler de nos affaires, et qu'il envoie le colonel Lindsay à la Convention pour déclarer que si les Français font un pas de plus en Brabant, l'Angleterre considérera ce fait comme un acte d'hostilité. »

Et Danloux d'ajouter : « Le portrait ne me plaît pas ; je l'efface ». Mais le 23 Novembre, comme son modèle vient un instant poser, l'artiste marque plus de satisfaction : « J'ai recommencé sa tête et j'en suis plus content. » C'est le jour où leur ami Adamson amenait la belle anglaise pour laquelle il s'est en partie ruiné, et dont il reste encore éperdu : « Ils sont frappés de la ressemblance. »

A voir chez le Prince Auguste d'Arenberg l'œuvre charmeresse, on ne croirait pas à tant de repentirs. Tout enveloppée de blonde lumière se jouant dans la mousseline, la jeune femme se détache en clair sur un fond de parc, avivée seulement par la note cramoisie de sa ceinture de soie. Très svelte, Mme de Nauzières descend d'un air décidé l'escalier de son jardin, ses gants de peau de Suède à la main... Et, le croirait-on, la lumineuse figure à l'originale coiffure, s'exécute par des brouillards intenses? Tout le mois de Décembre le peintre y travaillera autant que l'avare clarté le lui aura permis : « J'ai peint le turban et la plume; ça marche bien ! »

« Encore deux jours et le portrait de Mme de Nauzières sera fini », écrit-il le 14 Janvier 1793, considérant toujours la séance suivante comme la dernière; mais il compte sans son modèle qui, tantôt souffre de coliques, tantôt se tient fort mal, et sans les survenants, l'abbé de Saint-Albin entre autres, « qui ne faisait qu'aller et venir, ce qui me gêna beaucoup », note-t-il avec un peu d'humeur.

Les deux frères sont tendrement unis. Saint-Albin vient souvent chercher son frère à l'atelier. Lors d'un voyage qu'il fait en France à l'automne de 1792, le bruit se répand de son naufrage et de sa mort. Saint-Far, au comble de l'anxiété, craint qu'il n'ait péri et serait capable, assure-t-il, de se brûler la cervelle si la nouvelle se confirmait. Interrogée, Mme de Nauzières répond à Danloux qu'on l'attend tous les jours avec la Marquise d'Ambert, fille de M. de Tholozan, dont il est fort l'ami :

« Je parais surpris que l'abbé s'émancipe aussi ouvertement : Bon, me dit-elle, il en a toujours cinq ou six à la fois ! »

S'il ne fit pas naufrage, Saint-Albin courut quelque danger :

« Saint-Far me dit qu'il avait été mis en prison, et ne réussit à en sortir qu'en faisant valoir qu'il était le frère du Duc d'Orléans. Il n'a pas fallu moins qu'une aussi misérable recommandation pour le sauver. »

Danloux comptait sur une suprême séance et s'impatientait à les attendre lorsqu'il reçut le billet suivant, considéré par lui comme « plat » quoique très fin de siècle :

« L'abbé de Saint-Far se met aux pieds de M. Danloux pour lui exprimer le regret de lui avoir manqué de parole. Des affaires l'ont retenu à la maison, lui et sa femme, qui fait dire à M. Danloux mille jolies choses. »

Enfin le tableau se termine ; quelques amis sont convoqués à juger l'œuvre, auprès de laquelle le portrait de Saint-Far a été placé. Si les visiteurs sont unanimes à louer le



Madame de Vauzieres



talent du peintre, ils manquent d'indulgence pour les modèles qui ont posé devant lui. Accompagné du Comte du Luc, le Marquis de Montazet se présente des premiers :

« M. de Montazet me fait grand éloge de mes œuvres, mais il me blâme d'avoir consenti à peindre l'abbé de Saint-Far. En vérité, Monsieur, me dit-il, vous avez profané votre talent. Cet homme est un plat mauvais sujet. Lorsque je le rencontre, je ne puis m'empêcher de penser à la première messe de l'abbé de Bourbon qui était servie par l'abbé de Saint-Far et son frère Saint-Albin. J'imagine que Dieu devait être d'une belle colère de se voir servi par un tel attelage. La Marquise d'Ambert qui vit avec le plus jeune, se perd vraiment pour le plaisir de se perdre; aussi ne la vois-je plus, ce qui fait qu'elle me déteste. C'est du moins ce que m'assure sa jeune sœur Mme de Mauroy, un ange par le visage et la conduite. » Ils me félicitent à nouveau tous deux de mon talent. Je leur réponds qu'à voir mes ouvrages, il semble que j'ai beaucoup de travail, mais ce sont des portraits de personnes qui ont accepté de se laisser peindre pour faire quantité.

Comment se dénoua la liaison? Faute de subsides, à n'en pas douter. Pourtant Mlle Roussée, la bonne langue, donne une version qui parait assez vraisemblable :

« Elle m'assure que l'abbé de Saint-Far a reçu l'ordre de quitter l'Angleterre, car on le soupçonne depuis longtemps de servir d'espion au Duc d'Orléans, et l'on ajoute que cette situation lui permettait de faire figure, d'entretenir une femme, d'avoir des chevaux, une voiture et des domestiques. On ne lui connait pas en ce moment de ressources personnelles. Il vit, dit-elle, ainsi que Mme de Nauzières, aux dépens de Mlle Duthé qui sera totalement ruinée, si elle n'y prend garde. »

Ajoutons qu'en Septembre 1795, le portrait n'était pas encore payé et ne le fut jamais sans doute. Mme Danloux note mélancoliquement dans le *Journal* qu'elle tient alors :

« C'est Mlle Duthé qui s'occupe de faire payer à mon mari le portrait qu'il a fait de Mme de Nauzières, autrefois maîtresse de l'abbé de Saint-Far. Cette femme le peut parce qu'elle est entretenue par un anglais nommé Pierce. »

Que devinrent les deux abbés durant les années, difficiles pour eux, du Directoire et de l'Empire? Il est probable qu'ils restèrent à la charge de la famille d'Orléans. Nous retrouvons en 1824, autour du billard du château de Neuilly, ces deux épaves de l'ancien régime. Le Prince de Joinville, dans ses *Vieux Souvenirs*, les y a croqués, accordant ainsi quelques lignes, et même quelques coups de crayon, « à cet héritage des faiblesses d'arrière grands-parents. »

« Mon cher Saint-Far, lui disait un jour Louis-Philippe d'Orléans, vous me rappelez les montagnes de la Suisse. — Pourquoi, Monseigneur ? — Parce que, après en avoir surmonté, réglé une, il s'en découvre beaucoup d'autres, tout comme pour vos dettes ! »



Glissons ici la silhouette d'une aimable femme, moins affichée peut-être que ses compagnes, car elle a « des talents », ce qui lui assure une sorte de *respectability*. Mlle Mérelle, fille, croyons-nous, du peintre Mérelle, de l'Académie de Saint-Luc, pratique la galanterie, mais sous le couvert de la musique. Désireux de posséder aussi son image pour orner la galerie, dès le 25 Mai 1792, le peintre se présentait 41, Halfmore Street.

« J'ai été aujourd'hui chez Mlle Mérelle qui m'avait demandé de l'aller voir. J'y trouve Mme Huntley, toujours fort belle, que j'ai connue autrefois à Paris. Elle nous emmena chez elle et nous fit boire du punch. Je reconduisis Mlle Mérelle à sa maison. Chemin faisant, je la priai de s'abstenir de parler de ma femme qu'elle a, paraît-il, aperçue à Paris, et dont elle recherche l'occasion de prononcer le nom, de façon à laisser soupçonner qu'elle est de sa connaissance. Je dus lui déclarer que cela me déplaisait fort. »



L'Heure du rendez-vous.
Collection de Mme Leverd.

Dans une séance de pose, Mlle Duthé prie Danloux de la renseigner sur la jeune harpiste :

« Elle me demande si je connais Mlle Mérelle? Je réponds affirmativement, et, tout en lui disant ce que je savais, je l'engageai à ne point la voir, bien qu'elle eût des talents et de l'esprit, car son personnel, ajoutai-je, n'est point fait pour votre société. »

Nous la voyons en Septembre, victime de la prison pour dettes, fort pratiquée à Londres comme on sait :

« J'ai oublié de dire que Mlle Roussée m'a assuré que Mlle Mérelle avait passé huit jours en prison pour quinze guinées, et que M. de Saint-Far et Mme de Nauzières l'en ont fait sortir en portant l'argent. Un juif reconnaissant des bonnes grâces de Mlle Mérelle, les avait données pour elle. »

La pauvre musicienne ne semble pas mieux argentée plus tard et Mme Vigée-Lebrun y fait allusion, dans ses *Souvenirs*, à propos d'un trait de générosité du Comte d'Artois :

« Une jeune personne fort intéressante nommée Mlle Mérelle, qui jouait parfaitement bien de la harpe, était venue à Londres dans l'espoir d'y vivre de son talent. Elle annonça un concert. Je m'empressai de prendre des billets et d'en placer autant qu'il me fut possible. En dépit de tous mes efforts, il se trouva si peu de monde dans la salle, et on y gelait tellement, que je fus obligée de sortir avant la fin... Je racontai le malheur de Mlle Mérelle au Comte de Vaudreuil qui en parla le même jour au prince : Est-ce une française, demanda le Comte d'Artois ? Sur sa réponse affirmative, M. de Vaudreuil fut aussitôt chargé de faire parvenir dix guinées à la jeune artiste. »



Croquis présumé de Mme Huntley.
Album du général Danloux.



Mlle Mérelle servira de trait d'union entre Danloux et celui de ses modèles qui fit courir à sa vertu le plus de dangers. Entreprenante, capricieuse, Mme Huntley se montre aussi élégante que cosmopolite. Rencontrée naguère à Paris chez la jolie Mme Bonnard, où se donnaient d'agréables soupers, Danloux la retrouve à Londres dans le courant de Mai et reçoit sa visite escortée de son amie Mérelle. Tout en plaisantant, elle exprime son désir d'être peinte avec ses enfants et, très bas, lui demande combien il voudrait pour ce portrait ? Réponse évasive de l'artiste qui se méfie :

« 30 Mai 1792 : Mme Huntley m'ayant invité à dîner chez elle aujourd'hui pour me parler de son portrait, je m'y rends : Mlle Mérelle s'y trouvait. En prenant le café, Mme Huntley me dit : Vous avez un gilet qui n'est plus de mode ; j'en ai précisément un que je m'étais procuré pour mon cher Roncherolles, colonel en ce moment au régiment de Bourbon ; faites-moi le plaisir de l'accepter. Je refusai en riant ; alors elle amena adroitement la conversation sur les portraits : Ainsi, c'est convenu, vous me ferez, moi et mes trois enfants en pied et de petites dimensions, seulement je vous préviens que je ne puis pas m'acquitter de suite. Lord Fielding, le père des enfants, ne pourrait pas non plus le faire maintenant, mais seulement dès que son père, qui a soixante-quatorze ans, sera mort. Quoi que vous décidiez, nous n'en demeurerons pas moins bons amis. Je consentis à en passer par où elle voulait, en disant cependant que je me réservais de prendre mon temps. »

Quelques semaines s'écoulent. Occupé à divers travaux, entre autres par le portrait de la Duthé qu'il commence, Danloux n'a pas encore pris jour, quand, le 9 Juillet, ces dames arrivent ensemble. L'anglaise, qui veut décidément séduire son peintre, reste la dernière pour lui offrir le tête-à-tête :

« Mme Huntley m'emmena, bon gré mal gré, dîner chez elle. Le repas fut assez exigu, mais on

servit au dessert un petit panier de cerises qui avait coûté trente-six shellings, — il n'y en avait pas une demi-livre, — et une grappe de raisin de six shellings. Après dîner nous causons et elle me conte l'histoire de ses amours avec l'abbé de Saint-Far, Charles de Noailles, le Prince de Galles, Lord Fielding, etc... A travers tous les avantages qu'elle se donne, je vois qu'elle s'est mise dans le cas d'être jouée par ses amants, car elle m'a avoué que la dernière fois que le Prince de Galles l'avait rencontrée, il lui demanda si elle était encore bégueule? »

Danloux se plaît à ces conversations galantes qui frisent la provocation :

« Elle fit de la coquetterie avec moi, s'informa si je n'aimerais pas faire la cour à Mme de Nauzières ou si j'aurais du goût pour Mlle Roussée, maîtresse du Marquis de Genlis? Je lui répondis de façon à ne pas la satisfaire, de sorte qu'elle ne pouvait savoir à quoi s'en tenir. Elle m'encouragea beaucoup à courtiser la dernière.

« Je lui parlai alors d'elle en riant; je lui fis un petit roman de ma vie passée et lui racontai, avec un faux air de modestie, ce qui me passa par l'esprit, laissant entendre que mon amour-propre avait été fort satisfait par le rang des femmes qui m'avaient témoigné des bontés. Oui, vous avez été gâté, me dit-elle, et votre talent de peintre n'a pas dû vous nuire. Je ne m'en défendis pas trop; bref je crois bien qu'un peu plus... mais on l'avertit que son souper était servi. Elle m'invita à le partager, je refusai et revins chez moi à minuit et demi. La porte était déjà fermée aux verroux et le fils Greenwood vint m'ouvrir les pieds nus... »

Il ne tiendrait qu'au peintre d'inscrire la courtisane parmi ses conquêtes, mais, comme il le remarque, cela l'entraînerait trop loin, et puis la Duthé a pris soin de le mettre en garde :

« Elle vous aura dit qu'elle a seulement trois enfants quand c'est une demi-douzaine. La figure est jolie, j'en conviens, mais la femme est par trop forte... Mme Huntley ne réussira jamais, continue Mlle Duthé, et chacun s'en plaint. Ses amants la laissent dûrement parce qu'elle veut jouer à la femme honnête en se permettant des caprices à chaque instant. Exigeante au dernier point, elle finira par rester seule avec tous ses enfants, ce qui semble assez triste pour une femme galante... Mlle Duthé me parla beaucoup d'Adeline qui est bonne fille, mais devient trop puissante, et comme Mme Huntley, a trop de gorge... »

Danloux persiste toutefois dans son projet, car le tableau reste intéressant à faire :

« 7 Juillet : Mme Huntley, accompagnée de sa fille pour commencer l'esquisse, ne sait trop ce qu'elle veut. Elle voudrait être peinte avec ses enfants et ne désire pas beaucoup avoir l'air d'une mère, ou, si elle y consentait, ce ne serait que pour son aîné qu'elle aimerait assez avoir auprès d'elle. Le deuxième lui plairait aussi parce qu'il est joli. Quant à la petite, qu'elle trouve laide, elle ne peut lui parler sans la brusquer. Nous avons essayé en vain de grouper les figures, rien ne lui plait. Elle est fort puissante et voudrait paraître mince; elle trouve d'avance le portrait de Mlle Duthé plus agréable que le sien, qui n'est pas commencé. Mme Huntley reste jusqu'à quatre heures et demie. Il a fallu faire venir des gâteaux, car elle n'est jamais sans manger quelque chose... »

Le lendemain, longue séance au cours de laquelle l'artiste marque plus de satisfaction : « Je crois que ce tableau peut me faire honneur ».

Le 15, un dimanche, elle ne passe qu'un instant à l'atelier :

« Mme Huntley arrive avec sa petite fille à près de trois heures en grande toilette, et me dit ne pouvoir rester que peu de temps, parce qu'elle va se promener au parc de Kensington. Elle est fort jalouse de Mlle Duthé, et m'a témoigné beaucoup de peine de ce que je l'avais remise d'un jour à cause d'elle : Pour toute autre, disait-elle, je le ferais, mais non pas pour Mlle Duthé. J'eus beau lui dire que Mlle Duthé se fondait en éloges sur son compte, rien ne fit. Je la laissai partir après avoir fait semblant de travailler. »

Le groupe se précise : Sur le conseil de Beechey, Danloux y fait d'heureuses modifications : « D'après son avis, j'ai retouché l'ébauche et je crois que cela fera mieux ainsi ».

« Mme Huntley vient avec son deuxième fils. Je travaillai à l'esquisse de son portrait, mais sans la finir. Elle fit changer la couleur de sa coiffure, de son châle... Je lui représentai que dans l'esquisse elle pouvait changer tout ce qu'elle voudrait, mais qu'une fois le tableau commencé... — C'est juste, me dit-elle, aussi ne saurais-je trop changer. Lord Meynard, dont elle m'avait annoncé la visite, n'est pas venu. »

Malgré mille agaceries, Danloux feint de ne se douter de rien. Elle veut l'emmener dîner, il refuse, mais accepte pourtant qu'elle lui envoie son fils :

« J'ébauchai alors la tête de cet enfant sur le tableau. Il se tient mal et me donnera, je crois, bien de la peine pour le finir. Sa mère, venue à quatre heures, me dit que le Prince de Galles a envoyé hier un messager en chaise de poste afin de savoir si elle avait l'intention de le recevoir? Elle a répondu ne pas demander mieux, si tel était le désir du prince, mais alors vers les onze heures du soir de préférence. Elle profitera de sa visite pour l'engager à se faire peindre par moi, ou tout au moins à venir voir mes tableaux. »

La grande préoccupation des femmes était alors ce blond haut en couleur, l'un des brillants cavaliers d'Angleterre, dont Reynolds et Lawrence ont laissé de suggestives images. Très engagé dans des liens fort doux, que la raison d'Etat seule pût rompre, le Prince de Galles ne courtisait Mme Huntley que par pur caprice. Fort honorée de son choix, tout en ne voulant pas paraître trop facile, l'anglaise prend le peintre pour confident et lui raconte sa dernière entrevue avec lui :

« Elle renvoya son fils jouer, se mit sur le sopha et je m'assis à côté d'elle. Le prince, me dit-elle, venu au rendez-vous accompagné d'un page qui l'attendait dans la rue, était armé d'une épée, de pistolets et couvert d'un grand manteau. Il arriva à minuit, bride-abattue, du camp de Backhurst où il devait être de retour deux heures après, et s'était fait couper les cheveux pour n'être pas différent de ses officiers.

« Il commença par me parler ironiquement de la manière dont je l'avais traité en refusant de le laisser me faire un enfant. Je le priai d'oublier mes torts : Que pouvait-il vous arriver de plus heureux, me dit-il? Je n'ai pas d'enfant et ce serait mon seul désir; après m'avoir refusé, vous vous montrez enceinte en public, et enceinte de qui, d'un homme dont l'existence et le caractère sont méprisables à vos yeux !

« Il me perça le cœur en proférant ces derniers reproches trop fondés : Monseigneur, vous ne pouvez rien me dire qui m'accable autant, comme vous ne m'avez jamais donné de marques d'amitié aussi grandes que lorsque je vous écrivis que George, mon fils, était malade. Vous vîntes la nuit m'offrir vos secours... Non, rien dans l'univers ne pourra me faire oublier vos bontés : Jugez si mes torts sont grands à mes yeux ! Mais, Monseigneur, je craignais que vous ne m'abandonnassiez comme vous fîtes pour Mrs Elliott qui fût enceinte. — Quelle différence ! Mrs Elliott vivait avec Lord Cholmondley..., etc. Vous vous rendez peu de justice : Que pouvait-il vous arriver de plus heureux ?

« Il changea peu à peu la conversation qui devint galante, parut assez pressant.... Ai-je bien fait, mais j'ai refusé ? Je sais qu'il est pétri d'amour-propre, qu'il venait du camp avec l'intention... « Je lui dis, prince, vous savez qu'on ne peut rien vous refuser... Si j'étais votre maîtresse, à la bonne heure ! — Oh ! ma maîtresse, cela ne se peut pas. Vous savez que je tiens beaucoup à Mrs Fitz-Herbert. Je vous promettrais, et aussitôt que je la verrais, je vous manquerais de parole. Je lui suis sincèrement attaché. En grâce, n'en parlons plus jamais !

« Voyant qu'il n'y avait rien à faire, la conversation changea. Je lui demandai sa protection pour un projet d'entreprise... — Lorsque je serai roi, je vous donne ma parole de Prince de Galles que je vous l'accorderai. Où diable avez-vous eu l'idée d'un tel projet... ? — Nous nous sommes quittés assez bien, mais sans aucun *appointement* : Je crains qu'il n'ait été piqué ?

« Mme Huntley me fit monter dans sa voiture, et conduisit son fils aîné à Hammersmith chez la tante de Lord Fielding qui prend soin de ses enfants. Chemin faisant, elle boucha les oreilles de son fils pour me dire une plaisanterie du prince au sujet de ses refus... Elle laissa l'aîné et reprit la petite, afin de me l'envoyer demain pour que je l'ébauche ainsi que le second de ses fils. »

En effet, le lendemain, les deux enfants tourmentèrent Danloux qui ne fit pas grand

chose, malgré une assiette de gâteaux qu'il leur donna. A trois jours de la nouvelle séance, après avoir fait changer à Danloux un ruban, qui voltigeait trop à son gré dans le portrait de Mlle Duthé, Mme Huntley, faisant preuve d'une certaine critique, lui dit une « fort bonne chose » qu'il s'empresse de noter :

« La grâce que mettent en général les peintres anglais, serait peut-être moins savante mais plus naturelle que celle des peintres français, qui sont affectés. Les Anglais, s'ils ont un défaut, c'est d'outrer, mais ils ne grimacent pas leurs portraits comme les Français...

« Elle était aujourd'hui jolie comme un ange, et sortait de chez le peintre Romney qui demeure Cavendish Square. Elle s'en déclarait fort contente et me conseilla d'y aller. »

Le 30 Juillet, Mme Huntley reste quatre heures et se tient assez bien :

« Elle me rabâche beaucoup de choses sur le Prince de Galles, et parle de son caractère qu'on peut souvent juger par l'extérieur. Il a l'habitude de mettre les mains dans ses poches, et tout ce qu'il dit est rarement vrai, mais aussitôt qu'il y met quelque passion, il place ses deux mains en avant avec la tête en les secouant : Alors seulement c'est la vérité qui sort parce qu'il la secoue pour la faire sortir. Il est peu franc ; ce qu'il dit a l'air d'être vrai, parce qu'il y met beaucoup de bonhomie apparente, beaucoup de grâce et d'esprit. »

Danloux va dîner ce jour-là chez son modèle où il ne trouve personne autre que sa « propriétaire » qui les quitte après le repas. Mme Huntley se préoccupe de ce que Mlle Duthé raconte d'elle :

« Je lui ai répondu qu'une femme ne saurait jamais par moi ce qu'une autre en disait; au demeurant, je n'avais jamais entendu dire que du bien d'elle. Elle n'y croit pas. »

Rentré de bonne heure, le peintre efface la tête qui aurait été trop sèche pour le lendemain. Ce jour-là, en passant à Covent-Garden, il achète une livre de cerises, l'Anglaise voulant avoir toujours quelque chose à grignoter. Elle arrive à une heure avec le Chevalier de Perpignan, qui a l'air d'un galant homme, mais ne me paraît pas réunir ce qu'il faut pour lui plaire, et semble même l'ennuyer. Il est d'ailleurs fort lié avec l'amant actuel, M. de Curt, le député. Comme ils se sont rencontrés avec un monsieur et une dame, venus pour les tableaux, et qui s'en vont « très satisfaits des ressemblances », Mme Huntley demande à Danloux quels sont ces gens ?

« Elle, c'est la mère de M. Lee dont vous voyez le portrait, et lui c'est M. Challier, gros marchand de vin de la Cité. Il vit avec elle depuis quinze ans et en a eu un fils, après qu'elle fût séparée de son mari, devenu fou : « Voilà bien les femmes de la Cité, s'écria Mme Huntley, ces bourgeoises dont on vante tant la vertu ! Eh bien, je suis libre et je crois être plus honnête que toutes ces femmes-là, qui ont de pis que nous, une tournure dénuée de cette grâce que nous nous efforçons d'atteindre... »

Le 13 Août 1792, visite de Pahin de la Blancherie :

« Quand il est parti, je vais me promener. En passant devant la maison de Mme Huntley, je la vis à sa fenêtre avec M. de Curt qui lui fait une cour assidue. Je montai un moment et je causai avec lui sur la Révolution. De Curt croit que l'Angleterre a payé pour la fomenter, comme elle a payé pour ruiner nos îles... Il ajoute qu'après tout, la Révolution aura du moins ce bon côté qu'elle modifiera la manière de vivre des classes riches dont le luxe ne connaissait plus de bornes. Il était ridicule de voir des *demi-particulières* telles que Mme Perregaux, femme du banquier ou bien Mme Hogues (Mlle de Haller, fille du Docteur Haller), porter des robes garnies de dentelles d'une valeur de trente mille livres ! »

Sur quoi Mme Huntley se crut obligée de philosopher au sujet des folles dépenses de toilette qu'elle avait faites et de regretter amèrement l'argent :

« Cependant, disait-elle, il est bien difficile de ne pas faire comme les autres. Jamais je n'allais deux fois de suite au spectacle avec les mêmes ajustements. Les hommes ne paraissent pas regarder tant les chiffons, lui disons-nous. Elle le sait bien, mais elle aurait été très piquée d'être au dessous des autres femmes, qui prennent garde à tout et ne passent rien. Je les ai laissés pour voir les illuminations de l'anniversaire du Prince de Galles. Il y avait assez de monde dans les rues. La plus agréable, à mon gré, était celle du club du Duc d'York. »

Le tableau se continue pendant les mois d'Août et de Septembre, sans enthousiasme, car le caractère de la femme, qui pose fort mal d'ailleurs, lui agrée de moins en moins. Le portrait de la Duthé occupant alors le peintre, ces dames se rencontrent sans plaisir. Danloux a trouvé pourtant la physionomie du fils aîné assez intéressante pour en exécuter une étude séparée, que sa mère vient voir et dont elle se montre ravie. Mais c'est l'époque des massacres, et l'artiste écœuré n'a plus de goût à l'ouvrage. Il notera à la date du 8 Septembre :

« Je suis rentré chez moi pour travailler au portrait de Mme Huntley, mais je n'avais de cœur à rien. Elle-même me déplait par sa manière d'être, joue la vertu et prétend que trop de familiarité donne de la hardiesse à un homme. Je la persifle sur son *bégueulisme ;* elle s'en aperçoit à la fin et me dit qu'il faut passer quelque chose aux femmes, à leurs caprices... Je la plaisante encore sur son aveu. Elle désire que je lui baise les mains pour faire la paix. J'y consens, mais je me promets de ne pas finir son portrait. Elle me ferait tourner la tête à force de me donner de l'humeur et dans tous les cas, elle me fait perdre mon temps. »

Mme Huntley, du reste, se retire à la campagne pour économiser, et ce sera le 27 Décembre seulement que nous la verrons reparaître :

« Mme Huntley vient avec son second fils. Elle m'a envoyé, il y a quelque temps, M. Cosway qui a été fort content de mes ouvrages. Lord Fielding est fou de la fille qu'il a eu d'elle ; les parents de Lord Fielding sont très attachés à ses enfants, et Lady Fielding n'est rien de plus que Mme Huntley, qui lui annonce l'arrivée de Milord. Mlle Duthé arrive avec Mme de Nauzières. Elle est horriblement changée et pleure ses cheveux qui tombent. Elles se font, avec Mme Huntley, des politesses qu'elles ne pensent pas.

« Lord Fielding vient un moment après et se montre fort content de la disposition, dans le tableau, de la mère et des enfants qui l'appellent leur père. Il me raconte qu'on a désarmé ici environ cinq cents Français révolutionnaires, que le bill concernant les étrangers passera certainement; beaucoup de Jacobins sont partis, mais il en reste encore. J'en connais, et, comme il est membre du Parlement, je lui en dénonce quelques-uns. Lord Fielding prend des notes... Je crois que tout homme d'honneur doit dénoncer ceux qui peuvent occasionner des troubles dans un pays qui vous donne l'hospitalité... Il est furieux contre les Français de la Convention. »



C'est chez l'Anglaise que Danloux eut sa première entrevue avec Mlle Roussée, la jolie fille, que connaissent familièrement toutes ces dames..., et ces messieurs aussi. Le dîner se terminait lorsqu'elle vint rendre visite à son amie :

« Elle me parut fort jolie et d'une agréable tournure. Mme Huntley la traite en petite fille, et l'autre a encore la gaucherie de ne pas se défendre parce qu'elle se trouve un peu du côté commerce, et que ni l'une ni l'autre ne se sentent faites pour être intimes, se croyant, chacune de son côté, supérieure.

« Quand elle s'en fut, j'allai à la fenêtre pour la voir passer. Mme Huntley y vint aussi et me dit : « Voyez quelle tournure ! Elle a l'air d'une fille. Avec sa toilette élégante, il faut une voiture. Elle devrait aller mise plus simplement. Et ce domestique qui la suit à pied l'après-dînée ! »

Mme de Nauzières n'est pas plus bienveillante pour sa bonne amie Roussée, qui se vante de recevoir des déclarations de tous les côtés, et prétend que tous les hommes ont le désir de la posséder. Elle est fort bien, à coup sûr, avec le jeune de Montblin, puisqu'il vient de lui envoyer son portrait.

De toutes ces demoiselles de petite vertu, Tiennette Roussée nous parait celle que Danloux goûta le plus. La bonne créature est d'origine franc-comtoise, encore une trouvaille de ce séducteur de Genlis, connaît tout le monde et cherche à se rendre utile. Faut-il tenir compagnie à la Duthé durant les heures de pose et la doubler au besoin, compléter une partie carrée, accompagner au Ranclagh une amie, surtout fournir le vin de Champagne des petites fêtes, toujours elle est prête?... Et bavarde! sachant les histoires de chacun et ne se gênant pas pour les raconter à son ami Danloux qui les note consciencieusement tout en les qualifiant de ragots. Mlle Roussée se loue beaucoup de la manière dont elle a été traitée par M. de Genlis :

« Elle avait eu cent louis de lui..., et comme elle ne savait qu'en faire, le marquis lui acheta deux actions des Indes et paya le surplus; enfin, il s'est fort bien conduit et actuellement, elle a deux mille écus de rente.

« Mlle Roussée logeait à Paris dans la même maison que la marquise qui lui faisait beaucoup d'honnêtetés, mais M. de Genlis ayant été malade et se croyant en danger, la fit venir et lui dit : Je suis au moment de quitter ce monde; la marquise te fait des amitiés, mais sitôt que j'aurai fermé les yeux, on te chassera. Il te faut des meubles. En un instant, les ordres furent donnés; j'eus un bel appartement où je suis encore rue de Louvois. Il me donna un intérêt sur son vin de Sillery que je lui vends ici et dont je tire un fort bon parti, et pour lui et pour moi. J'ai pris une patente de marchande de vin, afin de faire mon état librement. Je n'ai personne actuellement. — Je me mis à rire. — Oh! non, me dit-elle, vous ne me connaissez pas. S'il en était ainsi, je le dirais! Il y a deux ans, j'avais le frère de M. Robert Lee ; je ne m'en cachais pas! »

A ce moment arrive Mlle Duthé, qu'on attendait d'ailleurs, et qui lui parle en supérieure, ce qu'elle accepte très bien. Danloux propose à la belle Rosalie de finir ses cheveux et la Roussée reste pour lui tenir compagnie.

Elle est du dîner du 1er Août donné par la Duthé : « Chez les jeunes gens et chez les filles, remarque sans indulgence Danloux à ce propos, tout ce qui s'y trouve coûte fort cher et ne vaut jamais rien. Le vin est détestable. J'ai pris la liberté de les en faire apercevoir en plaisantant... »

Bien qu'il ne se trouve pas à sa place dans ce milieu, Danloux ne se déplaît pas autant qu'il veut bien le dire dans le voisinage de la belle fille qui lui a marqué être ordinairement chez elle vers cinq heures, et le peintre ne reste pas insensible à la beauté de ses formes. Un jour qu'il se trouve occupé à brosser une petite figure d'amour sur un meuble de son tableau de la Duthé, Mlle Roussée arrive à point pour poser le bras, ce joli bras levé dans un mouvement si gracieux :

« M. de Genlis, me dit-elle, désire avoir son portrait à genoux, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel avec les cheveux sans poudre, aussi me demande-t-elle le prix de mes ouvrages? Elle se déterminerait si je voulais accepter le paiement en vin de Champagne ; cela ferait tant de plaisir à M. de Genlis qu'elle aime comme son père? »

Et Danloux de répondre qu'on s'arrangera toujours, si de son côté, elle veut bien y mettre du sien. Elle n'a pas grand usage du monde :

« Genlis m'a souvent répété que je n'étais pas faite pour être coquine; ainsi je souffrirais d'offres faites par des gens pour lesquels je n'aurais pas de goût. J'ai vécu avec M... Eh bien! il

m'a fait présent d'une mèche de ses cheveux. Je n'aurais rien accepté de plus de lui. Je sens que je l'aimais, car je ne l'ai jamais vu sans que le cœur me batte ! »

D'elle encore cette naïveté notée à la date du 15 Septembre. Comme Danloux vient la chercher pour peindre, elle hésite parce qu'elle attend Mme de La Blinaye, c'est-à-dire la maîtresse de M. de La Blinaye. — Comment, lui dis-je, sa maîtresse, mais je la croyais bien sa femme ? — Oh ! non, me répond-elle, et elle ajouta gauchement : Vous supposez bien qu'elle ne me verrait pas ! — Je restai confus pour elle-même et je lui dis en bégayant : Bon ! pourvu qu'on se connaisse.

Mlle Roussée prie Danloux de n'en rien dire chez Brice ; Mme de La Blinaye aura de bonnes rentes assurées, et d'ailleurs M. de La Blinaye, qu'elle aime beaucoup, bien qu'il soit brusque et bourru, a fait son testament en sa faveur, avant d'aller rejoindre les princes.

Un portrait fort plaisant, gardé par le peintre et conservé par son fils, œuvre manifestement caressée, nous a fort intrigué. Malgré le désir d'y voir Mlle Duthé, que l'artiste a peinte de grandeur nature en effet, il a bien fallu reconnaître que la toile exposée au Pavillon de la Ville de Paris en 1900, et qui passait pour son image, n'avait aucun rapport avec la celèbre impure, puisqu'elle représentait une personne de vingt-cinq à trente ans à peine, tandis que la Duthé touchait alors à la cinquantaine.

Quelle était donc cette jeune femme au maintien modeste, unissant à beaucoup de grâce naturelle une élégante simplicité dans sa tenue de satin noir brodé de fleurs, à la coiffure ruchée de rubans, parée pour la promenade matinale de Hyde Park ? La présence d'un petit chien nous avait fait penser à Mrs Wood, dont le mari rapporte le portrait en 1795, pour y faire ajouter le chien que sa femme désire. Mais Mr Wood, membre du Parlement, aurait-il laissé indéfiniment chez Danloux le portrait de sa femme... ?

En cherchant dans les familières de 1792, parmi les demoiselles qui animèrent alors l'atelier du peintre, la blonde Roussée vient forcément à la pensée. Ni son renom de complaisance, ni les rondeurs d'une gorge que certaine échancrure de la mousseline laisse entrevoir, ce que n'aurait pas toléré la pudeur anglaise, ni sa distinction n'y contredisent. Danloux a dû peindre sa jolie voisine avec l'intention de garder son image, ne fût-ce que pour en orner sa galerie. Ainsi s'expliquerait que la toile ait été vue de tout temps par ses petits-fils chez leur père Jules Danloux, et n'ait été vendue qu'à son décès.

Tandis que l'artiste travaille à ce portrait, Tiennette lui raconte toutes sortes de « ragots » pour tuer le temps... Arrive le chapitre des confidences ; un atelier de peintre n'est-il pas une sorte de confessionnal ? Danloux n'a aucune peine à lui faire avouer ses débuts dans la galanterie. Elle est la fille d'un serrurier de... en Franche-Comté et fut débauchée par un jeune homme des environs qui persuada à la famille que sa mère désirait une fille de compagnie pour ses autres enfants : « A Pontarlier, il abusa de moi, dit Mlle Roussée ; je cédai à ses désirs, moitié de crainte, moitié par bêtise : je n'avais que 14 ans ! »

Suit une longue histoire, dans le goût de Nerciat, que nous résumerons. Le jeune franc-comtois la conduit en poste à Paris en la faisant passer pour sa cousine ; Mme ..., sa mère, prend intérêt à elle, la met au couvent à Chaillot et lui fait donner une bonne éducation. Tiennette sortait parfois chez une de ses compatriotes, marchande de modes du Palais-Royal, dangereux parages où Genlis fit sa connaissance :

« Là, un soir, M. de Genlis m'aperçut. Après quelques compliments assez lestes, on me fit monter dans une voiture comme pour me reconduire au couvent, lorsque j'entendis dire au cocher : Rue Montmartre, au coin du boulevard. Je voulus me débattre, mais en vain ; j'entrai dans cet hôtel. On servit un joli souper, et je fus forcée de... ; assez flattée, du reste de l'aventure pour ne pas regretter le couvent. »

Bref, Genlis demanda à la jeune fille de rester avec lui, la mit dans ses meubles et, plus tard, lui rendit sa liberté en lui conseillant de choisir un amant à son goût, ce qu'elle s'empressa de faire. Mal en prit au séducteur de ce changement, ayant eu le désagrément de trouver, un matin, sa remplaçante dans les bras de Vestris.

Le 15 Août 1792, Danloux, fort inquiet de ce qui se passe à Paris, va chercher des détails chez Mlle Roussée, qui voit beaucoup de monde :

« L'Abbé de Saint-Far était chez elle avec Mme de Nauzières et me dit que M. de Chauvelin savait la nouvelle le matin et que le jeune Mourgues m'avait trompé. M. Dellon raconte qu'une lettre de lord Gower, datée du dimanche et adressée à une personne de Londres, fait connaître qu'il y a eu plus de quinze cents personnes tuées ; les cadavres sont épars dans les rues, surtout sur la place du Carrousel ; M. d'Affry est tué... Au récit qu'il vient de faire, l'abbé de Saint-Far verse des larmes et prononce le nom de son frère, alors à Paris, dont il est fort inquiet... »

Après les massacres de Septembre, même émotion trop légitime : « Mes rêves sont affreux et ne respirent que le sang, tant je suis tourmenté de ce qui s'est passé à Paris », écrit fébrilement Danloux qui court aux nouvelles :

« Je vais voir Mlle Roussée. Je trouve chez elle M. de La Blache et un autre Monsieur plus agé. Ils sont consternés et redoutent, comme moi, qu'on ait égorgé la famille royale dans la Tour du Temple. La petite Roussée craint pour son M. de Genlis. Elle me raconte que M. de Champcenetz, gouverneur des Tuileries, a pu échapper au massacre du 10 Août. Il s'était jeté dans un corridor étroit avec douze suisses qui tuèrent un grand nombre de « bandits » jusqu'à épuisement de leurs cartouches. Les suisses succombèrent, mais Champcenetz ayant sauté par une fenêtre, fut finalement sauvé par la femme d'un des égorgeurs. »

Le portrait est fini et fort ressemblant, note Danloux, qui reçoit de Mlle Roussée, à cette occasion « un petit billet fort honnête » accompagné de quelques bouteilles de Sillery. Aussi l'idée lui vint-elle de profiter de sa bonne grâce pour exécuter une étude plus décolletée :

« 28 Octobre : Ne trouvant pas de modèle, j'ai prié Mlle Roussée de m'en servir. Elle y consent. Je veux la peindre en Erygone, pressant dans ses doigts une grappe de raisin. C'est sous cette forme que Bacchus s'en fit aimer. Elle passe pour avoir la peau blanche et la gorge belle ; Tiennette viendra demain pour l'ébauche du corps. Elle me dit avoir deux peaux de tigre que le Marquis de Genlis tenait du Duc d'Orléans. Il les a données à son amie qui en a arrangé une elle-même, pour se faire peindre en « vrai costume de bacchante. »

Comme Danloux allait le matin la prier de remettre à plus tard, il se rencontre avec Jules de Montblin, un jeune étourdi arrivant d'Allemagne, qui aurait eu le droit, il nous semble, de s'opposer à ce déshabillage. Heureusement qu'il n'en fut rien !

« Je finissais mes lettres, quand arrive Mlle Roussée, écrit l'artiste le 6 Novembre. Je commence à l'esquisser en bacchante. Elle s'y prête au point de se déshabiller jusqu'à la ceinture, découvrant à mes yeux une gorge et des bras magnifiques de forme et de couleur. »

La seconde séance, consacrée au savoureux tableau, n'est pas moins suggestive :



Mademoiselle Etiennette Roussee



« Mlle Roussée vint à dix heures précises et, ma foi, ses épaules sont si belles que je ne pus m'empêcher d'y déposer un baiser, plutôt comme hommage rendu à sa beauté que pour tout autre sentiment. Elle me laisse faire, mais me prie de m'en tenir là, parce qu'ayant disposé de son cœur, elle ne pouvait en aucune façon s'engager avec moi, ni m'accorder autre chose que son amitié; sur quoi, note-t-il avec une nuance de regret, je terminai mon esquisse en moins d'une heure. »

Espérons que l'hommage rendu à la jolie marchande de vin de Champagne fut couronné, comme on disait au dix-huitième siècle. Nous n'en sommes d'ailleurs qu'aux préliminaires. Le 16, Danloux sort chercher les couleurs nécessaires à l'étude définitive :

« Je rentre et travaille à mettre en place le dessin du portrait de Mlle Roussée. Elle arrive; j'ébauche sa tête. Je la crois un peu timbrée, comme d'ailleurs toutes les femmes de sa sorte... Elle veut danser à l'Opéra anglais, se faire connaître et, pour cela, apprendre; ce sera un moyen pour mieux vendre mon vin, dit-elle... Elle parle beaucoup pendant que je la peins et ne dit cependant pas grand chose. »

Le 17 Novembre, il a gelé très fort la nuit, et Danloux, qui voit de sa fenêtre le confiseur faire ses provisions de glace, craint pour la santé de son modèle :

« Mlle Roussée vint à dix heures. J'avais fait allumer un bon feu. Elle se déshabille et ne souffre pas trop du froid. J'ébauche la gorge et les bras. Elle me parle de Mlle Duthé, qu'elle suppose assez âgée et me force à lui dire l'âge que je lui crois. Tout ce que je puis affirmer, reprend-elle, c'est qu'il y a vingt ans, M. de Genlis vivait avec elle... »

Les jours qui suivirent, Danloux termina sa bacchante, troublante image qu'un amateur inconnu possède, sans se douter du nom du modèle ni peut-être de celui de l'auteur. En 1795, une seule mention au Journal, de la main de Mme Danloux, qui n'est pas tendre pour la pécheresse :

« Comme nous allions nous mettre à table, vint Mlle Roussée. C'est une fille qui, pour se donner l'air honnête, vend du vin et paraît vivre de ce commerce. Elle est de la société de Mlle Duthé, ou plutôt sa complaisante. »



Autour de ces demoiselles, passant de l'une à l'autre, les admirant comme de juste et les morigénant parfois, apparaît un type original d'ami des femmes, heureux d'évoluer dans un milieu qui lui est propre. Le galant Dellon ne semblera donc pas déplacé dans leur compagnie? Un jour qu'en visite chez la Duthé, Danloux s'amuse à lui dessiner quelques coiffures pour aller au spectacle, « surtout une manière de petit turban qui obtient sa préférence », Dellon arrive au sortir d'un dîner à l'ambassade de Venise, et fait des folies avec la petite Roussée qui parle de débuter à l'Opéra.

Ce Dellon, esquissant des entrechats et paraissant assez gaiement digérer le pain amer de l'exil, d'autant qu'il est d'origine suisse, a servi de gouverneur à Robert Lee, le jeune anglais promené par lui à travers l'Italie pour lui montrer les jolies femmes encore plus que ses monuments. Le peintre l'a rencontré chez les Foster, et dans ce milieu de femmes galantes que le souci de son art l'oblige à fréquenter. Une après-midi Dellon, après avoir lancé « quelque saloperie », s'est chamaillé avec Mlle Roussée, ce qui lui vaut, après son départ, un habillage de la belle façon :

« Quel homme est-ce donc que ce Monsieur? demande la Roussée à son amie Duthé qui répond : « Il a bien tort en vérité, car un compagnon de voyage pour de l'argent n'est pas de conséquence; cependant, si je n'ai pas pour lui toutes sortes d'égards, il le trouve mauvais. Je n'en ai



La Duthé à 20 ans.
Par Le Guay, Collection de M. Guérin-Le Guay.

qu'à cause de Mr Lee dont il a été le guide dans son voyage en Suisse et en Italie : Il lui a donné cinq cents louis et l'a défrayé de tout. »

L'artiste entend dire qu'on le croit payé par le parti jacobin et, comme Danloux

voit des partisans de la Révolution partout, il se figure que Dellon feint le contraire, afin de savoir leur façon de penser... Toutefois, bien qu'il se méfie, sa physionomie est si familière à Londres qu'il la désire pour corser son *exhibition* permanente :



La Baigneuse surprise.
Collection de M. Henri Rochefort.

« Je fus chez M. Dellon pour le prier de me laisser faire son portrait, parce qu'il est fort connu et aimé dans ce pays-ci. Il demeure en haut de Piccadilly. Il consent à ma demande, me promet de venir à deux heures et tient parole; je commençai son buste et le préparai au point que je m'étais proposé pour le finir demain. »

Mais l'homme propose... Le lendemain, pendant que l'artiste prépare ses couleurs, arrivent des visites, Pombelle, la Duthé, Mme Huntley : « Il m'est impossible de finir la tête, notera-t-il, je laisse là le portrait de Dellon. » Danloux ne le reprendra que plus tard, alors que son modèle, revenu de Bath, la ville de plaisir, lui conseillera d'y exécuter gratis des portraits pour s'y faire connaître, surtout ceux des maîtres de cérémonies, « ces gens-là étant souvent plus utiles que des personnes de qualité ».

A la date du 31 Août, reprise du portrait de Dellon :

« Je lui parle politique tant que je peux, pour l'engager à rester le plus longtemps possible, et je lui parle filles parce que c'est avec elles qu'il a passé une partie de sa vie. Il supporte la séance sans impatience... »

Cette tête, que Danloux comptait enlever en deux séances, à laquelle il travaillait encore en Septembre, un jour que Romney l'en complimente, pourrait être le *portrait d'homme* légué au Musée du Louvre par la Princesse Mathilde, la femme de goût qui avait souffert de n'y rencontrer aucune toile de notre artiste.

Si ses traits furent étudiés avec zèle, l'homme ne lui agréa pas, séparés qu'ils étaient par la politique et le reste ; un jour qu'il l'a rencontré chez une de leurs amies communes, « M. Dellon fait le fat et je m'aperçois qu'il met une distance entre moi et lui ; je m'en félicite car je ne fais aucun cas de sa personne ». Dellon lui amènera pourtant des anglais comme Lord Momington, surtout des visiteuses, sinon des clientes. Le 29 Novembre, au cours d'une séance, il lui présente Mrs Hadges et Mrs Wilkinson :

« Ces dames se félicitent sur leur teint. Quand elles sont parties, Mlle Duthé me dit : Comment les trouvez-vous ? — Comme cela, répondis-je : Mrs Hadges a de jolis yeux et de belles dents, mais elle a l'air usé, et l'autre, plus fraîche, a l'air commun. — Je crois bien, reprit Mlle Duthé, que Mrs Hadges a l'air usé ; si vous saviez la vie qu'elle mène ! Accouchée il y a dix jours, elle conduit une carriole au grand air, prend tous les jours du laudanum pour pouvoir dormir et n'écoute que son plaisir. Figurez-vous que c'est une femme comme il faut ; elle fréquentait les personnes de la première qualité et fût présentée à la Cour d'Angleterre. A présent aucune femme ne la voit, elle est absolument tombée dans le mépris de la bonne société ; son mari a voulu divorcer, mais n'a pu apporter des preuves assez légales pour y parvenir. Elle est au rang des *demoiselles* (1). Je l'avoue, ce langage dans la bouche de Mlle Duthé m'a infiniment frappé. J'ai supposé depuis qu'elle doit être fort méprisable à ses propres yeux. »



De toutes les figures peintes à Londres en 1792, la plus intéressante restera celle de la célèbre Rosalie Duthé. Danloux ne fut pas le premier à rendre l'hommage dû à sa beauté. Lemoine en a fait un bijou dans son dessin, popularisé par la gravure en couleur de Janinet. Le miniaturiste Le Guay l'a représentée montrant la silhouette de son patron vénéré, l'Amour. Perrin, lit-on dans les *Mémoires secrets,* fit deux portraits d'elle, « l'un très grand où il la représentait en pied, dans le costume à la mode ; l'autre, plus petit, avec tous les détails de ce beau corps, si connu que le peintre ne fait rien voir de nouveau à personne ».

(1) Reconnaissons au passage en Mrs Hadges, la sœur de lady Legard dont nous entretient Mme de Boigne dans ses *Mémoires.*

D'où sortait la trop aimable blonde, toujours vêtue de blanc ou de rose, éclatante encore de fraîcheur malgré ses quarante ans sonnés? Quand le 16 Juillet 1792, au cours d'une séance, Danloux lui demande si elle est parente de la danseuse de l'Opéra :

« Oh! non, répond-elle, je n'ai aucun parent de ce nom qui n'est pas le mien (1), car je m'appelle Gérard de mon nom de famille, et tenez, en voilà la preuve! Elle tire alors de sa poche une lettre de son père signée Gérard, officier d'artillerie et chevalier de Saint-Louis. Il est mort depuis peu de mois, ajouta-t-elle, et il tenait de sa fille, car, en mourant, il a laissé une maîtresse de dix-huit ans au plus. Sur l'invitation de M. Perregaux, je lui ai fait donner cinquante louis. »

On pouvait lire dans Bachaumont : « Mlle Duthé est une des courtisanes les plus renommées de la capitale. L'honneur qu'elle a eu de donner les premières leçons du plaisir à M. le Duc de Chartres, l'a mise en grande vogue. C'est une blonde fadasse, d'une figure moutonnière, qui n'annonce aucune pétulance, aucun esprit, mais *à la mode*, c'est tout dire. Elle appartenait en dernier lieu au Marquis de Genlis, marié à une des plus jolies femmes de la Cour, et qui trouva plus doux de se ruiner avec cette fille... »

Le même chroniqueur nous apprend qu'à la promenade traditionnelle de Longchamp un vendredi saint, son carrosse traîné de six chevaux fut tellement hué et entouré par la foule, qu'il ne put « entrer en file », ce qui l'obligea de se retirer. Le Comte d'Artois faisait alors des folies pour elle. N'avait-on pas dit que le prince, souffrant d'une indigestion de gâteau de Savoie, venait prendre du thé à Paris?

Du Comte d'Artois « la grande impure » était passée au jeune Duc de Bourbon, fils du Prince de Condé. Après les princes, nombre des beaux fils de la noblesse et de l'étranger... La liste, qu'elle seule aurait pu dresser, serait trop longue. Le Prince de Galles la lui demandera!

Dans une séance de pose, Danloux, pour l'animer, la fait jaser. Elle lui raconte que sa maison à Paris fut toujours le « réceptacle » des anglais, parce qu'on y était fort à l'aise, mais elle évitait qu'on y jouât, pour empêcher la mauvaise compagnie de s'y introduire.

« A vendre beau tableau représentant *Danaé recevant une pluie d'or dans le Tonneau des Danaïdes*. « S'adresser à Mlle Duthé », lisait-on dans les feuilles d'annonces. Sa prodigalité l'avait fait surnommer ainsi, et la pluie d'or n'était nullement fictive :

« Je n'oublierai jamais, disait-elle à son peintre, l'effet que produisit sur moi la somme de vingt-quatre mille livres en or que je reçus un jour. Je répandis l'or sur le parquet et je me roulai dessus en disant à une de mes cousines : Si jamais je deviens malheureuse, comme je le crains, je pourrai dire au moins que j'ai roulé sur l'or. »

L'histoire de sa maison n'indique pas non plus une personne de sens bien rassis. Mlle Duthé assure qu'elle lui a coûté dix-sept mille louis toute meublée, mais M. Seguin, l'homme d'affaires du Duc d'Orléans, l'avait beaucoup volée. Elle la vendit à Mme d'Albert, une provençale entretenue par l'ambassadeur de Russie. Quand elle voulut la ravoir, il fallut la payer dix mille francs de plus.

Mme Vigée-Lebrun, dans ses *Souvenirs*, lui a consacré quelques lignes à propos des jardins du Palais-Royal, fréquentés par le monde galant : C'est là, écrit-elle, que j'ai vu pour la première fois l'élégante et jolie Duthé, qui se promenait avec d'autres filles entre-

(1) C'est un malentendu : Mlle Duthé veut dire que ce n'est pas son vrai nom; mais elle débuta à l'Opéra, et il n'y a pas eu deux Duthé.

tenues, car jamais alors aucun homme ne se serait montré en compagnie de ces demoiselles... Cette même Duthé était souvent accompagnée par un anglais si fidèle que, dix-huit ans après, je les ai revus au spectacle à Londres. Reconnaissons Mr Lee au passage.

Lorsque la Révolution devint trop dure à son genre de commerce, la Duthé, pour qui l'Angleterre était loin d'être inconnue, s'empressa d'y retourner. Dellon, interrogé par Danloux, assure que si elle avait le talent d'écrire, bien des choses piquantes égaieraient le récit de sa vie :

« En arrivant dans ce pays-ci, me dit-il, elle avait pris une petite maison, et j'y étais un soir, qu'au Prince de Galles lui demandant combien elle avait eu d'amants, Mlle Duthé répondit ne savoir trop. Cependant elle en fit une liste en trois colonnes; dans la première se trouvaient ceux qu'elle appelait les bons, dans la deuxième les médiocres, et les mauvais dans la troisième. Ils étaient au nombre de trente-quatre pour la plupart anglais, quelques polonais et allemands, peu de français. Je lui fis observer que je ne voyais pas dans cette liste Lord Cholmondley : Non, répondit-elle, parce qu'il est trop mauvais ! »

Telle était la nymphe sans préjugés que Danloux allait fréquenter et peindre. L'une de ses lettres d'introduction portait son adresse de la main de Mme Dugazon, l'incomparable *Nina*. Peu après son arrivée, exactement le 25 Avril 1792, il la lui remettait en mains propres :

« Elle était seule, m'a fort bien accueilli et me paraît une excellente créature. Elle me dit avoir reçu une lettre de M. Perregaux, banquier à Paris, qui lui parle de moi et désire avoir son portrait. Aussitôt rétablie d'une affection du cœur dont elle souffre, elle fera appel à mes pinceaux. »

Plusieurs semaines s'écoulent, sans que l'on convienne d'un jour; enfin le 2 Juillet la courtisane arrivait à l'atelier avec Dellon :

« Elle prend séance pour l'esquisse en petit de son portrait et se décide à poser dans l'attitude d'une femme qui attache dans son boudoir, au-dessus du canapé, un tableau représentant un *Sacrifice à l'Amitié*... Elle est douce, bonne, a le meilleur ton, et joint tout plein de grâce à beaucoup de simplicité. »

Nouvelle séance le lendemain, suivie d'un dîner d'amis des deux sexes, M. de Saint-Léger le frère du colonel, un aimable anglais de la société *of fashion*, M. Adamson, Mme Hébert... et Danloux.

« Le 6 Juillet, Mlle Duthé vient à deux heures; j'ébauche le bras. Elle me dit qu'elle se plaisait à servir de modèle et que si je voulais, elle oterait son déshabillé, ce que je refusai parce qu'elle était enrhumée. Nous parlâmes de son amant. Il est d'un caractère fort sauvage, et n'aime pas les figures étrangères, mais elle est sûre que je lui plairai. Elle lui a montré les lettres reçues à mon sujet; à coup sûr, je serai de sa société. J'ai été surpris que cette femme, qui a été l'élégante la plus recherchée, la plus en vue, et riche comme elle est, soit aussi dénuée de prétention... »

Les jours suivants, la Duthé pose quelques instants, et l'aimable portrait se précise : « Je le crois fort ressemblant. »

« Je travaillais à ébaucher le reste de la figure, lorsqu'elle vint avec Tom Lee, cousin de son amant. Il me paraît un des anglais les plus parlants. Il a voyagé en Italie et nous en avons beaucoup parlé. Il a été enchanté des ressemblances de mes portraits et de leur facture... »

Une autre fois qu'arrive à l'atelier Mme de Nauzières, l'artiste, tout en peignant, se trouve obligé de subir des dialogues dans le goût de celui qu'il rapporte comme spécimen du genre, à la date du 14 Juillet 1792 :

« Il y avait peu de monde hier au Ranelagh. — Oui, mais il était fort bien composé. — Avez-



L'Amour ailé.
Croquis de l'album du général Danloux.

vous vu Mme Fitz-Herbert faire la coquette avec M. Charles de Noailles et sortir avec lui ? Il est vrai que Miss Pigget leur servait de chaperon, mais elle a tort, car si le prince le savait ! — Oh ! le but de Mme Fitz-Herbert est précisément qu'il le sache, et s'aperçoive qu'elle peut encore inspirer des passions. — Qui était ce grand homme long qui se promenait avec Tiennette ? — Je ne sais, elle est si dissimulée, mais je crois que c'est son tenant. Je suis rentrée à trois heures. — Moi, un peu plus tôt. — Où allez-vous ce soir? Moi, je vais au Vauxhall ; venez-y. — Oh non ! il faudrait faire une autre toilette. — C'est inutile ; vous êtes fort bien comme cela. On n'y rencontre que des bourgeois ; il est de bon ton d'y aller simplement vêtue. — Eh bien, j'irai ! »

Quand son modèle tarde à venir, sa jolie voisine obligeamment la remplace :

« Je vais chez Mlle Roussée la prier de me prêter son bras pour finir celui de Mlle Duthé : Elle veut bien. Nous parlons de son amie, qui est bonne mais dépense mal ses largesses, aidant des gens qui ne le méritent pas et refusant de rendre service à des malheureux. C'est la nonchalance qui en est cause, car s'il fallait se donner de la peine, elle ne le ferait pas. Vous n'avez pas idée de sa paresse, me dit Mlle Roussée, elle restera cinq heures de suite sur un canapé, sans s'occuper même de lecture. Elle a de l'esprit naturel, et l'air niais avec lequel elle dit souvent les choses les plus piquantes, leur donne plus de valeur surtout quand on la connaît assez peu pour ne pas voir que ce n'est pas de sa faute. »

Désireux de la placer sur un fond bleu, la couleur des blondes, le peintre emprunte à Mme Fichu, la marchande de modes, des morceaux de taffetas destinés à figurer les rideaux et le meuble. Bien qu'elle ait eu un moment la fantaisie de lui faire changer le fond de son tableau, il réussit à l'y faire renoncer :

« 27 Juillet : Mlle Duthé vient me voir le matin, au moment où je travaillais aux rubans de son corsage. Elle se place derrière moi et prétend trouver grand plaisir à me voir peindre. Elle chante de joyeux couplets et cela me distrait; ils ont été faits à son intention à la première représentation des *Trois Fermiers,* sur l'air : *Quand Louis me dit ma Louise...*

« Elle avait beaucoup aimé cette chanson... Quelqu'un s'en étant aperçu, Mlle Duthé, en rentrant chez elle, trouva trois couplets fort bien faits, où elle était comparée aux Trois Grâces ensemble. Chacun d'eux finissait comme dans la chanson : *Si j'en juge d'après mon cœur...* Le Duc d'Orléans qui soupait chez elle ce soir-là, prit la chanson et la parodia dans le style...

« Elle resta jusqu'à quatre heures et demie, et m'apprit que M. Lee allait partir bientôt; alors nous dînerions ensemble plus facilement et nous bannirons, autant que possible, l'ennui anglais. »

Comme Danloux lui demande quelle existence elle mène pendant les six mois de campagne chez son amant, la Duthé répond qu'elle s'y ennuie à mort :

« Leur vie est d'aller presque tous les jours à la chasse. Ils rentrent faire leur toilette, on dîne

et elle laisse boire ces Messieurs. Quoique seule de femme, elle est obligée de s'en aller aussitôt le dessert fini... »

Avant que le portrait s'achève, disons de suite notre embarras, car il en existe deux. Quel était celui destiné à l'ami Perregaux? « Il n'est pas tout à fait fini, lui écrivait-elle; tout le monde le trouve très ressemblant; j'espère qu'il vous plaira! » et versant une larme sur MM. de Guiche et de Lusignan, dont elle a vu les noms au nombre des victimes, elle ajoutait naïvement « qu'il ne faut pas mourir quand on a de quoi vivre! »

De dimension à peu près égale, celui qui passe pour avoir figuré à la vente de la Duchesse de Raguse, fille de Perregaux, semble moins travaillé, moins minutieusement exécuté que la toile reproduite ici, bien qu'absolument semblable quant à la pose et l'attitude. Quelques différences peut-être dans la teinte de la robe ou la nuance de la ceinture feraient croire à une réplique.

Nouveau dîner, le 1er Août, jour où la Duthé passe chez Danloux pour l'inviter, Mr Lee étant parti dans ses terres. Rencontre de Saint-Far et Mme de Nauzières, venus « comme seraient mari et femme » :

« Après le dîner, qui finit à neuf heures et quart, elle nous proposa d'aller à pied à Vauxhall, éloigné de plus de trois milles. Chacun de nous accepta. Il faisait un magnifique clair de lune. Je n'avais jamais vu cet endroit-là. On voit qu'on y a fait d'excessives dépenses, mais l'effet n'y répond pas. La décoration y est comique; les illuminations sont belles mais tristes et monotones; la musique de mauvais goût. Les anglais et les anglaises qui s'y promènent me font l'effet d'âmes qui errent dans les Champs-Elysées avant de passer le Styx. J'ai payé deux shellings par place.

« Nous sommes revenus à pied. M. de Saint-Far et Mme de Nauzières, qui ont tous deux de l'embonpoint, n'en pouvaient plus et sont rentrés chez eux. J'ai accompagné Mlle Duthé avec Mlle Roussée. Elle voulait me retenir à souper, mais je refusai... Chemin faisant, je réfléchissais que je n'étais pas à ma place au milieu de ces femmes; elles sont gênées et moi aussi. J'aime la gaieté et parfois quelque chose de plus, mais lorsque j'entends sortir de la bouche d'une femme quelque gaudriole, j'aime à m'apercevoir qu'elle n'a pas l'habitude d'en dire. Il en est de même lorsqu'il s'agit d'en faire. »

Le 10 Août, Dellon l'ayant engagé à passer un instant chez la Duthé, comme le plus sûr moyen de savoir si elle viendra le lendemain, Danloux s'y rend :

« Je m'habille un peu plus proprement et j'arrive à neuf heures. On est encore à table. Il y avait Mme de Nauzières, M. Adamson, M. Dellon, un monsieur que je ne connais pas, qui parle parfaitement le français. Je refuse de boire. On monte au salon; on parle musique. Mlle Duthé chante plusieurs morceaux d'*Iphigénie* qu'elle me dit avoir appris sans musique, absolument comme un perroquet. Elle chante fort agréablement, et même a l'air d'y mettre de l'expression.

« Elle ne manque pas d'esprit naturel, mais son air niais peut quelquefois lui avoir donné la réputation d'être sotte. Cependant elle a beaucoup de tact et de finesse. M. de Saint-Far arrive. Il a l'uniforme de Brightestone. On lui demande s'il y va? Il paraît qu'il n'est plus aussi bien avec le Prince de Galles. Mlle Roussée, toute parée, passe un instant en allant au Ranelagh avec Mme Huntley, car c'est le dernier jour. Pour Mlle Duthé, son mal de gorge la retient... »

Quelques jours se passent; son modèle d'ailleurs est souffrant :

21 Août : « Je me remets au tableau de Mlle Duthé et je peins une couple de livres sur le canapé. M. Dellon m'annonce sa visite dans la matinée... Un moment après elle s'excusait d'avoir été toujours malade et n'en avait pas l'air plus triste. Elle se trouve heureuse d'être *une philosophe sans le savoir*, et dit là une grande vérité, car elle vient de perdre vingt-huit mille livres de rente sur le Duc d'Orléans. Mlle Duthé paraît fâchée de ne pas avoir vendu sa maison de la Chaussée d'Antin lorsque je lui ai conseillé, et me dit posséder encore de l'argenterie chez M. Perregaux. Je lui donne le conseil de la faire venir tout de suite. Elle avait de la peine à comprendre qu'elle ne pourrait perdre sur de l'argenterie. »



Mademoiselle Duthé



22 Août : « Je reviens travailler au portrait de Mlle Duthé, qui arrive avec Mr Robert Lee ; il est très content. Voici l'abbé de Saint-Far et Mme de Nauzières qui raconte avoir aperçu M. de Curt rentrant à sa maison pour se faire peigner, laissant voir qu'il avait dormi chez Mme Huntley. Le Vicomte de Laval, père du Comte Mathieu de Montmorency vient pour rencontrer l'abbé de Saint-Far, et reconnaît Mlle Duthé. Tous deux s'embrassent. Il a passé la nuit pour venir de Bath, et prend ce soir le mail-coach afin de se rendre à Bruxelles. Il lit une lettre datée du 15 de Paris, où l'on dit que le roi est séparé de la reine, de ses enfants et de sa sœur dans une des tours du Temple... Ce M. de Laval me produit l'effet d'une tête à l'évent, chez qui l'adversité n'a pas encore effacé l'insolence du courtisan. Il parle devant moi des événements comme s'il me connaissait particulièrement, et ne daigne pas me regarder. »

Le 28 Août, nouvelle séance où Danloux peint la main et le buste d'après nature. Quoiqu'elle perde encore cent livres st. de revenu sur les 12.000 francs qu'elle a sur le roi, Mlle Duthé est fort gaie et chante une grivoiserie assez drôle sur l'imitation du chant du rossignol : « Je la lui demanderai par écrit. »

« Je la félicite sur sa gaieté. Lorsque je ne la connaissais que de vue, je ne l'aurais jamais soupçonnée d'être aussi gaie. — Oui, me dit-elle, j'avais l'air très sérieux et je suis en effet tout l'un ou tout l'autre. Elle est très fâchée d'avoir laissé si longtemps ses affaires dans les mains de M. Perregaux, et craint pour ses fonds, le bruit courant que plusieurs banquiers, dont il fait partie, sont compromis pour avoir avancé de l'argent au roi. »

Le 1er Septembre, venue pour faire retoucher les yeux que Robert Lee voudrait « plus sortants », la Duthé raconte ses chagrins :

« M. Perregaux l'a prévenue que, considérée comme émigrée, on avait mis sa maison en vente. Elle a été chez un notaire avec Mr Lee pour faire constater qu'elle n'a pas quitté l'Angleterre depuis six années consécutives ; d'avance elle s'en console. Si sa maison est vendue, elle n'aura plus de portier à payer ! Il n'y a qu'une femme de son caractère pour se permettre pareille plaisanterie lorsqu'on perd toute sa fortune !

« Mlle Duthé m'invite à dîner... J'ai accepté, en dépit de ma promesse de n'y aller que lorsque je ne pourrais faire autrement, car ce genre de société ne me convient pas ; il n'est fait que pour des gens sans état, qui veulent se ruiner ou qui le sont... »

Le 2 Septembre, l'artiste se promène dans Saint-James Park pour amener l'heure :

« En arrivant, Mme de Nauzières m'annonce que Saint-Far ne viendra pas, parce qu'il dîne chez Lady Melbourne..., Mlle Duthé me fait signe qu'elle ne peut parler, s'étant fait tirer du sang après son refroidissement... Puis arrive Robert Lee et nous nous mettons à table à sept heures et quart. La conversation s'engage sur l'Italie. On parle de la Marquise Lepri qui vit avec un anglais dont elle a une fille ; de la Princesse Ruspoli... M. Robert Lee se grise un peu et se dispute vers la fin avec M. Dellon. Il a le vin assez mauvais. »

Cependant le gracieux tableau, peint sous nos yeux pour ainsi dire, s'achève. Danloux travaille encore « aux petits détails », mais peut s'écrier enfin : « J'ai fini le portrait de Mlle Duthé ; il est assez bien, surtout fort ressemblant en beau » :

« Je lui rappelle le temps passé, et combien de fois j'ai admiré sa gorge. — Oui, me dit-elle, j'étais assez bien, car plusieurs peintres ont désiré faire mon portrait. — Mais, lui dis-je, vous êtes encore d'une taille superbe et votre col, s'il était un peu plus gras, aussi beau qu'autrefois. Alors, elle me montra, par dessus son fichu, la forme de sa gorge : je la vantai. Encouragée par ces éloges et peut-être davantage par la persuasion d'être encore belle, elle la découvrit nue. J'avoue que je m'empressai de lui rendre hommage, en y déposant un baiser, reçu par sa main, qu'elle y plaça en me disant que ce n'était pas à moi qu'elle la montrait, mais seulement au peintre... »

L'arrivée inopportune de l'officieux Dellon, venant annoncer la visite prochaine de l'ambassadeur de Venise, rompt le charme, mais ce geste à la Phryné n'était-il pas la récompense méritée de tant de labeurs ? L'œuvre exquise demeure bien française. La blonde courtisane, toujours désirable, se renverse à demi dans un mouvement

à la fois gracieux et inattendu, se détachant à souhait sur la draperie de taffetas bleu. Le tableau qu'elle y accroche, figure le don emblèmatique de son image à son ban-



Femme du début de la Révolution.
Peinture attribuée à Danloux. Collection de M. Kraemer

quier Perregaux, le « cher bon ami » de toutes ces dames du monde dramatique, qu'elles se nomment Guimard, Contat ou Duthé.



Rappelons quelques historiettes de la célèbre hétaïre parlant des hommes qui lui plaisent... et des autres. Ce que l'indulgent Danloux dut en entendre !

« Mlle Duthé vient bavarder un moment. Elle est fort gaie, me parle en riant des pertes d'argent qu'elle éprouve et dit n'être sensible qu'à l'amour, et d'une jalousie à tout faire craindre, quand elle aime. Alors l'objet aimé devient son esclave.

« Elle me cite le Prince d'Arenberg comme celui qu'elle a le plus aimé. Elle en était arrivée à ne pas le laisser sortir de sa loge au spectacle. Son frère l'aveugle (1) lui avait été présenté. L'ayant tâtée et complimentée sur sa taille, il lui demanda de ses cheveux et après les avoir coupés lui-même, lui donna en échange un anneau monté en beaux diamants.

« Mlle Duthé en a voulu à M. de La Marck de lui avoir enlevé son amant sous prétexte qu'il se perdait dans les bras d'une femme. Il fut un an sans revenir; plusieurs se présentèrent et furent bien reçus, surtout Lord Chesterfield, qui par amour pour elle, manqua l'ambassade d'Espagne. Elle en eut plusieurs fois de riches présents, notamment une parure qui ne manquait pas d'originalité. Ce grand seigneur lui dit un jour : J'ai appris, ma chère amie, que le Prince d'Arenberg est de retour et je crains fort de mériter de son fait certaine épithète employée par Molière et commençant par un *C*. — Le fait est, lui répondit Mlle Duthé, que ça pourrait arriver, mais si cela peut vous consoler, je vous promets que chaque fois que j'y aurai concouru, je vous en ferai part.

« Quelque temps se passa sans que Lord Chesterfield reçut aucun avis et il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise, la pressant de lui dire s'il était... ce qu'il craignait? — Eh bien! lui dit-elle, puisque vous le voulez absolument savoir, vous l'avez été dix fois. — Lord Chesterfield se retira et lui apporta peu de jours après un *C* fait de dix diamants, chacun d'une valeur de huit cents francs. C'est, dit-il, pour vous punir de vos infidélités et vous forcer d'y penser quelquefois... »

Betzi.
Cahier de croquis de Mlles de La Filolie.

L'histoire de M. de Montigny, pour n'être pas plus édifiante, reste assez délicate à raconter... :

« J'appartenais alors au Duc de Bourbon qui était charmant mais n'avait pas un sol à sa disposition. Ma situation menaçait de devenir critique, lorsque je reçus la visite de M. de Montigny, trésorier des Etats de Bourgogne, qui me demanda la faveur d'une nuit et m'offrit mille louis.

« M. de Montigny, sans être laid, était court, rougeaud et point distingué. Cependant le désir de sortir d'un pas difficile l'emporta sur le sentiment de répugnance qu'il m'inspirait, et j'étouffai le scrupule d'une infidélité au Duc de Bourbon en me disant qu'après tout le cœur n'y était pour rien. Bref j'accordai à M. de Montigny un rendez-vous chez moi à minuit à quelques jours de là.

« Or le lendemain soir, m'étant mise au lit après avoir soupé avec le prince, j'entendis frapper à la porte de ma chambre à coucher, et je vis entrer sur la pointe du pied M. de Montigny, que mes gens, croyant à un rendez-vous, avaient laissé passer. — Vous me pardonnerez, belle amie, me dit-il, d'avoir devancé de deux jours le moment que vous avez bien voulu me fixer. — Monsieur, répliquai-je, je vous trouve aussi indiscret qu'imprudent, et je vous invite à vous en tenir aux termes de nos conventions... Vainement je m'épuisai en protestations! M. de Montigny se méprenant sur les motifs de ma résistance, déposa sans sourciller les vingt mille livres en bons billets sur

(1) C'est en Septembre 1775 que le Prince d'Arenberg, gendre du Comte de Lauraguais, en chassant avec Lord Gordon dans sa terre de Flandres, reçut un coup de fusil de cet anglais qui lui creva les yeux, mais sans faire craindre pour sa vie *(Mémoires de Bachaumont)*.

un guéridon, puis après avoir gravement placé sur sa tête un bonnet de nuit qu'il avait retiré de sa poche... A cette vue, je ne pus me contenir, et oubliant la situation précaire dont il dépendait de moi de sortir, je me pendis au cordon de sonnette de mon alcôve.

« Mais vous ne songez pas à ce que vous faites ! Que vous êtes enfant, me disait M. de Montigny ! A ce moment, mon domestique en bras de chemise entra suivi de ma femme de chambre en déshabillé de nuit : Allez, dis-je au laquais, chercher un fiacre pour Monsieur !

« M. de Montigny se rhabille, en disant qu'on ne traite pas ainsi un homme de sa qualité, que je lui crée une situation d'autant plus ridicule qu'il a prévenu chez lui qu'il ne rentrerait pas de la nuit; puis, ramassant ses billets, il s'éloigne furieux. Le lendemain, je confessai mon aventure à Genlis qui me gronda de mon étourderie et au Duc de Bourbon qui haussa les épaules : « Je trouve fort ridicule, me dit-il, qu'un subalterne, une façon de secrétaire au service de mon père (1), se permette de sacrifier mille louis à une nuit de plaisir. »

« Six mois s'étaient écoulés, lorsqu'un soir au bal de l'Opéra, quelqu'un me demanda si j'étais toujours une étourdie ? Je reconnus sans peine M. de Montigny à sa voix, qui était tour à tour haute et basse, ce qui produisait un effet singulier. Il me presse de lui accorder un rendez-vous. Genlis me le conseille très fort, en ajoutant que j'en sortirais saine et sauve... Je cède donc et le lendemain soir... Au réveil, il en était réduit à s'excuser, mettant sur le compte de l'émotion et d'une rage de dents, une conduite peu en rapport avec l'ardeur qu'il témoignait la veille. Néanmoins il déposa les mille louis sur une table. Je me mis à rire : Eh bien ! lui dis-je, je suis belle joueuse; à ce soir la revanche... Hélas ! ce pauvre Montigny ne parvint jamais à se réhabiliter. Je ne le regrettai pas autrement, mais j'eus le tort d'ébruiter sa mésaventure, que tout le monde sut et dont le récit égaya même le roi. »

Le 28 Septembre, Mlle Duthé vient voir s'il n'y a rien à retoucher au tableau, et désire savoir, avant d'en commander un second, à quoi elle s'engage :

« Mlle Duthé me demande le prix de son portrait ? Je lui réponds cinquante guinées et la bordure à part. Elle veut bordure comprise, et j'accède à son désir. Les anglais, suivant elle, trouvent cela trop cher, trop fini, et préfèrent payer moins. Je me querelle un peu à ce sujet et ne puis m'empêcher de dire que le besoin fait faire bien des sottises. Je me sens porté à m'appliquer moins... Alors je n'aurai plus de prix pour mes portraits ! Il me faudra demander combien on veut y mettre et je les ferai en conséquence ! »

Fort serviable, elle a cherché des clients pour son peintre :

« Elle a parlé à cinq ou six personnes pour les engager à venir me voir. Mr Lee amènera peut-être Lord Paget, qui est fort à la mode et d'une belle figure. D'ailleurs si ce dernier se faisait peindre, il pourrait aussi déterminer la Duchesse de Rutland...? »

Et puis la blonde enfant, qui ne se ménage guère, tombe malade. Ce n'est que le 19 Novembre 1792 que Danloux la retrouve :

« Mme de Nauzières et Mlle Duthé, dont c'est la seconde sortie, viennent me voir. Celle-ci est furieusement changée. Je remarque que chez ces créatures, toutes bonnes femmes qu'elles puissent être, le dépérissement de leurs charmes extérieurs produit le même effet qu'aux puissants la perte de leurs biens; cela les rend plus avenants. Aussi n'est-il pas d'honnêtetés qu'elle ne me fasse. Mlle Duthé m'invite à passer chez elle ce soir, et me reproche de ne pas la voir plus souvent.

« J'entrai chez Mlle Duthé. Elle me montra un portefeuille garni de ciseaux, couteau, crayon, montés en or, que le Prince de Galles venait de lui donner, et me fit lire aussi une lettre en français de sa main, en lui envoyant son portrait. L'orthographe était fort correcte; le contenu, un simple énoncé du regret de ne se voir représenté chez elle que par son portrait. Le prince la chargeait à la fin de dire bien des choses aimables à son ami le Duc d'Orléans, actuellement *Monsieur Egalité*. On dit que ce dernier a mis en vente la maison qu'il possède à Portland (Square ?). »

Elle disparaît pendant la saison des chasses et ce n'est qu'à la fin de Janvier 1793, qu'elle revient à Londres « tout à fait rétablie » et toujours agréable. Mlle Duthé « désire

(1) Le Prince de Condé était gouverneur de la Bourgogne, et Chartraire de Montigny, trésorier des États.

son portrait en grand et en buste » et prévient Danloux qu'elle fera prendre le lendemain son tableau par son cousin Souville. Le 23 Janvier, après avoir retouché de petits détails dans celui de Mrs Foster l'artiste inscrivait mélancoliquement : « Je suis bien fâché que ces deux portraits s'en aillent, car mon cabinet sera bien dégarni ! »

Disons qu'Aspasie continua de faire le bonheur des Anglais, et n'opéra sa rentrée, en bonne royaliste, qu'en 1816, au second retour des Bourbons.



Pour finir avec le côté « femmes » avant l'arrivée de la saine raison sous les traits de Mme Danloux, quelques mots sur deux figures épisodiques qui se profilent curieusement, à la cantonade, dans la vie de Danloux.

La rencontre de Betzi dans les rues de Londres ne saurait être tout à fait imprévue puisque c'est une ancienne passion du peintre, une femme galante dont les Goncourt ont même rappelé l'adresse toute rétrospective d'ailleurs: *Hôtel de la Chine, rue Neuve-des-Petits-Champs :*

« En sortant je rencontrai Betzi que j'avais connue autrefois à Paris chez Monet. Je la trouvai bien changée mais l'air heureux. Elle me dit qu'elle avait mal agi envers moi, qu'elle en était fâchée, et qu'il n'y fallait plus songer. Elle vivait avec un nommé Robinson. Je l'engageai à venir me voir parce qu'elle peut m'être utile pour mes modèles. Elle me le promit. »

Le 2 Août, visite de Betzi, explication de l'infidèle, la rupture étant mise par elle au compte de Miss Poutrey, autre anglaise qui l'avait entraînée; vague idée de renouer... mais où sont les ardeurs d'antan ?

« J'avoue que j'ai été tenté, non de l'aimer, mais de la punir par l'amour qu'elle-même a pu conserver... j'ai combattu contre moi sans force. Je fais quelques essais à demi. Elle me parle de son injustice, de la situation qu'elle avait autrefois... »

Plus fraîche, plus gracieuse est la silhouette de Polly, la jeune fille qui apporte aux pensionnaires le linge blanchi par Mme Fichu :

« Polly vient; je veux plaisanter avec elle et je m'avance assez pour qu'elle me dise que je lui fais de la peine et que je la crois méprisable... Je suis désespéré de l'avoir mise dans le cas de penser pareille chose et je lui fais mes excuses quoique je n'eusse cependant rien dit de malhonnête, mais à ses yeux j'en avais fait trop, apparemment. D'ailleurs je sentais qu'elle m'avait deviné. »

Danloux s'intéresse à la blonde aux yeux de pervenche : « On lui en fait trop faire à cette enfant qu'on dit poitrinaire ! » Toute la tablée se préoccupe également de sa figure candide et vante son air innocent. Une après-dînée qu'elle a monté je ne sais quoi chez Herman, M. d'Attilly la considère un moment :

« Mais elle est jolie cette fille ! s'écrie-t-il. Dites-moi, Herman, ne vous en êtes-vous point passé la fantaisie ? — Non, en vérité. — Bon ! — Non, vous dis-je. — Si je vous fais cette question, c'est que j'ai pour principe de ne m'avancer qu'à coup sûr. Je n'ai jamais eu de goût pour les sièges, et si je ne suis pas assuré d'avance du succès, me trouverais-je en présence de Vénus en

personne, et eussé-je dix ans de moins, que je n'y penserais plus... — Je ne pus m'empêcher de sourire. »

Allez croire à la vertu de ces figures de *Keepsake!* Quel n'est pas l'étonnement du naïf Danloux quand Mme Brice, le prenant à part, lui confie un secret, et ce secret, hélas! c'est que Polly est une petite coquine :

« Oh! me dit-elle, vous avez beau être surpris, vous le serez bien davantage quand je vous aurai dit qu'elle est grosse et que le Dr Poignant l'a constaté. Si vous saviez ce que nous savons sur son compte! C'est la première fois qu'elle est grosse, mais ce n'est pas son coup d'essai. — Ma foi, lui dis-je, vous me surprenez d'autant plus que, la croyant honnête, j'allais jusqu'au respect. Je vois qu'en ces sortes de choses, je suis encore et serai toute ma vie, bien nigaud! »





IV

Malgré le métier « qu'il possède au bout de ses doigts » et que lui envie la Marquise de Brézé, Danloux se ressent de la gêne commune à tous les émigrés, et fait argent de ses derniers objets de valeur. A plusieurs reprises il est obligé de demander des délais à Greenwood pour le paiement de son loyer, de faire des billets au propriétaire et d'emprunter quelques louis à son ami de Crutchent. Le 11 Juillet, il notera mélancolique-

ment : « Au matin j'étais sans argent; je n'avais plus qu'une paire de boucles d'argent et j'ai dû la mettre en gage. »

Un soir d'hiver, l'artiste doit aller chez plusieurs brocanteurs afin d'engager sa montre dont on ne lui offre qu'un prix dérisoire. Il se décide pourtant à la laisser chez un marchand d'Oxford Street : « On m'en donne cinq guinées. Je rentre chez moi accablé d'une tristesse mortelle : Si j'étais seul en ce monde, je crois que je me tuerais! »

Difficulté passagère, crise de spleen, effet du brouillard londonien : Danloux a trop de religion et son art lui offre assez de ressources pour qu'on prenne son exclamation au sérieux. Après ces accès de découragement, il se reprend à l'espérance ; ses amis le réconfortent ; ses travaux sont là au surplus pour le distraire de ses idées noires. Il écrira dans un de ces moments de détente :

« Nous sommes montés chez Herman où nous avons fait des folies. Blondel joua du violon; nous chantâmes, nous dansâmes après mille sottises qui nous firent passer le temps. En vérité, nous en avions tous besoin ! »

Ne nous étonnons donc pas que l'artiste ait accepté, malgré la gravité de l'heure, l'offre de passer la soirée à Haymarket. C'est à Saint-Far, venu pour lui dire combien son portrait, dont tout le monde fait l'éloge, a de succès, qu'il doit, sous la forme d'un jeton d'ivoire, son entrée à la représentation du *Pirate* « fort joli opéra » qui aura du moins le mérite de le distraire quelques heures :

« La musique est empruntée à des auteurs de différents pays. La scène se passe à Naples et les vues, assez exactes, sont bien peintes. L'une d'elles figure le Vésuve jetant du feu et de la fumée... Les meilleurs acteurs y chantent, Mesdames Crough, Storace, Bannister, etc. J'ai compris plutôt la pantomime que les paroles. »

Passons sur le sujet, que raconte longuement Danloux, pour noter divers potins de coulisses :

« Mme de Nauzières vient dans la loge avec l'abbé de Saint-Far, ainsi que Mlle Mérelle avec M. Adamson. Ce dernier, très au courant des choses de théâtre, me dit que Mrs Crough, qui tient les premiers rôles, n'est plus avec le Prince de Galles, à qui cette passade à coûté fort cher.

« Mme Storace est une vilaine femme, mariée à un nommé Fisher, directeur de l'orchestre du théâtre de Vienne. Ils se sont séparés d'un commun accord. Revenu en Irlande, le mari, malade et mourant de faim, lui écrivit pour lui demander dix livres st. Elle les lui a refusées, l'a laissé mourir de misère, et cependant elle gagne de soixante à quatre-vingt guinées par semaine. Bien différente est la petite De Camp que vous voyez, et qui ne gagne que deux guinées. Elle est fille d'un joueur de flûte piémontais. Avec ses deux livres, elle entretient sa mère et sa famille...

« Quant à Miss Farren, vous savez que Lord Derby attend la mort de sa femme pour l'épouser, et, ce qui va vous surprendre, c'est qu'en raison de la probabilité de ce mariage, elle est reçue dans la bonne compagnie. Aussi le voyez-vous, depuis que la deuxième pièce est commencée, dans la loge au-dessous de la scène, qui ne la quitte pas des yeux ? »

L'évocation de l'élégante Miss Farren, dont le portrait par Lawrence est le chef-d'œuvre du graveur Bartolozzi, ne manque pas d'un certain piquant.

« M. Dellon vient aussi : Il est dans une loge voisine avec Mr Tom Lee et sa maîtresse. Nos loges étaient flanquées de deux autres garnies de très jolies femmes. Il est vrai que lorsque je suis resté quelque temps sans venir au spectacle, je me sens disposé à trouver autour de moi tout agréable et plaisant. »

Notons les impressions de l'artiste à une représentation de Shakespeare, qu'il goûte assez, et lit même dans le texte original :

« On donne aujourd'hui *Roméo et Juliette.* J'y ai été avec le Baron de Bungen. Le parterre était plein. Nous allons aux loges et nous nous trouvons placés à côté de M. et Mme Delorme. Les acteurs sont médiocres. La pièce, bien qu'offrant des passages de la plus grande beauté, est un mélange de bouffonnerie et de tragique formant un ensemble de mauvais goût. Les décorations sont généralement belles; celle de la scène du balcon surtout. Elle représente un clair de lune dans un ciel étoilé se reflétant sur l'eau. La toile de fond est remarquable... L'actrice qui remplit le rôle de Juliette a joué avec beaucoup de grâce et d'expression. Le groupe qu'elle forme au moment de sa mort sur le corps de son amant, a été on ne peut plus heureux.

« On a joué ensuite une farce ayant pour titre *Barbe Bleue,* mais les anglais ne sont pas gais de leur nature et leur gaîté semble forcée. Nous avons donc assisté à une pantomime dans le goût de celle de Nicolet à Paris. Ils ont un clown, dans le genre du Gilles de nos petits théâtres, mais du plus mauvais goût. Il est barbouillé de toutes les couleurs et se livre à une série de grimaces. Comme agilité, il est surprenant; enfin, nous avons beaucoup ri de ces extravagances.

« Après le spectacle, nous sommes restés un instant dans les foyers où se trouvaient une quantité de filles, venues là pour chercher à souper. Deux seulement nous parurent jolies. Nous fûmes très surpris de la mise et des façons des jeunes gens qui leur parlaient... »

A propos de ces représentations, MM. de Luchet et de Crutchent, qui se piquent de bon goût, se mettent à discourir sur la musique :

« Ils sont tous deux d'un certain âge et font profession de n'aimer que l'ancienne musique, les vieux airs de ballet, et critiquent sans pitié tout ce qui s'est fait depuis. Ils ne réfléchissent point que ce n'est pas l'art qui a dégénéré mais bien leur goût qui a vieilli; que les sensations, plus jeunes autrefois, prêtaient à tout ce qu'ils entendaient un charme que ne saurait leur faire goûter ce que l'on compose aujourd'hui. Bientôt, joignant la pratique à la théorie, ils se mettent à chanter et je les accompagne... Mais Brice interrompt, en nous faisant remarquer que c'est dimanche, et si les gens du peuple nous entendaient, ils pourraient fort bien casser les vitres. Singulière façon d'appliquer la liberté dans un pays qui passe pour le plus libre du monde ! »



A plusieurs reprises, il est question du roi Georges (1), de la reine Charlotte et de leurs nombreux enfants :

« M. de la Charce nous raconta qu'il y a vingt-trois ans, il vint en Angleterre et fut présenté au roi qui était alors maigre, long, pâle, et ne disait pas grand chose. Il l'a vu dernièrement traverser le parc en voiture et l'a trouvé gros et coloré, ce qui indiquerait que sa maladie lui a été profitable. On parle de la joie du peuple quand il entra en convalescence. Il se rendit à Saint-Paul en actions de grâces, et y fut reçu avec tant d'enthousiasme, que d'émotion, il changea de couleur...

« Je lui fus aussi présenté, dit M. de Laval, à l'époque de l'Assemblée des Notables. Il me fit l'honneur de me dire à ce propos (et se tournant vers l'abbé de Cabre) pardonnez-moi, M. l'abbé, mais c'est le roi d'Angleterre qui parle : Je crains bien que vos parlementaires ne soient la cause de votre ruine... L'abbé ne souffla mot. »

Un soir de Décembre, la conversation roule à nouveau sur les souverains anglais :

« On parle du roi d'Angleterre et de la manière digne dont il soutient son caractère, avec quelle adresse il tient toujours l'opposition en réserve de façon qu'il ne se laisse vaincre ni dominer

(1) Georges III, le premier prince de la dynastie hanovrienne qui ait été considéré comme anglais, né à Londres le 4 Juin 1738, épousa en 1761, Charlotte-Sophie de Mecklembourg-Strelitz, qui lui donna quinze enfants, (neuf garçons et six filles), dont Georges, Prince de Galles, depuis Georges IV, le Duc d'York, le Duc de Clarence, le Duc de Kent, etc... Le Prince Augustin, un de ses fils, a été peint par Danloux et son portrait exposé à la *Royal Academy*. Devenu aveugle, impotent et dès longtemps tombé en enfance, le roi Georges ne mourut que le 29 Janvier 1820.

par elle. Fox, une fois, l'avait dominé pendant six mois, mais Pitt, par son bill de *muting and subsides,* remit les choses du côté du roi qui s'est toujours maintenu depuis. Herman dit qu'il s'exprime avec beaucoup de noblesse et qu'il est même très intéressant quand il parle au Parlement. En ce cas, il a toujours ses habits royaux et la couronne en tête...

« M. de Septeuil nous dit qu'il a été chez Argand voir un alambic pour distiller de l'eau à l'usage de la reine. Il assure qu'elle a la peau si fine que la partie saumâtre de la meilleure eau de ce pays la gerce et lui rend les mains écailleuses. Je ne sais pas, observe Herman, si la peau de son nez est moins fine que le reste, mais elle prend tant de tabac qu'il en est toujours barbouillé. — Est-elle aimée, demande l'abbé Sabatier? — On l'aime assez, reprend Herman, mais on pourrait lui reprocher de pousser le respect de l'étiquette jusqu'à la rigidité. Je me souviens qu'à la fête qui lui fut donnée par le Comte de la Luzerne, notre ambassadeur, en l'honneur de la convalescence de Georges III, elle souffrit que la Comtesse de la Luzerne se tint debout sept heures durant, derrière son fauteuil. Elle lui parla cependant deux ou trois fois.

« Cette fête fut magnifique et coûta à la France sept ou huit mille louis. On y servit à souper à treize cents personnes. Il y avait deux cents laquais habillés d'écarlate et cinquante valets de chambre habillés de vert et galonnés d'or. On y donna un ballet de l'Opéra qui coûta deux cents guinées. Mlle Guimard, qui se trouvait à Londres à cette époque, y dansa.

« Quant au roi, poursuivit Herman, il n'est pas aimé, mais par haine de ses enfants, on témoigne le désir qu'il vive longtemps. Il est d'une avarice sordide et passe pour faux. Le trait suivant le caractérise. Il eut besoin à un certain moment d'arracher Lord*** à l'opposition, et dans ce but le fit appeler et lui offrit la place de chancelier que Lord*** refusa d'abord ; mais le roi pleura, lui prit les mains, le suppliant en le serrant dans ses bras, si bien qu'il accepta. En rentrant dans ses appartements, le roi alla vers Lord Bute qu'il venait de quitter, et la tête dans les épaules, se frottant les mains avec satisfaction, il lui dit : Eh bien! je l'ai circonvenu, je le tiens! Une tierce personne qui se trouvait dans la même pièce sans que le roi l'eut aperçue, surprit cette confidence sans en saisir la signification, mais ayant raconté ce qu'elle avait entendu, elle sut aussitôt de qui il s'agissait. »



Dans l'étourdissement factice que lui procure la vie de Londres, Danloux n'a pas oublié ses camarades de France. Des échos lui parviennent sur ceux qui y sont restés. Bien que ce qui s'y passe au point de vue des arts le touche moins puisqu'il a cherché fortune ailleurs, Danloux n'y peut rester indifférent, encore que le souvenir qu'il leur donne semble parfois amer. Herman lui ayant amené le Marquis Spinola, ambassadeur de Gênes, un seigneur italien qui joue gros jeu tout en protégeant les arts, Danloux le trouve « tout à fait bon homme » :

« De Wailly (1) lui a fait son salon fort riche, et Callet en a peint le plafond. C'est le premier qu'il ait exécuté à fresque, aussi est-il trop dur de couleur ; cependant, il n'a rien fait de mieux depuis. La composition a pour sujet l'apothéose d'Ambrogio Spinola, l'un de ses ancêtres. Habitant la France depuis vingt ans, et s'y étant marié, — il a épousé Mlle de Lévis, — le Marquis Spinola se considère comme français. Pendant qu'ils étaient dans mon atelier, j'eus la visite du Marquis Pisani, ambassadeur de Venise, venu avec M. Adriani, gentilhomme milanais. Tous deux parurent regarder mes tableaux avec intérêt. »

Callet (2), dont le nom vient ici, ne manquait pas de talent; il préluda par le plafond de Gênes à des peintures décoratives dont *le Printemps* de la galerie d'Apollon est la plus

(1) De Wailly (Charles), peintre et architecte, né à Paris le 9 Novembre 1729, décédé même ville, le 12 Brumaire an VII (1798).

(2) Callet (Antoine-François), peintre, né à Paris en 1741, mort même ville en 1823.

connue. Son portrait de Louis XVI en grand costume royal, ne manque pas d'une certaine noblesse d'allures.

Naturellement plus préoccupé par les artistes anglais dont il peut espérer tirer parti en vue de son travail, Danloux ne donne qu'en passant un souvenir à ceux de France. Un jugement rapide, un mot, montrent seuls qu'il ne les a pas complètement oubliés. D'ailleurs beaucoup ont donné dans les idées nouvelles et ne se souviennent guère du temps où ils ambitionnaient humblement le titre de peintre du roi, et son appréciation s'en ressent. S'il en reste de fidèles, comme Ménageot ou Suvée, la plupart se font gloire d'une démocratie que Danloux qualifie, de « dégoûtante », c'est son mot.

Ne lui demandons pas plus d'impartialité qu'il n'en offre, et quand un émigré viendra lui faire l'éloge de Louis David, son ex-ami de Rome, et des portraits exposés par lui en France, ne soyons pas trop étonnés de sa froideur, même d'un peu d'injustice. Il se tient sur la défensive et l'on sent le dépit percer dans ce que l'on va lire. Il faudrait surtout contrôler son insinuation à propos de Houdon :

« Deleutre m'amène M. de Vermenoux, parent de M. Girardot. Il regarde mes ouvrages et me vante beaucoup David, surtout pour le portrait. Je ne lui accorde pas. Il me cite celui qu'il avait mis au Salon de Paris. C'est pour celui-là que je le reprends. Je lui prouve qu'excepté le bras, le reste ne vaut rien ; que la femme n'est pas même assise sur sa chaise, qu'elle est ajustée avec un châle dans un appartement et habillée de grosse toile ! — Mais, me dit-il, elle est habillée dans le goût de l'époque. — Pourquoi est-elle coiffée à la française et sans aucun goût ? Non, continuai-je, il faut avouer une chose, c'est qu'en France, lorsqu'un homme a la vogue, ce qu'il fait serait-il détestable, n'importe, c'est de lui ! — Mais, Monsieur, on lui a payé mille écus ; il en a fait quatre dans ma famille. — Eh bien ! Monsieur, il a bien fait ; il aurait dû demander davantage parce que, quand on a l'opinion pour soi, il n'y a pas de raison en France pour savoir se borner. Si on parlait de deux ou trois de ses tableaux d'histoire, à la bonne heure ; c'est ce qu'il a fait de mieux et ce qu'on lui a le plus mal payé. Parlez-moi de Mme Lebrun pour le portrait. Elle a une grâce qui convient à ce genre et que jamais David ne pourra avoir.

« Il me parla de Mme Guiard et la vanta. Je ne lui répondis que peu de chose. Il loua beaucoup aussi Houdon le sculpteur, et me cita un trait de son charlatanisme. Il avait fait une statue de *Diane* et vendu plusieurs copies en marbre. Il vint un matin chez M. Girardot, affectant une figure malheureuse, et se fit demander ce qu'il avait. Après s'être fait prier, il avoua que tourmenté de faire une statue en bronze, il serait fâché que sa *Diane*, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, ne fût pas exécuté en bronze. M. Girardot le console bien vite, car il la lui commande, et c'est ainsi que pour une partie de ses ouvrages, il emploie tous les moyens qui sont au-dessous d'un homme de talent : Malheureusement les gens actuellement en réputation n'imitent que trop M. Houdon... ! »

Danloux ne témoigne-t-il pas là de l'aigreur au sujet d'une œuvre hors ligne, et beaucoup de sévérité pour des artistes dont le seul tort est d'habiter la France et de ne pas partager ses idées ?

Pour faire diversion à ces ressouvenirs de la mère-patrie, l'artiste si connaisseur en œuvres d'art, à qui rien ne serait plus facile d'augmenter ses ressources en les brocantant, dédaigne ce moyen comme peu noble, contraire d'ailleurs à sa nature ; mais chaque fois que l'occasion se présente de voir de beaux tableaux, il s'empresse de la saisir. En relation avec plusieurs des principaux marchands de la ville, invité par Van der Gucht à son arrivée, il fait au grand négociant une sorte de visite de politesse le 3 Janvier 1793 :

« Je lui demande des nouvelles de Mme Lebrun... Sa collection ou plutôt son magasin est bien augmenté. Il a le fameux tableau de Murillo représentant *Bélisaire*, qui a été gravé sous le nom de Van Dyck : Peu de noblesse, mais plein d'expression, surtout dans le guerrier qui regarde Bélisaire avec une commisération respectueuse. Les mains sont bien peintes, l'effet du tableau, en

général est superbe. Il a aussi le fameux *Gâteau des Rois* de Jacques Jordaens. C'est d'une bien belle couleur, mais trop riche; il m'a montré un beau Wouvermans. »

A une vente d'estampes que fait Greenwood, où il prise « l'esprit mais non le mauvais goût d'Hogarth », Danloux fait la rencontre de Prat-Bournon, ancien joaillier qui possède un bon cabinet de tableaux anciens. Le lendemain, visite de sa collection :

« Je vais chez M. Prat-Bournon, Saint-James Street, qui m'attendait. Je vois chez lui un beau Cuyp qui représente des pêcheurs tirant leur bateau à terre. C'est extraordinaire et d'un grand effet. Un petit tableau de Rubens, *la Mort d'Hippolyte*, ne me plaît pas beaucoup. M. Prat-Bournon me dit avoir payé les deux tableaux 1600 guinées; deux jolis Téniers très fins par la qualité, un très beau Diétrich qui représente une *Descente de Croix*. La couleur n'est pas lourde, il semble avoir été peint par Rembrandt : 500 guinées. »

Deux tableaux de cette collection attirent surtout son attention, un Van de Velde, *le Coup de Canon :* « Le navire et l'eau sont admirablement rendus », et un superbe Both « dans lequel le soleil donne des effets de lumière étonnants. »

Autre visite chez une dame, veuve d'un M. d'Aigremont :

« J'y ai remarqué quelques beaux Rembrandt, entre autres une tête d'homme avec une cravate, qui est magnifiquement peinte, deux Van Dyck, une belle esquisse de la bataille des Romains et des Sabins, deux Claude Lorrain, un Poussin, une belle miniature de Petitot et nombre de toiles au-dessous de celles-là. »

En compagnie de quelques émigrés, Danloux ira visiter aussi un établissement fameux pour ses figures en relief sur fond bleu :

« Après dîner nous allons voir la fabrique de porcelaines de M. Wegwood. Il a beaucoup de goût en général, même du bon, mais pour éviter de se répéter, il est souvent mesquin. Les plus jolies choses sont ses vases étrusques et ses déjeuners. J'ai vu un service complet pour un archevêque d'Espagne qui ne m'a pas plu du tout et qui coûte quinze cents livres st... »

Ne devine-t-on pas à toutes ces appréciations, le connaisseur averti, l'homme au goût sûr et fin ?



Les nouvelles qu'il reçoit de Paris ne sont point pour lui faire regretter sa détermination. Fontaine et Bonnard, qui viennent le voir à Londres, lui décrivent l'état d'anarchie qui régnait dans la capitale à leur départ et lui apprennent la ruine de Renard, l'architecte qui avait pour deux cent mille francs de places.

La visite de ces parisiens très au courant du monde artiste, parait avoir fait plaisir à Danloux dans son exil. Ce sont d'anciennes connaissances; leur liaison date de Rome où il les connut en 1788 comme pensionnaires de l'Académie de France ; Fontaine (1), architecte de grande espérance, l'élève et l'ami de Percier, reste trop célèbre pour qu'il soit nécessaire d'insister ; nous passons tous les jours, non sans admirer, devant l'élégant

(1) Fontaine, né à Pontoise le 20 Septembre 1762. L'élève et ami de Percier est mort à Paris le 13 Octobre 1853.

(2) Jacques-Louis Bonnard, architecte, né à Paris le 30 Janvier 1765, mort, même ville, en 1818.

monument du Carrousel, son œuvre. Mme Danloux signale à son mari leur venue prochaine :

« Effectivement, je vois arriver MM. Fontaine et Bonnard, architectes, qui se sont sauvés de Paris à grand'peine. Au Havre, un capitaine anglais auquel ils s'adressèrent, après s'être refusé à les embarquer, y consentit enfin au prix de deux cents livres, et les cacha dans le sable du lest, sur lequel il fit mettre des planches et dessus des cordages. Ils restèrent dans cette position de neuf heures du matin à midi et demi. Il ne les laissa monter sur le pont que lorsqu'on eut gagné le large. Ils ont débarqué à Gosport et feront ici ce qu'ils pourront. Le projet sur lequel ils fondent le plus d'espoir, concerne les décorations de théâtre ; celles qu'ils ont faites à Paris, aux Français, à l'Opéra, aux Bouffons, ont eu partout du succès... »

Danloux veut les retenir afin d'obtenir d'eux le récit des dramatiques journées, mais les jeunes gens ont pris rendez-vous avec M. de Boissieu, commandant de la Garde, échappé de France en même temps, et c'est le 6 Octobre seulement qu'ils viennent déjeuner chez lui. Les deux architectes, témoins oculaires de ce qui s'est passé le 10 Août et les premiers jours de Septembre, lui donnent les plus tristes détails, cadavres rencontrés dans les rues, femmes éventrées et même à la fenêtre d'un marchand de vin, la tête de Mme de Lamballe, reconnaissable à ses beaux cheveux.

Quant à Bonnard, de sa fenêtre donnant sur la place du Carrousel, il a vu le Baron de Bachmann, officier de la Garde Suisse, monter à l'échafaud au chant de *Ça ira !*

« M. Fontaine m'a dit avoir déjà commencé plusieurs dessins, un entre autres qui représente la journée du 10 Août au Carrousel, et un autre, celle du 3 Septembre aux prisons. »

Danloux promène ses amis à travers les rues de la ville, les mène à Westminster contempler « les tombeaux des grands de nom et des grands par leur mérite », enterrés les uns auprès des autres :

« Il en est peu qu'on puisse citer comme un beau spécimen de l'art. Ceux qui valent quelque attention, sont les tombeaux gothiques des rois et reines d'Angleterre. La chapelle des chevaliers de la Table Ronde est intéressante dans ce genre et la voûte sous laquelle on passe d'un bel effet...»

Danloux leur fait aussi les honneurs des monuments : Ils sont surtout contents des œuvres de Christophe Wren, entrent à Saint-Paul, son chef-d'œuvre, et demeurent plus satisfaits de l'intérieur que de l'extérieur. Pour les prisons de Newgate, ce sont les parties latérales qu'ils admirent. A Royal-Exchange, nos architectes trouvent la façade magnifique. A la Bank, « tout y est dans le caractère qui convient ». La rotonde pour le public, les bureaux particuliers, les grandes salles, toutes les distributions sont faites avec beaucoup de goût et d'intelligence.

Presque chaque jour le peintre accompagne ses amis et les aide dans l'achat d'ustensiles dont ils ont besoin pour dessiner. Foster, auquel Danloux avait recommandé Fontaine, l'engage à le lui amener, car le jeune architecte peut lui être utile pour la maison qu'il fait bâtir :

« Nous arrivons assez mouillés, car il ne cesse de pleuvoir. Mr et Mrs Foster font beaucoup de politesses à M. Fontaine et nous reçoivent bien et sans façon. Après le dîner, Foster nous mène voir sa maison. Fontaine est très content des matériaux employés comme aussi de la manière dont on s'en sert, de la menuiserie surtout et des corniches qui sont rapportées après avoir été sculptées...

« Nous retournons chez lui et prenons le thé... Foster montre à Fontaine le dessin de ses meubles qui ne lui plaisent pas; il essaie de lui en dessiner, entre autres un canapé de différentes façons. L'anglais en adopte un qui lui plaît beaucoup ainsi que son auteur, qu'il engage à revenir quand il voudra... Mr Foster dit que son salon sera tout en papier et en peintures arabesques : C'est un nommé Sheringham qui les lui fera... »

Danloux le conduit également, pendant les quelques jours qu'il reste encore à Londres, chez le marchand de papiers peints qui lui demande des décorations d'appartements, des dessins d'ornement nouveaux. Fontaine promit modestement de faire tous ses efforts pour le contenter. C'est alors que, suivant les *Mémoires* de l'architecte Fontaine, Danloux le prenant à part, lui aurait exposé sa thèse favorite : « Faites moins de modestie, parlez avec plus d'assurance, le mérite n'ayant ici d'autre prix que celui auquel on a l'adresse de le porter. »

Cependant, malgré l'état d'anarchie de la capitale, Bonnard qui ne reçoit pas la lettre de change attendue et maudit le brouillard et la boue de Londres; Fontaine, parce que sa mère est tourmentée de son absence, et qu'il craint de ne pas s'y occuper utilement, songent à quitter l'Angleterre :

20 Octobre 1792 : « MM. Fontaine et Bonnard viennent déjeuner avec moi. Ils m'annoncent leur départ pour Paris... M. Bonnard me fait présent de six petits dessins au crayon rouge de sa composition, à condition que je lui donnerai les contre-épreuves. Fontaine m'apportera aussi ce qu'il a fait et me le laissera... Si je lui trouve quelque entrepreneur de manufacture ayant besoin d'un dessinateur, il se contenterait de cette position, moyennant cent guinées par an, logé et nourri. »

Heureusement pour lui, Fontaine était appelé à de plus hautes destinées. Au moment du départ, les jeunes gens prient Danloux de leur servir d'interprète. Leur compte est réglé à douze shellings pour huit jours. Bonnard lui remet les dessins qu'il lui a promis. Notre artiste, dans sa rude franchise, les trouve de médiocre effet, et le lui dit : « Ils sont jolis... pour un architecte. A chacun son métier ! »



Le peintre-décorateur Louis Belanger, venu dans le même temps chercher fortune à Londres, serait le frère de François-Joseph Belanger, l'architecte de Bagatelle, qui travailla, avec Hubert-Robert, à l'ornementation de Méréville pour M. de Laborde, le banquier. L'artiste élégant, au faire vaporeux, rapportait d'Italie nombre de gouaches charmantes, généralement datées de 1780 à 1790. Ses vues de France sont estimables : Celle qui représente les jardins de Méréville, signée *L. Belanger, 1786,* est dans des tons particulièrement délicats et fins. En général, le noir est absent de sa palette d'aquarelliste et de gouacheur. Ses fonds, que Danloux appelle, non sans raison, des *vaghi,* ont de la légèreté dans leurs bleus éteints qu'égaie l'eau écumante des torrents. Des personnages touchés à la manière de Louis Moreau les animent. L'artiste, qui montre un tempérament de vrai décorateur, travaillait sur papier et sur toile :

20 Octobre : « M. Belanger, peintre de paysage et d'architecture, m'invite à aller voir deux tableaux de lui. Il demeure Dover Street 7, Piccadilly : Je le lui promets. Il revient de Suisse, mais quand il se présentait à Genève, on le repoussait, car on n'y veut point de français. Il a rapporté une centaine d'études. »

Comme Danloux regrette qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, parce qu'il lui aurait procuré tout un salon à décorer, Belanger lui demande si un nommé Sheringham ne s'en est pas

chargé moyennant cent vingt-cinq louis? Il se trouve que c'est la même affaire et que Belanger travaille sans s'en douter, pour Mr Foster.

23 Novembre : « Je vais chez M. Belanger peintre, venu me demander de voir ses ouvrages. Il demeure actuellement Golden Square, où il est fort bien logé. Je l'attends : il ne vient pas. Sa femme me reçoit et me dit qu'elle paye cent guinées de location. C'est fort joliment arrangé. Je vois le papier préparé et tendu pour les tableaux que Sheringham fait exécuter : J'aurais préféré de la toile.

25 Novembre : « Je désire savoir ce que me veut M. Belanger que je n'avais pas rencontré l'autre jour. Il était chez lui et me fit voir l'esquisse de son tableau pour Mr Foster qu'il a consenti à faire moyennant trente guinées, dans l'espoir d'en exécuter d'autres. Sa femme est âgée d'environ 38 à 40 ans. Elle a l'air commun et la mise d'une fille. Il m'engage à venir dîner dimanche prochain. J'accepte, craignant de lui faire de la peine par un refus... »

Le 2 Décembre, Danloux se rend à l'invitation de son confrère :

« A trois heures, je vais chez M. Belanger. Je trouve chez lui trois jeunes français, bien français par la tenue. Ils lisaient le *Moniteur* dans lequel se trouvait le décret qui annexe la Savoie à la France, et la liste des émigrés qui demeuraient à Paris avant de le quitter. Un de ces messieurs qui se nomme Warneton, est en Angleterre depuis trente ans. L'autre, M. Chomel, est là avec sa femme, une anglaise. Le dîner fut très bon et très bien servi par deux servantes.

« Pendant le dîner, arriva M. Fortin, peintre en miniature. Je le connais bien, l'ayant reçu autrefois à Paris, dans mon atelier. Je le plains d'être venu dans ce pays-ci, où l'on fait la miniature mille fois mieux qu'en France. Il est ici depuis six semaines et me montra quelques portraits qui n'étaient pas très bons.

« Vint un M. de Servières. Belanger me dit à part que c'est un Constitutionnel, ancien député de Saint-Domingue. Je le connais pour l'avoir vu au Palais-Royal, à Paris. Le roi doit être respecté, me dit-il, *et tout en étant un homme comme un autre, il forme comme la clef de voûte qui est aussi une pierre comme une autre, mais qui fait tomber l'édifice lorsqu'elle manque.* »

Cependant Foster s'inquiète de ne pas recevoir les panneaux décoratifs de son salon. D'après ce que lui avait dit Sheringham, il croyait que Belanger ne s'en occupait pas. Danloux le détrompe et lui affirme qu'il les a vus commencés « et que cela ira bien » :

« Je sors et je vais chez M. Belanger. Je rencontre chez lui un nommé Guédon, maître de danse, que j'ai vu il y a vingt ans chez le peintre David, dont il était l'ami. Il me raconte qu'il essaye de tout pour gagner sa vie et qu'il va s'associer un homme qui viendra chez lui montrer des marionnettes. M. Belanger a ébauché son tableau. »

Le 24 Décembre, Danloux y retourne en compagnie de Greenwood :

« Il travaillait au tableau de Mr Foster : Les *vaghi* ainsi que le ciel sont finis. Il n'avait rien à faire voir, si ce n'est deux gouaches. »

3 Janvier 1793 : « Je vais chez M. Belanger : Son tableau est ce qu'on appelle broché. Je lui dis ce que j'en pense. Il me répond qu'il n'a pas eu le temps suffisant et le retouchera. Ses tableaux sont à peu de chose près terminés, mais finissent par être monotones et se ressemblent tous : Belanger borne trop promptement ses seconds plans. Il a été chez Mr Foster qui l'a engagé à rester à dîner et lui a donné l'argent dont il avait besoin. »



Le logement et l'atelier occupés par Danloux dans la maison Greenwood l'ont été, avant lui, par Le Monnier (1), peintre d'histoire que Danloux a connu à Rome, du moins nous pensons qu'il s'agit du même artiste :

(1) S'agit-il de Gabriel Le Monnier, peintre d'histoire, né à Rouen le 6 Juin 1743, grand prix de Rome en 1772, ou de Jean-Laurent Monnier, peintre de portraits, élève de Lagrenée, né à Paris en 1746?

« Mrs Greenwood est très choquée que M. et Mme Le Monnier, logés chez eux et qui ont reçu tant d'honnêtetés de sa part, ne soient pas venus la voir depuis la mort de son mari. Elle me demande si c'est l'usage en France...? M. Le Monnier, me dit-elle, lui fait l'effet d'un homme qui ne pense qu'à lui et n'a jamais voulu accepter un verre de vin chez elle. Il était d'une raideur qui rebutait toutes les politesses qu'on lui faisait pour ne pas être obligé d'en rendre. »

Invité à prendre le thé chez le sculpteur Banks, Danloux s'y rend et les retrouve :

« M. et Mme Monnier y sont. Plus on les voit de près, plus ils perdent à être connus. Je croyais la femme aimable et spirituelle et je me suis trompé. Elle ne connait rien, ne sait rien et, elle et son mari, sont restés presque seuls toute la soirée... »

Dans le cours de cette année 1792, plusieurs autres artistes français émigrés sont également rencontrés par Danloux. Fortin, parait désirer sa critique au sujet de ses ouvrages :

« Il m'a montré le commencement du portrait du Duc d'York pour que je lui dise ma façon de penser. J'en ai été plus content que de ce qu'il fait ordinairement, bien que le corps manque de mouvement. »

Le 1er Juin, d'Hénault, autre artiste assez inconnu du reste, vient à l'atelier :

« Pendant que je travaillais aux bottes de l'abbé de Saint-Far, j'eus la visite de M. d'Hénault, peintre miniaturiste français de mes vieux amis. Il me dit qu'il s'était marié et établi à Londres depuis trois ans. Il avait des élèves et vivait comme il voulait. »

En Juillet, d'Hénault reparaît :

« C'est un peintre médiocre, mais en revanche très chaud patriote. Il possède, m'a-t-il dit, beaucoup de lettres de Mirabeau dont il était l'ami intime, ayant passé un an avec lui au château de la Marquise de Cabris, sa sœur. »

Arrive la mort du roi. Pour Danloux, l'événement tragique est la pierre de touche des sentiments chez les émigrés :

5 Février 1793 : « Je rentre chez moi et je trouve d'Hénault qui porte cependant le deuil du roi. Je lui raconte que tous les gens qui ont adopté les principes jacobins sont renvoyés d'Angleterre. Il ne répond pas trop à cela. Je suis heureux, ajoutai-je, qu'enfin nous ayons une guerre, dans laquelle j'espère bien que les factieux seront exterminés. Il a l'air de n'en être pas convaincu. Alors je m'échauffai et je lui dis que pour du mal, je les croyais bien capables d'en faire beaucoup par leur abominable doctrine, mais je voulais qu'il me dise quelle sorte de bien il pensait qu'on en put attendre? Il est ennuyé de ma conversation, a l'air de m'approuver et parle d'autre chose. »

La scène est typique : D'Hénault eut beau signaler à Danloux, qui lui en avait exprimé le désir, comme il s'y prend pour donner des leçons de dessin à Londres, lui dire que dans les écoles où il a obtenu de professer, chaque écolier doit donner six guinées par an, et combien sont nécessaires les paysages lavés à l'encre de chine pour servir de modèles, la politique prime toute autre préoccupation chez le peintre royaliste, qui veut ne rencontrer chez les autres que des idées conformes aux siennes. Aussi probablement les rapports amicaux en restèrent là?



Parmi les diverses relations artistiques de Danloux avant l'arrivée de sa femme, une des plus agréables parait avoir été celle de La Houlière, un pastelliste médiocre, venu lui

aussi chercher fortune à Londres, et que la chance a favorisé plus que son talent ne pouvait le faire espérer. Danloux le mentionne pour la première fois à la date du 26 Septembre, jour où La Houlière vient l'engager à dîner à Hammersmith pour le samedi suivant, ce qu'il n'accepte pas, car il préfère le dimanche pour ces excursions-là. Au début de 1793 seulement, nous le voyons chez l'artiste qui l'intéresse par son esprit pratique :

6 Février : « Je vais voir M. La Houlière, peintre, St Albans Street 27, Pall Mall. Il me montre une cinquantaine de tableaux détestables au pastel; pourtant deux ou trois plaisent à l'œil. Il me dit qu'il fait fort bien ses affaires et vend beaucoup. Le prix était sur chacun de ses tableaux. En outre il donne des leçons qu'il se fait payer une demi-guinée. Il prendra un carrosse durant les trois mois d'hiver pour 40 guinées, tous frais compris. Suivant lui, je ne pourrais pas faire ce qu'il fait car son talent est sans conséquence, tandis que le mien exige de la patience dans les commencements, mais l'année prochaine me sera très fructueuse. Il me conseille cependant de ne pas finir autant mes ouvrages, les anglais ayant en général peu ou pas de connaissances, et ne regardant jamais un tableau deux minutes de suite, ceux-ci doivent être faits en conséquence. »

La Houlière parle de se mettre en pension chez les Brice. Danloux l'engage à en tâter et les deux amis conviennent d'y dîner ensemble ce jour-là. Remarquons le conseil qu'on lui donne d'une exécution moins terminée, que souligneront également Foster, Romney, Greenwood et autres, tous très informés du goût anglais. Danloux le suivit et ne s'en trouva pas mal.

Dans un tour de promenade qu'ils font ensemble, La Houlière lui raconte par quel concours heureux de circonstances, il eut la chance, dans les premiers temps de son arrivée, de placer ses ouvrages à peine finis. C'était l'homme chez qui il demeurait qui les lui achetait et les vendait un prix exhorbitant, en faisant passer leur auteur pour aveugle et très âgé, alors qu'il n'était rien moins que tout cela.

D'autres artistes, des graveurs anglais surtout, Grozer, Skelton, Pether, John Condé, figurent dans l'existence journalière du peintre. Danloux va chez Apostool, graveur en mezzo-tinto, un « apôtre de la Révolution » qui a l'aspect d'un très bon homme, mais ne fait pas d'élèves dans son art : « Il croit que je devrais apprendre à graver de cette façon. »

Le 4 Novembre, pendant que Danloux dessine le portrait de la douce Miss Simon's, M[me] Greenwood lui amène Mr et Mrs Pether :

« Il est graveur en mezzo-tinto. Ils ont regardé mes ouvrages et parurent contents... Je le questionne beaucoup sur les procédés qu'on emploie. Il me dit que la planche est toute préparée noire, et qu'on ne fait qu'enlever, en grattant avec un outil appelé *scraper*. Une planche peut tirer trois et quelquefois quatre cents épreuves. Celles qui sont retouchées ne valent rien et sont difficilement harmonieuses. »

A l'atelier Pether, après avoir étudié sa manière, engage Danloux à essayer des sujets dans le genre de Teniers : « D'après ce qu'il vient de voir, je les ferais très bien, et je serais le seul en ce genre. »

Le 22 Janvier 1793, le peintre français lui rend sa visite :

« M. Greenwood est sorti avec moi. Nous sommes montés un instant chez M. Pether, graveur, à l'entrée à gauche de Sloane Street. Il était seul avec sa femme. Il m'a montré ses ouvrages, et surtout une tête de rabbin d'après Rembrandt très bien gravée. Une miniature faite d'après le plus jeune des fils Greenwood est très vigoureuse. »

Ses rapports avec John Condé, un graveur qui a surtout travaillé d'après le peintre

Cosway, furent beaucoup moins agréables. Danloux qui lui conseillait lors du mariage du Prince de Galles, de graver le portrait de la Princesse de Brunswick, lui avait confié celui de Madame Elisabeth à exécuter; il eut avec lui des déboires que Mme Danloux notera en 1795 :

« Mon mari avait mal aux nerfs. Nous eûmes avec M. Condé une très vive altercation au sujet de dix guinées que mon mari avait données pour la planche du portrait de Madame Elisabeth de France. Comme elle n'a point été finie, les dix guinées ne lui appartenaient pas. Nous voulûmes proposer quelque arrangement pour ravoir la moitié de la somme, mais il s'emporta, nous aussi, et il aima mieux passer pour un fripon que rendre l'argent. Heureusement il s'en fût, car cette scène durait depuis trop longtemps. Elle avait irrité mon mari, qui se sentit plus malade encore. »



Grand connaisseur, collectionneur émérite, M. de Calonne, une des physionomies caractéristiques de l'Émigration, ne semblera pas déplacé à la suite de ces artistes. Danloux a fait de ses rapports avec le célèbre financier un tableau si animé qu'il est intéressant à reproduire en entier. Sans vouloir même esquisser ici cette vie agitée, toute de négociations et d'intrigues, disons pourtant quelques mots de son rôle durant l'Émigration.

Alexandre de Calonne (1), ancien intendant de Metz et de Lille, que Louis XVI avait chargé de l'administration de ses finances, érigea l'emprunt en système. Malgré son habileté et sa puissance de séduction, il dût se retirer devant une opposition qui avait gagné la Cour et la ville (1787).

Passé en Angleterre, il y épousa Mme d'Harvelay, riche veuve d'un financier, une anglaise dont la fortune lui permit de venir en aide aux princes et à leur cause pendant la Révolution. Calonne fût l'homme du Comte d'Artois et vint le retrouver à Turin, où il lui suggéra l'idée de former une armée de gentilshommes destinée à refouler la Révolution. Daudet, sans contester son dévouement, l'appelle « l'homme fatal de l'Émigration ».

Présomptueux, il entreprit de diriger les affaires en vue d'une coalition, et devant la résistance de Victor-Amédée, essaya d'entraîner le Comte d'Artois à Vienne afin de trouver auprès de l'empereur un appui qui leur manqua, d'autant plus que Louis XVI, dans le même temps, s'appliquait à contrecarrer ses projets en donnant au Baron de Breteuil pleins pouvoirs pour traiter avec les gouvernements.

On le retrouve à Coblentz, capitale des émigrés en Allemagne, avec Vaudreuil, Jaucourt, le Maréchal de Castries, le Duc de Grammont, Vergennes, l'évêque d'Arras et le Prince de Nassau; Calonne est alors le conseiller officiel des princes, commande à leurs agents, s'imposant à Monsieur, menant le Comte d'Artois qui ne voit que par ses yeux, entretenant correspondance avec l'Europe entière. Il ordonne, nomme à tous les emplois : C'est le grand maître auquel l'Électeur lui-même obéit.

Le politicien vit au milieu d'incessantes négociations, dépêche à Londres auprès de Pitt son secrétaire Christin, afin de contrecarrer la mission de Talleyrand, écrit lettres

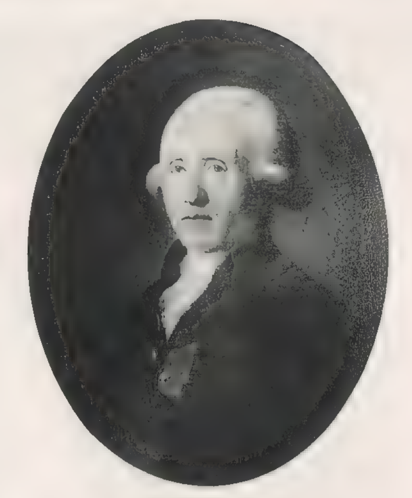
(1) Charles-Alexandre de Calonne, né à Douai en 1734, mort à Paris en 1802, fils d'un premier président au Parlement de Flandre.

sur lettres au Baron de Roll, agent des princes auprès du Roi de Prusse, expédie le Prince de Nassau à Vienne, le plus souvent en opposition avec les ordres de Louis XVI.

Ne le suivons pas dans sa lutte avec Breteuil. M. de Calonne avait fini par lasser tout le monde, même le Comte d'Artois, par son orgueil et son incapacité. Nous le retrouvons à Londres partisan quand même de la cause royaliste, mais combien peu disposé à se faire peindre !

« M. de Calonne est arrivé avant-hier, nous dit Blondel. S'il est vrai qu'il soit disgracié par les princes, il pourrait faire ici beaucoup de mal à la France, de concert avec l'évêque d'Autun. Je sais qu'ils sont très bien avec le parti de l'opposition et il y a souvent des dîners et des réunions chez Lord Lansdowne... »

L'idée de faire le portrait d'un homme aussi connu souriait fort à Danloux. Sabatier de Cabre s'étant vanté de le connaître, semble l'intermédiaire rêvé, la discrétion seule empêche l'artiste de l'en prier :



Un chevalier de Saint-Louis.
Appartient au Comte de La Morlière.

« M. de Cabre vient me voir et me fait des reproches de ce que je ne lui ai pas témoigné le désir de renouveler connaissance avec M. de Calonne. Je lui dis que je ne savais pas qu'il le connut aussi particulièrement, mais Herman lui ayant fait observer qu'il est encore temps de me présenter, il balbutie, craint qu'il ne soit trop tard, fait croire enfin qu'il s'est trop avancé. »

Le lendemain pourtant l'abbé de Cabre s'en occupe et lui amène le secrétaire de l'ancien ministre. Très satisfait de ce qu'il voit, Christin demande à Danloux ses prix, lui promet la visite de son maître, et tâchera même de lui amener le Duc de Queensbury. Effectivement, à plusieurs reprises, M. de Calonne passe à l'atelier du peintre et laisse sa carte. Pour lui témoigner ses regrets, Danloux se présente à son hôtel, mais devant l'affluence, renonce à le voir. Enfin le 29 Octobre 1792, ils finissent par se joindre. Bien que Danloux n'ait pas, à proprement parler, fait le portrait de ce personnage d'importance, si bien en mesure de lui être utile par ses hautes relations, tout l'épisode est à citer pour le tableau qu'en trace Danloux avec son habituel esprit d'observation. M. de Calonne s'étant fait annoncer pour midi, arrive accompagné de deux dames d'un certain âge :

« Il se présente avec sa grâce accoutumée, loue fort la ressemblance de mes portraits et la manière dont ils sont peints, mais trouve les fonds lourds, et c'est justement ce dont je me plains dans tous mes ouvrages; je les travaille trop à force de vouloir bien faire. Il s'exprime avec une grande facilité pour me faire ce reproche, en se servant de mots techniques comme le ferait un peintre et me donne même le moyen de corriger ce défaut.

« Je lui demande à voir son cabinet. Il me dit qu'il me montrera ce qu'il y a d'exposé, mais que sa maison n'est pas arrangée et pour le moment sens dessus dessous. M. de Calonne parle de sa superbe collection de Poussin dans toutes ses manières différentes, bacchanales, sujets

saints, paysages... Il revient à mes fonds, me cite Rembrandt, et dit à ce propos qu'il va peut-être acheter le fameux tableau de ce maître qui était dans la galerie d'Orléans. Reynolds dans ses discours sur la peinture, me dit-il, conseille aux peintres qui désirent faire des progrès, de se rendre à Paris étudier ce seul tableau, qui mérite la peine du voyage.

« Je lui témoigne le désir de faire son portrait ou de le dessiner. Il me dit qu'il l'a déjà de toutes les façons; que cependant il ne s'est pas fait peindre depuis qu'il a quitté la perruque et qu'il a pris le parti de laisser croître ses cheveux et de les porter en rond. Sur ce que je remarque que son portrait me ferait honneur, il m'engage à venir demain à neuf heures. Il se lève à six heures, écrit assez souvent pendant six ou sept heures de suite, et si je peux profiter de ce moment, cela vaudra mieux.

« 31 Octobre : Je m'habillai; je pris une voiture et me fis conduire chez M. de Calonne qui me montra sa maison. Il me donne comme exemple à suivre un fort mauvais peintre nommé Bourgeois (1) au talent factice qui, de loin, produit l'effet d'un vrai talent. Il ne sait pas dessiner, et fait cependant de tout, parce qu'il ne doute de rien.

« M. de Calonne raisonne sur les arts comme les hommes de lettres le font d'ordinaire, c'est-à-dire d'une façon agréable mais fort superficielle, parce que leurs connaissances se bornent à de vagues théories, ce qui les rend insuffisantes. Telle est l'impression qu'il m'a produite en me montrant sa collection de tableaux et de dessins, et en s'extasiant sur des morceaux discutables, que lui ont coulés des brocanteurs dont il est facilement la dupe.

« M. de Calonne ne peut poser aujourd'hui parce qu'il reçoit à dîner le margrave d'Anspach. Ses appartements sont superbes et richement meublés; sa bibliothèque surtout est magnifique et considérable. Dans son cabinet au milieu d'œuvres médiocres, il en possède un certain nombre d'une incontestable beauté, entre autres un Poussin et trois Claude Lorrain. Il a aussi un cabinet d'estampes qui contient de très belles et rares épreuves, et de fort beaux dessins. Il m'invite à faire porter chez lui les portraits de Mlle Duthé et de M. de Saint-Far, et à venir moi-même vers quatre heures, parce qu'il veut engager le margrave et sa femme à se faire peindre.

« Rentré chez moi, je fis une esquisse de *la Curieuse*. A l'heure dite, je retournai chez M. de Calonne. Il était avec un homme décoré d'un cordon liseré d'or, et me le nomma, mais je n'entendis pas bien le nom. Ils regardent mes tableaux, en disent beaucoup de bien. M. de Calonne engage ce personnage à se faire peindre, mais il s'y refusa. Je souffrais de me voir offrir au premier venu, sans que mes tableaux eussent fait naître en lui l'envie qu'il n'avait pas.

« M'ayant remis au lendemain pour le dessiner, je lui demande l'heure. Il me répond qu'il me la fera connaître par écrit. Je fis la révérence et je m'en fus, fort ennuyé d'être venu.

« 1er Novembre 1792 : Je vais chez M. de Calonne pour faire retirer les tableaux que j'y avais portés. J'y vois un M. Desenfans, marchand de tableaux, qu'il avait fait venir pour avoir son avis sur mes ouvrages (2). Ce Desenfans est l'homme qui lui a procuré le peintre qu'il me donnait hier en exemple, et qui n'a pas le sens commun. Je crains qu'il ne l'ait prévenu contre moi. Du reste, je m'en aperçois. Il entre chez M. de Calonne et je m'amuse pendant ce temps à regarder les gravures rares qui sont encadrées...

« M. Desenfans s'en va. Après son départ, M. de Calonne m'assure que le margrave d'Anspach et sa femme ont été très satisfaits de mes tableaux, et qu'ils en ont demandé le prix. L'abbé Sabatier qui se trouvait là avait répondu 50 guinées, ce qui ne leur parut pas cher. M. de Calonne me dit qu'il va poser. J'envoyai alors chercher mon portefeuille. Dès qu'on l'eut apporté et qu'il me vit prêt à commencer, il prétexta d'une longue lettre à écrire, qui pouvait lui être fort utile. Il se mit donc en devoir de la faire en me disant que si je pouvais en tirer parti, cela l'arrangerait.

« J'essayai en vain. Evidemment il ne s'en souciait pas. Je voulais voir comment il se tirerait de la situation où se trouve un homme qui ne veut pas se prêter à un acte d'obligeance tout en en ayant l'air ? Je suspendis donc mon travail en lui disant que je m'y remettrais quand il aurait achevé sa lettre, parce que cette occupation lui donnait un air contraint. Il y consentit, puis fit appeler sa femme de charge, à qui il prescrivit de le faire dîner avec les restes de la veille.

« A ce moment entre M. de Chabannes, ex-colonel de cavalerie, et depuis simple cavalier à l'armée des princes dans la compagnie d'Auvergne. Il paraissait fort libre avec M. de Calonne et lui demanda à dîner. M. de Calonne, qui avait terminé son interminable lettre, fit commander un cheval de louage pour la faire porter à Hammersmith. Je le priai alors de m'accorder quelques instants afin que je pusse le placer pour le dessiner.

(1) Francis Bourgeois, paysagiste, Suisse d'origine, naquit à Londres en 1756; membre de la *Royal Academy*. Il est surtout connu comme fondateur du musée de Dulwich Collège.

(2) Noël Desenfans, peintre et marchand de tableaux. Sa collection léguée à son élève Bourgeois forme le fond du musée de Dulwich Collège.

« Bien volontiers, me dit-il en souriant le plus agréablement qu'il put, puis regardant la pendule comme par hasard : ah diable, s'écrie-t-il, il est si tard? deux heures et demie! L'impatience me prit et je lui dis que, voyant que je le dérangeais, je reviendrais une autre fois, ce qui parut le soulager d'un grand poids. Je me retirai en me promettant bien, quelque besoin que j'en puisse avoir, de ne plus recommencer pareille démarche. »

Avant de quitter M. de Calonne et ses tableaux, disons que le bruit de son départ courut alors à Londres, et Sabatier de Cabre, toujours bien informé, annonçait même un long voyage :

« Il sait positivement que le Comte de Calonne ne se mêlera plus des affaires des princes. Il va partir de Yarmouth pour le Portugal; de là il traversera l'Espagne et s'arrêtera quelque peu à Madrid, ce qui fait supposer qu'il a encore une mission. Il se rendra ensuite par mer, en cotoyant l'Afrique, à Constantinople. Il est accompagné de Christin et d'un turc que lui a procuré M. de Chabannes. A Constantinople, observe Herman, il jouira du bonheur de se rencontrer avec M. de Sémonville (1) et je me demande comment ils se traiteront mutuellement? »

La collection de M. de Calonne fut vendue à Londres en 1795. Les Danloux allèrent visiter l'exposition :

« 21 Mars : Il faisait très beau. Je sortis avec mon mari pour voir les tableaux de M. de Calonne. Il y en avait de superbes des écoles italienne, flamande, hollandaise, française et même anglaise. Nous fimes le tour de la salle, puis nous allâmes chez Christie, qui faisait une vente de beaux tableaux appartenant au Baron de Vogel, ambassadeur de Hollande à Londres. »

En manière d'épilogue, rappelons ce qu'à écrit Mme de Boigne, qui se souvenait fort bien du vieux politicien et de ses visites à la famille d'Osmond. Il était difficile, assure-t-elle, d'être plus aimable, plus léger et plus menteur. Avec prodigieusement d'esprit et de capacités, il ne faisait jamais que des sottises. Il était à l'époque, brouillé avec tout le monde, même avec le Comte d'Artois, et vivait, criblé de dettes, sous la protection de l'ambassade d'Espagne, aussi gai que s'il eut été dans la meilleure situation...



Si M. de Calonne, tout ruiné qu'il se prétendit, vivait ainsi somptueusement installé à Londres, combien d'expatriés, ne cherchaient en Angleterre qu'un lieu d'asile et de salut! L'Émigration fut une grosse faute, a dit Chateaubriand; elle fut impolitique et nuisit plus à la cause royaliste que les guerres de Vendée? L'illustre écrivain a, sans doute, voulu parler de la première Émigration, de celle qui arma les français contre la France, et non des malheureux qui fuyaient la prison et la guillotine.

Au lendemain de la prise de la Bastille, sur un ordre du roi de « quitter Paris et de se retirer hors du royaume », le Comte d'Artois, muni d'un passeport du général de Lafayette, après avoir traversé Valenciennes, où il attendit ses fils, et séjourné un instant à Bruxelles, arrivait au début de Septembre à la Cour de son beau-père, le roi de Sardaigne. Pareil ordre avait été donné au Prince de Condé et aux Polignac; émigration purement

(1) M. de Sémonville avait remplacé à Constantinople le Comte de Choiseul-Gouffier.

politique qu'il faut distinguer de celle de 1792 et 1793, seul moyen de salut pour les suspects menacés dans leur existence.

Plusieurs centres furent adoptés comme séjours de choix, Turin d'abord, puis Bruxelles, Hambourg et Londres. Coblentz devient alors la capitale de l'émigration militante. Dans le château que leur offrait l'Electeur de Trêves, ou aux alentours, s'installèrent les frères du roi, escortés de diplomates et faisant acte de belligérants. Là trônaient celles qu'on a appelé les reines de l'Émigration, la Comtesse de Balbi née Caumont la Force, favorite de Monsieur, Louise de Polastron, compagne fidèle du Comte d'Artois, la Princesse de Monaco enfin, une Brignole, de tout temps l'amie du Prince de Condé.

Les émigrés foisonnent alors un peu partout en Europe. Ne nous occupons que de ceux de Londres, la ville choisie par Danloux pour y exercer son art, toute peuplée de parisiens en cette année 1792. Sur les bords de la Tamise sont venus échouer, dans l'attente des événements, une foule bigarrée, constitutionnels désabusés, conseillers de parlements dissous, royalistes se jugeant plus utiles à leur cause à l'étranger, gentilshommes qu'ennuie la politique, officiers traversant Londres, mères de famille soucieuses d'abriter leur progéniture, des agents secrets, des prélats et des curés de campagne, des artistes, voire des échantillons de la haute galanterie, escortés de leurs protecteurs, tous persuadés d'un retour triomphal et prochain.

Les intrigues nouées sur le continent s'y poursuivent. Ce ne sont au début que bals et parties de campagne. Le Comte d'Haussonville a bien décrit cette société toujours aimable, toujours gaie, toujours frivole aussi, plaisantant d'un bon rire qui contraste avec l'humour britannique un peu gourmée, dont les d'Harcourt, les Beauvau, les Fitz-James, les Mortemart, faisaient le fond.

La confiscation des biens des émigrés à la date du 2 Septembre 1792, leur porta un coup fatal en réduisant beaucoup d'entre eux, sinon à la misère du moins à une situation très précaire. Certains prirent la chose gaîment, les femmes surtout avec beaucoup de résignation et de courage. Les hommes, a dit M. d'Haussonville, ceux qui savaient quelque chose, et c'était le petit nombre, donnaient des leçons, les femmes vendaient les ouvrages de leurs mains, car il fût de mode à Londres de payer fort cher les mille colifichets que fabriquaient, en se jouant, les nobles exilées...

Beaucoup, parmi les plus qualifiées peignirent des écrans comme la Vicomtesse de Gontaut ou brodèrent des turbans comme la Princesse de Craon. La Marquise de Buckingham, grande dame charitable, avait ouvert un magasin de modes et de fleurs pour leur venir en aide... Christin, le secrétaire de Calonne, raconte que la Marquise de Chabannes tenait une école de petites filles, et qu'une Comtesse de Boisgelin donnait des leçons de piano.

En Angleterre, la charité privée, associée au fameux « shelling des émigrés », soulagea bien des misères. Toutefois Chateaubriand, qui n'avait pas voulu réclamer ce secours du gouvernement anglais, eut à subir, certains soirs, de terribles fringales. On lui procura des traductions, il eut des leçons, mais ce n'est pas à lui que peut s'appliquer son mot sur les émigrés, enseignant le français qu'ils ne savent pas.

La situation des prêtres n'était pas moins lamentable. On en comptait quatre mille rien qu'à Londres, groupés autour de leurs évêques, et vivant, autant que possible, de préceptorat. Combien en croisa Danloux, tombés sur le rivage comme oiseaux battus de

la tempête ! On en voyait dans les rues de Londres que la populace avait poursuivis à coups de pierres au moment de leur embarquement: « Sans la gendarmerie à cheval, plusieurs auraient été massacrés : Ils ne savent où loger? »

Dans un beau mouvement Brice, offre d'en héberger dix. Le lendemain Danloux les aperçoit dans l'escalier :

« Je vois monter les dix prêtres qui vont se coucher. Ils sont si heureux qu'ils répètent sans cesse : Enfin ici nous sommes en sûreté ! En général ils ont de ces physionomies que le malheur seul peut donner. »

L'hôtelier ayant offert une place à table, on lui a envoyé un prêtre recommandable :



Portrait attribué à Danloux.
Collection de M. Artus.

« Le bon petit curé que Brice reçoit à sa table, ayant accepté en France de l'argent pour dire un certain nombre de messes, se fait scrupule de ne pas tenir ses engagements. Il nous prie de lui permettre de dire la messe ? Tout le monde y accède, mais il s'agit de lui procurer les habillements et les accessoires nécessaires. Mme Brice offre des jupons pour les transformer en aubes. On cherchera de vieilles robes pour en faire une chasuble. Faute de mieux, un verre à bière servira de calice. On va chercher une pierre carrée que le brave curé bénira. Je lui ai offert de dessiner un Christ, mais il me dit qu'il lui faut absolument un Christ sculpté ; néanmoins il est dans la joie de son âme. Les moyens auxquels il a recours sont plaisants, mais tout cela témoigne de sa probité et de l'amour qu'il porte à sa profession.

« Le perruquier de la maison Brice est venu déclarer de la part d'un riche anglais, qui veut absolument garder l'anonyme, qu'on lui indiquât cinq ou six ecclésiastiques français expatriés et dans le besoin, se chargeant de les loger et nourrir convenablement. Il préfère agir ainsi plutôt que de prendre part à la souscription qui est ouverte. »

Que de détails grotesques ou pénibles dans cette fuite précipitée hors de France !

« Mme de Lauzun déguisée en poissarde et sans un sol vient d'arriver. Elle a fait la traversée sur un bateau plat. »

Mme de Flahaut « dont la maison à Paris offrait le plus drôle d'assemblage » passe également à Londres. Gageons que Talleyrand n'est pas loin ! Effectivement le 15 Septembre, Danloux notera :

« Point de nouvelles, si ce n'est l'arrivée de M. de Talleyrand, ex-évêque d'Autun, qui porte actuellement les cheveux en queue : On lui a donné le surnom de *diable boiteux.* »

Un touchant épisode concerne Mme Charles de Noailles, la fille de M. de Laborde, le banquier de la Cour :

« Elle avait été retenue au Havre avec son enfant âgé de dix mois, comme otage pour son mari, alors à l'armée des princes. Voulant avant tout mettre son enfant à l'abri, elle le confia, sans la connaître, à une anglaise qui partait pour l'Angleterre, et sans lui dire qui elle était, ne lui donnant que les instructions nécessaires. Cette dame et son précieux fardeau débarquèrent à Brighton. Le Prince de Galles et le Duc d'York se trouvaient sur le quai, regardant débarquer les malheureux français. L'enfant ayant attiré leur attention, ils reconnurent les armes de Noailles sur une timbale d'argent. Le lendemain, Mme de Noailles rejoignait son enfant (1). Elle était parvenue, déguisée en matelot, à monter à bord d'un navire anglais en partance, dont elle gagna le capitaine qui la cacha à fond de cale. Il la vint délivrer quand on fut au large. Elle était à moitié morte de peur. Enfin, le petit matelot aborda à Brighton, fut accueilli par lady Clarmond qui lui donna des effets de son sexe, et reçut le lendemain la visite du Prince de Galles et des personnes de la Cour. »

On annonce l'arrivée à Londres de la Comtesse du Barry en compagnie de Mme de Brancas. Dans ses salons de Berkeley Square, où se réunissent les émigrés de marque, la soirée parfois s'y fait mouvementée :

« Il y a quinze jours, chez Mme du Barry, M. de Talhouet a levé sa canne sur le Prince de Poix qui soutenait M. de Lally. La Duchesse de Brancas était sur le point de s'évanouir. Joséphine, la première femme de chambre, accourut au bruit, et après s'être enquise de ce qui se passait, a tancé sa maîtresse de ce qu'elle recevait un homme comme le Prince de Poix. Elle saisit la canne et le chapeau de ce dernier, et les jeta par la fenêtre. »

S'il devient prudent de fuir, quand on tient plus à la vie qu'à ses biens, mieux vaut aussi ne pas rentrer :

« Les ordres les plus rigoureux sont donnés par la Convention de chasser de Paris tous les émigrés dans les vingt-quatre heures et de France dans les quinze jours. On accuse tout le monde d'émigration. Il faut prouver sous serment de huit témoins que vous n'avez pas quitté la France depuis le commencement de la Révolution.

« Les nouvelles sont de plus en plus affligeantes : Treize émigrés, maîtres et domestiques rentrés en France, ont été arrêtés et conduits à Paris. On pense qu'ils y seront décapités pour que cet exemple empêche les autres de les imiter, ce qui fournira le prétexte de saisir leurs biens. »

Peu après, on apprenait que neuf sur treize de ces émigrés ont eu la tête tranchée : Les autres ont été relâchés comme domestiques : « On tue les gens qui restent et on saisit les biens de ceux qui fuient, remarque M. Pajot de Marcheval, outré de la cruauté du nouveau régime ; le juste milieu est difficile à trouver ! »

M. d'Orvilliers dit de même en montrant, les larmes aux yeux, une lettre de sa femme : « Aurait-on pu croire qu'on en serait réduit au point qu'un mari ne puisse écrire à sa femme ! »

En effet, écrire, même à ses proches, constitue un véritable danger, car l'accusation de conspirer vous guette. Le beau-frère de Sabatier de Cabre lui mande, dans le courant de Novembre, qu'on a arrêté la veille vingt-cinq personnes des plus marquantes par leur fortune, entre autres M. Ducrest, et le prie de renoncer à toute correspondance avec lui comme pouvant lui être funeste.

(1) L'enfant, ainsi sauvée, deviendra la Vicomtesse de Noailles.

Les nouvelles d'Allemagne ne sont pas faites pour redonner du courage : M. de Crutchent a reçu de son ami Marannes une lettre où celui-ci raconte avoir rencontré le bailli de Crussol, arrivé de Liège avec Monsieur frère du roi et le Comte d'Artois, n'ayant plus que trois louis d'or, reste du prix de leurs montures qu'ils avaient été forcés de vendre à Stenay. M. de Marannes ajoute que nos malheureux émigrés sont sans vêtements et dans la plus affreuse misère.

Celles de la mer ne se montrent pas meilleures : Un jour on apprend qu'un bateau chargé d'émigrés, parti de Douvres pour Ostende, a été jeté par le mauvais temps près de Calais où les malheureux ont été incarcérés. Herman craint que le Duc de Choiseul ne soit au nombre des prisonniers, et Blondel se félicite de ne pas lui avoir confié, comme il se le proposait, une lettre pour le Comte de Mercy.

Autre désastre d'un navire venant de Hollande, où beaucoup d'émigrés trouvent la mort. L'abbé de la Porte raconte que l'abbé d'Andrezel, grand vicaire de l'archevêque de Bordeaux, lui a dit avoir reçu une lettre trouvée sur une victime du *Salby* venant de Rotterdam, qui a péri dans la Tamise. Elle était de l'archevêque et devait lui être remise par M. de la Bentinaye. On dit que l'équipage et tous les passagers ont péri. M. de la Bentinaye était un excellent officier de marine, confirme M. de Villeblanche, qui cite plusieurs officiers de distinction parmi les noyés : MM. Albert de Rions, de Moissac et autres. L'abbé de Cabre affirme que M[me] d'Ambert et l'abbé Saint-Albin se trouvaient, ainsi que M[me] Vigée-Lebrun, sur le même bateau, propageant une fausse nouvelle bientôt démentie.

M[me] de Balbi passe également alors pour avoir été englobée dans la même catastrophe. A tout hasard on fait son oraison funèbre ; elle n'est pas élogieuse, car on la dit méchante, hautaine et impérieuse. Quelqu'un raconte d'elle le trait suivant :

> « M. Christin, secrétaire actuel de M. de Calonne était alors celui du conseil des princes. Un jour il reçoit l'ordre de porter une dépêche. Il pleut à verse ; point de voiture, si ce n'est une aux armes de Monsieur arrêtée devant la porte. On lui dit qu'elle attend M[me] de Balbi, mais que celle-ci ne descendra pas de sitôt. La mission ne souffre pas de retard, la course à faire n'est pas longue. Christin monte dans la voiture et se fait conduire. M[me] de Balbi arrive, ne trouve pas d'équipage, s'informe et se fait raconter ce qui s'est passé. Furieuse elle jure que le pauvre Christin s'en ressentira. Elle tint sa promesse : Il fut chassé (1). »

De tristes échos arrivent de France ! Le 10 Septembre, Herman vient dire que le Duc de Liancourt a reçu une lettre dans laquelle on lui marque que le Duc de Larochefoucauld a été arraché de sa voiture où il était avec sa mère M[me] d'Anville et sa femme, et inhumainement massacré sous leurs yeux. On ne sait si M. Delessart est sauvé : M[me] Grant en est au désespoir, lit-on un autre jour, comme aussi cette mention : « M. Roland, l'ex-ministre, a pu se sauver. Il est arrivé hier : MM. de Septeuil l'ont embrassé ».

Et le défilé continue. Le Comte du Luc confie à Danloux que si les choses ne s'améliorent pas, il va se trouver sans un sol, tout son avoir consistant en droits féodaux et *champarts :* « C'était le seul héritage qu'il eut de ses pères ». Un jour que l'artiste a été lire les feuilles, il croise M. d'Espagnac, ex-conseiller au parlement de Paris, le dernier

(1) L'avocat Fernand Christin, mort en 1830 à Saint-Pétersbourg, est cité par E. Daudet : « J'ai passé les premières années de l'Emigration, écrivait-il, dans la société intime des princes, dévoué à leur cause que je croyais si belle, et pour laquelle j'ai plusieurs fois exposé ma vie dans des voyages à Paris... »

arrivant de France avec un passeport, encore a-t-il eu bien de la peine à l'obtenir. M. de Vallée, qui a demandé à voir les peintures de Danloux, témoigne du désir de posséder son portrait en petit, mais lui offre un prix si minime « qu'il ne peut s'en charger à moins de le faire pour rien ». M. et Mme de Sérent-Coriolis passent également chez Brice au moment où M. de Montyon, chancelier de M. le Comte d'Artois s'y trouvait :

« C'est un vieillard qui a l'air fort simple et parle de bon sens. Il est vêtu, comme le sont nos cordonniers parisiens, des étoffes les plus grossières ; il cherche un logement et une pension très bon marché. M. de la Charce est venu et l'a embrassé : Il parait en faire grand cas. »

Voici un ancien officier, en relations avec plusieurs des pensionnaires, et que Danloux verra souvent par la suite :

« Je lie connaissance à dîner avec M. de Montazet, neveu de l'ancien archevêque de Lyon et cousin du Comte du Luc qui l'a amené ici. Il a l'air d'un parfait honnête homme plein de sens et raisonnant fort bien sur la Révolution... Il est maréchal de camp. »

Mme de Genlis, en séjour à Londres pour l'éducation de Mlle d'Orléans, peut-elle être considérée comme une émigrée? Non sans doute; toutefois il faut que le Duc d'Orléans monte à la tribune de la Convention pour faire exempter du décret sur les émigrés sa fille « envoyée en Angleterre pour la soustraire à l'influence de sa femme dont les opinions aristocratiques sont bien connues et diffèrent si fort des siennes ».

Le 2 Novembre après dîner, Herman vient nous dire à l'oreille de monter tous chez MM. de Septeuil, parce que M. de Montbret, venu pour M. Restif, s'est emparé de son appartement et n'en finit pas :

« Nous montâmes donc et nous parlâmes de ce M. de Montbret et de sa vilenie qui va jusqu'à l'avarice la plus sordide. Il est gendre de M. Haron, contrôleur des Bâtiments du roi Louis XV. Il passe ses journées chez les autres avec son fils, ne restant pas chez lui pour ne pas allumer de feu, et jouit cependant de plus de quarante mille livres de rente. Il est sur lui d'une malpropreté rebutante. On convient qu'il ne manque pas de connaissances, mais pédant... »

Chez Herman, en Novembre 1792, c'est une procession d'officiers arrivant de Belgique. L'un des plus sympathiques est un irlandais nommé O'Connel « qui a l'air d'un brave homme », et leur donne des nouvelles des provinces rhénanes. Danloux cause avec lui ; il ressort de la conversation qu'il voyait souvent les princes et leur a prédit ce qui est arrivé. Il le retrouve le lendemain en compagnie de M. de Nantouillet :

« O'Connel, qui a servi comme officier de hussards dans le régiment de Bercheny sous le Duc de Brunswick, nous raconta qu'un jour, étant en reconnaissance, il entendit un coup de feu et sentit remuer son pistolet d'arçon. S'étant retourné, il vit de la fumée sortir d'un fossé. Il y courut le sabre à la main et découvrit un paysan caché : La vie, Monseigneur ! — Il eut la faiblesse de la lui accorder en lui disant : Va dire aux patriotes tes confrères, comment les émigrés agissent avec eux !

Parfois les exilés se battent entre eux, histoire de liquider quelque vieille querelle où la politique n'est sûrement pas étrangère :

« M. de Chauvigny ayant appris que M. Charles de Lameth, surnommé *le tapissier de l'hôtel de Castries,* se trouvait à Londres, a été le trouver et l'a forcé à se battre. Il lui a donné un coup d'épée dans le ventre. Les témoins de MM. de Chauvigny étaient MM. de Piennes et de Chabannes; ceux de M. de Lameth, M. d'Aiguillon et M... Lorsqu'on eut reconnu que la blessure était



Madame de Boinville

D'après le pastel appartenant à Mme Lefebvre, née Danloux-Dumesnils.



insignifiante, M. de Chauvigny lui reprocha en termes fort vifs de se refuser à continuer le combat... »



Au nombre des émigrés, l'un des moins malheureux, un des plus débrouillards à coup sûr se montre Peltier (1), celui que Chateaubriand fut heureux de rencontrer certain soir, et qui pensa « crever de rire » en apprenant que l'auteur d'*Atala* mourait de faim. Il l'emmena se réconforter à London Tavern, et fit mieux, lui procura un éditeur : « Grand, maigre, escalabreux, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant », on voit d'ici, tracée par le maître écrivain, la silhouette de ce journaliste original, continuant à Londres son entreprise de Paris, gagnant de l'argent, le mangeant de même, et jouant « les grands airs de la Révolution sur un violon de poche ». Danloux l'aperçoit un soir chez Brice :

« M. Peltier, l'un des auteurs des *Actes des Apôtres*, vient pour rencontrer M. d'Orvilliers. Il parle des événements et croit que d'ici à trois ans, l'Angleterre ressentira le contre-coup de la Révolution française et l'Europe entière comme elle. Il s'exprime avec assez de facilité et de l'air d'un homme persuadé qu'on lui reconnait du mérite. Il manifeste l'intention d'aller dans l'Amérique septentrionale où M. Franklin lui a assuré qu'on pourrait faire une petite figure avec cinq cents livres. Je lui fais observer que depuis que M. Franklin lui avait tenu ce propos, la population étant notablement accrue, la vie y est devenue beaucoup plus coûteuse. »

Naturellement, Peltier une fois parti, les habitués daubent sur lui. On dit qu'il travaille peu à son journal et que M. de Rivarol en fait toute la réputation par son esprit, sa fécondité et son style. On critique aussi l'exactitude des faits qui y sont relatés :

« M. d'Attilly, qui a assisté aux scènes sanglantes d'août et de septembre, relève à chaque ligne des inexactitudes et des personnalités au moins indiscrètes. Je suis bien aise, dit-il, de n'avoir pas donné ma guinée. Il m'avait envoyé un numéro avec une quittance d'abonnement. Je la lui ai retournée en disant que mes moyens ne me permettaient pas d'avoir l'honneur de figurer sur la liste de ses souscripteurs. Peltier est un homme que nous n'avons pas à recevoir. Ces journalistes en général, sont des gens qui s'insinuent partout et auxquels on doit fermer sa porte. »



Goûta-t-on davantage à Londres M. de Rivarol (2) logé à deux pas, Sablonier's Hôtel, Leicester Fields Square? Arrivé peu après Danloux, l'ancien associé de Peltier n'était parti que huit jours avant qu'on vint l'arrêter : Où est-il ce grand homme que nous allons raccourcir?

C'était un écrivain d'infiniment d'esprit et de verve, dont la plaisanterie, toujours sertie avec art, se montrait parfois à double détente. S'il lâchait quelque bourde pour

(1) Peltier (Gabriel), journaliste, né à Nantes, mort à Paris, 31 Mars 1825.

(2) Antoine, Comte de Rivarol, né à Bagnols en Languedoc le 26 Juin 1753, mort à Berlin, le 13 Avril 1801.

jouir de la mine étonnée de ses auditeurs : C'est cela, je ne puis plus dire une sottise sans qu'on crie au voleur !

On prétend que Pitt, dans la visite que Rivarol rendit au premier ministre, lui aurait fait cet accueil : M. de Rivarol, je devrais vous voir avec chagrin, car vous êtes cause du seul vol que j'ai commis. J'avais emprunté votre livre et n'ai pas voulu le rendre. Je le pourrais cependant sans regret, car je le sais par cœur.

Rivarol n'approuvait pas l'Émigration. Son départ fut moins une fuite qu'une assurance contre l'ennui. Dans l'exil, il pensa rendre par sa plume plus de services à la bonne cause qu'en France : Il faut attaquer l'opinion avec les armes de la raison, disait-il. On ne tire pas de coups de fusil aux idées.

Au sujet des Constitutionnels et de leurs regrets tardifs : Les bonnes gens, après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir comme pompiers !

Dur pour son parti, il s'écria un jour : La populace a bien des crimes à commettre encore avant d'égaler la sottise des grands !

Mme de Staël fût-elle bien aise d'être appelée par lui la « bacchante de la Révolution ? » Les bas-bleus du reste, et Mme de Genlis en particulier, n'eurent pas l'heur de lui plaire. Il prétendait que ces femmes-là n'ont pas de sexe.

Il avait des mots terribles : A Florian, un manuscrit à moitié sorti de la poche : Ah ! Monsieur, si on ne vous connaissait pas, on vous volerait ! — A Beaumarchais lui disant : J'ai tant couru ce matin que j'en ai les cuisses rompues : C'est toujours cela ! — Du Chevalier de Panat, un émigré célèbre par sa malpropreté : Il fait tache dans la boue. — Du cardinal de Loménie qu'on disait s'être empoisonné : Il aura avalé une de ses maximes. — Il n'épargna pas même son frère : C'est une montre à répétition ; il a de l'esprit quand il me quitte !

Rivarol ne se plut pas en Angleterre, dont les femmes, suivant lui, ont deux bras gauches, et ne fit que passer dans un pays où, en fait de fruits murs, on ne trouve que des pommes cuites. Il aima mieux habiter celui où « l'on se cotise pour entendre un bon mot », et préféra travailler à Hambourg, pour l'éditeur Fauche au *Dictionnaire de la Langue Française,* se comparant, non sans ironie, « à un amant obligé de disséquer sa maîtresse ».



Certains des émigrés ne sont pas des inconnus pour Danloux, tel Deleutre qu'il voit descendre un jour de la diligence. Spéculateur enrichi, celui-ci vient à Londres mettre sa fortune à l'abri :

« Il accompagnait une jeune et jolie femme d'environ dix-huit ans qu'il me dit être sa nièce, et me demanda mon adresse. »

Que de nièces dans les bagages de l'Émigration ! A la visite que lui fait Deleutre, le peintre réclame aussitôt des nouvelles de Paris :

« Ah ! me dit-il, on y est plus fou que jamais. J'ai dû partir parce que mon nom figurait sur les listes de proscription... Mais, lui dis-je, je vous croyais de ce bord ? »

Qu'est-ce que ce M. Deleutre, demande à quelques jours de là le jeune Mourgue, curieux de se documenter?

« Je l'ai connu comme un homme de plaisir et d'affaires, vivant un peu aux dépens des grands, membre d'une loge de maçons. Il s'est montré très enragé, bien qu'il m'ait affirmé le contraire. On le dit espion de la République et payé pour en propager les doctrines. — Effectivement il est enragé, pourtant il a dîné chez moi, l'autre jour : Il a une bien jolie nièce ! »

Le 14 Août 1792, des bruits inquiétants circulent; la nouvelle court que les portes de Paris sont fermées, et que personne ne peut plus entrer ni sortir :

« Je vois arriver Greenwood qui venait d'apprendre à l'instant la nouvelle d'un massacre terrible. M. Deleutre se trouvait chez moi à ce moment. Il changea de couleur et me quitta en me disant qu'il allait voir M. de Vermenoux chez La Sablonnière, aubergiste français de l'autre côté de Leicester Square, et qu'il viendrait me dire ce qu'il aurait appris. Je posai mes pinceaux : Je ne me sentais plus de courage...

« Au bout d'une heure, Deleutre revint avec un homme d'assez mauvaise mine, et me dit qu'en effet il y avait eu un massacre à Paris; on parlait de cinq mille hommes tués. Le roi et la reine, celle-ci tenant le dauphin dans ses bras, s'étaient réfugiés au sein de l'Assemblée où l'on avait prononcé leur déchéance: Six députés sont égorgés et quelques têtes promenées dans les rues. On en est venu aux mains parce que les Suisses sont accourus pour défendre le roi... J'écrivis en hâte à ma femme de venir me rejoindre pour me tirer de l'affreuse inquiétude où me jettent ces terribles évènements. Les pensionnaires de chez Brice à qui j'en fais part, en frémissent d'horreur. M. Restif, qui arrive à la fin du repas, confirme les nouvelles. C'est un courrier qui les a apportées à M. Thélusson dans la Cité. En descendant, je rencontre Foster qui montait voir mes ouvrages. Je vais avec lui chez lord Grenville, savoir s'il est arrivé quelque courrier extraordinaire...? »

Deleutre qui s'occupait à Londres de théâtre et de musique, restera en relations avec le peintre et M[me] Danloux pourra noter le 31 Mars 1795 :

« M. Deleutre vint proposer à mon mari de faire les dessins des costumes pour l'Opéra d'*Alceste*. Ce Deleutre est un français qui a gagné beaucoup au commencement de la Révolution parce qu'il était dans la Commune de Paris : Mon mari accepta. »

Danloux assista à la répétition générale d'*Alceste,* aux costumes dessinés par lui, et le 30 Avril, il apprenait que la première représentation, donnée au bénéfice de M[me] Banti, la cantatrice italienne, avait parfaitement réussi, qu'elle avait chanté comme un ange et que les costumes faisaient beaucoup d'effet.



Deux émigrés rencontrés naguère dans la famille de Sérilly, Boinville et Domangeville circulent dans Londres en cette année 1792. Ils sont beaux-frères, et la Révolution les a fort gênés pour leurs affaires ou leurs plaisirs. Le premier, un élégant, a préféré se mettre à l'abri; l'autre, un soldat, lutte pour son roi.

Dès le 10 Mai, le peintre rend visite à M. de Boinville (1), 80, Pall Mall :

« Nous nous sommes entretenus de la Révolution, mais sans nous entendre : Il me tient pour

(1) Jean-Baptiste de Chastel de Boinville avait épousé le 10 Septembre 1786, Anne-Marie-Pauline Thomas de Domangeville, sœur de M[me] de Sérilly. M[me] de Boinville mourut à Paris, le 8 Août 1789, et M. de Boinville se remaria avec une anglaise, Miss Collins.

un aristocrate et je le trouve, moi, des plus démocrates, avec cette nuance qu'il a fait partie de la Garde Nationale, parce qu'il a cru de son intérêt de s'y ranger... »

Soyons net : Danloux reproche à Boinville d'être l'ami de La Fayette dont il partage les idées : Ne rapporte-t-il pas en le soulignant, ce propos de M. de la Luzerne, à qui Boinville avait envoyé son fils à la campagne, pour lui demander la permission d'aller le voir, et qui lui a fait répondre *qu'il ne recevrait jamais chez lui un aide de camp de La Fayette!* Cela nous vaut, au 20 Juin, un croquis lestement troussé :

« J'ai été chez M. de Boinville. Il était, il y a deux ans, receveur général des finances et avait assez mal géré ses propres affaires. Je m'imagine que, comme par le passé, il dépense plus qu'il ne peut. Il venait me demander l'adresse de M. Lee qui a eu, avec son beau-frère Domangeville, des affaires d'intérêt.

« De Boinville était serré dans ses culottes de peau au point de ne pouvoir plier les genoux en s'asseyant, et se plaçait sans cesse devant une glace. Le malheur n'a pas assez de prise sur lui pour le corriger de sa sottise. Je lui demande des nouvelles de Mme de Sérilly, et s'il fait venir ses enfants comme elle l'avait projeté ? Il me dit que c'est toujours son intention, mais que cette charge l'effrayait, le prix de la pension à Londres étant de 50 livres, bien qu'il ne trouvât pas d'ailleurs le prix exagéré. Je lui fis la remarque qu'il y avait mille pensions en France qui coûteraient moins. Il me représenta les troubles, et que sa présence en Angleterre engageait Mme de Sérilly à les y envoyer. »

La divergence des vues politiques ne laisse pas de jeter un froid dans leurs relations, aussi, à la suite du 10 Août, quand ils s'aperçoivent chez Boffe, le libraire français de Gérard Street, ne semblent-ils plus se connaître :

« 15 Août : M. de Boinville entre et feint de ne pas me voir ; j'en fais autant. Il est plus élégant que jamais, et je ne sais en vérité comment il fait pour se maintenir sur ce pied ? »

Désireux pourtant de savoir ce que devient Mme de Sérilly, sa belle-sœur, Boinville passe à l'atelier : « Comme on ne me répond pas quand j'écris, lui dit Danloux, je n'écris plus et n'ai pas de nouvelles ». Tiennette Roussée, qui se trouve là, reconnait Boinville pour lui avoir vendu beaucoup de marchandises apportées de France. On lui parle de ses deux enfants, et Tiennette indiscrètement lui demande s'il vit toujours avec Mlle Lambert ? « Il balbutie... »

Plus tard Danloux apprendra que Boinville est sur le point d'épouser une jeune anglaise éprise de lui, et cela contre le gré de ses parents. Il venait d'envoyer son fils à Paris pour qu'on ne lui saisisse pas ses biens comme émigré.

Nous le retrouvons en 1795, remarié, échangeant toujours d'intermittentes visites avec les Danloux. Il passe en Mars leur donner des nouvelles du Chevalier de Pange, et leur apprendre que Mme de Sérilly est rentrée dans ses biens : Il avoue avoir été constitutionnel : A tout péché miséricorde, lui jette ironiquement Danloux !

Quant à Domangeville, son beau-frère, c'est un jeune officier, dévoué à son parti. Il arrive de France, et doit rejoindre à Ath l'armée des princes. Danloux l'invite à déjeuner avec Boinville et le 2 Mai l'emmène chez Brice, où ils rencontrent M. de la Luzerne, l'ancien ministre de la Marine, « qui me prodigue, ainsi que son entourage, force compliments sur mes alliances de famille, seul point de vue auquel il soit à même de m'apprécier ».

Puis Domangeville part avec ses chevaux et c'est de loin en loin que nous enten-

drons parler de lui. Un jour que Danloux se trouve chez M[lle] Roussée, il y rencontre MM. de Cotte et de Montblin :

« Ce dernier, fort étourdi, vient d'Allemagne où il a assisté au siège de Thionville. Il dit que les émigrés ne sont pas plus de treize mille hommes, mais tous bien montés... Je demandai à M. de Montblin s'il avait connu M. de Domangeville. Il me répondit qu'il était parmi les gentilshommes d'Auvergne. Il avait un train, était arrivé avec cinq ou six chevaux dont l'un teint en bai clair. On l'avait déteint, d'où beaucoup de plaisanteries. Enfin, Domangeville avait apporté cent mille francs à la masse commune des émigrés. Il me cita quelques traits d'étourderie et de bravoure de ces émigrés. »

A dîner chez Brice, Danloux cause de M[me] de Sérilly avec son voisin de table, M. de Laval : « Elle avait tout l'esprit, et surtout la tête qui manquaient à son frère ». Ce dernier, toujours en mouvement, reparaît au début de 1793 :

« 6 Janvier : Domangeville est venu me voir. Il arrive de Hollande après avoir fait campagne auprès des princes. Il a trouvé le moyen de rentrer en France secrètement, et, malgré les décrets lancés contre les émigrés, il a pu vendre ses récoltes, en toucher le produit et retourner en Allemagne. Il a amené ici la Marquise de Pange et ils se sont logés dans Piccadilly, 75 Dover Street. Il me dit que le Chevalier de Songy (1), retourné en France, était rentré en possession de ses biens, malgré qu'il eût été en Allemagne l'année dernière. Il m'apprend aussi que M. de Canisy s'est embarqué à Rotterdam et qu'il sera ici sous peu de jours.

« 9 Janvier 1793 : Je reviens chez moi. Un instant après arrive M. de Domangeville qui me prie de lui indiquer le moyen de trouver de l'argent sur ses chevaux. Je lui déclare qu'il m'est impossible de le satisfaire, ne connaissant personne apte à me renseigner à ce sujet. — C'est que, me dit-il, vous me voyez fort embarrassé. J'avais 75 louis avant de m'embarquer. J'ai frêté un paquebot pour 60 louis, à cause de mes chevaux et de trois au Chevalier de Songy dont M[me] de Pange s'est chargée. Ah ! si jamais je me charge, moi, d'une femme ! C'est une leçon qui me profitera...

« Il ne me restait donc plus que 15 louis. Je supplie M[me] de Pange de renoncer à toute fantaisie d'aller à terre, parce que nos dernières ressources y passeraient. Recommandation superflue ! Elle veut absolument débarquer...

« Mon Dieu, ajouta Domangeville, s'il ne s'agissait que de privations, un peu plus, un peu moins ne m'importerait guère; j'ai déjà vendu bijoux, montre, épée à garde d'or... J'ai été chez Boinville ce matin. Il me doit 25 louis depuis longtemps, et ce fat me répond avec le plus beau sang-froid qu'il me conseille de vendre mes chevaux et de réformer mon train ! J'avais grande envie de tomber sur lui... Je lui ai dit que si j'étais établi en pays étranger et que, dénué de tout, il fut venu me demander de l'argent, je me serais mis en quatre pour lui en procurer, mais nous ne nous ressemblons guère ! D'ailleurs, il a les dentelles de ma sœur. Il m'a répondu qu'elles n'étaient pas vendues, mais ne me les a pas montrées.

« Après avoir ainsi épanché sa bile, Domangeville me demande conseil. Le plus clair, lui dis-je, c'est que ni vous, ni M[me] de Pange ne me paraissez cousus d'or... Vous devez déjà, si je ne me trompe, à Mr Lee ? Allez-le voir, exposez-lui votre situation et priez-le de vous venir encore en aide; sinon, vendez vos chevaux et ceux du Chevalier de Songy dont l'entretien achève de vous obérer... »

En effet, le lendemain, ayant suivi ce conseil, Domangeville racontait à Danloux comment le riche anglais, auquel il devait déjà cinq cents louis, lui en a prêté 50 autres :

« Je viens à vous ouvertement, a-t-il dit à Mr Lee. Il ne tient qu'à vous de me faire rentrer dans mes terres en me donnant le moyen de revenir en France. J'ai besoin de cinquante louis, voulez-vous me les prêter? D'ailleurs, ce sera le moyen de vous rembourser dès que j'aurai fait la vente de mes biens. »

Ses biens, le jeune officier ne devait plus en jouir longtemps. Cousin germain des

(1) Le Chevalier de Songy, le troisième des frères de Pange, devenu Marquis de Pange par la mort de ses aînés.

frères de Pange, qu'il avait reçu bien souvent dans son beau château de Mareuil-sur-Aï, dont Chénier a vanté « les bois et les coteaux vineux », M. de Domangeville, à force d'aller en France sous prétexte de sauvegarder ses propriétés et de retourner en Allemagne, finira par se faire arrêter, et, moins heureux que sa sœur, le frère de Mme de Sérilly montera sur l'échafaud le 24 Mai 1794.



Le Marquis de Crenolle (1), encore un membre, par alliance, de la même famille que fréquenta Danloux avant la Révolution, avait épousé en 1763 Marguerite d'Etigny, et se trouvait ainsi le beau-frère des deux d'Etigny-Sérilly qui vont périr. Nous croyons reconnaître Mme de Crenolle dans le beau crayon du cabinet des Estampes. Leur fille, Louise de Crenolle également dessinée par Danloux, avait épousé, en 1782, le Comte de Colbert-Maulevrier. En retrouvant le marquis à Londres, c'est toute la société de Passy qui défile devant les yeux de l'artiste. M. de Crenolle et sa famille émigrèrent en Allemagne au début. M. de Laval, le diplomate, donne à Danloux de leurs nouvelles :

« M. de Laval me dit que M. et Mme de Maulevrier sont toujours à Bonn. Les de Crenolle sont ruinés, mais ils ont dans M. d'Etigny un bon parent et un excellent homme. Je ne réponds que par monosyllabes, car je sais quel est le fonds de son caractère : L'orgueil et l'amour-propre font chez lui ce que le cœur et l'âme feraient chez les autres. C'est pourquoi je louerai l'action, mais point l'homme qui la fait. »

Danloux qui les a vus de très près, se montre évidemment bien renseigné, mais garde comme un fond d'acrimonie à l'égard de plusieurs. Entre temps le marquis a passé le détroit, et c'est encore M. de Laval qui le renseigne :

« M. de Crenolle se trouve à Londres presque sans ressources et les jambes enflées. Il est cause que sa belle-fille, la Comtesse de Crenolle a perdu tout son bien, s'étant opposé à ce qu'elle retournât en France. Je regrette de le savoir en si mauvaise situation et surtout aussi malade, bien qu'il soit d'un égoïsme et d'une hauteur insupportables. »

Toutefois l'exil rapproche, et souvent Danloux aura la visite du marquis dans les années qui vont suivre. Le 24 Janvier 1795, Mme Danloux tient la plume :

« M. de Crenolle vient demander l'adresse de Mme de Sérilly à Paris. Nous lui dîmes que nous ne la savions pas. Il nous lut une lettre qu'il venait de recevoir du Chevalier de Pange qui lui mandait son départ pour la France. Comme il avait déposé une malle de papiers à Passy, il désirait la ravoir. Il parla politique et nous dit qu'on lui faisait espérer un régiment du gouvernement anglais... »

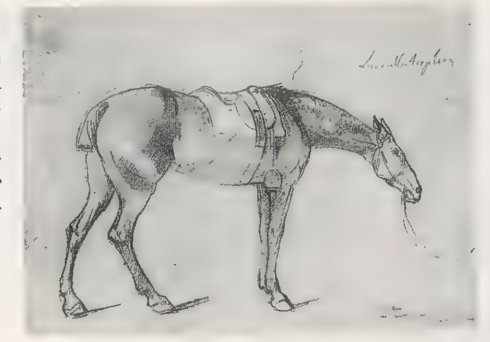
« 30 Mars : M. de Crenolle espérait avoir un corps et y avait des droits comme breton. Il me parla beaucoup de M. de Sérilly et me dit qu'il faisait perdre 50.000 écus à son gendre, M. de Maulevrier. Dieu merci ! il s'en alla, car cette conversation me devenait importune... »

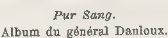
En Septembre M. de Crenolle raconte avoir été à Southampton, croyant partir avec Monsieur, mais on n'avait admis aucun officier général... Sa petite-fille lui mande qu'elle

(1) Anne-Louis du Quengo, Marquis de Crenolle.

est chez la Marquise de Lambert, qui a recueilli chez elle des enfants d'émigrés et des orphelins. Comme pour tant d'autres, la gêne se fera sentir et dans une visite à Mme Danloux, le vieil émigré, si hautain jadis, lui demandera d'écrire à Mme de Sérilly « pour la prier de lui donner trois guinées par mois; il en espérait autant de Mme de Nagu ».

⚜





Pur Sang.
Album du général Danloux.

Donnons, en passant, un souvenir à Mme de Richemont, à cette voisine de table au *boarding-house,* qu'elle quitta bientôt pour louer dans les quartiers neufs :

« Je conviens avec M. Restif, écrit Danloux, le 26 Septembre, d'aller voir Mme de Richemont dans sa nouvelle habitation. Elle demeure près de la chapelle de Paddington. Il m'ennuie dans le trajet que je trouve long.

« Nous voici enfin arrivés. La maison me parait jolie. Mme de Richemont nous reçoit fort bien. Elle était avec sa fille, son fils, son neveu et deux autres français languedociens. Elle est fort affligée car elle attend d'un instant à l'autre la nouvelle de la mort de l'abbé, précepteur de ses enfants, auquel elle est fort attachée. Elle nous offre le thé, et nous raconte qu'elle a été volée par deux domestiques anglais qui lui servaient d'interprètes. Elle a deux servantes anglaises; elle et sa femme de chambre se font entendre comme elles peuvent, avec l'aide du dictionnaire.

« Mme de Richemont me montre son portrait fait à Bordeaux. Elle est peinte avec toute sa famille. J'ai remarqué que son mari était au fond et l'abbé bien éclairé et de face auprès d'elle. Elle paie sa maison, toute meublée, avec un jardin fort joli, cent dix guinées par an. »

Ayant toute sa fortune aux îles, Mme de Richemont dit à Danloux que si ses biens sont ravagés comme elle le craint, elle sera réduite à la mendicité. Elle parle de Bordeaux d'où elle arrive, comme d'une ville où il est agréable de vivre, sauf qu'on y joue un jeu d'enfer.

Autre visite un peu plus tard : Invités à dîner, M. de Crutchent et Danloux s'y rendent de compagnie, le 12 Novembre par un temps magnifique, en suivant Portland Road où les maisons se bâtissent :

« Mme de Richemont était sortie. En attendant, sa femme de chambre, qui semble fort bien avec M. de Crutchent, nous fait visiter la maison. Chemin faisant, elle médit de sa maîtresse, comme cela se pratique. Elle nous dit que la maison devient l'arche de Noë. Il y vient des prêtres, des filles, des écoliers. Elle a donné ces jours derniers un dîner considérable à des gens qu'elle ne connaissait pas. Elle ne sait que faire de son argent, qu'elle jette par les fenêtres ou ménage, sans raison le plus souvent.

« Mme de Richemont revient de sa promenade, nous reçoit fort bien, et nous régale d'une excellente bouteille de Bordeaux. Elle ne sait si elle restera ici, ou se rendra à la Guadeloupe qu'elle ne peut souffrir, ou enfin si elle retournera à Bordeaux? Je m'y ennuie fort. Sa fille me fait de la peine et son fils me donne l'envie de bailler. Nous partons au moment où arrive une espèce de précepteur avec trois jeunes gens... »

Laissons Mme de Richemont à ses invités, et M. de Crutchent à ses amours ancillaires.



Une des françaises que Danloux retrouva dans l'exil avec le plus de plaisir fût la Marquise de La Suze. Son portrait date des jours heureux où il faisait si bon vivre, de ceux où elle et sa sœur Mme de Pusigneux faisaient les honneurs de la maison du Baron de Besenval. Femme du monde accomplie, il semble difficile d'unir plus de charme à tant d'aimable réserve. C'est elle qui, suivant la légende, tenait de plus près au cœur du baron. Son portrait en miniature, aux traits fins et charmants, se portait dans un petit sac de peau, on devine par qui, et provient de la succession du Vicomte de Ségur, légataire du baron.

Elle aimait à dessiner : Nous avons vu, signé d'elle, un médaillon représentant Mrs Siddons, la célèbre actrice anglaise. Besenval, grand amateur de théâtre, a pris soin d'écrire lui-même au-dessous ce quatrain qui est un aveu :

« J'aime en ces traits la rivale énergique
De cent talens par sa gloire effacés,
J'aime en eux la grandeur, la majesté tragique
Et la main qui les a tracés. »

Dans le format restreint où il triomphe, Danloux nous a donné la véridique image de l'aimable marquise. Le porte-crayon à la main, tout en blanc, rubans cerise à la ceinture, son petit chien jouant à ses pieds, des meubles familiers autour d'elle, Mme de La Suze paraît songeuse : Tableau intime et délicat, vraie réplique du Besenval peint dans son cabinet. N'est-ce pas d'ailleurs son buste par Caffieri qui se profile sur la cheminée, comme le seigneur et maître ?

Le peintre, très pratique, inscrit immédiatement sur son *Journal* en apprenant l'arrivée de cette femme séduisante :

« J'en suis très content, car l'ayant connue à Paris où elle a été fort aimable pour moi, je crois qu'elle pourra m'être de quelque utilité à Londres. »

Le 8 Septembre 1792, Danloux a l'agréable surprise de sa visite :

« Dans l'après-midi, on vient me prévenir que trois personnes étrangères désirent me parler. Je vis entrer la Marquise de La Suze, Mgr d'Osmond, évêque de Comminges et Mr Crosby. Ils arrivent de Paris, après avoir éprouvé les plus grandes difficultés pour en sortir. Mme de La Suze a pu se faire passer pour la gouvernante d'une Américaine, Mme de La Molère. Elle est partie à l'insu de tous ses gens, sa seule femme de chambre exceptée. Ils sont encore sous l'impression des événements dont ils ont été témoins, et se félicitent de se trouver dans un pays aussi tranquille. »

Logée d'abord Grenier's Hotel, la marquise va s'installer bientôt Berkeley Square : C'est là que le 4 Septembre Danloux va lui présenter ses hommages :

« Je viens m'habiller après dîner et je vais chez Mme de la Suze. La marquise me dit qu'elle est allée se promener au parc Saint-James et se sent mieux depuis qu'elle est à Londres. Nous parlons de la Révolution; elle blâme fort la conduite du roi et croit que s'il fut monté à cheval le 10 Août, il



La Marquise de La Suze



eut rallié toute la Garde Nationale autour de lui. Le roi n'aurait pas ainsi sacrifié ses plus fidèles serviteurs, qui se sont fait massacrer sans même pouvoir le défendre, puisqu'il s'était réfugié à l'Assemblée. »

Danloux aime à fréquenter dans ce milieu royaliste et distingué dont les évêques sont les hôtes habituels, où il ne craint pas d'entendre ces propos jacobins et malsonnants qui ont le privilège de l'exaspérer. Il y rencontre chaque fois un irlandais nommé Crosby, trop prodigue, au début, de promesses qu'il n'a pas réalisées :

« Il me fait moins d'honnêtetés qu'aux autres, et je remarque qu'il souffre même de me voir. Crosby s'était flatté de m'être utile. Il est trop égoïste pour agir en conséquence, et ma vue lui est un reproche. Je lui demande s'il n'y a pas d'indiscrétion à écrire à Lady Lucan pour l'inviter à venir voir mes tableaux? Il ne le croit pas, la verra demain et la préviendra. Il a été, me dit-il, sur le point de me faire peindre la Duchesse de Montrose, mais ils mettent peu d'argent aux arts. »

Crosby demeure en effet chez le Duc de Montrose, qu'il finira par amener à l'atelier. Lorsque Danloux vient demander la nouvelle adresse de Mme de la Suze, qui n'habite plus Berkeley Square, ayant dû céder la place à Mme du Barry, il venait de sortir et son valet de chambre lui dit que la marquise s'était décidée à demeurer avec Mgr d'Osmond, Germyn Street. Danloux s'y présente aussitôt :

« Elle était avec les évêques de Limoges et de Comminges et me lut une lettre de Mme de Pusigneux qui lui parle de leur sœur de Bercheny, toujours à Busancy. Elle s'y trouve en pleine santé, et ne quittera le pays que lorsque les émigrés y rentreront. Elle est là avec sa fille et ne donne aucune nouvelle de son mari ni de son gendre qui sont parmi les émigrés. Je leur annonce que l'évêque d'Autun est arrivé et qu'il loge à Kensington : Oh! dit l'évêque de Comminges, ils sont là un tas de coquins de la même trempe, logés à côté les uns des autres. »

Dans une autre visite, Danloux trouve la marquise fort émue d'une lettre qu'elle vient de recevoir, où sa sœur se fait gloire d'accueillir les soldats français :

« Bien qu'elle soit outrée de ce qui se passe en France, Mme de Bercheny ne peut s'empêcher d'être bonne patriote. En conséquence, elle a reçu à Busancy les volontaires qui se rendent à la frontière; elle a donné à dîner aux officiers, et dansé même avec eux dans l'après-midi sur la terrasse du château. Les volontaires lui ont avoué qu'ils étaient arrivés animés d'assez mauvaises intentions, mais ils s'en allaient contents de la voir aussi zélée patriote. Sur quoi l'on bût à la santé de la Nation!

« Mme de La Suze est fâchée de voir à sa sœur des opinions tellement contraires aux siennes. Le fait est qu'on n'a jamais vu lettre si extravagante. Mme de Bercheny a tous ses parents et tous ses amis à l'armée des émigrés et ne pense certainement pas un mot de ce qu'elle écrit... Mr Crosby arrive, et me dit qu'il m'amènera le Duc de Montrose. »

Danloux s'y trouve encore le 8 Octobre, un jour que la marquise, souffrante, est en compagnie de Crosby et de M. de Curt. Ce dernier ayant demandé à Danloux son opinion sur la situation politique :

« Si la campagne est finie, comme je le crois, lui dis-je, je considère le roi et sa famille comme perdus sans ressource, et si la maladie se met dans les armées, il n'y a plus d'espoir. Il me répondit qu'il craignait que je n'eusse dit la vérité et que l'hiver allait redonner du courage aux armées républicaines. S'il en est ainsi, répliquai-je, les puissances qui avoisinent la France, l'Europe même, sont menacées d'être livrées à l'anarchie.

« Et quand vous, Messieurs les Anglais, en souffririez un peu, ce serait justice, car vous n'avez ménagé pour fomenter la Révolution, ni l'argent ni les agents!

« 25 Octobre : J'ai été passer un moment chez Mme de La Suze que je trouve fort triste. Elle s'est associée avec des personnes de la maison pour mettre le peu de fonds qu'elle possédait encore

dans le commerce des vins... Son homme d'affaires lui écrit de Saint-Domingue qu'il ne peut plus lui envoyer d'argent et qu'une ruine totale menace les habitations. Il lui est cruel de se voir réduite à la gêne après avoir joui de 80.000 livres de rente. Je l'engage à ne pas tourner la tête en arrière



Mme la Marquise de La Suze.
Appartient à Mme la Marquise de La Suze.

et à prendre son mal en patience... Elle allait faire visite à la Duchesse de Brancas et me descendit dans Piccadilly. »

L'arrivée de Mme de Pusigneux va réconforter la marquise en lui rendant la vie de famille... Le 25 Novembre, elle annonce à Danloux que sa sœur se décidait à quitter Bruxelles avec son mari et sa fille, pour venir habiter auprès d'elle :

« Les scellés sont apposés sur les effets de Mme de Pusigneux, mais elle a pu emporter le plus précieux et mettre en lieu sûr son portrait, que je lui ai peint, ainsi que celui du Baron de Besenval : Elle doit les faire venir par la première occasion. »

Afin de pouvoir vivre ensemble, Mme de La Suze change encore une fois de logement, et c'est Duke Street 28, Piccadilly, que Danloux retrouve ces dames installées :

« Je les ai vues un instant. Bien que les circonstances aient un peu modifié leur façon d'être, elles ont encore un ton de hauteur qui ne demanderait qu'à reprendre le dessus si elles rentraient en



Portrait présumé du Chevalier de Canisy.
Collection de M. Demory.

possession de leur fortune... Mme de La Suze me dit que sa sœur a été assez heureuse pour sauver tout son linge. Rien en effet ne trahit chez elle la misère dont on remarque en général l'empreinte chez les émigrés. Mme de Pusigneux me prie d'acheter du papier et des crayons pour sa fille, et me demande de venir quelquefois voir ses dessins. Ils ont loué la maison pour un an entre eux tous... Son mari me dit qu'elle donnerait tout au monde pour rentrer en France. On annonce M. le Marquis de Fontenilles, et du premier coup d'œil, je devine en lui un propriétaire de Saint-Domingue... M. de Pusigneux me parle du temps passé et me témoigne beaucoup d'amitié. Il a besoin de moi, et désirerait que je donnasse quelques leçons à sa fille qui annonce d'assez heureuses dispositions. »

Danloux par complaisance, accepte donc de corriger ses essais, mais elle est molle dans ce qu'elle fait et manque d'attention :

« Je donne une leçon de dessin, par amitié, à M[lle] de Pusigneux. Elle est encore persuadée de ses richesses et fort nonchalante. Je remarque aussi que le père, la mère et M[me] de La Suze se croient toujours au temps où le crédit de la Cour leur tenait lieu de mérite supérieur. Ils ont tous le même ton de protection qu'ils s'arrogeaient il y a quatre ans. »

On sent à ces réflexions un peu amères que le rôle de sous-ordre agréait médiocrement au caractère indépendant de Danloux :

« Je vais chez M[me] de Pusigneux. Elle est seule et me dit que sa fille ne prendra pas de leçon, M[lles] de Montboissier étant venues pour la voir. Je reste un quart d'heure m'attristant sur les malheurs du temps. Elle me félicite d'avoir un talent, et me dit que, dans un an, ils n'auront plus de quoi vivre si les choses ne changent pas. »

Le lendemain, 1[er] Février 1793, Danloux les recevait, eux et leurs amis, curieux des portraits exposés dans l'atelier : Mesdames de La Suze, de Pusigneux, de Belzunce, d'Ambert, l'évêque de Comminges, celui de Lombez et Mgr Bozon de Périgord : « Toute cette société m'a fait beaucoup de compliments, mais m'a paru fort légère dans ses propos... »

Une allusion faite le lendemain par Saint-Far au sujet de ce qui s'était dit dans cette visite, lui permet de constater que les préoccupations de l'exil n'excluent ni la médisance ni les cancans :

« Des émigrés lui ont raconté que je les avais peu flattés dans leurs portraits, mais moins encore en paroles. J'aurais dit que M[me] de Nauzières était très grosse de taille, qu'elle avait le pied fort, et mille autres niaiseries. J'en ai été choqué, non que cela fut vrai, mais si, pour s'amuser, ils en disent autant partout, cela peut me faire du tort. »

Un bavardage de M[me] d'Ambert, à ce que lui explique, à sa première leçon, M[lle] de Pusigneux, était cause de son émoi trop légitime...



Les Canisy sont de jeunes émigrés qui rappellent à Danloux bien des souvenirs. Le Chevalier de Canisy prévient le peintre que son frère et lui logent *chez Tattersal,* dans Piccadilly. A la même époque Danloux reçoit une lettre de M[me] de Canisy, nièce de l'archevêque de Sens. Elle lui annonce l'envoi de deux mille et quelques cents livres avec prière de les remettre à *M[lle] Adrienne,* nom convenu pour désigner le Vicomte de Canisy, son mari. La pauvre vicomtesse ne se doute guère que ces envois d'argent vont la compromettre, et sa correspondance avec un émigré servir de prétexte pour la conduire à l'échafaud.

Des difficultés dans le paiement de la traite, retenue un moment, obligent Danloux à prendre certaines précautions pour ne pas lui nuire :

« 21 Décembre : J'avais écrit dans la journée à M[me] de Canisy l'aventure de sa lettre. J'ai contrefait l'anglais, afin qu'à Sens on n'imagine pas qu'elle envoie de l'argent à son mari qui est

émigré, car d'après les sages lois de nos législateurs, une femme doit laisser son mari, son père ou son fils émigrés, mourir de faim ! »

Le 8 Janvier 1793, Ramson and C°, Pall Mall, le prie par un billet, de passer chez lui de la part de M. Perregaux, banquier à Paris, et le même jour, Danloux inscrit :

« M. de Canisy est venu avec son frère. Ils arrivaient de Rotterdam, après avoir pensé périr. Je lui dis que j'étais invité à aller toucher de l'argent chez Ramson and C°. Il est aussi étourdi que je l'ai connu, bon diable, sans éducation et sans instruction, sans mœurs par le mauvais exemple, ne demandant pas mieux que de bien faire lorsque l'occasion s'en présente, mais ne la cherchant guère. Il viendra demain me prendre en voiture pour aller chez le banquier. Son frère me dit qu'il s'occupe de la miniature et me demandera des conseils. Il a l'air fort simple de mœurs et fort honnête. Ils descendent un instant pour voir mes ouvrages et me disent, suivant l'usage, des choses flatteuses.

« 9 Janvier : M. de Canisy vient me prendre. Je monte en voiture et nous arrivons très vite chez le banquier. On me compte sur un ordre du Marquis Achille du Châtelet 69 L. St. et quelques shellings. Je recomptai la somme et la remis à M. de Canisy. En me reconduisant, il me prie de vouloir bien écrire à sa femme pour lui accuser réception, et d'ajouter qu'il comptait sur davantage, parce que son père devait aussi envoyer cinquante louis à son frère.

« Il pensait s'établir aux environs de Londres, chez quelque pasteur, près duquel il pourrait se perfectionner dans la pratique de la langue anglaise qu'il parle déjà assez facilement. »

Son frère le Chevalier de Canisy, voulant utiliser son goût naturel dans les loisirs que lui fait l'Émigration, recherche la compagnie de Danloux et lui demande la permission de le regarder peindre : « Il est passionné pour les arts et me montre des miniatures qui annoncent des dispositions. »

« 18 Janvier 1793 : Le Chevalier de Canisy vient me prendre et me prie de le conduire chez un marchand de couleurs et chez un peintre en miniature. Je le mène d'abord chez Van der Gucht pour lui demander s'il veut laisser copier chez lui. Il répond qu'il ne peut pas parce qu'on vient voir ses tableaux et cela le gênerait, mais il offre d'en laisser emporter un. Le chevalier remercie et n'accepte pas. »

Le marchand de tableaux leur a donné l'adresse de Shelley, peintre en miniature, Henriette Street n° 7, Covent Garden :

« Il nous reçoit fort honnêtement. Je ne suis nullement content de ses miniatures, mais beaucoup de la composition de ses dessins : Ils sont pleins de grâce. On ne s'imagine pas qu'ils sont faits par un peintre de ce genre. Le chevalier demande à Shelley des conseils ; il répond qu'il les donnera volontiers, et me promet de venir me voir. Après l'achat de ses couleurs, nous allâmes faire un tour à Saint James Street : Il y a admiré les chevaux et moi les femmes. »

Un autre jour, le chevalier arrive comme Danloux rentrait :

« Il parle beaucoup sans rien dire, me racontant qu'il a manqué, par la faute de ses parents, un mariage qui lui eut été fort avantageux. Il s'agissait de la fille de M. Gérard, riche prêteur de Strasbourg. Il ajoute qu'il est fort gauche auprès des femmes, ce qui me parait vrai ; avec cela bon enfant, et la tournure d'un officier de garnison. »

C'est en sa compagnie que le 23 Janvier 1793, Danloux apprend la fatale nouvelle de la mort du roi :

« Le Chevalier de Canisy vient me prendre et m'emmène dîner dans une auberge, Oxenden Street, qui a bien mauvaise apparence, et ceux qui s'y trouvent aussi... Nous allons chez lui, il fait du punch. Je suis bien anxieux des nouvelles de France. J'entends passer un homme qui crie les papiers du soir. Je cours les acheter et mes regards tombent aussitôt sur un article très court disant

qu'à l'instant arrive un courrier apportant l'affreuse nouvelle de l'exécution du roi. M. de Canisy l'aîné arrive. Ni lui, ni le chevalier ne se montrent très émus; j'en suis outré et je les quitte ! ».



Sous la rubrique de *Racontars d'exil,* réunissons ici quelques-unes des anecdotes contées par les émigrés et fidèlement transcrites par Danloux, le soir. Certaines, d'un caractère trop intime ou trop libre, ont été supprimées; d'autres, désobligeantes pour la descendance des personnages mis en scène, très atténuées et beaucoup négligées comme d'une rétrospectivité sans intérêt. Elles servirent à remplir bien des heures vides ou sombres : N'ayons pas le courage de l'en blâmer.

On retrouvera parmi les plus abondants conteurs de ces propos de table, plusieurs de nos connaissances, le consul Herman, l'intendant Blondel, l'abbé Sabatier de Cabre, l'ex-député de Curt, le Marquis de Brézé, le Comte d'Attilly surtout, qui reste incomparable par sa mémoire et sa verve.

Choisissons donc parmi leurs récits ceux qui peuvent offrir un intérêt, soit par leur nouveauté, soit par la notoriété des personnages mis en scène, soit que, témoins occulaires des faits qu'ils racontent, ils y mettent un accent de vérité précieux, qu'ils se nomment Condorcet, Beaumarchais ou Brézé.

Comme on discute, après dîner, la question du suicide à propos de six émigrés qui se sont déjà brûlé la cervelle de désespoir, M. d'Attilly assure fort raisonnablement que le moment où l'on se décide est très court; quelques instants de réflexion forceraient à changer d'avis. Il ne pardonne à un homme de se tuer que lorsqu'il est tout à fait désespéré ou qu'il a perdu l'honneur :

« Par exemple, nous dit-il, j'admire la mort du brave M. de Chantereine qui était dernièrement avec moi dans la Garde du Roi. Il se trouvait à l'Abbaye, le massacre était commencé et son tour venu. Au moment où on l'appelle, il se donne deux coups de couteau et si fortement que le manche était entré dans la blessure.

« Oui, ajoute Blondel, mon secrétaire se trouvait à ce moment dans la même chambre que lui. M. de Chantereine, à l'appel de son nom, s'écria : Je suis donc perdu sans ressource ! Priez Dieu pour moi ! et au même instant, il se porta deux coups de couteau et tomba mort.

« C'était, reprit M. d'Attilly, un brave homme et il avait fait preuve autrefois de beaucoup de cœur et de sang-froid dans les circonstances suivantes : Il tenait garnison à Guingamp comme lieutenant-colonel du régiment de Rouergue, et mit un jour aux arrêts un officier fort mauvaise tête. Celui-ci vint le trouver au lit le lendemain armé de deux pistolets, et lui en appliquant un sur la tempe, il le menace de le tuer s'il ne lève pas ses arrêts. M. de Chantereine, en le foudroyant du regard lui ordonne de retourner aux arrêts. L'officier arrache la couverture du lit de son lieutenant-colonel et l'oblige à se lever.

« M. de Chantereine sort de son lit, se place dans un coin de sa chambre et dit au jeune homme de tirer le premier, ce qu'il fait. La balle ne fait que froisser l'oreille de M. de Chantereine qui lui dit froidement : Vous êtes bien lâche ! vous étiez l'agresseur, je vous ai proposé de tirer le premier et vous l'avez fait. Je suis maître de votre vie; gardez-la pour réfléchir à ce que vous venez de faire. J'y mets toutefois une condition : Vous reprendrez vos arrêts et vous garderez un silence absolu sur ce qui vient de se passer entre nous.

« Le jeune fou n'a rien de plus pressé que de le raconter à tous ses camarades. Le colonel, M. de Toulongeon, en fait part à M. le Maréchal de Ségur qui, sur l'heure, chasse l'officier du régiment. M. de Chantereine court aussitôt chez le ministre, lui énumère ses propres services et ne lui

demande pour récompense que la réintégration du jeune officier qui l'avait si fort offensé : Le maréchal la lui accorda. »

Curieux effet de déclassement produit par la Révolution, et raconté par le même d'Attilly :

« Il avait un laquais de 18 ans auquel il tenait beaucoup, et qui de son côté faisait profession d'aimer son maître. Celui-ci crut que les bontés qu'il avait eues pour son serviteur et que le zèle avec lequel celui-ci l'avait toujours servi, établissaient des liens suffisants pour l'engager à le suivre en Angleterre. M. d'Attilly fut donc péniblement surpris en le voyant s'y refuser, tout en lui en témoignant le regret : Quoi, lui dit-il, est-ce à cause que je ne suis plus riche? — Ah! répondit le laquais les larmes aux yeux, Monsieur me fait une bien grande injustice! Non, Monsieur, mais mon frère que j'aime beaucoup me désire auprès de lui, et je vais le rejoindre. — Votre frère a-t-il donc les moyens de vous entretenir? — Oh! oui, Monsieur, il est évêque constitutionnel d'Alby : Il occupe le siège qu'avait auparavant M. le cardinal de Bernis... Je ne l'avais pas dit à Monsieur jusqu'à présent, pensant que je lui ferais de la peine! »

Envoyé, en mission auprès du roi de Prusse, le Grand Frédéric sans doute, M. d'Attilly en trace le portrait intime que voici :

« Pendant les deux mois que j'ai passés auprès de sa personne, nous dit-il, j'ai constaté qu'il maintenait une discipline également rigoureuse parmi les officiers et parmi les soldats. Il frayait beaucoup avec eux, et il en est peu à qui il n'ait point adressé la parole. Il portait parfois l'uniforme de son premier régiment des gardes, mais plus habituellement celui du troisième. Il était toujours coiffé d'une frisure de cinq ou six rangs de boucles qu'il recouvrait d'un chapeau placé sur le côté. Il mettait son tabac d'Espagne dans les poches de sa veste; ses manchettes étaient de dentelles communes, il était chaussé de grandes bottes montant à mi-cuisses, rarement nettoyées, et portait des culottes de velours noir. Il ne quittait jamais sa canne dont il se servait à cheval comme de houssine quand il parcourait les rangs de ses soldats. Il se levait régulièrement à quatre heures du matin et se montrait infatigable.

« Je me trouvai, continua M. d'Attilly, à une revue où assistait l'empereur Joseph II, et pendant laquelle il plut beaucoup. Après le défilé, l'empereur rentra dans sa tente et se fit changer de la tête aux pieds. Pendant ce temps, le roi était entré dans ses cuisines et s'était placé devant les broches : Une fumée épaisse sortait de ses vêtements qu'il faisait sécher sur lui... Il affectait d'éviter toute conversation sur l'Art militaire, comme les jolies femmes qui savent faire valoir leurs charmes sans jamais en parler. »

Arrive la fin de Novembre. Les nouvelles venues de France ont leur contre-coup sur l'humeur de chacun :

« Tout le monde est morne. A peine mange-t-on. M. d'Attilly seul s'amuse encore à faire quelques calembours, et je ne puis m'empêcher de remarquer la grande différence du caractère français avec celui des autres nations. Comme je lui disais qu'il devait en faire de biens gais avant la Révolution, puisqu'il s'en amuse encore, il répond qu'il n'a plus le débit de ses pointes, la Révolution ayant amené tant d'épines.

« On passe ensuite en revue les émigrés résidant à Londres. On cite Mme de Flahaut : Je me souviens s'écrie M. d'Attilly d'y avoir vu l'évêque d'Autun et M. de Montesquiou jouer *à la briscambille* un jeu d'enfer.

« Quelques-uns, ayant dit que ce dernier était assez malade à Chambéry : C'est dommage, s'écria M. d'Attilly, on en eût, sans doute, fait aussi un maréchal de France, comme de M. Anselme qui, en un instant et sans coup férir, est arrivé aux premiers grades de l'armée, tandis que moi qui suis son ancien, je n'ai pu dépasser le grade de maréchal de camp. Il avait les écuries de M...

« Oh! si nous en sommes sur ce sujet, dit l'abbé Sabatier, il en est bien d'autres qui, par un côté ou par un autre, prêtent à dire : Faut-il vous nommer un M. Duport, dont je ne méconnais pas, d'ailleurs, les capacités? Un Dumas qui commandait le retour de Varennes; un Alexandre de Lameth dont l'ingratitude fait oublier les connaissances et l'esprit; son frère Charles...; un Talleyrand, pour qui, je l'avoue, j'ai un faible, parce que je le crois de bonne foi (on se mit à rire) et qu'il a tout plein de grâces dans l'esprit? — Une âme basse, se récria-t-on en chœur, et un égoïsme qui détruisent tout ce qu'il peut avoir de qualités...

« Un M. d'André, continua l'abbé, un Thouret, un Chapelier, et autres personnages qui,

durant leur passage aux affaires, s'y sont ménagé de quoi vivre largement ici, et payer chaque jour leur dîner une guinée chez Grenier, Jermyn Street, lorsque tous les français réfugiés ménagent le peu qu'ils ont. »

On parle alors de M. Pelletier de Morfontaine qui se mettait du rouge :

« Je l'ai connu, remarque Danloux, il était à l'extérieur parfaitement ridicule. — Il est fort de mes amis, dit M. d'Attilly, c'est un bon homme plein de petits ridicules mais bon diable. Il vient de se remarier en troisièmes noces à Chambéry... Je le vis à La Rochelle, où il était intendant, à une époque où les intendants étaient des personnages considérables. On lui donnait une fête et M. de Latouche-Tréville, qui commandait un vaisseau ancré dans le port mais à la veille d'appareiller, fit pavoiser le navire, puis invita les femmes les plus jolies et les plus titrées de la ville à faire avec M. de Morfontaine une promenade. Le temps était superbe, et l'embarcation, gouvernée par un excellent pilote, armée de douze vigoureux rameurs. A peine eut-on fait une heure en mer que le vent changea, les vagues enflèrent, inondèrent les promeneurs et les secouèrent violemment ; les femmes de crier et M. de Morfontaine de pâlir. Il demande à M. de Latouche-Tréville s'il y a du danger? Celui-ci, rassurant les femmes d'un signe, lui répond gravement que depuis bien des années qu'il parcourt les mers, il n'a jamais vu la mort de si près.

« M. de Morfontaine se met à pleurer : En vérité, M. de Latouche, je vous avais jusqu'à ce jour pris pour un honnête homme et je ne vous eusse pas jugé capable de me jouer un aussi mauvais tour ! Je n'ai jamais connu, poursuivit M. d'Attilly, un homme aussi faible ni aussi pusillanime, mais au fond il était excellent, avait le meilleur ton et racontait fort bien. »



Beaumarchais (1) est à Londres et « Figaro sans pain rôde par l'Angleterre ». Son nom revient fréquemment car plusieurs l'ont connu de ceux qui sont là. Tout ce qui touche au Molière du XVIII[e] Siècle offrant de l'intérêt, reproduisons les passages du *Journal* où il est mis en scène. Comme le 30 Août 1792, on fait courir le bruit à Londres que Barnave aurait été arrêté à Grenoble, et Beaumarchais à Paris :

« Beaumarchais, dit Herman, était, il y a quatre ou cinq mois, un enragé jacobin. Je lui ai entendu dire un jour chez M[me] d'Albany, qu'il fallait traiter avec la dernière rigueur les contre-révolutionnaires, affirmant qu'il y avait, à sa connaissance, trente mille agents des émigrés cachés dans les caves de Paris... Je crois, quant à moi, que Beaumarchais est tout simplement dénué de sens moral, et qu'on ne saurait lui faire l'honneur de lui attribuer une opinion quelle qu'elle soit. »

Son troisième mariage, auquel le Prince de Conti ne parait pas avoir été étranger, reste en somme assez mystérieux. Les historiens modernes du célèbre écrivain sont fort sobres de détails et ne s'entendent même pas sur l'orthographe du nom de sa femme : « Les trois mariages de Beaumarchais débutent ainsi que de galantes aventures » a écrit André Hallays, qui appelle sa nouvelle conquête M[lle] Willermaula, et donne comme prétexte à relations, le prêt d'une harpe. Lintilhac imite sa réserve en citant seulement Emilie Willermaula, native de Lille. M. Maurice Tourneux, dans la *Grande Encyclopédie*, dit qu'il légitimait par son mariage avec M[lle] de Viller-Mawlaz, la naissance de sa fille Eugénie. Le silence de Louis de Loménie *(Beaumarchais et son Temps)* s'explique moins puisqu'il a eu communication des papiers de l'auteur du *Mariage de Figaro*. Il range le Prince de Conti parmi « ses patrons les plus affectueux » et reproduit une lettre où le Comte d'Attilly tutoie Beaumarchais, ce qui suppose, n'est-ce pas, une certaine intimité.

(1) Beaumarchais (Pierre-Augustin-Caron de), 24 Janvier 1732 — 18 Mai 1799.

M. de Loménie parle encore de l'affection « aussi indépendante que sincère » du brillant officier pour l'écrivain :

« M. d'Attilly trouve Beaumarchais aimable, et déclare ressentir un faible pour lui. Quelqu'un ayant demandé qui était Mme Beaumarchais : Quant à cela, Messieurs, répond le Marquis de Brézé, je puis vous le dire : Elle était la nièce du portier de mon père, lequel se nommait Villare et en prenait soin. Mon père laissa à ce dernier une petite somme qui fut promptement dissipée, et la jeune fille ayant atteint l'âge de seize ans...

« A mon tour, je puis vous continuer l'histoire, reprit M. d'Attilly. Elle était la protégée du Prince de Conti qui devint fort malade d'une fistule. Il se plaisait beaucoup dans la société de Beaumarchais et celui-ci venait souvent lui tenir compagnie; mais le prince habitait le faubourg Saint-Germain et la course était longue, bien que ce dernier lui fournît chevaux et voitures pour l'aller et le retour. Beaumarchais était donc forcé d'abréger ses visites, ce qui fâchait le Prince de Conti : « Savez-vous, lui dit un jour ce dernier, qu'il m'ennuie fort de vous savoir si loin de moi ? — Et moi aussi, Monseigneur ! — Eh bien ! pourquoi ne pas vous rapprocher ? — Si j'étais plus aisé, j'aurais assurément deux maisons, mais c'est déjà beaucoup pour moi que d'en payer une. — Bon, n'est-ce que cela ? N'en prenez nul souci. — Et le prince parla d'autre chose.

« Le lendemain, Beaumarchais vint comme à son ordinaire et voulut se retirer de bonne heure. — Qui vous presse, lui demande le prince ? Ne logez-vous point ici tout près, rue Portefoin ? — Comment, Monseigneur ? — Sans doute; votre installation est complète, depuis le fût de la Romanée dans votre cave, jusqu'au foin dans votre grenier. Ne vous inquiétez donc de rien ! — Mais, Monseigneur... — Il n'y a pas de mais, vous dis-je ! Je vois que vous êtes pressé de voir votre nouvelle installation et que vous avez hâte de vous coucher ! Eh bien, votre voiture est attelée, bonsoir !

« Beaumarchais se confond en remerciements et se retire. Le Prince de Conti, fort parcimonieux dans l'habitude de la vie, poussait en revanche dans ses bienfaits la générosité jusqu'à l'ostentation, et Beaumarchais eut lieu de le reconnaître. La voiture s'arrêta devant un hôtel illuminé à l'intérieur comme si l'on y eut donné une fête, et tout d'abord il maugréa à part lui, de se voir logé dans une maison où se trouvait sans doute tant de monde. Cependant la porte s'ouvre à deux battants et un portier se présente en disant que M. Beaumarchais est attendu dans sa nouvelle demeure.

« Dans le vestibule, une jeune femme de dix-huit ans, jolie, vêtue de blanc comme le sont les femmes de charge avec un trousseau de clefs à la ceinture, se dit chargée de le conduire dans ses appartements ; partout des bougies sont allumées. On arrive dans la chambre à coucher. La femme de charge souriait. Beaumarchais qui ne l'avait pas encore dévisagée reconnait Mlle Villare... Vous savez que depuis elle l'a épousé, après lui avoir donné une fille fort jolie qu'elle fait élever avec le plus grand soin.

« Je puis, dit M. de Brézé, ajouter un dernier détail : Depuis son mariage, Mme Beaumarchais venait souvent dans mon quartier voir son oncle qui demeurait à un cinquième étage dont elle ne crut pas le faire descendre, mais où elle ne le laissait manquer de rien. Toutefois elle avait la faiblesse de faire arrêter sa voiture à quelque distance de la porte et venait à pied chez son oncle : Si elle péchait par la forme, la bonté de son cœur faisait passer sur le reste. »

Il est encore question de Mme de Beaumarchais en Janvier 1793. M. d'Attilly en visite chez Danloux, lui dit qu'il va dîner chez un banquier de la Cité et rencontrer là Beaumarchais :

« Sa femme a présenté une pétition à la Convention, mais on a passé à l'ordre du jour sur sa demande de lever, en faveur de son mari, le décret d'accusation. Il me demande si j'ai lu cette pétition ? Je lui réponds que non. Alors il en tire un exemplaire de sa poche et me dit : Vous l'y reconnaitrez à sa touche. Vous pouvez le garder, il nous en a donné douze pour les distribuer aux personnes de notre connaissance. »



Pendant le dîner du 11 Novembre, Sabatier de Cabre essaye de lutter avec M. d'Attilly

à coups de calembours. Quelqu'un ayant parlé de M. de Bièvre et de sa manie d'en faire :

« Un jour, dit l'abbé Sabatier, que je le rencontrai chez Mme de Nervaux, il me railla sur ce que je perdais mes cheveux : Bientôt, me dit-il, il faudra leur donner des noms. — C'est déjà fait, lui répondis-je, ainsi celui que vous voyez là se rejeter sur mon front s'appelle de Bièvre. — Et pourquoi donc ? — Parce qu'il fait la pointe ! »

Beaucoup d'anecdotes sur le marquis :

« Il était petit-fils du maréchal-ferrant de Mme de Maintenon, dit un de ces messieurs, et s'était fait marquis on ne sait trop pourquoi. Aussi au commencement de la Révolution, Mlle Arnould, l'ancienne actrice de l'Opéra, lui dit un jour : Marquis, voilà une belle occasion de te démarquiser !

« L'abbé Sabatier de Cabre ajoute que le marquis a vécu longtemps avec Mme de Nervaux en Italie, pour mourir en Allemagne dans les bras de Mme de Vassal.

« La conversation tombe alors sur Mme de Nervaux et sur sa réputation si fondée de galanterie. On dit qu'elle l'a poussée loin et donnait à sa fille, Mme de Mongeroux, des exemples que celle-ci a suivis avec succès.

« On en vint, naturellement, à parler de Viotti, le violon qui faisait les belles nuits de cette dernière. Oh ! fit l'abbé, ce n'est pas étonnant, il était élève du fameux Paganini qui faisait les beaux jours de la mère. Le Prince de la Cisterna m'a dit à Turin que ce Viotti, devenu fort démocrate après avoir voulu se faire nommer chevalier, était le fils de l'un de ses petits fermiers ; pris chez lui comme laquais, il lui avait fait donner par Paganini des leçons auxquelles il dût de devenir un excellent professeur. On a peine à concevoir qu'un homme de cette espèce, comblé des bontés de la reine dont il dirigeait les concerts, ait été des premiers à la calomnier et à se jeter à corps perdu dans la Révolution, lui qui ne doit qu'aux grands son existence et dont le talent n'emprunte son éclat qu'au luxe et à la noblesse. »

On parle ensuite de l'Italie, et M. d'Attilly de dire qu'il céderait volontiers tous ses droits dans l'avenir à celui qui voudrait lui assurer, sa vie durant, quatre mille livres de rente à Naples. Et comme l'abbé Sabatier racontait qu'il avait parcouru toute l'Italie avec M. le Duc de Luxembourg, M. d'Attilly se mit à rire :

« Je le savais, dit-il, mais ce que vous omettez de nous raconter, c'est une petite mystification dont le duc vous rendit l'objet. Imaginez, Messieurs, qu'avant d'arriver à Bergame, le Duc de Luxembourg dit à l'abbé, que ce qu'il y avait de plus intéressant à visiter dans cette ville c'était le collège des arlequins. L'abbé parut d'abord surpris, mais à cette surprise succéda bientôt la curiosité. Par exemple, lui dit le duc, je vous préviens qu'on n'y entre qu'en payant, et qu'il en coûte 20 ducats pour voir tout le collège assemblé, et ce n'est pas trop, car tous les arlequins s'exercent à la fois. — L'abbé se récria : Je veux bien donner deux ducats, mais pas davantage... — Sabatier de Cabre voulait nier d'abord, puis il convint qu'il avait pensé en effet qu'il y avait une éducation spéciale pour les arlequins, comme il y a un Conservatoire à Naples pour les castrats et les chanteurs. On n'en rit pas moins à ses dépens. »

Est-ce au même Luxembourg, ancien capitaine des Gardes du Corps, qu'un soir on fait allusion chez Herman ?

« Il est mort criblé de dettes en Suisse où il s'était réfugié, et dans une profonde misère. M. d'Attilly qui s'y trouvait, l'a accompagné jusqu'à sa tombe. Il vivait d'emprunts de compagnie avec un chevalier d'industrie, le Baron de... et sa femme. Ils étaient tous trois illuminés, ne voyaient personne et s'occupaient d'astrologie. Le Prince de Luxembourg croyait voir apparaître Cagliostro, bien que cet aventurier fut alors enfermé au château Saint-Ange. Il mettait tous les jours une lettre sur un meuble, et sa tête était affaiblie au point qu'il voyait cette lettre monter aux cieux et que, deux heures après, Cagliostro lui rapportait la réponse.

« Peu de jours avant sa mort il écrivit à Mlle Allard, ancienne danseuse à l'Opéra, qui avait été sa maîtresse, qu'il en était réduit à manquer des choses les plus nécessaires à la vie et se recommandait à elle : Elle lui envoya douze cents francs qui arrivèrent le lendemain de sa mort.

« Je n'ai jamais vu, nous dit M. d'Attilly, personne réunir à la fois tant de grâce et de bonté et

en même temps une immoralité aussi grande, empruntant sans scrupule à ses meilleurs amis, sachant qu'il ne pourrait jamais s'acquitter envers eux..., et cependant d'une exactitude parfaite dans son service de garde du corps. »



M. de Curt, cet ancien député de la Guadeloupe, si fier de sa tabatière, un cadeau du roi, parle de la peine que les députés auront à fuir Paris où beaucoup ne sont pas populaires. A l'entendre, les deux assemblées se seraient rendues coupables de nombreuses dilapidations. Voici ce qu'il raconte à ce sujet :

« Je me suis trouvé à même de voir les choses de près comme membre du Comité de la Marine et des Colonies, et, bien qu'indirectement, je n'en sais pas moins long sur celui de la liquidation, aussi aurais-je fort à dire à propos de certains personnages tels que l'évêque d'Autun, Camus... et d'autres encore. J'ai, en mainte occasion manqué ma fortune en me refusant à des compromissions de conscience dans la rédaction des rapports sur l'examen des comptes. J'ai gardé par devers moi des lettres de M. d'Angiviller me priant de me charger de vérifier les siens. Si je m'y suis refusé, ce n'est point que je misse en doute son intégrité, en ce sens qu'il n'a jamais dilapidé à son profit, mais j'avais tout lieu de supposer que son administration fut en désordre. M. Cuvillier, son premier commis des Bâtiments, m'ayant soumis les comptes, ne put me fournir aucune des pièces à l'appui que je lui demandai, ni même produire d'ordres écrits de M. d'Angiviller, prétendant n'en avoir reçu que de verbaux. Je dûs le congédier de mon mieux, sans pouvoir cependant lui dissimuler la fâcheuse impression que je ressentais.

« M[me] d'Angiviller m'écrivit alors pour m'inviter à aller la voir. J'y fus; elle me pria de me charger du rapport parce qu'elle savait, me dit-elle, qu'en général, tous ceux que je présentais passaient sans opposition. Je persistai dans mon refus, persuadé que malgré la probité de son mari, ses comptes ne pouvaient être qu'irréguliers. Je savais, par exemple, que lorsqu'un personnage ayant du crédit à la Cour était admis à loger dans quelque demeure royale, il s'empressait de réclamer de M. d'Angiviller l'office du maçon, du serrurier, ou de tout autre ouvrier des Bâtiments et que le directeur général ne se faisait point scrupule de se prêter à ces fantaisies. Il en résultait nécessairement de nombreuses irrégularités, dont il ne bénéficiait d'ailleurs aucunement; aussi tenait-on d'autant plus à me faire accepter ce contrôle. Pour m'y amener, un comité s'assembla dont faisaient partie Montesquiou, homme adroit, et Lépeaux. Camus devait en être aussi, mais il resta d'abord sur le seuil de la porte, se bornant à écouter. On expédia quelques affaires insignifiantes, quelques comptes embrouillés qu'on abandonna bientôt pour en revenir aux Bâtiments. Voici, dit Montesquiou qui présidait, les comptes de M. d'Angiviller; autant vaut examiner ceux-là que d'autres.

« On commença la lecture des pièces dont j'avais la copie sous les yeux, et comme on passait légèrement sur certains articles, je demandai à lire moi-même et, surpris de voir figurer des puérilités, je dis : Messieurs, si nous devons perdre notre temps à examiner des dépenses de quatre livres dix sols remontant à vingt ans, nous n'en finirons jamais ! On ne tint pas compte de mes observations et je cessai de lire. Lépeaux alors m'apostropha et je menaçai de lui couper les oreilles sur la place Vendôme. A ce moment Camus entra, feignit de se faire mettre au courant, puis fit reprendre la lecture, mais, quoique au fond favorable à d'Angiviller, il fût le premier à le blâmer et n'insista pas pour que je me chargeasse du rapport... Il continua à beaucoup parler de sa probité et de la friponnerie de ses collègues...

« Lorsque j'arrivai ici, je rencontrai D'André et je lui dis : Eh bien, vous avez su mettre votre fortune à couvert, je vous en fais bien mon compliment. — Oh ! on dit cela, mais vous savez bien que ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer...

« Peu après, étant en voiture, je rencontrai l'évêque d'Autun qui cheminait clopin-clopant. Il me reconnut et me tendit les bras. Je voulus le faire monter dans ma voiture. — Non, descendez un moment, nous causerons. — Il me parla du temps passé où chacun s'était empressé de tirer sa part du gâteau et des trois derniers mois surtout où cela avait dégénéré en un véritable gaspillage...

« M. de Curt nous dit aussi qu'il existait chez le roi une liste de proscription frappant les principaux instigateurs de la Révolution et que trente d'entre eux devaient être rompus. M[me] de Lamballe

ainsi que plusieurs dames de la Cour en avaient imprudemment parlé. Il croyait que ces révélations avaient provoqué le dernier massacre, notamment celui de la Princesse de Lamballe.

« Je gagerais, dit M. de Saint-Far, que celui qui l'a tuée est un nommé Guérin qui était son valet de chambre et qu'elle avait été obligée de chasser. Il lui réclama avec arrogance une pension à titre d'ancien serviteur. Ayant répondu qu'elle ne donnait de pensions qu'à ceux qui les avaient méritées, il se retira furieux en lui jurant qu'à la première émeute elle ne périrait que de sa main. Il est possible qu'il ait réalisé son horrible menace. »



Autre souvenir raconté par M. d'Attilly, l'évasion de son ami M. de Margerie, officier dans la Garde Royale, dont on annonce l'arrivée à Londres :

« M. d'Attilly qui a servi avec lui raconte comment il a été sauvé du massacre de l'Abbaye. Deux gardes nationaux qui se trouvaient là lui recommandèrent de ne pas déclarer qu'il avait servi dans les gardes, mais dans la troupe de ligne et qu'il était en congé depuis deux ans. Il promit alors à celui qui lui parlait cinquante louis s'il le sauvait. L'homme y consentit mais l'autre intervint : Un instant, leur dit-il, il m'en faut autant, sinon je vous dénonce ! — Comme on le pense, M. de Margerie s'y engagea. Les deux gardes nationaux le firent sortir, le suivirent jusqu'à son domicile et ne le laissèrent qu'après qu'ils eurent palpé les cinquante louis. Il quitta Paris le lendemain. »

M. d'Attilly est assez gai aujourd'hui, note Danloux le 14 Novembre, bien qu'il assure au peintre que d'ici à un an, si la situation ne s'améliore pas, il sera obligé de congédier son domestique et ne sait même comment il fera pour vivre :

« Il avait, quand il a quitté la France pour deux cents louis d'assignats. M[me] de Corny, qui était en Normandie, lui offrit de les négocier et les lui prit au pair avec cette convention qu'il serait ultérieurement tenu compte, pour l'une ou l'autre partie, de leur plus ou moins value : C'est, dit-il, la deuxième femme de M. de Corny. Elle porte le nom de Gontaut.

Comme on parle de la petite Polly, la jolie servante de Brice, on plaisante Herman à son sujet, mais la pensée du procès du roi glace vite le sourire sur les lèvres, et la conversation repart sur les causes des événements :

« Notre malheureux roi, dit M. d'Attilly, avait pourtant auprès de lui de braves serviteurs, et si la gendarmerie avait seulement voulu rester neutre, la contre-révolution était faite. Nous avions pour nous presque tous les chefs de division. Trois d'entre eux ont été massacrés et si le brave Acloque n'avait pas été malade, il eut été massacré comme les autres.

« Il s'est toujours comporté comme un brave homme. Je me souviens d'un jour que nous dinions chez lui avec M. de Brissac et plusieurs officiers de l'Etat-Major de la Garde du Roi. Il ne faut pas, nous disait-il, vous étonner, Messieurs, de me voir si fort partisan de la Révolution : Ai-je tort ou raison ? Je vous en fais juge. J'étais et je suis encore brasseur ; j'ai amassé une fortune plus que suffisante, sans parler de 25.000 livres de rente du bien de ma femme. Malgré tout, dans le faubourg Saint-Marceau que j'habite, je ne pouvais avoir de relations qu'avec des gens de ma condition. Or il se trouve actuellement que je suis presque général des troupes de Paris, que j'ai deux épaulettes et l'honneur d'être admis dans la bonne compagnie. Vous m'avouerez que le nouvel état de choses est tout à fait à mon avantage, sans compter que ma situation me met à même d'être utile à mon roi à qui je suis fort attaché et pour qui je suis prêt à tous les dévouements. Croyez-bien d'ailleurs, que tous ceux qui sympathisent avec la Révolution, ont comme moi leur intérêt particulier en vue bien plus que le bien général. »

M. d'Attilly parle aussi d'un nommé Girardelet surnommé *le petit chasseur*, à qui il

doit la vie. Cet homme le défendit en effet aux Tuileries contre des bandits armés de sabres. Il lui donna même un certificat à peu près ainsi conçu : Je confesse avec plaisir que je dois la vie à la bravoure du sieur Girardelet et au sieur Picque, ancien garde du corps.

« Le roi avait nommé Picque officier dans un régiment en garnison en Dauphiné. Il refusa en alléguant qu'il ne pourrait plus être utile au roi. Ce fut lui en effet qui, le 20 Juin, vint l'avertir de l'arrivée des brigands et le supplia de permettre qu'on le défendît... Il lui fit un rempart de son corps, offrant en cela un singulier contraste avec un autre jeune garde national, fabricant de rubans du faubourg Saint-Denis, qui vomit des injures contre l'infortuné Louis XVI, en le menaçant de mort.

« M. de Laporte nous raconte alors, et il le tenait de son frère, que le souvenir de ce jeune monstre, qui était d'ailleurs d'une fort belle figure, poursuivit pendant huit jours le roi qui ne cessait de répéter : Mais, qu'est-ce qu'ils me veulent donc?

« M. d'Attilly nous dit qu'à cette journée, M. Acloque se tenait devant la table du conseil et servait de rempart à la reine placée de l'autre côté, tenant le Dauphin assis sur la table, enlacé dans ses bras. Combien de larmes ont coulé ce jour-là aux Tuileries, des yeux de la reine surtout ! »



A la fin de Septembre circule à Londres la nouvelle de l'exécution de Cazotte :

« On a appris la condamnation à mort et l'exécution de Cazotte, auteur d'un poème charmant intitulé *Olivier*. C'était un honnête homme, aimé de tous. Il avait écrit une lettre aux princes. Agé de 74 ans, il est mort avec un courageux sang-froid qui a étonné ses bourreaux. Ils ont été réduits à dire qu'il était digne de mourir pour une plus noble cause !

« Les derniers mots de Cazotte ont été : Je suis heureux de mourir pour mon roi... Sa fille âgée de 20 ans refusait de se séparer de lui. On a dû employer la force pour l'arracher de ses bras. »

Puisque le nom de Cazotte apparaît dans le *Journal* de Danloux comme ayant été de ses relations, rappelons la prédiction curieuse que lui prête La Harpe. C'était en 1788, à un repas joyeux où se trouvaient plusieurs enthousiastes de la Révolution qui s'avançait rapide. Comme on disait que le fanatisme allait faire place à la philosophie et que l'on enviait le sort de céux qui verraient le règne de la raison, Cazotte prit la parole :

« Vous la verrez cette grande Révolution, car vous savez que je suis un peu prophète. — Voyons, dit Condorcet avec son air sournois? — Vous, M. de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot. Vous M. de Chamfort, vous vous couperez les veines à coups de rasoir... Bailly, Malesherbes, Roucher eurent leur tour. — Nous autres femmes, nous sommes heureuses de n'être pour rien dans les révolutions et notre sexe, disait la Duchesse de Gramont... — Votre sexe, Mesdames, ne vous défendra pas cette fois, et vous serez traitées comme les hommes... et Cazotte montrait les duchesses et les princesses allant à l'échafaud. — Vous verrez, reprit la duchesse, qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur. — Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura, par grâce, sera... le roi de France ! »

Telle était en résumé cette prétendue prophétie, où Cazotte aurait prévu pour lui-

(1) Jacques Cazotte né à Dijon en 1720, mort guillotiné le 25 Septembre 1792.

même, sa fin lugubre. Par malheur pour les amateurs de merveilleux, ce document extra-lucide passe pour avoir été fabriqué de toutes pièces, après coup.



Septembre 1792 : La conversation roule naturellement sur les événements du jour. On estime que les meneurs méritent des châtiments plus rigoureux encore que ceux à infliger aux misérables qu'ils ont déchaînés; tels sont l'abbé Sieyès, Brissot, Laclos, Robespierre, Condorcet, Petion, le Duc d'Orléans, puis des journalistes comme Gorsas, Marat, Carra, Maret, Perlet, Audoin, etc.

« Blondel parle de Condorcet (1), qui se fit donner le titre de marquis, mais se nommait Caritat et raconte sur sa vie des particularités bonnes à savoir... Il était reçu chez Mme d'Anville où il se rencontra avec Mlle de Grouchy (2), qui était fort pauvre et chanoinesse. Elle était jolie, il s'en éprit et le confia à Mme d'Anville, se trouvant sans bien lui-même et désespéré de ne pouvoir lui offrir sa main. La duchesse lui dit alors qu'il lui serait doux de lui être bonne à quelque chose, qu'elle avait cent mille francs d'épargne dont elle ne devait compte à personne, pas même à son fils le Duc de La Rochefoucauld, qui ne s'en trouverait pas lésé, et qu'elle le priait d'en accepter le revenu.

« Condorcet accepta sans difficulté : C'est dans ces conditions que le mariage se fit; mais un jour la duchesse dut fermer sa porte au ménage qui, tous les ans, recevait ses cinq mille francs, leur envoya la somme de cent mille francs et ne voulut plus les revoir.

« J'ai beaucoup vu depuis Condorcet, et surtout sa femme, à l'occasion des trois hommes condamnés à la roue dont la cause était plaidée par Dupaty, oncle de Condorcet. J'étais rapporteur au Conseil de cette affaire, et Mme de Condorcet, dans l'espoir d'aider au succès de cet oncle, vint me supplier d'atténuer mon rapport, mais je résistai aux instances de ma belle solliciteuse. Néanmoins l'arrêt fut cassé et Dupaty fut porté aux nues. Ce fut pour le Parlement un échec d'autant plus terrible qu'il était en lutte avec le pouvoir, et ce fut en outre un pas de plus vers la Révolution, car dans cette lutte la Royauté et les Parlements se détruisaient réciproquement.

« Je ne revis plus les Condorcet depuis cette époque. Condorcet, avant son mariage était accueilli chez M. de Turgot qui vivait dans la société des philosophes ou de ceux qui passaient pour tels. Il faisait sa cour à Mme de Turgot qui, en retour, le prônait beaucoup. C'est par égard à la recommandation de ce dernier que la Duchesse d'Anville reçut son protégé et le combla de bontés.

(1) J. A. N. Caritat, Marquis de Condorcet, secrétaire de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie française; né à Ribemont en Picardie le 17 Septembre 1743. Le racontar recueilli par Danloux, que la passion politique influence, ne doit être accepté qu'avec une extrême réserve.

Condorcet était si désintéressé, que malgré sa modeste fortune, il n'exigea pas de dot de la famille de la femme distinguée qu'il épousait et se maria sans contrat. Le fait qu'il ait reçu à l'occasion de ce mariage cent mille livres de la famille de Larochefoucauld, bruit dont Lamartine s'est fait l'écho, serait donc controuvé. Rien ne s'en retrouve, ni dans les archives de cette famille, ni dans les actes de sa succession.

Son rôle à l'Assemblée législative et à la Convention est fort connu. Décrété d'accusation avec Brissot, Vergniaud et quarante autres députés, le ci-devant Marquis de Condorcet prit la fuite et fugitif, préféra s'empoisonner à Bourg-la-Reine, le 7 Avril 1794, en absorbant le contenu du chaton d'une bague que lui avait donné son beau-frère Cabanis.

(2) Sophie de Grouchy, Marquise de Condorcet, sœur du maréchal de Grouchy, née au château de Villette en 1764, morte à Paris le 8 Septembre 1822, rencontra chez son oncle, le président Dupaty, Condorcet que séduisirent sa grâce, sa beauté et la solidité de son esprit. Mme de Condorcet recevait une société choisie à l'hôtel des Monnaies qu'habitait son mari. Quand celui-ci fut obligé de se cacher, elle fit des portraits et pénétrait même dans les prisons pour exécuter ceux des inculpés, malgré les dangers qu'elle y pouvait courir.

Devenue veuve, Mme de Condorcet passe pour avoir eu une liaison qui dura vingt ans, avec Claude Fauriel, le membre de l'Académie des Inscriptions.

Néanmoins ce Tartuffe, oubliant tout ce qu'il devait de reconnaissance à sa bienfaitrice, jura la perte de son fils, le Duc de La Rochefoucauld dont on annonce la fin cruelle. »



Que de fois reviennent dans le *Journal* les histoires du rival de M. d'Attilly dans l'art de conter et d'amuser les convives ! L'abbé de Cabre arrive un jour l'air abattu, et apprend aux dîneurs que la Nation s'est emparée de tout ce qui se trouvait dans son appartement de la rue Royale, et l'a fait vendre : « Il est consterné et ne dit plus un mot durant tout le dîner. » Peu après, le 22 Novembre, il revient rasséréné :

« L'abbé Sabatier de Cabre est venu dîner chez Brice où nous ne l'avions pas vu depuis plusieurs jours. On lui a écrit de Paris que ses effets n'étaient pas encore vendus, ce qui lui rend sa gaieté, et il prend part à la conversation comme auparavant. Elle tomba sur M. de Lamoignon. Chacun en dit du mal et qu'il était en partie cause de la Révolution. Je l'ai traité, dit l'abbé, de façon à le faire pâlir à une séance royale dans laquelle on venait de décider l'envoi d'un mauvais sujet au Raincy où à Villers-Cotterets. — Ne dites pas de mal de ce mauvais sujet, interrompit M. de La Charce, car il me semble que vous défendites ses intérêts. — Autant qu'il m'en souvient, reprit l'abbé, vous n'y étiez pas à ce moment, M. de La Charce; vous n'entrâtes qu'à la fin ; vous ne pouvez donc pas parler. Cette séance m'est en effet demeurée présente à l'esprit comme si je m'y trouvais encore. Il s'y produisit d'ailleurs un incident trop remarquable pour que je puisse l'oublier.

« L'astucieux et maladroit archevêque de Sens qui voulait provoquer un emprunt de quatre cents millions, crut ne pouvoir mieux faire que de convoquer dans un temps de vacances et en grande hâte les Chambres du Parlement, et d'envoyer une invitation à chacun de ses membres en fixant le jour et l'heure. Ils étaient pour la plupart à la campagne, de sorte qu'au lieu de dix présidents, il ne s'en trouva que six. A peine pût-on réunir quelques conseillers. Une partie des autres furent remplacés par des maîtres des requêtes. Je siégeais entre M. Lambert et M... M. de Lamoignon remplissait auprès du roi l'office de chancelier. Lorsque le roi nous eut fait part de ses intentions et de son projet d'emprunt de quatre cents millions, exécrable expédient de M. Necker et le plus ruineux de tous pour un état, et qu'il voulut nous persuader d'en supprimer l'enregistrement, je pris la parole en ces termes :

« Sire, qu'il me soit permis de représenter à V. M. qu'en cette circonstance il a été procédé d'une façon au moins irrégulière à la convocation du Parlement. Je ne compte que six présidents... que V. M. me pardonne, j'en vois sept, mais M. de Lamoignon, dont le mérite est si connu comme président, occupant en ce moment la place de votre organe, ne peut nous faire part de ses lumières dans une circonstance où elles nous seraient plus que jamais précieuses. A mes yeux l'adoption de l'emprunt aurait de désastreuses conséquences pour votre royaume.

« En ce qui me concerne, l'enregistrement dont V. M. croit pouvoir l'exempter et pour lequel elle nous suppose incompétent, j'oserai représenter à V. M. qu'il fût jusqu'à ce jour la base immuable sur laquelle vos ancêtres se sont appuyés pour sanctionner les actes émanant de leur auguste volonté d'accord avec les Parlements, actes ayant pour but de concourir au bonheur du peuple français. Comment admettre, Sire, que ces enregistrements reconnus indispensables alors qu'il s'agissait des intérêts de la Couronne ou de la personne de vos aïeux, puissent actuellement se trouver sans objet... ? Je ne sais, ce que je dis encore, poursuivit l'abbé ? Mon discours improvisé dura plus d'une heure. A l'issue de la séance, le Duc d'Orléans, qui avait son projet sans doute, se fit exiler. Je le fus aussi, ainsi qu'un de mes collègues, au Mont-Saint-Michel. En ce qui concerne le Duc d'Orléans on fit, j'ose le dire, une sottise. On a pu s'en convaincre depuis, car on a vu la façon dont il s'est vengé. Quant à mon exil à moi, ce fut pure bêtise de la part de l'archevêque de Loménie.

« Pour ce qui est de ma prison du Mont-Saint-Michel, je dois dire que j'y fus fort bien traité par le gouverneur, qui m'offrit plus d'une fois de me laisser sortir sur parole. Je ne voulus point l'accepter. Je me trouvais là cependant en compagnie de prisonniers détestables; l'un était M. d'Esparbès... ; un autre avait volé des couverts ; un troisième avait assassiné son père. En somme j'ai constaté que ces sortes de prisons ne renferment en général que des gens ayant mérité pis, et que la Bastille n'en détenait pas de plus intéressants... »

C'est encore Sabatier de Cabre qui prétend avoir dit au Duc d'Orléans, lui demandant sa façon de penser sur Laclos dont la figure était patibulaire, les pommettes saillantes, la face ronde et basse : Monseigneur, je crois que l'auteur des *Liaisons dangereuses* en est une !



26 Octobre 1792 : « On débite la nouvelle que le cabinet de Saint-James a reconnu hier le Gouvernement de la République française. Je ne crois pas trop à cette nouvelle. Le pauvre Herman tout en n'y croyant guère, est atterré. Quant à moi je me tourmente fort et je suis outré de la manière outrageante, même lâche avec laquelle le roi de Prusse s'est joué des princes et des émigrés. Il ne faut pas vous étonner, me dit Herman, la politique doit tout sacrifier à ses intérêts et il est rare qu'un homme d'Etat soit un honnête homme.

« Si jamais, continua-t-il, vous me voyez au ministère, dans ma conduite privée je continuerai j'espère, à être un parfait honnête homme, mais non comme homme public, parce que je ne serais plus bon ministre. Il en est de même des rois. C'est une vérité fâcheuse à dire, mais jamais un roi bien scélérat n'a été détrôné, au lieu que vous n'avez que trop d'exemples de braves rois, parfaitement honnêtes gens, qui ont perdu leur trône.

« Lorsque les princes ont du évacuer Verdun, ils le firent, parait-il, avec une telle précipitation que le portefeuille de Monsieur frère du roi est tombé aux mains des patriotes. Sur l'examen des documents qu'il contenait, on a décrété d'accusation le Baron de Breteuil, l'abbé Maury, l'abbé Courvoisier, le Comte de Moustier, le Comte de Choiseul-Gouffier et une foule d'autres personnes dont le seul crime est d'être restés fidèles à leurs rois. »

C'est à la perte de ce portefeuille politique que Sabatier de Cabre fait également allusion le 23 Novembre 1792, dans une sortie contre le Comte de Provence :

« Il est fâcheux, dit-il, de voir un tel homme chef d'une cause qu'on voudrait défendre. Plus tard on se refusera à croire que le premier gentilhomme de France se soit cru forcé d'aller faire le *plat veau* auprès de M. Necker, son ennemi juré lors de l'Assemblée des Notables, et qu'il ait été cause en partie de la double représentation du tiers. On ne voudra pas croire que c'est lui qui a employé Favras, qui a été le dénoncer, et qui, en le dénonçant, a fait serment de maintenir une Constitution dont il avait horreur. On se demandera comment il a pu se décider à s'enfuir, et dans quel but ? pour se mettre à la tête d'une noblesse accourant à lui de toute part et dont il rend stériles les efforts en se prêtant aux intrigues de Mme de Balbi sa maîtresse, qu'il traine à sa suite. Monsieur, qui s'est fait reconnaître pendant la captivité du roi comme régent du royaume, reçoit les confidences de tous les ministres de l'Europe, alors que toute sa noblesse lui offre le sacrifice de sa vie et de ses biens pour le rétablissement d'un royaume dont il représente le chef; ce même homme oublie le portefeuille qui renferme les négociations les plus secrètes; il le laisse à Verdun et par cette inconcevable étourderie, il cause la perte de ceux qui lui ont montré le plus de dévouement... Et c'est cet homme qui pourrait être notre Roi ! Lorsqu'on y réfléchit, on est tenté de se faire républicain plutôt que de se vouer à la cause de gens de cette sorte, aussi suis-je plus près du républicanisme que de la Constitution même, car les faiseurs appartenaient tous à cette dernière opinion... Monsieur, conclut l'abbé, est un pédant... quant à l'esprit, et un vilain homme quant au cœur ! »

Dans l'automne de 1792, l'abbé Sieyès (1) ne fait pas encore présager le conventionnel qui votera la mort du roi; il n'est que l'auteur de la brochure célèbre : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* Aussi se montre-t-on assez coulant à son endroit :

« Messieurs, dit M. de Crutchent, un des piliers fondamentaux de cette machine qu'on nomme la République est bien connu de moi, et si je le tenais dans un coin je le contraindrais d'avouer qu'il n'a eu d'autre mobile que le ressentiment de s'être vu refuser un bénéfice qu'il avait naguère sollicité. J'ai nommé l'abbé Sieyès; il est de Fréjus et je le connais de longue date. Ambitieux, voilà pour le moral, bilieux, voilà pour le physique. Si je le tenais, je lui dirais qu'en France, la Répu-

(1) L'abbé Sieyès, né à Fréjus le 3 Mai 1748, mort à Paris le 20 Juin 1836.

blique ne peut être que l'œuvre de la folie ou de la scélératesse et qu'il le sait aussi bien que ses adhérents. Elle n'offre aucune garantie, non parce que ceux qui l'ont fomentée finiront certainement par s'entregorger mais parce qu'elle pêche par le principe. Qu'est-ce que la République, sinon l'association d'un petit nombre de gens réunis par une mutuelle entente, concourant de tous leurs moyens au même but, refusant tout accès à l'arbitraire et maintenant l'égalité réelle qui permet à chacun d'occuper les emplois suivant sa capacité appréciée par ses compatriotes? Or on ne peut espérer transformer, comme métal en creuset, le tempérament d'un peuple attaché au fond à ses coutumes et au *gouvernement d'un seul*. Sans doute, tant qu'on pourra prolonger chez lui l'ivresse dans laquelle l'ont plongé la publication des Droits de l'Homme, l'anarchie, le meurtre et le pillage, on réussira à s'opposer au retour de l'ancien régime, mais un jour viendra où, quoiqu'on fasse, il cédera au besoin de l'habitude, je dirai plus, au besoin d'un Roy... »

Religieusement transcrit par le bon Danloux, ce discours traduisait trop exactement sa pensée en conformité avec celle de son ami Crutchent, pour qu'il ne saisit pas l'occasion, à lui offerte, de la préciser dans son *Journal*...

Prononce-t-on le nom de La Fayette, toute la tablée des émigrés daube à qui mieux mieux. Danloux fait chorus, car La Fayette est sa bête noire, aussi se félicite-t-il d'apprendre qu'il a été fait prisonnier et qu'en quittant Namur, il a été molesté par les officiers français émigrés :

« Ils se souviennent que ce général a été l'un des plus forts agents de cette exécrable Révolution qui nous a détruits en proclamant que l'insurrection était le plus saint des devoirs. »

L'abbé Sabatier de Cabre assure qu'on le blâmerait bien davantage si l'on savait de quoi il est coupable. Il parle ensuite d'un complot où il fût mêlé... Quant à son ingratitude, il se borne à rappeler celle dont il fit preuve envers M. de Calonne, auquel il avait de grandes obligations :

« Lors de l'Assemblée des Notables, La Fayette fut le trouver et réclama son crédit pour le faire comprendre parmi ces derniers. M. de Calonne lui objecte que le Roi s'y est refusé. Cependant MM. d'Harcourt et de Noailles répondent pour lui et prient M. de Calonne de demander cette grâce en son nom, assurant que La Fayette n'a pour but que de défendre la Couronne et qu'il rendra de grands services en représentant la Bretagne.

« La Fayette était appuyé à la cheminée : Vous ne sauriez me refuser, dit-il, et je ne quitterai pas la place que vous n'ayez obtenu la faveur que je sollicite. — M. de Calonne fut chez le roi qui se défendit longtemps. Enfin cédant aux instances de son ministre, il lui dit : Vous le voulez? Je le veux aussi, mais vous vous en repentirez! — En rentrant chez lui, M. de Calonne retrouva La Fayette à la même place, pâle et anxieux. En apprenant qu'il avait réussi, il ne put contenir sa joie, baisa les mains de M. de Calonne et lui promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour assurer l'autorité du roi : Vous savez tous comment il a tenu parole! »



Parfois la conversation prend un tour plus plaisant. Le 9 Octobre par exemple, Danloux notera le racontar suivant :

« Je vais dîner chez Brice. On nous sert d'excellens poissons, de ceux dont le nom a reçu certaine acception fâcheuse. Quelqu'un de vous, dit l'abbé Sabatier a-t-il connu le Baron de Wittelsbach? — Qui ne le connait pas, répond Blondel. — Eh bien, reprend l'abbé, je ne peux manger de ces poissons sans penser à lui. Vous savez en effet que, par ses complaisances, il est parvenu à s'insinuer parmi des gens de qualité, aussi le Marquis de Genlis à qui il avait rendu certains services, lui dit un jour en lui frappant sur le ventre qu'il a fort gros : Parbleu, mon cher baron, vous devez avoir une laitance d'une belle grosseur! — Le baron ne se fâcha point. Il trouva même la plaisanterie fort gaie.

A quelques jours de là, on reparle du Baron de Wittelsbach :

« Je connais votre homme, dit Herman et je puis compléter son histoire. Il était, fils d'un boucher mais j'ajouterai, petit-fils d'un bourreau. Enfant de chœur en Suisse une dame de... ayant remarqué ses dispositions pour la musique, prit soin de lui et lui fit apprendre la viole d'amour sur laquelle il fit de rapides progrès. Il fut ensuite aimé d'une femme qui lui fournit de l'argent, et son talent l'ayant poussé dans le monde, il en épousa une autre qui lui apporta 2.000 écus de rente. Il ne tarda pas à la délaisser en lui emportant ses diamants. Sur ces entrefaites un officier suédois s'éprit de la dame et l'enleva. Wittelsbach saisit cette occasion pour tenter de se faire donner des dédommagements en accusant cet officier de l'avoir volé de sa vaisselle et de son portefeuille, mais édifiés sur la conduite du mari, les juges le déboutèrent de sa plainte et le condamnèrent à assurer à sa femme 1500 livres de rente. L'officier de son côté le roua de coups, et le poursuivit même jusque dans une sacristie où le drôle eut péri sous le bâton si des prêtres ne se fussent interposés. Néanmoins il ne consentit à le lâcher qu'après s'être fait délivrer par lui un reçu de vingt-cinq coups de bâton.

« Lorsqu'à la suite de cette aventure on lui disait : Baron, vous avez eu, paraît-il, la bonté de vous laisser rosser ? — Oh ! non, on se plait, par jalousie, à me mettre sur le dos des coups reçus par un homonyme qui n'est pas de ma famille.

« Il vint ensuite à Paris, s'introduisit dans la société et donna des leçons de musique à des femmes qu'il procura à MM. de Laval, de Richelieu, de Sartines, etc., et chacun en reconnaissance le combla de bienfaits. C'est ainsi que M. de Sartines lui fit obtenir la croix sous prétexte qu'il avait servi trois ans comme « cadet écrivain » dans un régiment suisse dont il avait été chassé. Je ne sais quel commandement avec le rang de colonel lui donna droit à un uniforme à peu près pareil à ceux des lieutenants du roi. La première fois que je vins à Versailles en 1782 et que je vis dans l'œil de bœuf, cet homme entouré des grands lui faisant des honnêtetés, je conçus pour la Cour un profond mépris. Il est affreux de voir que de tels gens parviennent à acquérir de l'estime et de la fortune. Il a été quelque temps à Colmar sous l'ombre de son uniforme et de sa viole d'amour. En dernier lieu cet homme avait obtenu la place d'exempt des Gardes du corps de M. le Comte d'Artois mais il en fut chassé sur les révélations de M. le Comte de Vogué qui avait été témoin de ses exploits en Alsace. »

Blondel de son côté, raconte l'anecdote suivante touchant l'origine de son titre :

« Il n'y a pas bien longtemps, j'avais noué des relations avec Mme Mellan femme de l'architecte et bien connue de tous par ses galanteries. Elle me fut procurée par un chevalier d'industrie qui se faisait appeler le Baron de Wittelsbach et qui était en réalité le fils d'un huissier. Cet intrigant avait tenté, mais en vain, d'obtenir de M. le Duc de Richelieu la confirmation de ce titre et de se faire donner des lettres de noblesse par M. le Prince de Kaunitz. Ayant entendu parler des relations que mon père avaient eues autrefois avec ce dernier, il réclama mon concours et ne cessa de m'obséder jusqu'au jour où pour me débarasser de lui, j'écrivis une lettre assez banale au prince, ne doutant pas d'ailleurs qu'il ne la mit au panier. Grande fut donc ma surprise lorsque peu de jours après je reçus une lettre dans laquelle le prince me remerciait de lui fournir l'occasion d'obliger *un vieil ami :* Il me prenait pour mon père.

« Quelques jours s'étaient à peine écoulés que je vis arriver le nouveau baron m'apportant, pour me la montrer, une cassette en vermeil contenant les parchemins qui le faisaient baron et des plus anciens. Il se confondit en remercîments et moi, je me mordis les doigts de mon imprudence, mais il était trop tard ! »



Le 18 Décembre, la conversation roule sur le vieux maréchal de Brissac (1), père du duc qui vient d'être massacré à Paris en venant des prisons d'Orléans. On rappela la singularité de son langage et de ses façons :

(1) Timoléon de Cossé, Duc de Brissac, maréchal de France, né en 1698, mort en 1784.

« M. d'Attilly nous raconte qu'il a une lettre de lui où il lui disait : Tandis que vous êtes turbuttant et faisant maints bons repas, je suis ici brisé et ravineusement entouré... Toute la lettre était dans ce style.

« Le commandant assure à ce propos, avoir partagé avec le maréchal les faveurs de la Baronne de Clootz mère de l'extravagant Anacharsis Clootz qui figure à la Convention. Cette dame, ajouta-t-il, me raconta qu'un jour le maréchal lui dit de son air accoutumé : Madame la baronne, l'air plus fleuri du mois de Mai, l'herbe qui pousse, les oiseaux qui s'ébattent, tout cela me donne envie de vous coridoner !

« A la suite de ces folies M. d'Attilly nous cita un trait de générosité du maréchal qui lui fait honneur : Il s'était attaché en qualité d'aide de camp un nommé Muret qui était né avec de la fortune et avait été capitaine au régiment de... Sans conduite, il avait dissipé tout son bien. Le maréchal lui laissait le soin de conduire sa maison. Manquant absolument d'ordre dans ses propres affaires, il n'en pouvait mettre dans celles du maréchal, ce qui donnait souvent de l'humeur au maître d'hôtel et aux domestiques sur qui il faisait volontiers retomber ses fautes.

« Un jour toute la vaisselle d'argent disparut... et M. Muret aussi. Le maître d'hôtel vint trouver son maître et tout triomphant lui dit : Hé bien, n'avais-je pas raison quand je représentais à M. le maréchal que le désordre qui règnait dans sa maison et la disparition de bien des objets n'étaient point du fait des domestiques ? M. le maréchal qui donne aujourd'hui à dîner à vingt-cinq personnes, ne sera pas servi dans sa vaisselle plate par la raison que M. Muret l'a emportée et qu'on ne l'a plus revu. — Taisez-vous, répliqua-t-il, ou parlez mieux de M. Muret. Il se trouvait dans un pressant besoin d'argent, et, puisque vous m'obligez à vous le dire, je lui ai donné mon argenterie n'ayant point de comptant pour lui rendre ce petit service... »

Quand arrive la nouvelle des massacres de Septembre, le nom de Timoléon de Cossé, Duc de Brissac (1), son fils, gouverneur de Paris, colonel des Cent-Suisses, commandant de la Garde du roi, est prononcé, à propos de sa mort tragique. Danloux entend le 1er Janvier 1793, M. d'Attilly, rappeler l'illusion du bonheur dont il se vantait :

« Cet infortuné me disait au mois de Juin dernier : Je sais peu d'êtres aussi heureux que moi. Ainsi qu'un de mes aïeux le fit sous Henri IV, je puis me trouver à même de délivrer Paris et de le remettre aux mains de mon roi, étant le chef de sa maison militaire; j'ai 500.000 livres de rente et la jouissance d'une jolie femme, car elle est encore jolie, que je vois quand il me plaît : Telle est ma situation... — Vous connaissez sa terrible fin ! »

Il aurait, rapporte encore Danloux, répondu à quelqu'un lui demandant à quoi l'astreignaient les devoirs de sa charge auprès du roi ? Oh ! à presque rien : Il s'agit simplement de se faire tuer avant qu'on arrive jusqu'à lui ! — A un autre qui le complimentait sur son dévouement au souverain : Je le dois, répondit-il, à ses ancêtres et aux miens !

Le Duc de Brissac fut massacré le 8 Septembre 1792 ; c'est par Cléry que le roi apprit au Temple la fin tragique de son fidèle serviteur.



Le nom du vainqueur de Jemmapes, du héros de la campagne de l'Argonne, revient souvent, comme on peut le croire. C'est ainsi que le 26 Novembre 1792, il est mis à nouveau sur le tapis :

(1) Louis-Hercule-Timoléon de Cossé, Duc de Brissac, né le 12 Février 1734, mort à Versailles le 8 Septembre 1792, pair et grand pannetier de France.



Jeune Émigré.
Collection de M. Ange Déglise.

« On parle de Dumouriez (1). On dit qu'on ne peut lui refuser de l'esprit mais qu'il est peu délicat et même faux. Herman raconte que dînant un jour avec lui dans une maison à Paris, Dumouriez lui aurait dit : Vous me croyez jacobin? Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que je ne le suis pas plus que vous. — Il y a un an, il avait dit dans cette maison : Je me f... des émigrés, je ne crains pas les prussiens et je réponds de sauver le Roi. Jusqu'à ce jour, il a prouvé qu'il disait vrai pour les deux premiers articles.

« Toujours au sujet de Dumouriez, M. de Brézé constate qu'il n'a point de passé militaire, n'ayant conduit qu'une compagnie de cavalerie dans le régiment de la reine, et dans les circonstances actuelles, il s'est moins montré militaire habile qu'adroit diplomate. Le Marquis d'Harcourt aurait raconté à M. de Brézé qu'en 1778, alors que Dumouriez était lieutenant du roi à Cherbourg, il le rencontra dans *l'œil de bœuf* et comme il s'étonnait de le trouver à Versailles plutôt qu'à son poste : Bon! me dit-il, ne vous apercevez-vous donc pas que tout ceci tend à sa fin, qu'une révolution est imminente et qu'il est fort bon de reconnaître le terrain d'avance, pour prendre pied? »

Mélange d'audace et de rouerie le caractère de Dumouriez tenait en effet plus du diplomate que d'un général. Il a mal fini, mais n'oublions pas le mot de M. Thiers : S'il nous abandonna, il nous avait sauvés!

Les dîneurs sont montés chez Herman. D'Attilly leur dit que la veille il s'est rencontré avec Bertrand de Molleville qui lui a raconté l'histoire de Beurnonville :

« *L'Ajax français*, ainsi qu'on le surnomme, était d'une belle figure et avait servi dans les régiments coloniaux. Après dix-sept ans de service, il voulut avoir la croix de Saint-Louis et s'adressa à M. Bertrand qui était alors aux affaires de la Marine. Celui-ci lui répondit qu'ayant été traduit devant un conseil de guerre qui l'avait chassé de son régiment, sa demande était inadmissible.

« Beurnonville répliqua qu'il trouverait bien le moyen de faire annuler ce jugement. Quelques temps après en effet il produisit à M. Bertrand un arrêt cassant le jugement et il eut la croix de Saint-Louis. Je pris des informations, ajouta M. Bertrand, et je constatai que son brevet lui attribuait 37 années de service au lieu de 17. Je fis casser aux gages ceux qui s'étaient employés à cette fraude, mais cela ne l'empêcha pas d'arriver à la position élevée qu'il occupe actuellement dans l'armée. »

Ne nous étonnons pas de trouver Danloux si peu indulgent : Le maréchal de Beurnonville n'avait-il pas puissamment contribué aux victoires républicaines de Valmy et de Jemmapes? Si Dumouriez, qui le tenait en grande estime, l'appelait « son Ajax », il

(1) Charles-François Dumouriez, né à Cambray en 1739, mort à Turville Park le 14 Mars 1823. Un instant ministre des affaires étrangères et de la guerre (Mars-Juin 1792) puis nommé au commandement en chef de l'armée Dumouriez se rendit célèbre par sa campagne de l'Argonne qui amena la retraite des Prussiens. Après sa trahison, il finit par se fixer en Angleterre.

ne le livra pas moins à l'Autriche. Après une assez longue captivité, Beurnonville (1) sera échangé contre Madame Royale (1795).

On pourrait continuer longtemps sous la rubrique de *Racontars d'exil*, si l'on voulait rappeler tout ce que recueille Danloux de la bouche de ses compagnons et qu'il transcrit en rentrant chez lui, mais il faut savoir se borner; aussi bien l'heure n'est pas aux historiettes : La parole est aux événements !





Etude pour un Portrait.
Appartient au Bon R. Portalis.

Le portraitiste, faisant le fond de notre étude, inutile d'approfondir sa politique. Pourtant celle de Danloux se montre si franchement royaliste, il s'exprime avec une telle passion sur les événements et les hommes, qu'il semble difficile de n'en pas tenir compte. Quelques traits à retenir complèteront donc sa physionomie. Le 29 Août il écrira ces vœux partis du cœur :

« C'est aujourd'hui la fête de mon malheureux Roy. Je lui souhaite un prompt retour à la liberté. Qu'il soit heureux et qu'il échappe, ainsi que tous les siens, aux malheurs qui le menacent ! »

Aux sentiments si naturels d'affection voués à la famille royale, se joint, chez l'artiste, à mesure que la Révolution se montre plus violente, la colère de ce qu'elle lui fait perdre en bouleversant sa vie. Danloux lui reproche de l'avoir contraint à s'expatrier, à quitter sa femme et son enfant. Il la hait de persécuter son roi bienaimé, d'oser mettre en discussion son principe; il ne peut admettre enfin la possibilité d'un effondrement pour la séculaire dynastie des Bourbons.

Grandi dans la tradition monarchique, l'artiste ne voit le salut que dans le rétablissement pur et simple de l'état de choses antérieur et n'a pas assez de sarcasmes pour les idées nouvelles, pour les hommes qui les prônent et les soldats qui les soutiennent. Pour lui l'armée du Duc de Brunswick, unie à celle des princes, va délivrer le roi, rétablir son

(1) Le maréchal de France, Comte de Beurnonville, né à Champignolle, près de Bar-sur-Seine, le 10 Mai 1752, mourut le 28 Avril 1821.

pouvoir et pulvériser ses ennemis. Tout ce qui l'entretient dans cette persuasion est accueilli d'enthousiasme et sans contrôle. M. le Duc de Liancourt disait hier à Herman, note-t-il le 3 Août, que le roi de Prusse se réveille chaque nuit en sursaut, jurant qu'il n'aura ni paix ni trêve qu'il n'ait exterminé les factions et remis le roi sur le trône.

M. de Crutchent lui ayant communiqué « la prière éloquente » que le Duc de Brunswick adresse à ses soldats avant le combat, Danloux s'empresse de la transcrire : Soldats ! un roi est dans les fers, des scélérats assassins tiennent suspendus sur lui un fer menaçant qu'il leur faut arracher. Nous avons la plus glorieuse tâche à remplir, son sort est dans vos mains, marchons !

Un doute sur le succès de sa marche l'exaspère. Comme on commente en ce sens les nouvelles, Danloux de s'écrier :

« Je tiens la chose pour impossible autrement, car de bons généraux et de bonnes troupes disciplinées doivent triompher sans peine de gens sans aveu, n'ayant pour chefs que des brigands ! »

Dans sa conviction, le Duc de Brunswick sera avant le 15 Septembre à Paris : « Il va prendre par Montmirail plutôt que par Meaux ». Le bruit court même à Londres que le roi de Prusse se propose, comme début, d'incendier le faubourg Saint-Antoine !

1er Septembre : « J'ai été voir M. Benazech avant de rentrer. C'est un parfait démagogue qui prétend que les princes ne réussiront pas et que le roi actuel ne sera jamais rétabli sur le trône. Je parie avec lui que, d'ici au 15, il le sera, ou je lui donnerai un dîner et je le régalerai d'huîtres... Nous disputons longtemps sur ce sujet. »

Le 12 Septembre, encore plein d'illusions, il notera : « D'après un courrier reçu hier par un négociant, le Duc de Brunswick doit être, selon toute apparence, à Paris aujourd'hui et Danloux y compte tellement qu'il écrit à sa femme de rester en France pour ne pas avoir à faire deux voyages.

Cependant de temps à autre circulent de fâcheuses nouvelles, l'armée des coalisés se retire, le roi de Prusse voudrait entrer en négociations : « Cela ne peut être sérieux » note Danloux qui n'a rien perdu de son assurance. Le propos rapporté par Robert Lee que le roi de Prusse ne rencontre plus d'obstacle dans sa marche, l'y confirme encore. Pour plaisanter et jouir de son émotion, Brice, après lui avoir dit que Dumouriez a entouré le roi de Prusse, ce qu'il ne peut admettre :

« Eh bien ! me dit-il, croyez le contraire. Le roi de Prusse est à Paris, Dumouriez est prisonnier avec 25.000 hommes. Après leur avoir fait mettre bas les armes, il les a fait passer derrière son armée. »

Cette nouvelle grotesque répandue à Londres le 1er Octobre 1792, y fut accueillie avec des transports de joie par les émigrés, et les pensionnaires convinrent de la fêter en un repas triomphal :

« Herman est ivre de plaisir. L'aîné des Septeuil se déride un peu. Le plus jeune, avec une joie franche, vient en me tendant les bras et m'étreint fortement. Chacun dit : Je l'avais bien prévu ; un autre : Impossible qu'il en fût autrement ! De fait, chacun de nous avait été fort tourmenté... Cependant l'espoir de toucher au terme de notre exil était troublé par la pensée que le roi et la famille royale couraient les plus grands dangers. »

Décevantes illusions, bien vite évanouies. Le bruit de la déroute des armées de Dumouriez et de Kellermann dans les plaines de Chalons, apporté par un courrier de lord



CATHERINE GUÉRET

Collection de M. Albert Lehman.



Grenville, était faux. L'artiste refuse encore de croire à l'annonce que lui fait le jeune Mourgue, du roi de Prusse et de son général bloqués dans Verdun; mais il faut se rendre à l'évidence, car au début d'Octobre les nouvelles se gâtent décidément pour les émigrés et les prussiens :

« M. de Septeuil vient de chez lady Claremond. Il y a vu la Princesse de Tarente et plusieurs personnages de la noblesse française ainsi que des banquiers de la Cité. On y est fort inquiet... Il est certain que si le Duc de Brunswick se voit forcé de reculer, on peut s'attendre à tout. On reviendrait au temps des goths et des barbares, et les sciences et les arts seraient perdus pour longtemps !

La passion politique n'obscurcit-elle pas la vision nette des événements chez l'artiste et n'y a-t-il pas ici comme un défaut d'optique? Cependant la retraite de Brunswick s'effectue : « Elle a été fort belle ! » Le duc reproche aux émigrés de l'avoir poussé à marcher sur Paris et Danloux rapporte même et souligne ce propos du roi de Prusse. Avant de quitter les princes pour rentrer à Berlin il aurait *reproché à Monsieur et à M. le Comte d'Artois la sottise qu'ils lui avaient fait faire, mais qu'il s'en souviendrait!*



Son pari une fois perdu et son indignation exhalée, Danloux, faisant contre fortune bon cœur, s'exécuta bravement :

« J'ai acquitté la perte d'un pari que j'avais tenu contre le peintre Benazech. Je l'ai mené à *Springs Garden's Tavern* où je lui ai offert des huîtres et à dîner. Cela m'a coûté 13 shellings. Nous avons beaucoup parlé peinture... »

Constamment, d'ailleurs, les convictions du royaliste sont froissées par les propos qu'il entend tenir autour de lui ou les lettres qu'il reçoit. Rencontrant chez le même Benazech un ancien banquier nommé Reigny qui s'est ruiné et donne à Londres des leçons de langue française :

« Il est devenu d'une démocratie puante et soutient que la dynastie des Bourbons est à jamais éteinte en France. Je mis fin à une discussion qui, de sa part, tournait à la grossièreté. »

Les patriotes de ses amis restés à Paris ont également le don de l'exaspérer. La lettre de Baltard « respire la démagogie ». Quant à son ancienne élève Catherine Guéret, elle le dégoûte par les sentiments démocratiques qu'elle affecte :

« Elle en est aveuglée et s'imagine encore qu'il est possible que les prussiens aient le dessous. Elle me dit même qu'elle le désire ! »

L'espoir de la défaite des républicains semble assez naturel sous la plume de Danloux. On éprouve néanmoins quelque malaise à voir dans ces notes écrites sous le coup de l'émotion, les français traités de brigands, de bandits, et à entendre applaudir à leurs revers. Toutefois il demeure logique. Royaliste avant tout l'artiste reconnait, dans cette intervention étrangère, le seul moyen de délivrer le roi. Reconnaissons que le ton change à mesure que les espérances s'évanouissent et que les armes sont favorables au parti de la Révolution devenu, bon gré mal gré, celui de la France. Les bandes de Jacobins sont alors les armées républicaines, et les vainqueurs de Jemmapes, redeviennent des français :



Mme de Colbert-Maulevrier, née de Crenolle.
Dessin au crayon noir — Collection de M. Jules Danloux-Dumesnil.

« Les papiers annoncent que les français sont entrés à Mons à la suite d'une bataille livrée à Jemmapes qui a été fort sanglante. On se battit de chaque côté avec une égale vigueur. Les français étaient commandés par Dumouriez et les autrichiens par le général Beaulieu et le Prince de Saxe. Les français ont pris Tournay et vont de victoire en victoire. C'est un bonheur pour eux que le général Clairfayt ne soit pas arrivé : Dumouriez a bien choisi son moment pour attaquer et l'a fait avec succès. »

Non sans ironie, le peintre relève dans le *Sun* ou le *Star,* les motions excentriques des exaltés de la Convention. La déclaration grotesque d'Anacharsis Clootz l'enchante : » Je jure d'être fidèle à la liberté de l'Univers; mon cœur est gallophile et mon âme est sans-culotte ».

Ce n'est pas sans tristesse qu'il souligne l'appui donné par son ex-ami David, à la proposition « d'un certain Romme » demandant la suppression de la place de directeur de l'Académie de France à Rome. David veut aussi qu'on détruise le trône qui s'y trouve au premier étage du Palais et la statue de Louis XIV, son fondateur, placée dans la cour d'honneur :

« Un député nommé Jean de Bry, le même qui réclamera la peine de mort pour les émigrés, a proposé à l'Assemblée de lever une compagnie de régicides armés de poignards et de pistolets, qui serait chargée d'assassiner les princes et les rois. La motion a été renvoyée aux comités qui feront un rapport. »

Une autre du même genre provoque sa juste réprobation :

« Dans l'exécrable discours d'un M. Saint-Just, ce député à la Convention, déclare que si le roi n'est pas puni de mort, chaque citoyen aura le droit de l'assassiner, le titre seul de roi méritant la mort et mille autres infamies vomies à la tribune. »

Cueillons pour finir cette bourde entendue chez Brice, à laquelle Danloux ne semble pas éloigné de croire :

« A l'Amirauté, on a engagé ces Messieurs à ne pas rentrer trop tard parce que les jacobins ont à Londres des émissaires chargés d'assassiner les français qui ne sont pas de leur bord. »



Le 22 Janvier, la nouvelle de l'exécution du roi Louis XVI n'est pas encore connue à Londres. Malgré l'imminence d'un événement dont les conséquences historiques et



Le Berceau vide.
Collection de Mme Henri Schneider.

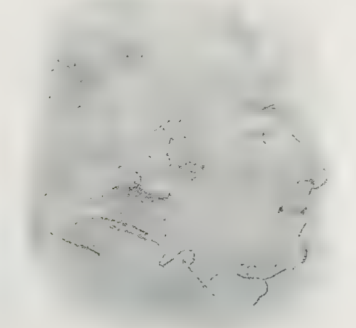
sociales se font encore sentir après plus de cent ans, la vie poursuit son cours :

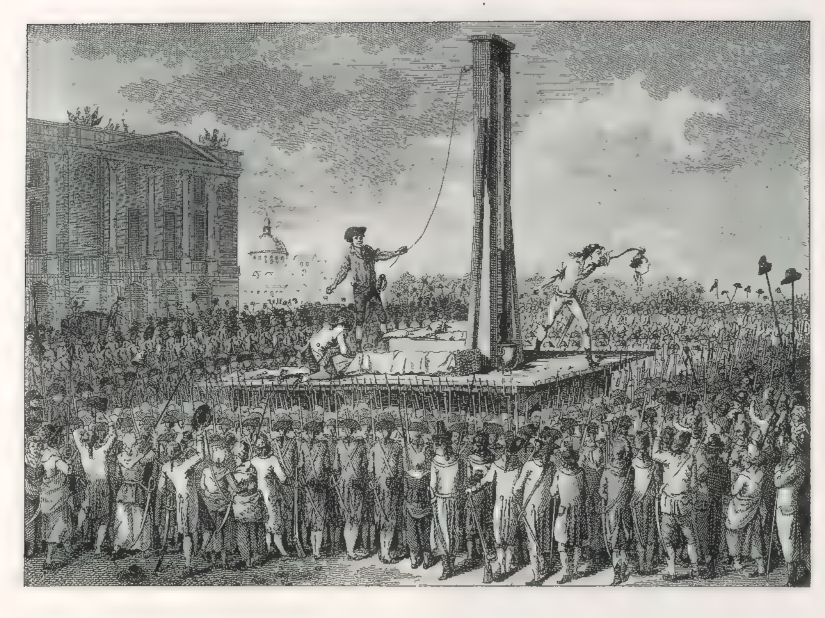
« Impossible de peindre, le jour est trop sombre. Mr Foster est venu me dire qu'il enverrait chercher le portrait de sa femme samedi et me prie de mettre le fauteuil en rouge. Mlle Duthé vient également me prévenir qu'après-demain elle fera prendre son portrait pour l'envoyer à Paris par son cousin Souville qui est ici. Saint-Far, raconte-t-elle, a été sur le point de quitter Mme de Nauzières parce qu'il l'avait surprise écrivant à un de ses cousins avec lequel elle a vécu autrefois...

« Je vais dîner chez Mr Carr, Sloane Street, 35 : Il n'y avait que la famille composée du père, de la mère et de trois filles dont l'aînée est contrefaite, les deux autres grandes et bien faites et un joli petit garçon. On nous a reçus dans le parloir d'entrée et à peine étions-nous arrivés qu'on a servi. Le dîner était simple et propre, un morceau de bœuf salé, un dindon... Le père et la mère paraissent de fort bonnes gens et de beaucoup d'ordre, mais les enfants sont on ne peut plus intéressants. Ils parlent tous plus ou moins le français. L'aînée dessine et est fort intelligente : Les parents ne négligent rien pour leur éducation... Les Greenwood, lorsqu'ils ne jouaient pas aux cartes, restaient dans un coin à bailler avec Miss Simon's qui s'ennuyait à mourir. Sur les neuf heures, je me suis rappelé que j'avais oublié de mettre mes lettres à la poste et j'ai quitté à regret la société de Mr Carr et surtout celle de ses enfants qui dévoraient tous les mots français que je prononçais afin de bien se les rappeler. »

« On dit que La Sablonnière, aubergiste français qui demeure en face de moi, a reçu l'ordre de fermer sa maison comme étant le foyer de menées révolutionnaires. M. de Chauvelin a reçu du roi d'Angleterre par l'intermédiaire de lord Grenville, une lettre l'invitant à quitter le royaume sous huit jours...

« Le Marquis de Montazet, que j'estime infiniment, m'avait demandé hier la permission de m'amener deux dames pour voir mes tableaux. Elles sont venues ce matin avec lui : La mère a cinquante ans environ et sa fille dix-huit. Elles portent sur leur visage l'empreinte du malheur mais sont du meilleur ton et parfaitement élevées; la fille est mariée à un M. Bergier, fils d'un membre du Parlement de Bordeaux qui dans la Révolution a été à deux doigts de sa perte. M. de Montazet me dit que c'était lui qu'on avait voulu nommer président du club monarchique à la place de M. de Clermont-Tonnerre que l'on n'aimait pas. Ce M. Bergier a beaucoup d'éloquence. Je fus surpris qu'il se fût marié dans un pareil moment.





V

Du Temple à la Convention. — M. de Malesherbes. — Derniers moments de Louis XVI. — Exécution du Roi. — Le Dauphin dans la cour du Temple. — Projet de décoration de la chapelle d'Espagne. — Retards dans l'arrivée de Mme Danloux. — Exposition à la *Royal Academy*. — Lord Malden et lord Arundell. — L'Evêque de Saint-Pol de Léon. — Le chinois A'Kao. — Le procès des accusés de Sens. — Martial de Loménie dîne avec Robespierre. — Exécution des Montmorin, des d'Etigny-Sérilly et des Brienne. — Madame Elisabeth. — Mme de Sérilly échappe à l'échafaud. — Est-ce André Chénier? — Portraits d'Aimée Le Vassor et de son frère Ferdinand. — Mlle Talma. — Mme Delaval et sa sœur. — Les expédients de Delaval. — Erard et les projets de mariage de Mlle Larrivée. — Les Salons de l'exil. — L'Emigré de 1795. — Le déjeuner de Pahin de la Blancherie. — Les grands biens du Duc de Guadagne. — L'impôt sur la poudre. — Le *Livre de raison* de Mme Danloux. — Mort du Marquis de Pange. — La Princesse de Craon. — Portrait de Bonne d'Alpy. — Caractère de Laurette. — Le chanteur Ferrari et le dessinateur Barbier. — L'abbé Mac-Carthy. — Le Duc d'Harcourt. — Les vivacités du Prince de Poix. — La Princesse d'Hénin et M. de Lally. — Portrait du Comte Charles de Noailles. — Le Prince de Poix refuse sa démission de capitaine des Gardes. — Le portrait de Dussek. — La femme du virtuose et sa fugue. — Mr Ramus et le château de ses pères. — Galanterie de Mr Ramus. — La leçon de français de M. Bernal. — Les Jerningham. — Portrait en pied de sir William. — *Cossey-Park*. — Danloux peint... en vers. — Le Margrave d'Anspach. — Mme Lambert en *Ecouteuse*. — Le portrait à quatre guinées du Comte de Moustier.

Le procès du roi de France, sa condamnation et les détails de son exécution sont bien connus. Les paroles dites par le royal martyr à ses derniers moments n'ont rien à apprendre à personne et la version que rapporte Danloux, poignante à la vérité, n'offre plus qu'un intérêt rétrospectif. Pourtant, n'y eut-il que certains détails inédits, la transcription serait justifiée.

Sabatier de Cabre, placé dans un dîner à Grovenor Square à côté d'un' Mr Stuart, qui se trouvait à Paris le jour où le roi fut amené à la Convention Nationale, rapporte au peintre ce qu'il lui a entendu raconter :

« Le peuple considérait Louis XVI d'un air de mépris et l'insultait de sang-froid, lui disant que l'oiseau était sorti de sa cage et le traitant de b..., de scélérat. On remarquait autant d'étrangers que de parisiens, et surtout des individus appartenant à la lie du peuple anglais, qu'on emploie pour faire croire à l'approbation des nations étrangères. Pendant le trajet, les municipaux qui se tenaient dans le carrosse aux côtés du roi, affectaient de ne pas le regarder, interpellant ceux des leurs qu'ils reconnaissaient sur leur passage, sans respect pour leur prisonnier. Ce dernier a pâli, ses joues sont devenues flasques et sa barbe est longue de deux doigts, parce qu'on lui a retiré ses rasoirs et qu'il ne veut pas supporter le contact d'une main étrangère... On se refuse à croire, ajoute Mr Stuart, que les français d'aujourd'hui soient les mêmes qu'il y a trois ans. Les théâtres sont toujours pleins et cela se comprend : On n'a pas d'autre distraction. Personne ne se soucie de rentrer chez soi, le moindre mot suffisant à vous livrer à vos ennemis; enfin, les gens de bien eux-mêmes disent du mal du roi sous peine de devenir victimes à leur tour. A cela près, le peuple est tranquille, et depuis le commencement de la Révolution jamais la police n'a été si bien faite. »

Les scélérats de la Convention en sont venus à leurs fins, écrit Danloux. Sur sept cents et quelques députés, il n'y en a que vingt-cinq qui aient pensé en honnêtes gens; les autres ont déclaré le roi coupable de trahison envers l'État... Passons sur les détails de l'appel nominal dans la séance du samedi 19 Janvier, qui dura jusqu'à deux heures du matin :

« 21 Janvier : On assure qu'un courrier, arrivé de Paris hier soir, a apporté la nouvelle qu'après une séance de 34 heures, à l'appel nominal et avec l'obligation de motiver son vote, le malheureux Louis XVI a été condamné à mort à une majorité d'environ cent voix... Nous sommes consternés. Je ne puis dîner; j'ai le cœur serré ! »

« Le président déclare que la Convention *a prononcé la sentence de mort contre Louis Capet.* M. de Sèze parut à la barre et fit un discours fort éloquent par lequel il engageait l'Assemblée à réfléchir sur ce qu'elle a prononcé. MM. Tronchet et Malesherbes paraissent aussi et donnent lecture d'une lettre du roi demandant un appel au peuple, mais la Convention passe à l'ordre du jour, sur les motions de Robespierre, Guadet et Barrère... »

Le président prononce la sentence. Un silence morne règne dans l'assemblée. Cambacérès propose de décréter ce qui suit :

« Le décret qui condamne à mort le dernier roi des Français sera envoyé à l'instant au pouvoir exécutif chargé d'en donner connaissance à Louis, et d'en ordonner l'exécution dans les 20 heures après la notification. Le conseil prendra pour l'exécution du décret toutes les mesures de sûreté et les moyens de rendre solennel cet acte de *police nationale.* Il sera enjoint à la Municipalité de Paris de souffrir que Louis communique librement avec sa famille, et d'avoir le ministre de sa religion qui lui sera le plus agréable, pour le consoler dans ses derniers moments : Cette motion est adoptée. »

Le *Journal* de Danloux parle ensuite de la lettre du Duc d'Orléans à ses concitoyens, dans laquelle il répète encore qu'on l'outrage en disant qu'il pense à régner après la mort du roi, renouvelle ses protestations du contraire, et dit être un vrai républicain...

« Le ministre de la police est entré au Temple et a notifié au malheureux roi le décret de mort dont il était porteur. Sans être ému, le roi lui fit cette réponse dont il lui remit la copie : Je demande un délai de trois jours pour me préparer à paraître devant Dieu, et pouvoir m'entretenir librement avec la personne que j'indiquerai (l'abbé Edgeworth de Firmont, prêtre catholique d'Irlande demeurant rue du Bac 183), je demande... »

Mais à quoi bon relater des paroles si connues? Au surplus, voici le récit des derniers moments de Louis XVI que transcrit Danloux d'après un papier anglais :

« A peine la proclamation du Conseil Exécutif eut-elle été notifiée au roi, qu'il demanda à voir sa famille. Les commissaires témoignèrent de l'embarras à cette demande. On lui proposa de la lui amener? Il y consentit. Alors, la reine, Madame Elisabeth, et ses enfants vinrent chez lui et conversèrent dans la pièce où il avait l'habitude de dîner. Cette entrevue dura deux heures et demie. La conversation fut passionnée. Lorsque sa famille se fut retirée, le roi dit aux commissaires qu'il avait été obligé de parler avec autorité à sa femme. Sa famille lui avait demandé s'il ne leur serait plus possible de le voir dans la matinée. Il ne répondit rien et Mme Elisabeth ne le vit plus dès ce moment. Le roi s'écria dans sa chambre : Oh ! les assassins, les assassins ! La reine s'adressant au dauphin lui dit : Apprenez, mon fils, par les malheurs de votre père, à ne pas venger sa mort !



Louis XVII.
Album de Mlles de la Filolie.

« Le matin de son exécution, le roi demanda des ciseaux pour se couper les cheveux. On les lui refusa. Le commandant Santerre et les commissaires de la Commune montèrent à huit heures et demie dans l'appartement du roi et lui signifièrent l'ordre qu'ils avaient de le conduire à la place de l'exécution. Il demanda trois minutes pour s'entretenir avec son confesseur. On les lui accorda. Aussitôt après le roi présenta un paquet à l'un des commissaires en le priant de le faire parvenir au conseil de la Commune. Jacques Roux, celui auquel il s'adressait, lui répondit ne pouvoir s'en charger parce que sa mission consistait seulement à le conduire... Alors, le roi dit au commandant Santerre qu'il était prêt, et en sortant de son appartement, il pria les officiers municipaux de recommander à la Commune les personnes qui avaient été à son service et de demander qu'ils voulussent donner à Cléry une place chez la reine, puis se reprenant, — chez ma femme. Ils lui répondirent qu'on ferait part à la Commune de son désir.

« Il traversa la première cour à pied, monta dans une voiture, — qu'on dit être celle du maire, — dans la deuxième cour avec son confesseur et deux officiers de gendarmerie. Le bourreau l'attendait à la place de l'exécution, qu'ils appellent place de la Révolution. On passa par les boulevards et à 10 heures vingt minutes, on arriva au pied de l'échafaud. Le roi se décolleta lui-même, défit les boutons de sa chemise et monta à l'échafaud avec courage et fermeté. Alors, voulant haranguer le peuple, le bourreau, — par ordre de Santerre qui fit battre le tambour, — lui dit qu'il n'était là que pour recevoir la sentence... Pendant qu'on montrait la tête au peuple, mille voix crièrent : Vive la Nation ! Vive la République ! Les volontaires des départements trempèrent, les uns leurs piques, d'autres leurs mouchoirs dans le sang du roi. On mit son corps dans le cimetière de la Madeleine parmi les personnes qui avaient été étouffées lors de la fête qui se donna à son mariage. Le paquet donné aux commissaires de la Commune était son testament et ses dernières volontés... »

Suit dans le *Journal*, le texte du testament de Louis XVI, daté du 25 Décembre 1792, trop souvent publié pour qu'il soit utile de le reproduire : « Il n'est pas un anglais qui, ayant lu le testament du roi, n'ait fondu en larmes ». Ce que Danloux n'admet pas en pareille circonstance, c'est la froideur, qu'il n'hésite pas à traiter de complicité :

« M. Restif continue à témoigner la plus grande indifférence à l'égard de la mort du roi. Je le

lui reproche, lui représentant que, de la part d'un honnête homme comme il paraît être, cette indifférence ne peut se concevoir, et je l'engage, dans l'intérêt de son honneur, à quitter le service de Consul de France. Il me répond que si cela fait du tort, ça ne sera qu'à lui : Je lui tourne le dos ! »

Arrive à Londres la nouvelle du meurtre de Le Peletier :

« 24 Janvier 1793 : On lit dans les papiers que lundi, un garde du corps nommé Paris, ayant rencontré chez Février, restaurateur au Palais-Royal, un député de la Convention nommé Peletier de Saint-Fargeau, après lui avoir reproché la mort du roi, lui a plongé son sabre dans le ventre... Le corps de Peletier sera déposé au Panthéon. »

Danloux note alors les propos du vilain Gorsas qui, dans son journal, dit leur fait aux Révolutionnaires. D'après lui, par exemple, c'est la Convention qui a fait assassiner Le Peletier pour faire un contraste frappant avec l'assassinat de leur roi, et marquer au peuple la grande différence qu'il y a entre un membre de la Convention et un roi, en condamnant celui-ci au dernier supplice et lui refusant des obsèques, tandis qu'elle déploie pour Le Peletier tout l'apparat de la pompe la plus éclatante...

Danloux, « l'esprit en proie à mille inquiétudes » constate combien la sensation produite par l'exécution du roi demeure profonde à Londres :

« Au théâtre de Hay-Market, l'entrepreneur du spectacle Kembell est venu sur la scène en bottes et mal en ordre, prévenir qu'on ne jouerait pas le lendemain. Le public de tous rangs applaudit et se retire non sans avoir réclamé le *God save great George our King,* entonné à pleines voix : Le deuil ici est général. Les anglais se montrent indignés de l'atrocité des français.

« Le Prince de Galles a fait rayer de tous les clubs le nom du ci-devant Duc d'Orléans, et retirer de son appartement le portrait de ce dernier, ce qui lui a coûté beaucoup parce qu'il est dû au pinceau du savant Reynolds. »

Après avoir rapporté qu'en fouillant dans le secrétaire du malheureux Louis XVI, on a trouvé trois rouleaux de louis d'or dans un papier sur lequel était écrit : *A M. de Malesherbes,* et dont on s'est emparé, il ajoute que c'est lui qui, le premier, a annoncé au roi son supplice :

« En entrant, M. de Malesherbes lui aurait dit : Prince, je sais que vous avez du courage, ainsi je puis vous engager à vous préparer à la mort, car vous êtes condamné ! — Tant mieux, dit le roi, je ne suis plus dans l'incertitude. — Il se promena dans sa chambre de long en large, envoya chercher son confesseur, s'occupa ensuite de choses en apparence indifférentes, et se comporta avec toute la dignité d'un roi et d'un parfait honnête homme.

« J'ai pris le deuil de mon malheureux roi, marque Danloux le 27 Janvier. Chez Brice, il est question de se cotiser parmi les émigrés pour un service solennel en son honneur, mais les avis sont partagés. Quand on en parle à table, M. d'Attilly dit peu de choses ; M. de Septeuil, que c'est inutile, chacun étant libre de faire dire des messes ; M. de La Charce, que si les Constitutionnels s'y associent, il se retirera. Quant à moi, je pense que le Gouvernement s'y opposera. M. de Crutchent regrette que personne ne soit capable de prononcer une oraison funèbre : Je le crois très porté à faire une exception en sa faveur. »

Cependant un service a été célébré à l'ambassade d'Espagne où les anglais sont venus en foule. On n'a pas renoncé, dans l'entourage du peintre, à une manifestation solennelle, mais pour éviter des compétitions, on chargera le Comte de Montboissier, comme doyen d'âge et lieutenant général, de désigner deux cents français, bons royalistes, pour y assister ; passé ce nombre, on laisserait de préférence entrer les anglais. Pour le projet de décoration, voici ce que propose Danloux, fort désireux de contribuer à l'hommage rendu :

« La façade de l'église représentera une pyramide très élevée, deux colonnes d'ordre dorique de chaque côté surmontées de pots à feu et les armes de France, cachées sous un voile, y seraient suspendues; guirlandes de cyprès à l'intérieur avec armes, trophées et distiques accrochés aux colonnes; sur la corniche, de distance en distance, des figures analogues au sujet : Au milieu, le sarcophage sur un soubassement très simple, et vis-à-vis l'entrée, les dernières paroles du roi, ou des bas-reliefs peints représentant les principaux événements de sa vie. On pourrait mettre une figure de la France éperdue, montrant à l'Angleterre qui la secourre, son écusson brisé et les fers dont elle est chargée : Sur ces fers serait inscrit le mot : Liberté.

« Aux quatre coins, quatre grandes torchères. Si elles n'éclairaient pas suffisamment, ajouter des vases de feu sur la corniche et les urnes cinéraires. Le tout serait tendu de noir, de façon qu'on ne vît le jour que par une seule fenêtre ouverte, supposée le soupirail de la pyramide, et je tâcherais que cette fenêtre éclairât justement l'orateur chargé de l'oraison funèbre. En tout, ce catafalque devra porter le caractère de simplicité qu'exige le malheur du temps et cependant l'appareil que désirent de bons français rendant les honneurs funèbres à un roi chéri et regretté. »



Louis XVI et la France éplorée.
Croquis de l'album de M[lles] de La Filolie.

Les infortunes de la famille royale inspirèrent également à l'artiste des compositions allégoriques de triste actualité. On en trouve la trace dans ses croquis.

Le profil du roi Louis XVI avec la figure de la France à genoux, est le plus caractéristique. Un détail, qu'il entend raconter chez M[me] de la Suze, lui donne aussi l'idée d'un tableau émouvant :

« Le jour de l'exécution de notre malheureux roi, à 9 heures du matin, le jeune dauphin s'était échappé et courait dans les cours du Temple, lorsque quelques gardes nationaux l'ayant aperçu, lui demandèrent où il allait. Il se jeta à genoux et joignant les mains : Je vous en prie, Messieurs, leur dit-il, laissez-moi courir dans toutes les sections et demander la grâce de mon papa : Je suis sûr qu'on me l'accordera ! Les gardes nationaux le prirent dans leurs bras et le ramenèrent à la reine. »

C'est la description même du dessin, tel que le traça Danloux le 4 Février 1793 :

« J'ai essayé de dessiner le dauphin s'enfuyant dans la deuxième cour du Temple pour aller demander *la grâce de son papa*, et arrêté par les gardes nationaux. »

Au cours du même mois, sous l'impression encore vive des événements, il rêvait

d'une composition représentant l'exécution du roi, ou plutôt la minute précise qui la précéda, sujet qu'il ne semble pas avoir poussé jusqu'au tableau :

« Rentré chez moi, je fais l'esquisse de la scène au moment où le roi montant à l'échafaud et paraissant hésiter, M. Edgeworth lui dit : Petit-fils de Saint-Louis, songez que vous allez le rejoindre dans les cieux ! »

Toujours pratique, M. de la Houlière, auquel Danloux confie son projet, affirme que son *exhibition* pourrait lui rapporter beaucoup.



Tant que la situation politique lui laissa l'espérance du retour, Danloux ne pressait pas trop sa femme de venir en Angleterre, mais après les événements d'Août et de Septembre, après le Temple et les massacres, après la retraite du Duc de Brunswick surtout, l'artiste perdit tout espoir et n'eut plus qu'une idée, liquider le mobilier de Paris, donner congé de son atelier, avoir enfin Mme Danloux auprès de lui. Fort attristé par cette séparation forcée, fatigué de la vie de table d'hôte, malgré la distraction journalière qu'elle lui procure, l'exilé lui écrivait lettres sur lettres, parfois remplies de reproches un peu vifs sur sa lenteur à le rejoindre. Mme Danloux pourtant s'occupait de son côté de tirer parti de leurs meubles, et dès le mois de Septembre laissait prévoir son arrivée : « Elle attend ses bijoux pour pouvoir faire la route avec de l'argent comptant ».

Plus tard, opposant beaucoup de douceur à une lettre écrite d'humeur, elle rassure son mari, lui dit que son intention n'est pas de passer l'hiver à Paris, mais de laisser le petit Jules quelque temps encore chez sa nourrice où l'on en a grand soin et lui donne des nouvelles de leurs amis : Mme de Sérilly est venue, espérant trouver à emprunter 12.000 livres, sans y réussir; M. de Boinville, devenu veuf, veut se remarier contre le gré de ses parents. Il résulte d'une conversation, qu'il n'était pas possible au Chevalier de Pange de leur rembourser les 15.000 livres en ce moment. Mme de Sérilly l'engage à venir passer l'hiver en Bourgogne, aussi lui demande-t-elle conseil à ce sujet ? Leur domestique Laneuville, craignant d'être considéré comme émigré, refuse de venir avec eux en Angleterre, et préfère se retirer en Champagne où il a quelque bien. Si Mme de Sérilly n'a pas répondu, c'est dans la crainte qu'on ne s'imagine qu'elle a des correspondances avec l'étranger, tout étant à redouter en ce moment.

Ces atermoiements, le projet de séjour en Bourgogne surtout, firent perdre patience au pauvre artiste exaspéré. Dans la crainte que Mme de Sérilly ne veuille garder au château de Passy sa femme jusqu'au printemps, il la laisse maîtresse de faire ce qu'elle voudra, mais demande qu'au moins elle lui envoie son fils pour lui tenir compagnie :

« Ma femme se plaint de la dureté de ma lettre; je ne le regrette pas trop si cela doit la forcer à vendre nos effets pour venir. Elle me dit que, si je désire notre Jules, elle me l'amènera au risque de sa vie, mais qu'elle n'en ferait rien si elle était seule... »

Ces conciliantes paroles lui ayant donné satisfaction, le peintre accorde à Mme Danloux de laisser leur fils en France si elle le juge à propos :

« ... Je la prie de me pardonner le ton d'humeur qui régnait dans ma dernière lettre, et de l'attribuer à la triste situation d'un homme seul, loin des siens en pays étranger et n'ayant même pas la perspective consolante d'un avenir meilleur. »

Dans le courant de Janvier 1793, M[me] Danloux, ayant vendu sa provision de vin à MM. Bernier et Fontaine, à raison de 15 sols la bouteille, puis envoyé à l'hôtel Bullion leurs lits, parcequ'elle loge chez M[me] de Sérilly, annonce à son mari qu'elle ira le lendemain retirer ses passeports, si difficiles alors à faire viser : Avant trois semaines elle sera auprès de lui, car elle va de ce pas retenir sa place à la diligence.

Ce n'était pas une petite affaire d'aller de Paris à Londres, sous la menace d'une guerre imminente. Danloux craint l'*embargo,* malgré l'avis contraire du banquier Thélusson assurant que la mesure ne s'applique qu'aux navires marchands. Chaque jour Danloux, au bureau des diligences apostrophe le préposé en lui demandant si les « brigands de France » ont arrêté les paquebots et les lettres ? Le 7 Février, les négociants de la Cité commencent à être fort inquiets. Le 9, il est encore là dans l'attente, à 10 heures du soir, en compagnie du peintre La Houlière, qui lui fait boire du vin de Porto pour lui donner patience. Enfin, le 10 Février, l'artiste pressait sa femme dans ses bras... et le *Journal* s'interrompait brusquement.



Ce récit quotidien va nous faire terriblement défaut en cette sombre année. Force sera de nous contenter d'indications muettes, et cependant parlantes puisqu'elles auront été fournies par ses œuvres. Sa première manifestation publique est de prendre part à l'exposition printanière de la *Royal Academy,* en y envoyant la plupart des toiles que nous lui avons vu peindre en 1792. Le portrait de l'abbé de Saint-Far se montre sous le voile discret de l'anonymat, mais un livret, annoté à l'époque nous renseigne. Reconnaissons aussi le *portrait of a young lady,* indiqué comme étant Miss Hobbart, nom tronqué de la jolie Miss Halbert; le *portrait of a lady,* serait celui de M[lle] Duthé; *Tow young gentlemen,* les fils de Foster; *Gentlemen,* les frères Greenwood, en dessins; *An officer,* le major Bossett; *a nobleman,* lord Malden; enfin les portraits de Mr Crosby l'irlandais et de Dellon, l'ami de ces demoiselles complétaient cet envoi important.

Plusieurs de ces toiles restèrent impayées, soit que Danloux les eût faites pour la gloire, ou du moins pour l'ornement de son atelier, soit que les modèles fussent peu solvables. Comme le portrait de M[me] de Nauzières, que Saint-Far avait été impuissant à régler, celui de lord Malden restait en souffrance :

« Mon mari est sorti ce matin, note M[me] Danloux, pour aller chez lord Malden qui, depuis dix-huit mois, nous doit vingt-cinq guinées. Il y allait pour l'engager à les lui remettre, mais ce lord ne le reçut pas, lui fit dire qu'il était en affaires et comptait passer chez lui incessamment. Mon mari revint fort ennuyé de cette démarche infructueuse. »

Lord Arundell, l'ami de l'évêque de Saint-Pol de Léon, paraît de meilleure paie. Ils viennent ensemble à l'atelier : « Le premier paya à mon mari dix-sept guinées 8 shellings qu'il lui devait ».



Madame de Sérilly, née de Domangeville.
D'après le buste de Houdon (Hertford House).

« 7 Février 1793 : Mon mari ayant fini le portrait de l'évêque d'Ely, le fit porter chez lui et y alla pour le faire placer. Il en reçut le paiement qui était de quarante guinées et quatre pour la bordure. »

Les anglais, on le voit, commencent à devenir des clients, en acceptant d'être peints par un français. Dans les années qui vont suivre, beaucoup seront ses modèles : Miss Nithingale, Mr Wells, Mr Pearson, Mrs Wood, etc.



Par sa belle exécution, par l'importance que l'artiste y attache, trouve place ici le portrait d'un personnage distingué, qui a sa page dans l'histoire de l'émigration. Chateaubriand n'a pas été tendre pour l'évêque de Saint-Pol de Léon qu'il traite de prélat sévère et borné, « contribuant à rendre le Comte d'Artois de plus en plus étranger à son siècle ». Fort en vue, soutien du clergé français, l'image de ce prêtre charitable était de nature à faire apprécier et connaître Danloux.

Jean-François Lamarche, né dans le diocèse de Quimper d'une ancienne famille bretonne, débuta par la carrière des armes comme lieutenant de dragons, puis entra dans les ordres. D'abord vicaire général à Tréguier, il fut promu, en 1772, à l'évêché de Saint-Pol de Léon. Ayant formellement refusé d'obéir à la Constitution civile du clergé, il fut décrété d'accusation, put s'échapper avant d'être amené devant le tribunal de Morlaix, et réussit en 1791 à gagner Londres.

Sa bonté naturelle trouve là matière à s'employer. Des anglais catholiques, Burke entre autres, le prennent en amitié et réunissent des secours qu'il est chargé de distribuer aux ecclésiastiques, ce dont il s'acquitte avec autant de zèle que d'intégrité. A diverses reprises on loue sa charité qui rivalise avec celle du Duc de Portland, souscripteur de mille guinées en faveur des prêtres français dans le besoin.

Dès le mois de Septembre 1792, le prélat se trouve mentionné dans le *Journal* :

« M. Brice arrive de chez l'évêque de Saint-Pol de Léon, à qui il a été offrir en son nom, d'accord avec la société, une place à table pour un des prêtres qui ont émigré pour éviter la

mort. Il revient fort ému de l'air vénérable de ce prélat à cheveux plats sur les épaules, qui se consacre entièrement à son clergé. Il est à la tête de la souscription ouverte en leur faveur, et les soutient avec le peu qui lui reste, jusqu'à ce qu'il trouve à leur faire gagner leur vie... »



Croquis pour le portrait de l'évêque de Saint-Pol de Léon.
Album du général Danloux.

Le consul Herman va le voir le 2 Octobre, et n'ose pas lui parler de sa sœur, dont le prélat n'a pas de nouvelles :

« Herman a appris qu'après sa fuite, le peuple s'était emparé de sa sœur et de son beau-frère, les avait jetés dans un tombereau, les pieds liés, et mis en prison où ils sont enfermés comme otages : Le pauvre évêque n'en sait rien ! »

Voilà le vénérable prêtre que Danloux avait résolu de peindre, non seulement pour conserver à la postérité les traits d'un homme si charitable, mais afin d'apporter son obole à l'œuvre du clergé de France, en le faisant graver à ses frais : Il a représenté le vieillard en un costume semi-ecclésiastique sur lequel brille seul l'anneau pastoral, dans la modeste chambre qu'il occupe à Londres. Sur son visage plein de finesse se concentre la lumière, laissant dans la pénombre les détails, sauf la note claire d'un monceau de suppliques jetées sous le bureau, après inscription au registre qu'il tient sur ses genoux. On aperçoit la liste des donateurs en tête de laquelle se lisent les noms de John Wilmot esquire et du Duc de Portland.

L'austère peinture attira du monde à l'atelier, officiers généraux, chevaliers de Saint-Louis, dames émigrées, tous s'accordent à louer la noble simplicité de l'attitude et la ressemblance. Le choix d'un bon graveur s'imposait. Après bien des hésitations et des recherches, Danloux se décide pour William Skelton (1) :

« Mon mari s'arrangea avec un graveur pour le tableau de l'évêque de Saint-Pol. Ils convinrent de lui donner deux cents guinées, dont cent en commençant et cent à la fin, et que la planche serait faite dans un an. »

Puis vient la souscription : Tous les amis s'emploient à réunir un nombre imposant de souscripteurs à une guinée, la Princesse de Craon comme la Marquise de Buckingham.

(1) Skelton (William), graveur d'histoire et de portraits, né à Londres le 14 Juin 1763, mort le 13 Août 1848.

Mr Wilmot, l'un des plus zélés, en fournit plusieurs; le docteur Nihelle en apporte quatre. L'artiste lui-même, alors en Ecosse, mande à sa femme qu'il a sept nouveaux adhérents et que lord Moira s'occupe d'en trouver en son absence. De son côté, Mme Danloux prie l'évêque de lui communiquer ses armes, noms et qualités, afin de les faire graver au bas de l'estampe et va même lui demander son âge?

« Il me répondit que cela n'était pas nécessaire. Je n'insistai pas, voyant en cela un peu de petitesse. Il ajouta que lorsqu'il verrait M. Wilmot, il lui dirait que la planche se termine et qu'elle paraîtra au mois de janvier : La Marquise de Buckingham fera tout pour faire aller la souscription :

Doublons le temps demandé par le graveur, et nous nous rapprocherons de la vérité. Si l'exécution parut longue, l'interprétation du moins fut exacte, remarquablement soignée, et du burin le plus distingué. C'est un excellent morceau dont le peintre surveilla le travail lui-même en allant souvent à Hammersmith donner son avis et constater l'état de la planche de Skelton.

Enfin l'estampe, si attendue, est achevée, et la Marquise de Buckingham vient s'informer auprès de Mme Danloux de son succès :

« Je ne sortis pas de la matinée. Mme Du Quengo vint avec la Marquise de Buckingham qui me fit mille politesses sur les ouvrages et l'opinion de mon mari, admira et regarda longtemps le tableau de M. du Quengo et dit qu'elle tourmenterait le marquis pour qu'il vienne le voir.

« Elle me parla ensuite de la gravure de l'évêque de Saint-Pol. Je lui dis qu'elle était finie, mais la souscription, loin d'être remplie à beaucoup près. Alors elle m'assura qu'il ne fallait pas avoir d'inquiétude, se montrant sûre que lorsqu'on la verrait, elle se vendrait bien. »

Peu de peintures d'alors nous sont connues, le docteur Morris, l'horloger Trégent, portrait fait contre deux couverts d'argent. Citons pourtant *A'Kao,* de Canton, amené en 1793 par un de leurs amis, Constant de Rebecque. Un chinois semblait sans doute une chose assez curieuse à Londres pour que Danloux ait eu l'idée, non seulement de le peindre, mais encore de le faire graver à ses frais à l'aquatinte par Grozer. Les épreuves que l'on rencontre sont généralement en bistre clair, teinte qui se rapproche du ton naturel de l'original. Quant à Constant de Rebecque, l'importateur du « céleste », ce devait être une ancienne relation, car Mme Danloux notera plus tard qu'elle a reçu une lettre de Mme de Sérilly, apportée par M Constant « maître du chinois dont mon mari a fait le portrait ».



Les événements tragiques dont la France est le théâtre en ces jours sombres, drapent comme d'un voile de deuil la vie de Danloux, terrifié à l'idée des dangers que courent ses amis. Après le procès et l'exécution de Louis XVI, après le martyre de la reine, tant de catastrophes se succèdent que chacun tremble pour ses proches. Les plus mauvais prétextes sont saisis pour emprisonner les adversaires politiques et les supprimer, ensuite d'un procès sommaire. Il y avait de quoi laisser tomber le pinceau des mains : Les charettes du 10 Mai 1794 lui donnèrent le coup de grâce !

« Le procès des accusés de Sens », touche de trop près à notre sujet, puisque



Monseigneur Lamarche. Évêque de Saint-Pol de Léon

D'après la gravure.



plusieurs furent ses modèles ou les parents de sa femme, pour le passer sous silence. M. de Sérilly, M. d'Etigny, son frère, les Montmorin, les Loménie, Mme de Canisy, auxquels on adjoignit une victime illustre, Mme Elisabeth, tous succombent le même jour : C'est l'un des plus lugubres épisodes de ce qu'on a justement appelé *le règne de la Terreur* ! Quittons donc un instant Londres et la vie relativement douce qu'y mènent les émigrés, exempte au moins de l'appréhension de l'échafaud, pour revenir en France assister au triste calvaire que gravissent tant d'amis. Faisons trève un moment aux préoccupations artistiques pour soulever un coin du voile qui cache les événements de France, dont l'écho arrive, souvent dénaturé, par des fugitifs affolés.

La famille de Sérilly, retirée dans son château de Passy et profondément troublée dans sa sécurité, ne réclamait que l'oubli. L'ancien Trésorier des Guerres, occupé à faire valoir ses terres, s'intitulait modestement cultivateur. Se trouvait-il, ainsi que son frère, parmi les défenseurs du roi au 10 Août? On les en accuse, comme aussi d'avoir favorisé la fuite de leur ami, le Baron de Vioménil, recueilli chez eux. M. de Montmorin, leur voisin, devant le danger qu'il voyait venir et dont il tomba l'une des premières victimes, avait jugé prudent d'éloigner sa famille. Mme de Montmorin et ses filles, accompagnées du jeune Calixte, son fils, ne pouvant rentrer à leur château de Theil, mis en interdit, s'étaient réfugiés chez leurs parents les Sérilly, croyant à tort, y trouver une retraite sûre : Tous cherchent dans la tourmente à ne pas attirer l'attention.

Le pays de Sens, si longtemps réfractaire aux mesures révolutionnaires, tremblait alors sous le despotisme du conventionnel Maure et nos royalistes y étaient étroitement surveillés. Une dénonciation lancée contre l'ancien valet de chambre de M. de Sérilly, et son homme de confiance à Paris, servit de prétexte pour les arrêter. Un autre sectaire, le citoyen Guesnot, qui avait des attaches dans le pays, ne voulant pas laisser la dénonciation sans effet, se transporte chez Lhoste, qualifié de « marchand d'argent », à l'hôtel de Sérilly, où l'on trouva, en effet, un peu de numéraire et des lettres relatives à une vente de meubles. Il n'en fallut pas davantage pour le faire conduire aux Madelonnettes. Guesnot fit étendre l'ordre d'arrestation à M. de Sérilly et à ce qui serait trouvé chez lui de suspect : Ceci se passait le 23 Pluviôse an II. Sans perdre un moment Guesnot partait pour Sens, et deux jours après, arrivait à Passy avec ses accolytes, pour l'arrêter et interroger les hôtes du château. Ils s'y conduisirent de façon « si dégoûtante » que, même sans plainte, le district de Sens crut devoir leur infliger un blâme. Mme de Sérilly pense que ce fut ce qui attisa la haine de cet homme contre sa famille et contre elle-même (1).

Après avoir passé plusieurs jours, tant à Passy qu'à Sens, Guesnot partait emmenant prisonniers avec M. de Sérilly et son frère d'Etigny, qui habitait dans cette ville, les deux frères de Loménie, Alexandre, ex-colonel de chasseurs au régiment de Champagne, et Charles, ex-lieutenant de vaisseau, venus par fatalité rendre une visite d'adieu à M. d'Etigny, avant leur retour à Brienne. A peine étaient-ils entrés que le citoyen Guesnot pénétrait brusquement à la tête du comité de la Sûreté Générale, porteur d'un ordre d'arrestation contre M. d'Etigny « et tous autres suspects ». Quand on voulut le len-

(1) La plupart de ces détails sont pris dans une intéressante notice intitulée : *Mme de Sérilly échappée à l'échafaud sous la Terreur*, par Félix Chandenier (Bulletin de la Société Archéologique de Sens, 1894).

demain, se saisir de François de Pange et du Chevalier de Songy, son frère cadet, en séjour à Sens à cause de la proximité du château de Passy, ceux-ci, avertis du danger, avaient réussi à gagner la frontière.



Le Chinois A'Kao.
D'après la gravure de Grozer.

Revenue à Paris pour essayer d'obtenir l'élargissement de son mari, Mme de Sérilly était prise à son tour et transférée comme lui à la Conciergerie. Ce fut alors que Guesnot, inassouvi, revint à Passy pour y arrêter cette fois, Mme de Montmorin, son fils le sous-lieutenant Calixte, et sa fille, Mme de la Luzerne. L'ordre d'arrestation oubliait une seule victime, Pauline de Beaumont, qui voulait partager le sort de sa famille. Frappés de sa pâleur, les agents de la Convention jugèrent qu'elle serait un embarras pour eux, et après

une demi-heure de marche, ils l'abandonnèrent sur la route. Ne pouvant rentrer au château, où les scellés étaient apposés, après avoir erré dans la campagne, Mme de



La famille Mégret de Sérilly.
Chez M. le Marquis de Pange, au château de Pange (Lorraine).

Beaumont fut recueillie par un habitant du village d'Etigny, et c'est dans sa chaumière que Joubert, ému de son infortune, vint lui offrir ses services.

Afin de faire main-basse sur les principaux habitants de Sens, les hommes de la Convention trouvèrent d'autres prétextes. Ainsi pour la Comtesse de Rossel, ce fut une lettre de M. de Rossel timbrée de Hollande adressée à son beau-frère, l'abbé de

Champbertrand, accusé d'entretenir des « correspondances liberticides » avec des conspirateurs étrangers.

Antérieurement à ces événements, l'archevêque, si avisé pourtant, avait été mis en état d'arrestation et gardé à vue pour avoir, étant ministre, signé un accord avec les administrateurs des Eaux de Paris, ce qui aurait pu occasionner une perte au Trésor. La Municipalité de Sens défendit son prélat. Le prisonnier adressa lui-même à Danton une supplique que M[me] de Canisy se chargea de faire parvenir à son adresse. Cédant aux inspirations de la peur, le faible Loménie, pour se disculper, se déclarait dans son mémoire, bon patriote, rappelant qu'il s'était installé dans un bien national, l'ancien couvent de Saint-Pierre-le-Vif, acheté par sa nièce dont il avait approuvé le divorce légal. Amené à Paris devant le comité des finances, Cambon dut reconnaître que le soupçon de concussion n'était pas fondé, « et renoncer à exiger du prélat ruiné un génie financier que démentait l'état de ses propres affaires ».

Pendant ce temps M[me] de Canisy, se croyant moins exposée à Paris, s'y était logée rue Saint-Georges 18, dans un appartement qu'elle partageait avec le coadjuteur, son frère, et Patrauld, ancien professeur à l'Ecole Militaire de Brienne, son homme d'affaires. Martial de Loménie cherche, ainsi que sa sœur, à détourner la foudre et cultivent la connaissance de Barrère, « l'Anacréon de la guillotine », qu'ils ont connu, tous deux, avocat à Toulouse. Elle invite le conventionnel à dîner. Là, Martial lui demande à être présenté à Robespierre. Barrère ne s'oppose pas à cette fantaisie : Il a lui-même raconté la chose :

> « M. de Loménie, ex-coadjuteur de son oncle l'archevêque de Sens, vint à moi et me demanda de le faire dîner avec Robespierre. Cela me paraît difficile, lui dis-je ; c'est le député le plus insociable que je connaisse. — La chose se fit pourtant ; Barrère le prit au sortir de l'Assemblée et les mena dîner chez Méot. Le repas fut assez gai, bien que Robespierre ne se livrât pas. Cependant, vers la fin, il demanda le nom de la personne qui était auprès de lui : — Mon voisin, répondit Barrère, je l'ai connu à Toulouse. Il est philosophe et quant à ses idées, elles sont pleines de liberté et de philanthropie : Il se nomme Loménie. — C'est un Brienne ? — Oui, le neveu du cardinal qui a convoqué les Etats-Généraux, établi par une loi la liberté absolue de la presse... — C'est bon, c'est bon, mais c'est un noble ! »

Il s'en souviendra et quelques mois après cette entrevue, Martial de Loménie périra sur l'échafaud !

Vaines démarches ! Malgré la belle assurance de son frère, M[me] de Canisy était revenue avec lui à Saint-Pierre-le-Vif, où leur oncle l'archevêque, à peine échappé de la « section des piques », s'y consolait à la vue des livres qui tapissaient encore les murs de son cabinet. Elle était désireuse aussi de mettre à l'abri, par la vente de ses propriétés, la fortune de ses filles, Adrienne et Constance de Canisy.

Mais la haine qui poursuit toute cette famille ne désarme pas. Ce fut encore une histoire de correspondance avec les émigrés, qui servit de prétexte à leur arrestation. Des lettres, timbrées d'Ostende et d'Angleterre, avaient été adressées par M. de Canisy à son épouse « prétendue divorcée », contenant surtout des conseils destinés à sauver les épaves de sa fortune confisquée. Les commissaires prétendirent que le divorce, prononcé pourtant pour cause d'émigration, n'était qu'une feinte et qu'elle marchait d'accord avec son mari, servant à l'armée de Condé, pour mettre ses biens propres à l'abri du séquestre.

La simple prévention de correspondance avec les émigrés suffisait d'ailleurs amplement pour la perdre.

Toute la bande des terroristes s'abat à nouveau le 30 Pluviôse sur l'abbaye solitaire. Le coadjuteur, se sentant perdu, entraîne sa sœur au dehors. Ils errent dans la campagne et sont ramenés à Saint-Pierre en pleine nuit. La perquisition fut affreuse; elle eut lieu en présence du cardinal, et non sans injures. A force de fouiller, on avait fini par découvrir une calotte rouge qu'on lui imputait à crime. Pour comble de malchance, le Comte de Brienne, ancien ministre de la guerre, désireux d'avoir des nouvelles de son frère, se hâtait sur la route de Sens. A peine arrivé, déclaré suspect, il était englobé dans la proscription commune. Le soir, souper, orgie : On force le malheureux prélat à manger et à boire, et le lendemain on le trouvait mourant dans son lit : Congestion ou suicide? Il rendait le dernier soupir dans la matinée, entouré de sa famille gardée à vue. (1er Ventôse, an II) (1).

Ainsi toute la famille de Loménie était arrêtée, comme les Sérilly, comme les Montmorin, par Guesnot, porteur d'un ordre de la Convention, et dirigée sur Paris. Seul, le Comte de Brienne, transféré au château de Brienne, fut l'objet d'une instruction distincte. De retour à Sens le 16 Germinal, Guesnot complétait sa fournée avec ce qui restait d'habitants au château de Passy et emmenait enfin le convoi des malheureux prévenus à la Conciergerie, horrible prison où on les entassait « à faire reculer d'horreur ». Leur procès ne fut pas long, d'autant que la condamnation en blanc était signée depuis 24 heures quand les accusés comparurent devant le Tribunal Révolutionnaire.

Mme de Canisy, divorcée, aurait pu, comme va le faire Mme de Sérilly, se déclarer enceinte et s'échapper ainsi, mais dit la Vicomtesse de Loménie, elle préféra la mort à une déclaration qui, par suite de l'émigration de son mari, l'eut déshonorée. Mme Elisabeth, suivant M. de Beauchesne, aurait eu la présence d'esprit de prévenir que Mme de Sérilly ne pouvait être exécutée; d'autres croient que ce fut à l'instigation de son mari. Quoi qu'il en soit, le tribunal ordonna pour elle, qu'il serait sursis à l'exécution jusqu'à ce qu'il en eut été ordonné autrement.

Les interrogatoires sont navrants de brièveté. Pour Anne-Marie-Charlotte Loménie, divorcée de l'émigré Canisy, âgée de 29 ans, née à Paris, domiciliée à Sens et à Paris, rue George, le juge demande si elle n'a pas conspiré contre la liberté et la sûreté du peuple français? — Non assurément. — Si elle a eu des correspondances avec son mari? — Elle n'a point entretenu de correspondance avec son mari, mais a eu connaissance d'une lettre à elle adressée, qu'elle n'a pas vue... — Si elle a un défenseur? — Elle a fait choix du citoyen Boutron.

Le président expédie de même Françoise-Gabrielle Tanes, âgée de cinquante ans, veuve de Montmorin, ministre des Affaires Étrangères; Calixte Montmorin, âgé de 22 ans, natif de Versailles; Antoine Mégret de Sérilly, ci-devant Trésorier-Général des Guerres, âgé de 48 ans; Mégret d'Etigny, ex-noble et ci-devant sous-aide major du régiment des Gardes Françaises, âgé de 46 ans, celui-ci spécialement prévenu d'avoir *réfugié* chez lui

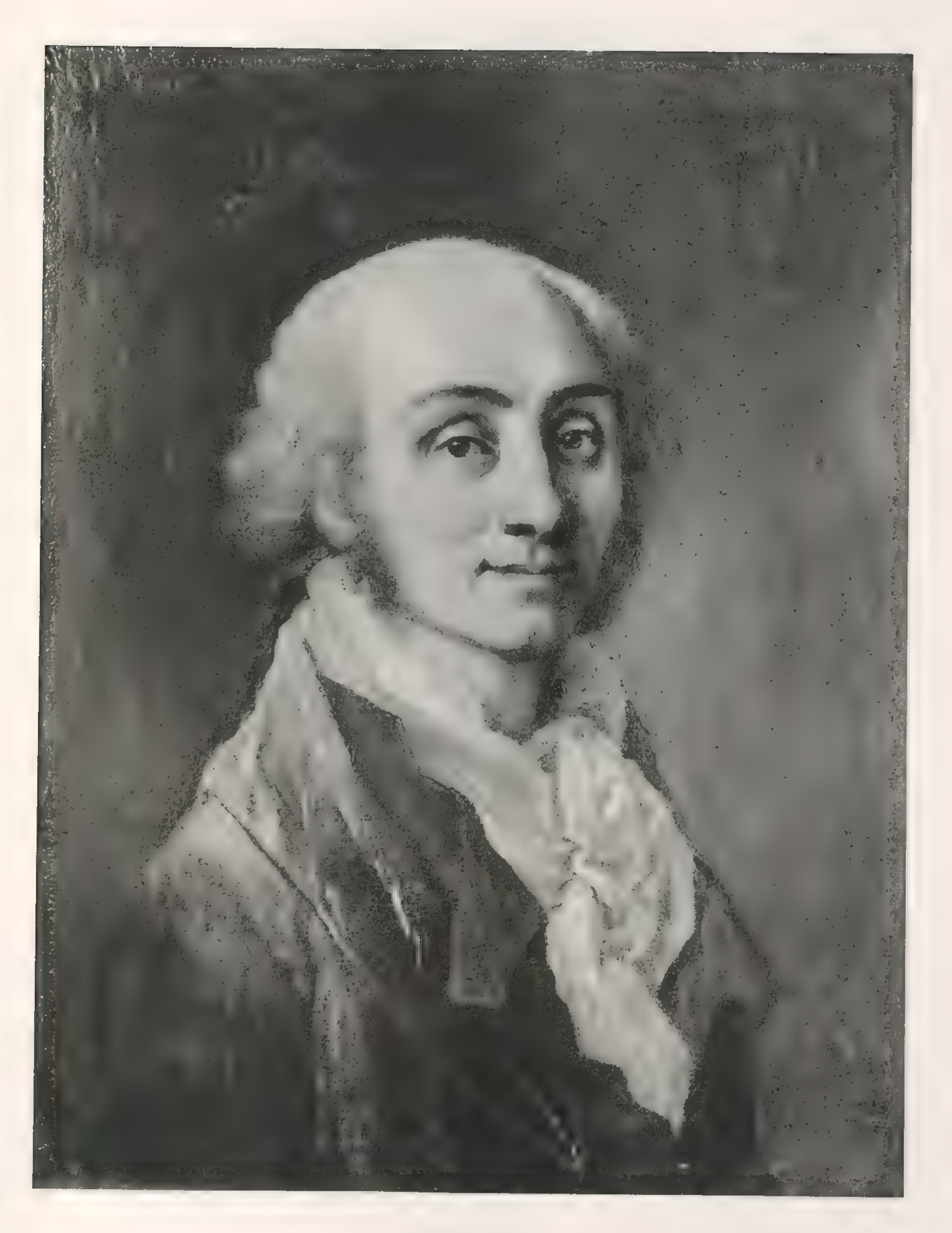
(1) M. Joseph Perrin, auquel nous avons emprunté ces détails dans son excellent livre sur le cardinal de Loménie de Brienne (Sens, 1896), ne croit pas au suicide, mais plutôt à une mort par saisissement, hâtée encore par l'arrestation de son frère.

le ci-devant Baron de Vioménil, blessé à la jambe le 10 Août; Elisabeth Lhermitte, âgée de 65 ans, mariée au ci-devant Comte Rossel, lieutenant-colonel des Carabiniers, émigré, et Louis-Claude Lhermitte-Champbertrand, ex-chanoine de la ci-devant cathédrale de Sens, âgé de 60 ans, ceux-ci accusés de correspondances et intelligences contre-révolutionnaires; Théodore Halle manufacturier. qui leur a servi d'intermédiaire; Martial de Loménie, ex-noble et coadjuteur de l'évêché de l'Yonne, âgé de 30 ans; son frère Charles, ci-devant chevalier des ordres de Saint-Louis, âgé de 33 ans; Charles Cressy-Champmilon ex-officier de marine, âgé de 33 ans, natif de Courtoin près Sens, y domicilié; Loménie, ex-ministre de la Guerre, maire de Brienne, âgé de 64 ans; A. F. Loménie, ex-comte et ci-devant colonel des chasseurs dits de Champagne, âgé de 36 ans, natif de Marseille; J. B. Lhoste, agent et domestique de Mégret de Sérilly, âgé de 47 ans, etc., etc... Et contre tous ces malheureux, condamnés comme « complices des complots de Capet », le président Dumas prononce un arrêt de mort, sans appel, avec ordre d'exécuter dans les vingt-quatre heures!

C'est alors qu'apparait dans leur prison, « un ange vêtu de blanc, la douce Elisabeth de France qui va soutenir ces âmes défaillantes et ranimer leur foi... » Mme Elisabeth ne fut amenée à la Conciergerie le 20 Floréal qu'à huit heures du soir pour y subir son interrogatoire. Il semble donc qu'elle n'ait pu s'entretenir avec les prisonniers sénonais que le lendemain, jour de l'exécution. M. de Beauchesne a imaginé, dans un sentiment pieux, de faire tenir par la princesse des discours de consolation à chacun des condamnés. Elle se serait approchée de Mme de Montmorin, inconsolable d'assister à l'immolation d'un fils de vingt ans, pour essayer de ramener la résignation dans son âme; de Mme de Canisy, qui va être à jamais séparée de ses deux filles, afin de verser dans son cœur une pensée de pardon; au coadjuteur Martial de Loménie, oublieux des promesses de son sacre, elle lui demande de faire à Dieu avec résignation, comme les anciens martyrs, l'abandon de cette misérable vie; au Comte de Brienne, encore indigné d'avoir entendu Fouquier lui reprocher comme un crime les témoignages d'estime de ses concitoyens, elle l'engage à montrer comment on meurt quand on a la conscience en paix... Fort touchant, fort dramatique, le fait est-il bien vraisemblable? Nous ne pouvons croire à tant de sang-froid. Ce qui reste vrai, c'est que Mme Elisabeth, en vraie fille des Bourbons, a donné à ses compagnons d'infortune l'exemple du courage, de la résignation chrétienne devant le couteau de la guillotine, et par son attitude en face de la mort, a montré sa confiance en un monde moins cruel que celui qu'ils allaient quitter tous.

Cependant le dernier terme approche; les charrettes s'avancent. On est au 21 Floréal an II (10 Mai 1794), vers la fin de l'après-midi. Le douloureux cortège se compose de six voitures. En avant, Mme Elisabeth, tête nue, toujours maîtresse de son âme pure, continue de répondre par de touchantes exhortations aux plaintes qui échappent à ses compagnons d'infortune. Le Comte Beugnot raconte que sa femme, placée au coin de la rue Saint-Honoré, reconnaissant M. de Brienne et s'en sentant reconnue, tombe à la renverse sans connaissance. Morellet, autre témoin, se trouve aussi sur ce chemin funeste: « J'ai eu le malheur de voir le Comte de Brienne et toute sa famille allant au supplice avec Mme Elisabeth, image sanglante qui m'a longtemps poursuivie ».

Aucun ne défaille au pied de l'échafaud. Chacun, à l'appel de son nom, se lève pour saluer la princesse, lui formant, suivant le mot du président du Tribunal Révolutionnaire,



André Chénier

Collection de M. le Baron de Richter.



une Cour d'aristocrates digne d'elle : Vive le roi ! criait à chaque tête tombée, le jeune de Montmorin narguant la mort. Jusqu'alors recueillie, un sourire angélique encourageant



Une amie de Mme de Sérilly.

ses compagnons de supplice, Madame Elisabeth les vit passer tous, et la sainte fille de France périt la dernière...



Ainsi dans cette terrible journée, comme en un sinistre jeu de massacre, les têtes de tant de nobles victimes, la plupart peintes par Danloux, que l'on pourrait nommer ici le peintre ordinaire de la guillotine, roulèrent sous le couteau par trop égalitaire de la

Révolution ! Seule, Mme de Sérilly survivait à l'hécatombe. Transportée à l'évêché, destiné à recevoir les femmes qui s'étaient déclarées enceintes, elle ne dut la vie qu'à la réaction de Thermidor. Néanmoins, considérée comme exécutée, la veuve sensible dut attendre de longs mois la révision de son procès, et son extrait mortuaire à la main, venir réclamer la restitution de ses biens. Pons de Verdun, député de la Meuse, s'occupa de le faire réviser en se chargeant du rapport. Sous une enveloppe un peu rude, ce conventionnel cachait un cœur compatissant. Il s'occupa de la mise en liberté de sa cliente. Des amies, Mme Pourrat, la femme du banquier, sa fille Mme Le Coulteux, la recueillirent jusqu'à ce qu'elle fût rentrée en possession de la terre de Passy dont la vente avait été ajournée. Enfin, Mme de Sérilly put revenir chez elle, y embrasser ses enfants et sa cousine, Mme de Beaumont, qui ne devait obtenir que plus tard la levée du sequestre de Theil.

Quelle joie de se revoir ! de retrouver le Chevalier de Pange, arrivé récemment de Suisse. Mais combien de disparus il fallait pleurer ! Appelée comme témoin dans le procès de Fouquier-Tinville, après un court séjour à Paris, Mme de Sérilly revenait définitivement s'installer à Passy. Joubert, son voisin pendant la belle saison, la voyait souvent. Chateaubriand, venu dans le pays au temps des vendanges, parler avec lui de leur amie commune, Mme de Beaumont, a rappelé ce souvenir : « Joubert me montrait de loin un sentier sablonneux au milieu des bois qu'il prenait lorsqu'il allait voir sa voisine, cachée au château de Passy pendant la Terreur ». Elle n'était plus de ce monde, mais au-dessus de lui, disait le philosophe qui s'y rencontrait avec M. de Pange dont il aimait l'esprit austère et le rire profond. Le goût qui portait l'un vers l'autre ces deux échappés de la Terreur, trouva sa solution naturelle. Dans le courant de l'année 1795, François de Pange épousait Mme de Sérilly.

M. Bardoux a tracé des lignes qui rentrent trop bien dans notre sujet pour ne pas les reproduire : Par sa sagesse, par son tempérament à la Vauvenargues, de Pange restait lui-même. S'il n'avait eu, comme tous les hommes de cette fin du dix-huitième siècle, une passion profonde que ses amis respectaient, nul doute qu'une sympathie plus intime ne l'eut uni à Mme de Beaumont. Il la voyait tous les jours, ils aimaient les mêmes choses, mais François de Pange avait pour une autre de ses cousines, Mme Louise Mégret de Sérilly, une affection partagée que le Tribunal Révolutionnaire faillit à jamais briser, qui se renoua après Thermidor, et trouva enfin dans une union trop courte, de suprêmes félicités.

Leur bonheur fut court en effet. La santé de François de Pange, toujours fort délicate, s'était altérée à la suite de tant d'épreuves : Il mourait au château de Passy l'année suivante, comme l'établit son extrait mortuaire daté de Véron, 10 Thermidor an IV.

Dix mois après, Mme de Pange se remariait au général Marquis de Montesquiou-Fezensac (1), le conquérant de la Savoie pour le compte de la République. Ceux qui le lui ont reproché oublient que « sous son voile de veuve elle restait mère, et qu'elle avait à se préoccuper de l'avenir de ses enfants. En épousant M. de Montesquiou, dont la situation de fortune était considérable, elle leur donnait un protecteur respecté ».

(1) Le Marquis de Montesquiou-Fezensac, né à Paris en 1739, mort en 1798, fut élu député de la noblesse aux Etats-Généraux, et se fit remarquer par ses idées libérales. Il présida l'Assemblée (1791); lieutenant-général, il servit à l'armée du centre sous La Fayette, reçut le commandement de l'armée du midi et conquit la Savoie (Septembre 1792). Décrété d'accusation, il se réfugia en Suisse. Rayé de la liste des émigrés (1795).



Madame Danloux au Chateau de Passy

Collection de M. le Général A. Danloux.



Mme de Montesquiou survécut quelques mois au général, et rendit le dernier soupir entre les bras de sa cousine, Pauline de Beaumont.



Est-ce la fin des massacres? Allons-nous donc pouvoir reposer les yeux sur des spectacles moins sanglants? Pas encore. Dans l'avant-dernière charrette, celle des poëtes (25 Juillet 1794) figurent à nouveau des modèles de Danloux et non des moins illustres, la poësie elle-même n'ayant pas trouvé grâce devant la Terreur.

Un seul portrait authentique existe d'André Chénier, a-t'on dit, il est de Suvée et daté de la prison de Saint-Lazare, la veille de la mort de l'auteur de la *Jeune captive;* mais ne peut-il se rencontrer un autre portrait, peint antérieurement par Danloux? C'est ce que croit M. le Baron de Richter de son remarquable tableau reproduit ici. Diverses particularités, le front déjà dégarni, le regard expressif, la cravate négligée, le port des favoris surtout, assez rare dans les premières années de la Révolution et qui se retrouve dans les deux portraits, militent pour le faire admettre.

A l'encontre de cette attribution, on peut arguer l'âge apparent du modèle. Comment croire qu'André Chénier, né en 1762 et n'ayant par conséquent que 29 ans en 1791, quand Danloux pouvait le peindre avant son départ pour l'Angleterre, ait eu le cheveu si rare?

Faut-il y reconnaître Marie-Joseph de Chénier, son frère cadet, l'auteur du *Chant du Départ* et de tant de tragédies, que la République ne maltraita pas trop puisqu'il vécut jusqu'en 1811? Ses portraits, à l'air inspiré, ne s'y prêtent guère; ou bien leur ami Ginguené (1), emprisonné comme eux et peint également par Danloux?

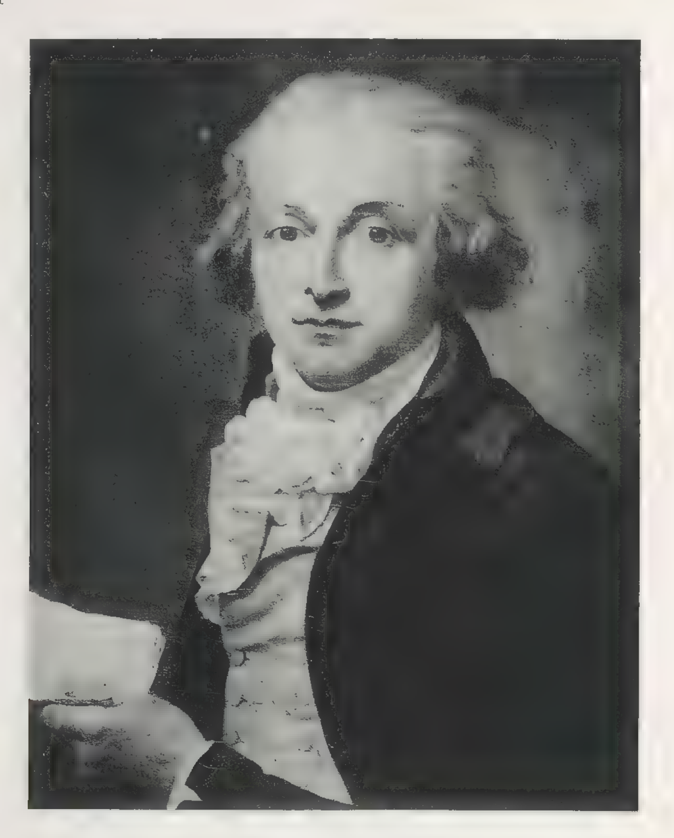
L'identification avec le poëte Roucher (2), exécuté le même jour qu'André Chénier, serait plus vraisemblable. L'âge concorde puisque l'auteur du poëme des *Mois* avait près de cinquante ans à l'époque de sa mort. Il est certain que Danloux a fait son portrait dont une mauvaise gravure existe. Si c'est un portrait de Chénier, il se place dans la période heureuse, celle des débuts de la Révolution? La flamme de l'intelligence brille dans ces yeux passionnés, une vie intense se dégage de la tête expressive C'est bien l'intellectuel, affranchi des banales exigences du costume. Toutefois subsiste un doute, que nous hésitons à trancher.

Quant à Roucher, enthousiaste des principes de la Révolution à son début, il en combattit les excès; aussi son attitude énergique le désigna-t-elle aux sectaires. Le poëte eut beau se cantonner dans la vie privée, se réfugier chez des amis, il finit par être arrêté. Détenu d'abord de longs mois à Sainte-Pélagie, Roucher obtint de conserver auprès de lui son fils Émile, en même temps que sa fille Eulalie recevait de lui des lettres pleines de courage. Condamné avec trente-sept prisonniers, dont André Chénier, le plus illustre, il fut exécuté le dernier comme chef d'un prétendu complot, le 7 Thermidor, an II. La

(1) Ginguené (Pierre-Louis) né à Rennes, le 25 Avril 1748, mort à Paris le 11 Novembre 1816. Son portrait a été gravé par Jouanin d'après Danloux.

(2) Roucher (Jean-Antoine), né à Montpellier le 22 Février 1745, mort sur l'échafaud le 7 Termidor an II (25 Juillet 1794).

légende veut que les deux poëtes aient récité la première scène d'*Andromaque* en allant au supplice!



Marie-Joseph Chénier
Collection de M. le Marquis de Pange.



Le principal morceau de peinture, en 1794, le groupe des enfants Le Vassor de Bonneterre, nous paraît aussi surprenant par l'ampleur que caractéristique par le chan-

gement de manière. Malgré ses restrictions à l'égard de l'école anglaise, dont il admira toujours la fraîcheur, mais non l'exécution lâchée, Danloux se montre ici très impressionné par elle, et son tableau, signé et daté *Londini, 1794*, le démontre péremptoirement. A première vue, on croit se trouver en présence de l'un de ses maîtres, et c'est parmi les trois ou quatre premiers noms qu'on serait tenté de chercher, n'était la signature, tant l'artiste s'est approprié leur faire et leur couleur.

Dans un parc traité à la mode anglaise, la jeune créole qui répond au nom d'Aimée, les cheveux châtains déroulés en longues boucles sous un chapeau de feutre noir, la robe blanche nouée à la taille par la ceinture bleue, une écharpe de cachemire jaune négligemment posée sur les épaules, montre à son frère Ferdinand, les lettres qu'elle tire d'un coffret. Le garçon, âgé de douze à treize ans, la tête intelligente, vêtu d'un habit bleu d'où se détache la note rouge du gilet, tient également une lettre à la main..., celles que le frère et la sœur reçoivent de leur père, ancien gouverneur de la Guadeloupe, resté à la Martinique pour préserver les plantations de ses domaines.

Ce tableau de Danloux marque dans l'œuvre comme une étape, celle de l'influence de l'art anglais. Par la largeur du pinceau, par l'éclat et la sûreté de l'exécution, Danloux affirme sa maîtrise sous une forme nouvelle. Mélange de qualités des deux races, la précision unie à l'ampleur, la vivacité du coloris tempérée par le goût français, s'y confondent en un compromis des plus heureux : Dans le portrait de grandeur nature à fond de paysage l'artiste ne fera pas mieux.

Les enfants Le Vassor sont à Londres pour y parfaire leur éducation sous la surveillance de leur oncle Roland. Aimée est l'élève de Mme Delaval, la fille du chanteur Larrivée chez laquelle elle habite. Ferdinand monte parfois à l'atelier avant d'aller patiner à Hyde Park. Le 12 Mars 1795, comme Mme Danloux rentrait chez elle, Mme Delaval et Mlle Larrivée viennent l'engager à dîner, car il s'agit de fêter l'anniversaire de leur élève, et l'on a convié l'oncle avec un de ses amis, M. de Léris : « On but aux quinze ans d'Aimée, et à la santé de mon mari, qui ne vint pas parce qu'il pleuvait beaucoup ».

Toutefois, Mme Danloux recueille, de la bouche des deux sœurs, des traits du caractère difficile et capricieux de la jeune fille :

> « Elles me dirent qu'Aimée Le Vassor, qui est en pension chez elles, devenait tous les jours plus insupportable et leur avait déclaré ne vouloir plus apprendre le piano. Cela nous fit de la peine à cause de Mlle Larrivée qui perdrait encore une élève. Elles me dirent quelques particularités de cette petite qui me prouvèrent qu'elle ne serait jamais heureuse et ne rendraient pas heureux ceux qui l'entourent. »

Le 7 Août 1795, Ferdinand reçoit d'Amérique une montre que sa mère lui envoie, et bientôt l'on annonce l'arrivée à Londres de M. Le Vassor père :

> « L'entrevue de ce bonhomme avec ses enfants a été touchante. Il est âgé de 65 ans, encore vert, avec beaucoup d'esprit et d'instruction, mais se trouve fatigué d'être resté deux mois en mer. »

M. de Montazet, leur ami, entretint souvent les Danloux des Le Vassor : Il était décidé que le jeune homme irait dans une école, mais la jeune personne l'inquiète; il la croit fausse, et si son oncle Roland l'épouse, il est intimement convaincu qu'elle le trompera. Relevons cette mention de leurs fréquents rapports :

> « Le soir, nous allâmes chez M. Le Vassor; Mesdames Delaval et Larrivée s'y trouvaient et

firent de la musique. Je fus enchantée d'Aimée. Je trouvai qu'elle faisait parfaitement les honneurs de la maison de son père, qui lui, nous parut avoir une tête exaltée. »



Autre portrait, celui de la jeune Talma, fille d'un dentiste français établi à Londres depuis de longues années, et que les Danloux rencontrent parfois chez leur ami Le Vassor. Le Vicomte Walsh a cité Talma dans ses *Mémoires,* comme rendant service aux émigrés en diminuant pour eux « son prix anglais », et même en ne leur prenant rien : Son fils, dit-il, qui a illustré la scène française, avait été élevé en Angleterre jusqu'à l'âge de 17 ans, et savait l'anglais aussi bien que sa langue maternelle. Il fût même question de le faire débuter à Drury-Lane dans une pièce de Shakespeare :

« 8 Janvier : A trois heures, nous allâmes dîner chez M. Talma, dentiste français et père du comédien. Il a chez lui sa fille, jeune personne fort bien élevée, douce et très aimable. Nous eûmes un excellent dîner. Il y avait M. Giroux, maître de danse établi depuis dix ans dans le pays, et Mme Giroux. »

Ainsi, la jeune fille que Danloux va peindre est la sœur du génial comédien, lui-même dix-huit mois dentiste avant que sa vocation ne l'entraînât vers le théâtre. Le malheur des temps, quelque déception de cœur peut-être, vont contribuer à hâter le départ de Mlle Talma venue un jour d'été poser pour son portrait :

« 12 Juin : Mlle Talma était triste et nous dit qu'elle allait partir pour la Norvège, où l'on proposait à son père une place pour elle, celle de gouvernante d'une petite fille de 9 ans, dont la mère habite Christiania : C'était presque arrangé. »

En juillet les séances matinales se multiplient, car le temps presse si le peintre veut finir à temps. Le 14 Juillet, pendant une des dernières, Mlle Talma leur dit qu'elle dînait le lendemain avec le capitaine du vaisseau qui doit la conduire à Christiania... Et la gracieuse apparition disparaît dans les brumes du nord. Quant à son image, elle doit orner quelque *home* anglais où l'on ne se doute certainement pas du nom célèbre que portait le modèle. De son frère, qui avait accepté les idées de la Révolution, fréquentait les girondins et jouait les tragédies de Marie-Joseph Chénier, pas un mot : L'ami de Bonaparte ne fut jamais celui de Danloux.



Deux virtuoses, les deux sœurs, relations familières du ménage, ne sont pas sans avoir rendu notable service au peintre en lui amenant des clients. Mme Danloux nous les présente ainsi le 8 Janvier 1795 :

« La matinée, nous eûmes la visite de Mlle Larrivée, fille de Larrivée de l'Opéra. Elle a beaucoup de talent sur le violon et le piano. Laval vint également : Il a épousé l'aînée des filles de



Les Enfants Le Vassor de Bonneterre





Mlle Larrivée à son clavecin.
Croquis de l'album de Mlles de La Filolie

Larrivée, très forte aussi sur le piano et la harpe; avec son talent, elle fait vivre son mari en donnant des leçons. »

Ces musiciennes émérites ont de qui tenir ; non seulement elles sont les filles d'une basse chantante fameuse engagée par Rebel, directeur de l'Opéra, pour sa belle voix et la pureté de son organe, mais leur mère, elle aussi, la charmante Lemierre y chantait également. En 1786, Larrivée se retira pour donner en province des concerts en compagnie de ses filles qui en formaient le principal attrait.

A Londres, ces dames figurent dans ceux qu'elles organisent, et voient naturellement tout un monde d'artistes cosmopolites, l'allemand Dusseck, le polonais Yanowich, l'italien Ferrari, Salomon, Erard le facteur d'instruments de musique... Danloux a fait leur portrait. Qui faut-il reconnaître de Mme Delaval ou de Mlle Larrivée, dans cette belle personne aux cheveux blonds légèrement poudrés, très occupée à faire résonner les cordes d'une harpe, tout en regardant son auditoire de ses gros yeux bleus? Nous aurions penché pour Mlle Larrivée, si la harpe n'avait été la spécialité de sa sœur. La peinture reste amusante et la pose imprévue, accentuée par l'opulence d'un corsage où le chatoiement des couleurs met sa lumière. Le ruban noir du cou rend plus piquant encore un visage plein d'animation. Exécutée à Londres dans le courant de 1794, l'agréable peinture n'a qu'un défaut : La dimension de la toile ne laissa pas à l'artiste la liberté d'y peindre les mains, grave lacune pour une virtuose de la harpe!

Très mêlées à la vie des Danloux, les deux sœurs donnent des leçons dans les familles riches, surtout dans la société créole, et sont à même de rendre service à leurs amis. Aimée Le Vassor était la pensionnaire de Mme Delaval lors de son



Bonne d'Alpy fait de la musique.
Croquis de l'album de Mlles de La Filolie.

portrait. Pour des causes analogues, leçons de harpe et de clavecin aux filles adoptives de la Princesse de Craon, se sont établies d'amicales relations avec leur mère. Une autre de leurs élèves, Miss Stone, jolie anglaise remarquée par Danloux, semble également avoir été l'objet d'un portrait de sa main. A toutes les pages du *Journal* il est question de Mme Delaval ou de son mari. Le 15 Janvier, Delaval arrive à l'atelier et se met à écrire une lettre au Prince de Galles pour lui recommander sa femme, dans le cas où la future Princesse de Galles voudrait prendre des leçons de harpe. A la Duchesse de Buccleugh, « dont la fille est écolière de Mme Delaval », il adresse une requête ; à tout propos il vante sa virtuosité, et comme un jour la conversation retourne à la musicienne et à son talent :

« Nous lui dîmes que, bien qu'elle en eût beaucoup, il avait tort, lorsqu'il en parlait à des anglais, de leur dire qu'aucun de leur nation n'avait autant de talent qu'elle ; cela lui ferait plus de mal que de bien, en ce qu'il les piquait sans les persuader... »

Delaval, que ses amis nomment familièrement Laval, est une manière de rêveur, toujours à court d'argent mais riche d'idées et de projets, au demeurant un bon garçon, serviable et hospitalier. Il prend les choses gaiement, dira Mme Danloux, et par sa gaîeté, donne du courage. Le 30 Janvier, Delaval leur raconte qu'il vient de montrer à Fore marchand de caricatures dans Piccadilly, son tableau révolutionnaire, dont il destine un exemplaire au Prince de Galles :

« C'est une liste de tous ceux qui ont été quelque chose dans la Révolution, et le sort qu'ils ont éprouvé. L'ouvrage paraît assez intéressant pour être sûr qu'il se vendra bien. Il nous dit qu'il avait fait marché avec ce Fore pour l'imprimer. Le marché nous parut si désavantageux que nous lui conseillâmes de ne pas l'exécuter puisqu'il n'était pas signé, et qu'il devrait faire les frais d'impression et le vendre à son profit : Il suivra notre conseil. »

Une autre fois, Delaval demandera à Danloux de lui indiquer des personnes qui ont des diamants à vendre; puis il s'agira d'une lanterne magique dont il doit faire l'achat, ou encore d'une affaire qui, si elle réussit, lui fera gagner quinze cents livres. Malgré ces beaux projets, les créanciers abondent, et le mari de la virtuose, fort en peine de trouver les fonds du règlement de ses billets, risque la prison pour dettes. Le Baron d'Ecrainville, auquel il doit beaucoup, songe à le faire arrêter ; aussi, pour s'y soustraire, vient-il demander à Danloux de prier M. de Crutchent de le faire partir comme courrier auprès du roi... ?

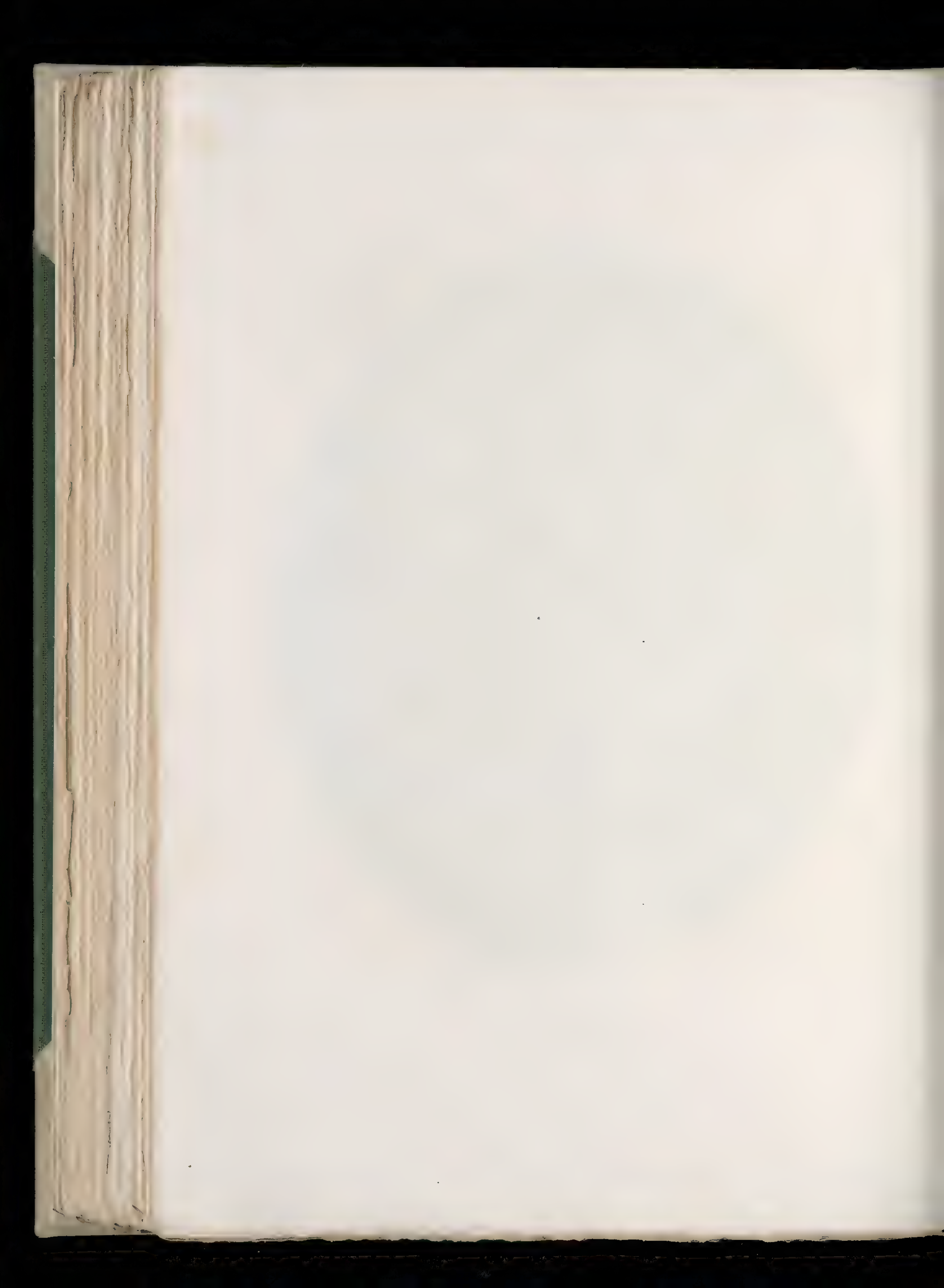
Ce français léger, toujours en quête d'expédients, cet émigré jovial qui invite à dîner même quand il n'y a pas d'argent à la maison, voyons-le dans le portrait légué par la Princesse Mathilde au Musée du Louvre. La physionomie répond mieux au caractère de l'homme, tel qu'on nous le décrit, que celle de Dellon, l'ami des dames, auquel nous avions pensé ? Danloux dût signer avec joie cette peinture fluide et vivante, si caractéristique de sa manière d'alors.



Bien qu'en milieu musical, l'accord est loin de régner entre beau-frère et belle-sœur ; aussi Mlle Larrivée, logée jusqu'alors avec eux, songe-t-elle à prendre une installation



DELAVAL
Musée du Louvre.



personnelle et indépendante. Mûre pour le mariage, la pianiste, qui doit approcher de ses vingt-cinq ans, a retrouvé à Londres Erard (1), le fabricant d'instruments de musique. Il lui aura fait un doigt de cour tout en se tenant sur une prudente réserve, mais Mlle Larrivée, qui voit partout des épouseurs, voudrait être fixée sur ses intentions : A la date du 16 Avril 1795, en confiant à Mme Danloux qu'Erard paraît penser à elle, et cela depuis longtemps, la virtuose accuse son beau-frère de l'y avoir fait renoncer en lui assurant qu'elle a un attachement, tout en lui disant qu'Erard a promis le mariage à une parisienne. Par ce double jeu, Delaval les empêchait de rêver l'un à l'autre par pure méchanceté :

« Je conseillai fort à Mlle Larrivée, si ce mariage s'arrangeait, de le cacher avec soin, afin que Laval ne puisse s'en douter, car il serait très avantageux pour elle, Erard ayant ici un établissement solide, et un autre à Paris plus solide encore : Il est facteur de harpes et de pianos. »

Ce qui entretient Mlle Larrivée dans l'espoir, c'est que chez Mme Digneron, qui s'offre à faire prêter au fabricant 3.000 Liv. St. pour ses établissements, Erard aurait dit qu'il songeait depuis longtemps à l'épouser, mais croyait devoir attendre encore pour terminer des affaires avec son beau-frère... Mme Digneron conseille donc à Mlle Larrivée, qui n'a pas vu Erard depuis huit jours, de « laisser venir », chasse au mari assez mal engagée, surtout quand c'est la femme qui poursuit le gibier conjugal. Ils se revoient : Erard est très gai, mais ne parle de rien ; n'y tenant plus, Mlle Larrivée met le facteur de pianos en demeure de se décider. Comme il tarde à répondre, la bonne Mme Danloux se dévoue :

« 5 Août : Je sortis pour aller chez Erard chercher la réponse destinée à Mlle Larrivée. Je le trouvai; il me dit alors qu'il aimait et estimait beaucoup Mlle Larrivée, mais sans avoir jamais eu l'intention de l'épouser; il serait fâché qu'elle ait pu le penser, d'autant qu'il ne lui avait rien dit pour le lui faire croire; enfin Erard me promit de rendre une réponse que je viendrais chercher le lendemain. »

Erard n'épousa pas. Mlle Larrivée dût se contenter cette année là de passer l'été à Wimbledon en famille, et, pour consolation, d'enseigner le piano et la harpe aux petites anglaises des environs. En 1796, la candidate au mariage, croyant de nouveau voir se matérialiser son rêve, montre à Mme Danloux la lettre passionnée qu'elle vient de recevoir d'un jeune homme nommé Rivière : « Il parait épris. » On fait de la musique le 5 Février :

« Mlle Larrivée joua du violon. Je vis là M. Rivière. Il fut très attentif et chanta une romance en paraissant s'adresser à elle. »

Le jeune homme lui a presque proposé le mariage, mais ne s'étant pas expliqué très clairement, elle feint de ne pas l'entendre. A un dîner suivi de musique chez sa sœur, il est toute la soirée fort assidu ; enfin chez Mme Danloux deux jours après, Mlle Larrivée lui fait part de ses espérances :

« Nous causâmes beaucoup de sa nouvelle conquête. Il venait la voir, lui disait des choses agréables, et paraissait avoir réellement l'intention de l'épouser, mais elle croyait qu'il n'avait

(1) Erard (Sébastien) célèbre facteur d'instruments de musique, fils d'un fabricant de meubles, né à Strasbourg le 5 Avril 1752. En travaillant dans les ateliers de son père, il acquit ce qu'on appelle *la main*, habileté dans le maniement des outils qui lui fut fort utile. Il perfectionna le clavecin et la harpe. Au temps de la Terreur, il prit le parti de fonder à Londres un établissement dans le genre de celui de Paris, et prit son premier brevet en 1794. Erard mourut le 5 Août 1831 à son château de la Muette.



Madame Delaval, née Larrivee.
Appartient à M. Stettiner.

rien ; d'ailleurs, il était de quatre ans plus jeune qu'elle et c'était beaucoup ! Sa famille, établie en Saxe, semblait honnête, et elle l'épouserait s'il persistait dans son intention. »

Hélas ! la course au mari n'aboutit pas mieux cette fois. Nous rencontrons le soupirant très refroidi lors d'une soirée où Mme Delaval répète un nouveau concerto de harpe qu'elle doit jouer le lendemain au concert de Salomon :

« Il nous parut agréable. M. Rivière y était, mais loin d'être empressé auprès de Mlle Larrivée, il semblait la fuir et ne lui adressa pas la parole de la soirée. »

Fort triste, la délaissée écrit pour avoir l'explication de cette froideur : On ne lui répond pas ! Il faut chercher ailleurs, et la compatissante Mme Danloux, qui voudrait voir son amie casée, nous présente le 21 Juin, avec une nuance de satisfaction, un nouveau prétendant rencontré chez elle :

« J'y dînai avec le major Dowell, un anglais qui lui fait la cour. Il me parut fort aimable, a beaucoup d'esprit et parle le français comme un français. C'est un homme de quarante-huit ans. Nous eûmes une dispute à propos du roi. Il voulut l'attaquer, et moi je le défendis de toute ma force morale. Il finit par m'avouer qu'il pensait comme moi et n'avait élevé cette opposition que pour m'animer. »

La chose prend assez de consistance pour que le 1er Juillet, en venant déjeuner. Mlle Larrivée annonce à Mme Danloux que le mariage avec l'anglais doit se faire aussitôt le retour de sa sœur :

« Elle était toute soucieuse à l'idée qu'elle allait changer d'état et se plaignit d'Aimée Le Vassor, son ancienne élève qui, lorsqu'elle se mit dans ses meubles, avait promis de lui prêter cinquante guinées et ne voulait à présent lui en donner que vingt-cinq... »

Décevants mirages que la froide réalité fera vite évanouir. Invités chez elle le 3 Juillet, les Danloux s'y rencontrent avec Delaval et Dowell :

« Le dîner fut fort gai ; le soir, on but du punch, puis on parla de M. de Vilars. M. Dowell s'emporta, et dit qu'il espérait, quand il serait marié, qu'il ne viendrait pas chez lui, parce que si cela arrivait, il le jetterait par la fenêtre. Nous trouvâmes qu'il parlait bien en maître, ne l'étant pas encore. Son regard était menaçant et nous fit trembler pour elle. »

Mauvais présages, en effet, que Delaval confirme dès le lendemain en leur racontant que le prétendu de sa belle-sœur est venu le prier de lui commander un habit à crédit pour le jour de son mariage. Un monsieur qui le croisa au moment où celui-ci sortait, avait dit que ce major était un aventurier, un escroc, un joueur et un ivrogne ; il ne connaissait que de mauvais sujets, et les honnêtes gens ignorent même s'il est français ou anglais ? Mme de La Blache, à qui on s'adresse pour avoir des renseignements, le connaît fort peu ; elle le croit faux, lui a fermé sa porte, et ne conseille pas à Mlle Larrivée de l'épouser. Il lui a avoué être français mais se faire passer pour anglais parce qu'il donne des leçons d'anglais à Paris : Tout cela détermine Mlle Larrivée à renoncer à lui. Sa résolution n'est pas sans amener quelque résistance de la part du major qui voit sa proie lui échapper. Il court comme un fou chez Mme d'Osmond, où on lui avait dit qu'elle dînait, et de là chez tous ses amis : « Il vint aussi à la maison, mais ne fut pas reçu. Mlle Larrivée, qui avait peur de le retrouver à sa porte, resta à coucher chez nous ».

Dowell continue à poursuivre la virtuose de ses assiduités, écrivant que, réduit au désespoir, il fera tout pour l'obtenir. Delaval raconte qu'il a beaucoup pleuré, et le croit vraiment amoureux. Pour couper court, M[lle] Larrivée accepte la place, qu'un artiste italien lui offre, de montrer dans une école de Chester le piano à vingt-cinq demoiselles pour 180 guinées par an. C'est là qu'elle découvrira, sinon l'époux rêvé, du moins un mari, le compositeur Borghesi, qui n'est plus jeune, et demeurera d'une insuffisance notoire.



La présence de M[me] Danloux, en réchauffant son foyer désert, fut un bonheur pour l'artiste prompt au découragement. Que de fois, par son affection et son courage, elle contribua à lui relever le moral ! Douée d'un esprit positif, d'un caractère fortement trempé et d'une grande élévation de sentiment puisée dans le milieu où elle avait été élevée, a dit son petit-fils, rarement elle s'attriste et ne se plaint jamais. Combien ces qualités devinrent précieuses au milieu des difficultés pécuniaires où se débattaient alors la plupart des émigrés !

Deux années se sont écoulées quand elle prend la plume le 1[er] janvier 1795, et c'est pour nous présenter des figures nouvelles. En déroute, l'escadron des folles courtisanes! A peine la Duthé réapparaît-elle un instant, toujours serviable, ou voit-on, entre deux portes, le profil mutin de la petite Roussée? A leur place se profilent la Princesse de Craon et ses filles adoptives, Bonne et Laurette d'Alpy, attelage parfois difficile à guider; l'Abbé Mac-Carthy, ancien précepteur du Prince de Beauvau et confesseur de la princesse, sa mère; M. Le Vassor et sa fille Aimée; M. de Préval, l'adversaire habituel de M[me] Danloux aux échecs; tout un lot de musiciens, Ferrari le chanteur, Yanowich le violoniste, Dusseck le compositeur; des miniaturistes, Saint-Aubin, Ferrières, Kéman; des artistes anglais, Banks, Beechey, John Condé; des émigrés notables, le Duc d'Harcourt, le Prince de Poix, M. de Lally; M. d'Argout, Malouet et toute la société créole, enfin les agents ou les amis des princes, Du Theil, de Roll, de Sérent, Vaudreuil..., etc.

Moins insouciant, l'émigré de 1795, devenu par nécessité plus pratique, a perdu l'idée de rentrer dans la quinzaine en France, foule aux pieds les préjugés d'antan, et s'est mis à travailler. Il utilise les arts d'agrément, appris jadis comme passe-temps, peint la miniature ou donne des leçons de français, qu'il enseigne sans le savoir : Vous me dites que votre pinceau vous fait vivre, écrivait Rivarol à un abbé de ses amis, c'est tout ce qu'il faut à un émigré. Faites donc des croutes pour avoir du pain ; ma plume me rend le même service !

Chacun s'ingénie à gagner de quoi subsister : On vient trouver Danloux, qui pour un encouragement, qui pour un conseil, et les amateurs ne manquent pas à l'atelier. Voici M. Delahante, le copiste du portrait de M[me] Elisabeth, et M. Le Marchand, « deux émigrés qui font de la peinture pour vivre » ; un breton, M. de Varennes, le beau-frère de M. Delahante, veut soumettre à l'artiste une planche gravée d'après son dessin;

M. de Lubersac montre la miniature d'un abbé de ses parents : « La ressemblance était parfaite et ses progrès sont très grands ». M. Dufour déclare n'avoir plus un portrait à faire; si cela continue, il ne sait ce qu'il deviendra? Toutefois, cet émigré nous intéresse médiocrement, car dans le cours de la conversation, Danloux ayant traité les conducteurs de la Révolution de scélérats, il est resté muet! Le Comte de Foucault passe recommander un graveur pour le portrait de l'évêque de Saint-Pol. Quant à M. de Radepont, habile à décorer les éventails, il paraît fort satisfait de son sort et sait se contenter au besoin du dîner de l'auberge *des Deux Amis :*

« M. de Radepont y est venu à côté de moi. J'ai vu deux émigrés dîner pour huit pences chacun. Certains paraissaient dans la plus profonde misère.



Un graveur émigré.
Album du général Danloux.

Un graveur au lavis, M. de Bizemont, rencontré jadis en des jours meilleurs, est un émigré d'un certain âge, qui en France s'amusait à graver ; il en fait son état dans ce pays-ci et donne aussi des leçons de dessin. M. de la Tour, M. Saint-Aubin, encore des miniaturistes ! Ce dernier montre au peintre les épreuves d'une planche qu'il vient de graver dans l'espoir d'en tirer quelque argent. Danloux goûte cet amateur, qui lui raconte son union avec une jeune femme qu'il a connue autrefois marchande de fleurs : « Bien qu'elle ne lui convînt pas pour la naissance, il lui était fort attaché, et l'a enfin épousée. »

Saint-Aubin propose à Mme Danloux d'essayer de l'enluminure, et lui apporte des dessins à colorier qu'il faut pour le lendemain. Mlle Larrivée, qui n'a plus que deux écolières, veut s'y mettre aussi ; mais ces dames abandonnent bientôt ce travail quand elles apprennent que la propriétaire des gravures n'a pas été satisfaite.

Le Chevalier de Canisy s'est mis aux sujets de sport et peint les chevaux :

« Il est malheureux, ce genre de peinture n'étant pas très lucratif : « Il apportait une petite cafetière qui contenait le déjeuner de M. de la Blancherie, nous dit que ce dernier allait venir, et qu'il nous priait de lui faire chauffer son déjeuner et de lui préparer des toasts. Nous trouvâmes M. de la Blancherie, tout bon homme qu'il soit, un peu indiscret. Enfin, il arriva, se mit à manger et nous répéta qu'il allait dîner à la Cité et montrerait les dentelles. »

Toujours rêveur, Pahin de la Blancherie vit d'expédients et continue, comme jadis au *Salon de la Correspondance*, à servir d'intermédiaire. Il est honnête aussi et les objets qu'on lui confie ne courent aucun risque. Les dentelles, dont il parle, appartiennent à de pauvres émigrés échoués à Harwich, et le courtier bénévole se fait fort de les vendre dans la journée. Mme Roland, qui avait été sur le point de l'épouser, décrit ainsi celui qu'elle appelait naguère, l'amoureux des onze mille vierges : Petit, brun, assez laid, avec de l'esprit mais pas de fortune.

Jusqu'à 10 heures, un soir, il entretiendra les Danloux de son ancien établissement de Paris, ce Salon des Lettres et des Arts qui l'avait mis à même de rendre service aux artistes, non sans lui occasionner parfois bien des désagréments :

« Il nous fit l'éloge de M. le Comte d'Artois, dont jamais il n'éprouva de refus... C'est, au total, un homme malheureux, fou dans ses projets, mais plein de probité... Il venait de recevoir de l'argent d'une dame anglaise à laquelle il avait vendu des fichus brodés par Mme de Guerchy, émigrée, qui travaille ici pour vivre.

« M. de la Blancherie, ajoute Mme Danloux, ne rêve en ce moment que d'une publication dont il m'a longuement entretenue, ayant pour but d'engager la nation anglaise à honorer la mémoire de Newton, dans la maison duquel il demeure : C'est chez lui une manière de folie.

« Il me montra un gilet, tout fait et déjà porté, qu'on venait de lui donner. Je m'ingéniai à lui faire entendre qu'il valait mieux s'occuper d'un travail plus utile et plus capable de le faire vivre, que de recevoir de cette manière la charité. »

La misère ne va pas sans quelque déchéance ; c'est du moins l'avis de Dufour, moins indulgent, un jour que la conversation roule sur lui : « Il est intrigant, plat, et aime mieux demander une guinée, une veste ou un habit à quelqu'un, que de travailler pour vivre. »

Des visiteurs plus sérieux, plus capables au moins d'être utiles au peintre, fréquentent son atelier ; voici lord Moira amené par le Comte d'Allonville ; M. et Mme de Blangy, le « Prince et la Princesse » de Noailles, désireux de leurs portraits ; le Baron d'Ecrainville avec l'ancien fermier général Gilard ; Mme de Tréville, Mme de Béthune, Mlle Bertin, la marchande de modes ; un jour, c'est M. de Moustier, ambassadeur de France en Russie avant la Révolution, ou bien le Docteur Morris, dont le portrait fut exposé à la *Royal Academy;* des anglais, Dayes le peintre de genre, Beechey le portraitiste, que Mme Danloux écrit *Bitchey* comme elle l'entend prononcer. Un jeune lyonnais, M. Valesque, dont le père a été guillotiné, s'est sauvé avec sa famille après le siège de Lyon, a monté une maison de commerce à Londres, et vient souvent avec son beau-frère Journel. Mme Valesque et sa fille Sophie rendent visite à Mme Danloux : « Nous parlâmes de Lyon et de toutes les personnes que nous y connaissions... On l'engageait fort à rentrer en France. »

Quelques travaux, laissés en suspens, sont alors repris par Danloux : Salomon, artiste allemand, dont le portrait avait été commencé l'été précédent, voudrait bien prendre jour pour le voir terminer. On lui donne séance, mais il tient très mal la pose. Le 28 Janvier, un jeune anglais nommé Wells, fort infatué de lui-même, prend séance, pour faire achever le sien, ébauché naguère. Le capitaine York pose trois heures : Quant à Mrs Nithingale, qui part pour la campagne, elle est si pressée qu'on la peint du premier coup.

Le major Bossett viendra demander combien on lui prendrait pour un tableau de famille, grand comme nature, composé de cinq personnes dont deux enfants ? L'artiste répond : Deux cents guinées. Accompagné de M. de Varennes, arrive après dîner le

Duc de Guadagne, que les Danloux n'avaient pas vu depuis Paris, et qui leur raconte comment il a vécu depuis son départ : « Tout ce qu'il nous disait nous paraissait miraculeux. »

C'est encore un autre soir, le même seigneur méridional, cette fois en compagnie de M. de Bussimène :

« M. de Guadagne commença à parler des grands biens qu'il a dans le comtat d'Avignon, de ses duchés et de ses vassaux... Il nous fit voir qu'il était constitutionnel par la chaleur avec laquelle il défendit son opinion. Ces messieurs s'échauffèrent en discutant, et M. de Guadagne dit qu'il préférerait être avec les constitutionnels, parce qu'ils étaient spirituels, qu'avec les aristocrates qui ne sont que des sots. »

Le Vicomte d'Orléans, officier de marine, rend aussi visite mais ne parle que politique ; le Baron de Montesquiou vient s'informer à quel prix on peut louer de la musique ? Le Marquis de Montazet, qui arrive de Reading, où il habite par économie, fait des démarches auprès du Comte d'Artois pour avoir un régiment, mais n'y parvenant pas, il augure fort mal de l'expédition de Monsieur. M. de Bournon est un émigré, venu à Londres sans un shelling, avec sa femme et sa fille qui travaillent : Danloux discute avec lui « des causes et des effets de la Révolution ». En compagnie de Mlle Larrivée, Mme Danloux rendra visite aux dames de Bournon, qu'elles trouvent occupées à faire des chapeaux qui leur sont commandés pour le lendemain.

Chez l'*auctioner* Christie, les Danloux vont flâner un moment :

« Nous vîmes vendre les meubles du Duc de Clarence, troisième fils du roi, et ceux de Mme de Saint-Marceau, française émigrée. Tout cela se vendait fort mal ; les plus jolies choses se sont données à moitié perte. »

Beaucoup d'évêques, d'Uzès, de Montpellier, de Comminges, visitent l'atelier. Celui de Troyes y passe une heure et dit que si la Révolution finissait, il se ferait peindre. M. Bourne, qui arrive de la Martinique, restera ici jusqu'à ce que la Révolution de France soit terminée et consacrera ce qu'il a sauvé de sa fortune à acheter un bien près de Lyon. Le Baron Daugé va partir pour l'armée de Condé, le gouvernement anglais donnant aux officiers émigrés quatre guinées pour s'y rendre ; quant au général Béhague, l'ancien gouverneur de la Martinique, il n'espère plus rien des affaires de France !

Un jour que Mme Danloux rend visite à la Princesse de Craon, celle-ci la prie de conduire Bonne d'Alpy chez Mme de Tréville pour donner leçon au petit de Villeblanche :

« Je restai avec Mme de Tréville pendant que Bonne donnait sa leçon de piano, et je vis là Mme Des Réaulx. C'est la femme d'un officier aux Gardes Françaises qui brode ici pour vivre. Elle m'a montré de ses ouvrages qui sont charmants, et me pria, si je connaissais quelques anglaises, de leur en parler... »

M. de Tréville, en sa qualité d'étranger, jouit de facilités spéciales :

« C'est un américain qui arrive de Paris, d'où il a rapporté trois cents lettres pour différentes personnes, et quinze cents louis pour les émigrés. Il dit qu'on manque de pain ; malgré cela, on y est toujours gai. »

Certains, quand ils se jugent suffisamment beaux, ont imaginé, comme ressource, de servir de modèles. Voici un homme grand et fort, que Mme Danloux appelle simplement « l'émigré ». Il a été amené au peintre par Saint-Aubin et, moyennant rétribution, pose

pour le costume. Danloux fait d'après lui les habits de M. d'Evreux. Pendant que l'artiste est à peindre le jeune Wells, « l'émigré » qui attendait pour entrer en séance, cause avec Mme Danloux. Il était vivandier à la suite des armées coalisées et dit qu'il a gagné quelque argent à ce métier là. Ancien garde du corps, il raconte que dans les « petits voyages » de Marie-Antoinette à Trianon, il lui avait vu jouer *le Mariage de Figaro*. Les acteurs étaient la reine, le Comte d'Artois, Mme la Duchesse de Guiche et le Duc de Coigny : Comme seuls spectateurs, les gardes du corps...



La petite Delaval.
Appartient au lieutenant Danloux.

A l'exemple de tous les royalistes, les Danloux ont conservé l'usage de poudrer leurs cheveux, et rien n'est facile à Londres comme de reconnaître un émigré dans la rue. L'une des choses qui les exaspèrent le plus, c'est l'impôt imaginé par Pitt, afin d'empêcher les royalistes de se singulariser, ou du moins faire profiter le Trésor de leur manie :

« Il est odieux que dans un pays qui se dit libre, on soit obligé de payer vingt shellings pour avoir la liberté de porter de la poudre ! »

Arrive l'échéance fatale du recouvrement de l'impôt :

« Nous nous levâmes de fort mauvaise humeur en pensant que c'était le jour où il fallait porter nos deux guinées. C'est un nouvel impôt d'une guinée que Pitt a mis sur chaque individu qui veut porter de la poudre. »

N'est-ce pas le cas de rappeler le mot, si faux d'ailleurs, de Jean-Jacques Rousseau, qui semble la prendre pour de la farine : Il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain !



Reproduisons textuellement, pour en marquer l'allure, la première page du *Journal,* alors que Mme Danloux a repris le *livre de raison* rédigé antérieurement par son mari, chronique qui va nous renseigner minutieusement sur leurs faits et gestes et sur les émigrés qui les entourent :

« 1er Janvier 1795 : Ce jour obligeant à quelques devoirs de société, je sortis à midi et me rendis chez la Princesse de Craon. Je n'y trouvai que Bonne et Laurette. Nous restâmes ensemble

une demi-heure à causer du mariage de cette dernière, puis nous vîmes arriver successivement Mme Cocherel, Mme de Roncherolles, sa fille, et M. de Préval.

« J'eus du plaisir à voir Mme de Roncherolles que je trouvai jolie, et qui me parut bonne et aimable. La conversation fut générale et peu intéressante jusqu'à l'arrivée de la princesse qui rentra avec Mme Dufresnoy et son fils. Je causais avec la princesse depuis une demi-heure quand arriva le Vicomte de Roncherolles, qui nous dit que notre jeune roi était à l'hôtel de La Vaupalière à Paris,



La Partie d'Echecs de Mme Danloux.
Livre de croquis de Mlles de La Filolie.

et qu'on avait mis auprès de lui quelques personnes sûres et honnêtes ? Cela nous rassura sur son sort. Je rentrai chez moi où je trouvai Roland Le Vassor et sa nièce. Quelques moments après l'évêque d'Ely vint pour parler à mon mari qui était sorti. L'évêque l'attendit en vain.

« 2 Janvier : Le temps étant très froid et le brouillard très épais, nous ne sortîmes pas de la journée. Nous avons eu, dans la matinée, la visite de M. Delahante et de M. Le Marchand. Le premier nous fit part de l'espoir qu'il avait d'obtenir quelque secours du roi d'Angleterre en raison de la demande qu'il lui avait faite, en lui offrant la copie en miniature d'un portrait à l'huile de Madame Elisabeth peint par mon mari. Le second ne nous parla que sur la politique... Après le dîner, mon mari voulut retoucher les épreuves de la *carte de Saint-Domingue* qu'il a gravée, mais il s'aperçut qu'elles étaient défectueuses parce que mal imprimées, et les reporta à l'imprimeur... Nous passâmes le reste de la soirée seuls avec Anne, ma femme de chambre, que j'ai depuis six ans.

« 3 Janvier : Ce matin nous eûmes la visite de M. de Pange, arrivé à Londres peu de jours avant. Nous ne l'avions pas vu depuis huit ans. Je ne le trouvai pas changé. Il parut avoir du plaisir à nous revoir. Nous parlâmes de tout ce qui s'était passé depuis notre séparation, des pertes que nous avons faites, de la mort de MM. d'Étigny et de Sérilly et de la manière miraculeuse dont Mme de Sérilly avait échappé à la mort. Enfin, nous parlâmes de la guerre à laquelle il prenait part depuis trois ans en qualité de lieutenant-colonel du régiment de Bercheny au service de l'empereur... Il nous donna quelques détails sur les *carmagnoles* contre lesquels il combattait.

« Après le dîner, nous avons été passer la soirée chez la Princesse de Craon. Il s'y trouvait Mesdames de Montalembert, M. de Villeblanche, officier de marine et M. de Charmilly, député de

Saint-Domingue. On fit de la musique; Bonne chanta avec Ferrari et joua du piano. Laurette joua de la harpe, mais le froid excessif qu'il faisait dans le salon ne nous permit pas de jouir longtemps du plaisir de les entendre.

« 4 Janvier : Nous eûmes dans la matinée M. Delahante et M. Saint-Aubin, autre émigré qui fait de la miniature pour vivre; l'abbé Esnard avec son élève le petit de Villeblanche. Le premier nous parla de ses ouvrages; le second montra à mon mari un essai de gravure qu'il a fait. Les autres ne nous firent qu'une visite de politesse. Le soir, M. du Roscoët, breton émigré, vint causer deux heures avec nous, et nous parlâmes de la France. Il nous témoigna ses craintes sur le sort de sa femme et de ses filles restées en France, et dont il n'a aucune nouvelle... »

« 5 Janvier : Mon mari resta à la maison toute la matinée, et donna séance à l'évêque d'Ely. Moi, je sortis; j'allai chez la princesse que je trouvai seule. Elle me parla des tourments qu'elle avait dans son intérieur à cause de Laurette, dont l'humeur inégale lui procure des moments bien désagréables. Bonne étant entrée, nous changeâmes de conversation.

« Je restai encore un moment et m'en allai chez Mme Digneron que je trouvai souffrante de la migraine. Puis je m'en fus chez la Princesse d'Hénin que je ne vis pas, car elle était au lit avec la fièvre. De là, j'allai voir Mme Banks, femme d'un sculpteur anglais : Elle était seule avec sa fille. La conversation ayant lieu en anglais, et moi ayant encore beaucoup de difficulté à parler cette langue, j'abrégeai ma visite et revins à la maison où m'attendait M. de Pange. Nous parlâmes encore de la guerre et du siège de Valenciennes auquel il a assisté.

« Dans la soirée arriva M. de Préval : Je jouai aux échecs avec lui. Il nous donna quelques renseignements sur des personnes de la société telles que MM. Malouet, de Charmilly et autres... »

Le 6 Janvier Mme Danloux ira porter à Mlle Vergelot l'adresse d'une dame suédoise à laquelle elle doit montrer des dentelles que la Duchesse de Mortemart lui a confiées pour les vendre; puis elle rendra visite à la Baronne d'Helmstadt, une allemande... Et ainsi de suite, pendant trois à quatre ans, sauf à de rares interruptions, la consciencieuse Mme Danloux va noter les menus faits de sa vie, nous introduire dans l'intimité de ses relations, inscrire les visites qu'elle fait ou reçoit, nous mettre au courant des travaux de son mari, des séances qu'il donne, voire de ses indispositions. L'existence est intérieure : Plus d'agapes chez Brice, où l'artiste n'ira que pour y lire les feuilles; plus de racontars grivois : C'est la vie correcte, toute remplie par le travail et la lecture; et pour seule distraction, quelques amis.



Le Marquis de Pange dont on vient de signaler la visite, est le frère aîné de François de Pange, l'ami d'André Chénier. Il servait dans le régiment de Bercheny pendant la campagne d'Allemagne, se dispose à faire celle de Vendée et touche-barre à Londres. Sa visite aux Danloux, heureux de le saluer, est un adieu, car le marquis, brillant officier dévoué à sa cause, ne s'attarde pas aux mollesses anglaises : Dès le 16 Janvier, on apprend son départ :

« J'eus la visite de Mme de Pange. Elle nous dit que son mari était parti pour aller rejoindre en France l'armée des Chouans. Elle avait reçu une lettre du Chevalier de Pange, son beau-frère, lui mandant qu'il allait quitter la Suisse pour retourner en France... »

D'ailleurs, peu de jours après, Mme Danloux recevait une lettre du chevalier lui-même, donnant des détails sur la manière dont Mme de Sérilly a échappé à la mort :

« Elle est en liberté, mais ne veut pas sortir de France pour ne pas quitter ses enfants... Quant à lui, il allait y rentrer et prenait ses sûretés pour cela.

« Mme de Pange se mit à dessiner une tête, et pendant ce temps nous parla de ses sœurs, Mesdames de Granvelle et de Saint-Maurys avec lesquelles elle est brouillée pour des affaires d'intérêt, tout en espérant que cela ne durera pas. »

Le 2 Mars, on a des nouvelles du Marquis de Pange par sa femme, qui apporte ses dessins à corriger :

« Elle nous dit que son mari était en France et que la Vendée allait bien. Elle avait l'assurance que, dans peu de mois, le Comte d'Artois y serait. Il passerait ici s'embarquer, alors tous les émigrés pourraient le suivre... »

Mais voici qu'arrive un fâcheux écho de la guerre civile, à la date du 5 Mai :

« Mme de Pange a reçu des nouvelles de son mari, grièvement blessé à la main dans une rencontre avec les Républicains. Les princes lui ont envoyé la croix de Saint-Louis ainsi qu'aux autres blessés dans cette affaire. »

M. de Jouet, « un jeune américain de Saint-Domingue », venu pour faire campagne et qui arrive de Vendée, confirme la nouvelle. Comme Mme Danloux lui demande s'il a rencontré M. de Pange ?

« Il me répondit qu'il avait eu la main fracassée; pris par les républicains, les vendéens le délivrèrent, mais il craignait fort qu'il ne soit repris en ce moment (1). »

Mme de Pange, née de Valicourt, passe souvent à l'atelier pour ses leçons de dessin. Un jour elle s'excusera de ne pouvoir venir le lendemain parce que son oncle, M. de Calonne lui demandait à déjeuner. L'ancien ministre écrit qu'il revient de Southampton où il a été voir le Comte d'Artois; *cherché à voir* serait plus exact, ainsi que l'explique à Danloux le Comte de Crutchent :

« Il parla de M. de Calonne et remarqua son ridicule de crier partout qu'il s'était ruiné pour les princes. Incessamment on lui prouverait le contraire. M. de Calonne se plaint aussi de n'avoir pas été reçu par Monsieur, ayant été exprès à Portsmouth pour le voir à la suite d'une lettre du prince à lui remise par le Baron de Roll. Or, jamais le baron n'a remis de lettre du prince à M. de Calonne. Le prince, il est vrai, n'a pas voulu le voir, mais il était faux qu'il l'eût engagé à venir, et même il ne parlait de lui qu'avec indignation. »

Devenue veuve, Mme de Pange, éprouvant la nostalgie du sol natal, désira rentrer en France. Elle partit donc, mais non pas sans avoir obtenu son portrait de la main de Danloux. Le 9 Novembre, nous la voyons arriver avec Mme de la Jaille et sa fille : « Elle pria mon mari de lui faire son portrait et nous dit que M. de la Jaille avait envie d'avoir celui de son fils ». Danloux, s'étant engagé déjà, ne put le commencer que le surlendemain, 11 Novembre :

« Mme de Pange vint à 10 heures et demie. Mon mari lui donna séance. Elle allait dîner chez son oncle Calonne. M. de Crenolle amena un français nommé M. de la Vieuville qui voulait se faire

(1) Marie-Louis Thomas Marquis de Pange, né à Paris, le 11 Mai 1763, fut reçu tout jeune dans la Maison Rouge du roi. A la mort de son père, il était en Amérique comme aide de camp de M. de Vioménil, son parent. En 1785, il fut nommé colonel en second des hussards du Comte de Bercheny, son beau-frère. Le régiment de Bercheny ayant émigré, il y reprit, à la solde de l'Autriche, son grade de colonel et fut cité à l'ordre du jour de l'armée de Clairfayt. Passé en Bretagne, il servit aussi brillamment qu'à l'armée du Rhin. Dans un engagement, il eut deux doigts emportés d'un coup de feu. Il était alors maréchal de camp commandant la cavalerie de la Garde Royale.

Le Marquis de Pange est mort le 29 Janvier 1796 sur le territoire de la commune du Pin, arrondissement d'Ancenis.

peindre, et prit jour avec mon mari. Il vint beaucoup de français et de françaises ce jour là, pour voir les tableaux : Tous en étaient enchantés. »



L'amie la plus sincère des Danloux, celle qu'ils nomment « la bonne princesse » et qu'ils entourent d'affection autant que de respect, la femme au cœur excellent qu'ils voient chaque jour, la Princesse de Craon (1), appartient à la meilleure société française. Veuve d'un Beauvau, elle est apparentée aux d'Harcourt, aux d'Hénin, aux Noailles; son fils, le Prince de Beauvau a épousé M[lle] de Mortemart. Auprès d'elle vivent deux jeunes personnes qu'elle a élevées et qu'elle aime comme ses filles, Bonne et Laurette d'Alpy. Jolies, bien douées mais très différentes de caractère, autant l'une est douce et justifie son prénom de Bonne, autant Laurette est difficile et rend la princesse malheureuse.

Pour bien marquer la place que tient la Princesse de Craon dans le monde et celle de sa fille adoptive préférée, qu'il nous soit permis d'anticiper et de transcrire ce passage de la Vicomtesse de Noailles sur sa grand'tante, alors revenue d'émigration, et qui habitait le château du Val près de Saint-Germain-en-Laye, racheté par la maréchale de Beauvau :

« La Princesse de Craon, notre tante, amenait avec elle une personne qui devint pour nous tous une amie intime, pour ma grand'mère la plus agréable des ressources, M[lle] d'Alpy élevée par la Princesse de Craon, veuve de ce frère du maréchal de Beauvau, si aimable et si extravagant. Bonne, c'était le nom de cette charmante personne, passait pour la fille posthume d'un vieil ami de notre tante; adoptée par elle, elle ne la quitta jamais et fut la douceur et la consolation de ses vieux jours. Si, comme la médisance l'assurait, Bonne était le fruit d'une tendre faiblesse de l'ami de notre bonne tante, celle-ci pouvait bien dire *felix culpa,* car elle lui dut le bonheur d'une grande partie de sa vie. On trouvait en elle tous les charmes de l'esprit et du caractère, joints à ce qui est plus rare encore, une âme élevée et un cœur sensible... »

L'expression de bonté qui éclaire le portrait que Danloux fit d'elle, ne contredit pas cet éloge, l'un du moins, car on peut supposer que pendant les six mois que la charmante jeune fille passa sous le toit des Danloux, les occasions ne manquèrent pas de la dessiner ou de la peindre. Bonne y semble fort à point, malgré sa taille déjà courte à la mode du temps. Appuyée à son clavecin, chargé de partitions où se lisent les noms de Mozart, Haydn et Dussek, la pianiste semble rêveuse. Les bras sont nus, la main délicate; la juvénile poitrine drapée de mousseline brodée offre des contours qui ne sont déjà plus des promesses; teint éclatant, beaux yeux bruns, sur le front des boucles de cheveux qu'enserre un turban de cachemire rouge de l'effet le plus imprévu, un sourire... et quel sourire! Au dos de la toile, cette mention : M[lle] Bonne d'Alpy, dame de compagnie de la Princesse de Craon née d'Archiac, et belle-sœur du maréchal de Beauvau... Elle était charmante, pleine de cœur et d'esprit, et ne quitta jamais M[me] de Craon.

(1) Louise-Antoinette Desmier d'Archiac de Saint-Simon, fille aînée de Louis-Etienne Desmier, Comte d'Archiac, maréchal de camp, épousa en 1772 Ferdinand-Jérôme de Beauvau, Prince de Craon, maréchal de camp, etc. De ce mariage, un fils, Marc-Gabriel, chambellan de Napoléon I[er], marié à M[lle] de Mortemart.



Bonne d'Alpy

Collection de Mme la Duchesse de Mouchy.



La gracieuse image non plus ne quitta jamais l'atelier de Danloux et passa à son fils. A sa mort seulement, elle fut acquise par M[me] Standish née Noailles, pour l'offrir à son neveu M. le Duc de Mouchy. Les Danloux avaient gardé de leur pensionnaire la meilleure impression. Le 10 Janvier 1795, la princesse leur remettait dix livres st. « qu'elle nous



La Princesse de Craon et sa fille adoptive.
Croquis au crayon de l'album de M[lles] de La Filolie.

devait de l'année précédente pour la nourriture de Bonne pendant cinq mois et demi qu'elle est restée chez nous ».

Laurette, de beauté plus piquante peut-être, mais d'humeur inégale, fatigue la princesse qui leur a pourtant fait donner à toutes deux une excellente éducation. Pendant que l'on cherche à les occuper pour diminuer ses charges, les jeunes filles rendent journellement visite aux Danloux. Le 22 Janvier 1795, Laurette vient leur apprendre qu'elle a sa première écolière de harpe :

« Elle nous quitta pour aller donner sa leçon. Bonne resta avec nous et nous dîmes mille folies; survint M[lle] Larrivée qui alla avec elle chez nos hôtes, les huissiers-priseurs... Ces demoiselles avaient faim; elles grillèrent du lard. Quand Laurette revint, on lui en donna un morceau... L'abbé Mac-Carthy vint savoir ce qu'elles étaient devenues, car la princesse en était inquiète. »

La princesse adore la musique, non moins que la société des musiciens, toujours sûrs de trouver bon accueil chez elle. Rarement l'un d'entre eux ne s'y montre sans qu'on le prie de se faire entendre :

« Il n'y avait pas beaucoup de monde, note un soir Mme Danloux. Dussek joua du piano, Janowich du violon. Je ne connaissais pas le talent de ce dernier, mais il m'enchanta. »

Le 23 Janvier, Mme Danloux sort avec Delaval et Ferdinand Le Vassor.

« Ils m'accompagnèrent jusque chez la princesse que je trouvai occupée à broder une robe qui lui était commandée et qu'elle fait pour fort peu d'argent. Laurette chantait avec Ferrari et Bonne travaillait parce qu'elle est trop enrhumée pour prendre une leçon de chant... La princesse m'a raconté toutes ses petites altercations avec Laurette, ce qui la rend très malheureuse ; celle-ci de son côté a du chagrin parce que M. Barbier, son fiancé, se trouve en ce moment fort embarrassé dans ses affaires... »

Chargée de mettre un peu de calme dans ces jeunes cervelles, et de leur prêcher la morale, Mme Danloux témoigne à Bonne son regret que Laurette n'ait pas pour la princesse tous les égards qu'elle devrait...

« Je vis avec peine que Bonne, sans donner précisément raison à Laurette, ne la désapprouvait cependant pas. Cela me fit craindre que la princesse, en élevant ces deux jeunes personnes, en ait fait deux ingrates. M. Delahante vint nous interrompre ; mon mari reconduisit Bonne et rapporta des dentelles que la princesse lui avait confiées pour tâcher de les vendre. Elles appartiennent à des émigrés qui n'ont pas d'argent pour arriver à Londres. »

Le 4 Février, Bonne et Laurette sont à l'atelier ; la seconde reste quelques instants seulement, parce qu'elle va chez une dame anglaise qui demande une jeune personne pour élever des enfants, et qui sache jouer de la harpe et du piano. Laurette, qui ne connaît pas bien le piano, doute qu'elle puisse convenir. Bonne cause avec Mme Danloux, peu disposée à approuver le projet de Laurette d'aller chez M. Barbier. Devant l'épouser, elle ne trouve pas décentes ses visites : « Il ne convient pas à une jeune personne d'aller chez un homme quel qu'il soit... »

En ramenant Bonne chez la princesse elle y rencontre M. de Lally, qui donne de fâcheuses nouvelles de Saint-Domingue où les noirs ont juré d'exterminer les blancs : « Cela affligea beaucoup la princesse parce qu'elle y a tout son bien. »

Une épidémie d'influenza sévissait alors à Londres : Tout le monde est malade chez Mme de Craon, elle-même très jaune et très changée, mais qui, toujours serviable parle, à tout hasard, à la femme du peintre d'une place dans une famille considérable d'Angleterre, désireuse de trouver une dame pour parler français trois fois par semaine à des enfants...

« Dans ce moment, le Prince de Poix entra et interrompit notre conversation. Je montai chez ces demoiselles et je trouvai Laurette fort accablée par la fièvre, et Bonne au coin de son feu, toussant beaucoup. Je restai environ deux heures.

« Laurette s'endormit, et je causai avec Bonne. Elle me confia que Barbier et Ferrari étaient les seuls qui vinssent dans leur chambre depuis qu'elles étaient malades, mais que la princesse n'en savait rien. Je lui dis que je le pensais ainsi, parce qu'à coup sûr, elle ne le souffrirait pas. Je ne pouvais lui cacher que depuis quelque temps, je croyais m'apercevoir que Ferrari était amoureux d'elle. Elle m'avoua que c'était vrai. Il lui avait dit qu'il l'aimait, mais elle ne faisait que rire et s'amuser de cet amour qui ne pouvait avoir aucune suite. La veille, Mme Dussek l'avait embarrassée : Eh bien, je vous fais mon compliment ! On m'a dit que vous alliez vous marier. — Avec qui? aurait demandé la princesse ? — Mais avec Ferrari ! — La princesse ne savait plus que penser de ce qu'elle venait d'entendre, et ne pouvait s'expliquer la cause des assiduités de Ferrari ?

« Je demandai alors à Bonne à quoi elle croyait que cela pût la mener en souffrant que Ferrari lui fît la cour ? Il était possible qu'il pensât à l'épouser, ne sachant pas les prétentions de la princesse pour elle ; d'ailleurs les circonstances n'étaient pas favorables pour songer au mariage. Elle me répondit qu'elle n'y songeait pas non plus, mais qu'elle avait du plaisir à s'entendre dire pour la première fois qu'elle était aimée... Alors je lui représentai qu'il ne fallait pas badiner de

cette manière ; souvent on commençait par rire et on finissait par pleurer : Laurette dormait toujours. »

Si nous avons tenu à résumer ces petits romans éclos dans des cœurs de vingt ans que les événements politiques n'empêchent pas de parler, c'est à raison de la large place occupée pendant plusieurs années par la princesse et ses filles adoptives dans la vie des Danloux. Bonne est manifestement impressionnée par la prestance et le talent de son professeur de chant, mais son bon sens naturel la met en garde contre les séductions du beau ténor. Il lui a proposé de l'épouser, c'est vrai, mais est-ce un parti pour elle ? Et puis si « l'oncle » dont elle attend tout son bien venait à mourir, combien changerait sa position !

Pour Laurette, qui ronge son frein et ne rêve qu'indépendance, son galant, le peintre Barbier, est vraiment par trop criblé de dettes, et Mme Danloux doute fort que dans ces conditions, le mariage puisse se faire. C'est aussi l'avis du confesseur de la princesse, l'abbé Mac-Carthy, qui ne croit pas au mariage de Laurette.



Ce prêtre irlandais, la bonté faite homme, est l'ancien précepteur du jeune de Beauvau. Dans une visite à Mme Danloux, il fait le plus sincère éloge de la princesse, dont il vante le bon cœur et la générosité, qui n'a jamais varié depuis quinze ans qu'il la connaît, et témoigne de louables efforts pour caser ses filles adoptives.

L'abbé croit avoir trouvé une place pour Bonne. Elle n'aurait que deux jeunes filles à élever chez un ministre protestant riche, où elle serait regardée comme l'enfant de la maison. De l'une de ses visites matinales, Danloux revient un jour fort triste, la princesse lui ayant confié sa crainte que son banquier ne lui refuse le secours mensuel qu'il lui donne, ce qui la réduirait à la mendicité : « Cela nous fit faire de tristes réflexions sur les circonstances présentes. »

Parfois cependant de meilleures nouvelles apportent quelque réconfort. Le 28 Avril 1795, pendant que son mari passe la soirée chez Mme Digneron, Mme Danloux rend visite à Mme de Craon :

« J'y trouvai M. d'Orléans ainsi que M. Barbier qui dessinait. M. de Préval remit à la princesse des lettres de Saint-Domingue. Elles étaient de son régisseur qui lui mande qu'une de ses habitations reste au pouvoir des nègres révoltés, mais l'autre est aux mains des patriotes. L'on y travaille beaucoup pour le compte de la République et il y avait dessus soixante mulets. Cette nouvelle lui fit plaisir parce qu'elle permettait d'espérer qu'à la paix, son habitation serait en plein rapport... Vers neuf heures et demie la Princesse d'Hénin l'envoya chercher. Elle ne voulait pas sortir. Je la déterminai et je restai seule avec Laurette. Notre conversation ne roula que sur la manière d'être des hommes. Mon mari vint me chercher. Il me dit que s'il venait si tard, c'est qu'il s'était amusé à dessiner le portrait de Mme Digneron et de M. O'Shiel. Il resta un quart d'heure à causer avec Laurette : Nous dîmes mille folies. »

Très habile sur la harpe, Laurette est charmante à ses bons moments. Si les Danloux lui préfèrent de beaucoup sa sœur, on n'en doit pas moins constater son talent et sa provocante beauté. Reconnaissons-la dans cette jeune femme aux formes développées, semblant se cacher à demi sous l'écharpe qui lui sert de coiffure. Une impression de



Laurette dormait toujours...
Album de Mlles de La Filolie.

volupté et de mystère se dégage de cette peinture, à la personnalité volontairement oubliée, mais conservée comme un souvenir des temps d'exil. Elle fut rachetée par le colonel Danloux à la vente après décès de son père (1).

Mesdemoiselles d'Alpy sont à ce moment logées chez la Princesse d'Hénin, car elles ont dû céder leurs chambres à la jeune Princesse de Beauvau, arrivée à Londres pour le mariage du Prince de Galles et descendue chez sa belle-mère. Rappelons à ce propos, que si le Prince de Beauvau, « qui sert dans le régiment du Duc de Mortemart, son beau-père », se trouve convié à cette union royale, c'est en raison de sa parenté avec la famille de Brunswick, une Desmier d'Olbreuse ayant épousé jadis un Duc de Brunswick. Quelques jours après, la princesse présentait sa belle-fille à Mme Danloux qui la trouva très jolie. Après avoir regardé les portraits, ces dames restèrent peu, la Princesse de Beauvau devant préparer sa toilette pour le mariage du Prince de Galles qui avait lieu le soir même, 8 Avril, à huit heures :

« A peine furent-elles parties que Mlle de Mortemart, sa sœur, venait avec le Duc d'Harcourt et sa fille, voir les tableaux de mon mari, dont ils furent très contents. »

Enfin, la princesse est parvenue tant bien que mal à caser ses pupilles. Bonne souffre à l'idée d'être en place, mais a pourtant accepté la proposition du major Marsak de remplir l'emploi d'institutrice à la campagne. Quant à Laurette, elle ira demeurer chez Mme de Vignier et donnera des leçons de harpe à sa fille. Les Danloux trouvent la première chez sa mère adoptive, fort marrie de son départ. Eux-mêmes sont émus de voir s'éloigner cette aimable personne à laquelle des amis viennent dire adieu :

« Il y avait M. d'Orléans et le chevalier de Maulevrier, avec qui je renouvelai connaissance, note Mme Danloux, car je l'avais connu autrefois en France. Dans la soirée vinrent M. de Villeblanche et Ferrari. La princesse et Bonne pleurèrent toute la soirée. A dix heures, elles montèrent en fiacre accompagnées de M. de Villeblanche et de Laurette. Bonne devait coucher chez Mrs Marsak et partir avec elle le lendemain matin. »

Restée à Londres, Laurette voit alors fort souvent les Danloux. Un jour qu'elle s'y trouve à déjeuner, à peine entrée, le peintre Barbier, tout essouflé venait la demander, inquiet d'un billet qui s'était perdu :

« Il affecta de ne pas regarder les tableaux de mon mari. Laurette le reçut très mal, et quand il fut parti, resta quelques moments encore, et nous fit l'effet d'une folle... »

(1) Le tableau appartient à Mme Vve Arthur Danloux, née Prat, à Tours.

Jalouse de sa sœur, Laurette prend Mme Danloux pour confidente afin d'exhaler librement ses plaintes, et dévoile ainsi son caractère peu sympathique :

« Elle était assez gaie et nous dit qu'elle espérait trouver un mari anglais; alors elle laisserait là son Barbier qu'elle n'aimait pas et qui, d'ailleurs, n'avait pour toute fortune que des dettes. Parlant de la princesse, jamais elle ne lui pardonnerait la préférence qu'elle montrait pour Bonne ; elle devait les aimer également, ou du moins, n'avoir pas plus de prétentions pour l'une que pour l'autre. Cependant elle savait qu'en les plaçant, la princesse avait dit à Mme de Vignier qu'elle désirait lui trouver une place lucrative parce qu'elle devait faire sa fortune comme cela, n'en ayant point... tandis que Bonne, étant la fille d'un gentilhomme, ne serait placée que momentanément. J'assurai à Laurette que tout cela était bavardage de femme auquel je ne pouvais croire... »

C'est au tour de la princesse à s'éloigner. Chaque année, Mme de Craon va passer la belle saison chez le Duc d'Harcourt, aux environs de Windsor, mais ne peut y emmener Mlles d'Alpy. Le 9 Mai, Danloux et sa femme sont venus lui faire leurs adieux :

« J'y trouvai Mlle Bertin ancienne marchande de modes de Marie-Antoinette... A deux heures, le Duc d'Harcourt vint chercher la princesse pour la conduire à Staines. Ils partirent ensemble. Laurette pleura beaucoup en la quittant. Je restai avec elle pour la consoler. Je la menai dans New-Bond Street, puis chez moi, où Mlle Larrivée vint nous engager à dîner. J'acceptai et nous conduisîmes Laurette chez Mme de Vignier où elle va loger. »



Nous retrouverons au cours du *Journal,* la princesse et ses protégées. Laissons-les donc pour dire un mot du Duc d'Harcourt, l'une des personnalités marquantes de l'Émigration. Son nom reparaît à plusieurs reprises, soit que la princesse conduise Danloux à Harcourt-House, Cavendish Square, pour le faire recommander à l'ambassadeur de Russie, soit qu'elle veuille lui obtenir l'ordre de Saint-Michel. En ce qui a trait au désir du peintre d'aller tenter fortune en Russie, le Duc d'Harcourt lui promet d'en parler à M. de Woronzoff; pour ce qui est du cordon, il répondra qu'en ce moment le roi ne voulait faire aucun acte de souveraineté. Parfois il ne s'agira que d'un menu travail. comme de réparer un portrait du Duc de Mortemart dont le Duc d'Harcourt le charge. Un autre jour, c'est l'évêque de Saint-Pol qui amènera le duc à l'atelier, pour lui montrer son portrait ; enfin, un matin, Danloux apprendra de sa bouche la mort du petit roi Louis XVII.

M. le Vicomte d'Harcourt a eu la grande obligeance de nous communiquer d'intéressants détails sur le séjour de son grand-oncle en Angleterre et sur son rôle. Il rappelle combien ses manières étaient nobles et affables malgré la petitesse de sa taille et la laideur de sa figure, vante l'étendue de ses connaissances et de son esprit. Il accueillait avec bienveillance ses compatriotes réfugiés et c'est grâce à ses soins, unis à la générosité du gouvernement anglais qu'ils furent, pour un grand nombre, mis à l'abri de la misère.

Le Duc d'Harcourt se fixa à Staines où il était attiré par le voisinage de Saint-Léonard, résidence d'été de la branche de sa famille devenue anglaise. Lord Harcourt en était le chef ; les circonstances les ayant rapprochés, ils se lièrent d'une intime amitié. Le

Duc d'Harcourt ne quittait pas, au début, la maison de Staines, y vivant entouré de la petite colonie qui l'avait suivi dans l'Émigration, composée de la duchesse sa femme, du Duc de Mortemart, de la Princesse de Craon, de Mlle de Mortemart, enfin de son neveu, le Marquis d'Harcourt, qui lui servait de secrétaire (1).



La Vicomtesse de Noailles nous a laissé des notes bien curieuses sur toute cette société d'exilés, la plupart de sa parenté, les d'Hénin, les Beauvau, les Mortemart et les Noailles. Le Prince de Poix se détache par sa figure originale et son caractère primesautier. Considéré comme assez libertin, dans une maison où il a dîné, pour qu'on ne veuille pas lui confier Laurette, le prince, qui fera peindre son fils par Danloux, se trouve trop souvent ici cité pour ne pas lui consacrer quelques lignes. Marié à quinze ans quand sa femme en avait dix-huit, — c'est le maréchal de Mouchy, frère du maréchal de Noailles, qui avait obtenu pour son fils aîné la main de Mlle de Beauvau, — eut beau devenir gouverneur de Versailles, capitaine des Gardes, député de la noblesse aux États-Généraux, « jamais il n'arriva, paraît-il, à être pris au sérieux par elle, tout en usant d'ailleurs des plus nobles procédés quant à l'argent. »

Le Prince de Poix était excellent, nous a écrit le Duc de Mouchy de son arrière grand-père, mais d'un caractère bouillant et toujours prêt à éclater « de fureur ou de tendresse ». Fort indépendant, tout en aimant passionnément les princes il avait subi l'influence de son frère cadet le Vicomte de Noailles, et celle aussi de La Fayette : « Tout cela composait un ensemble assez bizarre, dont le fond était une grande bonté et une chaleur de cœur qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'ont approché. »

On lui fit un grief, pendant un temps, de n'émigrer pas assez tôt, car il avait préféré rester à son poste et se trouvait auprès de Louis XVI au 10 Août. Il accompagna le roi à l'Assemblée, et ne se sépara de lui que sur un ordre formel. Echappé avec peine à la poursuite dont il fut l'objet, le Prince de Poix ne quitta la France qu'après l'entrée au

(1) François-Henri, cinquième Duc d'Harcourt, né le 11 Janvier 1726, gouverneur de la Normandie, membre de l'Académie française, émigra en 1792. Après avoir séjourné quelques semaines à Aix-la-Chapelle, il préféra aux offres que lui fit le roi Gustave d'aller s'établir en Suède, une retraite en Angleterre et se fixa d'abord à Sunninghall, puis un peu plus tard à Staines près de Windsor où il fut attiré par le voisinage de Saint-Léonard.

C'est à Staines que le Duc d'Harcourt apprit, en lisant la *Gazette*, la fin de Louis XVII. Voulant témoigner sa sympathie aux français réfugiés dans son royaume, le roi d'Angleterre se transporta à Staines accompagné de la reine et des princesses, Quelques jours après, un courrier arrivé de Vérone, venait tirer le Duc d'Harcourt de la retraite qu'il s'était choisie. Monsieur, devenu régent par la minorité de Louis XVII, le chargeait de ses affaires et lui ordonnait de se rendre à Londres pour y entrer en communication avec le ministère anglais.

Le Duc d'Harcourt exerça pendant sept ans les fonctions de représentant des princes en Angleterre, partageant son temps entre sa maison de Staines et Harcourt-House à Londres, où son cousin lui avait donné asile.

Les papiers qu'il a laissés et qui ont un réel intérêt pour l'histoire de l'Emigration se composent des instructions et des lettres personnelles de Louis XVIII et du Comte d'Artois, de celles de M. de Saint-Priest et du M^al de Castries.

Cette volumineuse correspondance témoigne des difficultés qu'entraînaient des négociations compliquées, du zèle que déployait dans sa tâche l'ambassadeur officieux, du succès qui a couronné ses efforts, malgré son peu d'expérience en affaires diplomatiques. Il s'agissait d'obtenir du gouvernement des secours pour plus de sept mille émigrés, de surveiller la formation d'un corps, dont les officiers étaient nommés par les princes, avant tout, d'entretenir avec les ministres anglais des relations intimes.

Le Duc d'Harcourt mourut à Staines le 22 Juin 1801.

Temple, et se réfugia en Angleterre. C'est là qu'il apprit la mort de son père et de sa mère, vieillards respectables exécutés le même jour, 27 Juin 1794 !

Nous avons signalé déjà sa présence à Londres et la vivacité de son humeur, à propos de la chaleur qu'il mettait à défendre son ami Lally dans le salon de Mme du Barry : Le prince adorait M. de Lally et n'aurait pas souffert qu'on l'attaquât devant lui. Il habitait à Londres chez sa cousine la Princesse d'Hénin, née Monconseil, locataire d'une maison où demeuraient aussi Malouet et Lally. La tradition dit même que le prince lui prenait tout son argent sous prétexte « qu'elle n'avait pas de besoins ».

Naguère dame du Palais de la Reine, énivrée d'innovations, « notre tante d'Hénin », écrit la Vicomtesse de Noailles, se montrait enthousiaste de La Fayette et de Necker. « Belle, à la mode, un peu coquette, c'était une personne toute de mouvement : Je n'ai jamais rien vu de si vif ».

Fort riche, elle avait épousé le frère cadet du Prince de Chimay, le prince d'Hénin qui la négligea pour Mlles Raucourt, Sophie Arnould et autres. Ceci dit pour justifier Mme d'Hénin d'avoir cherché auprès du Marquis de Lally quelque consolation aux tristesses de l'exil.

Fils de Lally-Tolendal, décapité en 1766 pour avoir rendu Pondichéry aux anglais, M. de Lally avait été élevé au collège d'Harcourt sous le nom de Trophime (1) et ne connut sa naissance qu'à la veille de la mort de son père. Il n'eut dès lors, qu'une idée, celle de le faire réhabiliter, aidé en cela par Voltaire. L'éclat de ce procès le fit nommer député de la noblesse aux Etats-Généraux. Partisan convaincu des réformes, admirateur de Necker, doué d'une véritable éloquence, au demeurant un modéré que les violents obligèrent à fuir d'abord en Suisse et plus tard en Angleterre, « le plus gras des hommes sensibles » tient forcément beaucoup de place dans l'histoire de l'Emigration :

> « Il est vrai que M. de Lally était gros et tendre, ce qui a quelque chose de risible, écrit Mme de Noailles, mais c'était un bel esprit, orné, ingénieux, abondant, d'une mémoire prodigieuse... Avec tout cela, un caractère doux, bon jusqu'à la duperie, crédule par bienveillance et presque niais à force de candeur : Ma tante le gouvernait à rigueur... »

Réfugiée en Angleterre avec le Prince et la Princesse de Poix, la Princesse d'Hénin passa la plus grande partie de l'Emigration en compagnie de M. de Lally « lié à son sort » suivant l'expression de Mme de Noailles, respectueuse d'une affection consacrée par le temps : « Il partageait ses joies, ses attendrissements si sincères et ses colères aussi. Leur politique était la même, mais ma tante avait de la fermeté pour deux. »

A son retour d'Amérique, Mme de la Tour du Pin-Gouvernet, chassée de Paris par la proscription de Fructidor obligeant les émigrés à en sortir dans les 24 heures, s'empressa de passer en Angleterre et voyagea de compagnie avec son cousin de Beauvau qui allait retrouver sa femme à Staines chez son grand'père, le Duc d'Harcourt. L'une de ses premières visites fut pour elle :

> « J'allai voir à Richmond notre tante d'Hénin... Mme d'Hénin était dominante à l'excès et tout ce qui portait le plus léger ombrage à son empire la contrariait. Son autorité s'exerçait principalement sur M. de Lally à qui elle était fort utile par sa décision et sa fermeté. »

(1) Gérard-Trophime, Marquis de Lally-Tolendal, fils légitimé du Comte de Lally-Tolendal et de Lady Crafton, né à Paris, le 5 Mars 1751, mort même ville le 11 Mars 1830.

Mme d'Hénin et M. de Lally avaient un établissement commun, ajoute-t-elle un peu plus loin (1). Leur âge, à tous deux, aurait dû rendre le public plus indulgent à cette association... Malgré ses très réelles qualités, elle n'était pas aimée. Le Marquis de Lally l'âme de son salon, centre de réunion pour bien des émigrés, avait écrit en leur faveur un Mémoire, sorte de plaidoyer où il établissait une distinction entre ceux qui avaient porté les armes contre leur patrie et ceux que les événements contraignirent de la quitter. Le peintre sera leur obligé, à tous deux, car ils vont lui amener des clients sérieux, les Jerningham.

Tout en dessinant le portrait de M. de Lally, Danloux lui demande la permission de le faire figurer dans une composition historique qu'il rêvait alors. Mme Danloux l'indique d'un mot en Mai 1795.

« En rentrant à la maison, j'y trouvai M. de Lally. Mon mari dessinait d'après lui le projet de son tableau. »

Comme la corpulence du Marquis de Lally se rapprochait beaucoup de celle de Louis XVI, nous pensons que Danloux l'aura prié de se prêter à poser pour le roi dans la prison du Temple. Aimable causeur, le modèle bénévole viendra parfois passer la soirée dans l'intimité du ménage : « Nous parlâmes politique ».



Revenons au Prince de Poix que l'artiste rencontre assez souvent chez Mme de Craon. N'est-ce pas elle qui a suggéré à son neveu l'idée de demander au pinceau de Danloux le portrait de son fils aîné, Charles de Noailles ?

« La Princesse eut la bonté de nous prêter l'argent qui nous était nécessaire pour payer un billet du graveur, et me dit que le Prince de Poix voulait avoir le portrait de son fils par mon mari. »

Mme Danloux revint de suite annoncer cette bonne nouvelle, et le Prince en personne, la confirmait un instant après en venant dire à l'artiste qu'il lui amènerait son fils le jeudi suivant « pour se faire peindre ». Il s'agit bien ici de Charles de Noailles, plus tard Duc de Mouchy, son frère cadet Just de Noailles n'ayant pas émigré. Agé alors d'environ 25 ans, le brillant émigré est l'époux de Nathalie de Laborde, que nous avons vu quitter si dramatiquement la France. Encore souffrante à la suite de la naissance de son fils (1790), Mme de la Tour du Pin-Gouvernet ne put assister à la cérémonie :

« C'était, dit-elle, un mariage d'argent que l'on cherchait à déguiser sous l'apparence d'un mariage d'amour... Charles de Noailles était beau comme le jour. Il vint me montrer sa toilette de marié en se rendant de l'hôtel de Mouchy à l'hôtel de Laborde... »

Très élégant, mais très inexact aux rendez-vous pris pour son portrait, il donne souvent de l'humeur au peintre par ses retards, en raison de l'obscurité qui tombe rapide.

(1) *Journal d'une femme de cinquante ans.*



Laurette d'Alpy

Collection de Mme Arthur Danloux, à Tours.



La toile, que nous n'avons pu retrouver, s'achève pourtant dans le courant du printemps, malgré la négligence du brillant cavalier. Notons le 22 mai :

« A huit heures du matin, il vint un soldat servir de modèle pour M. de Noailles... »

Bien que dévoué à la famille royale, le Prince de Poix a conservé son indépendance, aussi ne craint-il pas à l'occasion de manifester sa légitime susceptibilité dans le salon de Mme Digneron. A la date du 12 Août 1795, il y a cercle chez elle, le Marquis de la Ferronnays, MM. de Villeblanche, Montlosier, Malouet et quantité d'émigrés :

« On parla d'un manifeste du roi écrit pour engager la noblesse française à venir à l'armée de Condé, où il allait se rendre, afin de l'aider à reconquérir son royaume. A cela les constitutionnels firent beaucoup de mauvaises plaisanteries et M. de Montlosier dit qu'il fallait surtout reconquérir le bon sens. Le Prince de Poix resta peu et s'en alla après avoir parlé bas à Mme Digneron.

« Quand il fut parti, Mme Digneron annonça qu'elle allait donner lecture d'une lettre que le Prince de Poix écrivait au roi, qui lui avait fait demander sa démission de Capitaine des Gardes. Elle nous en lut le contenu. Le prince dit qu'il est très surpris de la demande que le roi lui fait, et rappelle ses services auprès du roi Louis XVI, les services de son père et qu'il n'aurait pas cru devoir s'attendre à pareille injustice de sa part. S. M. paraît lui faire une grâce en lui laissant le choix de tenir sa demande inconnue, mais loin de regarder cela comme une grâce, il ne donne pas sa démission et veut ainsi que la demande lui soit faite publiquement, et termine en disant que, s'il ne parle pas avec détails de l'injustice qui lui est faite, c'est qu'il respecte ses malheurs.

« Tous ceux qui étaient là blâmèrent le roi; moi, je trouvai la lettre fort impertinente. Chacun chercha la raison... Je dis que sans doute l'opinion constitutionnelle du Prince de Poix en était la cause. A cela tous de s'écrier qu'il convenait bien au roi de renvoyer un constitutionnel lui qui, premier sujet de Louis XVI, avait été constitutionnel : Alors, ajoute Mme Danloux, je me tus. »

Et le lendemain, Danloux racontait à sa femme avoir entendu dire que si le roi faisait demander au Prince de Poix sa démission, c'est qu'il se contentait d'écrire pour savoir ce que S. M. voulait faire de lui, alors que les autres Capitaines des Gardes s'étaient rendus auprès de sa personne.



La Princesse de Craon adore les musiciens ; ce n'est donc pas s'avancer beaucoup que de supposer Danloux mis en rapport par elle avec le compositeur Louis Dussek. Le peintre, qui cherche des figures de gens connus pour rendre attrayant son atelier, l'aura prié de poser sans doute.

Bohémien d'origine, le virtuose parcourait l'Europe dès sa jeunesse pour se faire entendre. La reine Marie-Antoinette essaya vainement de le retenir à Paris, que la Révolution le forçait d'ailleurs à quitter pour gagner Londres. Né en 1761, Dussek peut avoir 34 ans quand Danloux commence son portrait : C'est un homme à cheveux blonds, d'une agréable figure mais de forte corpulence. Dans la toile que nous avons vue et qui semble l'esquisse d'un tableau plus considérable, Dussek est représenté à son piano, en redingote brune, gilet blanc à fleurs, culotte bleue, bas blancs. Il est renversé sur sa chaise et semble attendre l'inspiration :

« M. Dussek vint : C'est un allemand, excellent maître de piano et bon compositeur. Il venait

savoir où en était son portrait et celui de sa femme que mon mari a commencés il y a quelque temps. Mon mari proposa de lui donner séance le lendemain : Il y consentit... »

Exact au rendez-vous pour cette fois, Dussek, tout en posant, encourage le peintre à tenter les régions du Nord de l'Europe :



Le compositeur Dussek.
Appartient à Mme Jeannel.

« Ils parlèrent de la Russie, Dussek dit qu'il y avait passé plusieurs années et conseillait fort à mon mari d'y aller, lui détaillant tous les avantages que les artistes trouvent dans ce pays-là, surtout lorsqu'ils sont protégés par l'impératrice. »

Le 9 Février 1795, pendant la séance, sa femme vient le trouver : « Elle est jeune et jolie et a beaucoup de talent. » Mme Dussek les quitte pour aller voir la Princesse de Craon qu'elle trouva malade. Un détail :

« Mon mari travailla à la cravate de M. Dussek. Il la fit sur le domestique du duc d'Harcourt, qui est de la même taille et qui voulut bien s'y prêter. »

Le surlendemain, malgré la neige qui tombe et le jour très sombre, il travaille aux habits que le même valet de chambre endosse, car il est à remarquer que Danloux ne peint jamais rien qui ne soit d'après la nature. Il s'en occupe encore les jours suivants, et le 7 Mars, Mme Dussek venait voir le portrait et se retirait « enchantée ».

Toutefois les mains restaient à faire, accessoire, ou plutôt organe important chez un pianiste : Le 15 Mars, Danloux s'impatiente que l'artiste, malgré sa promesse, ne vienne pas : Dussek est sans ordre, dit le chanteur Ferrari qui se trouve là, et toutes ses affaires, il les fait ainsi (1).

Relatons la fin tragico-comique des relations avec le couple musical :

« Laurette vint déjeuner avec nous ; elle était fort triste. Un instant après, Mme Dussek arrivait prendre séance pour son portrait commencé depuis deux ans. Une fois partie, Laurette me dit que Mme Dussek avait des amants et que son mari ne s'en doutait pas : Elle ne recevait personne mais allait les trouver. »

Si Laurette se montre aussi instruite de ce qui se passe dans le ménage, c'est que, familiers de la Princesse de Craon, les Dussek lui ont proposé, durant une de ses absences, de prendre en pension sa fille adoptive : Après quelques hésitations, la princesse a accepté. Trop légitimes étaient ses craintes à en juger par l'anecdote que Laurette raconte aux Danloux :

« 3 Août 1796 : Laurette nous conte son désespoir d'être chez Mme Dussek, car elle voyait bien que cela ne lui convenait pas d'après ce qui venait d'arriver. Il y a deux jours, étant allée aux environs de Londres donner une leçon, et Dussek devant dîner chez Broodwood le facteur de pianos, sa femme en profita pour s'en aller. Le matin, elle avait emballé son linge dans l'étui de sa harpe sans que personne s'en aperçut, et le fit sortir de la maison, sous prétexte de l'envoyer chez Erard. Ensuite elle demanda à son mari 70 guinées qu'une de ses écolières lui avaient confiées pour une harpe, disant qu'elle allait remettre cet argent à Erard en lui portant la sienne à raccommoder. Son mari les lui donna. Elle mit sa harpe dans un fiacre et partit à quatre heures, non sans avoir écrit à son mari de n'être pas inquiet, qu'elle irait dîner chez Mme Damen... Laurette rentra vers sept heures du soir ; la servante l'avertit que Dussek la priait d'aller rejoindre sa femme chez Mme Damen où on l'assura qu'elle n'y était pas venue. Elle attendit longtemps, et ne la voyant pas revenir, écrivit un mot au mari pour lui faire part de son inquiétude. Il rentra furieux, fit monter son beau-père et lui dit mille horreurs de sa fille...

« Le beau-père alla trouver un jeune homme nommé Gentil, qu'il supposait l'amant de sa fille. Après avoir nié quelque temps, celui-ci finit par avouer qu'elle était dans un village à seize milles de Londres, et devait le lendemain s'embarquer à Falmouth pour Hambourg où il avait le projet de la rejoindre. Le mari partit sur le champ avec Laurette pour chercher sa femme qu'ils trouvèrent en effet. Elle s'était enfermée dans sa chambre, et refusa longtemps de leur ouvrir, les accablant d'invectives. Elle s'y décide enfin, dit à son mari qu'elle l'avait toujours détesté, qu'elle voulait divorcer, qu'elle aimait Gentil, voulait être sa femme et que d'ailleurs, elle était enceinte de ses œuvres... Lasse d'être prisonnière dans sa maison, elle voyait bien que son père et son frère étaient ses espions.

« A quoi son mari répondit en pleurant et en l'appelant des noms les plus tendres, qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, que si elle voulait revenir avec lui, ils quitteraient la maison de son père, se retireraient à la campagne où elle verrait qui elle voudrait... Ils rentrèrent à Londres la

(1) Ce manque d'ordre explique qu'ayant entrepris un commerce de musique, le compositeur, poursuivi par ses créanciers, dut s'enfuir de Londres à Hambourg, mais ce qui est étonnant, c'est qu'un homme aussi gras ait eu tant de succès auprès des dames. La tradition veut en effet qu'il ait rencontré dans le cours de ses voyages une princesse du Nord follement éprise de lui, qui l'enleva et le tint caché deux ans !
Dussek finit maître des concerts du Prince de Talleyrand.

nuit suivante... Laurette ajouta qu'ayant écrit cette aventure à la princesse, c'était ce qui l'avait fait venir en ville. Elle avait achevé de raccommoder le mari et la femme, qui devaient partir le lendemain pour Hammersmith où ils resteraient un an. Laurette partait avec eux, mais espérait bien n'y pas rester longtemps. »

L'épilogue sera fourni par Herman qui raconte à Mme Danloux avoir vu le matin même l'auteur responsable de l'évasion de Mme Dussek, le nommé Gentil :

« Il lui avoua que cette femme était un mauvais petit sujet. Elle s'était jetée à son cou la seconde fois qu'elle l'avait vu ; sans cela il se serait adressé à Laurette, qui ne valait pas mieux. Ce qui l'en avait dégoûté, c'est qu'elle vivait avec Yanowich... »



N'est-ce pas encore à son amie, la Princesse de Craon, que Danloux doit le portrait de Mme Ramus ? Un jour que sa femme s'y trouve en visite, la princesse lui demande de leur montrer l'atelier, à elle et à Mme Ramus : « C'est une anglaise fort bonne femme ».

« Nous trouvâmes mon mari seul. Mme Ramus fut enchantée de ses tableaux et le pria de lui faire son portrait. Ils convinrent qu'elle viendrait le lendemain. »

Ceci se passait le 3 Mars 1795. Danloux qui avait sur son chevalet le portrait de la petite Talma, passe après-dîner pour la prier de remettre leur rendez-vous au lendemain et par un très beau jour Mme Ramus prenait la pose :

« Mon mari lui donna séance, écrit Mme Danloux, qui y assista. On parla de la Cour. Mme Ramus dit que la Cour d'Angleterre n'avait rien de celle de Versailles pour la magnificence. Elle était en France lors du mariage du malheureux roi Louis XVI ; elle avait vu toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion, et ne croyait pas que dans aucun pays du monde on pût rien voir de si magnifique et de si majestueux.

« Mme Ramus nous dit que son père et sa mère sont français, mais qu'elle est irlandaise ? Elevée en France jusqu'à l'âge de quatorze ans elle vint ensuite ici, y a épousé un anglais mais n'a jamais pu s'accoutumer à la société anglaise. Suivant elle, les femmes y sont froides et bêtes, ne disant pas un mot et aussi prudes en société que libertines en tête-à-tête. Elles n'ont ni aménité, ni prévenances, et tout pour elles n'est que cérémonies. Les hommes sont ignorants, orgueilleux, grossiers et ivrognes ; point galants auprès des femmes, ne les regardant que comme les premières servantes de la maison. Tout cela l'avait déterminée à vivre beaucoup chez elle, à ne voir que des français, et son mari pensait comme elle : Il a une place à la Trésorerie qui lui rapporte beaucoup. »

Tout le mois de Mars et une partie de celui d'Avril, Danloux travaille à ce portrait en même temps qu'à celui de Mme Bernal. Il était d'importance à en juger par ses nombreuses séances. Le peintre avait placé son modèle dans un fond d'arbres à la mode anglaise, si anglaise même qu'il n'était pas de lui. Décidément le paysage n'était pas son affaire !

Le 14 Mars, n'y voyant plus clair pour peindre, Danloux en profite pour aller à Chelsea visiter Pether et lui demander de faire le fond dans le portrait. Pether vint le 19, le peignit et les Danloux le retinrent à dîner, mais il leur montra des sentiments si jacobins, combattant les meilleures raisons, qu'à leur grande joie ses hôtes le virent s'en aller.

En Avril, les séances se succèdent. Mme Ramus, fort au courant des petites nouvelles de la Cour et de la ville, leur parle de la Princesse de Galles :

« Elle nous dit qu'elle devait se marier le surlendemain, mais ne croit pas qu'il y ait de fêtes. La Princesse de Galles habitera le palais de Saint-James, et n'ira à Carlton-House qu'après son mariage. Elle est assez jolie, mais Mme Ramus ne pense pas que le prince en soit amoureux; d'ailleurs il est trop léger pour pouvoir se fixer... Mr Ramus vint et fut très content du portrait de sa femme et le préfère à celui peint par Lawrence, que tous deux trouvent détestable. »

A l'une des dernières séances, le mari se montre tellement enchanté de voir les traits de son opulente moitié si bien reproduits, qu'il manifeste sa joie :

« Il l'embrassa mille fois, lui baisa les mains, enfin parut en être amoureux, ce qui nous sembla ridicule parce que, loin d'être jolie, elle est énormément grasse, et a près de quarante ans. Le matin, elle nous avait parlé du bonheur dont elle jouissait avec lui et nous l'avait dépeint comme le meilleur mari du monde. »

Cela la changeait de son premier, qu'elle disait être un rustre. Mme Ramus sait les histoires de chacun; très bonne femme, mais un peu commère, ne peut s'empêcher de s'exclamer Mme Danloux, mise en garde par certaines incorrections :

« 22 Avril 1795 : Mon mari donna séance à Mme Ramus qui bavarda beaucoup et, par ses discours, nous laissa entrevoir qu'elle n'était pas grand chose et peu faite pour être la femme de M. Ramus. Elle parla d'un oncle en France qui l'a élevée et dit qu'elle y habitait le château de son oncle... »

Le château *gardé* par son oncle, serait plus exact, au dire du dentiste Talma :

« Il connaît Mme Ramus depuis 20 ans. Son père était cuisinier ainsi que son frère; son premier mari était valet de chambre, et s'il la maltraitait, c'est qu'elle n'avait pas une bonne conduite. Marchande de modes, puis femme de chambre de Lady Warren, elle devint la maîtresse de M. Ramus. Le mari le sachant, fit beaucoup de bruit et, pour l'apaiser, M. Ramus lui servait une pension de 1200 livres, qu'il accepta parce qu'il était pauvre. Enfin, si M. Ramus l'a épousée, ce n'est que depuis quatre ans, car il y a cinq ans le mari vivait encore. Il nous dit que l'oncle dont elle parlait toujours était concierge d'un château appartenant au Prince de Monaco. »

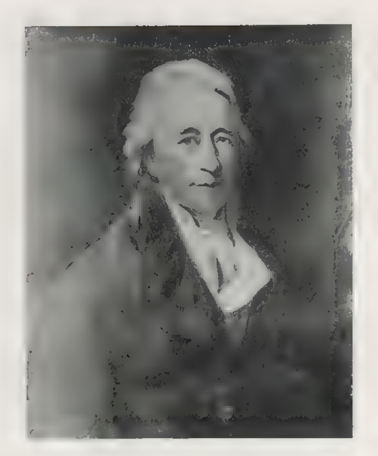
Si nous n'avons plus d'illusions sur Mme Ramus, pourrons-nous en conserver au moins sur la fidélité de son mari? Ce sera difficile encore, à en croire Laurette; comme on vantait devant elle son amour pour sa femme, Laurette dit tout bas à Mme Danloux qu'elle avait la preuve du contraire :

« Je lui demande l'explication de cette énigme? Alors elle me raconta qu'il y a quinze jours, ayant dîné avec Bonne, l'abbé Mac-Carthy et le Prince de Poix chez Mme Ramus, le soir l'abbé se trouvant trop ivre pour ramener ces demoiselles chez la Princesse d'Hénin où elles demeuraient alors, et Mme Ramus ne voulant pas les confier au Prince de Poix parce qu'il est un libertin, son mari se chargea de les ramener. Elles prirent une voiture et se firent conduire d'abord chez la Princesse de Craon. Bonne descendit seule, et monta pour chercher une robe dont elle avait besoin. M. Ramus, profitant de son absence, et resté dans la voiture avec Laurette, se jeta à ses genoux, lui baisa les mains en lui disant qu'il l'adorait, enfin, il la pressa vivement de le rendre heureux. Laurette, effrayée, le menaça : Heureusement Bonne revint. Ne perdant pas la tête, il eut l'air de finir une conversation fort simple, parla de robes, dit qu'il voulait leur en donner une, et les quitta après les avoir mises chez la Princesse d'Hénin. Effectivement, Mme Ramus leur a acheté des robes que Laurette me montra.

« Depuis ce moment, M. Ramus ne paraît plus faire attention à elle, et même, il y a trois jours, elle a dîné avec la princesse chez Mme Ramus où il n'a pas paru : Tout cela me sembla très bizarre ! »

Mme Danloux est bien bonne de s'étonner : Ces jeunes filles ne sont-elles pas à croquer, et Ramus, un vieil ogre qui sent la chair fraîche?

Autre portrait datant de la même époque, celui de Mme Bernal. Cette bonne langue de Mme Ramus s'empresse d'apprendre au peintre que M. et Mme Bernal sont juifs? Les



Sir William Jerningham.
A Lord Stafford, Costessey Park.

séances sont du mois de Mai 1795. Le 27 Juin, Danloux notera :

« Je fus déjeuner à 8 heures 1/2 chez M. Bernal, Fitzroy Street n° 8. Il était avec un abbé français qui lui apprend notre langue? Cet abbé est un raisonneur qui ne manque pas d'érudition mais qui, au bout du compte, n'est qu'un sot. Il flagornait son élève et ses compatriotes aux dépens des français. Je pris le contrepied, et le déjeuner vint à propos lui fermer la bouche. Mme Bernal me donna vingt guinées pour son portrait. Ils furent fort gais et fort polis, ce que j'ai rencontré rarement jusqu'à présent. Il répète à son fils, âgé de 12 ans, qu'il faut qu'il étudie promptement pour pouvoir bientôt gagner beaucoup d'argent. »



Vers le même temps, Danloux fut présenté à l'une des familles de l'aristocratie anglaise les plus sympathiques à la France. Plusieurs des Jerningham y prirent du service, et nous relevons même dans *l'Annuaire militaire* de 1781, le nom du Chevalier de Jerningham comme brigadier d'infanterie, et plus tard de maréchal de camp, ce qui n'a rien que de naturel, le régiment de Dillon où il servait, étant entré au service de la France à la suite de Jacques II. Or, Lady Jerningham, née Francès Dillon, nièce de l'archevêque de Narbonne, était la sœur d'Hon. Arthur Dillon, colonel de ce régiment. C'est lui l'époux de Lucy de Rothe, et leur fille, Henriette-Lucy, devint Comtesse de La Tour du Pin-Gouvernet. On peut juger combien de liens les rattachaient à l'aristocratie française.



Sir William Jerningham.
A Lord Stafford, Costessey Park.

Fille du Vicomte Henry Dillon et de Charlotte Lee, Lady Jerningham avait été élevée en France, et se montra affectueuse et compatissante pour les exilés. Tout le temps que dura l'Emigration, elle les accueillit, soit à Londres, soit à sa résidence de Costessey près Norwich. Quant à Mme de Gouvernet, lorsqu'elle toucha le sol anglais et qu'on lui demanda ses références, elle répondit en

nommant ses trois oncles, Lord Dillon, Lord Kenmare et Sir William Jerningham.

A la date du 12 Avril 1795, relevons cette mention :

« M. de Lally et la Princesse d'Hénin amenèrent le Chevalier de Jerningham qui désirait le portrait de son frère ainsi que celui de sa fille. Il fut enchanté des tableaux, et parut décidé, sans toutefois le dire positivement. »

Le 25 Avril, Danloux veut être fixé à cet égard :

« Mon mari sortit de bonne heure pour aller chez le Chevalier de Jerningham qui l'engagea à peindre son frère en pied. Pendant son absence, Sir William vint lui-même demander à mon mari de lui donner séance... »

Dans le moment, Danloux rentre, et la première séance peut avoir lieu. La Princesse de Craon, que l'on rencontre toujours lorsqu'il s'agit de rendre service au peintre, vient leur communiquer la lettre d'une de ses amies :

« Mme de Bueil mandait à la princesse que le Baron de Grimm avait écrit à son sujet à l'Impératrice de Russie, ajoutant mille choses obligeantes pour mon mari et lui rappelant qu'il avait eu la complaisance de lui donner quelques leçons de dessin dans son enfance. Nous fîmes part à la princesse du portrait en pied que mon mari allait faire. Elle en fût enchantée et sa joie nous fit grand plaisir, en nous prouvant l'extrême intérêt qu'elle prend à nous. »

Le 28 Avril, constatons la présence de Sir William, venu demander à Danloux de lui donner séance le dimanche suivant, et le 2 Mai, l'artiste esquissait le portrait. Il y travaille le 4, jour où Sir William amène sa fille « qui dessine comme un ange », et une dame anglaise femme d'un docteur Nihelle, qui peint aussi fort bien. Le soir, il dîne chez son modèle et le 6 Mai, avant d'aller au concert de Dussek, il porte à Miss Jerningham (1) l'esquisse du portrait de son père.

Tout le mois de Juin, Sir William viendra poser. Le 14, on parle du mariage de sa fille qui doit se faire dans la semaine :

« Sir William vint avec Lady Jerningham, Miss Jerningham et le fils qui arrivait de son régiment : C'est un fort beau cavalier. Lady Jerningham fut la seule qui ne trouva pas son mari ressemblant... »

J'ai retouché le dessus de la tête de Sir William et cela va beaucoup mieux, notait Danloux, qui tient la plume en l'absence de sa femme. Le 18 Juin, son modèle amène Mmes de Seisseval, mère et fille, pour leur montrer son portrait : Elles en sont fort contentes. Un instant après, un anglais, son voisin de terre, passait également, et Danloux constate qu'il en reçut des éloges. Autre visite le 20. Sir Edward, le second des Jerningham, l'homme de lettres de la famille, amenait une dame pour lui montrer le portrait de son frère :

« Il me fit présent d'une petite pièce de vers. Il y en avait de bien faits, et surtout des rimes heureuses. Sir William vint ensuite avec son frère le chevalier, et nous convînmes que j'esquisserais son portrait et que je le ferais à la campagne. »

D'autres engagements ayant retardé l'excursion, ce fut seulement dans le courant d'Octobre qu'elle eut enfin lieu :

(1) Charlotte, la fille de Lady Jerningham, épousait le 17 Juin 1795 Sir Richard Beginfeld, baronet; quant au jeune cavalier, George-William, dont les Danloux remarquent la belle prestance, il est alors âgé de 24 ans.

« Nous reçûmes une lettre du Chevalier de Jerningham, qui engageait mon mari à venir passer quelque temps chez son frère pour finir son portrait déjà commencé. Mon mari fixa son départ au 27 de ce mois. »

Ce jour-là, Danloux prépare tout pour son petit voyage. Il écrit à M. de Crutchent pour le prier de prêter quelque argent à sa femme pendant son absence, et à 7 heures il partait pour Norwich et Costessey Park, qu'il écrit familièrement *Cossey*.

Bien que Danloux y ait précédé de deux ans Mme de Gouvernet, dans le séjour qu'elle fit à cette résidence, nous croyons pouvoir reproduire ce qu'elle en dit (1) :

« J'avais annoncé de Douvres à ma tante, Lady Jerningham, notre arrivée à Londres. Elle avait envoyé son cher et aimable Edward au-devant de nous, pour nous amener chez elle à Bolton Row. Son accueil fut tout maternel... J'y retrouvai mon excellent et ancien ami, le Chevalier Jerningham, frère de Sir William qui, dès l'enfance, m'avait réservé sa fidèle amitié... Comme son départ approchait pour un séjour de six mois, elle nous engagea à venir les passer auprès d'elle à la campagne...

« J'appris qu'Edouard de Fitz-James emmenait des chevaux de selle, et nous nous promîmes de bonnes promenades. Nous partîmes de Londres en caravane, Mme de Fitz-James, Alexandre de La Touche son frère ; Fanny Dillon, ma cousine, fille de Lord Dillon, se trouvait également à Cossey... Nous étions nombreux. Autour de la table se réunissaient Sir William et Lady Jerningham, leurs trois fils, George, William et Edward, Lady Beginfeld et son mari, M. de la Tour du Pin et moi, ma belle-mère Dillon, le bon Chevalier Jerningham, le chapelain, etc., en tout 19 couverts : Le cuisinier était français et la chère abondante... »

Mme de La Tour du Pin ajoute que la maison était vieille mais commode, et que Sir William possédait des revenus évalués à 18.000 livres st. ce qui ne constitue pas une grande fortune en Angleterre. Danloux n'eut pas beau temps dans la quinzaine qu'il passa à Cossey, longue habitation gothique en partie « du temps », mais l'accueil si cordial qu'il y rencontra le dédommagea amplement des intempéries de la saison. Les Jerningham ont toujours vécu à Cossey depuis que Marie Tudor donna le domaine et le château à Sir Henry Jerningham, en souvenir des services rendus à la foi catholique. Sir William Jerningham, sixième Baronet de Costessey était le bisaïeul de Lord Stafford propriétaire actuel, et dans le château se voient encore plusieurs des peintures que Danloux y vint terminer.

Le portrait en pied de Sir William, « haut de sept pieds », se trouve placé dans l'escalier, seulement le nom de son auteur y était si bien oublié que dans un récent inventaire, il a été attribué à Beechey. Quant à celui de Lady Charlotte, il est baptisé du nom plus célèbre encore de Romney. Voilà le résultat d'une modestie exagérée dans l'emploi de la signature !

Danloux a représenté le maître du logis, debout dans une clairière de son domaine dont on aperçoit au loin les prairies et la tour. Il porte le costume de *gentleman farmer*, redingote, bottes molles, gilet blanc. Appuyé sur sa canne, le seigneur de Costessey dont le portrait existe pareillement en buste, a fort grand air.

Le peintre produisit le meilleur effet dans ce milieu distingué où l'on apprécia non seulement l'artiste mais aussi l'homme d'agréable compagnie. Il revenait enchanté de son séjour, rapportant, lui aussi, son portrait, mais en vers cette fois, morceau d'allure bien française, de la main de Sir Edward. Admirons en passant, combien les anglais, quand ils s'en mêlent, peuvent montrer de bonne grâce et de gaîté !

(1) *Journal d'une femme de cinquante ans*, publié par le Colonel Comte de Liedekerke, son arrière petit-fils.

« Mon mari arriva à midi. Il était fatigué mais content de son voyage. Il avait été très bien accueilli de Sir William et de Milady, qui témoignèrent beaucoup de regrets de son départ. Il me donna une chanson qu'on avait faite pour lui. »

Air : *Robin, ture lure...*

Jouant le crayon en main,
Libre, aisé dans sa tournure
Danloux, rival de Poussin, ture lure
Nous tire d'après nature, Robin, ture lure.

Tandis qu'on est là rêvant
Ou lisant une brochure
Soudain il saisit et rend
Nos traits et notre encolure.

Fine cravate au menton,
Front, nez, bouche, chevelure
Rien n'échappe à son crayon
Par lui vit chaque figure...

Les Muses, comme l'on sait
Sont les sœurs de la Peinture,
En vers j'ai donc aussi fait
De Danloux la portraiture.

Visage plein, nez pointu
Grand front, bonne enluminure
Noirs sourcils, l'œil bien fendu
Embellissent sa stature.

Ajoutez-y talent, gaieté,
D'un bon compère l'allure
D'un digne époux la bonté, ture lure
Et vous aurez sa mesure, Robin, ture lure.



La Margrave d'Anspach, dont il est fort question à Londres, semble également avoir posé devant Danloux? On sait que son mari, le Margrave d'Anspach-Bayreuth, était le neveu du Grand Frédéric. Marié malgré lui à une Princesse de Saxe-Cobourg, il la quitta bientôt pour voyager en Europe. En France, ayant rencontré la célèbre Clairon, il l'emmena à Anspach et vécut longtemps avec elle; Lady Craven



Une Mère.



Jeune Anglaise.

lui succéda, mais le margrave ne put l'épouser qu'après la mort de sa première femme.

C'est alors qu'ayant vendu sa principauté à Frédéric-Guillaume (1791), il se retira en Angleterre. Une première fois, M. de Calonne avait voulu déterminer la margrave à recourir aux pinceaux de Danloux, mais sans succès. La mention qui la concerne dans le *Journal,* à la date du 28 Mars 1795, n'est rien moins que flatteuse. Un diplomate émigré donne aux Danloux quelques détails sur elle :

« Ces Messieurs parlèrent de la Margrave d'Anspach. M. de Moustier dit qu'il la connaissait depuis dix-sept ans. Elle s'était fort mal conduite avec Lord Craven, son premier mari, dont elle a plusieurs enfants qui ne la voient pas. Après sa mort, elle parcourut toute l'Europe non sans écrire ses voyages. Elle fit connaissance du margrave, étant à Paris, le suivit à Anspach (1790). Le bonhomme, âgé et faible de caractère, eut la faiblesse de l'épouser. Cela fait, elle lui fit vendre son margraviat que le roi de Prusse acheta, et le conduisit à Londres, où ils vivent depuis quelques années. Elle semble ici généralement méprisée, et le margrave, qui est parent du roi, ne va pas à la Cour parce que sa femme n'y serait pas reçue. Enfin, c'est un homme très malheureux. »

Le 15 Juin 1795 Danloux reçoit la visite de la margrave accompagnée de Mme Lambert la belle-fille du banquier, et reconnait toutes les personnes de sa connaissance, mais son portrait fût-il fait jamais par lui? Il est permis d'en douter, d'autant plus que ce sera Mme Lebrun que la margrave choisira un peu plus tard pour la peindre.

Le voisinage de sa rivale artistique, au talent si séduisant, parut-il dangereux pour Danloux? Nous nous demandons même si son départ pour la France, au moment de l'arrivée de la charmeuse, reste une pure coïncidence, et s'il ne souligne pas ainsi sa crainte de ne pouvoir soutenir la lutte?

Mme Lebrun, invitée à passer une quinzaine à la campagne chez la margrave pour son portrait, la dépeint comme une femme bizarre, qu'elle rencontrait le matin dans son parc, en train de labourer comme un homme de peine. Elle ne s'y trouva pourtant pas si mal puisqu'elle parle avec gratitude des soirées passées là en nombreuse compagnie.

La grande portraitiste, chaudement accueillie en Angleterre, alla de même chez la Marquise de Buckingham à Stowe, chez lord Moira, et retrouva à Londres bien des compatriotes attardés dans l'exil, le Comte de Mesnard, le Baron de Roll, le Duc de Rivière, et une foule d'émigrés qu'elle invitait à ses soirées. Le Comte d'Artois vint lui rendre visite et la complimenta sur le portrait du Prince de Galles, « qu'il trouva très beau ».



Une piquante image au geste imprévu, celle de la blonde Lambert, date de la même époque. En l'absence de sa femme, partie pour la campagne, Danloux note ce qui suit :

« J'eus la visite de M. Dellon qui me dit avoir dîné la veille chez la Margrave d'Anspach avec Mme Lambert, belle-fille du Chevalier Lambert, banquier à Paris. Un rendez-vous fut pris chez moi, parce qu'elle désirait voir mes ouvrages. Elle arrivait un instant après, reconnut tous les portraits des personnes de sa connaissance, demanda mes prix et dit qu'elle me présenterait son mari. »

M. Lambert vient en effet le lendemain, est ravi des tableaux, s'entend sur le prix, et l'on fixe le jour de la séance :

« Je convins avec Mme Lambert de lui faire un buste et un peu plus pour 15 guinées. En retour, elle me promit de m'être utile. »

Quand son joli modèle arrive, Danloux abandonne les Jerningham, qui se trouvent être de ses relations, pour commencer son portrait :

« Je la posai comme une femme qui sort de derrière un buisson et surprend quelqu'un. Elle paraît bonne femme, a été élevée en France, et me laisse entrevoir qu'elle va à la Cour. Son mari vint; il a aussi l'air d'un brave homme. Il dit ne pas concevoir comment son père, le Chevalier Lambert, a pu rester à Paris? Il paie la moitié d'avance, sept guinées et demie. »

Fort gracieuse sous l'étrange turban blanc si typique, la blonde anglaise, de ses longs gants de peau de Suède, écarte les branches d'un mimosa et semblerait plutôt écouter que surprendre. Ne serait-ce pas même *l'Écouteuse* dont nous lui avons vu caresser souvent l'idée? La peinture par endroits limpide, et vivement éclairée forme contraste avec les parties de pénombre. Le soin avec lequel l'artiste a peint les roses trémières du premier plan rappelle son goût de précision dans l'accessoire sans enlever rien à la grâce fluide du pinceau.

« 22 Juin : J'ai fini ce matin d'ébaucher Mme Lambert. M. Lambert me prévient que sa femme viendra demain prendre séance. Il me dit que Mme de Lillers a donné de ses nouvelles de Paris, ce qui est une preuve que M. de Tréville est arrivé aussi, et qu'il a bien rempli ses commissions... »

Le portrait prend tournure dans les derniers jours de Juin. Comme Mme de Pange arrive sur ces entrefaites, Mme Lambert dit qu'il fallait la faire entrer, car « elle la connaissait, et la voyait souvent à Paris chez Mme de Souza... »

Des travaux commencés, des dessins politiques obligent alors Danloux d'interrompre. Le 8 Juillet, le jeune ménage vient à l'atelier. Danloux leur ayant dit qu'il ne peut donner séance aujourd'hui parce qu'il est très occupé, Mme Lambert déclare qu'il faudrait alors remettre au mois d'Août, car elle part pour la campagne ; au retour, elle viendra l'avertir.

Le temps passe, et ce n'est plus qu'en 1796, le jour de Pâques, que Danloux, après avoir entendu la messe à la chapelle d'Espagne, ira chez Mme Lambert lui promettre de repeindre la tête dans son portrait. Le 2 Juin 1796, Danloux tenait sa promesse :

« Mon mari donna séance à Mme Lambert pour retoucher son portrait peint il y a un an... La séance finie, il me dit qu'il était en colère contre son modèle parce qu'elle avait nié être française, et qu'elle lui parlait des anglais comme étant ses compatriotes. M. Saint-Aubin qui se trouvait là, nous assura qu'elle était française et née au Hâvre. Il avait beaucoup connu toute sa famille, des juifs extrêmement riches qui avaient abjuré. M. Lambert était alors à Rouen, directeur de la Monnaie. »

Qui croire? Le type semble fort anglais, mais la manière du peintre n'est-elle pas pour beaucoup dans l'impression que donne son œuvre?



Nous avons constaté plus d'une fois les visites du soir chez Mme de Bréhan. Danloux a plaisir à se trouver chez la marquise à laquelle nous prêtons un beau talent d'amateur.

Plusieurs de ses peintures ont été gravées, ne serait-ce qu'une *Marie-Antoinette en prison*, interprétée par Keating d'après son tableau. Le 16 Avril 1795, Mme Danloux mentionne :

« Après-dîner, mon mari alla chez Mme de Bréhan et me dit que M. de Moustier lui avait fait espérer que la Révolution serait finie cette année. »

Le 30 Décembre 1795, il est question d'une mission dont aurait été chargé M. de Moustier, car beau-frère et belle-sœur sont des royalistes militants :

« M. de Montazet nous dit que M. de Moustier était envoyé par le gouvernement anglais à l'armée des Chouans avec soixante émigrés et beaucoup d'argent. On croyait qu'il n'allait là que pour sauver M. de Puisaye. Le soir, mon mari alla chez M. de Moustier qui lui confirma tout ce qu'on nous avait dit, excepté l'objet de sa mission. Mme de Bréhan partait avec lui, mais ils ignoraient le jour de leur départ. »

Le Comte de Moustier, qu'il appelle aussi M. du Moutier, n'a pas été bon prophète. Les événements n'ont pas tourné comme il l'avait prévu ; aussi, désespérant du succès des affaires de son parti et ayant encore quelque argent, il préfère aller en Allemagne « où le bon marché des denrées le fera vivre deux ans de plus qu'en Angleterre ».

Après avoir essayé de décider sans succès des dames anglaises à se faire peindre par Danloux, M. de Moustier ne veut pas s'éloigner du moins sans avoir son portrait et le 16 Juillet à 10 heures du matin, prenait la pose : « Mon mari fit son portrait ; il était fini à cinq heures ».

Le prix avait-il été fixé d'avance ? Ces portraits dits à quatre guinées et rapidement enlevés ne sont d'ailleurs pas les moins bons :

« 27 Juillet 1796 : Mon mari rentra à 11 heures. Il avait été chez Mme de Brehan, qui partait le lendemain avec M. de Moustier pour la Prusse. Ce dernier lui a donné quatre guinées pour son portrait, disant qu'il ne pouvait faire plus (1). »

(1) François-Elie, Comte puis Marquis de Moustier, 1751-1817, officier, puis ministre de France près de l'électeur de Trêves, ensuite aux Etats-Unis en 1787, et à Berlin en 1790, refusa en Septembre 1791 le ministère des affaires étrangères, mais accepta l'ambassade de Constantinople. Émigré, il ne cessa de négocier contre la France, où il ne rentra qu'en 1814.





VI

La Société créole. — L'Intendant Malouet. — Le Comte de Montlosier. — La carte de Saint-Domingue. — Le salon de Mme Digneron. — Le mariage de sa fille. — Portrait de famille. — Mme Digneron et sa sœur Mme de Lartigue. — Le mariage de Mlle Gilbert. — Les dédains de M. de Pressigny. — Mme de Pressigny critique Mme de Belloy. — Saint-Furcy boxé par Ferdinand Le Vassor. — La jolie porteuse d'eau. — Le petit de Fontanges. — Portrait du jeune de Vignier. — Mme Eulalie Morin fait celui de Mme de Vignier. — Les d'Osmond. — Le beau Dillon. — L'hôtel de J.-B. Hosten. — Le mariage de Pascalie Hosten et de Gabriel d'Arjuzon. — Rose Arnould. — Portrait en pied d'Hosten. — Le graveur Dickinson. — Mort dramatique d'Hosten. — La prison de Mme Boyd. — *Plaistow Lodge*. — Projet de séjour en Russie. — Le fou du Comte d'Artois. — Monsieur prend le titre de roi de France. — La miniature de Mme de Balbi. — Portraits et dessins politiques. — M. Du Theil. — Fragments du *Journal*. — Quiberon. — M. de Puisaye. — Charette. — Blessure de M. de Jumilhac. — Le désespoir de Mme du Quengo. — Portrait de M. de Gontaut Saint-Blancard. — Hésitation du Duc de Gloucester. — Voyage à Portsmouth. — Visites de Mesdames de Polastron et de l'Age. — L'expédition du Comte d'Artois. — L'île de Houat. — Le Duc de Bourbon et la Duthé. — Les portraits du Duc de Bourbon. — Bal chez M. de Charmilly. — Le mariage du Comte de Vaudreuil. — Sa préférence pour les usages français. — Son différend avec le Baron de Breteuil.

Entre tant de réfugiés venus échouer à Londres, les colons de Saint-Domingue y forment un groupe à part, la Société créole. La plupart d'origine française, fuient devant la révolte des nègres, l'incendie ou le pillage de leurs terres. Tous les historiens de la Révolution, Chateaubriand entre autres, ont parlé de ces émigrés relativement à leur aise, établis dans les quartiers de l'ouest, où il avait fini lui-même par se loger, « parmi les évêques, les familles de la Cour et les colons de la Martinique ».

Les négociants et les banquiers faisaient à ces transfuges des avances plutôt onéreuses, surtout à ceux dont les habitations n'avaient pas été trop dévastées; en somme les créoles

passaient pour les moins malheureux de tous. C'est auprès d'eux que Danloux va trouver ses modèles et le plus clair de ses ressources. Il n'est pas douteux que la Princesse de Craon, dont la fortune était à Saint-Domingue, ne lui en ait facilité l'accès.

Nous allons les voir défiler presque tous, Mme Digneron et ses enfants, Mme de Fontanges et son fils, les Gilbert, les d'Osmond, les Dillon, les de La Touche, les Le Vassor, le Comte de Montlosier, le Marquis de Fontenilles, MM. de Villeblanche, de Préval, de Charmilly, de La Ferronnays, Hosten, Mme Boyd, Mesdames de Montalembert et de Mornay, le Comte de Vaudreuil, M. d'Argout, le général Béhague, ancien gouverneur de la Martinique et nombre d'autres. On faisait de la politique un peu partout; on cherchait à se distraire aussi; chez Mme de Vignier on jouait l'opéra-comique et la comédie chez Mme de Serrant. Le Vicomte Walsh, dans ses *Souvenirs de l'Émigration,* a rappelé comment la noblesse française et la société créole s'étaient rassemblées autour de Portman ou de Manchester Square, quartier qu'il nomme le faubourg Saint-Germain de Londres. Ils ont, dit-il, leur chapelle à King Street, dont Monseigneur de Boisgelin a fait la dédicace, où le meilleur prédicateur est le Père Mandar, le premier aumônier l'abbé Bouret, et que Mesdames de Seisseval, de Certaines, de Grandval et de Sommery se chargent de décorer.

Des salons demeurent ouverts dans ce quartier *select,* et ceux de Mesdames de Belzunce, de Fitz-James, de Crussol, de Bouillé, de Mornay, de Vignier, de Montalembert, de Vaudreuil, tous fort courus, créent aux émigrés d'utiles distractions. Dans la plupart d'entre eux, chez la Princesse d'Hénin, chez Mme d'Osmond, chez Mme Digneron surtout, Malouet, par son mérite personnel, reste l'orateur écouté. Ancien Intendant de la Marine, député aux Etats-Généraux en même temps que propriétaire aux colonies, il personnifie ces « grands blancs » contre lesquels la révolution de Saint-Domingue s'est faite : Nous étions à Londres quatre-vingts propriétaires de première classe, a-t-il écrit, non sans une nuance d'orgueil, dans des *Mémoires* où il définit le rôle politique joué par lui pendant la Révolution.

Faut-il rappeler que Saint-Domingue ou Haïti, la plus riche des colonies à esclaves, était en 1795 l'objet, sinon des convoitises du gouvernement anglais, du moins de ses préoccupations? Les décrets de l'Assemblée Nationale avaient révolutionné le pays qui réclamait l'égalité comme en France. Si l'aristocratie foncière, en grande partie formée de représentants de la noblesse française, trouvant là l'occasion de placer ses fonds à gros intérêts et de pourvoir sa descendance, ne songeait qu'à étendre ses plantations pour fournir l'Europe de coton, de sucre et de café, une race de nègres énergique à laquelle se joignirent les mulâtres, s'était élevée qui réclamait l'abolition de l'esclavage. La révolte prit vite le caractère d'une lutte de race. Les noirs des campagnes égorgèrent les blancs : Ce fut un désastre! Après avoir mis femmes et enfants à l'abri, les colons échappés au massacre, s'efforçaient de sauver ce qui restait de leurs plantations; d'autres s'étant esquivés, travaillaient à mettre l'île sous la protection de l'Angleterre.

A son arrivée à Londres, Malouet (1) mené par Mgr d'Osmond évêque de Comminges, chez Burke le grand orateur anglais, utilisa de plus ses relations personnelles auprès

(1) Malouet (Pierre-Victor), né à Riom le 11 Février 1740, mort à Paris, le 7 Septembre 1814, partit pour Saint-Domingue en 1767, comme Sous-Commissaire de la Marine. Plus tard, Intendant de la Marine, Député du Tiers en 1789, il émigra après le 10 Août et sollicita l'honneur de défendre Louis XVI. En 1814, Malouet accepta le portefeuille de la Marine et mourut dans ces fonctions.

de Lord Grenville, Ministre des Affaires Étrangères et cousin de William Pitt, en lui amenant la députation de Saint-Domingue, chargée d'offrir au roi d'Angleterre le protectorat de la colonie. Malouet se trouvait ainsi son représentant quasi-officiel. Aussitôt la guerre déclarée entre la France et l'Angleterre, les principaux propriétaires déléguèrent M. de Fontenilles et l'évêque de Comminges pour l'instituer leur fondé de pouvoirs. En cette qualité et sans disposer de la souveraineté ni prendre d'engagement perpétuel, Malouet signa la mise en sequestre de Saint-Domingue sous la garde du gouvernement anglais : « Telle fut l'expression du traité passé entre Dundas (plus tard Lord Melville) alors Ministre des Colonies et moi, écrivait-il, en qualité de fondé de pouvoirs des colons de Saint-Domingue. »

La conversation suivante entre le diplomate Herman et M. de Préval est comme l'écho de cette situation délicate :

« Ces Messieurs ne doutent pas que l'île ne soit bientôt abandonnée par l'Angleterre. Si les colons, disait le premier, au lieu de se donner aux Anglais, s'étaient donnés aux Espagnols, ils seraient maintenant heureux et tranquilles... Les massacres survinrent, les colons demandèrent du secours au gouverneur qui fit répondre qu'il n'avait pas d'ordres... Sans plus attendre, ils envoyèrent Charmilly et Malouet pour offrir la colonie aux Anglais. Avant qu'ils n'arrivassent, Louis XVIII avait invité les colons à se donner à l'Espagne, mais celle-ci, apprenant leur arrivée en Angleterre, refusa tout accomodemment. Dans ce temps-là, ajoutait Herman, je fus chargé par le roi d'aller trouver Malouet pour le persuader de ne faire aucune démarche auprès du gouvernement anglais, sans rien en obtenir. Malouet me reçut d'une manière fort impertinente, et ne me demanda pas même par qui j'étais envoyé : Alors je lui prédis tous les maux qui sont arrivés à Saint-Domingue et je lui annonçai que la colonie serait perdue pour la France. »

Malouet s'humanisait pourtant lorsqu'on ne parlait plus politique. Il demeura chez la princesse d'Hénin pendant son séjour à Londres et les Danloux le rencontrèrent souvent dans le monde de l'Émigration. Il est mentionné certain soir que Mme Danloux a dîné chez Mme Digneron :

« A 10 heures, M. Malouet vint. Il quitta son air ministériel pour en prendre un plus gai qu'à l'ordinaire. A onze heures, il s'en alla avec Mme de Belloy (1) ».

Auprès de Malouet « courtois mais froid », Montlosier, « chaud mais distrait », fait aussi figure d'orateur et d'homme d'état dans ces salons où s'allient la politique et le plaisir : Réfugié dans les lettres, grand hôpital des émigrés, où j'avais une paillasse à côté de la sienne, a dit Châteaubriand, le Comte de Montlosier était avec Malouet et Lally, l'un des parleurs les plus écoutés. Le portrait qu'il en trace, non sans une pointe d'ironie, nous semble assez pittoresque : Féodalement libéral, Montlosier se montre à la fois aristocrate et démocrate, chaud partisan de l'indépendance en théorie et de l'esclavage en pratique ; gazetier de tourbières et de castels, accoucheur d'idées disparates, ce Pascal manqué lui fait l'effet d'un libéral expliquant la charte à travers une fenêtre gothique !

Quittons ces hauteurs pour revenir sur terre. Le salon de Mme Digneron, que le Vicomte Walsh cite, à plusieurs reprises, comme l'un des plus fréquentés de l'Émigration, est le meilleur des terrains pour placer la carte de Saint-Domingue que Danloux vient de faire paraître, à cause de la nombreuse société qui s'y rencontre. Un jour que

(1) Malouet dans ses *Mémoires* rappelle qu'à la suite d'une crise nerveuse amenée par les préoccupations de la mission politique qu'il avait assumée, il reçut les soins touchants de la Marquise de Belloy, devenue plus tard la seconde Mme Malouet.



Une amie de Mme Danloux.
Dessin au crayon du British Museum.



Portrait présumé de Mme Digneron et de sa fille au moment de s'embarquer.
Le tableau, attribué à Danloux, appartient à M. Pierquin.

Mme Danloux rend visite, elle trouve Mme de Montalembert, Mlle Gilbert et son frère, MM. Malouet, Hosten, de la Couë, le Duc de Tonnerre, le Vicomte d'Osmond, etc... On faisait la musique. Le 22 Mai, les Danloux y sont invités à dîner :

« Nous arrivâmes au moment où l'on allait se mettre à table. Il y avait Mme de Maugé — c'est une de ses voisines de Saint-Domingue — et plusieurs hommes. On ne parla que du massacre des jacobins dans différentes villes de France; cela ranima l'espoir de la contre-révolution. Je jouai aux échecs avec l'abbé Ordinaire, précepteur du petit Digneron. Il vint plusieurs personnes entre autres M. de Tréville qui annonça son départ pour Paris le lendemain, et se chargea de beaucoup de lettres que Mme Digneron lui donna. Mlle Digneron sortit ; elle paraissait fort triste mais j'ignorais le sujet de son chagrin. »

Peu de jours après, Mlle Larrivée donne à Mme Danloux la clef de cette tristesse et lui raconte que Mlle Digneron a grande envie de se marier, mais son père, resté aux colonies, refuse son consentement parce que celui qu'elle aime est un émigré, riche en France mais n'ayant rien pour le moment. Tout s'arrangera ; le jeune émigré, M. Gilbert de Pressigny continuera de faire sa cour, et un matin le petit de Fontanges annoncera à Danloux, en train de le peindre, que la jeune créole se marie à trois jours de là.

« 3 Juillet : Nous allâmes chez Mme Digneron. Je lui fis compliment sur le mariage de sa fille. Elle avait reçu une lettre de Saint-Domingue d'où son mari lui envoyait son consentement. Elle était parfaitement heureuse, car depuis dix-huit mois la mère et la fille désiraient ce mariage. »

Après avoir assisté le 7 Juillet à la noce, Mme Delaval et sa sœur viennent donner quelques détails :

« Elles dirent que cette pauvre petite personne avait été fort émue malgré qu'elle aimât son mari. Au déjeuner qui suivit, on avait chanté des couplets de circonstance. Mlle Gilbert leur annonça qu'elle se mariait aussi d'aujourd'hui en huit, et qu'elle épousait le Vicomte d'Osmond. C'est un bon parti pour elle comme personne, mais non pas comme fortune. »

Notons que cette dernière union ne tint qu'à un fil. Mlle Gilbert, un des meilleurs partis de la société créole, avait été fort remarquée par un jeune émigré de marque. Le 14 Juillet 1795, Mme Danloux est fixée par Hosten, qui revient de la cérémonie en racontant que les jeunes mariés semblent tristes et qu'il les croit mal assortis :

« Elle a fait une grande folie. Huit jours avant qu'elle ne se décide à épouser le Vicomte d'Osmond, quelqu'un demanda au Duc de Clermont-Tonnerre (1) qui l'avait autrefois recherchée en mariage, s'il y pensait toujours ? Il répondit qu'il n'avait jamais cessé d'y penser, mais qu'il ne croyait pas pouvoir se marier en ce moment. Si Mlle Gilbert voulait l'attendre, il donnait sa parole d'honneur de n'avoir pas d'autre femme. Il a 26 ans, cinquante mille écus de rente en France, est duc et pair. Tant d'avantages, fit observer M. Hosten, valaient bien la peine qu'on attendît, mais la jeune créole a été si pressée qu'elle a tout perdu car le Vicomte d'Osmond n'a pas un sou de bien en aucun pays, et son nom n'est pas la merveille du monde. »



Ensuite du mariage de sa fille, Mme Digneron veut toute sa famille groupée autour d'elle de la main de Danloux. Ils arrivent en bande à l'atelier, et c'est en admirant les peintures que la chose se décide :

(1) Le Duc de Clermont-Tonnerre épousa Mlle de Selon et n'eut pas de postérité.

« Mme Digneron engagea mon mari à faire son portrait et celui de ses enfants dans le même tableau. Les jeunes mariés paraissent très contents. »

Le 18 Juillet, on prend jour pour permettre au peintre de tracer l'esquisse dans son salon même de la riche créole :

« A trois heures, mon mari partit à l'avance pour aller dessiner Mme Digneron chez elle. A quatre heures je suivis avec Mlle Larrivée. Je trouvai Mme de Pressigny plus gaie que d'habitude. Après le dîner, je jouai aux échecs avec l'abbé Ordinaire et M. de Montlosier. Les nouveaux mariés d'Osmond vinrent. La jeune épouse paraissait déjà fort accoutumée à son nouvel état. »

Assez nombreuses sont les séances consacrées dans le courant d'Août aux études séparées de ce tableau d'ensemble demeuré inachevé. A l'une d'elles, pendant que posent Mme Digneron et son gendre, arrive sa sœur Mme de Lartigue :

« Elle vint avec sa petite-fille qui est fort jolie, mais ce qui me fit de la peine, c'est que sa mère, sans ménagement pour la pudeur, la mit presque nue pour nous montrer comme elle était bien faite. »

En parlant de ces dames, ne faut-il pas les voir dans une agréable toile donnée, non sans vraisemblance à Danloux et qui les représenterait se promenant sur le rivage au moment de quitter les îles? L'harmonieuse peinture, exécutée dans des tons très fins, rappelle assez celle du maître pour qu'on puisse la lui attribuer sans remords, et croire à quelque fantaisie de l'une d'elles. Bien des détails restaient à fixer encore au sujet de la toile familiale :

« A six heures, mon mari alla chez Mme Digneron pour faire prix avec elle de son tableau, et convenir des dimensions. Il revint à près de onze heures et me dit qu'elle s'était décidée pour la grandeur du portrait de l'abbé de Saint-Far. Comme il y avait quatre figures, ce devait être deux cents guinées, mais il le ferait pour cent quatre-vingts. »

Les tendances politiques de M. de Pressigny ne cadrent guère avec celles de son peintre : Un jour que Danloux, tout en l'attendant, donne quelques coups de pinceau :

« C'est un petit sot! écrit Mme Danloux. Mon mari travaillait au portrait du Duc de Bourbon. Ses habits étaient sur un mannequin. Il les regarda avec curiosité et cependant avec un air de mépris. Mon mari montra un dessin qui représentait l'Assemblée Constituante et dit : Ce sont ces gueux-là qui nous ont mis où nous sommes! M. de Pressigny ne répondit rien. Comme constitutionnel sans doute, la phrase ne lui plaisait pas. »

Aussi quand son modèle insinue à propos de la nouvelle Assemblée qu'elle va se composer mieux que l'autre, qu'il augure bien de ce qu'elle fera et qu'on ne reverra certainement pas l'ancien régime, c'est au tour de Danloux de rester silencieux. Il en va de même de la descente du Comte d'Artois sur l'opportunité de laquelle ils ne s'entendent pas. Un soir de Septembre, chez Mme Digneron, que l'on parle du prince et de ses projets :

« Comme mon mari se disait impatient de le savoir en Vendée, M. de Pressigny répondit à cela que l'expédition de Monsieur ne l'intéressait guère, et d'un air de commisération, ajouta qu'il désirait son retour immédiat, sans quoi le prince était sûr de périr. Il nous fit voir ainsi qu'il était constitutionnel et cachait son désir que Monsieur ne réussisse pas sous le voile de la crainte qu'il ne lui arrive un accident. »

Depuis son mariage, Mme de Pressigny se montre sévère pour l'entourage de sa mère. Mme de Belloy, qui montre un peu trop ses préférences, a surtout le privilège de l'exas-

pérer. Un matin qu'elle est en visite chez la Princesse de Craon, Mme Danloux apprend que la mère et la fille se sont séparées quelques jours auparavant :

« Cela me détermina à y aller. En arrivant, je n'y trouvai que M. de Pressigny, de La Jaille le fils et Saint-Furcy. Ces Messieurs me dirent que Mme Digneron était en affaires avec sa fille. J'attendis une demi-heure, enfin ces dames parurent. Je trouvai Mme Digneron fort changée. Mme de Pressigny étant partie je restai seule avec la mère; celle-ci me confia qu'il y a quelques jours, sa



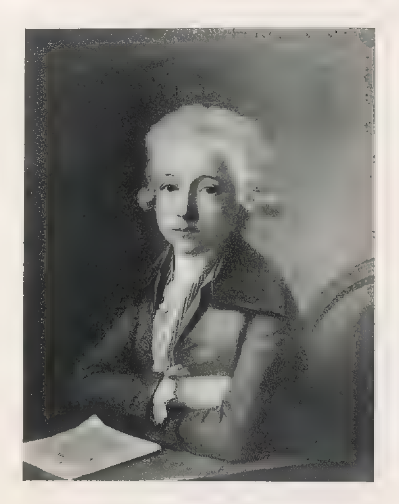
Mme de Pressigny discutant avec sa mère.
Dessin à l'encre de Chine, appartenant à M. Paul Cosson.

fille lui avait déclaré que tant qu'elle recevrait une certaine Mme de Belloy, elle n'y viendrait pas, sa société ne pouvant lui convenir, et qu'elle ait à opter entre sa fille et les gens qu'elle voit. Cela piqua la mère; elle ne doute pas que son gendre ne la pousse à s'éloigner d'elle. Ces dames venaient de faire la paix et de convenir qu'elles n'habiteraient plus la même maison, mais demeureraient assez près pour se voir tous les jours. »

Le 26 Janvier 1796, Mme de Pressigny vient à l'atelier pour son portrait :

« Mon mari lui donna séance. Elle nous parla de la querelle qu'elle avait avec sa mère et nous entretint de M. Malouet et de Mme de Belloy, disant que leur conduite était très... ; enfin sans eux, elle n'aurait jamais quitté sa mère... »

Notons de suite que la Marquise de Belloy, « femme digne d'attachement » suivant le mot de Chateaubriand, est devenue peu après Mme Malouet. A relever, par ailleurs, les récriminations de Mme Digneron en visite chez Mme Danloux, qui se plaint amèrement de l'ingratitude de sa fille ainsi que de Mme d'Osmond, restée trois semaines sans venir la voir, la sachant malade. Sur ces entrefaites, Mme de Pressigny arrive avec son mari et fait beaucoup de caresses à sa mère qui l'accueille plus froidement. Quand la séance est terminée, on monte à l'atelier et Mme d'Osmond, en regardant le tableau de famille fait pour Mme Digneron, recommande à Danloux de ne pas mettre trop d'intimité entre la mère et ses enfants parce qu'elle ne s'en souciait plus ! Elle s'en souciait en effet si peu que la toile ne fut jamais terminée ! Il n'en subsiste que des fragments. Le 2 Février, Mme Danloux trouve Mme Digneron au lit avec la fièvre :



Saint-Furcy.
Appartient à M. Paul Duvivier, à Bruxelles.

« Mme de Belloy y était. La conversation roula tout le temps sur les familles de Belloy et de Valicourt; cette dernière est celle de Mme de Pange. Mme de Belloy s'égaya fort sur le compte de chaque individu de ces deux familles. Ne voulant pas en dire mon sentiment, je m'en allai. »

Plus tard, en Mars, chez Mme de Pressigny :

« Je la trouvai occupée à faire la layette de son enfant. Elle avait de bonnes nouvelles de Saint-Domingue et son père commençait à faire du sucre. Sa belle-sœur, Mme d'Osmond, vint un moment. Elle était fort gaie quoique éloignée de son mari parti pour Saint-Domingue. M. de Pressigny venait d'apprendre que tous ses biens avaient été vendus en France, mais il n'en était pas plus triste... »

« Je l'amenai avec moi déjeuner à la maison. Ensuite mon mari lui donna séance. Pour l'égayer, nous lui dîmes mille folies. Sa belle-sœur, Mme d'Osmond survint. Elle n'était pas bien portante. Nous attribuâmes cela à sa grossesse : Elles se croient grosses du même terme. »



Les visites à l'atelier font partie des distractions de la jeunesse créole à laquelle Danloux enseigne le dessin et dont il fait le portrait à l'occasion. Un matin que Saint-Furcy arrive « trempé jusqu'aux os » avec l'abbé Ordinaire, et vient prendre sa leçon, il leur dit que sa maman, la veille, avait accompli un office bien triste, celui d'annoncer à Mme Gilbert de Voisins la mort de son mari, guillotiné il y a un an.

Ne faut-il pas voir Saint-Furcy dans la délicate image d'adolescent aux yeux noirs, un cahier de travail sous les yeux ? Il était pourtant bien diable puisqu'il provoquait cette remarque de Mme Danloux : Saint-Furcy vint, mon mari lui donna séance. Il ne se tenait pas du tout!

Saint-Furcy est le camarade d'études de Ferdinand Le Vassor dont nous avons vu Danloux faire le portrait l'année précédente aux côtés de sa sœur Aimée. Ce sont de jeunes coqs qui ne s'accordent pas toujours, dissentiments passagers qui les amènent sur le terrain pour en découdre. Voici ce que conte à ce sujet Mme Danloux au retour d'une soirée passée chez Mme Digneron :

« Nous rencontrâmes Mesdames de Montalembert qui y logent pour quelques jours. Je les trouvai très aimables. Mme Digneron me raconta que Saint-Furcy s'était battu avec Ferdinand. Hier, ils se sont pris de querelle pour une bagatelle et se sont donné rendez-vous aujourd'hui à quatre heures ayant pour second le petit de Gaucourt. Chacun des champions se hâta de finir son devoir et se rendit sur le pré. Là, ils se boxèrent, mais Saint-Furcy, quoique le plus gras, était le moins fort et fut battu. Il rentra chez sa mère avec la moitié du visage meurtri. Comme il n'avait pas de mal réel, nous en rîmes beaucoup. »

Très sportive, très anglaise surtout la rencontre et qui n'empêcha pas, à peu de jours de là, Ferdinand d'adresser à la sœur de son adversaire une épître enflammée :

« Mme de Pressigny me fit lire une lettre de Ferdinand Le Vassor, dans laquelle ce bonhomme de quinze ans lui fait une déclaration d'amour en fort bons termes. La lettre était charmante. »

Le Vicomte Walsh (1) a parlé de Saint-Furcy à propos d'émigrés obligés de quitter leur château des environs de Cherbourg pour chercher asile, à Jersey d'abord, et s'installer ensuite dans le quartier de Portman Square. Mme la Comtesse de Bl... ayant perdu son mari, était tombée dans la dernière misère. Après avoir vendu diamants et parures, puis les boîtes en or et les cachets armoriés, elle vint se réfugier du côté de Primerose Hill avec sa fille. Pour faire subsister sa mère, la belle Antoinette était réduite à porter des seaux d'eau reliés par une sangle. Envoyé à la recherche de ces dames dont on n'entendait plus parler, Saint-Furcy la rencontra dans cet accoutrement et se fit conduire auprès de la comtesse dans sa pauvre chambre sans rideaux :

« Tous les miens, dit M. de Saint-Furcy, en s'inclinant devant une si profonde infortune, s'inquiètent de vous. Une affreuse nouvelle nous avait tous contristés et j'ai été envoyé par ma famille pour savoir ce qu'était devenue Mlle Antoinette ? — Ce qu'elle est devenue, Monsieur, un ange. Elle s'est faite porteuse d'eau pour nourrir sa mère ! »

Saint-Furcy, en la voyant rougissante, lui demanda de se présenter à sa famille dans le costume sous lequel elle restait toujours distinguée et qui devait être son vrai titre de gloire. Le vicomte ajoute que la sangle, le cercle et les seaux de Mlle Antoinette de Bl... existent encore, avec une inscription commémorative, dans un établissement de charité des environs de Primerose.

Saint-Furcy était le neveu de Mesdames de Mornay, belles et charmantes créoles qui savaient répandre un charme infini sur les heures d'exil. Le vicomte, qui cite parmi les habitués de ce salon César et Auguste de Choiseul, M. de Clermont-Lodève, le Chevalier O'Shiel et autres émigrés, ajoute que les bouts-rimés y étaient fort à la mode :

(1) *Souvenirs de cinquante ans*, par le Vicomte Walsh, Paris, 1845, in-8.

« J'ai vu le Chevalier de Panat y lancer ses traits piquants, que la bonne Mme de Mornay réprimait toujours, et deux ou trois fois Rivarol aiguiser ses épigrammes, et Delille dire ses bout-rimés. »

Danloux rend à merveille les figures mobiles d'adolescents aux contours indécis dans leur grâce naïve; Ferdinand Le Vassor, Saint-Furcy, le jeune de Vignier, le petit de Fontanges, d'autres sans doute ont dû contenir un moment la vivacité de leur âge pour permettre à ses pinceaux de fixer leurs traits :

« Mon mari commença le portrait du petit de Fontanges en buste. Il resta jusqu'à midi. La mère et les tantes vinrent. Elles sont de Saint-Domingue. Le petit nous dit qu'il allait partir avec son père pour se mettre au service du roi d'Espagne. »

L'artiste y travaille toute la matinée en attendant M. du Theil, et le 9 Juillet, Mme de Fontanges passait à l'atelier prévenir qu'elle enverrait chercher le lendemain le portrait de son fils. Retrouvé chez le Marquis de Fontanges, qui le savait exécuté en Angleterre durant l'Emigration et l'attribuait à un anglais, sort réservé à beaucoup de peintures de Danloux; en le nettoyant, on a retrouvé date et signature.

En 1795, Hyacinthe de Fontanges pouvait avoir environ douze ans quand Danloux l'a peint sortant du manège, la cravache sous le bras; le costume est noir, le col rabattu et le feutre posé en arrière. La juvénile figure encadrée de longs cheveux bouclés eut beaucoup de succès. Une après-dînée d'Août que les Danloux sont auprès de Mme Digneron, « Mme de Vignier fit à mon mari beaucoup d'éloges du portrait du petit de Fontanges et parut désirer celui de sa fille, mais il n'y eut rien de décidé ».



Ce nom nous amène à parler de la famille de Vigné ou de Vignier, propriétaire à Saint-Domingue d'importants domaines et qui faisait alors certaine figure à Londres. Mme de Boigne la cite parmi les moins éprouvées d'entre les créoles. Une certaine Mme de Vignier, dit-elle, était la plus riche. Elle tenait une espèce d'état, appelait le Duc de Bourbon, *le voisin* parce qu'il demeurait dans sa rue, et se montrait suffisamment vulgaire pour le mettre à l'aise. C'est la même Mme de Vignier qui répondait à un anglais lui demandant si elle était créole? Oui, Monsieur, et des bonnes, car je roule! parole que celui-ci dut se faire expliquer :

« Sa fille, très jolie et très aimable, était l'objet des prétentions de tout ce que l'Emigration comptait de plus distingué, mais elle fit la difficile, les moulins des habitations cessèrent de rouler et Mlle de Vignier fut trop heureuse d'épouser le consul d'Angleterre à Hambourg. Mlle de La Touche et Mlle de Kersaint, riches de biens à la Martinique, furent plus avisées; l'une devint la Duchesse de Fitz-James et l'autre épousa le Duc de Duras. »

(1) Fontanges (Hyacinthe, comte de), né à Saint-Domingue le 27 Décembre 1783, fils de François de Fontanges, général-gouverneur de Saint-Domingue, et de Caroline Lefebvre, fut emmené en Angleterre par sa mère et sa tante, la Chanoinesse de Fontanges. Il y séjourna jusqu'à l'âge de 12 ans, puis accompagna son père en Espagne où il entra dans la Maison du roi. Passé au service du roi de Hollande en 1806, il entra dans l'armée française et fit les campagnes de l'Empire. Colonel du 55e de ligne, il est mort à Saint-Sébastien le 26 Octobre 1826.



Saint-Furcy lutinant son précepteur.
Album de Mlles de La Filolie.

Mme de Vignier (1) avait un fils et une fille; tous deux ont été peints par Danloux. En Février 1796, à la veille de donner un grand concert, Mme de Vignier fait prier Danloux de lui envoyer le portrait de son fils afin de le montrer à ses invités, et le 20 du même mois, nous voyons la Princesse de Craon, son amie, remettre à Mme Danloux de sa part 17 guinées en paiement. Ne faut-il pas le reconnaître dans ce jeune homme à l'air sympathique, accoudé aux barreaux d'une chaise et si heureusement campé? Rarement l'artiste s'est montré plus en forme, plus heureux dans ses emprunts à l'école anglaise que dans ce portrait. Distinction, couleur, largeur du coup de pinceau, toutes ses qualités s'y retrouvent. Conscient de la réussite, c'est avec satisfaction, n'en doutons pas, qu'il dut inscrire sur la partie claire du fond : *H. P. Danloux facbat 1796.*

Le portrait de la sœur, commencé la même année, fut interrompu pour une cause ignorée, un voyage peut-être, et Danloux ne put le reprendre que le 5 Juillet 1797 : « Je reviens travailler au portrait de Mlle de Vignier. Je peins le chapeau et le fond, a-t-il noté; M. de Villeblanche, me conseille de le finir, car il est possible que sa mère reçoive de mauvaises nouvelles de Saint-Domingue, son frère ayant une affaire pour laquelle il a dû se battre... » Craintes vaines; terminé à quelques touches près, Mme de Vignier envoyait son nègre avec 17 livres st., prendre le portrait de sa fille.



Le petit de Villeblanche et son précepteur.
Croquis au crayon noir.

L'image devait être charmante, comme l'original du reste, puisqu'elle passait pour la plus jolie des filles à marier du temps. Copiée en miniature par Ferrières pour Mme de Craon, c'est la princesse elle-même qui lui porta le tableau à copier et Danloux qui alla le chercher :

« Je vais chez M. Ferrières pour le portrait de Mlle de Vignier et je prends un fiacre pour le reporter chez elle. J'y vois toute la maison en déroute. Tout y était sans dessus dessous. On ne s'y occupait que d'organiser bal et comédie. La mère souffrait dans son lit, mais la volonté de sa fille, dirigée par deux ou trois freluquets, avait prévalu. »

(1) M. José San Jurjo de Arellano, arrière petit-fils de Mme de Vignier s'est défait du portrait de jeune homme, maintenant à M. Ernest May, mais il a conservé les portraits de ses grands-parents. D'après lui, le jeune de Vignier serait le frère cadet de son aïeul, et non son fils?



Le petit de Fontanges.
Collection de Mme Regnault de La Motte, née de Fontanges.

Le Vicomte Walsh confirme les fêtes nombreuses qui se donnaient dans cette famille animée : « On y jouait l'opéra-comique et la gracieuse fille de la maison chantait comme M[me] Saint-Aubin ».

M[me] de Vignier, si plaisamment mise en scène par M[me] de Boigne, semble bien celle dont le portrait se conserve chez ses descendants? Vêtue comme les beautés du temps, elle apparait drapée à l'antique d'une sorte de *peplum* que retient seule une agrafe précieuse. L'apparence extérieure de cette femme un peu vulgaire n'y contredit pas. La peinture n'est pas de Danloux, mais de M[me] Morin, une élève de Lethière, son ami. Nous n'aurions pas songé à la reproduire, malgré sa forte exécution, si nous n'en trouvions pour ainsi dire la genèse dans le *Journal* de l'artiste (1).

A la date du 29 Janvier 1796, M[me] Danloux raconte qu'il vint chez eux un M. Morin qui arrivait de Paris :

« Il nous apportait une lettre de M. Lethière, peintre d'histoire que nous avons connu à Rome, et qui, depuis la Révolution, est toujours resté à Paris... Nous engageâmes M. Morin à venir le même soir prendre le thé avec nous...

« Enfin notre parisien arriva. C'est un jeune homme assez bien de figure, mais qui veut se donner la tournure d'un roué de qualité, ce qui ne lui va pas du tout. Il nous dit qu'il était marié, qu'il avait laissé sa femme à Paris, qu'elle avait du talent pour la peinture et faisait aussi la miniature. Il nous montra son portrait par elle-même. C'était très joli! M. Morin nous fit entendre qu'il avait de l'argent; fils d'un négociant de Nantes, depuis huit ans il est au service du roi de Danemark, s'est fait naturaliser danois, et comme tel entre en France et en sort facilement. »

La femme de ce négociant, M[me] Eulalie Morin (2), l'auteur du beau portrait de M[me] de Vignier, l'a daté de l'An VI (1798). Exécuté, selon toute apparence, au cours du séjour que M. et M[me] de Vignier firent à Paris vers cette époque, il fut exposé au Salon du Louvre la même année. De retour de ce voyage en Juin 1800, nous verrons M. de Vignier, son mari, poser à Londres pour son portrait. Danloux nous le montre distingué, de physionomie agréable et sympathique, sous un soupçon de poudre. Il revient de Paris et raconte avoir étudié la peinture chez De Marne :

« Il a vu souvent M. Morin, qui est ruiné par les saisies faites chez lui de marchandises anglaises : M[me] Morin est très aimable. »



Quand elle s'appelait encore Adèle d'Osmond, M[me] de Boigne a-t-elle également posé devant notre peintre? Sûrement il dut la croiser dans le monde. Du moins eut-elle sa miniature de la main d'Isabey. Chateaubriand la cite comme une des plus agréables

(1) Ce portrait appartient à M. José San Jurjo de Arellano. Mariée une première fois par procuration, nous dit-il, au Comte de Montesson qui mourut avant de venir la rejoindre, son aïeule possédait de grands domaines à Saint-Domingue, et avait épousé M. de Vignier, d'origine suisse.

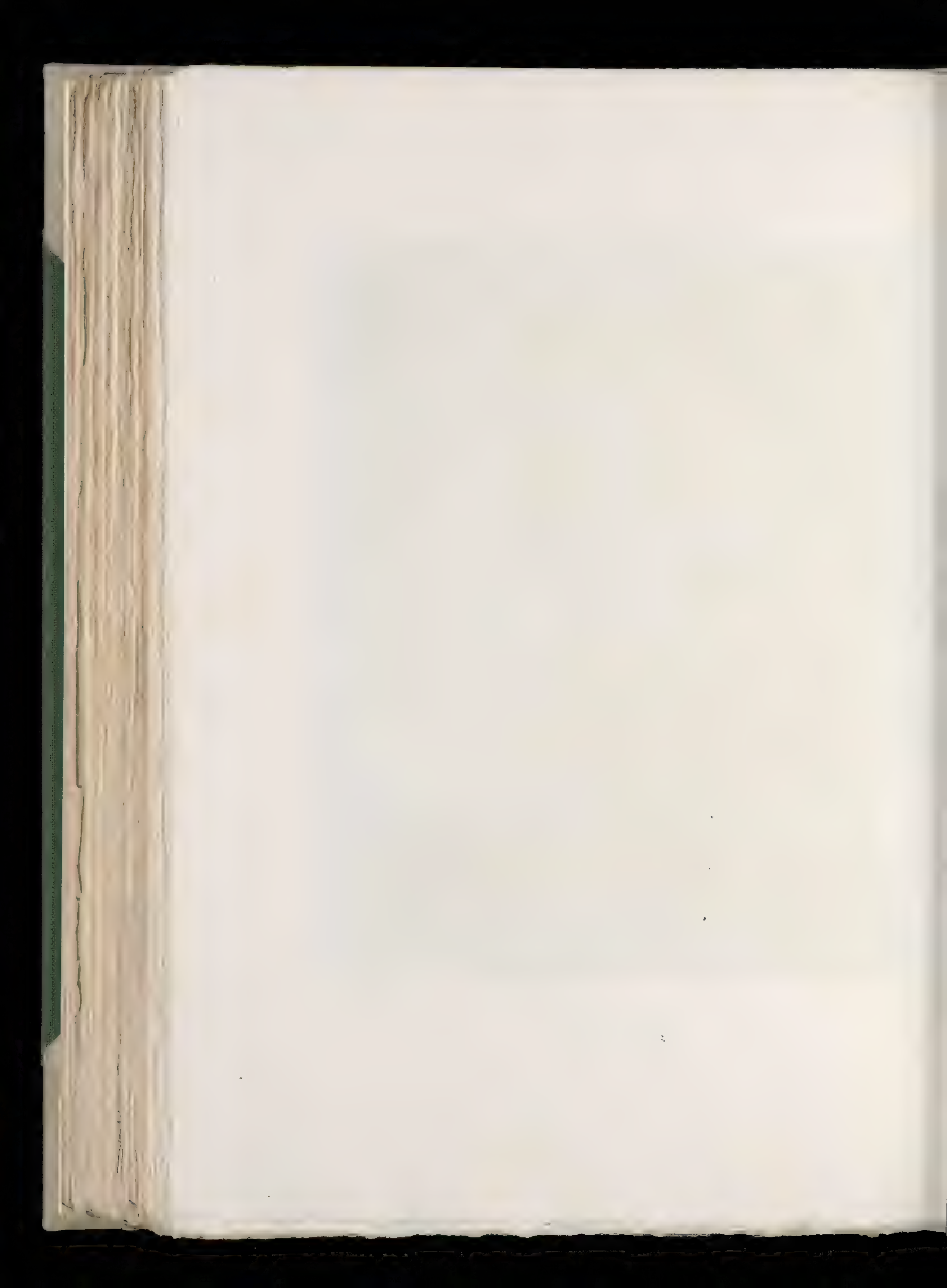
(2) M[me] Eulalie Morin, née Cornillaud, de Nantes, élève de Lethière. — *Salon* de 1798 : *Portrait de femme.* — *Salon* de 1799 : *Portraits de femmes.* — *Salon* de 1800 : *Miniatures*, etc... (*Dictionnaire des artistes de l'Ecole Française*, par E. Bellier de la Chavignerie).



Cliché Moreau Frères.

LE JEUNE DE VIGNIER

Collection de M. Ernest May.



françaises de l'ouest *(West-End)*, « le quartier des félicités exilées, aimable, spirituelle, extrêmement jolie et la plus jeune de toutes ». Fort éprouvés par les révolutions de France et de Saint-Domingue, les d'Osmond ne passaient pas pour pouvoir s'offrir des peintures de luxe et l'on sait qu'il ne fallut rien moins que le mariage de leur fille pour les remettre à flot. Plusieurs alliances les rattachaient à la société anglaise. Le Marquis d'Osmond, l'ancien chambellan du Duc d'Orléans-Montesson avait épousé une Dillon, des Roscommon d'Irlande. Par suite de leur parenté avec Sir John Legard, ils reçurent en 1792 l'hospitalité dans son manoir du Yorkshire et Mme de Boigne rappelle qu'au cours d'un voyage, la première personne qu'ils rencontrèrent sur la jetée de Brighton fut leur cousine, Mrs Fitz-Herbert, la grande passion du Prince de Galles.

Quant au frère cadet du marquis, le Vicomte d'Osmond que nous avons vu conduire à l'autel Mlle Gilbert, son nom revient souvent, ainsi que celui de sa femme, sous la plume de Mme Danloux qui la rencontre dans le monde créole en compagnie de Mme de Pressigny. Elle trouve la vicomtesse fort gaie malgré le départ de son mari pour Saint-Domingue. Ces dames s'étant donné rendez-vous devant elle au bal de la Comtesse Dillon, Mme Danloux remarque qu'il est bien ridicule aux émigrés de donner des bals !

La famille Dillon est l'une des plus en vue de l'Emigration. Mme de la Tour-du-Pin Gouvernet, née Lucy Dillon (1) nous a laissé sur toute cette famille, qui était la sienne, d'intéressants détails. Son père, Arthur Dillon, colonel du régiment de ce nom au service de la France, l'eut d'un premier mariage avec Lucy de Rothe, sa cousine. La sœur du colonel, Francès Dillon, femme de Sir William Jerningham, est la même qui accueillait Danloux à sa résidence de Cossey.

De son second mariage avec la Comtesse de La Touche, veuve d'un officier de marine et mère d'Alexandre et de Betsy de La Touche, plus tard Duchesse de Fitz-James, Arthur Dillon aura une fille qui deviendra la femme du général Bertrand.

Le frère d'Arthur, Edward Dillon, surnommé le beau Dillon, gentilhomme de la chambre du Comte d'Artois, émigra en même temps que lui, et commanda un régiment à l'armée de Condé. Après la campagne, il s'installa à Londres où Danloux fit son portrait, exposé en 1794 à la *Royal Academy*. N'allons pas plus loin; l'énumération de tous les Dillon nous entraînerait en dehors de notre sujet.



Hosten, riche colon de Saint-Domingue, nous parait l'une des notabilités de cette société créole et non la moins originale. Bourru peut-être mais bienfaisant, c'est un brave homme en somme, que Danloux aurait mauvaise grâce à regretter d'avoir connu car il fut son obligé dans des moments difficiles. Un heureux concours de circonstances nous ayant fait retrouver son portrait chez son arrière-petite-fille, Mme la Comtesse Caroline

(1) La Comtesse de la Tour-du-Pin Gouvernet, Henriette-Lucy Dillon, est née à Paris le 27 Février 1770. Elle épousa à Montfermeil le 21 Mai 1787, Frédéric-Séraphin Comte de Gouvernet, capitaine de cavalerie, et mourut à Pise le 2 Avril 1853.

d'Arjuzon, nous sommes à même, grâce à la brochure écrite par elle sur son ancêtre, *Une victime de la Révolution de Saint-Domingue,* de préciser à son sujet.



M. de Vignier.
Appartient à M. San Jurjo de Arellano.

Jean-Baptiste Hosten, capitaine de la compagnie des dragons mulâtres de la milice de Port-au-Prince, appartenait à une ancienne famille du Bordelais. Fils d'un banquier qu'on appelait *le grand Hosten,* fort bel homme lui-même, il était parti de bonne heure

pour les colonies. Sur le point de s'y marier, son cousin Pierre Hosten, ancien trésorier de la Marine, pour témoigner sa satisfaction de lui voir épouser M[lle] de Merceron, donna



Madame de Vignier par M[me] Morin.
Chez M. San Jurjo de Arellano.

à Jean-Baptiste une « habitation » sur la paroisse de l'Arcahaye avec plantations de caféiers, cannes à sucre, magasins de tafia, le tout d'un grand produit. Actif, intelligent, Hosten fit prospérer son domaine qui, dans les bonnes années, rapportait jusqu'à

250.000 livres. De son mariage naquit une fille, Pascalie, mais le climat brûlant de Saint-Domingue ne convenant pas à sa jeune femme, Hosten n'hésita pas à tout sacrifier pour l'arracher à une mort certaine, et confiant la gestion de ses affaires à son frère cadet, s'embarqua pour la France.

D'abord officier, il abandonne bientôt la carrière militaire pour venir habiter Paris et se rendre acquéreur de terrains rue Saint-Georges, dont le quartier commençait à se construire. Il y fait bâtir quinze maisons sur les plans du célèbre Le Doux en se réservant la plus belle : Chevaux, voitures, dîners, fêtes, l'existence menée par le jeune ménage créole était plutôt luxueuse, quand survint la Révolution. Le décret du 28 Mars 1790 qui appelait les hommes de couleur à partager les droits politiques jusqu'alors réservés aux seuls blancs, déchaîne la révolte aux Antilles. Les nègres se soulèvent en masse et brûlent les habitations; Hosten prend le parti d'aller passer un an à Saint-Domingue pour essayer de rétablir ses affaires, laissant à Paris sa femme et sa fille Pascalie, grande et belle personne, intelligente et douée d'énergie comme son père.

Trop opulente était leur demeure pour l'époque. Malgré le petit cercle d'intimes dont s'entoure la citoyenne Hosten, la Comtesse de Beaufort, la Marquise de Pompignan, la Vicomtesse de Beauharnais née Tascher de la Pagerie, Mme de Lamothe-Hosten et M. d'Eprémesnil, ex-député à la Constituante, la maison est signalée comme un foyer d'intrigues et de conspirations royalistes; le comité de sûreté générale donne l'ordre de perquisitionner et Mme Hosten, accusée d'intelligences avec son mari « présumé émigré » est arrêtée et transférée à Port-Libre (1).

C'est là que Pascalie Hosten, en allant visiter sa mère, rencontra un jeune prisonnier, ex-receveur général des finances de Picardie, Gabriel d'Arjuzon, accusé entre autre chose « de manquer de confiance envers les sans-culottes ». On voit d'ici le frais roman qui s'ébauche à travers les grilles de la Terreur et jette comme un rayon sur les tristesses du temps : « Nous apprîmes à nous connaître davantage, a écrit M. d'Arjuzon; Mlle Hosten me traita avec amitié, et je fus à même d'apprécier ses vertus, son naturel charmant et ses talents sans prétention : Dès lors, ma destinée était fixée... »

Eloignée de sa mère, Mlle Hosten trouvait un refuge chez sa cousine de Lamothe-Hosten, pendant que M. d'Arjuzon restait gardé à vue dans son hôtel de la rue d'Aguesseau; mais avec l'année 1795, les communications reprirent et M. Hosten put recevoir des nouvelles de sa femme et de sa fille, désireuses d'obtenir son consentement à l'union projetée. Entre-temps, après avoir essayé de défendre ses plantations et ses usines de Saint-Domingue contre les révoltés, le créole revenait en Angleterre :

> « La situation n'étant plus tenable dans ce malheureux pays, écrivait-il à sa femme, je me décide à partir pour Londres avec d'autres colons. Nous irons demander aide et protection à l'Angleterre qui s'est engagée à nous prêter main-forte contre ces hordes de brigands... »

Hosten faisait donc partie de la députation de riches propriétaires venus, Malouet à leur tête, traiter avec le ministère anglais. Très actif, il figura de suite à Londres parmi les plus notables des émigrés. Les rapports n'étaient pas toujours faciles entre l'autoritaire Malouet, très jaloux de sa mission, et le passionné qu'il était. Constatons-le par

(1) L'ancien couvent de Port-Royal.

un billet de Malouet en réponse à une lettre de M. de Montalembert se plaignant que les colons ne fussent pas protégés ; nous en détacherons seulement cette phrase : « ... Appeler les habitans pour se défendre eux-mêmes, lorsqu'ils ont ici un deffenseur né dont le desir et le rolle unique est de veiller aux intérêts de la propriété et des propriétaires, est un acte de zèle dont je ne peux concevoir les motifs, mais quels qu'ils soient, ils ne peuvent qu'être désobligeans pour moi et dangereux pour les parties intéressées. » Sûrement, en écrivant cette lettre, tirée des papiers d'Hosten, Malouet avait dû revêtir son air ministériel.

En relations avec ce que la société créole comptait d'important, Hosten allait partout, chez M[me] de Montalembert, chez M. de Charmilly, chez Mesdames d'Osmond, de Vignier, Digneron, et voilà comment l'artiste le rencontra maintes fois dans le cours de l'été de 1795. Un certain soir de la fin de Mai qu'il voit Danloux dessiner, comme en se jouant, le portrait de cette dernière et celui de son ami O'Shiel, l'occasion lui semble bonne d'avoir aussi le sien. De retour chez lui, Danloux raconte à sa femme que M. Hosten lui a demandé de faire son portrait en pied, mais lui a déclaré ne pouvoir y mettre plus de vingt-cinq louis. Il y avait consenti quoique le prix fût de cinquante. Pour causer de ce projet le peintre, flatté de travailler pour un homme qui partage ses sentiments royalistes, se rend à son domicile :

« Mon mari rentra à dix heures et me dit que M. Hosten lui avait montré les lettres de sa femme et de sa fille qui sont en France. Il paraît qu'elles ont toutes deux de grands torts envers lui. Il idolâtrait sa fille qui s'est mariée sans son consentement; aussi veut-il être peint dans le moment où il reçoit la lettre qui lui apprend le mariage. Il dit aussi qu'il venait de leur envoyer cinq mille louis en or par M. de Tréville. »

Le père ne se montrait pas autrement fâché, comme on le voit, d'un engagement d'ailleurs excellent; de simples fiançailles au surplus puisque le mariage n'eut lieu que le 18 Avril de l'année suivante :

« A six heures et demie, note le 15 Juin 1795, Danloux qui a repris la plume en l'absence de sa femme, M. Hosten qui veut être peint à la lumière, est venu me chercher pour aller chez Argand, marchand de lampes, Bruton Street, en acheter une. Il me dit qu'il avait entretenu M[me] de Nauzières pendant trois semaines; que c'était une... ; qu'elle avait manqué sa fortune depuis six mois qu'elle vit avec un M. Atkinson, fort riche et fort dissipateur. M. Hosten me parla de sa maison de Paris qu'il a fait bâtir par Le Doux, et que ce Le Doux l'a volé : C'était un fripon fieffé. Son salon lui coûtait plus de soixante mille francs, tant en glaces qu'en marbres, bronzes et meubles. Il avait employé les meilleurs artistes. Celui dont il se louait le plus était Robert.

16 Juin : « M. Hosten envoya chercher la boîte à couleurs pour commencer ce soir l'esquisse de son portrait dans son cabinet... J'allai chez lui et je le plaçai éclairé par une lampe et dans l'attitude de l'indignation qu'il éprouva en lisant la lettre de sa fille lui annonçant son mariage.

« L'après-midi, écrit-il trois jours après, j'allai chez M. Hosten. J'y finis l'esquisse. Il me fit l'effet d'un parvenu qui ne manque pas d'esprit mais qui perd la mesure à chaque instant... »

« Sa physionomie n'est pas banale, ainsi que le dit M[lle] d'Arjuzon de son aïeul. C'est un homme de haute taille, au corps souple et vigoureux, à la mine hautaine; la bouche aux fermes contours, les lèvres serrées, indiquent l'énergie et la volonté. Fort homme du monde d'ailleurs, beau cavalier, grand amateur de sport, maître de maison accompli, très généreux et même prodigue... »

L'impression produite par le tableau de Danloux ne dément pas cette description, à compléter toutefois par la mention de sa longue redingote et de la culotte collante



J.-B. Hosten.
Appartient au général Danloux.

terminée par les demi-bottes du cavalier, le tout sous l'éclairage réclamé qui frappe le corps en laissant la figure dans la pénombre, ce qui lui donne quelque chose de fantastique...

Les derniers jours de Juin sont consacrés au tracé sur la toile, achetée chez Poole,



Jean-Baptiste Hosten

Collection de Mme la Comtesse Caroline d'Arjuzon.





Mme Boyd en prison.
Appartient à Mme la Baronne de Férussac.

de la figure que l'artiste s'applique à peindre tout le mois de Juillet. Le 14, Hosten, qui arrive de la noce du Vicomte d'Osmond ne peut lui donner qu'une heure. Les jours suivants Danloux, fort occupé, l'intercale entre la séance de Mlle Talma et celle de M. de Saint-Blancard. Dans le courant d'Août, la toile est transportée chez lui afin qu'il

puisse juger mieux de l'effet de lumière exigé par son client, ce qui motive pour Danloux de continuelles allées et venues.



Ouvrons ici une parenthèse. Elle est motivée par un billet trouvé dans les papiers d'Hosten, appuyé de certains passages du *Journal* qui semblent donner la clef de la plus charmante des œuvres exécutées à Londres avec la discrétion qu'elle comportait. Ce billet est signé de Peltier le pamphlétaire, en correspondance journalière avec Paris.

A M. Hosten, Grenier's Hotel

« Je pense, mon cher richard, que vous ne trouverez pas mauvais qu'un pauvre diable bien gueux, qui a journellement du papier à acheter et des ouvriers à payer, vous prie de vouloir bien remettre à son commis, pour le volume relié de sa *Correspondance*, une guinée et demie, et pour l'abonnement d'un an au *Tableau de l'Europe*, trois guinées... Je puis faire donner de vos nouvelles à *Rose* par le courrier d'aujourd'hui, si vous voulez. »

La Rose dont le nom se rencontre ici, Rose Arnould était l'amie, disons le mot, la maîtresse d'Hosten ; elle demeurait rue Chantereine, dans une des maisons du riche créole et fut accusée de *royalisme* pendant la Révolution. La personne qui veut bien nous donner ces détails ajoute que Mme Hosten n'ignorait pas cette liaison et voyait même « la bonne amie » de son mari, habitudes courantes fort admises alors. Or Rose Arnould avait une fille de lui, portant le même prénom que sa mère, et qui lui amena l'enfant à Londres quand elle le sût revenu des colonies.

Le 1er Mai, ayant à lui parler, Danloux raconte à sa femme avoir trouvé l'excellent Hosten, installé depuis quelques jours à l'hôtel parce qu'il a prêté sa demeure à une dame venue de Paris :

« Nous ne pûmes concevoir comment il avait quitté sa maison de Fitzroy Square, qui est très jolie, et d'ailleurs lui appartient ? Il donna à entendre qu'il l'avait laissée à son ancienne maîtresse, qui y logeait, dont il a un enfant, et que cela le gênait beaucoup. »

Rose Arnould est donc à Londres, dans la propre maison d'Hosten où Danloux a fait transporter sa boîte à couleurs pour continuer le portrait en pied et y exécuter tel autre travail en parfaite tranquillité :

« Il me dit à son retour, notera Mme Danloux, qu'il avait été avec M. Hosten, Mlle Arnould et sa fille à Hammersmith et qu'ils n'en sont revenus que pour dîner. »

Pourquoi ne pas voir dans les nombreuses entrevues qu'eut alors Danloux avec Hosten, l'occasion toute indiquée pour ce dernier d'utiliser le talent si séduisant de son peintre en lui demandant l'image de l'intéressante Rose?

Le charmant portrait de fillette, conservé de tout temps dans la famille d'Arjuzon, et dont la personnalité semblait disparue, représenterait donc, d'après nous, la fille naturelle du grand Hosten, à la tête d'un charme imprévu, aux cheveux indociles,



Rose Arnould

Collection de M. le Comte d'Arjuzon.



à la physionomie mutine? Il n'est point de plus agréable morceau dans l'œuvre de Danloux.



Quoiqu'il rentre un jour à la maison « bien mécontent de ce M. Hosten qui n'a jamais que des choses désagréables à dire », n'y voyons qu'un nuage passager, car l'artiste va pouvoir apprécier bientôt tout ce qu'a de généreux son caractère. Les Greenwood sont alors en faillite et le séjour chez eux devient pénible aux Danloux; aussi n'ont-ils qu'une idée, celle de déménager. Ils ont vu dans Charles Street une maison qui leur convient, mais pour la retenir, liquider leur arriéré et s'installer à nouveau, il faut de l'argent. Après diverses tentatives d'emprunt chez Thélusson, demeurées infructueuses ainsi qu'auprès de M. Le Vassor, ils songent à l'opulent colon de Saint-Domingue :

« Nous allâmes tous deux chez M. Hosten qui, de la meilleure grâce du monde, donna à mon mari un billet pour aller toucher chez son banquier la somme qui nous était nécessaire. En sortant, nous passâmes chez M. Digby, Charles Street n° 11, Middlesex Hospital, lui dire que nous prendrions la maison. »

Non content de posséder son portrait peint, Hosten désira l'avoir gravé afin d'en distribuer les épreuves à ses amis. Danloux lui recommande Dickinson, un graveur de talent et ils se rendent ensemble à Hammersmith pour convenir du prix. Les soixante-cinq guinées réclamées semblèrent un peu exagérées à Hosten qui n'en offrait que soixante, aussi n'est-ce qu'en Mars 1796 que l'on s'entendit. Danloux surveilla l'exécution de cette planche, mélange de lavis et de manière noire qui a parfaitement reproduit la toile et son bizarre effet de lumière; le 8 Mai, Dickinson apportait la première épreuve et Danloux lui remettait les 30 guinées, complément du prix convenu.

Impatiemment attendu par sa famille, Hosten partait peu après pour la France :

« Ma femme et ma belle-mère, a dit dans une lettre M. d'Arjuzon, étaient dans le ravissement de le revoir, et moi je fus heureux de faire enfin sa connaissance. Mon beau-père était un homme excellent sous des dehors froids, plein de cœur, enthousiaste dans ses affections, mais il avait le caractère extrêmement vif. Je le fêtai de mon mieux à ma terre de l'Ouye, et lorsque nous fûmes de retour à Paris nous donnâmes un bal en son honneur. »

Hosten avait voulu rétablir sa maison sur le même pied qu'avant la Révolution bien que sa fortune fût sensiblement amoindrie par les guerres coloniales et son excessive générosité, aussi éprouva-t-il bientôt le besoin d'aller réparer les désastres de ses propriétés et combler les brèches de sa fortune. Je bénis le ciel, mandait-il à sa fille en 1800, d'avoir eu le courage d'entreprendre ce voyage. Fatale confiance! Tout semblait désormais paisible à Saint-Domingue, les colons avaient repris possession de leurs terres, les nègres s'étaient remis à la culture et notre créole ouvrait des comptoirs à Philadelphie et à Londres quand, en 1801, l'ancien esclave Toussaint Louverture, qui jusqu'alors jugeait préférable de s'appuyer sur la France, mécontent de son simple titre de lieutenant du gouverneur, se fit élire président à vie. Bonaparte s'empressa d'envoyer son beau-frère

Leclerc avec une flotte pour rétablir l'ordre. Ce fut le signal de nouveaux massacres. Emmené en compagnie de six cents blancs par le mulâtre La Martinière, Hosten, malgré qu'il eût réussi à s'échapper de ses mains, fut égorgé pendant la nuit par une patrouille de noirs révoltés, montrant à ses derniers moments une fermeté, une énergie surhumaine et digne de lui.



N'est-ce pas au grand Hosten que Danloux doit la connaissance de Mme Boyd? Cette nouvelle cliente, capricieuse autant que jolie, désire son portrait, mais, à l'exemple de son ami, le veut dans des conditions spéciales. Lors d'un séjour qu'elle faisait à Paris en 1794 la piquante créole, suspecte de correspondre avec l'étranger, fut arrêtée. Une fois libre, son plus grand désir avait été de garder un souvenir tangible de ce temps d'épreuves :

« Elle veut être peinte en prison, recevant une lettre de son mari par le moyen de sa femme de chambre. Elle la lit et fait alors la réflexion que cette lettre pouvait la faire guillotiner. Dans l'intervalle, la chute de Robespierre la sauva. Il lui en coûta mille louis pour passer en Angleterre où elle a épousé un anglais nommé Boyd. »

Le 5 Novembre, à 10 heures du soir, Mme Boyd, qui a obtenu déjà plusieurs séances de l'artiste, amène son mari en compagnie d'Hosten : « Ils regardèrent les tableaux à la lumière; ils en furent très contents ». Elle revient peu de jours après :

« Mon mari ne put pas lui donner séance parce qu'il était trop tard. Elle voulait qu'il changeât totalement son tableau. Mon mari se fâcha. Enfin il fut convenu qu'il y ferait de légères modifications. »

Le 10 Décembre, la créole succède dans l'atelier à Mme de Polastron venue pour inviter l'artiste à faire le voyage d'Edimbourg :

« Elle fut aussi désagréable que l'autre avait été polie et aimable. Elle chercha querelle à mon mari sur des misères et ils se quittèrent fâchés. »

Le 12, autre scène très vive parce qu'elle veut de nouveaux changements à son tableau... Disons à sa décharge que si Mme Boyd se montre aussi nerveuse, la situation intéressante dont elle souffre en est peut-être la cause? Ses déceptions avec un peintre anglais nommé William, « qui demeure en face de nous », n'y sont pas étrangères non plus :

« M. Hosten nous dit que c'était un vilain homme et nous donna pour exemple que, s'étant fait peindre par lui, Mme Boyd en avait été si mécontente qu'après avoir payé son portrait, elle le lui avait laissé. Un jour que ce peintre lui donnait séance, elle parla d'un tableau dont elle aurait envie, — c'était une *Sainte Geneviève,* — mais ne le lui commanda pas. Quelque temps après, elle reçut une lettre lui annonçant que le tableau, désiré par elle, était fini. Très surprise, elle vint le voir; il était détestable ! Ne l'ayant pas demandé, elle déclara qu'elle ne le payerait pas. Il s'emporta, dit qu'il savait qu'elle se faisait peindre par M. Danloux et menaça de la poursuivre en justice pour le lui faire prendre. Par pure bonté Mme Boyd finit par lui remettre 25 guinées en se faisant donner un reçu par lequel William reconnaissait avoir touché cet argent pour un tableau qui ne lui avait pas été commandé. »



Le chien de Mme Boyd.

La créole n'eut pas les mêmes ennuis avec notre artiste, soyons-en sûr. Le 24 Décembre, revenue juger de la scène de la prison retracée par Danloux, elle en approuva tout, et pour cette fois parut contente. Ce n'est pourtant pas ce qu'elle raconte à son ami Hosten venu répéter à Danloux que Mme Boyd augurait mal de son portrait : « Cela fit beaucoup de peine à mon mari. Il s'en fallut de peu qu'il n'abandonnât le tableau ».

Remercions Mme la Baronne de Férussac d'avoir autorisé la reproduction de cette toile, conçue suivant la donnée imposée à l'artiste : Dans un vrai cachot, éclairée par la lumière tombant de haut, la jolie prisonnière s'est assise sur son grabat pressant contre son cœur la lettre de Mr Boyd. Son regard trahit l'espoir de la délivrance ; de cette pénible épreuve, on sent que le souvenir lointain subsistera seul, désormais fixé grâce au talent du peintre.

Passons sur les histoires contées par la Vicomtesse d'Osmond aux Danloux, et tenons-nous-en aux notes communiquées par Mme de Férussac, sa descendante : Walter Boyd était banquier et dirigeait à Paris la succursale de la maison Boyd de Londres. Il épousa, en 1790, Nicole de Vignier-Montréal. Le ménage demeurait dans une belle habitation au milieu d'un parc à Boulogne-sur-Seine. La Révolution ruina Mr Boyd qui se sauva en Angleterre. Restée à Paris, Mme Boyd fut arrêtée et ne sortit de prison en 1794 que pour rejoindre à Londres son mari. L'acte de leur mariage ayant été détruit, ils se présentèrent à l'église de Chelsea pour faire inscrire et légitimer leur fille née à Londres en 1796.

Le 25 Janvier de cette année-là, le peintre et la créole sont redevenus bons amis, et Mme Danloux de noter que son mari lui a déclaré, après la séance, être parfaitement bien avec elle ; Mme Boyd ne lui a dit que des choses obligeantes. Tout irait au mieux si son modèle n'était l'inexactitude même ; aussi, le 2 Février, se montre-t-il fort contrarié de son manque de parole ; deux jours après, c'est même Bonne d'Alpy qui doit poser à sa place : « Bonne vint dans la matinée ; mon mari fit le cou de Mme Boyd d'après elle ». En retour, souvent sa voiture vient chercher l'artiste pour le conduire à Plaistow-Lodge :



Le cheval de Mr Boyd.

« A quatre heures, Mme Boyd vint chercher mon mari pour aller dîner à sa maison de cam-

pagne, où elle est établie pour faire ses couches. Quand mon mari rentra, il me dit s'être ennuyé chez Mme Boyd qui avait une tête détestable. Sa maison était sans ordre dans toute l'étendue du terme... Elle avait quinze domestiques qu'elle tourmentait sans cesse... »

Le 17 Février au matin, sa femme de chambre apporte quarante guinées à compte sur le tableau. La créole était venue ce jour-là poser une dernière fois quand son mari survint à l'improviste. On put dissimuler la toile, sorte de surprise qu'elle veut lui faire à l'occasion de son anniversaire.

Le banquier anglais invite souvent le peintre à Plaistow-Lodge, grande habitation des environs de Londres ornée de terrasses au milieu de prairies. Nous voyons Danloux, en plein mois de Février, y ébaucher son cheval de selle favori. Il dîne là avec des attachés du cabinet de Pitt, et ne désespère pas d'arriver par eux à peindre celui que Rivarol nommait plaisamment « le cocher de l'Europe ».

En Avril, nouvelle visite; Danloux revient fort satisfait non seulement de la réception faite par son hôte qui l'a reconduit dans sa voiture à Londres, mais aussi de ce qu'il croit avoir réussi son cheval peint en liberté. Une autre fois, il y passera l'après-midi à peindre les figures d'un paysage. L'artiste y essaiera même le portrait en miniature de la maîtresse de céans, de son enfant et de ses chiens, mais sans en certifier la réussite car la miniature n'est pas son fort :

« 15 Mai : Le temps était assez vilain; malgré cela, mon mari alla chez Mme Boyd. Il espérait qu'elle lui paierait les deux tableaux du chien et du cheval. Revenu pour dîner, il me dit que ni elle ni son mari n'en avaient parlé, pas même pour en faire l'éloge. »

Décidé à se faire payer, Danloux y retourne peu après et trouve porte close : Mr Boyd était sorti et Mme se disait malade : « Cela nous attrista d'autant plus que nous avions grand besoin d'argent (1). »



Danloux fut assez longtemps hanté par l'idée d'aller demander à la Russie les facilités d'existence dont l'Angleterre se montrait avare. On lui avait mis en tête que les artistes y gagnaient beaucoup d'argent, surtout quand ils étaient recommandés à l'impératrice, et l'exemple de Mme Lebrun devait plutôt l'y encourager. La trace de ce projet se précise dès le 25 Janvier 1795, jour où le peintre sort pour aller chez l'ambassadeur de Gênes, Marquis Spinola, afin de lui demander conseil. Spinola approuve, promet d'en parler à l'ambassadeur de Russie, mais l'engage préalablement à voir le Duc d'Harcourt. Sur le champ Danloux s'y rend, attend une heure et s'en va sans avoir été reçu. Sa ressource sera, comme d'ordinaire, la bonne Princesse de Craon priée par l'artiste de parler au duc « car ils sont parents ». Toujours obligeante, la princesse fait mieux, elle s'offre pour l'y conduire :

(1) Les Boyd revinrent à Paris. Mr Boyd reprit son service à la banque, mais le ménage vivait dans une situation précaire, 58 rue du Faubourg Poissonnière. C'est là que mourut Mr Boyd le 21 Janvier 1820, laissant sa femme et sa fille sans fortune. Dans cette même maison demeurait le général Baron Wathiez qui épousa le 4 Novembre 1820, Mlle Boyd. Mme Boyd mourut chez son gendre le 16 Mai 1826.

« Ils allèrent ensemble chez le Duc d'Harcourt et l'entretinrent du projet de mon mari d'aller en Russie. Le duc promit d'en parler à M. de Worontzoff. »

L'abbé Mac-Carthy, « qui connaît des Russes », s'efforce aussi d'être utile et lui lit le brouillon d'une lettre qu'il vient d'écrire au Baron de Grimm pour le recommander. Tout en se montrant reconnaissant de l'attention, Danloux lui demande de bien spécifier dans sa lettre qu'il désire être appelé en Russie par l'impératrice elle-même, car il voudrait y exercer son art, ne trouvant pas à s'occuper suffisamment en Angleterre.

De son côté M. de Crutchent « employé par les princes » en touchera deux mots à M. Du Theil, en correspondance journalière avec eux. Sans goûter beaucoup ce projet, leur homme de confiance s'engage à prévenir le Comte d'Artois, et ne doute pas que celui-ci n'écrive en sa faveur à l'impératrice de Russie : « Il ajouta beaucoup de choses honnêtes ».

Le Comte d'Artois en jugea autrement et sa réponse ne fut sûrement pas étrangère à l'abandon du projet. Plein d'espoir dans le succès royaliste, le prince ne voulant pas encourager le lointain voyage d'un de ses fidèles, fit répondre qu'il serait bien fâché de lui voir prendre ce parti-là, et s'il avait quelque empire sur l'artiste, il lui ordonnerait même de n'en rien faire :

« Dis à ton M. Danloux, écrivait-il à Du Theil, qu'il est fou dans ce moment-ci de vouloir s'éloigner de France, mais cependant, s'il persiste, je le recommanderai. »

Ces paroles quasiment royales, où Danloux vit mieux qu'une boutade, firent évanouir son rêve :

« Je répondis à M. Du Theil, a-t-il noté, que je le priais, en remerciant Mgr le Comte d'Artois, de lui dire que je regardais le titre de *fou* comme un brevet de peintre de S. A. R. »

Danloux fit bien de renoncer à son idée de Russie, d'autant que l'Impératrice Catherine mourait subitement à quelque temps de là. Constamment soutenu par Du Theil et Mme de Polastron, nous allons le voir à Portsmouth d'abord, à Edimbourg ensuite, exécuter de nombreux portraits du prince. Dès Avril 1795, Mme Danloux notera que son mari confère à ce sujet :

« Il revint à la maison et se mit à dessiner ce que M. Du Theil lui avait commandé afin de le faire graver et mettre en tête d'une marche composée pour la Vendée. »

Par suite de la mort du petit roi Louis XVII à la Tour du Temple, le 5 Juin 1795, mort qui semble avoir été comme une délivrance pour beaucoup de politiciens de l'Émigration, le Comte de Provence, alors Monsieur, prend le titre de roi de France et, bien qu'à Vérone, se fait acclamer par l'armée de Condé. Presque au même moment M. de Crutchent venait annoncer à Danloux la visite du Chevalier Du Theil et du Baron de Roll réclamant des compositions allégoriques où doivent figurer le nouveau roi et son frère...

14 Juin : « Je me suis mis aux dessins du roi et de Monsieur. J'ai composé le premier avec assez de facilité. Le second m'a donné beaucoup de peine, mais enfin j'en suis venu à bout. »

L'artiste semble s'en être tiré à son honneur. Le Comte d'Allonville, qui a quitté le Comte d'Artois il y a quinze jours à peine, l'encourage et trouve le portrait très ressemblant. M. de Sérent vient aussi les voir et part satisfait :

6 Juillet : « Mon mari travailla au portrait du roi de France. M. Du Theil étant survenu, il fit ses teintes d'après celui-ci, qui se montre fort content de ses deux compositions. »

Toutefois des documents authentiques restent indispensables : Ces messieurs reconnaissent la nécessité d'images plus précises. Justement Mme de Balbi possède un excellent portrait du nouveau roi sur une boîte, et M. de Sérent se fait fort de l'obtenir. Comme



Monsieur acclamé Roi de France prend le nom de Louis XVIII.

l'altière comtesse manifeste l'intention de le faire graver, Danloux craint un refus, à quoi Du Theil de répondre « qu'elle n'oserait pas ». La favorite prêta sa miniature puisque le 8 Juillet, M. de Crutchent venait à l'atelier chercher « la boîte ornée du portrait du roi qui appartient à Mme de Balbi », pour la restituer à sa légitime propriétaire. Grâce à ce document précieux la figure du ci-devant Comte de Provence se précisa ; Danloux put enfin serrer de près la ressemblance et satisfaire des gens comme MM. de Roll, de Sérent et Du Vergne qui lui en firent mille compliments. Le même soir Danloux apprenait que le roi, en rentrant en France, avait l'intention de le nommer son premier peintre ; à quoi l'artiste de répondre ne désirer que le simple titre de peintre du roi afin de pouvoir le peindre, lui et la famille royale, tout en se permettant de conseiller pour cette place

Ménageot : « Nous fîmes sur tout cela de beaux châteaux en Espagne » marque, non sans quelque mélancolie, Mme Danloux. Le royaliste en effet ne verra pas luire les beaux jours d'une restauration, mais pour le moment l'illusion est complète; l'espoir revient au monde des émigrés. Le retour dans la patrie semble plus que jamais certain grâce aux descentes projetées sur les côtes, au soulèvement des provinces de l'Ouest et à l'aide escompté de l'Angleterre. M. de Crutchent qui pense à tout, prie déjà Danloux de faire



Le roi en prière.

le dessin du roi de profil « parce qu'il a besoin d'une effigie pour faire battre la monnaie de France, ayant reçu des ordres à ce sujet ». M. Du Theil écrit même au roi pour s'informer s'il désire que Danloux aille à Vérone?

12 Juillet : « Mon mari partit à neuf heures du matin avec M. de Crutchent qui était venu déjeuner avec nous. Ils allèrent à Fulham voir M. Bartolozzi, fameux graveur italien, lui demander s'il voulait se charger de graver le portrait du roi? Ils ne le rencontrèrent pas et dans leur hâte s'adressèrent à un autre artiste, auquel le dessin fût remis. »



Du Theil, l'homme de confiance du Comte d'Artois, surtout pour la partie finances, a-t-il été, comme l'assure M. de La Charce « petit commissionnaire à la porte de Berthier? » Que nous importe s'il s'est assez distingué par son intelligence pour arriver à remplacer

son maître Berthier de Sauvigny à l'Intendance de Paris? Son portrait ayant été fait par Danloux, Du Theil figure naturellement parmi les émigrés de marque avec lesquels l'artiste fut en contact et qu'il convient de noter.

La Révolution arrivée, son dévouement à la cause monarchiste ne se démentit pas. Chargé d'une mission auprès de Louis XVI au Temple, il parvint à la remplir en s'y introduisant. Très mêlé à toutes les tentatives royalistes de l'Emigration, nous le voyons se préoccuper d'envoyer en Vendée des images des princes et de fournir à Danloux des documents nécessaires. Celui-ci ayant manifesté devant lui son désir de peindre le Comte d'Artois, Du Theil lui facilitera le voyage à Portsmouth où le prince doit toucher incessamment. Tenant les cordons de la bourse, il n'y aura de difficultés entre eux que le jour où l'artiste, après des travaux pour les princes, voudra en faire payer le prix à sa femme. Ce bon M. de Crutchent, obligeant intermédiaire, se chargera d'arranger les choses. Chateaubriand l'a mis en scène dans ses *Mémoires :*

« M. Du Theil, chargé d'affaires du Comte d'Artois à Londres, s'était hâté de chercher Fontanes, qui me conduisit chez l'agent des princes. Nous le trouvâmes environné de tous ces défenseurs du trône et de l'autel qui battaient les pavés de Piccadilly, d'une foule d'espions, de chevaliers d'industrie échappés de Paris et d'une nuée d'aventuriers... Tandis que je faisais ces réflexions, Fontanes obtenait une audience particulière de celui qu'il appelait plaisamment le Contrôleur général des Finances. Il en sortit fort satisfait, car M. Du Theil avait promis d'encourager mes ouvrages et Fontanes ne pensait qu'à moi... »

On doit ajouter que Du Theil était également à Londres l'agent financier de Louis XVIII, qui prisait fort son savoir-faire, et comme l'a dit E. Daudet, avait su gagner leur confiance « par l'habileté avec laquelle il était parvenu à concilier ce qu'il devait au roi et ce qu'il devait au frère du roi... »



Une excursion de Mme Danloux, absente du 15 au 29 Juin 1795, remet la plume aux mains de Danloux. Profitons-en, au risque de quelques redites, pour donner copie du *Journal,* ou mieux de ses fragments durant cette quinzaine :

15 Juin : « Je fûs ce matin chez M. le Duc d'Harcourt pour le prier de remettre à la Princesse de Craon le portrait du Duc de Mortemart que je lui avais fait réparer. Le Duc d'Harcourt me dit que la nouvelle de la mort du jeune roi de France, Louis XVII, venait de lui être apportée. Chez le duc je rencontrai le Baron de Montesquiou et nous revînmes ensemble. Il me pria de m'informer si on louait de la musique et à quel prix? Visite de M. Dellon. Il avait dîné la veille chez la Margrave d'Anspach avec Mme Lambert, belle-fille du Comte Lambert, banquier à Paris, qui lui avait donné rendez-vous chez moi parce qu'elle désirait voir mes ouvrages. Effectivement, elle arriva un instant après. Elle reconnut tous les portraits des personnes de sa connaissance, demanda mes prix et me dit qu'elle m'amènerait son mari. Sir William vint, peu après, avec lady, miss Jerningham et son fils qui arrivait de son régiment : C'est un fort beau cavalier. Lady Jerningham fut la seule qui ne trouvât pas son mari ressemblant...

« Ma femme est partie pour la campagne. J'ai été un instant le soir chez Brice. On n'y est pas fâché de la mort du roi (1). M. de Crutchent me dit que le Duc de Portland avait écrit officiellement

(1) Louis XVII.

ce matin au Duc d'Harcourt et qu'il était de toute impossibilité que les puissances ne reconnaissent pas Monsieur comme roi...

16 Juin : « Sir William est venu avec un abbé, ci-devant prieur de Juilly. Il m'a dit qu'il venait de marier sa fille le matin. Après-dîner, Mme Bernal vint avec trois autres dames, dont l'une ressemblait à la reine de France; elle furent fort satisfaites...

17 Juin : « Il pleuvait et le temps, comme hier, était très obscur. Je fus un instant chez Brice; j'y lus le *Times* et j'y vis que la plus grande partie de la ville de Copenhague a été consumée par le feu. Au moment où le courrier partait, l'incendie était dans toute sa force. La reddition de la place de Luxembourg aux français est confirmée. Je lis et je dessine; je suis fort triste. Je reçois la visite du Comte d'Estrées, fils du Baron d'Estrées, gentilhomme de Picardie. Il vient avec un anglais de la Cité. Il me dit qu'il est, avec son père et son frère à quinze milles de Londres et qu'ils y peignent tout ce qui se présente, les appartements, même des dessus de porte, des écrans, etc. Je vais dîner chez le docteur Beaufort, Queen Anne Street, 35. J'y trouve M. de Bizemont, gentilhomme normand, qui montre ici le dessin. Il n'y avait que la famille, c'est-à-dire le docteur, sa femme, deux filles, un fils et une nièce. C'est une famille fort respectable et en général fort instruite. Un des fils, au service de la marine, est en mer. L'aînée des filles dessine fort agréablement au pastel et commence à peindre à l'huile... Après le thé, je fus un instant chez Mme Digneron. J'ai oublié de marquer que dans la matinée le jeune Saint-Furcy, son fils, était venu nous inviter de la part de sa mère à diner, ma femme et moi. J'y fus le soir, et n'y restai que quelques instants : On jouait au pharaon. Il y avait Mme Digneron, sa fille, M. de Pressigny, M. de Foucault et M. O'Shiell...

18 Juin : « Sir William Jerningham vint avec Mmes de Saisseval mère et fille, qui furent fort contentes de son portrait. Un instant après un anglais, voisin de terres de Sir William, vint de sa part voir son portrait et j'en reçus encore des éloges. Je dînai chez Mme Digneron. J'étais seul d'étranger.

20 Juin : « M. de La Hante vint un instant. Il avait vu le Père Elysée et son incommodité était peu de chose. Il lui conseillait de ne point prendre de drogues... Sir Edward Jerningham amena une dame. Il me fit présent d'une petite pièce de vers de sa façon sur Sir Josuah Reynolds. Il y a des vers bien faits et surtout des rimes très heureuses. Il s'en fût. Sir William vint aussi avec son frère le chevalier, et nous convînmes que j'esquisserais le portrait et que je le ferais à la campagne. M. Le Vassor vint et quoique me voyant en affaires, il resta. Cependant je le laissai pour commencer la séance de Mme Lambert qui était arrivée. Je la posai comme une femme qui sort de derrière un buisson et surprend quelqu'un...

21 Juin : « Je fûs chez M. Hosten : il était sorti, j'eus de l'humeur, puis chez M. Foster. Comme j'allais arriver chez lui, je m'entends appeler et je vois sa voiture dans laquelle il était avec sa femme, son enfant et un jeune homme. Il me reconduisit jusque dans Oxford Street. Nous parlâmes des affaires du temps et il tomba d'accord avec moi que si on ne reconnaissait pas Monsieur pour roi de France, les souverains auraient le plus grand tort. Je fûs chez le Baron de Montesquiou lui dire qu'on louait ici de la musique à deux guinées par an. Rien de nouveau, si ce n'est que la veille au soir le gendre du Duc de Portland est parti pour Vérone complimenter, de la part du roi d'Angleterre, Monsieur, comme *Louis Dix-huitième roi de France*...

22 Juin : « Visites de M. de Préval, de Mlle Larrivée, Mme de Pange, M. de Crutchent, le Vicomte d'Osmond. Rien de saillant dans la conversation que des doutes sur la manière énigmatique dont se conduisent les cabinets. On convient que c'est le moment d'agir ou jamais. M. de Crutchent est persuadé que le roi sera reconnu. Il me dit que demain le Chevalier Du Theil et le Baron de Roll viendront m'apporter les portraits du roi et de Monsieur frère du roi, afin d'en faire deux copies pour être gravées pour la Vendée. J'ai fini ce matin d'ébaucher Mme Lambert...

23 Juin : « J'ai été chez Poole commander la toile de M. Hosten. Une dame anglaise âgée et deux jeunes personnes sont venues de la part de Sir William. Elles ont été fort satisfaites de la ressemblance; puis est arrivé M. de Crutchent avec M. Du Theil qui m'expliqua ses instructions. Il veut le portrait du roi environné de la Justice et de la Clémence mais penchant absolument pour cette dernière. Il veut que Monsieur soit à la tête des troupes de la Vendée; que le peuple effrayé d'abord, soit ramené par les sollicitations éloquentes du prince et surtout par l'arrivée des provisions qu'on verra dans le fond. Je m'en occupe aussitôt et ils sont composés tous deux dans l'après-midi.

« Je vais chez Mme Digneron; il y avait Mme de Montalembert, Mme Delaval et Mlle Gilbert, MM. Malouet, O'Shiell, Baron de Juliers, Hosten, de La Couë, Constant, Duc de Tonnerre, Vicomte d'Osmond, Du Grangier, etc. Mme Delaval joua une sonate avec quelque talent sur la harpe accompagnée par Mlle Larrivée, sa sœur...

24 Juin : « Je me suis mis aux dessins du roi et de Monsieur. J'ai composé le premier avec assez de facilité. Le second m'a donné beaucoup de peine, mais enfin j'en suis venu à bout. Il a fait



M. O'Shea ou O'Shiel.

fort obscur. J'ai été dîner à l'auberge *Aux Deux Amis* où j'ai vu deux émigrés dîner pour huit pences chacun. Il y en avait qui paraissaient dans la plus profonde misère. M. de Radepont a dîné à côté de moi; il travaille toujours à faire des éventails, est très occupé et a l'air fort heureux.

25 Juin : « On lit dans le *Times* qu'il y a une révolte à Birmingham; on a dissipé le peuple en tuant trois personnes... On prétend qu'ils se vantent dans Londres de se rassembler lundi au nombre de soixante mille dans Saint-Georges Fields sous le prétexte de faire une pétition. On parle des personnes qui mangent chez Brice, l'intérêt se porte sur M. de Mondésir : J'en fais beaucoup d'éloges. On y applaudit, mais on me dit qu'il a le cerveau très affaibli depuis qu'il s'est tiré dans la bouche un coup de pistolet. Une des raisons qui l'ont porté à cet acte de désespoir était que trois fois de suite, il se présenta chez M. le Duc de Bourbon et qu'il avait toujours été refusé. Son domestique le voyant changé, retira les balles de son pistolet. Ses craintes se trouvèrent fondées car il se mit le pistolet dans la bouche et tira. La bourre et la poudre lui firent beaucoup de mal à la gorge, mais il en est revenu. On dit aussi que M. de Crosne son frère, ancien lieutenant de police de Paris ayant émigré, M. de Mondésir avait fait son possible pour l'engager à rentrer; M. de Crosne ayant suivi son conseil, est monté sur l'échafaud. Il croit en être la cause et cela l'affecte au dernier point. Je vais, après dîner, chez M. Hosten; je finis mon dessin d'après lui.

26 Juin : « Chez Brice. Je lis le *Times* et je vois qu'à Paris on a condamné six membres de la Convention à mort comme complices des promoteurs de la dernière insurrection. Ces députés sont Roume, Soubrani, Duquesnoy, Bourbotte, Duroy et Goujon. Sitôt qu'on les eut renvoyés après leur avoir lu la sentence, ils se poignardèrent tant bien que mal; bref il y en eut trois qui se tuèrent, les autres furent aussitôt traînés Place de la Révolution et guillotinés. On dit que les anglais ont remporté une grande victoire sur mer. Je reviens chez moi. L'italien arrive et je dessine d'après lui pour faire mon esquisse du roi. MM. de Roll et Du Theil viennent m'apporter deux mauvais portraits de Monsieur en miniature pour que, d'après cela, j'en fasse un grand qu'on graverait. Ils sont forts contents de mes deux compositions. M. Delaval m'amena M. Lockart et sa femme. Celui-ci me dit qu'il se connaissait en peinture, qu'il avait acheté le cabinet d'Erard; il me fit les plus grands éloges et m'assura qu'avec de la patience je gagnerais beaucoup ici. Je fûs chez Mme Digneron. Il n'y avait que son fils qui dessina ou fit semblant. L'après-dîner, un officier général français, cordon rouge, sa femme et un chevalier de Saint-Louis sont venus voir le portrait de l'évêque de Saint-Pol : ils en furent contents.

27 Juin : « Je rentre et je me mets au portrait de Monsieur. J'y travaille jusqu'à cinq heures, mais je ne fais rien de bon. M. Saint-Aubin vient avec son ami, le garde du corps Bardelin. Je ne les reçois qu'un instant. M. Lambert vient me dire que sa femme prendra demain séance; que Mme de Lillers a donné de ses nouvelles de Paris, ce qui est une preuve que M. de Tréville était arrivé aussi et qu'il avait bien fait ses commissions. Le roi a prorogé aujourd'hui le Parlement. On a tiré les canons de la Tour, tant pour cela que pour une prise de plusieurs vaisseaux français chargés de provisions pour la France. Après-dîner M. de Préval arrive. Il parle politique et craint, comme moi, que ces prises ne retardent la descente projetée.

28 Juin : « J'ai recommencé le portrait de Monsieur dans une autre attitude. MM. de Roll et

de Sérent vinrent et n'en furent pas satisfaits. Cela, et surtout l'extrême difficulté qu'il y a, me conseillent d'attendre d'autres portraits qui puissent me guider. M. Du Theil vient après eux et me dit qu'il va leur écrire, d'ailleurs il ira chez Mme de Balbi pour avoir le portrait du roi...

29 Juin : « Je fus chez M. Morris (1) qui viendra demain pour voir ma femme. Je reviens travailler à mettre sur la grande toile le portrait de M. Hosten. Visites de M. de Crutchent et de Mlle Larrivée. Mme de Pange vient également pendant que Mme Lambert prenait séance. Mme Lambert dit qu'elle la connaissait, la voyait souvent à Paris chez Mme de Souza, et qu'il fallait la faire entrer... »



M. de Lally posant pour un Louis XVI au Temple.
Croquis au crayon noir rehaussé de blanc.



Nous voici à l'époque des tentatives de débarquement sur les côtes de France, à ce moment d'espoir où l'effort du parti royaliste tendait à réunir les émigrés dispersés aux combattants de la Bretagne et de la Vendée dans une action commune. Loin de vouloir raconter cette période de lutte et de guerre civile, n'en prenons que ce qui cadre avec notre sujet, c'est-à-dire avec Danloux, ses portraits et ses amis.

Londres est devenu le quartier général de l'armée de Condé prête à faire partie de l'expédition projetée. Les régiments à cocarde noire se forment et s'exercent. On confectionne fièvreusement les uniformes blancs brodés de fleurs de lys en deuil. La descente des émigrés, que M. de La Bourdonnaye viendra recevoir à la tête de ses hommes, semble certaine. Le navire de guerre *le Jupiter* amène de Hambourg le Comte d'Artois si attendu. Cent cinquante vaisseaux embarquent à Brême les combattants d'Allemagne. M. de Puisaye (2) considérant la Bretagne comme un terrain tout préparé pour être le berceau d'une restauration monarchique, se rend auprès de Pitt afin de lui soumettre ses projets. Séduit par ce français d'apparence pratique, le premier ministre approuve son plan. Une flotte anglaise doit déposer les émigrés sur la côte, en armes, et appuyer le pays soulevé. De son côté le Comte d'Artois donne pleins pouvoirs au Comte d'Hervilly en même temps qu'au Marquis de Puisaye, tout en subordonnant le second au premier, d'où rivalité.

(1) Le docteur Morris est un médecin dont le portrait a été fait par Danloux.

(2) Joseph Comte de Puisaye (suivant L. Lalanne), né à Mortagne le 6 Mars 1755, mort à Hammersmith le 13 Octobre 1827. Lorsqu'en 1793, Wimpfen essaya de soulever les départements de l'Ouest, Puisaye fut son principal lieutenant. Il tenta d'organiser la chouannerie en Bretagne, fit décider la fâcheuse expédition de Quiberon et se réfugia sur les vaisseaux anglais... Il eut plus tard de violents démêlés avec le Comte d'Avaray; obtint une concession au Canada, se fit naturaliser anglais, et ne rentra pas en France sous la Restauration.

Mal engagée, mal conduite par suite de la dualité du commandement, l'expédition débarque sous la protection des canonnières anglaises ; mais des tergiversations permettent à Hoche de concentrer ses bataillons républicains. Un second détachement dirigé par Sombreuil ajoute encore à la confusion. Cernés par le général républicain dans la presqu'île de Quiberon, les émigrés, auxquels s'étaient joints des chouans, sont anéantis le 16 Juillet 1795.

Grand désastre pour la cause royaliste ! A Londres on veut que la défaite ait été déterminée par la trahison d'une partie du régiment d'Hervilly. Aux derniers jours de Juillet les nouvelles de l'expédition se succèdent déplorables et le bruit court que les émigrés ont été totalement écrasés. Pas une famille française qui ne tremble pour un de ses proches. Les malheureux royalistes sont morts ou prisonniers :

« La défaite a été causée par la trahison du régiment d'Hervilly composé en partie de prisonniers français. Dans la nuit, étant de garde au fort Penthièvre, ils égorgèrent deux cents de leurs camarades qu'ils savaient royalistes et livrèrent le fort au général républicain Hoche... On évalue les pertes des émigrés à 8.000 hommes. Cette affreuse nouvelle nous jeta dans la consternation. Mon mari ne put se remettre à travailler. Il était entièrement découragé. »

M. de Jumilhac revient grièvement blessé du désastre :

« Il est encore très faible, et ses blessures ne sont pas guéries. Je l'ai trouvé d'un changement horrible... Il attribue leurs malheurs à M. d'Hervilly et croit tout perdu. »

M. de Chaumareix, qui s'est sauvé comme par miracle, a écrit le détail de la mort de ses malheureux camarades : « Son ouvrage est intéressant, mais lui l'est fort peu ».

D'autres rejettent sur M. de Puisaye une grande part des responsabilités. Mme de Pange qui, jusqu'alors, l'avait défendu, change d'avis à la suite du désastre, et blâme fort sa retraite sur les bâtiments anglais :

« Elle nous dit que M. de Puisaye était un lâche. Il avait été le premier à se rembarquer et elle ne croyait pas que ce fût le devoir d'un général de décamper le premier. »

Elle n'était pas la seule à en juger ainsi et l'héroïque Sombreuil ne se gêna pas pour le traiter de « lâche fourbe ». La conduite de Puisaye fut sévèrement jugée. Daudet, dans son *Histoire de l'Émigration,* remarque que l'homme qui avait donné la preuve de tant d'incapacité, de légèreté et d'imprévoyance, l'aggrava encore par sa fuite dans la journée du 21 Juillet et son embarquement précipité sur *la Pomone.* Resté à bord du *Jason,* le Comte d'Artois multipliait ses messages à Charette, mais ne débarquait pas, déclarant bien haut, suivant son expression, « ne pas vouloir chouanner ».

Tout n'est pas perdu pourtant; la Vendée s'agite et une nouvelle tentative royaliste se prépare. Les émigrés qui n'ont pas pris part à la première expédition, loin d'être découragés se montrent pleins d'ardeur. Il s'agit, cette fois, de rejoindre Charette et tout ce qui reste à Londres de combattants valides se dispose à partir. Nous voyons au mois d'Août, en compagnie du Marquis d'Aussigny, M. de Jouet qui se loue beaucoup de son chef :

« C'est un jeune américain que nous avons vu arriver de Saint-Domingue il y a dix-huit mois. Il était venu dans l'intention de partir en Vendée. Après un peu d'attente, il trouva moyen de s'y rendre et en arrive en ce moment. Il se déclare enchanté de Charette qui est adoré de son armée. »

Le jeune créole donne aux Danloux force détails sur le héros royaliste :

« Les vendéens, nous dit-il, sont toujours vainqueurs dans chaque affaire, et ces braves gens restent la terreur des républicains qui n'osent pas sortir de leurs villes parce qu'aussitôt on les massacre. Charette est un très bel homme plein de valeur, de prudence et de gaîté : C'est le dieu qu'on adore en Vendée. Il ajouta que tout le pays était brûlé, ou du moins qu'il ne restait pas une maison ni un château intacts, mais dans les débris on trouvait encore moyen de se loger et l'on s'y montrait fort gai. Quand les républicains les laissaient en repos, ils allaient dans les châteaux voisins où il y avait des dames. Ils y dansaient, y faisaient de la musique, et le général était toujours le premier à mettre tout en train. »

M. de Jouet est d'avis pourtant que les chouans ne peuvent que se défendre, mais sont incapables de rien entreprendre si l'Angleterre ne leur fournit pas des secours en officiers et en argent, d'où ses hésitations à y retourner :

« M. de Jouet nous dit qu'il partait dans peu de jours pour l'armée de Charette, et qu'il espérait envoyer à mon mari le portrait de ce dernier, qu'il dessinerait à son arrivée. »

Nous ignorons si Danloux reçut le portrait du héros vendéen, mais M. de Jouet posa pour le sien et eût même beaucoup de peine à le payer.



Une touchante victime se présente ici : Mme du Quengo, la nièce de l'évêque de Saint-Pol de Léon, dont le mari se trouvait à Quiberon, est bien près de perdre tout espoir de le revoir jamais :

« Elle n'a aucune nouvelle depuis ce désastre. Elle sait seulement qu'il est prisonnier et paraît fort affligée. Mme du Quengo est mère de deux enfants dont un de trois mois qu'elle nourrit. »

A quelques jours de là, les Danloux la trouvent chez le docteur Nihelle :

« Elle était plus tranquille parce que l'évêque assurait qu'il s'échangeait beaucoup de prisonniers et qu'il s'en échappait encore tous les jours, mais il ne fondait pas beaucoup d'espoir sur l'expédition de Monsieur parce qu'elle se faisait par parcelles... Lord Moira ne partait plus et le Duc d'Angoulême restait avec lui. »

On cherche à rassurer la pauvre femme. Une de ses amies qui a reçu une lettre où son mari, prisonnier à la Tour de Vannes, assure que ses compagnons d'infortune sont bien traités et que les habitants de la ville ne les laissent manquer de rien; on apprend que M. de Tinténiac, non seulement n'est pas mort, mais a aidé à délivrer M. de Sombreuil... Vain espoir ! Il faut renoncer à revoir M. du Quengo. La jeune veuve a eu des détails sur sa fin glorieuse; elle a même reçu une dernière lettre de lui, écrite la veille de sa mort. Elle explique à Danloux son désir d'avoir le portrait de son mari à ses derniers moments, et lui sera reconnaissante d'exécuter le tableau sur ses indications :

« Sa douleur n'est pas diminuée. Elle resta quelque temps et ne cessa de pleurer en voyant la toile qui représente son mari dans une église de Vannes à moitié détruite. Il est appuyé sur un débris d'autel, écrivant pour la dernière fois à sa femme. »

A quelque temps de là, Mme du Quengo revient voir où en est l'esquisse :



Allégorie de la mort de Louis XVI.
Cahier de croquis de Mlles de La Filolie.

« Elle amenait sa petite-fille âgée de deux ans qui, aussitôt qu'elle vit le portrait de son père, le reçonnut, le regarda sans cesse et ne voulut plus le quitter..., et la pauvre mère pleurait et s'attendrissait à chaque *papa* que prononçait l'enfant; scène déchirante! mais il était flatteur pour mon mari d'avoir réussi à peindre un homme qu'il n'avait pas connu. »



Quand à 80 ans, Mme de Gontaut dictait ses *Mémoires,* se souvenait-elle encore des larmes versées, elle aussi, en 1796, dans l'atelier du peintre? Douleur bien légitime puisqu'elle se voyait séparée de son mari partant pour l'expédition du Comte d'Artois, et le triste sort des prisonniers de Quiberon n'était pas de nature à la rassurer.

La Vicomtesse de Gontaut habita d'abord Epsom, localité cadrant avec les goûts sportifs de son mari, puis à Saint-Pancrace, Pimlico, avec sa mère, une maison dont la vue prenait sur le cimetière catholique. C'est de ce quartier de Londres qu'elle venait le 13 Juillet 1795, sous la conduite de M. de Roll, demander à Danloux le brillant appui de son talent :

« Le Baron de Roll amena M. et Mme de Gontaut Saint-Blancard. Il engagea mon mari à faire le portrait de M. de Saint-Blancard pour sa femme, car il va partir pour la Vendée... Je l'avais connu autrefois chez Mme d'Etigny. Nous renouvelâmes connaissance et nous parlâmes de MM. d'Etigny et de Sérilly qui tous deux ont péri sur l'échafaud. »

Mme Danloux profite de l'occasion pour donner à M. de Saint-Blancard (1) des nouvelles du Comte de Busnes avec lequel il a servi dans le régiment des Garde-Françaises. Après quelques séances, le portrait est terminé. Le 3 Août, Mme de Gontaut arrivait navrée :

« Cette pauvre petite femme fondit en pleurs en nous disant que M. de Gontaut était parti pour Southampton, car il doit être de l'expédition de Lord Moira. Elle menait la vie la plus triste, et n'avait pour toute société qu'une famille française dont le père, M. de Rouvres, est malade et très malheureux; enfin cette petite femme nous toucha. Elle est bien intéressante, âgée de 21 ans, bonne, aimable et se voyant séparée de son mari qu'elle aime, seule dans un pays étranger, obligée de travailler pour vivre. Un marchand venait de lui commander un éventail qu'elle allait faire... »

Dans son livre, Mme de Gontaut rappelle, en effet, que pour augmenter de maigres ressources, elle peignait des nymphes et des amours pendant que son mari brossait des sujets burlesques et que sa mère, la Marquise de Montault, travaillait à de menus

(1) M. de Gontaut prit par la suite le nom de Vicomte de Gontaut-Biron.



Vicomte de Gontaut Saint-Blancard
Appartient à M. le Comte de Bourbon-Busset.



ouvrages de tapisserie. Les camaïeux étant fort à la mode, ses peintures, assure-t-elle, eurent beaucoup de succès. Venue le 24 Août aux nouvelles, Mme de Gontaut reçoit des mains de Danloux, retour de Portsmouth, un paquet envoyé par M. de Gontaut.



Le Comte d'Artois à Portsmouth.
Musée Fitz-William à Cambridge.

Mme de Gontaut s'acquitte aussi d'une commission de la part de sa cousine :

« Elle était fort triste. Mon mari la rassura en lui disant que l'expédition paraissait sûre et qu'il fallait espérer qu'elle n'aurait pas le sort de la première. »

« Mme de Polastron l'avait chargée de demander à mon mari la permission de venir voir le portrait du prince avec lequel elle est intimement liée. Mme de Gontaut nous dit qu'elle était tout

entière à sa passion. Ayant pris le parti de s'afficher, elle était aussi bien qu'elle pouvait être, vivait fort retirée et ne se mêlait d'aucune affaire. »



Revenu à Portsmouth avant de prendre part à la nouvelle expédition, le Comte d'Artois, l'homme d'action du parti, dont nous constatons la présence le 11 Août 1795 par une lettre écrite à la Marquise de L'Age au sujet de l'obtention de la croix de Saint-Louis pour M. de Jumilhac, se reposait un instant avant de repartir. C'est le moment que saisit Du Theil pour faire peindre le prince. Bientôt Danloux est avisé que Monsieur le réclame et le 17 Août, pendant que l'artiste sort un instant pour retenir sa place au *mail-coach,* le Duc de Gloucester arrivait sous couleur de voir ses tableaux, en réalité pour le charger d'une missive confidentielle. Mme Danloux s'empresse, en l'absence de son mari, de faire les honneurs de l'atelier au frère du roi d'Angleterre :

« Il me demanda une plume et de l'encre pour mettre l'adresse à une lettre qu'il écrivait au Comte d'Artois. Mon mari rentra et fut témoin de la peine qu'eut le prince à mettre *à Monsieur frère du Roi,* nouveau titre que nous donnons à M. le Comte d'Artois : Cela nous persuada que les anglais ne reconnaissent pas encore le roi. »

Toutes les places étant prises, Danloux se décide à remettre son départ au lendemain, et emploie la matinée à ses préparatifs : « Il était triste de ce voyage en pensant qu'il allait voir ce pauvre prince malheureux ». A 6 heures, M. de Crutchent remettait à Danloux des dépêches pour Monsieur, et à 7 heures sa femme conduisait l'artiste jusqu'au *mail.* Dans la matinée du 20, lettre disant qu'aussitôt son arrivée, il a été présenté à Monsieur par le Duc de Sérent, mais le prince renonce à se faire peindre. L'inquiétude que la nouvelle de ce refus avait fait naître se dissipe quand M. de Crutchent vient apprendre à Mme Danloux que son mari se porte bien et qu'il peint le prince.

Voyage rapide et portrait plus rapidement brossé. Le 23 Août, Mme Danloux se disposait à suivre les Journel, venus pour l'emmener dîner chez eux, quand son mari entra :

« Je ne l'attendais pas. Il arrivait de Portsmouth d'où il était parti la veille à 10 heures du soir, parfaitement content du prince qui lui avait témoigné beaucoup de bonté. Il avait la dignité, le courage, et avec cela très affable, sachant bien dire à chacun ce qui convient. Mon mari rapportait son portrait. Il nous assura que tout était prêt pour une nouvelle expédition sur les côtes de Bretagne; on n'attendait que le signal du départ. La flotte serait partagée en trois divisions. Le prince était de la première composée de cinq frégates et deux cents bâtiments de transport. Il a vu aussi le Duc d'Angoulême, fils de Monsieur, mais il ne part pas avec son père; il ne partira qu'avec Lord Moira. »

L'artiste a dîné avec MM. de La Charce père et fils et beaucoup des gentilshommes qui sont de l'expédition. M. de La Charce lui a dit qu'Herman n'était auprès du roi qu'un vil courtisan : « Nous trouvâmes alors qu'il était bien sorti de son caractère ».

Danloux revenait à Londres en compagnie de M. de Grandclos, un arrivant de Vendée où il a été porter des poudres et de l'argent à Charette. Le chef des royalistes



Le Comte d'Artois

D'après un tableau du temps. — Collection de M. le Duc des Cars.



attendait le prince avec impatience; il avait cent cinquante mille hommes sous les armes...?

Quant au portrait du Comte d'Artois, il est inattendu par son air de jeunesse et l'uniforme de fantaisie où s'accroche la croix de Saint-Louis. La lumière, le dessin, tout jusqu'aux cheveux ébouriffés, se ressent de la nécessité de faire vite. Fort craquelé par l'emploi de quelque siccatif, le tableau du musée Fitz-William à Cambridge, n'est pas un chef-d'œuvre tant s'en faut : L'artiste fera mieux dans deux ans, à Edimbourg.

Personne n'est plus intéressée par ce portrait que sa sentimentale amie, Mme de Polastron désireuse, aussitôt Danloux signalé, de contempler une image si chère. En rentrant chez elle le 2 Septembre, Mme Danloux trouve installées à l'atelier Mesdames de Polastron et de L'Age, causant depuis deux heures avec le peintre :

« Elles s'en allèrent peu après; mon mari me dit qu'il était enchanté d'elles, et que Mme de Polastron semblait douce, bonne et tout sentiment. Très attachée au prince, elle avait été fort attendrie en voyant son portrait. Mme de l'Age paraissait plus vive. Elle avait été auprès du roi actuel ce que Mme de Polastron est auprès de Monsieur? Elle rappela à mon mari qu'il l'avait peinte dans son enfance. »

Le 5 Septembre, nouvelle visite des inséparables :

« Mme de Polastron amenait avec elle son fils, qui est âgé de sept ans et qu'elle aime à l'adoration parce qu'elle le croit le fils de Monsieur : Il ne lui ressemble pas, il est roux. Peu après ces dames vinrent MM. de Sérent et Du Theil. Le Duc de Sérent qui n'avait jamais vu les tableaux de mon mari, en fut enchanté. »

Autre entrevue le 16, cette fois pour connaître le portrait du Duc de Bourbon :

« ... Mais elle était triste, regardait avec les larmes aux yeux la carte de Bretagne et se montrait bien inquiète du sort du prince... Mme de Polastron désirait avoir le portrait de son fils et le sien, mais n'avait pas d'argent. Mon mari répondit que cela importait peu, qu'il les ferait lorsqu'il aurait des moments de libres. »

On a tant écrit en ces dernières années sur Louise d'Esparbès Vicomtesse de Polastron, tant imprimé de correspondances et de lettres détachées, qu'il semble superflu de s'étendre sur le compte d'une personnalité si connue maintenant sous ses moindres aspects. N'en retenons donc que les grands traits, aidé du livre de M. de Reiset qui l'a parfaitement mise en lumière.

Fille du Comte d'Esparbès de Lussan, maréchal de camp, petite-fille du fermier général Rougeot, elle fut élevée par les religieuses de Panthémont en même temps que sa meilleure amie, Béatrix d'Amblimont, devenue la Marquise de L'Age de Volude. La Comtesse Jules de Polignac la vit, et charmée de sa grâce, songea à l'unir à son frère le Vicomte Adhémar de Polastron, qui, sans esprit, sans agrément, était suivant le mot d'un contemporain, « une nullité qui joue du violon ». Présentée à Marie-Antoinette, Mme de Polastron fut choisie pour Dame du Palais de la Reine et c'est grâce à cette circonstance que le Comte d'Artois, « prompt à s'enflammer », ne put approcher cette ravissante jeune femme sans lui faire une cour brûlante. Le frère du roi ne la quittait plus : A la promenade, au jeu, au bal, au théâtre, à la chasse, on le voyait sans cesse empressé autour d'elle..., sentiment passionné qui ne devait finir qu'avec son objet.

Passons sur les années heureuses vécues dans l'intimité de la reine, années d'amour partagé, pour arriver à la Révolution. Le Comte d'Artois fut un des premiers à émigrer. Le



Le Duc de Bourbon.
Musée Condé, Château de Chantilly.

récit des pérégrinations des deux amants à travers l'Europe, que les événements ou les convenances séparent et qui cherchent toujours à se rejoindre, est des plus attristants. Turin, Venise, Coblentz, Saint-Pétersbourg et autres lieux, les virent tour à tour; le tout entremêlé de lettres dont le Comte de Vaudreuil était l'intermédiaire dévoué. Ce déshabillage d'un roman vécu aux regards de la postérité, laisse une impression pénible.



Le Duc de Bourbon-Condé.
Musée Condé, Château de Chantilly.

Combien la douce Louise, désireuse d'un discret bonheur, aurait souffert de savoir que les billets où elle enfermait son cœur seraient livrés un jour en pâture aux curiosités de la foule !

Avec une grande chaleur le Vicomte de Reiset prend la défense du Comte d'Artois et conteste que Mme de Polastron ait été pour quelque chose dans ses déterminations et ses irrésolutions. Nous ne doutons pas de son courage, mais peut-on nier l'influence de son amie sur un prince écrivant que « jamais le ciel ne se plût à former deux êtres mieux faits l'un pour l'autre », et contester la part qu'elle eut dans le retour en Angleterre?

« Cette femme adorable, écrivait-il alors, fait plus que jamais le bonheur de ma vie ! » Il faudrait bien peu connaître l'âme humaine pour ignorer que les conseils du cœur l'emportent toujours sur ceux de la raison.



Le *Journal* relate divers détails sur l'expédition du Comte d'Artois et les grands préparatifs de la nouvelle descente sur les côtes que l'on croyait encore, au début d'Août, devoir être commandée par Lord Moira. Le Prince de Galles décidait de voir Monsieur dès son arrivée et les discussions du Conseil devaient lui être portées par le Duc d'Harcourt. L'intervention anglaise fut-elle aussi franche que les émigrés l'avaient tout d'abord espérée ?

Le 25 Août, Mme de Gontaut vient dire que l'expédition part le soir même, mais Lord Moira, qui devait s'embarquer, a reçu l'ordre d'aller en Amérique : Il s'y refuse et donne sa démission. Le 28, Danloux apprend que la flotte du prince a été obligée de mouiller à Saint-Hélen à cause du vent contraire. Ensuite il n'est plus question d'elle jusqu'au 20 Septembre, jour où M. de Crutchent donne des nouvelles de Monsieur datées de l'île de Houat, ce qui attriste le Duc de Bourbon prêt à s'embarquer :

« Monsieur est encore à l'île de Houat. Il a mis pied à terre pour se remettre, car depuis sept semaines, il tient la mer. Il a assisté dans cette île à un service qu'on y a fait pour le repos des âmes des personnes tuées à Quiberon... L'île est stérile. Il n'y a, pour tout abri, qu'un seul arbre. Des trois forts, les anglais viennent d'en faire démolir deux... »

Au début d'Octobre, on annonce pourtant la présence du Comte d'Artois par le travers de Belle-Isle. Le prince s'est rapproché des côtes de la Vendée, mais les gros temps l'ont forcé de revenir dans la baie de Quiberon, ou plutôt « lui ont servi de prétexte » remarque tristement Danloux.

Le 6 octobre, les nouvelles de Monsieur sont « qu'il avait attaqué l'île de Noirmoutiers et sommé le commandant de se rendre. Celui-ci demanda vingt-quatre heures et comme le prince les lui refusait, il répondit qu'il se défendrait jusqu'à la mort ». Le 12 du même mois on annonçait faussement sa jonction avec Charette ; le 16, l'évêque de Saint-Pol donne avis que Monsieur n'est pas encore débarqué et qu'il doutait fort qu'il débarquât ; fâcheuse inertie qui fit dire, au sujet de cette descente, qu'elle fut sans cesse annoncée, toujours retardée et jamais effectuée.

Les regrets fatalistes exprimés par le Comte d'Artois dans ses billets sont-ils donc vraiment sincères et non pas l'aveu d'un découragement profond ? Au Duc de Lorge, qui le pressait de venir déployer son drapeau en Vendée :

« Si plus heureux que moi, vous parvenez à pénétrer jusqu'à ces excellents français, j'approuve que vous emportiez la cornette blanche... La Providence me conduira où je dois être... »

Même défaut d'action relevé dans ce mot au Duc de La Trémoille :

« Mon cousin, je sens mieux que personne le cruel tourment d'être séparé de cette brave armée de Vendée. Dites à ces défenseurs du trône et de l'autel que mon cœur est tout entier avec eux. »

Le 17 Octobre, le Comte de Vaudreuil annonçait aux Danloux le retour du prince :

« Le Duc de Sérent, nous dit-il, croyait que Monsieur reviendrait bientôt en Angleterre. On avait appris que le Duc de Bourbon était arrivé à l'île d'Yeu accompagné des Marquis de La Châtre et de Vaugiraud, du Duc de Lorge et de ses deux fils. »

Après de vains efforts pour opérer sa jonction avec Charette, sur des ordres venus de Londres enjoignant au commandant anglais de regagner la côte et de ramener le prince, Monsieur dut renoncer à toute tentative nouvelle. Le 10 Décembre, visite matinale de Mme de Polastron :

« Elle dit à mon mari que Monsieur allait partir pour Edimbourg. Le roi d'Angleterre lui avait donné le château comme retraite. Sous peu de jours, elle l'y rejoindrait et invita fort mon mari à y aller pour faire le portrait de Monsieur. »

Refuge devenu nécessaire par crainte des anciens fournisseurs de l'armée de Condé qui rendaient le prince responsable des sommes alors empruntées et l'exposait à la prison par suite de la contrainte par corps. Resté en rade de Spithead, sans avoir touché terre, le Comte d'Artois fut donc heureux d'accepter l'asile inviolable du palais d'Holyrood et débarquait en Ecosse au début de 1796. Nous l'y retrouverons, quand l'artiste, sur les instances des amis du prince, se résoudra à ce voyage, épisode de sa carrière aussi honorable que fructueux.



Passé par Londres avant de prendre part à l'expédition du Comte d'Artois, le Duc de Bourbon y retrouvait des amis qui lui donnèrent l'idée d'utiliser le talent d'un artiste si dévoué à la cause royaliste. Le Marquis de Montazet est l'un de ceux qui mirent le plus d'ardeur à le décider. La Duthé, de son côté, avait trouvé un bon moyen, celui de se faire promettre son image :

« Mlle Duthé vint pour voir mon mari qui a peint son portrait il y a deux ans. C'est une fille publique qui a été très jolie et fort à la mode en France. Elle a maintenant cinquante ans passés mais est encore fort bien. Le Duc de Bourbon a été autrefois son amant ainsi que Monsieur, mais elle parait avoir conservé un faible pour le premier. »

Sans doute la courtisane y joignit des arguments décisifs ? Comme le dit le proverbe, la nuit porte conseil :

« 10 Septembre : Nous fûmes réveillés par un domestique qui apportait une lettre de Mlle Duthé pour engager mon mari à aller voir le Duc de Bourbon parce qu'elle croyait qu'il se ferait peindre. Mon mari y alla. Le prince le reçut fort bien et lui promit, s'il le pouvait, de venir prendre séance le lendemain. »

Fidèle à sa promesse, le Duc de Bourbon arrivait à midi précis :

« Il était seul. Mon mari commença son portrait. Le prince fut très aimable et nous dit qu'il n'approuvait pas que le roi eut fait paraître son manifeste si tôt. Il aurait désiré qu'il ne parut qu'au moment où Monsieur entrerait en France. Il resta près d'une heure et demie. »

Danloux l'attend sans succès le lendemain toute la matinée, mais ensuite c'est parfois deux heures de pose que le prince lui donne : D'ailleurs, en son absence, un émigré, « venu s'offrir comme modèle », endossait ses habits. Tout ce qui se rapporte à ce portrait historique méritant d'être transcrit, notons qu'à la date du 14 Septembre, M. de Gère déjeunait à l'atelier à tout hasard quand le Marquis de Crenolle arrive. Il a vu le prince qui lui a dit ne pouvoir poser ce jour là parce qu'il allait à Staines dîner chez le Duc d'Harcourt : « M. de Gère, eut la complaisance de le remplacer pour les habits » :

« Le prince était triste et fatigué le lendemain. Depuis cinq heures du matin il écrivait, et cela l'avait étourdi... »

Séance le 16 où il se montre plus gai « parce qu'il a un peu d'espoir ». Après son départ accourt M. de Crutchent chargé d'une commission pour lui :

« Il nous montra une lettre venue de l'Amirauté par laquelle on le prie de faire savoir au Duc de Bourbon que le vaisseau *le Robuste,* qui doit le conduire en Bretagne, est prêt. Il allait lui porter cette lettre. »

Le 21, pour la dernière séance, le prince se déclare enchanté de son portrait ; néanmoins comme il paraît préoccupé, Danloux croit pouvoir lui en demander la cause :

« Il répondit qu'il était mécontent des nouvelles, que cela n'avançait pas, que Monsieur se trouvait toujours à l'île de Houat... »

Le prince avait de bonnes raisons pour l'être ! Le même soir, chez M[me] de Tréville, Danloux apprenait que de deux mille hommes il n'en restait plus que neuf cents :

« Les émigrés mouraient de faim et de misère, n'avaient ni médecins, ni chirurgiens et en étaient réduits à envier ce qu'ils donnaient autrefois à leurs pourceaux, ce qui nous montra bien, ajoute M[me] Danloux, le dessein que l'Angleterre a de tuer les pauvres émigrés. »

Le portrait achevé, les amis du prince défilent. Le Marquis de Sennevoy, un de ses gentilshommes, le trouve parfaitement ressemblant; le Comte de Vaudreuil, le Duc de Sérent n'ont qu'une voix et, suffrage flatteur rapporté par M[lle] Duthé, jamais le prince n'a rencontré un artiste aussi aimable ! M. de Crutchent, qui vient d'obtenir du gouvernement anglais mille livres st. pour le Duc de Bourbon, et compte bien rentrer ainsi dans les cinq cents qu'il lui a avancées au nom de Monsieur, rend pleine justice au talent de son ami. Enfin le modèle princier se déclare si satisfait qu'il ne veut pas quitter Londres avant d'avoir réglé sa dette :

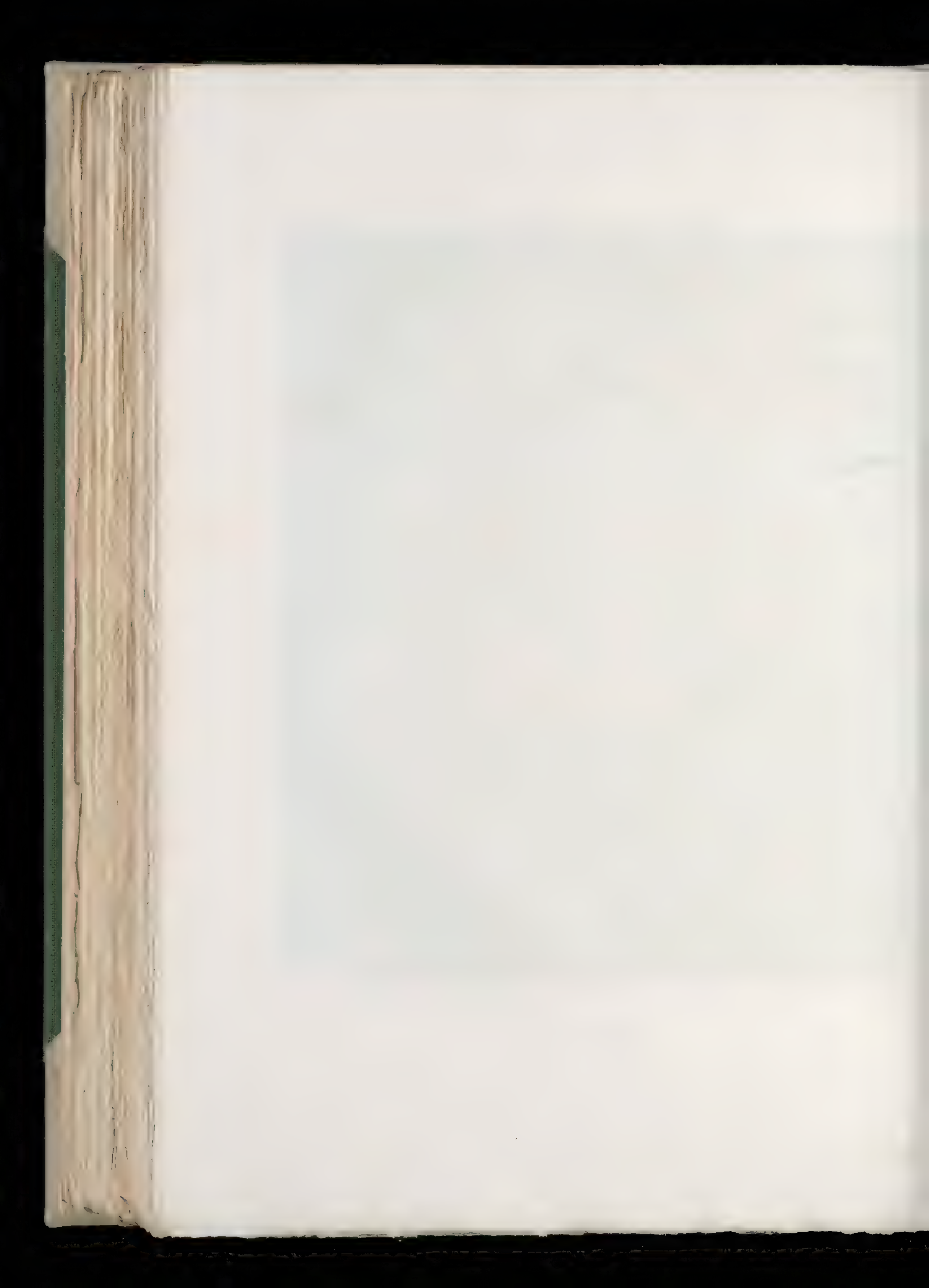
« 22 Septembre : Le valet de chambre du Duc de Bourbon vint parler à mon mari en particulier. Le prince l'avait chargé de lui demander de combien il lui était redevable ? Mon mari répondit qu'il ne réclamait rien pour ce moment-ci, mais qu'il espérait le voir bientôt en France. Cet homme lui dit aussi que le prince le priait de garder son portrait et de n'en donner de copies à personne. A quoi mon mari objecta que M[lle] Duthé comptait bien l'avoir. Elle prétendait même que le Duc de Bourbon le lui avait donné ! D'après cela il serait difficile de le refuser à moins que le prince ne le lui dise par écrit. »

Le valet de chambre alla sur le champ en informer son maître et revint une demi-heure après rapportant une « lettre charmante » de la main du prince qui partait le lendemain matin. Ce que femme veut... ! Bien qu'on ne nous le dise, M[lle] Duthé obtint, n'en doutons pas, l'image de son fidèle adorateur. Peut-être est-ce la toile que le Duc d'Aumale eut la chance d'acquérir en Angleterre du marchand d'estampes Colnaghi ?



Madame Lambert

Chez M. Wildenstein.



Brossé *ad vivum,* ce portrait en buste est de grandeur nature. Le prince y porte l'habit civil de couleur marron sous lequel apparaît le cordon bleu. Les traits sont colorés, le nez mince, la bouche fine, l'ensemble respire la distinction. Exécutée avec sa sincérité coutumière, c'est l'image type, celle qui servira pour le tableau plus terminé peint deux ans plus tard par Danloux.

Grand émoi quand, dans le courant de l'automne, pendant l'absence de son mari, alors à Cossey chez les Jerningham, on annonce à Mme Danloux M. le Duc de Bourbon :

« Je lui montrai son portrait et celui de Monsieur. Il resta quelque temps et me demanda si la dame qui se trouvait avec moi était française? Je lui répondis que c'était Mlle Larrivée. Il parut désirer la voir; je la fis entrer et le prince lui adressa beaucoup de questions sur son père qu'il a connu en France. »



Le second portrait, celui dont Meissonier disait qu'à sa vue il avait toujours envie de se mettre à genoux, passe avec raison pour un des joyaux du Musée Condé. Le Duc de Bourbon est debout dans une attitude pleine de naturel et de simplicité; les mains gantées de buffle se croisent sur la garde de son épée, celle de droite tenant le tricorne noir à plume blanche. La tête est nue, le front haut, le nez bourbonien et le visage allongé. C'est en général de l'Emigration que le prince a voulu être représenté dans sa longue redingote bleue à boutons d'or, aux larges revers; sous la pélerine on aperçoit le gilet rouge sur lequel est passé le cordon bleu du Saint-Esprit et dessus le brassard blanc aux fleurs de lys brodées de deuil. L'ensemble se détache sur des nuages de fumée, celle des canons de l'armée de Condé.

La couleur, a dit M. Gruyer, dans sa description des tableaux de Chantilly, y prend les meilleures qualités de l'Ecole anglaise. C'est en étudiant les Gainsborough, les Reynolds, les Romney, les Thomas Lawrence, qu'il a trouvé les chaudes harmonies qui chantent dans les portraits de ces maîtres. Le regretté critique y admire aussi les délicates relations entre les roses avivés du visage et les bleus habilement nuancés du coloriste : « Dès qu'il quittera l'Angleterre, le charme sera rompu ». En plaçant l'exécution du tableau entre 1796 et 1798, A. Gruyer reste dans le vrai, car diverses mentions du *Journal* semblent s'y rapporter. Le Duc de Bourbon vient à l'atelier le 27 Août 1797 :

« Je le prie de me faire prêter un cordon bleu. Il me dit que le Prince de Condé, son père et le Duc d'Enghien sont toujours au quartier général près de Constance. La plus grande partie de l'armée est rentrée en France. »

Le 2 Septembre suivant, un émigré, le Comte de Jousserans, lui pose les gants, ce qui semble bien indiquer un portrait à mi-corps en cours d'exécution. Ne serait-ce pas cette toile que le prince offrit à son hôte en souvenir de l'hospitalité reçue? Bien que les *Archives de la Maison de Condé* ne mentionnent que Robert Claridge comme ayant prêté l'asile de sa maison au Duc de Bourbon pendant son séjour à Londres, c'est, parait-il, à un personnage du nom de Crawfurd que le prince donna en souvenir le chapeau et l'épée si soigneusement reproduits par Danloux et peut-être aussi le tableau lui-même, puisque c'est de

l'un de ses descendants, le général Crawfurd, que le Duc d'Aumale l'achetait en 1884 (1).

Mme de Boigne, qui vit le prince dans les assemblées mondaines, ne paraît pas avoir



Il m'a tiré les oreilles.
Dessin au crayon rehaussé, chez Mme la Comtesse Le Marois.

gardé de lui une très heureuse impression ; certains traits du portrait, peu flatté qu'elle en trace, paraissent pourtant assez justes :

(1) Il ressort d'une quittance de 25 l. st. des *Archives de Chantilly* datée du 15 Septembre 1802 et signée par Danloux, que ce serait le prix payé au peintre pour ce portrait.

« Ce n'était pas un mauvais homme; doux et facile dans son intérieur, il n'était à son aise que dans les classes assez peu élevées pour qu'il n'y trouvât aucun respect. Son goût vif pour les femmes réuni à sa répugnance des salons, le jetait dans une vie des moins honorables... Il avait



Tant mieux, c'est bien fait.
Dessin au crayon rehaussé, chez Mme la Comtesse Le Marois.

pourtant une belle figure fort noble, et ses façons, quoique froides et embarrassées, avaient de la distinction. »

Il allait plus volontiers qu'ailleurs dans la société créole, ajoute-t-elle; le prince se trouva ainsi assister à une fête donnée chez un notable de Saint-Domingue, ce qui fit un

bruit énorme parmi les royalistes, tant à cause de la date choisie que par l'insouciance de celui qui y assista. On était en effet au 21 Janvier ! M. de Montazet en rendant visite aux Danloux paraissait plus triste qu'à l'ordinaire :

« Je lui en demandai la raison. Il me répondit que quand il aimait quelqu'un, il le voyait avec chagrin faire des sottises, enfin que le Duc de Bourbon avait été dîner la veille chez M. de Charmilly avec M. et Mme de Vaudreuil. Il y avait eu fête et bal. On y était resté jusqu'à cinq heures du matin. Il lui semblait que le Duc de Bourbon ne devait pas aller chez un homme comme M. de Charmilly qui était méprisé de tout le monde. »

Le fait se précisa car divers papiers donnèrent les détails de la fête :

« Ils observent avec étonnement que M. le Duc de Bourbon avait dansé, que la fête s'était prolongée jusqu'au matin, précisément le jour anniversaire de la mort de notre malheureux roi. Cela nous fit beaucoup de peine, note Mme Danloux, à cause de l'intérêt que nous portons au Duc de Bourbon. »



Il est difficile de parler du Comte d'Artois et de son cousin sans que le nom de Vaudreuil, l'ami des bons et des mauvais jours, se présente au bout de la plume. Faut-il ajouter foi à la légende qui donne au Duc de Bourbon le rôle d'un séducteur écouté auprès de la jolie Comtesse de Vaudreuil ? Mme de Boigne, qui ne perd jamais l'occasion de rapporter une médisance, prétend que la conduite peu mesurée du prince aurait dû épuiser la patience d'un mari moins aveugle. Il est certain que la jeune femme au visage éclatant de fraîcheur si vanté par Mme Vigée-Lebrun, avait attiré ses soins passionnés comme le souligne une longue correspondance. Aussi Vaudreuil jugea-t-il prudent de mettre un peu d'espace entre sa femme et son admirateur et de la soustraire à des témoignages aussi brûlants en allant retrouver Monsieur à Edimbourg. Ces assiduités déplurent d'ailleurs à la société émigrée où Vaudreuil été aimé. C'est au moment du mariage avec sa cousine, de trente ans plus jeune que lui, que se placent les quelques relations de l'artiste avec le comte. Très éprouvé par la Révolution de Saint-Domingue, d'où il tirait les fonds qui lui avaient permis de mener grand train à la Cour, le « divin Vaudreuil » venait d'être frappé d'un coup cruel par la mort de la Duchesse de Polignac survenue à Vienne, « l'objet et la confidente de toutes mes pensées, écrivait-il, celle par qui et pour qui je vivais, qui possédait tous les charmes, toutes les qualités et toutes les vertus ».

Après avoir « pleuré avec éclat » son amie, sa douleur finit par se calmer. Il parcourut l'Europe pour faire diversion à son chagrin et, rajeuni par les vingt ans de sa jolie cousine, Vaudreuil, toujours portant beau, arrivait à Londres en 1795 pour l'épouser. Mme de Raucourt nous donne de ses nouvelles en venant demander à Danloux de l'aider à placer un « tableau de paysage » dont M. de Vaudreuil désire tirer parti :

« Elle raconta qu'il était dans la dernière misère, qu'il allait arriver ici pour épouser sa cousine, Mlle de Vaudreuil, installée à Londres avec son père et sa mère, eux-mêmes dans le besoin au point qu'ils ont acheté le trousseau de leur fille pour un prix dérisoire, encore le marchand leur fait-il crédit pendant un mois. Enfin il leur a envoyé ce tableau pour dernière ressource, en disant qu'il l'avait acquis à Rome 80 louis. Ces dames seraient bien heureuses si elles en trouvaient 25 guinées. Mon mari promit de le faire voir lorsqu'il viendrait des anglais. »

Le soir du même jour, Mme des Réaux apporte le tableau, Danloux rentre et reconnaît au premier coup d'œil le pinceau de Denis, un peintre français qu'il a connu à Rome : « Le tableau ne vaut pas grand chose et jamais ces dames n'en auront vingt-cinq guinées. »

La misère du comte semble au surplus avoir été fort exagérée puisque le 8 Septembre 1795, après sa visite à Mme de Tréville, Danloux revient en disant que le Comte de Vaudreuil doit se marier le lendemain, qu'il a apporté de l'argent et ne veut plus vendre son paysage. Visite du comte en compagnie du Duc d'Harcourt et du Duc de Sérent : Leur but était de voir le portrait du Duc de Bourbon à peine fini, et trouvé très ressemblant :

« M. de Vaudreuil parut embarrassé parce qu'à Rome, il n'était jamais venu chez nous, étant allé voir tous les autres artistes. Mon mari le lui rappela ; il s'en tira en donnant quelques mauvaises raisons... »

Le vieil amateur reparaît cependant à l'idée de posséder son image de la main de Danloux, dont il goûte fort le talent, et rendez-vous est pris avec le peintre :

« Mon mari alla chez le Comte de Vaudreuil. Il désire avoir son portrait, mais n'a pas beaucoup de moyens. Il paierait ce qu'il pourrait, et à Paris réglerait le reste. »

L'entente se sera faite sur ces bases, puisque le comte, tout en posant, contait au peintre l'incident qui avait amené d'amicales relations entre le Comte d'Artois et lui :

« Mon mari donna séance au Comte de Vaudreuil. Il dit qu'il venait d'Allemagne, qu'il allait rejoindre Monsieur, et raconta comment sa liaison avait commencé. Un jour, étant à cheval au bois de Boulogne avec le prince et plusieurs seigneurs de la Cour, ces Messieurs remarquèrent que M. de Vaudreuil montait à la française et l'en plaisantèrent. Il leur répondit qu'il préférait cette manière à l'anglaise, que d'ailleurs, il croyait qu'un français ne devait prendre que les usages de son pays. Ces Messieurs furent choqués et cependant ils en rirent.

« Le lendemain le Comte d'Artois lui demanda pourquoi la veille, il avait paru vouloir donner une leçon ? Le comte répondit qu'il ne prétendait donner de leçon à personne, mais seulement dire son opinion ; il croyait, avait-il dit au prince, qu'un homme de sa sorte ne doit jamais montrer du goût pour rien de ce qui est étranger mais donner l'exemple, et que c'en était un très mauvais pour la nation. Cette franchise plut au prince qui lui en sut gré, et depuis ce moment ils furent intimes amis.

« M. de Vaudreuil parla ensuite de Mme Lebrun qui n'a pour vivre que son talent, parce que son mari a vendu tout son bien en France. Elle est en Russie après avoir longtemps séjourné à Vienne où elle a amassé 75.000 livres... »

Cependant des lettres de Monsieur, portant qu'il s'est rapproché des côtes de la Vendée et que les gros temps seuls l'ont forcé de revenir, rendent Vaudreuil impatient d'aller le rejoindre :

« Il est toujours retenu par des affaires de plus en plus difficiles à terminer parce que le Baron de Breteuil a répandu le bruit que lui, Vaudreuil, avait touché d'un banquier cinq cents louis, sans compter cent louis par mois, ce qui était de toute fausseté. Il ajouta que, sans les lois anglaises, il donnerait au Baron de Breteuil une volée de coups de bâton. Sa femme vint, elle est très jolie, parait aimable et n'a que vingt ans. »

Ceci se passe le 3 Octobre ; le lendemain, nouvelle séance. On parle de ventes d'immeubles à Paris :

(1) Joseph-Hyacinthe de Rigaud comte de Vaudreuil, né à Saint-Domingue le 2 Mars 1740, mort le 17 Janvier 1817, grand fauconnier de France, protégea les peintres et les gens de lettres. C'est à son influence que l'on doit, dit-on, la représentation du *Mariage de Figaro*. Il s'établit à Twickenham près de Londres pendant l'Emigration, et à la Restauration devint gouverneur du Louvre.

« Le Comte de Vaudreuil me dit que la belle maison près de la barrière Blanche qui appartenait à M. Boutin venait d'être vendue par sa famille, qui en a eu quinze cents louis en or. Un très joli hôtel sur le boulevard, ayant deux arpents de terre a été vendu cinq cents louis, en or également; enfin il ajoute que les biens de France se vendent pour rien. »

Vrais ou faux circulent à Londres des bruits relatifs à l'expédition du Comte d'Artois et à ses tentatives de débarquement. L'un d'eux disait que Monsieur avait été pris avec tous les émigrés. Vérification faite, il s'agissait seulement de quelques valets de chambre du prince et d'un Comte de Chabannes, descendus à terre et faits prisonniers en cherchant à rejoindre Charette. Néanmoins, M. de Vaudreuil en a été tellement impressionné que lorsqu'il vient à l'atelier, le 26 Octobre, pour son portrait, il se trouve mal :

« Il dit qu'il était comme cela depuis le jour où le bruit courut que Monsieur était pris et quoique la nouvelle fût fausse, le mal lui est resté. Il prétend avoir conseillé il y a trois ans au Comte d'Artois d'aller rejoindre Charette comme simple particulier, et lui avoir envoyé 2.000 louis par M. de Rivière. Le prince goûta fort son projet, mais lui répondit que malheureusement ce conseil arrivait trop tard parce qu'il venait de recevoir l'ordre officiel de la Cour d'Angleterre de se joindre à la flotte de Lord Moira qui devait faire une descente sur les côtes de France avec tous les émigrés. Alors on le regarderait comme un déserteur, il paraîtrait abandonner tous ces malheureux qui l'ont suivi dans son émigration... »

« M. de Vaudreuil dit aussi que les princes à Coblentz étaient entourés d'intrigants et qu'il avait désespéré de leur sort quand il vit que M. de Calonne, après avoir sacrifié sa fortune pour eux, se voyait disgrâcié. Il nous parla ensuite des intrigues du Baron de Breteuil et raconta que ce dernier avait persuadé à la Cour d'Espagne que toutes les démarches des princes étaient contraires à la volonté du roi Louis XVI et, par ce moyen, avait empêché le roi d'Espagne d'embrasser la cause des princes... »

Le portrait que Danloux commença ne paraît pas avoir été achevé. C'est ce qu'il objectait à Du Theil lui rapportant la plainte de Vaudreuil mécontent, d'être peint trop vieux : Conservait-il du moins cette élégance suprême que lui reconnurent ses contemporains ? Danloux va le retrouver à son poste d'honneur au château d'Holyrood.





VII

Le *Journal* de M[me] Danloux en 1796. — Mariages d'émigrés. — Le dîner du major Marsak. — M. de Wentz. — Lady Charlotte Campbell. — Le Duc de Sérent, précepteur des princes. — Madame Royale à Vienne. — Départ d'Anna. — Le Père Elysée. — La vengeance de M. d'Eprémesnil. — Le bal de la Comtesse Dillon. — Dessin pour une médaille. — A propos de la petite Atkinson. — M[me] de Mac-Mahon prend des leçons de peinture. — Galanterie du Marquis d'Autichamp. — Sir Charles Rouse. — Les naïvetés de M[me] O'Gorman et la voix de M[me] O'Connel. — Le portrait du Comte de Damas. — Le graveur Bouillard. — Esquisse des enfants de Lord Peter. — Les moustaches de Saint-Furcy. — Miss Siddons. — Mort des fils du Duc de Sérent. — Charette et la Vendée. — Herman à Vérone. — Esprit d'à-propos du jeune Duc de Berry. — M. de Jouet défend le Marquis de Puisaye. — M. de Martanges et la prédiction de Saint-Labre. — Les prodigalités de M. Haudry de Janvry. — Succès de Laurette. — Les fils du Marquis Thousend. — Mystifications de M. Goët. — La Duchesse de Piennes. — Au cirque d'Astley. — Lady Jersey. — Le général Buonaparte à Pavie. — Leçons de dessin à M[lle] de Neuville. — M[me] de Pressigny en paysanne. — M. de Montazet et sa servante. — Attentat contre Louis XVIII. — Lady Mazarine et les portraits de Beechey. — La partie de Greenwich. — Les illusions de M. de Cumont. — Eloge de Louis XVIII par Herman. — L'abbé Edgeworth de Firmont. — Mrs Orde et son mari. — La reconnaissance de M[me] Damécourt. — Jalousie de M. de La Charce. — Holyrood. — Les portraits du Comte d'Artois. — Envoi à M. de Vaudreuil. — Un bon mouvement du Duc d'Angoulême. — De qui est le portrait de M[me] de Polastron ? — Louis de Polastron. — Lord Adam Gordon, gouverneur d'Edimbourg. — Danloux à Dalkeith. — La famille de Buccleugh. — *L'Innocence sous la sauvegarde de la Fidélité.* — Un thé chez les Ferrières. — Promenade à Richmond. — Le Vicomte d'Orléans retour de Russie. — Madame Tallien et les bals à Paris. — Opinion de Danloux sur les familiers d'Holyrood.

En 1796, nombre d'émigrés sont rentrés dans leur patrie, soit qu'ils ne puissent vivre loin d'elle, soit que, moins compromis, ils croient pouvoir y revenir sans danger. Ne restent à Londres que les intransigeants de la politique, ceux qui ont brûlé leurs vaisseaux, et Danloux est de ce nombre. Se rend-il compte que la situation serait bien

délicate pour lui ? Ne craint-il pas, une fois en France, de s'y trouver dépaysé, démodé ? La vie d'exil se continuera donc vie de travail que vient adoucir l'amitié. Qu'on ne cherche pas l'enchaînement des faits dans les pages qui vont suivre, comme nous l'avons essayé pour les années précédentes ; incidents journaliers de la vie d'artiste, relations mondaines, visites reçues et visites rendues, travaux en cours, mentions relatives à la société émigrée, pêle-mêle comme ils se produisent, voilà ce qu'on y trouvera. Nous détacherons seulement certaines pages, comme l'excursion chez Lord Moira, le portrait de Mme Damécourt, le voyage à Edimbourg, le séjour à Dalkeith, à cause de l'intérêt incontestable qui s'en dégage.

Deux mariages sont annoncés aux Danloux par M. de Montazet, un de leurs assidus : Le vieux Marquis de Polignac, âgé de 78 ans, allait épouser Mlle de Nédonchel âgée de 20 ans ; M. de Richemont, laid, bossu et d'une mauvaise santé, convolait avec Mlle Le Blond, américaine comme lui : « Tout cela nous parût parfaitement ridicule ! »

Le 2 Janvier, lettre de Bonne d'Alpy invitant les Danloux à dîner pour le lendemain de la part du major Marsak et de sa femme, chez qui elle professe la musique. A 4 heures et demie le ménage s'y rend :

« Il y avait à dîner Miss Fox, fort jolie personne, amie de Mrs Marsak. Je n'aimai pas son ton et ne lui trouvai point l'air décent qui convient à une demoiselle... Le dîner fut fort long, fort mesquin ; deux convives chantèrent de l'anglais, mais si tristement qu'on pouvait s'imaginer être à l'église. Après dîner, Bonne fit de la musique avec M. de La Tullaye, un français qui joua du violon ; les anglais récitèrent des scènes de Shakespeare. Mrs Marsak est une femme fort douce. Elle m'engagea à aller l'été prochain chez elle à la campagne. »

4 Janvier : Visite de MM. de Crenolle : Le fils arrivait de l'Ile-d'Yeu et Monsieur venait de lui envoyer la croix de Saint-Louis.

Les Danloux traversent alors de sérieux embarras d'argent, pénibles en raison du manque de commandes et surtout par suite du non paiement des travaux exécutés antérieurement. Ils ont proposé à un banquier de Pall-Mall nommé Morland, une affaire à laquelle celui-ci oppose des difficultés. On leur annonce bien l'arrivée de Mr Wood, leur débiteur, mais il se cache à cause de ses créanciers ; M. de Préval leur indique pourtant « deux portraits à faire dont l'un très sur », Danloux n'en est pas moins « dans un état affreux de désespoir » et se décide à prévenir M. de Crutchent. Mme Danloux se résout de son côté à parler à la Princesse de Craon, et reçoit d'elle le cadeau d'un turban que, dit-elle, « la Princesse de Beauvau avait brodé pour moi ». La présence de Laurette la gêne pour parler à cœur ouvert, et ce n'est qu'en revenant de la messe à la chapelle d'Espagne avec la princesse qu'elle peut lui faire part de ses tourments :

« Elle en fût fort affligée. Nous revînmes ensemble à la maison : Quand elle vit mon mari, elle fondit en larmes et se mit aussitôt à écrire une lettre à l'abbé Ferris pour le prier de l'obliger de ses conseils et de ses moyens. Enfin elle nous rendit un peu de calme après nous avoir consolés par l'expression de sa sympathie. M. de Crutchent nous témoigna beaucoup d'amitié et nous promit de chercher les moyens de nous tirer de peine... Nous avons passé une nuit plus tranquille : Les visites de nos amis nous avaient fait du bien. »

M. de Crutchent met Danloux en rapport avec M. Hope, riche banquier de Hollande établi à Londres, « très obligeant et très bienfaisant » et Mme de Craon s'entend avec l'abbé pour les obliger :

« Il fût convenu avec M. Ferris qu'il parlerait à Mme de Vignier de nos affaires afin de pouvoir nous être utile. Pendant ma visite vinrent chez elle le Marquis de Mortemart et le fils de Mme de Rougé. »

7 Janvier : Danloux apprend le soir que Madame Royale était enfin sortie de France. On la croyait arrivée à Bâle en compagnie de Mme de Soucy : « La Convention, dit-on, lui a donné un trousseau de deux millions ».

9 : M. de Vermenoux passe dans la matinée et amène un hollandais qui désire avoir son portrait. Danloux le lui fera pour cinquante guinées. Ce hollandais est un jeune homme fort riche nommé de Wentz : « Il est assez joli garçon, mais fat et amoureux de sa personne ».

Le 10 Janvier, Bonne venue déjeuner, a la complaisance de poser pour le portrait de Mme Boyd. Mr Wilmot apporte à Danloux plusieurs souscriptions pour l'estampe de l'évêque de Saint Pol de Léon : « M. de Radepont vient ensuite avec un jeune homme, ami de Mr Wood, qui nous dit que ce dernier n'avait pas d'argent, ce qui nous affligea parce qu'il nous en devait ».

12 : « Laurette et Bonne vinrent déjeuner à la maison. Le jeune de Vignier y était. Ces demoiselles dirent mille folies avec lui. Ils s'étaient vus en Allemagne parce que la princesse est amie de sa mère ; lui est un jeune américain fort bon enfant...

13 : « J'allai chez la princesse. Elle eut la bonté de nous prêter l'argent qui nous était nécessaire pour payer un billet du graveur et me dit que le Prince de Poix voulait avoir le portrait de son fils peint par mon mari... Le soir il apprit chez Brice que Monsieur avait été parfaitement reçu à Edimbourg et qu'il donnait des audiences aux grands seigneurs écossais. »

Mme Danloux rend visite le lendemain à la Princesse de Craon :

« Elle était seule. Nous parlâmes de Laurette ; elle ne savait plus qu'en faire ; la place qu'elle avait en vue pour elle lui ayant manqué, elle me priait de demander à Mlle Larrivée si elle voulait se charger de la loger, elle donnerait des leçons...

15 Janvier : « ... Laval vint nous inviter à dîner chez lui le dimanche suivant et dit qu'il cherchait de l'argent pour pouvoir retirer la harpe de sa femme qui est en gage. Nous lui représentâmes combien il était fou de donner à dîner, n'en ayant pas le moyen. Il répondit que cela l'amusait. »

17 : Le Baron d'Escrainville raconte que le Prince de Condé venait de se remarier et que son fils, le Duc de Bourbon, était brouillé avec lui à ce sujet. Il avait épousé la Princesse de Monaco avec laquelle il vivait depuis vingt-cinq ans.

19 : Visite de MM. de La Charce, assez mécontents de leur expédition à l'île d'Yeu. Mlle Larrivée refuse de se charger de Laurette : « Elle la connait trop bavarde pour pouvoir vivre avec elle ».

20 : Fête chez M. de Charmilly (1) à laquelle assiste le Duc de Bourbon.

27 : Mme Delaval dit qu'elle amènera Lady Charlotte Campbell qu'on cite à Londres comme la plus belle femme d'Angleterre. Elle est en ce moment son élève.

29 Janvier : « Un jeune homme nommé Morin qui arrivait de Paris nous apporta une lettre de M. Lethière, peintre d'histoire, que nous avons connu à Rome... Nous engageâmes M. Morin à venir le soir même prendre le thé avec nous, ainsi que le Comte d'Arthès. Celui-ci arrivait d'Allemagne et nous avait apporté une lettre du Chevalier de Thumery nous mandant qu'il était à Francfort,

(1) M. de Charmilly, officier devenu fort riche par suite de son mariage avec une anglaise, avait voiture, cuisinier, et recevait nombreuse compagnie. Après avoir fait nos fleurs artificielles et nos écrans, note le Vicomte Walsh, nous nous réjouissions, ainsi que nos cousines, d'une invitation à danser chez lui.

depuis peu capitaine au régiment de Dillon, que cela lui valait quarante louis par mois... M. de Montazet survint; il connaissait M. d'Arthès. Ces messieurs parurent enchantés de se revoir. Le premier venait de Vérone où il avait laissé le roi en bonne santé quoiqu'avec un peu de goutte. Il menait une vie fort retirée, ne sortait jamais et toute la ville avait pour lui une grande vénération.

« On parla ensuite de la légèreté commise par M. le Duc de Bourbon en allant au bal de M. de Charmilly. M. d'Arthès dit qu'il était d'autant plus étonné de cela que Monsieur avait donné un exemple qui aurait dû être suivi : Le jour de son arrivée à Edimbourg, le gouverneur de la ville alla au devant de lui et lui dit que toute la noblesse s'était réunie pour avoir l'honneur de lui faire sa cour, ajoutant que toutes les dames d'Edimbourg avaient arrangé un bal pour le même soir, se flattant qu'il l'honorerait de sa présence... A quoi Monsieur aurait répondu que les malheurs de la France et ceux de sa famille ne lui permettaient pas de s'y trouver, et s'en dispensa ainsi... Enfin notre parisien arriva...

« On parla ensuite d'une espagnole qui se montre en public dans un costume imitant l'antique et qu'elle dit être celui de Mme Tallien. M. Morin dit qu'il la connaissait beaucoup, qu'il était venu de Paris et logeait avec elle ici. Comme M. de Montazet assurait qu'elle n'était pas aussi belle qu'on avait dit, M. Morin la défendit de manière à faire voir qu'il en était épris. Il ne nous donna que fort peu de détails sur Paris parce que M. de Montazet le contraria sur tout ce qu'il disait; cela lui ferma la bouche... »

Le 31 Janvier, Mme Delaval amène son élève pour la harpe, lady Charlotte Campbell : « Nous la trouvâmes superbe. Elle fut ravie des ouvrages de mon mari, mais ne parla pas de se faire peindre ».

Le 1er Février, Mme Danloux rend visite à la Princesse de Craon :

« Elle s'habillait. Je m'aperçus que la princesse était fort triste et qu'elle avait pleuré. Je lui en demandai la cause? Quand Laurette fut sortie, elle me dit que Laurette faisait son malheur; sur de légères représentations, elle l'avait accablée de duretés; elle ne pouvait souffrir plus longtemps cette manière d'être, mais son désespoir était de ne savoir comment se débarrasser d'elle. Je cherchai à la consoler autant qu'il était en mon pouvoir. »

De là Mme Danloux va chez Mme de Pange qui lui annonce son départ pour la France avec un passeport de l'ambassadeur d'Espagne. Le lendemain visite à Mme Digneron :

« Mme de Belloy y était; la conversation roula tout le temps sur les familles de Belloy et de Valicourt... Mme Beaufort, une voisine qui paraît bonne femme, raconte que la veille le roi (d'Angleterre) était à la Comédie et qu'au retour le peuple avait jeté de la boue à ses domestiques et des pierres dans sa voiture : Une de ces pierres avait écorché le menton de la reine. »

Le 5 Février, Danloux a beaucoup d'humeur parce que le Comte de Noailles, qui lui avait promis de prendre séance, ne vint qu'à quatre heures et qu'il ne put travailler. M. de Crutchent prie Danloux de faire une caricature dont il lui donne l'idée, et relative à la fête de M. de Charmilly. Le soir les Danloux vont chez Mme Delaval entendre la répétition du concerto de harpe qu'elle doit jouer le lendemain à l'Opéra de Haymarket :

« Elle le joua fort bien, mais il ne me plut pas. Mlle Larrivée joua du violon, et je vis là M. Rivière dont elle m'avait parlé. Il fût très attentif auprès d'elle et chanta une romance en paraissant s'adresser à elle. »

8 Février : Le Duc de Sérent vient, en l'absence de Danloux, pour le prier de lui faire un dessin relatif à une fête qu'un anglais de ses amis veut donner à sa famille : Il en raconte longuement le sujet à Mme Danloux :

« Ensuite il me parla des princes, fils de Monsieur, et me dit qu'étant ses élèves, il les avait toujours vus en beau, mais qu'il ne pouvait pourtant se dissimuler qu'ils n'avaient pas entièrement répondu aux soins donnés, enfin le Duc d'Angoulême et le Duc de Berry, avec toutes sortes de dispositions pour tout, n'avaient aucun talent agréable... »

Danloux apprend par les papiers que Madame Royale est à Vienne :

« On ne lui permet de voir aucun français. Mme de Soucy qui l'avait accompagnée est repartie pour la France sans avoir pu lui faire ses adieux et le Comte d'Avaray, envoyé par le roi pour la complimenter, n'avait pas pu la voir. Cette conduite de l'empereur nous parut fort extraordinaire. »

9 Février : Mme de Pange vient déjeuner, remet à Anne, qui retourne avec elle en France (1), l'argent qui lui est nécessaire pour son voyage et Mme Danloux va chez le Marquis Spinola, ambassadeur de Gênes à Londres, pour l'engager à donner un passeport à Anne :

« Il me fit quelques difficultés parce que, disait-il, il n'avait pas de preuves qu'elle fût gênoise. A la fin il me le donna. Le soir, visites de Mme Delaval, de Mr et Mrs Banks et leur fille et deux jeunes demoiselles de leurs amies, enfin de MM. d'Arthès et de Montazet. Le premier nous raconta tous les dangers qu'il avait courus au commencement de la Révolution. Il était alors en Provence avec son régiment et n'a échappé que par miracle... »

10 : Le Duc de Sérent prie Danloux de lui faire le dessin dont il avait parlé. Il y travailla jusqu'à 2 heures du matin.



Génie ailé.
Album de Mlles de La Filolie.

« Nous nous séparâmes d'Anna non sans être vivement émus. Je lui donnai mes commissions pour Paris et la priai, si elle revenait, de nous ramener notre petit Jules. Cette séparation nous coûta horriblement; depuis huit ans elle était avec nous, mais l'espoir de la voir plus heureuse nous détermina à la laisser partir, car elle n'allait à Paris que pour se marier...

11 Février : « ... Je passai la matinée fort tristement; cette absence me faisait un vide affreux. J'allai chez Mlle Larrivée et lui fis part de mon chagrin. Soirée chez Mme Delaval, et musique parce qu'elle devait jouer le lendemain à Covent-Garden. »



L'Amour peintre.
Croquis au crayon.

12 : Mme Danloux passe chez les demoiselles Renouards :

« Miss Renouards me dit compter sur la promesse que j'avais faite de remplacer chez elle Mme de P..., en donnant des leçons de français à leurs petites écolières, et me pria de revenir le surlendemain pour commencer. »

14 : Dans la matinée, la princesse vient avec Bonne ; Danloux lui parla du projet qu'il

(1) Anne ou Anna était la fille d'un fermier de Mme de Sérilly, à Passy, près de Sens.

a d'engager Mme de Vignier à s'employer auprès de son banquier pour faire un arrangement qui lui serait avantageux : La princesse promit de lui en parler.

15 Février: « Mon mari donna séance à Mme Boyd. Pendant ce temps Mme Digneron vint me voir. Elle se plaignit beaucoup de l'ingratitude de Mme Gilbert et de Mme d'Osmond envers elle. Mme de Pressigny arriva avec son mari. La fille fit beaucoup de caresses à la mère mais celle-ci était plus froide. J'allai chez la princesse qui faisait sa toilette, devant aller le soir à un concert chez Mme de Vignier. Elle me donna un turban qu'elle avait brodé en me priant de le remettre à à Mlle Larrivée pour le lui faire vendre. Le soir mon mari envoya à Mme de Vignier le portrait de son fils.

17 : « Le matin, la femme de chambre de Mme Boyd apporta à mon mari quarante guinées à compte du prix de son tableau. Elle vint et mon mari lui donna la dernière séance pour sa figure. Mr Boyd venu pendant la séance, lui fit beaucoup d'honnêtetés et l'engagea à aller à sa maison de campagne le dimanche suivant.

18 : « Visite de Bonne; mon mari fit le cou de Mme Boyd d'après elle. Elle nous parla beaucoup de Ferrari de manière à nous laisser croire qu'elle en était éprise. Elle nous raconta les ennuis qu'elle éprouvait chez le major Marsak, et nous fit ensuite le détail du concert de Mme de Vignier où elle avait joué avec succès. Le Duc de Bourbon y était et lui avait fait beaucoup de compliments. M. de Montazet nous dit que Laval avait commis une grande imprudence en faisant copier le portrait d'Aimée Le Vassor sans le consentement de son père, qui en était très piqué.

19 : « Mon mari donnait séance à M. de Noailles... Mme Delaval nous dit qu'elle était désolée parce que lady Charlotte Campbell se faisait peindre par un peintre anglais nommé Hoppner, portrait commencé avant de venir voir les tableaux de mon mari : Cette nouvelle nous fit de la peine.

21 : « Le matin, mon mari alla chez M. d'Evreux qui n'était pas levé, puis chez lord Hardley. A midi la voiture de Mme Boyd vint le chercher... J'allai dîner chez Mme Delaval; il y avait M. Journel, Mr et Mrs Morland, Miss Stone, Aimée. MM. Le Vassor, de Montazet et Rivière. On fit de la musique. M. Rivière chanta. Il fut toute la soirée fort assidu auprès de Mlle Larrivée. A 11 heures M. de Montazet me ramena chez moi et peu après mon mari rentra. Il avait dîné chez Mrs Boyd à leur maison de campagne, et ébauché le cheval de Mr Boyd. Plusieurs messieurs, attachés au ministère étaient là et il espérait arriver par eux à peindre Mr Pitt.

22 : « Mon mari donna plusieurs séances... Laval arriva un moment après. Il était plus triste qu'à l'ordinaire et nous dit que le Baron d'Ecrainville le tourmentait beaucoup pour lui faire rendre cinquante guinées qu'il lui devait; il ne savait comment faire. Mon mari partit pour aller dîner chez Sir William Jerningham. Nous causâmes beaucoup, Mlle Larrivée et moi, de sa nouvelle conquête... Bonne vint et la conversation changea. Ces demoiselles parlèrent des hommes qui leur faisaient la cour et dans le nombre Bonne nomma Ferrari. Elle s'égayait sur son compte et par là croyait nous donner le change, mais elle revint si souvent sur son sujet qu'elle nous persuada qu'il ne lui était pas indifférent...

23 : « ... Mon mari alla chez Mme de Bréhan. Il y avait M. du Theil qui lui parla d'une nouvelle expédition qu'on projetait sur les côtes de la Normandie. Il proposa à mon mari d'aller à Edimbourg. Mon mari refusa, disant que ses affaires le retenaient à Londres et qu'il ne pouvait pas quitter. M. du Theil lui dit aussi que M. de Vaudreuil se plaignait qu'il l'avait peint trop vieux dans son portrait. La vérité est que ce portrait a été commencé et n'a jamais été achevé.

24 : « J'allai voir Aimée Le Vassor. Elle me dit qu'elle s'ennuyait beaucoup; il ne venait que des vieux chez son père et elle n'entendait parler que de politique : Cela la fatiguait. M. de Montazet avait vu le Baron d'Ecrainville; il se plaignait beaucoup de Laval qui lui doit de l'argent, et le fera arrêter.

De là, visite à Mme Delaval : « Le père Elysée entra (1). C'était en France un frère de la Charité qui a un très grand talent en chirurgie. Mme Laval passa dans sa chambre avec lui et Mlle Larrivée, pour l'engager, je le suppose, à leur prêter de l'argent, car il est ici fort à son aise. Il vint aussi un émigré nommé de Villars qui ne manque pas d'esprit. Il causait fort bien. On parla de M. d'Epremesnil. Il dit l'avoir beaucoup connu ainsi que sa femme. C'étaient deux intrigants et la conduite de M. d'Epremesnil venait d'une vengeance qu'il voulait tirer de Necker et du roi, dont voici le sujet : Mme d'Epremesnil, veuve de son premier mari, avait obtenu de M. Terray une pension de 30.000 livres pour ses bons et loyaux services auprès de lui. M. Necker arrivant au ministère fit une

(1) Marie-Vincent Talochon, dit le Père Elysée, né à Thorigny en 1753, mort à Paris en 1817, entré aux frères de la Charité sous la direction du frère Come, le célèbre chirurgien. Il suivit l'armée de Condé comme directeur des ambulances.

réforme et supprima la pension. Elle s'en plaignit, il lui répondit que le roi lui-même l'avait supprimée... Quelque temps après M. d'Epremesnil l'ayant épousée, voua de ce moment une haine implacable au roi et à M. Necker, et la Révolution lui fournit l'occasion de se venger. On parla ensuite de Madame Royale qui a écrit une lettre charmante au Prince de Condé, le priant d'assurer les émigrés de sa bienveillance.

27 : « ... On annonça M. de Bourbette. C'est un ami de Mme de P... Il me remit une lettre qu'elle avait envoyée pour moi. Elle se portait bien, mais avait beaucoup souffert en mer. Elle était débarquée à Boulogne, sans être inquiétée, espérait arriver tranquillement à Paris. Le soir nous allâmes avec les Delaval et Mlle Larrivée passer la soirée chez Mrs Banks. Miss Banks joua de la harpe ainsi que Mme Delaval. On fit beaucoup de musique et la soirée se passa fort agréablement.

2 Mars : « J'allai voir la princesse. Elle me raconta qu'elle avait encore eu une dispute avec Laurette. Elle amènera la générale Harcourt voir les tableaux de mon mari parce qu'elle est amateur.

3 : « Il faisait très froid, je ne sortis pas. Je lus un livre intitulé *Mémoires de Mme Roland.* Elle était femme d'un ministre de ce nom qui a figuré dans la Révolution, mais fort intrigante, elle fût mise en prison du temps de Robespierre et périt sur l'échafaud. Ces Mémoires sont d'une tête exaltée, écrits avec facilité, mais n'ont pas le sens commun..... M. Hosten dit que l'empereur avait proposé à Madame Royale d'épouser l'archiduc Charles, son frère. Elle l'avait refusé en disant que son père en mourant lui avait désigné celui auquel il la destinait et qu'elle suivrait ses dernières volontés. Il pria mon mari d'écrire à Mr Dickinson, graveur, pour l'engager à graver son portrait. Le matin était venu un français nommé Trécourt qui depuis 14 ans travaille chez Mr Holland, fameux architecte anglais. Il se plaignit beaucoup de lui. Il venait nous proposer de prendre en pension un jeune indien pour l'éducation duquel on n'épargnait rien...

4 Mars : « Après déjeuner Mr Jameson parla beaucoup de Mr et Mrs Wood, dit que ce dernier était d'un caractère faible, que sa femme se conduisait mal à Hambourg ainsi que sa fille, mais qu'il ne s'en doutait pas... Le soir Mr Stéphens vint. Mon mari lui remit les dessins d'une chaise et d'un miroir qu'il avait faits. M. Constant vint ensuite, parla beaucoup de M. Béhague, son oncle, et dit qu'il était très vieux et très malade. Il y avait tout à craindre qu'il ne pût être utile aux Chouans comme on l'avait espéré.

5 : « Mon mari alla voir la princesse. Je ne sortis pas; il faisait un froid horrible. Mlle Larrivée vint ainsi que M. de Montazet. On parla du bal qui s'était donné deux jours avant chez Mme Dillon... Mlle Larrivée dit qu'un jeune homme nommé de Baye... y avait fait une scène épouvantable. A 7 heures du matin, le bal étant fini et les musiciens partis, ces dames voulurent encore danser. Les jeunes gens s'offrirent pour jouer du violon. On engagea le petit Digneron à aller chercher les violons de sa mère. Il y fut et les rapporta. M. de Baye trouva très plaisant de les jeter en l'air et de les casser. Saint-Furcy se fâcha... M. de Baye eut la... de lui jeter une chaise à la tête, enfin Mme Dillon survint et... On parla ensuite du luxe des femmes émigrées qui étaient à ce bal; on dit que cela faisait un contraste frappant avec la simplicité des quelques anglaises qui s'y trouvaient. Nous convînmes tous qu'il était bien ridicule que les émigrés donnassent des bals.

« Le Dr Beaufort vint avec son fils. Il apportait à mon mari un livre sur la Révolution de France écrit par un anglais, qui la disculpe en exagérant les abus de l'ancien régime...

6 : « Il neigeait beaucoup. La femme du doreur de mon mari vint déjeuner avec nous. Mon mari commença son portrait. Il fut convenu qu'il ferait aussi celui de son mari et qu'elle donnerait deux glaces avec des bordures en paiement. M. Kéman (1) vint avec un émigré. Ils passèrent une partie de la matinée à regarder des livres d'estampes...

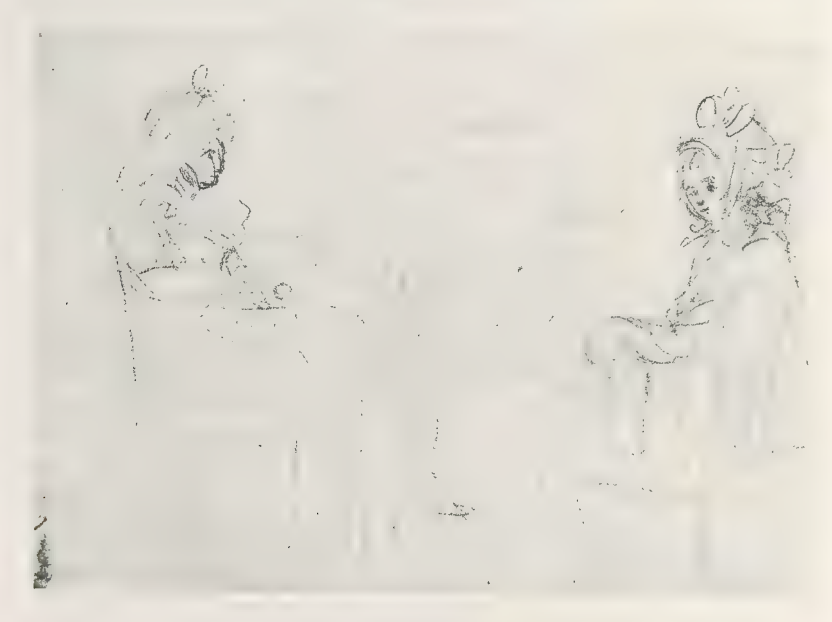
7 : « Mon mari donna deux séances, l'une à Mme Marin, l'autre à Mme Boyd... L'après-midi vint un graveur nommé Dickinson. Il dit à mon mari qu'il consentait à graver le portrait de M. Hosten pour soixante guinées comme on le lui offrait.. Mon mari se mit à faire un dessin pour les princes. M. de Crutchent, quelques jours auparavant, lui en avait apporté l'idée. C'est pour frapper des médailles représentant d'un côté l'effigie du roi et de l'autre un chêne antique. Une branche est abattue mais du tronc sortent deux branches dont l'une porte deux rameaux, allégorie à la France, au roi Louis XVI, à son fils et aux princes, ses frères et neveux. L'exergue était : *Uno avulso, non deficit alter.*

8 : « Mon mari alla voir la princesse, M. de Jumilhac et le graveur. M. Hosten vint dire qu'il consentait à faire graver son portrait par Mr Dickinson. La princesse vint ensuite nous voir avec M. de La Charce le père... Laurette dîna avec nous. Elle fût très gaie... Le soir, comme elle

(1) Kéman (G.-A.), miniaturiste, a exposé des miniatures à Londres de 1793 à 1807. Il a fait le portrait de Danloux.

voulut parler de la princesse et qu'elle n'a jamais de bien à en dire, nous changeâmes de conversation.

9 : « Bonne vint passer la matinée avec nous ainsi que M. de Villeblanche. On dit que Stofflet, un des généraux chouans, ayant été pris par les républicains, a été fusillé à Angers. Le soir j'allai donner mes leçons. Mon mari vint m'y chercher et nous allâmes chez le major Marsak. Il y avait le Duc de Mortemart et un baronnet anglais. Bonne joua du piano. »



La Princesse de Craon et Laurette.
Album de Mlles de La Filolie.

Le 10 Mars, Mme Danloux fait visite à Aimée Le Vassor. Bonne vient avec la petite Marsak. Les Danloux passent la soirée chez Mme Digneron... Il y avait beaucoup d'hommes. Les nouvelles de Paris étaient mauvaises; le règne de la Terreur allait reprendre. On avait entouré le Palais-Royal, arrêté des prêtres, des émigrés et des étrangers. Le Chevalier de Belle-Isle venait du concert de Salomon. Mme Delaval y avait joué, mais sans succès.

11 Mars : « Bonne vint; mon mari lui donna séance pour son portrait. Elle me remit un livre de souscription de l'évêque de Saint-Pol que nous envoyâmes ensuite chez M. Constant. M. de Crutchent apporte à mon mari le dessin pour y faire quelque changement. Le soir M. de Montazet nous dit qu'il n'y avait aucun espoir de voir finir la Révolution; le roi venait d'appeler M. de Cazalès (1); il ne lui refusait pas de mérite, mais il ne croyait pas que ce fût l'homme qu'il fallait au roi. Nous parlâmes de Mme de Saint-Marceau qui va partir pour la France. Sa conduite ici comme

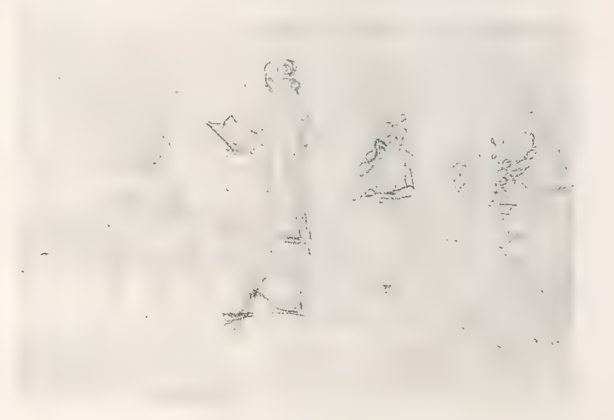
(1) Cazalès (J.-A.-M. de), né à Grenade-sur-Garonne le 1er Février 1758, mort le 24 Novembre 1805.

ailleurs, n'a pas été exemplaire... Mon mari rentra et dit avoir lu dans les papiers publics que la Convention promettait cent livres à celui qui dénoncerait un prêtre ou un émigré.

12 Mars : « Mon mari donna séance à Mrs Marin. Ensuite il alla voir les tableaux en vente chez Christie... Je dis à M. Hosten que Dickinson était venu la veille et avait emporté son tableau.

13 : « Mon mari alla voir M. Dellon pendant que M. Trécourt venait me dire que le jeune indien dont il nous avait parlé avait dix-sept ans. Bonne fut gaie comme à son ordinaire.

14 : « Je passai la matinée à dessiner. Le major Marsak amena des dames anglaises pour voir les tableaux de mon mari. Le soir nous eûmes M. Constant et John Greenwood qui resta le dernier. Nous réglâmes nos comptes avec lui.



Une lecture chez Mme Digneron.
Croquis au crayon noir de l'album du général Danloux.

16 : « ... Je revins à la maison et j'y trouvai Mme de Mac-Mahon que mon mari avait connue à Cossey chez Sir William Jerningham. Mr Wood était aussi à la maison. Il avait prié mon mari d'ajouter un chien au portrait de sa femme...

17 : « Visite de Mme de Mac-Mahon et de M. de Préval. Je servis de modèle pour les mains du portrait de Mrs Nightingale. Le reste de la matinée Mme de Mac-Mahon regarda mon mari peindre. Elle peint aussi et à Norwich, où elle habite, elle fait des portraits à l'huile pour deux guinées. Le soir vinrent MM. Le Marchand et de Montazet. Ce dernier dit que M. de Saint-Marceau vient d'être mis en prison par le gouvernement, accusé qu'il est d'entretenir une correspondance avec les jacobins de France. Sa femme venait de s'embarquer pour la Hollande et de là passer en France. M. de Montazet avait reçu une lettre lui annonçant que sa femme avait été volée de ses diamants et de son argenterie. Cela l'affligeait d'autant plus qu'il comptait les recevoir ici et s'en faire un fonds pour se mettre à l'abri du besoin.

18 : « M. Hosten amena avec lui plusieurs jeunes gens pour voir les tableaux. Peut-être l'un deux se fera-t-il peindre? M. Brice vint prier mon mari d'aller chez l'évêque de Saint-Pol pour l'engager à lui continuer le secours qu'il reçoit depuis trois ans et qu'on venait de lui supprimer. Mon mari alla chez l'évêque et j'allai passer la soirée chez Brice. Il y avait beaucoup d'hommes dont j'ignorais les noms. Je jouai quelques parties d'échecs avec l'évêque d'Uzès et M. de Mondesir. On lut la *gazette* de l'abbé de Calonne (1)... Le Duc de Bourbon était parti la veille pour voir Monsieur à Edimbourg. On dit aussi que la Marquise de Buckingham venait d'ouvrir une souscription perpétuelle pour les veuves des officiers tués à Quiberon : Le roi, la reine et toute la famille royale avaient souscrit.

19 : « J'allai voir la princesse qui me donna un billet de loge pour Drury-Lane; je vis chez elle le Baron de Montesquiou (2); puis chez Aimée Le Vassor que je trouvai se disposant à aller à l'Opéra avec Mme Digneron...

(1) L'abbé de Calonne, frère de l'homme d'Etat, prit part à Londres aux intrigues politiques, puis alla au Canada fonder une colonie dont il fut curé et où il mourut en 1822.

(2) Pierre, Baron puis Comte de Montesquiou-Fezensac, né à Paris en 1764, mort à Courtanvaux en 1834, successivement député au Corps Législatif, grand chambellan (1810), sénateur (1813) et pair de France.

20 : « Nous allâmes déjeuner chez Mme Digneron; Mme de Pressigny s'y trouvait ainsi que Mlle Larrivée et le fils de M. Malouet que M. de Tréville a ramené de France avec lui. Il parait avoir 17 ans; il est boîteux. Mme Digneron nous mena à la messe grecque qui se dit chez l'ambassadeur de Russie. Les cérémonies ne nous parurent pas aussi extraordinaires que nous nous y attendions. De retour à la maison, M. de Crenolle nous apporta une lettre de Mme de Sérilly, reçue la veille, lui mandant qu'elle a épousé le Chevalier de Pange. Par tout ce qu'elle dit, il semble qu'elle ne soit pas malheureuse comme fortune. Le fils de M. de Crenolle est parti pour la Martinique. »

21 Mars : Visite de M. et Mme de Pressigny accompagnés de Mme d'Osmond, avec séance pour le premier; puis arrivent Mlle Larrivée et M. de Crenolle :

« Nous dîmes mille folies; nous fîmes des charades; à 3 heures, Mme d'Osmond s'en alla. Mme Saint-Aubin avait mal aux nerfs, et me parut en tout fort vaporeuse. Sir William vint avec Mme de Mac-Mahon et une dame anglaise qui parût contente du portrait de Sir William... »

22 : Mme Danloux est invitée à prendre le thé chez Mlles Renouards :

« J'y fus. Ces demoiselles dirent qu'elles avaient appris par Mme de La Jaille que M. de Pange était mort. Extrêmement malade dans un petit village chez les Chouans, hors d'état d'être transporté, les patriotes arrivèrent et le massacrèrent dans son lit. Ces dames allaient écrire à Mme de Pange par Mr Franklin. Après le thé, mon mari lut tout haut une pièce de Molière : C'était *le Tartuffe*. Toutes les petites filles furent fort diverties. »

23 : Visite de Bonne et de Laurette :

« Nous parlâmes de Mme Kumpholz (1); Laurette dit que cette femme, plus que galante, aimait le vin. En ce moment, elle était folle de Ferrari. Elle cachait, sous un air doux, tous les vices : Je ne donnerais pas de tous les musiciens deux sous comme société.

24 : « Mon mari travailla au tableau de Mme Digneron. Mlle Larrivée se plaignit de son beau-frère Laval qui lui fait beaucoup de tort en décriant son talent... Le Chevalier de Couderc et M. de La Hante arrivent : Ce dernier paraissait malade et attribuait cela à un travail forcé; il avait beaucoup d'ouvrage depuis quelque temps. Mme du Quengo regarda l'ébauche de son mari et fondit en larmes. Elle engagea mon mari à terminer promptement le tableau.

« Le Duc de Sérent vint le prier de s'intéresser à un graveur nommé Bouillard, qui arrivait s'établir en Angleterre. Il venait de Paris où il ne pouvait plus vivre sous un tel gouvernement. Mon mari qui le connaissait beaucoup, assura qu'il serait charmé de le revoir. Le duc souscrivit pour le tableau de l'évêque de Saint-Pol.

25 : « Mon mari alla chez le Père Elysée qui lui conseilla de continuer ses bains et son régime. J'allai à la chapelle d'Espagne pour entendre l'office parce que c'était Vendredi Saint. J'y trouvai Mme et Mlle de La Jaille... Je me promenai longtemps avec elles et Mme et Mlle de Bournon. Je parlai de Mme de Pange; Mme de La Jaille me dit que M. de Puisaye devait envoyer de l'argent pour elle, mais qu'elle n'était pas tentée de remettre cet argent à M. de Bourbette... Je lui parlai du mariage de sa fille : Elle me dit que ce serait pour les premiers jours d'Avril. Elle épousait M. de Gaillon, autrefois officier de marine, mais qui, dans ce moment-ci, allait faire le commerce. Un anglais lui donnait des fonds et ce serait un bon moyen de se tirer d'affaire... Je montai avec M. de Montazet chez mon mari qui me dit que Mr Nollekens, sculpteur anglais, venait de lui assurer que les artistes anglais n'ont rien à faire cette année. Cela nous consola... Le jeune Valesque nous fait part de son entrée comme secrétaire chez Mr Boyd. Il ne sait encore ce qu'il gagnera, mais ne semble pas inquiet sur son sort.

26 : « Mon mari alla voir M. de Couderc et rentra. Il me dit que ce Monsieur avait beaucoup de talent, qu'il peignait le paysage comme un ange. Il se mit à travailler. Mme de Mac-Mahon vint avec Lady Jerningham qui parut contente du portrait de son mari... Le soir mon mari alla chez Mme de Bréhan et me dit en rentrant qu'il avait appris que Charette a été tué par les patriotes. »

Le dimanche 27 Mars, jour de Pâques, après avoir assisté à la messe de la chapelle

(1) Mrs Kumpholz, née à Metz, harpiste célèbre, femme d'un compositeur de musique. Elle avait le génie de la harpe et trouva des effets inconnus à ses rivaux. S'étant laissée enlever par un amant, elle vint à Londres en 1790 et y fit admirer son talent.

d'Espagne où il rencontre beaucoup de monde de connaissance, Danloux va chez Mme Lambert et lui promet de repeindre la tête de son portrait. Au retour il reçoit la visite de Mme Charlotte de Roncherolles et lui montre ses tableaux, puis il se met à peindre les figures sur la cheminée jusqu'au dîner ?

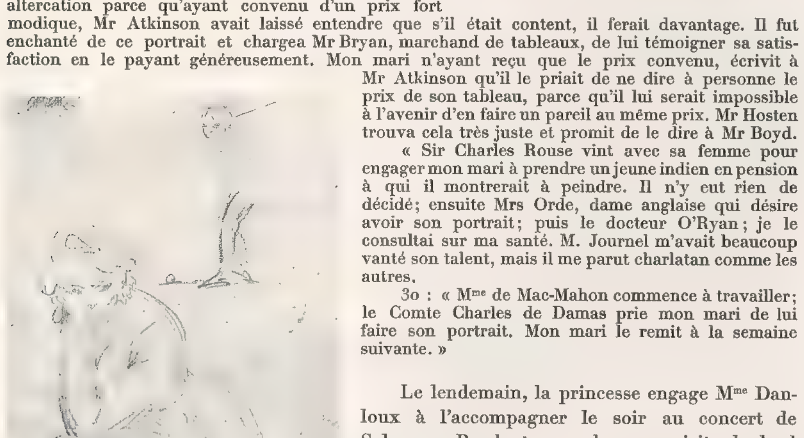


Croquis de la silhouette de Bonne d'Alpy.

28 : « ... La princesse vint un moment prévenir qu'elle comptait amener Yanowich et Cramer. Tous deux sont musiciens, l'un joue du violon et l'autre du piano. Mon mari dit qu'il n'aimait pas les musiciens; qu'en général c'étaient de mauvais sujets, mais que, conduits par elle, ils seraient bien reçus... »

29 Mars : Au sujet d'un propos tenu par un banquier de la Cité nommé Atkinson, qui aurait assuré à Mr Boyd que Danloux était d'un caractère difficile, celui-ci en explique la raison à Hosten :

« Mon mari raconte qu'il y a deux ans, il avait peint la petite Atkinson. Il eut avec le père quelque altercation parce qu'ayant convenu d'un prix fort modique, Mr Atkinson avait laissé entendre que s'il était content, il ferait davantage. Il fut enchanté de ce portrait et chargea Mr Bryan, marchand de tableaux, de lui témoigner sa satisfaction en le payant généreusement. Mon mari n'ayant reçu que le prix convenu, écrivit à Mr Atkinson qu'il le priait de ne dire à personne le prix de son tableau, parce qu'il lui serait impossible à l'avenir d'en faire un pareil au même prix. Mr Hosten trouva cela très juste et promit de le dire à Mr Boyd.



Silhouette de Laurette accoudée.

« Sir Charles Rouse vint avec sa femme pour engager mon mari à prendre un jeune indien en pension à qui il montrerait à peindre. Il n'y eut rien de décidé; ensuite Mrs Orde, dame anglaise qui désire avoir son portrait; puis le docteur O'Ryan; je le consultai sur ma santé. M. Journel m'avait beaucoup vanté son talent, mais il me parut charlatan comme les autres.

30 : « Mme de Mac-Mahon commence à travailler; le Comte Charles de Damas prie mon mari de lui faire son portrait. Mon mari le remit à la semaine suivante. »

Le lendemain, la princesse engage Mme Danloux à l'accompagner le soir au concert de Salomon. Pendant son absence, visite de lord Peter qui désire avoir le portrait de sa femme et de ses deux enfants dans le même tableau : Le prix fut fixé à quatre-vingt guinées.

Séance à Saint-Furcy. Visite de Mesdames de Mac-Mahon et de Seisseval, la seconde deman-

dant à Danloux une carte de ses prix parce qu'une dame espagnole désirait faire exécuter son portrait.

2 Avril : « Mon mari donne séance à Mme Orde. Il me dit que c'était une très bonne petite femme, gaie et naïve. Elle lui avait conté que son mari possédait du bien à la Jamaïque. La princesse nous dit qu'elle allait dîner chez sa nièce, Mme Greffuhle, accouchée depuis peu de jours; qu'elle rentrerait de bonne heure et qu'elle nous engageait à venir. Le soir j'allai chez Mlles Renouards donner mes leçons. Mon mari vint m'y chercher et nous allâmes ensemble chez la princesse. Nous y trouvâmes le Marquis d'Autichamp (1) qui, quoique n'étant plus jeune, est toujours gai et a bien l'air d'un libertin.

« La conversation roula sur des sujets fort libres. Le marquis conta qu'il y a quelques jours, se trouvant chez Mme Brice, il voulut courtiser une jeune personne de quinze ans qui loge chez elle. Mme Brice se fâcha et la fit retirer. Feignant de croire que c'était par jalousie, M. d'Autichamp adressa ses vœux à Mme Brice qui le crut très sérieusement et le prenant à part, lui dit qu'elle était bien fâchée, mais qu'elle avait disposé de son cœur en faveur de M. de Crutchent. Cette histoire nous parut incroyable, mais il nous donna sa parole d'honneur que c'était vrai. Laurette jouait de la harpe dans sa chambre. Mon mari alla la chercher. Elle fut fort gaie et me dit tout bas qu'elle croyait que la princesse aimait M. d'Autichamp. »

Le dimanche 3 Avril, Danloux part à 11 heures pour aller à Chiswick chez Sir Charles Rouse :

« Mlle Larrivée vint le soir me chercher et nous allâmes ensemble chez Mme Digneron. Il y avait Mesdames de Pressigny, d'Osmond, de Belloy et beaucoup d'hommes. Mme de Pressigny joua du piano ainsi que Mlle Larrivée. Mme O'Gorman vint faire visite et me parut fortement ridicule. Elle a cinquante ans, a été belle autrefois, croit l'être encore et se met comme une jeune personne. On la dit excessivement bête. Comme elle s'en alla de bonne heure, j'en fus surprise et l'on m'assura qu'elle se couchait tous les jours à 9 heures pour conserver la fraîcheur de son teint, qui pourtant n'est rien moins que frais.

« Mme O'Connel vint aussi avec ses filles et son mari. Elle a une très belle voix et chante avec beaucoup de goût. Nous admirâmes la grâce que Mme Digneron mettait à faire les honneurs de chez elle. Mon mari survint : Il arrivait de Chiswick et me dit qu'il avait été parfaitement reçu par Sir et Milady Rouse. Il était sûr de leur avoir plu. Le mari est un homme fort instruit, qui a beaucoup voyagé et parle douze langues. Il a été aux Indes d'où il a ramené le jeune homme qu'il nous propose de prendre en pension, mais rien n'a été conclu sur cela. Le jeune homme paraît très doux et très bien élevé. »

Le 4 Avril, après avoir donné séance à M. de Damas, Danloux part pour la maison de campagne de Mme Boyd afin d'y peindre le cheval de selle de son mari. Pendant son absence, arrivée de Mme de Mac-Mahon : « Elle prit une palette pour peindre et s'en alla ». Deleutre vient offrir une loge à l'Opéra pour Mme Danloux qui la refuse...

« J'eus la visite de M. Bouillard (2). C'est un graveur français arrivé depuis peu de Paris et que mon mari a connu autrefois. Il est boîteux mais paraît être un fort brave homme. Il me dit désirer la contre-révolution en France autant que nous la désirons : C'est un pays qu'on ne peut plus habiter jusqu'à un nouvel ordre de choses. »

5 et 6 Avril : Danloux part pour Plaistow Lodge, après avoir attendu M. de Damas qui ne vint qu'au moment de son départ. La princesse amène Mr et Mrs Mac-Carthy qui se retirent ravis de ses tableaux. Visites de Mr Wood, de M. de Gontaut qui ne

(1) Le Marquis d'Autichamp est souvent cité par Ernest Daudet.

(2) Bouillard (Jacques), graveur, né à Versailles en 1747, mort à Paris, le 30 Octobre 1806. Il a été l'un des éditeurs de la *Galerie du Palais-Royal*.

parle plus des anglais amenés par lui. Mme de Mac-Mahon vient pour peindre : « J'envoyai chercher des pinceaux pour elle ».

« Nous disputâmes avec M. de Crutchent sur les affaires publiques parce qu'il voit tout en beau, et je suis bien éloignée de penser de même. Il me montra un camée du roi fait à Vérone par un peintre italien. Ce portrait exécuté d'après nature a été trouvé moins ressemblant que celui que mon mari a fait de souvenir...

« Bonne vint : Je la trouvai fort jaune. Nous parlâmes de Ferrari. Elle me donna sa parole d'honneur qu'elle ne l'aimait pas et me dit que la princesse, qui serait fâchée qu'elle l'aimât, lui en parlait pourtant sans cesse ; aussi nous convînmes que la princesse, avec d'excellentes qualités, était bien légère... A 10 heures mon mari vint me chercher chez Misses Renouards, et me dit que Mr Boyd l'avait très bien reçu et ramené. Il était enchanté du cheval qu'il avait fait. »

Le 7, en compagnie du ménage Delaval, Mme Danloux va chez Miss Stone où se trouvait déjà nombreuse assemblée... :

« Il y avait aussi plusieurs hommes fort gauches. Deux d'entre eux chantèrent. Ils avaient de belles voix mais leur musique était aussi sauvage que leurs manières. A 9 heures, concert de Salomon : Peu de monde, concert excellent. Mme Delaval y joua un nouveau concerto qu'elle exécuta très bien. Je vis là Lady Charlotte Campbell qui passe pour la plus belle femme de l'Angleterre. On me l'avait trop vantée et je ne la trouvai pas aussi belle que je me l'étais imaginée. Mon mari avait été à l'Opéra. C'était la première représentation d'*Iphigénie en Tauride* pour le bénéfice de Mme Banti : Beaucoup de monde; on assure qu'elle a fait 1200 guinées. »

Le lendemain, Mme Danloux va de bonne heure chez M. Hosten porter une lettre où son mari le prie de lui prêter soixante guinées. Comme il ne les avait pas chez lui, il ira dans la Cité et les apportera le soir. Danloux va chez lord Peter pour prendre une esquisse de ses enfants. M. de Crenolle vient avertir que le lundi suivant il amènera Mesdames d'Ennery et de Lévis avec des anglaises. Le soir Mme Danloux mène Laurette chez Mme Delaval. Ils y trouvent Mme et Mlle de Bournon, Aimée Le Vassor, son oncle Roland et M. de Martange (1).

« C'est un vieux militaire, officier général qui faisait les affaires des princes en Hollande avant qu'elle ne fut prise. On fit de la musique. Je ne trouvai plus Mlle de Bournon aussi jolie qu'il y a deux ans. »

Le soir du 9, Mme Danloux va donner ses leçons. Son mari vient la prendre et ils vont ensemble passer la soirée chez Mme Digneron où se trouve réunie la société habituelle et beaucoup d'hommes qui jouaient au quinze assez gros jeu pour perdre trois ou quatre guinées :

« Je trouvai cela trop pour des émigrés. Nous ne rîmes que d'une folie que nous fîmes à Saint-Fursy et au petit de Tréville. Ils étaient tous deux endormis. Nous leur mîmes des moustaches, puis nous les réveillâmes. L'étonnement de ces deux petites figures en se réveillant de se trouver ainsi barbouillés nous fit rire aux larmes. »

Le dimanche 10 Avril, les Danloux passent la soirée chez Mme Delaval :

« J'y trouvai M. et Mme Cramer, — ce sont des musiciens, — avec leurs quatre petits enfants qui sont tous très jolis.

(1) Le vieux M. de Martange, dit le Vicomte Walsh dans ses *Souvenirs*, trouva avec sa fille le moyen de s'évader des prisons de la Terreur et d'arriver à Londres. Ce fut lui qui nous donna les premiers détails sur la journée de délivrance du 9 Thermidor : L'empressement à l'aller voir était immense.

12 Avril : « Nous ne sortîmes pas. Mmes de Pressigny et d'Osmond vinrent tenir compagnie à M. de Pressigny à qui mon mari donnait séance. Le soir j'allai chez Misses Renouards. J'assistai à un bal que ces jeunes personnes donnaient. Il n'y avait point d'hommes. C'était un coup d'œil agréable par la fraîcheur et la grâce de ces petites. Je trouvai là Mme de Granvelle sœur de Mme de Pange. Nous nous plaignîmes de n'avoir pas de nouvelles de sa sœur... La fête était donnée par Miss Lorrin. Elle nous engagea à rester à souper. Nous admirâmes la grâce avec laquelle elle faisait les honneurs.

« ... La Duchesse de Piennes fit dire qu'elle ne pouvait pas venir parce qu'elle était incommodée. La Comtesse Charlotte de Roncherolles vint prier mon mari de faire le portrait d'un jeune homme dont le père a été tué à Quiberon. Mon mari convint qu'il le ferait pour dix guinées. J'allai chez M. et Mme Saint-Aubin. Ils me contèrent que M. Maclot était en prison depuis huit jours parce qu'une femme, avec laquelle il a logé, était grosse et avait assuré qu'il était le père. Le fait est que M. de Bourbettes, son associé, y avait plus de part que lui, mais ce dernier, étant marié, a donné quelque argent à la femme pour le mettre sur le compte de M. Maclot (1). »

Le 15 : Il vient beaucoup de monde. Danloux donne plusieurs séances. Le soir il va chez M. de Crutchent :

« Mon mari rentra à 10 heures et me dit qu'on croyait que MM. de Sérent, partis pour les chouans avaient été pris. De quarante qu'ils étaient, il n'en a échappé que trois. Cette nouvelle nous affligea mais ne nous surprit pas. Nous sommes trop convaincus du projet qu'on a de tuer tous les émigrés l'un après l'autre. »

Le 16, séances à MM. de Pressigny et de Jumilhac :

« M. de Jouet vint avec un de ses camarades. Il parla de la mort de M. de Charette avec douleur et de M. de Puisaye avec éloge; il était son général et le défendrait contre toutes les calomnies répandues contre lui. J'étais bien loin de croire que ce fussent des calomnies, mais je ne lui dis pas toute ma façon de penser là-dessus. A cinq heures, Miss Catherine vint me chercher avec son frère le marin, Miss Watsford et Miss Edward. Nous nous rendîmes à Drury-Lane. On jouait une tragédie appelée *Isabelle*. Je fus enchantée de Mrs Siddons (2). Mon mari, qui la connaissait, la vit encore avec plaisir et nous jugeâmes qu'elle était la première actrice tragique. Son frère, Kembell, avec un beau physique, n'a pas autant de talent. »

Continuons de résumer le *Journal :* Danloux donne séance au « petit français » dont le père est une victime de Quiberon. Mme Delaval dit qu'elle a fait inoculer sa petite-fille, ce qui était alors une nouveauté. Mme Danloux va rendre visite à Mme de La Jaille, mène Bonne chez le docteur O'Rian, qui assure que sa maladie n'est autre chose que des maux de nerfs que la campagne guérira. La Princesse de Craon amène la générale Harcourt, très satisfaite des tableaux du maître :

« Elle-même peint, mais ne voulut pas promettre de faire voir ses ouvrages. »

M. de Crutchent apporte un portrait en miniature de Madame Royale, qu'elle a envoyé au roi (Louis XVIII) :

« Il pria mon mari de ne le montrer à personne, de le faire copier sous ses yeux, ensuite de le faire graver sans que le peintre ni le graveur ne sachent qui c'est. Après dîner mon mari alla chercher M. Kéman, qui vit le portrait, et convint qu'il le copierait pour huit guinées. »

Troubles à Paris où les jacobins sont aux prises avec les modérés, nouvelle qui fait trembler les Danloux pour leurs amis :

(1) Maclot semble être l'auteur d'un *Tableau du système du Monde selon Copernic,* mémoire présenté à l'Académie de Rouen, en 1773.

(2) Mrs Sarah Siddons, célèbre actrice née à Brecon le 5 Juillet 1755, morte à Londres le 8 Juin 1831. Reynolds a peint Mrs Siddons sous les traits de la Muse de la Tragédie.

« M. de Montazet voulut parler contre les princes et blâma beaucoup la proclamation du roi. Nous nous échauffâmes sur ce sujet et lui dîmes que s'il était vrai que les princes eussent des torts, il ne convenait à aucun français de le dire, car c'était donner des armes à nos ennemis. Il nous dit aussi que M. de Charmilly venait de recevoir la croix de Saint-Louis, que c'était affreux à Monsieur de la lui avoir donnée, car il n'ignorait pas que M. de Charmilly n'avait jamais servi. D'ailleurs c'était un bâtard de Mlle La Chanterie, fille de l'Opéra. Nous convînmes de la maladresse, mais qu'il ne fallait pas en parler puisque la sottise était faite : Nous étions de fort mauvaise humeur. »

Le 20 Avril, Danloux donne séance à Lady Peter, et s'occupe ensuite de faire sortir son ami Maclot de la prison pour dettes. M. de Bourbettes ne voulant pas répondre pour lui, Danloux ouvre une souscription à cet effet. Il en parle à la princesse qui donne quelque chose, va chez Mme de Greffuhle et en rapporte de l'argent; enfin M. de Bourbettes, qui a réfléchi, envoie 10 l. st. et le peintre peut aller chez le juge de paix de la paroisse de Paddington pour terminer l'affaire.

Le 22, du monde dans la matinée entre autres M. de Crenolle avec des dames pour les tableaux. Il donne la nouvelle que Mme d'Osmond est accouchée le matin d'un garçon, ce qui surprend Mme Danloux qui l'avait laissée la veille fort gaie et ne pensant à rien de semblable. Le peintre a donné séance à Lord Peter et à sa femme. Le lendemain M. Maclot vient avec Saint-Aubin. On le félicite sur sa sortie de prison, et il se confond en remerciements, croyant avec raison en devoir l'obligation à Danloux. Celui-ci rapporte de chez Brice la confirmation de la mort des deux fils du Duc de Sérent, tués en débarquant en France.

Les 24, 25 et 26 Avril : Mlle Larrivée est satisfaite parce que M. Le Vassor a promis de lui prêter de l'argent afin de s'acheter des meubles, et Danloux, de parler à Watson, son tapissier, pour lui en fournir. M. de La Blancherie vient et leur lit une partie de son ouvrage sur Newton, qu'il a fait imprimer : « Cela nous parut bien fait et lui-même moins malheureux que de coutume ».

On apprend que les Autrichiens ont été battus par les Français près de Gênes. M. de Crutchent ne croit pas à la nouvelle, mais « comme il voit toujours en beau » il met en doute les mauvaises. Danloux va chez Skelton, le graveur de l'évêque et constate que la planche avance. Il donne à Saint-Aubin un portrait de la petite de Lévis à finir; c'est un portrait commencé par un émigré nommé d'Arbouville, qui a été tué à Quiberon :

« Billet de la princesse pour nous engager à passer la soirée chez elle : J'y allai. Mme O'Gorman me parut parfaitement bête. La conversation roula sur le sentiment. La princesse la poussa de questions à ce sujet, et Mme O'Gorman nous avoua presque qu'elle avait un amant, nous dit que pendant longtemps on lui avait donné M. O'Connel et, avec une naïveté extrême, elle ajouta qu'il ne lui avait pas touché le bout du doigt. Elle nous dit aussi que ses enfants étaient en Irlande. L'aîné était la vertu même, mais le cadet avait déjà tant... qu'il en était très malade. Laurette, qui était dans une chambre à jouer de la harpe, descendit : Elle fût fort aimable. Yanowich vint aussi et dit avoir dîné chez Mme Marat : Deux ou trois bêtises nous firent voir qu'il avait trop bu. »

27 et 28 Avril : Visite de la princesse qui a reçu de meilleures nouvelles de Saint-Domingue. M. de Montazet parle de la défaite des Autrichiens qui ont perdu dix mille hommes. Il est à craindre que les Français ne prennent Gênes et n'envahissent ensuite toute l'Italie. Mme Danloux va avec lui chez Mme d'Osmond. Le Chevalier de Jerningham est venu dire qu'il s'était occupé de leur avoir des pensionnaires, mais n'avait encore rien trouvé. Séances à M. de Jumilhac. Danloux va porter ses condoléances au Duc de Sérent, mais ne peut le voir. Le 29 il est chez Mme Boyd « pour faire les figures dans un

paysage peint par M. de Couderc » et dîne avec elle. Pendant ce temps M. Le Vassor, venu jouer aux échecs avec Mme Danloux, se plaint de Delaval qui lui a vendu une harpe, il y a un an, et sur laquelle il croit qu'il a gagné :

« Après dîner, l'évêque de Saint-Pol me dit que le Duc d'Angoulême était venu d'Edimbourg pour chercher le Duc de Sérent. Débarqué la veille chez l'évêque, ils allèrent ensemble chez le duc qu'ils ont trouvé dans un état affreux. En voyant le prince, il avait fondu en larmes. L'évêque me quitta pour aller dîner avec eux. Ces derniers devaient partir pour Edimbourg le lendemain.

« Chez Mme Delaval, il est beaucoup question des Chouans. M. de Jouet nous fit craindre que cela ne servit de rien parce qu'ils manquaient de chefs et de moyens. Il avait vu Charette un mois avant sa mort. Il était facile alors de prévoir sa perte, ayant à combattre 28.000 républicains avec 8.000 hommes seulement. M. de Jouet avait entendu raconter à Charette lui-même, comment il s'était trouvé occuper un poste si éminent. Il y a trois ans, étant avec sa femme, sa sœur et sa belle-fille dans le département de la Vendée, il fut réveillé un matin par les paysans du village qu'il habitait. Leur ayant demandé le sujet de cette visite, ils répondirent qu'ils venaient le chercher pour le mettre à leur tête. Ils avaient reçu ordre de la Convention de faire partir tous les jeunes gens pour les armées. Plutôt que d'obéir, ils étaient résolus d'assassiner les municipalités du département. Après quelques représentations de sa part, il partit avec eux et dans les vingt-quatre heures leur projet fut exécuté. Voilà comme depuis, il se trouva être le chef de la Vendée. »

1er Mai et jours suivants : Danloux rapporte la nouvelle que le Sénat de Venise a signifié au roi de quitter Vérone. Il aurait répondu qu'il s'y attendait bien, mais que les rois de France étant, par droit de naissance, premiers nobles vénitiens, il demandait d'être rayé de la liste : « M. de Montazet parut le plaindre beaucoup, mais nous le plaignions plus véritablement que lui ».

Séances au jeune Saint-Furcy, à Mme de Piennes, à Mme Digneron. On annonce que cette dernière s'est brouillée avec son banquier qui ne veut plus lui continuer des avances de fonds. Mme Digneron envoie l'abbé Ordinaire à M. Hosten pour lui faire part de sa situation, et malgré ses griefs, celui-ci est très disposé à lui venir en aide. Danloux écrit à Mme de La Suze pour la prier de demander à Mr Crosby de s'intéresser à sa souscription pour la gravure de l'évêque de Saint-Pol, à Miss Leslie pour lui dire le prix qu'il demandait pour une copie en petit du portrait de Mme Orde, enfin à Mme Jordans pour la prier de se laisser peindre.

Séance donnée à Lady Peter. La Princesse de Craon vient à ce moment avec Lady Lucy, sœur de Lord Valencia :

« Elle regarda beaucoup le portrait de son frère, le trouva fort ressemblant, en demanda le prix, mais ne parla pas de le prendre. »

Le 12 Mai, Danloux donne séance à Mme Orde :

« Je montai la voir. Elle était aussi folle qu'à son ordinaire. Mon mari donna ensuite séance à la Duchesse de Piennes. Il vint cinq ou six élégants pour lui tenir compagnie, entre autres M. de Belzunce. Il avait été étonné de l'érudition de M. de Belzunce. Pour un jeune homme qui aimait autant son plaisir, il était surprenant qu'il ait pu s'instruire de cette manière. Laval vint dire qu'il avait vu Miss Stone et qu'elle désirait beaucoup que mon mari fasse son portrait. Elle le voudrait en pied, grand comme nature, mais demande le prix qu'il exigerait. Mon mari donna la carte de ses prix en disant qu'elle indique ce qu'elle pourrait donner et qu'ensuite ils s'arrangeraient. »

Le 13, Danloux, malgré un temps affreux, veut aller chez Mrs Boyd, mais aussitôt dehors, la tempête l'oblige à rentrer. Après l'orage, il va chez M. de Crutchent et revient avec Herman qui reste chez eux jusqu'à minuit :

« Il parla de Vérone, dit que c'était une grande ville où il y avait beaucoup de gens riches, et à peu près cent maisons à cent mille écus de rente, trois ou quatre cents à cinquante mille écus et deux mille à dix mille livres de rente : Il s'y était fort amusé. Les français y étaient bien reçus, les femmes fort galantes, mais il est fatiguant de leur faire la cour parce que les maris sont jaloux; toutes ont des cavaliers servants qui ne le sont pas moins, souvent un amant qui l'est beaucoup aussi, et l'on ne peut parvenir jusqu'à elles qu'en trompant ces trois individus : Elles s'en faisaient un jeu ! Il fit tout pour se faire croire, dans ce pays-là, homme à bonnes fortunes.

« Herman parle ensuite du roi et des princes, nous dit que le roi, qu'on avait toujours dépeint comme étant très haut, possédait beaucoup de bonhomie avec infiniment d'esprit et de connaissances. Personne n'est plus instruit, et quelque amour-propre que l'on ait, il faut reconnaître en le quittant, qu'il en sait plus que vous. Sur le petit Duc de Berry Herman dit qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit que ce jeune prince avec un meilleur cœur. Il sait parfaitement dire à chacun ce qui convient et en donne un exemple : Il y a trois ans, j'arrivai à Hamm; le soir de mon arrivée, j'étais chez les princes. Le roi, Monsieur et M. le Duc d'Angoulême jouèrent au whist. Le Duc de Berry me proposa ainsi qu'à plusieurs autres de jouer à un jeu où il fallait courir, ceux qui étaient pris, faits prisonniers, et le jeu finissait par un conseil tenu par les vainqueurs pour leur imposer des pénitences. J'étais du conseil lorsque le prince, assis à côté de moi, dit me frappant sur la cuisse : Messieurs, nous ne pouvions mieux faire que de jouer ce soir à ce jeu, car pour le conseil, celui-ci en vaut bien un autre. Il avait entendu parler de moi toute la journée.

« Ce prince, ajouta Herman, me témoignait beaucoup d'amitié. Un an après, passant par Cologne, j'y rencontrai un de ses gentilshommes qui me dit que le prince allait se rendre à l'armée de Condé, mais ne passerait pas par Cologne parce que cela le détournerait de six lieues. J'en suis fâché, dis-je, j'aurais eu grand plaisir à le voir, et je quittai la ville. Quelques jours après le prince me fit faire des reproches de ne pas l'avoir attendu, car ayant appris que j'y étais, il y passa exprès pour me voir.

« Nous lui dîmes que les papiers annonçaient que le roi s'était rendu à l'armée de Condé : Oui, dit Herman, il faudra que j'y aille et je suis assez embarrassé, car je ne peux pas être là à moins d'avoir quatre chevaux, deux de voiture et deux de selle. Comme mon mari remarquait qu'il pourrait s'arranger avec d'autres pour diminuer la dépense, il se récria en disant que c'était impossible ! Il paraissait plus à son aise qu'à son départ, avait deux montres, un domestique et parla de son nécessaire. »

14 Mai et jours suivants, nombreuses visites, entre autres celles de M. de Villeblanche et de Mme d'Aramon : « Elle paraissait tentée d'avoir son portrait, mais était indécise sur la grandeur, et s'en alla en disant qu'elle reviendrait ». Mme Lambert passe également demander à Danloux quand il voudra retoucher son portrait ? Miss Stone vient aussi pour parler du sien : « Elle dit ne pouvoir donner que quinze guinées, somme trop modique pour que mon mari puisse l'entreprendre ».

Lettre de Mme de Busnes mandant qu'elle est toujours à Lillers où ils ont bien de la peine à vivre et que leurs parents ne les aident pas. Quoique fort triste, cette lettre leur fait grand plaisir à recevoir. Visite d'Yanowich qui a trouvé la Princesse de Craon dans l'affliction par suite de la mauvaise santé de Bonne. Danloux s'y rend le dimanche 16 Mai et annonce que la princesse viendra dîner chez eux :

« La Princesse de Craon vint avec Mlle de Vignier qui manifesta grande envie d'avoir son portrait. La princesse triste et inquiète de Bonne, nous dit que Vigarous, son médecin, était allé la chercher et que probablement elle arriverait le lendemain. Laurette, fort gaie, demanda à peine des nouvelles de Bonne. La princesse lui ayant remis une lettre que cette dernière lui écrivait, loin d'y être sensible elle la tourna en dérision : Je vis la princesse affectée. Nous eûmes pendant le dîner une petite explication sur le désir qu'a Laurette de demeurer avec nous pendant le séjour de la princesse à Staines. Nous représentâmes que cela était impossible, qu'elle aimait beaucoup l'indépendance et ne pourrait pas en jouir avec nous; bref nous lui fîmes entendre le plus poliment du monde que son caractère ne pouvait nous convenir. Elle prit cela fort bien et ne parût pas fâchée contre nous. Nous parlâmes du procès de Lord Valencia. Il devait commencer le lendemain et cela désespérait la princesse qu'on l'eut appelée en témoignage... »



Nina.
Croquis au crayon de la chienne des Danloux.

17 Mai et jours suivants : M. Maclot veut restituer aux Danloux l'argent de la souscription faite en sa faveur. Ils le refusent sous le prétexte qu'ils ne connaissent pas les souscripteurs. Lettre de Mme de Gontaut qui leur mande de ne pas compter sur les petites pensionnaires dont elle avait parlé. Danloux rend visite à l'abbé de Traverne. M. de Jouet vient déjeuner le 18 Mai. On parle de Mme de Pressigny :

« Mlle Larrivée dit qu'elle rendait son mari malheureux; il fallait qu'il fît toutes ses volontés. N'ayant rien et toute la fortune venant d'elle, elle le lui faisait sentir à chaque instant. Plus d'une fois elle avait vu M. de Pressigny pleurer des duretés de sa femme. M. de Jouet la trouvait bien changée quant au caractère; il la croyait douce et ne l'était pas du tout. Nous parlâmes des Chouans. Suivant M. de Jouet, il serait possible d'en faire quelque chose si l'Angleterre le voulait. Il hésite à y retourner et pense revenir à Saint-Domingue où son père se meurt.

« La conversation roule ensuite sur M. de Puisaye. Mon mari dit qu'il ne se laverait jamais de l'affaire de Quiberon. M. de Jouet l'excusa de son mieux; sur ce que nous disions qu'il était lâche à lui de s'être rembarqué le premier : Moi-même, convint-il, je l'ai accusé et le lui ai dit. Il a répondu qu'il avait dû le faire et que, si c'était à recommencer, il le ferait encore.

« M. de Jouet parle de son portrait, qu'il désire, mais il attendra encore. M. Sainson se plaint de Mr Wood qui lui doit de l'argent et se fie sur ce qu'étant membre du Parlement on ne peut l'arrêter; mais le Parlement va être dissous, ce qui l'obligera à quitter l'Angleterre. »

Le 19 Mai, Mme Danloux ne rencontre pas la princesse sortie pour aller au jugement du procès de Lord Valencia, et va voir Bonne qui demeure chez Mme de Vignier. Elle la trouve bien changée et fort triste, ce qui lui fait d'autant plus de peine que c'est loin de son caractère. Des dames anglaises sont venues voir les tableaux sous la conduite de Mme d'Aramon, mais ne parlèrent pas de se faire peindre. A 4 heures, Danloux part pour aller dîner chez Mme Boyd dans l'espoir qu'elle lui paiera ce qu'elle lui doit : Voyage infructueux.

20 mai : « Mon mari travailla depuis 10 heures jusqu'à 4 heures au portrait de M. du Quengo. Sa femme resta là tout le temps afin de diriger la ressemblance. Ce fut une séance pénible pour mon mari. Chaque fois que cette malheureuse femme portait les yeux sur ce tableau, elle fondait en larmes. La princesse vint avec Ianowich et me dit que le procès de Lord Valencia était fini et que Mr Gowler avait été condamné à payer 2000 l. st.

21 Mai : « J'allai voir Bonne chez la princesse. Je parlai avec elle des musiciens : Elle me parut en avoir maintenant une fort petite opinion. Cela me fit plaisir et me convainquit du soupçon que sa maladie avait pour cause l'attachement qu'elle portait à Ferrari, lié maintenant à Mme Dusseck. Dans ce moment il entra. Elle rougit jusqu'au blanc de l'œil et parût pressée de sortir de la chambre. Je la quittai pour lui en laisser la liberté. En effet elle monta pour s'habiller, et Ferrari resta en bas pour donner leçon à Mlle de Vignier. »

M. de Montazet vient raconter qu'il a été nommé par Monsieur juge dans une affaire

entre deux français : Il s'agissait de coups de bâton, et il avait bien envie de les envoyer en Bretagne pour y donner des preuves de meilleure conduite. Le lendemain matin, un soldat se présente comme modèle pour le portrait de M. de Noailles (1). Danloux travaille d'après lui. Mrs et Miss Banks ont cherché un logement pour Laurette. Dans une famille honnête, on la recevrait, mais on ne voulait pas la nourrir; l'autre est dans une école près du pont de Westminster. Mr Foster que les Danloux n'ont pas vu depuis un an, s'est brisé la jambe à ce point qu'on a pensé la lui couper. Il est enchanté de leur maison de Charles Street.

23 Mai : Herman étant venu, la conversation se porte sur les femmes et leur coquetterie. Le diplomate, qui a de l'esprit, traite la chose fort gaiement, cela amuse Bonne d'Alpy qui en oublie son mal. La Princesse de Craon, venue avec Mlle Cocherel, reste à dîner chez les Danloux. A 7 heures, visites de MM. de Martanges, de Villars, de Crutchent et Herman :

« Le premier est un vieux général âgé de 75 ans, qui a encore beaucoup de gaieté. On parla de la Révolution. M. de Martanges dit qu'il comptait qu'elle serait finie cette année. D'ailleurs Saint Labre l'avait prédit; comment pourrions-nous en douter? Sur cela M. de Villars raconta que Saint Labre en mourant, avait remis au pape une prédiction cachetée, en lui demandant de ne l'ouvrir que cette année. Elle n'était pas encore ouverte quand un prêtre nommé Marconi, qui habite Rome, l'ayant assisté à l'article de la mort, entendait le saint gémir sur le sort de sa patrie et la voyait déchirée par les factions. Le trouvant plus gai le lendemain, il lui en demanda la raison : C'est, dit-il, que je vois la fin des maux de ma patrie. Ils ne finiront que lorsque les français, venant à Rome vous traîneront dans la boue avec le crucifix. Or, dit M. de Martanges, vous voyez que nous sommes près de la fin puisque les français avancent en Italie... Chacun paraissait étonné qu'à son âge il se rappelat tant de choses.

« Enfin on parla du roi. Herman assure que depuis qu'il est à l'armée de Condé, il n'a que des choses aimables pour tout le monde. Il avait eu même des conférences avec les patriotes des frontières du Rhin. On ignorait ce qui s'y était dit mais les patriotes parurent contents de le voir, et lui avaient donné des marques de respect, sans pourtant crier : Vive le Roi! Beaucoup y arrivent; innombrable est la quantité de passeports délivrée. M. de Crutchent, qui n'avait encore rien dit, se ranima en racontant que depuis trois mois, il en avait obtenu cinq mille pour des émigrés allant rejoindre l'armée de Condé. »

24 Mai et jours suivants : Le Marquis Spinola vient avec Mme de Staremberg qui désirait avoir le portrait de son enfant. Danloux offre de le faire pour trente louis, mais rien ne fût décidé. Mme de Piennes amène un anglais pour lui montrer son portrait. Bouillard commence (en miniature) la tête de Madame Royale : « Elle n'est pas ressemblante du tout ». Un soir en revenant de prendre le thé chez le Docteur Beaufort, comme le ménage Danloux traversait Oxford Street, trois coquins veulent voler leur petite chienne *Nina* et l'épouvantent tellement qu'ils pensent la perdre; enfin le peintre parvient à la prendre dans ses bras, et ils se sauvent à la maison. Mme Danloux va voir Mme de Pressigny, malade d'une fausse couche, et passe chez la princesse qui lui donne un gilet pour son mari, et annonce qu'elle viendra dîner le soir chez eux. Elle arrive une heure après et leur parle de Mesdames de Montalembert qui ont grande envie de faire sa connaissance. La conversation roule sur la politique :

« Nous lui dîmes que Lord Mac-Carthney faisait un grand éloge du roi; il disait n'avoir jamais vu d'homme ayant plus de connaissances et d'esprit que lui. A cela la princesse répondit

(1) Charles de Noailles, fils aîné du Prince de Poix.

que pour des connaissances il en avait, mais non de l'esprit. Elle rechercha tous ses torts en diverses occasions et cette conversation nous fit de la peine... »

Le 27, Herman raconte qu'il était arrivé un événement terrible dans la ville. Les deux fils du Marquis de Thousend, revenant de Yarmouth cette nuit dans une chaise de poste, arrivèrent à Londres à 6 heures du matin. L'aîné, qui venait d'être nommé membre du Parlement, a été tué d'un coup de pistolet, soit par son frère, soit par lui-même. Le coup a été tiré à quinze milles de Londres, et ce n'est que dans Oxford Street, alors que le frère descendait de voiture pour fuir, qu'on s'aperçut que l'aîné était tué. L'assassin paraît fou :

« Herman dit qu'on ne doit jamais compter sur le bonheur de personne. Leur père avait toujours passé pour l'homme le plus heureux de l'Angleterre. Il était premier pair du royaume, très riche, marié une première fois à une femme qui l'avait rendu fort heureux, époux à l'âge de 73 ans d'une autre, jeune et jolie, uniquement occupée du soin de son bonheur. Il a fallu qu'il vive 80 ans pour éprouver le plus grand des malheurs. »

Herman est fort triste de tout ce qui se passe : S'il ne retourne pas auprès du roi et que la Révolution ne finisse pas d'ici un an, comme ses moyens sont épuisés « il se fera hussard pour vivre ou être tué ». Il n'a jamais reçu du roi que l'argent nécessaire pour payer les chevaux de poste dans ses différents voyages, à ce qu'il assure. Il quitte les Danloux pour aller dîner chez M. de Worontzoff, ambassadeur de Russie. Ce dernier n'aime pas les Français et la meilleure manière de lui en recommander un, c'est de dire qu'il n'a pas d'esprit, car il se méfie de ceux qui en ont, ayant toujours été attrapé par eux.

Le même jour, Danloux reçoit la visite de M. de Janvry :

« C'est un émigré qui peint ici la miniature. Il est le fils de M. Haudry de Soucy, ancien fermier général... Dans le temps, mon mari donnait des leçons au jeune homme et à sa sœur. Il dit qu'il avait plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire. »



Profitons de la présence à Londres de M. Haudry de Janvry et de l'aimable Mme de Soucy, sa belle-sœur, pour reproduire ce passage des *Mémoires de Mme Roland* qui les concerne. Manon Phlipon, la femme du ministre de l'intérieur Roland, a narré avec agrément, dans les loisirs que lui laissa la prison de Sainte-Pélagie, ses souvenirs de jeunesse où elle met en scène le fermier-général Haudry de Janvry. Danloux connaissait tous les membres de cette famille et leur avait donné jadis des leçons de dessin.

C'est auprès de Mme Besnard, femme de son intendant et qui régissait la maison de M. de Janvry, son fils, que Mlle Phlipon allait passer le mois de Septembre :

« Le « vieil » Haudry, artisan de sa fortune, était mort, laissant de grands biens à un fils qui, né dans l'opulence, devait les dissiper. Ce fils, déjà veuf d'une femme charmante, faisait beaucoup de dépenses et passait, suivant l'usage, quelques moments au château de Soucy... Ses possessions comprenaient plusieurs terres réunies ; la plus voisine de Soucy, Fontenay, avait un château antique dans lequel il aimait à mettre des habitants. Il y avait logé un notaire, un régisseur et il engagea M. et Mme Besnard à y prendre un appartement pour y passer une partie de la belle saison... Bien logé, le ménage Besnard jouissait de la promenade du parc dont le négligé faisait un

aimable contraste avec les jardins de Soucy et me plaisait encore plus que le luxe qui distinguait le séjour du fermier-général...

« Mme Besnard désirait que nous allassions faire une visite à Soucy où la belle-mère et la belle-sœur d'Haudry faisaient les honneurs de la maison... J'entrais sans nul plaisir dans le salon où Mme Penault et sa fille nous recevaient avec une grande politesse, il est vrai, mais qui sentait un peu la supériorité... Peu de jours après, ces dames ne manquaient pas de nous rendre notre visite; elles étaient suivies de la compagnie qui se trouvait au château : On faisait un but de promenade de la visite à Fontenay...

« J'avais entendu mille fois parler de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village..., parvenu à rassembler des millions.., aux dépens du public, ayant marié sa fille à Montulé, ses petites-filles au Marquis du Chilleau, au Comte Turpin et laissé son fils héritier de ses trésors : Je songeais au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'Etat comme la corde soutient le pendu...

« Le dimanche, on dansait à Soucy au bel air, sans autre abri que celui des arbres... J'apercevais quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand seigneur, donnant carrière à ses fantaisies et voulant paraître généreux. Il commençait à inspirer de l'inquiétude à sa famille. Ses folies avec la courtisane Laguerre préparaient sa ruine... C'était un enfant gâté de la fortune qui, s'il fut né dans la médiocrité, aurait certainement beaucoup mieux valu. Brun de visage, la tête haute, les manières protectrices avec l'air gracieux, il était peut-être aimable avec ceux qu'il estimait être ses égaux, mais je détestais de le rencontrer...

« L'année dernière, sortant de cette belle salle à manger que l'élégant Calonne a fait disposer dans l'hôtel du contrôle général occupé depuis par le ministre de l'Intérieur, je trouve sur mon passage dans la seconde antichambre, un grand homme à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec respect : Madame, j'espérais parler au ministre de l'Intérieur lorsqu'il sortirait de table? J'ai à l'entretenir. — Monsieur, vous allez le voir dans un instant; il a été retenu dans la pièce précédente, mais il va passer...

« Mme Roland demande ensuite à son mari qui était la personne qu'elle lui dépeint? — Oui, c'est M. Haudry. — Quoi! ce ci-devant fermier-général qui a mangé tant de bien! — Lui-même. — Et qu'a-t-il à faire avec le ministre de l'Intérieur? — Il a des rapports à cause de la Manufacture de Sèvres, à la tête de laquelle il est placé. »

Voilà le personnage, quasiment célèbre surtout par ses prodigalités, portant beau encore, que Danloux rencontrait, émigré à Londres et peinant sur la miniature. Comme s'écriait à son propos Mme Roland : Quel jeu de la fortune et quel sujet de méditation!



Le dimanche 29, Danloux part à 11 heures pour aller rendre visite à Mr Foster. Sa femme va dîner chez Mme Delaval où il ne tarde pas à la rejoindre :

« Il y avait Viganoni chanteur italien, et M. Goet, vieil homme de 78 ans qui n'en parait pas cinquante. On voulut mystifier Viganoni en lui faisant croire que M. Goet était un comédien anglais, mais il ne parla presque pas. Sans mon mari qui servit de compère, la mystification eut été nulle. Il dit seulement ne pas aimer les constitutionnels; pas un qui ne portat un républicain dans le ventre. Avec un Toulonnais qui vint le soir, chirurgien à bord d'un des bateaux amenés en Angleterre, on fit passer Mr Goet pour Lord Parker qui s'est distingué dans la dernière guerre. Il joua mieux ce rôle et le chirurgien en fut complètement la dupe. Il se confondit en compliments sur le bonheur qu'il avait de rencontrer l'amiral Parker, dit avoir combattu contre lui et rappela tous les combats qui s'étaient livrés. M. Goet laissa le bonhomme dans le ravissement et personne ne le tira d'affaire. »

30 Mai et suivants : Temps affreux; Danloux peut à peine travailler, cependant comme l'évêque d'Ely vient le prier de refaire la perruque de son portrait, il s'y prête, ce

dont l'évêque et sa femme sont fort satisfaits. Le soir, MM. de Montazet et Delaval viennent à l'atelier, ainsi qu'Herman :

« Alors la conversation s'anima. Laval qui n'avait jamais vu Herman lui raconta qu'à Montreuil on l'avait pris pour lui et d'autres particularités. Quand il fut parti, M. Herman demanda quel était ce Monsieur qui le connaissait si bien et qu'il ne connaissait pas ? On parla des femmes. Herman en croyait peu d'honnêtes en France à présent. Si je pensais que la mienne ne le fût pas, dit M. de Montazet, je la noyerais. Ah ! je ne serais pas si cruel, repartit Herman, je l'abandonnerais. Il n'y a pas un de nous, dont la femme se trouve en France, qui puisse compter sur elle. Alors il raconta qu'un émigré, rentré chez lui après la campagne des princes, trouva sa femme mariée à un autre, et n'eut que le temps de s'enfuir de peur d'être dénoncé... On dit le Prince de Galles très mal avec la sienne; il n'a pour elle que de mauvais procédés. Son étroite liaison avec Lady Jersey, dame d'honneur de la princesse, est bien scandaleuse : Tout le public en est outré. La reine se montre du parti du prince, et encourage cette liaison que le roi désapprouve. »

Danloux va lire le lendemain aux jeunes pensionnaires de M[lles] Renouards *le Bourgeois Gentilhomme* de Molière. Le 1[er] Juin, en visite chez la Princesse de Craon, il trouve Laurette étudiant pour se préparer au concert de Yanowich où elle doit jouer le soir. Séance à Lady Peter; visites de Delahante, Ferrières. Ce dernier leur dit qu'il a pu faire venir son fils de Genève, et fera son possible pour leur procurer l'occasion de faire venir le leur. M. Journel raconte avoir assisté à la représentation de l'Opéra :

« La princesse de Galles y avait été fort applaudie. Elle s'était attendrie et on avait vu ses larmes couler. On voit des caricatures très indécentes sur le prince et Lady Jersey. A 8 heures nous allâmes chercher M[mes] Delaval et Larrivée pour aller au concert : Il était charmant; la musique la mieux choisie et la mieux exécutée par Yanowich, Cramer, Dusseck, M[me] Marat et Laurette qui, malgré une peur affreuse, joua très bien, avec autant de goût que de grâce. Elle fut extrêmement applaudie.

« Le 2 Juin, l'après-midi se passe au cirque d'Astley : Nous comptions y voir deux sauvages de l'Amérique. Nous vîmes en effet deux magots qui, je crois, n'avaient de sauvage que l'habit. Ils tirèrent de l'arc, ils dansèrent, mais ce qui nous parut le plus étonnant, ce fut une course de trois petits chevaux montés par des enfants.

« Le 3, Herman apporte la nouvelle que les Français avancent en Italie. Ils ont imposé le Duc de Parme de deux millions de livres tournois en numéraire, deux millions en denrées et six de ses meilleurs tableaux. David venait d'être mis en liberté et envoyé pour les choisir. Le Duc de Modène, imposé par eux à seize millions, devait leur donner vingt de ses tableaux à leur choix; le général Buonaparte commandant l'armée d'Italie, avait adressé à ses soldats un discours pour leur faire connaître son projet d'aller à Rome. »

5 Juin : Delahante arrive de chez Ferrières, désireux de prévenir les Danloux qu'un voiturier génevois se chargerait de ramener le petit Jules moyennant une honnête rémunération :

« Nous allâmes chez M. Ferrières pour le remercier; de là chez Mrs Banks. Elle nous témoigna ainsi que sa fille, le désir qu'elles ont d'aller en France aussitôt que la paix serait faite. Mr Banks. nous montra ses ouvrages entre autres la statue de Lord Mac-Carthney après laquelle il était occupé : Mon mari ne jugea pas cela fort beau. »

6 Juin : Séance à Saint-Furcy. Le soir, Herman vient leur parler de ses anciennes amours : « Il dit avoir été très amoureux de Mrs Marchall en 1792, mais il n'en a rien pu obtenir. A présent il l'aime d'une bonne amitié ».

Le 7, séance à Sir William (Jerningham). Danloux prie M[me] de Pressigny de poser un instant pour le tableau de M. du Quengo. M[me] Danloux va chez la princesse pour lui faire ses adieux, car elle part pour Staines :

« J'y trouvai M. et Mme de Sommery. La princesse me remit plusieurs choses qu'elle nous priait de garder jusqu'à son retour. Mon mari vint la voir aussi. Le soir un domestique de l'ambassade de Danemark m'apporta une enveloppe contenant trois lettres de France... Celle de ma belle-sœur nous donnait des détails sur notre enfant qu'elle garde chez elle depuis le 9 Juin 1794. Elle nous dit qu'il est charmant, qu'il annonce de l'esprit et beaucoup de goût pour le dessin. Dans une première lettre que nous n'avons pas reçue, elle nous avait envoyé son portrait et de ses ouvrages en dessin. Dans celle-ci, elle nous envoie de ses cheveux que je baisai avec transport.

« Celle de Dufossé m'annonce qu'il a épousé Anne... Il se plaint beaucoup de Mme de Sérilly. Depuis qu'elle est devenue Mme de Pange elle paraît fort contente, mais se montre fort ingrate envers lui qui a exposé sa vie pour elle et ses enfants. Elle est très riche, a hérité du bien de son frère et de son beau-frère, et payé les dettes de son mari. Condé (1), dans sa lettre, me dit que son mari a une planche de finie et qu'il espère la bien vendre. Mon mari rentra, lut ces lettres avec le même plaisir que moi et paya aux cheveux de Jules le même tribut. »

8 Juin et suivants : Séance à Mme de Pressigny; visite de Mlles d'Ecao avec une dame américaine et l'enfant d'une dame de Bougard, morte la veille : Mme de Fontanges prend soin de l'enfant; Bonne vient dîner, est très gentille et très aimable. Après dîner MM. de Préval et Herman font des frais pour elle qui leur en sait bon gré. Le Dimanche 12 Juin, les mêmes viennent déjeuner chez les Danloux : « Herman fut très galant pour Bonne. Il s'occupa d'elle toute la matinée et lui fit présent d'un flacon d'essence de rose... »

Progrès rapides des Français en Italie. M. Journel affirme qu'ils sont déjà à Bologne. A Pavie, le peuple prend les armes pour s'opposer à leur entrée, mais le général Buonaparte envoie un détachement, fait arrêter quatre-vingt personnes des plus considérables de la ville, les fait fusiller et livre la ville au pillage pendant deux jours. Mesdames sont parties pour la Sicile, et sans doute iront à Malte.

13 Juin : « M. Herman vint avec le Comte de Damas. Ce dernier arrivait d'Edimbourg et remit à mon mari une lettre de Mme de Polastron où elle le prie de la part de Monsieur, de venir le peindre à Edimbourg. Mme de Piennes (2) vint pour prendre séance. Le Comte Charles s'en alla. M. Herman resta avec moi et m'entretint de ses anciennes amours dans ce pays-ci. Sa femme étant anglaise, il avait passé les premières années de son mariage à Londres; il y était devenu amoureux, entre autres, d'une parente de Mme Herman. Celle-ci découvrit la liaison, lui en fit de vifs reproches et réclama sa parole d'honneur qu'il ne la reverrait plus. Dans ce moment cette femme lui écrivit qu'elle était grosse et exigeait qu'il l'emmenat aux Grandes Indes, ou bien elle se tuerait sur le champ. Ce qu'il souffrit pendant ce temps là lui occasionna une maladie dont il pensa mourir, mais qui pourtant, le sortit du pas difficile où il se trouvait... »

Mme Orde prie Danloux de lui envoyer son portrait le lendemain. Puis c'est Mme du Quengo avec un abbé et un jeune homme, arrivés de Vendée depuis peu et le matin même d'Edimbourg :

(1) Condé est une amie de couvent de Mme Danloux.

(2) La Duchesse de Piennes dont notre artiste fait le portrait en 1796, est la seconde femme du Duc de Piennes, plus tard Duc d'Aumont. La Comtesse de Gouvernet dans son *Journal*, en parlant de la première, Mlle de Rochechouart-Faudoas, mariée à 15 ans, la dit agréable sans avoir été précisément jolie. M. de Piennes, amant déclaré de Mme de Reuilly, rendait très malheureuse sa femme qui l'aimait et se consumait de chagrin. Il possédait les plus beaux chevaux de Paris, mais jamais Mme de Piennes ne pouvait s'en servir. Quand Mme de Gouvernet l'emmenait dans sa voiture aux Champs-Elysées, « nous rencontrions dans son phaéton, dit-elle, le Duc de Piennes avec Mme de Reuilly. La pauvre duchesse détournait les yeux... »

La Comtesse de Reuilly, née Pauline Blot de Chauvigny, dame pour accompagner Mme la Duchesse d'Orléans, devenue veuve épousa en secondes noces Céleste titré Duc de Piennes du vivant de son père le Duc d'Aumont devenu veuf également. Le Duc de Piennes était avec le Comte d'Avavay, des fidèles qui accompagnèrent le Comte de Lille (Louis XVIII) et le Comte de Chatellerault (le Duc d'Angoulême) à Varsovie et à Grodno.

La seconde femme du duc est bien celle qui se fait peindre à Londres par Danloux. Elle est l'amie du jeune Duc de Fitz-James, à qui Danloux s'adresse quand il veut être payé de ce portrait d'importance. Mme de Piennes devint Duchesse d'Aumont à la mort de son beau-père.

« En parlant de Charette, Monsieur lui avait dit que dans telle position qu'il se trouvât, il n'oublierait jamais la perte qu'il venait de faire. L'abbé nous donna quelques détails de la vie de Charette, qu'il quittait peu dans les derniers mois de son existence. Ils avaient eu trois cents combats; n'ayant plus de chevaux ils combattaient à pied; enfin épuisés, il avait fallu succomber. Le jour même où Charette fut pris, il soutenait encore leur courage en disant : Eh bien, mes amis, nous mourrons, mais au moins nous mourrons en combattant! Il dit avoir tous les papiers de Charette, toute sa correspondance, qu'il a été assez heureux pour sauver. Il allait faire imprimer tout ce qui regardait Charette et son armée. »

14 Juin et suivants : Les Danloux sont fort tristes de la mauvaise situation de leurs affaires : Pas d'argent et peu d'ouvrage. Aimée Le Vassor et Miss Powell viennent passer la soirée : Il fallut faire contre fortune bon cœur et égayer cette petite société. MM. de Montazet et de Jouet apportent la nouvelle que Scépeaux a fait la paix et que les autres chefs des Chouans vont l'imiter : « Il était trop clair que l'Angleterre ne voulait pas les secourir. Elle avait toujours donné assez pour alimenter le feu de la guerre civile et jamais suffisamment pour la rendre utile ». Mme Delaval vient chercher Mme Danloux pour entendre l'harmonica de Krasd et de là manger des petits pâtés chez M. de La Rivière : « C'est un émigré qui tient une boutique de pâtés de toutes espèces. Il y fait fort bien ses affaires ». Elles vont ensuite chez Mme Dusseck voir Laurette. Le soir, visites de Bouillard et de M. de Quinemont. Ils disent que l'armée de Beaulieu « est tellement en déroute que l'on rencontrait des soldats sur les routes tous les trois cents pas ».

18 Juin : Danloux écrit à la Princesse de Craon, à Sir Charles Rouse, à Mme de Polastron et à Mr Fitz-Hugues. Toute la matinée il a un soldat afin d'avancer le tableau de Sir William :

« Il travaillait par nécessité mais son courage était abattu. Nous étions sans argent malgré que nous eussions écrit à ceux qui nous en doivent; nous ne reçumes pas même de réponse. »

Le 19, l'artiste imagine un projet qui leur parait bon, celui d'exécuter de petits portraits à quatre guinées, faits en une ou deux séances. Mr Foster les emmène dans son cabriolet, dîner chez lui.

« Mr Foster fit une sortie contre les émigrés et nous dit que s'il avait voix au chapitre, il les renverrait tous. Mrs Foster me parla beaucoup de ses enfants, tous là, excepté celui qui est au Bengale. »

Le soir du 20 Juin, les Saint-Aubin viennent en pleurant leur dire qu'ils n'ont plus rien. Saint-Aubin, devant aller à Cambridge, ils vendront leurs meubles et sa femme restera chez l'aumônier de l'Ambassadeur de Russie pour élever ses filles. La Princesse de Craon leur apprend par une lettre qu'elle est avec Bonne à Caversham, chez le major Marsak qui, toujours de mauvaise humeur, les a mal reçues. Danloux va chez Mesdames de Montalembert, qui lui font beaucoup d'honnêtetés.

Le 22, le graveur de l'évêque de Saint-Pol apporte une épreuve très avancée de sa planche, tout en ayant encore beaucoup à y retoucher :

« M. de Crutchent dit à mon mari que M. du Theil désirait avoir son portrait en buste, mais qu'il ne pouvait donner que dix guinées. Mon mari accepta. Le duc de Fitz-James passe voir si le portrait de Mme de Piennes avance? Puis Mme de Neuville et sa fille, qui vient dessiner tous les jours. Le soir j'allai donner mes leçons. Miss Renouards me remit cinq guinées et me dit qu'elle partait, avec le reste de ces demoiselles et ses sœurs, pour passer un mois à l'île de Wight. »

Le 23 Juin, M. de Préval prend jour pour amener Mlle de Vignier qui désire avoir son portrait. Danloux fait part à M. de Jouet du projet qu'il a de faire de petits portraits à quatre guinées. Aussitôt celui-ci le pria de le peindre à ce prix-là. Le soir, Herman leur raconte toutes ses aventures amoureuses, sans toutefois nommer les femmes :

« Il était contrarié parce qu'une lettre du roi l'engageait à rester à Londres, mais il allait représenter au roi qu'il ne pouvait lui être utile à rien dans ce pays-ci. »

Le lendemain matin, Mme de Neuville vient pour la leçon de sa fille. Danloux va chez Mme Boyd, y est bien reçu mais il n'a pas été question d'argent, ce qui le fâche car il en a un besoin urgent pour payer le graveur de l'évêque ; aussi va-t-il prier Sir William de lui avancer trente guinées sur son portrait non terminé, ce qui permet au peintre d'en donner vingt-cinq au graveur. Le 26, notre artiste part à trois heures pour dîner chez Sir Charles Rouse à Chiswick, et rentre fort tard, disant que Sir Charles était bien tenté d'avoir son portrait et celui de ses enfants, mais rien ne fut décidé. Pendant son absence, Mme Danloux avait eu la visite de M. d'Héliand, de Mme Greenwood avec sa sœur et sa nièce, et le soir d'Herman : « Notre conversation tomba sur les femmes car c'est son sujet favori. »

27 Juin : « Mon mari commença le portrait de M. du Theil. Il fait ici les affaires du roi. Il fût très aimable sans dire rien de particulier. Mlle de Vignier vint : Mon mari lui donna séance pour ébaucher le sien. Laurette et M. de Préval étaient venus avec elle. Laurette resta fort longtemps et nous parla beaucoup des Dusseck, qui avaient toutes sortes d'attentions pour elle... »

Le lendemain, Mme de Pressigny vient déjeuner et donne une pièce de mousseline à Mme Danloux. Saint-Aubin qui a payé son logement avec beaucoup de peine, prie les Danloux de lui donner asile pour quelques jours. Le soir Danloux se rend à Hammersmith pour faire retoucher la gravure du portrait d'Hosten.

Le 29, la Marquise de Montalembert vient avec M. de Linières et plusieurs émigrés qui restent fort longtemps à regarder les tableaux. Déjeuner-dinatoire chez Mme de Pressigny à l'occasion de la fête de son mari. Le soir, Mesdames Gilbert et d'Osmond engagent les Danloux à souper chez elles.

Les 30 Juin et 1er Juillet, séances pour le portrait de M. de Jouet. Il amène M. de Vauban : Il avait avec lui un anglais qui nous parut n'être pas grand chose.

Le 3 Juillet, dîner chez les Delaval, en l'honneur du Major Dowell, à l'occasion d'un projet de mariage pour Mlle Larrivée.

5 : « Mlle de Neuville, venue comme à son ordinaire pour dessiner, m'engagea tant à me remettre au dessin que je pris aussitôt mon portefeuille et commençai à dessiner en faisant serment d'y travailler tous les jours.

6 : « Mon mari donna séance à M. Du Theil. Il parla de la situation malheureuse où se trouvait l'armée de Condé, dit que le roi y était toujours, mais qu'il tremblait pour lui. »

Danloux passe la soirée chez Mme de Bréhan. En rentrant il dit qu'elle l'avait prié de faire le portrait de son beau-frère, M. de Moustier.

Le 7, nombreuse société : Mme Dusseck, Mme Saint-Aubin, celle-ci avec les petites Smirnoff, Herman, Yanowich, de Vilars, Laurette, etc.

« Nous jouâmes à différents petits jeux. M. de Vilars s'y conduisit avec indécence. Nous lui fîmes fermer la porte à l'avenir. Herman trouva Laurette assez jolie, mais préférait Bonne. »

8 : On apprend chaque jour des choses affreuses de ce major Dowell « qui n'a jamais servi que dans la révolution de Brabant contre l'Empereur ». Mme Brice amène Mme de La Blinaye qui désire avoir son portrait en petit. Danloux lui donne jour pour le commencer. Le soir, thé chez Mlles Lorraine : Leur père reçoit fort bien. Mlle Larrivée écoute tristement, mais avec sang froid les découvertes faites sur le caractère du major.

11 Juillet et jours suivants : Le major, au désespoir, continue à poursuivre de ses assiduités Mlle Larrivée qui persiste dans sa résolution de ne pas le revoir; elle passe la journée chez les Danloux et reste à coucher. On lui propose une place dans une école de Chester.

« 14 : « Mon mari donna séance à Mme de La Blinaye qui parla beaucoup de ses enfants. Elle en a trois et... avec le Comte de la Blinaye... Il a de l'argent placé à la Banque et va tous les jours à la Bourse pour le faire valoir. »

15 Juillet : Portrait de Mme de La Blinaye. Visites de Mme Danloux à Mrs Greenwood et à Laurette : « Cette dernière me laissa apercevoir dans la conversation qu'elle aimait Yanowich ».

16 : « M. de Moustier vint à 10 heures (1). Mon mari fit son portrait. Il était fini à 5 heures. Il dit qu'il allait partir pour l'Allemagne avec sa belle-sœur, Mme de Bréhan. Désespérant du succès des affaires et ayant encore quelque argent, il aimait mieux aller vivre en Allemagne où le bon marché des denrées le ferait subsister deux ans de plus. »

Le soir, visite de Laurette et Yanowich paraissant fort bien ensemble : « Je trouvai même la conversation de Laurette fort leste. Venus ensemble, ils s'en retournèrent de même ».

Le 17 Juillet, un dimanche, Mme Dusseck vient prendre séance pour son portrait commencé depuis deux ans. Les Danloux, invités par M. Le Vassor, vont y dîner en compagnie de M. de Montazet :

« Cela fut assez triste. Aimée n'est pas très gaie et son père presque toujours malade. Je jouai aux échecs avec lui tout l'après-midi. Il vint plusieurs personnes, entre autres M. de Curt. Il parla politique, me parut fort constitutionnel et sembla être l'ami de M. de Calonne qu'il chercha à disculper de tout ce qu'on lui impute... »

18 : Mme Dusseck prend séance accompagnée de Laurette. Un moment après arrivait Yanowich qui partait le lendemain pour l'Irlande :

« Laurette me dit qu'elle n'avait jamais éprouvé pour personne ce qu'elle éprouvait pour lui. Le Baron de Roll vint dire à mon mari qu'il était attendu à Edimbourg pour faire les portraits de Monsieur, du Duc d'Angoulême et de Mme de Polastron. Il comptait partir dans trois semaines et l'emmènerait. »

Le 19 Juillet, Danloux va déjeuner chez Hosten et revient donner séance à Mme Dusseck. Kély, acteur de Drury-Lane, vient la demander pour voir son portrait; ils restent très longtemps ensemble : « Il me parut très bête et très amoureux de lui-même ».

Le 20, Herman parle de la maison Brice et dit entre autres choses que la petite Legras est une petite coquine; il est persuadé qu'elle vivait avec Brice et M. Des

(1) Elie, Comte puis Marquis de Moustier, né à Paris le 15 Mars 1751, mort à Bailly (S.-et-O.) le 28 Janvier 1817, mestre de camp, diplomate, ministre de France aux Etats-Unis, ambassadeur à Berlin, puis à Constantinople. Agent très actif de la cause royaliste, ne rentra en France qu'à la Restauration,

Courtis : Elle lui avait fait à lui-même beaucoup d'avances, mais il n'avait jamais voulu y répondre. Danloux reçoit une lettre du Dr Beaufort pour le prier de lui fixer un jour pour faire le portrait de sa femme.

Le 21, séance à Mme de Pressigny. Son mari, venu pour la chercher, dit que les commissaires français sont arrivés à Rome pour y faire choix de cent tableaux, vases ou statues que le pape « consent à leur donner ».

Le 22, Mme Beaufort, la femme du docteur, arrive avec ses filles; Danloux commence son portrait à midi et le finit dans la journée :

« Mrs Nithingale, dont mon mari a fait le portrait il y a trois ans, en fut enchantée. Elle avait envie de faire peindre ses enfants et reviendra dans quinze jours pour en parler. »

Le lendemain Danloux va chez Skelton et constate avec plaisir l'avancement de sa planche. Mlle Beaufort vint peindre une tête qu'elle avait commencée la veille. Danloux conseille à Mme Saint-Aubin de profiter du départ d'Erard pour partir avec lui. Elle en prend de l'humeur. Saint-Aubin, qui habite alors chez les Danloux, remonte dans sa chambre, et sa femme dit qu'elle était au désespoir d'être mariée et que si elle allait en France, elle y resterait :

« Nous montâmes dans la chambre de Saint-Aubin que nous trouvâmes en pleurs. Mon mari lui représenta qu'il ne travaillait pas assez, ce qui donnait de l'humeur à sa femme... »

Invités à déjeuner le 24 chez Mme Digneron, les Danloux s'y rendent :

« C'était le jour de la première communion de Saint-Furcy. Cela avait répandu de la gaieté dans la maison. Lui-même était plus sage qu'à son ordinaire. A midi mon mari nous quitta pour aller chez Mme Boyd. Je restai seule avec Mme Digneron qui avait beaucoup de sujets de plaintes contre sa fille, brouillée maintenant avec M. O'Shiel, de sorte qu'elle ne peut souffrir personne de sa société... Mon mari revint à près de minuit et me dit qu'il avait essayé de peindre Mme Boyd en miniature et ne savait s'il réussirait. Il a trouvé là le jeune de Bondy, fils d'un financier de Paris. Ce jeune homme a de l'esprit. Il s'est bien conduit dans l'affaire des sections et cherche ici à se placer chez un banquier. »

25 Juillet: «Mme de Pressigny vint déjeuner avec nous et pria mon mari de lui faire son portrait en petit, en costume de paysanne. Il y travailla toute la matinée. A cinq heures le portrait n'étant pas fini, elle et son mari restèrent à dîner avec nous. Mon mari travailla ensuite jusqu'à sept heures du soir.»

Le même jour, M. de Villars annonce à Danloux qu'un de ses amis désire avoir son portrait et demande la permission de le lui amener. Herman parle ensuite d'une affaire de l'armée de Condé avec les patriotes dans laquelle la première a beaucoup souffert : « Le Duc d'Enghien a manqué d'être pris, mais le Comte de Vioménil l'a sauvé ».

26: Mme de Pressigny est très satisfaite de son portrait que Danloux vient de terminer. Lettre de la Princesse de Craon lui donnant avis qu'elle a prié le Duc d'Harcourt de lui faire avoir l'ordre de Saint-Michel; il lui a répondu que le roi ne veut pas faire actuellement d'actes de souveraineté. Le 27, les Danloux vont avec M. Le Vassor et ses enfants, déjeuner chez M. de Montazet à Sommers-Town.

« Il habite une petite maison assez jolie. Nous le plaisantâmes sur sa servante qui a 18 ans et est fort jolie. Ces messieurs parlèrent politique et dirent que le Directoire avait rappelé Buonaparte parce qu'il l'accusait d'être la cause du soulèvement de la Lombardie... »

Le soir, Sir Charles Rouse vient avec sa femme. Après avoir vu l'esquisse de leurs

enfants et demandé le prix, ils partent en disant qu'ils les feront peindre en miniature. Danloux va porter son portrait à Mme de Pressigny afin qu'elle puisse le donner à sa belle-mère dont c'est la fête le lendemain. En rentrant, elle trouve MM. de Janvry, de Saint-Aubin, Dufour et Dowell :

« Ce dernier a l'air attrapé de la froide réception que je lui fais, et cela le déconcerte tellement qu'avec de l'esprit, il ne dit que des bêtises. Mon mari avait été chez Mme de Bréhan qui partait le lendemain avec M. de Moustier pour la Prusse. »

Les 28 et 29 Juillet, Danloux cherche à obtenir des fonds pour son voyage projeté d'Edimbourg. Il va chez M. Du Theil dans l'espoir qu'il lui donnera de l'argent: Il ne lui en parle pas. Mme Boyd promet d'envoyer ce qu'elle leur doit. Ils l'attendent toute la matinée, rien ne vient.

30 : « Mon mari envoya Georges chez Mme Boyd pour la prier d'envoyer l'argent promis. Sans qu'un prix eut été convenu pour le chien et le cheval qu'il avait faits pour elle, nous comptions sur vingt guinées, elle n'en envoya que quinze. C'était extrêmement loin de ce qu'il nous fallait pour nos billets. M. Hosten fut indigné de la vilenie de Mme Boyd. »

Dimanche 31 : Mme Danloux se promène au parc de Saint-James avec Miss Lorraine chez qui elle doit dîner. Son mari vient l'y rejoindre. M. Lorraine et deux de ses invités s'enivrent : « Nous fûmes enchantés de la manière dont ses filles étaient avec lui : Elles le regardent plutôt comme leur ami que comme leur père. »

Le 1er Août, Danloux rend visite à la Princesse de Craon, arrivée la veille. Mme Danloux envoie par Erard des lettres en France. M. de Saincent amène des anglais pour voir les tableaux :

« Le soir j'allai chez Mrs Banks ; j'y trouvai M. et Mme Arlaud : Ce sont des génevois. Le mari est peintre en miniature. La femme est ici depuis trois semaines. Nous parlâmes de Paris où elle a passé en venant. Elle me dit que Paris lui avait paru beaucoup plus brillant, plus peuplé et plus gai que Londres. Mon mari vint me chercher. Il avait été chez Prodgers pour une affaire d'étoffes qui ne pouvait se terminer que le lendemain..... »

Le 2, Herman a reçu une lettre du roi lui annonçant qu'il se retire en Bohême ; il croyait que les armées de Condé et autrichienne allaient se retirer également, qu'ainsi la campagne était finie. Danloux a rencontré un émigré qui lui a assuré que le Directoire offrait trois conditions aux émigrés : « L'une de rentrer, de prêter serment à la République et leurs biens leur seraient rendus. L'autre de se retirer dans un pays neutre, et on leur ferait passer les revenus en recouvrant taxes et frais. Pour la troisième, s'ils veulent rester en Angleterre, ils doivent envoyer leur procuration pour vendre leurs biens en perdant les trois-cinquièmes : Aucun de nous n'y crut ».

3 Août: La nouvelle arrive à Londres d'un combat entre l'armée de Condé et les Français. Le roi y était comme aide de camp du Prince de Condé. Il s'y est parfaitement montré et a soutenu le courage des soldats qui, très inférieurs en nombre, furent finalement repoussés.

« Laurette vint nous dire qu'elle était au désespoir d'être chez Mme Dusseck. Elle voyait bien que cela ne pouvait lui convenir d'après l'histoire qui venait d'arriver... (2). »

(1) Louis Arlaud né à Orbe en 1772, mort à Lausanne en 1845.

(2) Voir la suite à Dusseck.

En allant de Riegel à Blankenberg, où il devait séjourner longtemps, le roi, sous le nom de comte de Lille, s'était arrêté dans une auberge à Dillingen (Prusse Rhénane), quand un attentat imprévu vint effrayer ses amis et ses partisans.

Le 3 Août 1796, M. de Crutchent vient annoncer aux Danloux la tentative d'assassinat commise à Dillingen sur la personne de Louis XVIII. D'après lui, le roi avait une blessure assez considérable mais non dangereuse. Danloux porte aussitôt la nouvelle à Mesdames Valesque et Journel, royalistes notoires. Herman vient les rassurer :

« Il nous conta les détails de l'événement : Le roi avait quitté l'armée de Condé depuis deux jours et se trouvait dans une petite ville appelée Dillingen, sur son chemin pour la Saxe. Il était dans une auberge à dix heures du soir, fatigué de la chaleur et d'avoir écrit tout l'après-midi. Il se mit à causer avec le Duc de Fleury dans l'embrasure d'une fenêtre, lorsqu'il partit de dessous une arcade vis-à-vis, un coup de carabine dont la balle vint frapper le roi au-dessus du front et lui fit une blessure de quatre doigts de longueur en entamant légèrement le péricrane. Le roi resta debout pendant cinq minutes. Il n'y avait ni médecin, ni chirurgien. Le Duc de Fleury, le Duc de Guiche et le Comte d'Avaray le secoururent et lui coupèrent les cheveux. Ces Messieurs, témoignant de l'inquiétude, le roi les rassura en leur disant que sa blessure n'était certainement pas mortelle, puisqu'il avait pu rester cinq minutes debout. Le magistrat et le commandant militaire de la ville se conduisirent fort bien. Ils mandèrent un chirurgien et envoyèrent de tous côtés à la poursuite de l'assassin. Le chirurgien, en pansant le roi, fit entendre que si la balle eut atteint un pouce plus bas, le roi n'existerait plus. Si un pareil malheur fut arrivé ! s'écrièrent ces Messieurs : — Eh bien mes amis, répondit-il, le roi de France s'appellerait Charles X !

« Le chirurgien du roi, qui était à Ulm, arriva le lendemain et dit que la blessure n'aurait pas de suites fâcheuses. En effet, le roi n'a pas eu de fièvre. On n'a pas encore découvert l'assassin. Herman dit qu'il ne doutait pas que les républicains ne fussent les auteurs du crime, car ils ont été sûrement effrayés de ce qui est arrivé à Paris. Alors il raconta que dernièrement, deux cent cinquante soldats du camp de Grenelle avaient crié *Vive le Roi* au milieu du camp. Le Directoire les avait fait arrêter et voulut les faire fusiller, mais tout le camp avait refusé. Herman nous quitta pour aller chez le Duc d'Harcourt : Il était onze heures du soir. »

4 Août : « Le Prince et la Princesse de Léon vinrent dans la matinée, firent beaucoup de compliments, mais affectèrent de ne pas regarder le portrait de Mme de Piennes, disant qu'elle n'était pas flattée. M. de Préval me raconta qu'il avait entendu dire que Mme de Piennes se plaignait de n'être pas peinte en beau. Le soir, M. de Saint-Aubin nous dit qu'il avait trouvé à se loger dans une maison où il serait nourri ; à 10 heures il prit congé de nous, remerciant de l'avoir hébergé pendant cinq semaines, et paraissant attendri en nous quittant. »

5 Août et jours suivants : M. de Saintcent rapporte le portrait du docteur Beaufort, qu'il avait emporté la veille pour le faire voir à des Anglais chez lesquels il dînait, et qui ont promis de venir. M. Bouillard parle de Paris où les monuments publics sont très bien entretenus. Versailles est superbe et on en a grand soin. Danloux écrit à la Duchesse de Piennes pour lui demander une dernière séance. M. de Jouet dit qu'on a trouvé son portrait très ressemblant... Le dimanche 7 Août, les Danloux vont chez Mme Delaval à Pearson's Green. Ils y trouvent Mme Cologan et Mlle Larrivée : Ils s'étaient réunis pour donner un congé définitif au major qui était parti furieux.

Le 8, Mgr La Marche parle de Lady Mazarine qu'il avait amenée pour voir les tableaux et la décider au sujet de son portrait :

« Elle avait été voir les tableaux de Beechey ; ayant reconnu plusieurs portraits de femmes de sa connaissance, cela l'avait décidée à se faire peindre par lui. Il dit que Beechey mesurait son prix, non à l'ouvrage qu'il y avait dans un tableau, mais à la grandeur de la toile. »

Le lendemain, le jeune de Richemont vient déjeuner avec eux et leur parait un petit sot. Delaval promet de leur amener l'italien Sapio, maître de chant de la Duchesse d'York.

Mme Danloux rend visite à Mme Descheman, femme d'un dentiste français qui gagne beaucoup d'argent et possède une maison superbe. Elle la trouve avec deux émigrés dont l'un cherchait à lui vendre de la pommade. La soirée se passe chez la femme du docteur Nihelle, où Herman et Danloux viennent la reprendre. En rentrant on parla des princes :

« Herman dit qu'il était assez mal à la Cour de Monsieur (Comte d'Artois), qu'il était trop franc pour y être bien venu, que tous ceux qui l'entouraient lui cachaient la vérité. Mme de Polastron même n'aimait pas à l'entendre. Elle aimait le prince absolument pour elle; il lui était indifférent qu'il fut à Versailles ou à Edimbourg. Elle préférait le voir à son côté plutôt qu'exposer sa vie pour acquérir de la gloire. Le Baron de Roll, officier aux Gardes suisses, qui ne quittait pas Monsieur, était un pauvre homme, bête comme un oie, et qu'en France Monsieur n'avait jamais remarqué. Le prince passant en Suisse, M. de Roll vint lui faire sa cour et, comme officier de son régiment, se crût obligé de le conduire partout et lorsque Monsieur partit, lui demanda la permission de l'accompagner, ce qui lui fut accordé : Depuis il n'a pas quitté le prince. Le Duc de Sérent, continua-t-il, est méchant et sous l'extérieur de la bonhomie, extrêmement ambitieux. Il fit ensuite l'éloge du roi. Il a de plus que son frère une connaissance exacte de tous ceux qui l'entourent. Personne de plus secret que lui. Le Comte d'Avaray est le seul pour qui le roi n'ait rien de caché. Lorsqu'on confie un secret au roi, il le garde, mais il vous avertit qu'il en fera part à M. d'Avaray, car, dit-il, *lui et moi nous ne faisons qu'un.* Herman resta jusqu'à près d'une heure du matin : Nous nous amusâmes à regarder toutes nos voisines se coucher. »

10 Août : Séance à Salomon. Visite d'Hosten qui dit d'un air assez méchant : Je connais une très jolie demoiselle qui se fait peindre par M. Mosnier (1) et la nomma : C'était la nièce de Deleutre. Il vanta le talent de Mosnier en remarquant qu'il était de l'Académie. Peu après, visite de M. et de Mme de Pressigny :

« Mme de Pressigny raconta qu'elle avait fait la veille une partie avec dix-huit personnes au nombre desquelles la Princesse de Léon, Mme d'Osmond, Mme de Roncherolles, Mlle Cocherel, et beaucoup d'hommes. A 11 heures, elles avaient pris un bateau au pont de Westminster qui ne devait contenir que neuf personnes. Ils y étaient dix-huit et ces messieurs jouant à la main chaude, les bateliers leur dirent qu'ils ne répondaient de rien s'ils continuaient. Enfin ils arrivèrent à Greenwich et commandèrent un dîner à trois shellings par tête. En l'attendant, ils allèrent se promener et rencontrèrent une vieille qui dit la bonne aventure aux dames... Au dîner à l'auberge, ils burent pour cinq guinées de vin et firent mille folies. Les femmes, dans leur ivresse, commettaient des indécences. Ils ne revinrent vers la ville qu'à 10 heures et payèrent fort cher des voitures qui ne les conduisirent qu'à moitié chemin de Londres. Ils n'arrivèrent qu'à minuit chez Mme de Léon où ils soupèrent et restèrent jusqu'à trois heures du matin à jouer au Collin-Maillard. Leur journée leur a coûté douze guinées : Nous trouvâmes tout cela bien déplacé pour des Français. »

11 : Danloux donnait séance à Salomon, et MM. de Frotté et de Boissaison attendirent fort longtemps que la séance fut finie :

« M. de Boissaison assura mon mari qu'il était bien fâché qu'on lui eut répété ce qu'il avait dit de ses ouvrages. Il avait eu tort, répondit ce dernier, de faire part à d'autres de ses observations, pouvant les faire à lui-même. M. de Boissaison parla beaucoup ensuite de M. de Vaudreuil et de son portrait qu'il désira voir. Mon mari en le lui montrant, lui dit qu'il n'avait pu le terminer, n'ayant pas revu M. de Vaudreuil. Il se plaignait de n'être pas ressemblant et Mme de Vaudreuil se plaignait également de ce que le sien ne l'était pas. Mon mari était d'autant plus surpris de cela que le portrait de M. de Vaudreuil n'était pas fini et que celui de Mme de Vaudreuil n'avait jamais été commencé. »

12, 13 et 14 Août : M. de Canonville remet à Mme Danloux une guinée et demie pour Saint-Aubin. Herman l'entretient de ses bonnes fortunes en Italie. Danloux, fort content

(1) Mosnier (Jean-Laurent), peintre de portraits, né à Paris en 1746, agréé en 1786, académicien en 1788. Portraits du Baron de Breteuil (Salon de 1787), de Bridan, sculpteur du roi, de Lagrenée l'aîné, de Bailly, maire de Paris, etc., etc.

de la planche de M. Hosten, va voir celui-ci qui le reçoit bien et lui remet une citation latine à faire graver au bas de son portrait. Pendant qu'il travaille à celui de Sir William, la princesse amène Mrs Church qui se décide à faire faire son portrait en petit et prend jour pour le dimanche suivant. Le soir, chez M. Le Vassor, Ferdinand parlait en riant de son combat avec Saint-Furcy. Il en avait été quitte pour une égratignure au menton. Le lendemain 13, M[me] de Pressigny visite les Danloux avec son frère et le petit de Gaucourt :



La Partie de Campagne.
Croquis de l'album du général Danloux.

Ils revenaient du bain. MM. de Lubersac et de Boutray viennent ensuite. Le premier leur montre quelques-unes de ses miniatures. Visite à Mr Nollekens, possesseur d'un grand nombre de statues et d'estampes. Mrs Church malade ne viendra pas, ce qui désappointe Danloux. M. Du Theil amène M. de Will pour lui montrer son portrait.

14 Août (Dimanche) : « J'allai chez Mesdames Valesque pour dîner. Il faisait très chaud. Je vis chez elle un vieux chevalier de Saint-Louis appelé M. de Cumont. Il dit à M. Journel son contentement d'avoir reçu des lettres de France où on lui mandait que sa femme se portait bien. M. Journel me dit à l'oreille : Le bonhomme ignore que sa femme a divorcé et, quoique vieille, a épousé un jeune homme. On parla du miracle arrivé à Ancône. M. Journel, s'il gouvernait ce pays-là, ferait pendre ceux qui l'ont opéré, car, dit-il, je ne pardonnerai jamais qu'on trompe le peuple. J'eus beau lui représenter que cette manière de tromper le peuple ne pouvait servir qu'à le rendre heureux, il en revenait toujours à son dire... »

15 : « Herman avait reçu le matin des nouvelles du roi ; il était tout à fait guéri de son coup de carabine et allait en Saxe. Il ajouta qu'il avait quelque espoir d'aller le rejoindre, et ne

serait heureux qu'auprès de lui, car il est impossible de connaître le roi sans s'y attacher. C'est l'homme de l'Europe peut-être le plus étonnant; il a beaucoup lu et n'a rien oublié: Le roi sait tout, aucun sujet de conversation ne lui est étranger. Il joint à cela de l'esprit, de la grâce, de la finesse et par dessus tout, très bon..... Si jamais les choses revenaient en France, Herman, ne désirerait que d'être son ambassadeur à Gênes. »

Le 16 Août, inquiet au sujet de sa santé, Danloux va trouver Joly, chirurgien de l'Archevêque de Bordeaux. Il prend ensuite Hosten pour aller ensemble chez le graveur; ayant appris que Morin arrivait de France avec des lettres pour eux, il alla les chercher:

« Il y en avait une de M. Le Thière, qui voit souvent Mme de Sérilly, une de Mme Le Foullon et une de Mlles Guérèt. Mme Le Foullon nous fait le portrait du caractère de Jules, dit qu'il a de l'esprit, des dispositions pour tout, un bon cœur, de la douceur dans le caractère et beaucoup de vivacité. Mlles Guérèt y ont joint le portrait de Jules. Bien qu'il n'ait pas voulu se tenir, il est ressemblant. Tout cela nous fit éprouver un moment de bonheur. Il fut court par la réflexion que nous fîmes que tous ces gens-là étaient plus heureux que nous. »

17, 18 et 19 Août: Séance à Saint-Furcy. M. de Pressigny apporte la nouvelle que le Général Wurmser avec une armée de 80.000 hommes a été battu en Italie par les français. Danloux écrit à Sir William, dont il avait reçu une lettre le matin à propos de son tableau et va avec Hosten, Mlle Arnoult et sa fille à Hammersmith chez le graveur. Il rencontre chez Hosten le jeune Morin qui se chargera volontiers de porter des estampes à Paris. Danloux met donc dans un portefeuille à l'adresse de Mlles Gueret, des épreuves d'*Akao* et du *Petit Gourmand*, avec prière de les lui vendre. Il écrit à M. de Jumilhac pour lui dire qu'il ne peut se charger de l'envoi de ses malles, et à Mme de Piennes pour lui demander de l'argent.

Le 19, il recommence le portrait de Mme Orde, venue avec Mme Leslie, créole de Sainte-Lucie, et un français nommé Valous « qui se coucha sur deux chaises devant ces dames, et ne se leva que quand j'entrai ». M. de Janvry, devant partir pour le nord de l'Angleterre, vint nous faire ses adieux. M. de Pressigny nous dit qu'à la Cité le bruit courait que M. Amon, agent de Pitt était parti pour la France faire les propositions de paix que voici: On rendrait aux Français toutes leurs îles excepté Sainte-Lucie ; on leur laissait les Pays-Bas, la Savoie, le Comté de Nice et les Anglais garderaient le cap de Bonne-Espérance et l'île de Ceylan : Il ne doutait pas que ces conditions ne fussent acceptées ».

20 Août: Danloux a exécuté deux fois le portrait de Mrs Orde, n'étant pas sans doute satisfait du premier. Il le recommence donc, et se plaint d'abord du français qui s'était si mal tenu la veille:

« Mr Orde ne resta qu'un moment. Il informa sa femme qu'il avait un nouvel emploi et partait, lui dit adieu en lui prenant la main, et s'en alla. Elle tomba dans la tristesse, se mit à pleurer et nous dit que la conduite de son mari envers elle était bien extraordinaire. Très rarement à Londres, quand il y venait, Mr Orde logeait chez elle. Il lui faisait visite, la traitait très froidement, et lorsqu'elle lui en demandait la raison, il lui disait que son père, de qui il attend sa fortune, lui défendait de la voir, enfin il y avait dix mois qu'il ne s'était passé entre eux aucunes particularités. »

« Elle ajouta que sûrement Mr Orde serait bien aise de lui trouver des torts, mais il était forcé d'avouer qu'elle n'en avait aucun; au retour des îles, il avait une maîtresse qui revint avec eux. Elle ignorait s'il la voyait encore, mais lui disait toujours qu'elle devait prendre patience, qu'un jour viendrait où il se conduirait avec elle comme elle le méritait. Il lui donnait tant par an pour vivre. Mrs Leslie arriva : Il ne fut plus question de rien. »

Le 21 Août, un dimanche, Danloux sort pour aller voir une galerie d'antiquités et revient enchanté de ce qu'il a vu. Elle appartient à un Mr Cowerley qui aime passionné-

ment les arts : Il y a chez lui telles figures antiques qu'il a payées deux mille louis. Mme Danloux, partie pour aller à la messe, passe en rentrant chez Mme Ferrières qu'elle ne voit pas. Son mari lui dit qu'ils sont au désespoir, leur petite fille agée de six ans étant à toute extrêmité, et conservent peu d'espoir de la sauver. L'après-midi, Danloux, qui est allé chez Mme Boyd, a demandé à son mari une lettre de recommandation pour Edimbourg. Il a vu là le Comte de Noailles, mais sans pouvoir l'entretenir.

Le 22, l'artiste ayant déjà cherché en vain à se faire payer par Mme de Piennes, va chez le Duc de Fitz-James qui lui dit que la duchesse le priait d'attendre le paiement de son portrait jusqu'à la fin du mois. Chez Ferrières, il apprend que sa petite fille était morte du matin : malgré cela, il avait eu le courage de donner une séance. Danloux travaille au portrait de Mme Orde et va ensuite chez Mme Arlaud. Le soir, Herman le prie de lui faire son portrait « en petit ».

Le 23, Herman vient à 10 heures ; Danloux commence son portrait qui fut fini à cinq heures. Visites de MM. de Préval, de Villeblanche, etc.

« M. de Roll vint aussi. Il amena Mme Huntley qui invita mon mari à dîner chez elle ce jour-là. Il rentra à 10 heures et me dit avoir toujours été seul chez Mme Huntley qui vit en ce moment avec le Baron de Roll.

« Elle avait un enfant de dix-neuf mois superbe, mais ne lui a pas avoué le père. Les trois qu'elle a de Lord Fielding se portaient bien. C'est une allemande extrêmement jolie, qui a eu beaucoup d'enfants et maintenant est trop grasse. »

Le 25 Août, Mme Danloux se rend chez Mme Digneron, dont c'est la fête :

« M. Malouet vint et Mme Digneron le prit à part dans son cabinet. Il rentra ensuite avec son air ministériel. Mme d'Osmond dit avec beaucoup de gaieté qu'elle voulait prendre un amant, et quoique ce fut en plaisantant, je crois que c'est assez dans son caractère. Mme O'Connell avait l'air souffrant et répétait à chaque instant qu'elle allait mourir. Je m'en allai voir Aimée Le Vassor. Elle me dit que Watson tourmentait beaucoup Mlle Larrivée : Si elle ne payait pas dans la semaine, il ferait vendre ses meubles. Le Duc de Fitz-James était passé dire à mon mari que la Duchesse de Piennes viendrait le lendemain pour une dernière séance et apporterait la moitié du prix de son tableau. Mon mari écrivit à M. de Noailles pour le prévenir de son départ, et désirait avoir l'argent de son portrait. »



A la fin d'Août M. de La Charce a fait connaître au peintre une dame élégante, désireuse d'être peinte avec son fils âgé de huit ans. Ce portrait, le dernier que Danloux eut à exécuter avant son voyage d'Ecosse, se place dans les loisirs que lui laissa le Baron de Roll, retenu à Londres par les charmes opulents de Mme Huntley plus encore que par les exigences de la politique. Nous le détachons à cause des allures excentriques du modèle.

Rassuré par la présentation de M. de La Charce qui lui amenait la piquante Mme Damécourt dans la matinée du 26 Août, Danloux accepta gaiement un travail dont le paiement lui semblait ne pas faire doute :

« A ce nom, note Mme Danloux, je me rappelai le propos de Saint-Aubin à son sujet. Elle avait de grandes obligations à un anglais qui, ayant appris qu'elle allait être arrêtée, lui paya ses



Essai pour le portrait de Mme Damécourt.

dettes et donna ordre à son homme d'affaires de lui fournir tout l'argent nécessaire. Mme Damécourt désirait lui en témoigner sa reconnaissance par un tableau qui l'exprimerait. On convint du lendemain pour prendre séance. »

Le soir de ce même jour, Danloux cherche à tracer déjà les lignes de la composition sur les indications à lui données :

« Elle est debout, vue de profil, attachant au cou d'une cigogne, symbole de reconnaissance, une lettre sur laquelle on lit : *Au Bienfaiteur!* Son fils retient la cigogne qui semble vouloir partir. Sur l'autel est le chiffre de l'anglais, et la scène se passe dans un jardin. »

L'allégorie, ne sort pas, comme on le voit, de la banalité des sujets sentimentaux chers à l'époque. Tout son mérite résidera dans la beauté du modèle et la finesse de l'exécution. Dès neuf heures le lendemain, arrive Mme Damécourt en compagnie de son fils et de M. de La Charce, séance suivie d'une invitation à dîner afin de laisser le peintre se mieux pénétrer des physionomies.

« Mon mari me dit qu'il avait dîné avec Mme Damécourt qu'il croyait la maîtresse du père La Charce. Il y avait aussi là deux filles passées, usées, mais qui paraissaient à leur aise. Il ajouta que le jeune de La Charce et plusieurs hommes semblaient fort ennuyés. »

Le 28 Août, qui est un dimanche, Mme Damécourt prend séance avec son fils « extrêmement joli et qui annonce beaucoup d'esprit ».

« Il n'y eut sorte d'agaceries qu'elle ne fit à mon mari, lui poussant sans cesse les pieds. Il ne faisait pas semblant de s'en apercevoir parce qu'elle croyait le payer de cette monnaie, et ce n'était pas là-dessus qu'il avait compté. »

Le 30, Danloux consacre la matinée à Mme Damécourt. Du Theil et Herman causent en attendant avec Mme Danloux :

« Le premier parla beaucoup de Mme Damécourt et dit qu'elle était la fille naturelle d'un M. de Béthune. Damécourt, son tuteur, l'avait séduite... Il était parti pour Hambourg, laissant ici énormément de dettes. Il y a peu de jours un français arrivant de Paris était venu lui demander où demeurait M. Damécourt parce que, disait-il, il avait trouvé à Paris dans un grenier une femme avec trois enfants, se mourant de chagrin de savoir son mari au loin, la laissant sans ressources et que cette femme était celle de M. Damécourt. Elle lui avait donné une lettre pour lui. »

Il ne s'agirait donc ici que d'une fausse Mme Damécourt. Quant à son tenant, assez

maltraité par M. Du Theil, il semble préférable de n'en rien dire. Après la séance, nouveau repas :

« Mon mari rentra à onze heures. Il avait dîné avec M. de la Charce ; mais le soir beaucoup d'émigrés étaient venus et Mme Damécourt paraissait très bien avec tous. Le Duc de Lorge étant survenu, le père La Charce avait été d'une jalousie épouvantable. Elle n'y avait prêté aucune attention, mais faisait à mon mari mille agaceries auxquelles il ne répondit et ne voulait pas répondre ».

Le lendemain, visite matinale de M. de La Charce :

« Il lui déclara que Mme Damécourt n'avait pas d'argent. Sur ce que mon mari se fâchait un peu de lui avoir fait entreprendre ce tableau, M. de La Charce dit qu'il répondrait si c'était nécessaire,



Charles Philippe de France
Monsieur Frère du Roi.



Louis Antoine de France
Duc d'Angoulême.

et lui confia qu'il vivait avec cette femme, qui lui coûtait fort cher, et dont il était las, car il il voyait bien que le Duc de Lorge et d'autres partageaient ses faveurs, et c'était lui qui payait. »

De son côté Mme Damécourt prétend que la peur de payer a occasionné la rupture, et elle s'engage à régler avec le peintre avant son départ pour Edimbourg. Le 3 Septembre, Danloux travaille encore toute la matinée au tableau :

« Mme Damécourt vint à 8 heures ; mon mari lui donna séance jusqu'à 11, heure à laquelle il finit le portrait. Elle l'emporta et remit à mon mari trente trois guinées à compte des quarante dues pour son portrait. Elle avait amené avec elle le Duc de Lorge qui me parut un bon homme... »

En manière d'épilogue, suivons un instant la petite toile. Le 7 Décembre 1796, M. de La Charce rend visite à Mme Danloux pendant l'absence de son mari et lui raconte que lorsqu'il fut question du paiement de son portrait, la dame s'y prit si mal qu'il ne voulut pas le régler. A ce moment, ils s'étaient brouillés...

« Le tableau qui avait eu d'abord grand succès auprès de l'anglais, subit un triste sort. Mme Damécourt fut desservie auprès de son ami qui, désillusionné, le donna à son valet de chambre. M. de La Charce l'ayant appris, l'avait racheté dix guinées pour l'offrir de nouveau à Mme Damécourt.

« Il y allait encore quelquefois, mais sans avoir rien de commun; le Duc de Lorge une fois parti, c'était maintenant un nommé La Tour, maître de piano, qui l'entretenait. Elle avait de grandes vues sur lui. Comme sa femme était mourante, et lui très amoureux, elle comptait bien se faire épouser. »



Le voyage d'Ecosse semble avoir été pour l'artiste beaucoup plus une satisfaction de cœur et d'amour-propre qu'une affaire. Respirer le même air que le frère du roi, le peindre, lui et sa petite Cour, enfin grâce à sa haute protection, se voir accueilli des nobles familles écossaisses, n'était-ce pas la juste récompense de son attachement désintéressé à la famille Royale ?

Dès le mois de Juillet, le Baron de Roll avertissait Danloux qu'il était attendu à Edimbourg pour faire le portrait de Monsieur, et partirait dans trois semaines. Cependant le temps passait et plusieurs fois ce voyage, ménagé par ses amis, se trouva retardé par le baron que des raisons de sentiment retenaient à Londres. C'est en dînant ensemble, le 31 Août 1796, chez Mme Huntley, que le baron prévient enfin Danloux de se tenir prêt :

« Le Baron de Roll emmenait aussi M. Edgeworth, le prêtre irlandais qui assista Louis XVI. Arrivé ici depuis huit jours, l'abbé n'avait pu quitter la France plus tôt. Il était resté caché pendant vingt-six mois, dont treize dans sa chambre, sans en sortir. Mon mari se promet beaucoup de satisfaction de ce compagnon de voyage ».

En effet, le 3 septembre, après avoir achevé le portrait Damécourt, expédié le sien à Sir William Jerningham, salué l'abbé Mac-Carthy, présenté à l'Evèque de Saint Pol de Léon l'hommage de son respect, et non sans avoir reçu, en guise de viatique, vingt-cinq guinées de M. de Crutchent « à compte sur les ouvrages déjà faits pour les princes », Danloux cinglait vers l'Ecosse :

« A trois heures arrivèrent le Baron de Roll et M. Edgeworth en chaise de poste pour chercher mon mari. Pendant qu'on emballait ses affaires, ces Messieurs restèrent avec nous. Cela me donna le temps de voir M. Edgeworth qui a accompagné notre malheureux roi à la mort. Il me parut très simple, fort grand et fort maigre. »

Quelques jours s'écoulent avant que Mme Danloux ne reçoive une lettre :

« Mon mari me mandait qu'il fait un très bon voyage. Il s'était amusé en route de toutes les histoires contées par le Duc de Laval; les détails donnés par M. Edgeworth sur la mort du malheureux Louis XVI l'ont également bien intéressé. On l'a très bien reçu à Edimbourg où il commence le portrait de Monsieur. Il a trouvé en arrivant un petit logement que Mme de Polastron lui avait fait retenir près du château, et mange avec les aumôniers et le médecin du prince. »

Sous un ciel embrumé, dominé par de hautes collines, l'austère demeure n'offrait rien de bien riant. Monsieur toutefois se montra heureux de trouver cette retraite, alors qu'en rade de Spithead il avait pu craindre, s'il touchait terre, d'être appréhendé par les fournisseurs de l'armée de Condé. Dans l'impossibilité de payer des dettes contractées pour le soutien de la cause monarchique, le prince accepta donc la proposition du gouvernement anglais d'habiter un lieu d'asile à l'abri de la contrainte par corps.

D'aspect sévère, rappelle Mme de Gontaut dans ses *Mémoires*, gardé comme une citadelle, le château d'Holyrood était du moins spacieux. Le Gouverneur y logeait ainsi que plusieurs familles écossaises. L'appartement désigné pour Monsieur était celui des rois d'Ecosse. Il s'y établit, accompagné seulement du Comte François Des Cars et du Chevalier de Puységur : « Je ne suis pas chez moi, disait le prince, et ne puis y loger mes amis, mais je leur demande de ne pas s'établir loin de moi. »

Peu de jours après son arrivée, Mme de Polastron quittait Londres pour l'y rejoindre, et de divers côtés affluaient les fidèles, le Comte de Coigny, le Vicomte et la Vicomtesse de Vaudreuil, Mme de Montault, Mmes de L'Age et de Poulpry, les Polignac, la Duchesse de Guiche, les Gontaut... auxquels vinrent se joindre bientôt Vaudreuil et sa gracieuse jeune femme : « Nous avons trouvé une maison pour quatre livres st. par mois, écrivait-il; Monsieur ajoute à notre dîner deux plats que l'on nous envoie du château... »

Dans cette semi-captivité, que pouvait faire le prince sinon traîner là des jours sans gloire? Il jouait au whist, passait ses soirées chez Mme de Polastron où les dames étaient priées au thé du soir. Parfois quelques comédies venaient remplir le vide des longues soirées d'hiver. Monsieur avait une voiture qu'il prêtait la semaine à ses fidèles, ne se la réservant que le dimanche, jour sacré pour les anglais, où le prince pouvait se promener sans crainte des recors.

C'est là qu'attristé par les souvenirs encore récents d'un passé tragique et la préoccupation d'un avenir incertain, Danloux va travailler, peindre son prince bien aimé, comme les personnages de l'entourage, qu'il connaît déjà presque tous. Il écrit à sa femme qu'il a fini le portrait de Monsieur, « qui s'est très bien tenu » et qu'il a réussi à faire très ressemblant: « Le prince en était enchanté » Il allait commencer le portrait du Duc d'Angoulême.

Les lettres du peintre à sa femme témoignent d'une véritable satisfaction :

« Il me mande qu'il a fini le portrait de M. le Duc d'Angoulême qui est aussi bien que celui de son père. Il avait eu une espèce de petit triomphe : Monsieur, dînant un jour chez Lord Adam Gordon, gouverneur d'Edimbourg, envoya chercher après le dîner son portrait, puis mon mari. A son arrivée, Lord Adam alla au-devant de lui, lui fit mille excuses de ne l'avoir pas invité et le força de boire avec lui pendant deux heures... »

Trois jours après, Mme Danloux rapporte, toujours sur le récit de son mari, un autre incident dont il fut témoin et qui peint assez bien le caractère du fils du prince :

« Au salon, Monsieur étant sorti, le Duc d'Angoulême dit une espèce d'injure à un homme de la société nommé le Comte de Ribourgeville ; celui-ci se tut, mais le Duc de Maillé, fort de ce que le jeune prince avait dit, voulut en courtisan, plaisanter la même personne qui, se tournant du côté du prince : Vous voyez, Monseigneur, ce qui en résulte quand vous me traitez comme vous ne feriez pas à un mauvais valet !

» Il se fit un silence de quelques minutes, après lequel le prince sautant au cou de M. de Ribourgeville, lui demanda excuse de ce qu'il avait dit. »

Cependant Danloux a terminé les deux portraits du Comte d'Artois et de son fils, plus deux répliques destinées à être offertes aux amis du prince. On suit la première que, sitôt finie, Monsieur faisait expédier à Vaudreuil avec ce mot daté du 15 Septembre 1796 :

« J'ai enfin le portrait que je t'envoie. De bonne foi c'est le mieux et c'est mon cœur qui te le

donne. Danloux en a fait un autre qu'on dit bien, et qu'on doit graver : Tu le recevras à Londres. Charles. » (1).

Quant au second, le prince le donna au Comte François Des Cars en souvenir de ses services auprès de sa personne et comme récompense à son dévouement. Il est demi-nature, signé, et la gravure de Freschi l'a parfaitement rendu. Nous l'avons admiré dans sa fraîche et savoureuse exécution chez M. le Duc Des Cars qui nous l'a montré avec beaucoup de bonne grâce.

Le prince s'y voit de figure jeune, les cheveux bouclés au naturel, la boucle entrouverte et la physionomie d'expression agréable : On ne lui donnerait pas les quarante ans qui vont sonner pour lui. Le costume est militaire, épaulettes, avec plaque du Saint-Esprit et barré du cordon bleu. Voici la légende mi-partie française et anglaise de la planche gravée : *Charles Philipp of France, Monsieur, brother of the king, born at Versailles Oct. 9, 1757, engraved by A. Freschi after the original picture in the possession of M. le Comte François Des Cars.*

Cette agréable estampe faite d'une sorte de pointillé sur un trait d'eau forte, fut publiée à Londres. Nous la préférons à la planche d'Audinet, publiée dès 1799, qui porte *Danloux pinxit Edimburgi.* Travaillée entièrement au burin, celle-ci offre quelques différences, notamment dans le bras qui est relevé.

Le portrait du Duc d'Angoulême n'offre pas une physionomie aussi avenante, à beaucoup près, que celui de son père. Louis-Antoine de France ne passa jamais pour un aigle, et ses traits ne démentent point le jugement sévère de l'Histoire. Audinet n'a pu, malgré son habileté, tirer grand chose de cette ingrate figure.

Sa fiancée, que des convenances politiques lui donnèrent pour femme, fut peinte et gravée par les mêmes artistes et vers la même époque, d'après documents et miniatures. Madame Royale porte sur sa juvénile figure l'empreinte du chagrin, et les tragiques épreuves par lesquelles elle venait de passer ne justifiaient que trop la mélancolie profonde que Danloux lui a donnée. Caractère énergique trempé par le malheur, la princesse fera dire d'elle à Napoléon : C'est le seul homme de la famille !

A ce moment toute la petite Cour d'Holyrood s'intéresse aux travaux du peintre et chacun des courtisans, à l'exemple de leur maître, veut avoir son portrait de sa main. Lord Moira, l'amiral anglais qui avait brigué l'honneur de conduire le prince sur les côtes de France, est au nombre des plus enthousiastes, et Danloux d'écrire à sa femme en Novembre qu'il peint Lord Moira et que l'amiral « réclame un portrait en pied de chacun des princes, grandeur nature ».

Voici d'ailleurs à la date du 27 Septembre, le passage du *Journal* qui constate le succès très net de l'artiste au palais d'Holyrood :

> « Il me dit qu'il a fini le portrait des deux princes et peint en petit celui du jeune de Polastron. Il avait à faire les portraits de Lord Adam Gordon, du Duc de Maillé, du Duc de Sérent et de Mme de Polastron, ensuite deux copies de ceux des princes : Tout cela me fit grand plaisir. »

L'abbé Edgeworth, de retour à Londres, se rencontrant avec M. de Villeblanche dans le salon de M. de Vaudreuil lui confirme la réussite de l'artiste à Edimbourg. Après

(1) *Correspondance du Comte d'Artois et du Comte de Vaudreuil.*



Monsieur, Comte d'Artois.
Collection de M. le Duc Des Cars.

la curiosité attendrie du premier moment, loin d'en être grisé Danloux, qui a conservé toute son indépendance d'appréciation, l'exprime, un peu vivement peut-être, dans cette phrase d'une autre lettre, non destinée, à coup sûr, à la publicité :

« Le prince est bon mais faible, et très mal entouré. Son fils est un imbécile, sot et entêté, et tous ceux qui sont là, de bas courtisans.... »



Un portrait de Mme de Polastron a certainement été alors exécuté par Danloux, appelé qu'il fût en Ecosse non seulement pour peindre Monsieur, mais aussi l'amie qui lui facilita le voyage. Si la comtesse a désiré son image, on peut croire que ce n'était pas pour la garder, mais pour en faire hommage à son royal amant qui voulait l'avoir sans cesse sous les yeux. Certaines indications discrètes du *Journal* permettent de l'affirmer. Mais à quel sort déplorable pour sa gloire, les peintures du charmant artiste ne sont-elles pas exposées? Faussement attribuées à des maîtres anglais souvent et parfois démarquées, voilà leur destinée! Nous n'avons du reste aucune preuve en ce qui la concerne et force nous est de polémiquer avec les historiens qui attribuent le tableau du château de Saint-Blancard au pinceau de Mme Vigée-Lebrun.

Le Vicomte de Reiset (1) en place même l'exécution en 1799, alors que Mme Lebrun n'est venue en Angleterre qu'en 1802. Quant à M. Philippe Lauzun (2), tout en convenant que certains l'attribuent à Danloux, et d'autres, tant sa facture est anglaise, à quelque élève de Reynolds ou de Lawrence, n'émet aucun doute sur son auteur sous prétexte qu'il offre une frappante analogie dans la pose avec le portrait de Mme Molé du Musée du Louvre : Toutes les femmes à manchon ne sont pourtant pas dues à Mme Lebrun !

La toile de dimension restreinte (3), de celle qu'affectionnait spécialement Danloux, est peinte « en petit », comme il disait. M. Ph. Lauzun, qui la reproduit en tête de son livre, la décrit à peu près ainsi, à mi-corps, presque de face, les yeux bleus très grands et très doux, le nez droit, la bouche sensuelle légèrement entrouverte et l'ovale de la figure des plus distingués. Les cheveux d'un blond cendré sont dénoués et flottent au vent. Sur le sommet de la tête se pose un chapeau de même nuance que la casaque de velours gris. Au col une large cravate de mousseline blanche, et les mains blotties frileusement dans le manchon qu'elles serrent sur la poitrine. Enfin le buste légèrement penché en avant accuse, d'après lui, le mouvement d'une femme qui glisse sur la glace.

Le tableau n'est pas signé, ajoute M. Lauzun, et fut sûrement fait en Angleterre pendant l'Émigration, ce qui est de toute évidence, mais ne remarque-t-il pas lui-même que Mme Lebrun, arrivée seulement à Londres le 15 avril 1802, dit dans ses *Souvenirs* que Mme de Polastron était « toujours souffrante et ne pouvait sortir ». Comment admettre alors que l'aimable artiste ait pu représenter cette femme consumée par la phtisie, en

(1) *Louise d'Esparbès, Comtesse de Polastron* par le Vte de Reiset, 1907. in-4°.

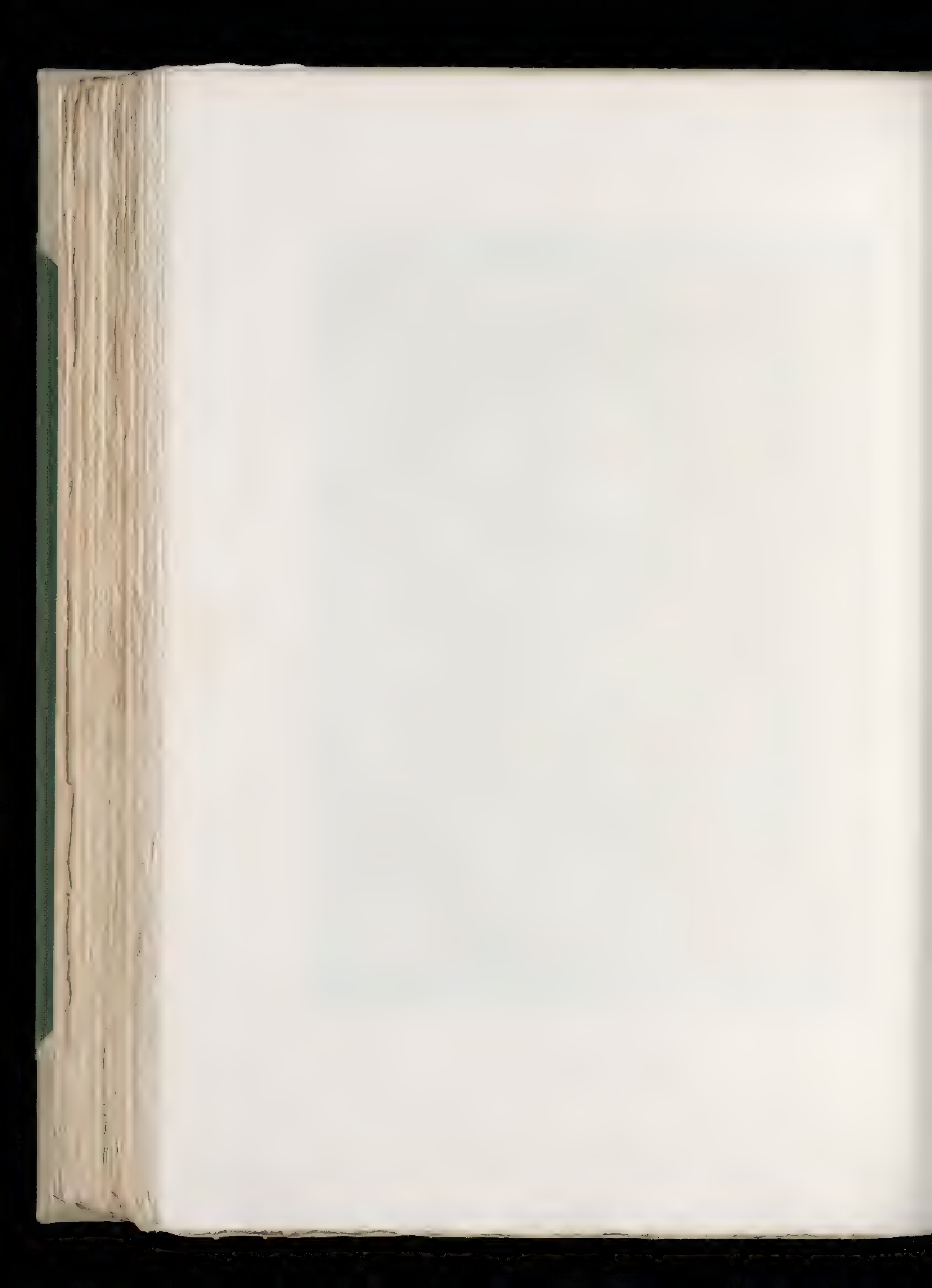
(2) Philippe Lauzun: *Un portrait de Madame de Polastron*. Auch, 1906. in-8.

(3). 35 cent. de hauteur sur 27 de large.



Monsieur. Comte d'Artois

D'après la peinture de Danloux, gravée par Freschi.



toilette de promenade traçant, les mains dans son manchon, des circonvolutions savantes sur les cours d'eau glacés d'Hyde-Park?

Pour nous, le portrait de Mme de Polastron, propriété de M. le Marquis de Gontaut Saint-Blancard, a de grandes chances pour être de la main de Danloux; il rappelle sa manière fluide, son pur dessin parfois un peu mince. C'est bien le portrait exécuté par lui à Edimbourg au cours de l'hiver de 1796-97, la gracieuse image faite à l'intention du Comte d'Artois, désireux de conserver des traits si chers. Après la mort de l'adorée, par esprit de pénitence, le prince aurait donné le portrait de la disparue à sa cousine Mme de Gontaut sous la condition de ne regarder qu'après lui le précieux legs :

« Plus de trente ans après, a écrit au revers du cadre en 1864 un Marquis de Gontaut, Mme de Gontaut, retrouvant cette cassette oubliée parmi ses effets, l'ouvrit et y trouva le portrait de Mme de Polastron. La Duchesse de Gontaut le laissa après elle au Duc de Montmorency : Je le rapporte à Courtalain après la mort de mon oncle. »

En l'absence de toute signature, qu'il nous soit donc permis de revendiquer la toile à l'actif de notre Danloux: Il en est digne! Quant au pastel qui représente Mme de Polastron à la dernière phase de sa vie, conservé à Autun dans la famille de Fontenay, il passa toujours pour être l'œuvre de Danloux. Cependant M. Fournier-Sarlovèze dans son étude sur le peintre Kucharski le donne à ce dernier et croit y voir un portrait antérieur à la Révolution! (1).

L'artiste montre la frêle amie du Comte d'Artois déjà minée par la maladie qui allait la ravir à son affection, les traits toujours purs bien que tirés par la souffrance, sous la coiffe de mousseline tuyautée de la femme qui désormais abdique toute prétention. Revenue de ses beaux rêves, elle habite alors à Londres la triste maison de Thayer Street, et si elle essaye de faire bonne figure encore, c'est afin de ne pas contrister le prince, habitué à passer ses journées auprès d'elle. Nous sommes heureux de nous rencontrer dans l'attribution de cette œuvre touchante avec M. de Reiset:

« ... A l'époque de ce portrait, écrit-il, les dures épreuves que Mme de Polastron avait traversées durant l'émigration et les premiers symptômes de la maladie qui allait l'emporter l'avaient assez dûrement affectée pour expliquer l'expression de tristesse et de souffrance que le peintre a donnée à son visage. J'ajouterai que le portrait est absolument traité dans la manière de Danloux, et tout concorde à faire supposer, aussi bien par la facture que par la date de l'œuvre elle-même, que c'est ce dernier et non Kucharski qui en est l'auteur. »

Disons un mot du portrait de Louis de Polastron, (2) qui avait suivi sa mère dans l'Emigration et l'accompagnait à Londres dans l'atelier du peintre en Septembre 1795. Danloux l'a peint à Edimbourg et mande à sa femme « qu'il a fini le portrait des deux princes et peint en petit celui du jeune de Polastron. »

Mis plus tard dans la maison d'éducation des R. P. Jésuites à Kensington, ce rejeton d'un sang illustre y fit ses études, visité à plusieurs reprises par le Comte Artois. C'est là qu'on vint le chercher pour assister aux derniers moments de Mme de Polastron, sa mère.

Elle avait eu soin de recommander son fils à ses cousines de Coigny et d'Andlau,

(1) M. Fournier-Sarlovèze voit dans ce pastel le portrait dont parle la Marquise de l'Age de Volude, placé au-dessus du bureau de son amie à l'Arsenal, en 1789.

(2) Henry-Louis de Polastron, né à Paris le 19 octobre 1785, enseigne au régiment de Roll, mort de la fièvre jaune à Gibraltar en avril 1804.

mais le Baron de Roll, après l'avoir pris sous sa protection, le fit entrer comme enseigne, ou mieux comme lieutenant en second au régiment portant son nom (de Roll), qu'il alla rejoindre à Gibraltar. Il y mourait peu après de la fièvre jaune à l'âge de 19 ans.

La plupart des émigrés considéraient Louis de Polastron comme le fils du prince, ce qui ressort d'ailleurs des correspondances de Mesdames de Polastron et de L'Age.



Mme de Polastron.
D'après le pastel de Danloux appartenant à Mme de Fontenay à Autun.

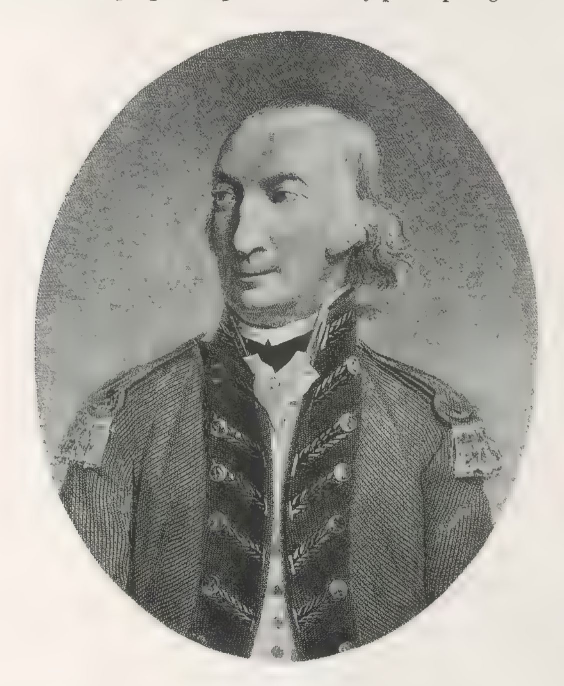
Mme la Comtesse de Reinach qui les a publiées, dit que le Comte d'Artois « le pleura comme son propre fils ».



Non moins enthousiastes que les amis de Monsieur sont les nobles écossais du talent de Danloux. Lord Adam Gordon, veut profiter de sa présence pour se faire peindre. Le

Gouverneur d'Edimbourg, titré Duc de Gordon, l'un des seize pairs représentant l'Ecosse à la Chambre des Lords, était un bon vivant, grand amateur de sport, ayant équipage et chiens de chasse: Les *Gordon's Setters* sont bien connus !

Au temps de son premier mariage, Lord Adam passait pour le plus riche gentilhomme du Royaume-Uni ainsi que pour le plus beau. Il n'y paraît plus guère dans la peinture



Lord Adam Gordon, Gouverneur d'Edimbourg.

de Danloux, à en juger par la gravure d'Audinet dédiée *to her grace the Duchess of Gordon.* Du moins un air de grande bonté règne sur ses traits chevalins et tend à justifier sa devise : *Animo non astutia.* Le portrait de Lord Adam Gordon est bien réussi, écrivait-il à sa femme avec satisfaction.

Le grand seigneur écossais a-t-il, en quelque manière, favorisé les cordiales relations qui vont s'établir entre la famille de Buccleugh et l'artiste ? C'est assez probable bien que la haute recommandation du Comte d'Artois pouvait suffire. Dès le 10 Novembre 1796, Danloux, dûment présenté, annonce qu'il va partir pour « la campagne » du Duc de Buccleugh afin d'y exécuter son portrait. La campagne du duc, c'était Dalkeith,

fastueuse demeure entourée d'un domaine immense, cent-vingt-mille acres peut-être, situé à quelques lieues d'Édimbourg et la résidence favorite des Buccleugh.

Deux châteaux ornaient le beau parc ombragé de chênes séculaires. L'ancien datait du quatorzième siècle et le plus récent avait été bâti par Anne Scott au début du dix-huitième. En y entrant les premiers portraits qui frappaient les yeux étaient ceux du Duc de Monmouth par Kneller et de sa mère, Lucy Walters par Lély. Dans les salons, des toiles d'Holbein, de Van Dyck, de Gainsborough, de Reynolds, et de nombreux maîtres hollandais, appréciés du connaisseur qu'était Danloux : Au milieu d'elles, ses propres œuvres n'y durent pas faire trop mauvaise figure.

Plusieurs des membres de cette famille, où coulait le sang des Stuart, posèrent devant de grands maîtres, Josuah Reynolds en particulier. Rappelons en deux mots des origines, fort connues d'ailleurs : James Stuart, fils naturel de Charles II et de Lucy Walters, était un séduisant cavalier. Au dire du Chevalier de Gramont, la nature n'avait rien produit de plus accompli. Après sa restauration sur le trône d'Angleterre, Charles II le reconnut, le créa Duc de Monmouth, le logea au palais et lui fit épouser Anne Scott, héritière de Buccleugh, qui fut titrée duchesse dans la pairie d'Ecosse. Sa vie s'écoula au milieu des complots. Dans une dernière tentative, préparée en Hollande peu après la mort de son père, le Duc de Monmouth débarque en Angleterre, se fait proclamer roi à Taunton. Battu à Sedgemor, il abandonne son armée, cherche à gagner la côte. Fait prisonnier, il implore en vain sa grâce, et le bourreau lui tranche la tête. De son fils aîné descendent les Ducs de Buccleugh, Comtes de Dalkeith.

Henry, 3me Duc de Buccleugh, l'hôte du peintre, par son mariage avec Elisabeth Montagu, est l'auteur de la nombreuse postérité que Danloux a représentée; grandes jeunes filles animant de leurs sveltes silhouettes les allées ombreuses de Dalkeith, fils ou gendres, officiers de la garde écossaise. Parfois le Comte d'Artois et ses familiers se montraient chez ce descendant courtois des Stuart : « Très souvent nous allâmes à Dalkeith, écrit Mme de Gontaut, beau château où la Duchesse douairière de Buccleugh recevait avec la bienveillante grandeur des chatelaines d'autrefois. Sa belle-fille Lady Dalkeith, mère du présent duc, en faisait l'agrément. »

Le duc auquel il est fait allusion, alors enfant, a été peint par Danloux abrité du soleil par un voile, avec un chien écossais veillant à ses côtés. C'est le petit Georges-Henry Scott que Danloux a fait graver par Mitchell sous le titre de l'*Innocence sous la garde de la Fidélité*, en dédiant l'estampe *to the right Honble countess of Dalkeith,* tableau conservé toujours en ce château princier.

Le vieux duc, qui devait être peint le premier, préféra réclamer de l'artiste le portrait de sa belle-fille, Lady Carolyn Montagu, que nous reconnaissons à gauche dans le tableau familial, occupée à dessiner. Danloux écrit le 18 Novembre qu'il croyait l'avoir « parfaitement réussie ». Le chef de la famille ne posa qu'après pour un portrait qui a été gravé par Audinet, *Henry Duke of Buccleugh, knight of the most noble order of the garter*, et dédié par Danloux à sa Grâce la Duchesse de Buccleugh.

Le peintre se montre à l'aise dans ce milieu distingué où il est agréé des correctes *ladies,* fêté par cette aristocratie, si accueillante aux étrangers quand elle se sait fixée sur leur honorabilité. Lui-même, d'une distinction native avec sa pointe d'esprit parisien, s'y fait vite apprécier par sa bonne humeur et son talent. Il parle bien



La Famille de Buccleugh



l'anglais, ce qui anime les relations. N'est-ce pas le cas de rappeler ici ce qu'un critique d'art autorisé (1) disait naguère de ces anglaises à l'air de déesses peintes par Reynolds, qui se promènent en robes de mousseline avec leurs enfants roses à l'ombre de parcs ornés de statues ? « Une simplicité souverainement élégante où perce la hauteur aristocratique, la beauté sereine et nonchalante d'une grande race inoccupée, voilà ce que l'artiste a exprimé dans la perfection ».

C'est aussi tout cela que Danloux a su rendre dans le tableau que lui demanda la Duchesse de Buccleugh, et les lords hauts en couleur, et les gracieuses *misses* en claires toilettes, et leurs chiens de race favoris... Il s'occupait d'en réunir les éléments aux dernières semaines de 1796, alors qu'écrivant à sa femme sa nouvelle visite à *Dalkeith-House*, l'artiste français se disposait à peindre toute la famille. Il y resta une partie de l'hiver, donnant force détails sur la manière courtoise dont on l'y traitait et réclamant l'envoi des couleurs nécessaires à son tableau. Tout en y menant la grande existence anglaise, le peintre faisait prendre à chacun la pose voulue, courbant les uns, asseyant les autres, rectifiant un geste ou indiquant la direction d'un regard...

Ce n'était pas en effet une mince besogne que de grouper avec aisance tant de figures en conservant leur allure habituelle. Danloux ne l'avait pas conçu tout d'abord animé d'autant de personnages. Un premier projet, dont il fit l'esquisse avancée, ne devait comporter que la duchesse entourée de son fils James Montagu Scott (dont le portrait séparé a été gravé en manière noire par Mitchell), de sa belle-fille et de lady Stopford sa fille. Ensuite seulement fut décidée la composition définitive où figura toute la famille. Bien que ce tableau n'ait été complété qu'à Londres et daté seulement de 1798, décrivons dès maintenant cette page importante. Il est de dimensions demi-nature, si nous en croyons les indications envoyées de Dalkeith par le régisseur, qui nous a donné non seulement leurs noms mais aussi les mesures du tableau : (4, 1 1/2 sur 3, 3 1/4), ce qui équivaut à nos pieds et pouces français, c'est-à-dire dans les dimensions restreintes où l'artiste excellait.

Dans la clairière du parc, sur un fond de verdure se groupe l'aristocratique famille. Presque au centre, la duchesse de Buccleugh, en toilette claire, les bras protégés de longs gants noirs, a fort grand air. Debout, à sa droite, la poitrine barrée de l'ordre de la Jarretière, le duc sourit. A ses côtés, son fils cadet, lord Montagu, se penche pour voir dessiner sa femme, lady Carolyn à la physionomie vive et intelligente.

Dans la partie opposée, assise à terre auprès de sa mère, lady Harriett; à sa gauche, tout en blanc et faisant résonner les cordes d'une harpe, lady Elisabeth, autre fille du chatelain, que nous croyons reconnaître dans une étude grandeur nature, marquée aux meilleures qualités du maître. A la suite, debout, le comte de Dalkeith, le fils aîné, et Lord Stopford le gendre, tandis qu'assises à leurs pieds la fille et la belle-fille des chatelains tiennent, l'une le bonnet écossais de son mari et l'autre, la laisse de son chien favori. Rappelons à propos de cette dernière au type si anglais, ce que disait Mme de Gontaut de Lady Dalkeith comme faisant les honneurs du château avec une grâce parfaite.

(1) William Burger (Thoré).

(2) Le gendre du Duc de Buccleugh désigné par le régisseur de Dalkeith comme Lord Cawton, est appelé dans le *Journal,* Lord Stopford.

Malgré les dix personnages de ce tableau compliqué, l'harmonie règne accompagnée d'un goût exquis. Son ingénieuse ordonnance si claire, ses figures juvéniles surtout font penser au mot de Shakspeare : L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu des eaux. Danloux esquissait la toile dans l'hiver de 1796, mais il ne la termina qu'à Londres au cours de l'année suivante. Nous la lui verrons exécuter à loisir. Est-ce son chef-d'œuvre? Par son aspect de vérité, par l'allure aisée qu'il a su conserver à chacun, par la beauté d'un dessin supérieur, c'est en tous cas un véritable tour de force, et celle de ses œuvres où il a fait preuve de plus de science et d'habileté.



Quelle fut la vie de Mme Danloux pendant les cinq à six mois d'absence de son mari? Nous le savons par son *Journal,* continué religieusement. Tout en passant rapidement sur ses faits et gestes, le principal intérêt devant se porter sur l'artiste qui réside au loin, il nous paraît nécessaire d'en noter quelques traits.

Ce sont les mêmes intimes qu'elle fréquente; Mme Digneron et Aimée Le Vassor, les Delaval, Ferrières le miniaturiste et ses amis les génevois, Herman, fort occupé au récit de ses bonnes fortunes, de Montazet, de Préval, de Fages, de Crenolle. Presque chaque jour elle va donner ses leçons de conversation française aux élèves de Mlles Renouards. Chez les Ferrières, elle fait la connaissance du jeune ménage Pictet :

« Ils sont nouvellement mariés, la jeune femme n'est pas jolie mais semble aimable. Mme Pictet était occupée à peindre la miniature et me parut très avancée. »

Le 19 Septembre, Mme Danloux manque les visites de M. de Jouet et de l'abbé Edgeworth, ce dernier retour d'Ecosse :

« Je fus fâchée de ne pas les avoir vus, le premier parce que je pensais qu'il apportait l'argent qu'il nous doit, le second parce qu'il arrivait d'Edimbourg et que j'aurais été bien aise d'avoir des détails de ce pays-là, et aussi parce que l'abbé est intéressant par lui-même. »

Mention d'un thé chez les Ferrières (1).

« Il y avait grande compagnie entre autres M. et Mme Arlaud, Mme Amedro et Mme Pictet. Mme Amedro me parut aimable. Elle me dit être de Turin. Toute la société était Génevoise : J'étais la seule française. Un jeune ministre de la religion faisait fort le galantin auprès de Mme Pictet, mais ses compliments étaient fades et ses plaisanteries bien provinciales. Il se nommait M. de Bout. A 11 heures, M. Ferrières me ramena chez moi. »

Le récit de sa promenade à Richmond, le dimanche 11 Septembre 1796, nous paraît intéressant à reproduire, comme tableau de la vie des émigrés :

« Je me levai de bonne heure; M. de Préval vint me chercher. Nous allâmes chez Mme de Pressigny, puis avec elle, prendre Aimée et son frère, Miss Powell, Mme d'Osmond, et nous partîmes tous ensemble pour Richmond. Les femmes étaient dans une voiture avec M. de Préval; Ferdinand, M. de Pressigny et M. Honorati dans un cabriolet découvert. Il pleuvait très fort, cependant le

(1) François Ferrières peintre génevois installé à Londres eut un fils Louis Ferrières qui épousa Cecilia Violet, fille d'un miniaturiste. Louis Ferrières (1792-1876) devint consul général d'Angleterre à Tunis.

temps s'éleva à notre arrivée et fut très beau le reste du jour. Nous mîmes pied à terre chez Mme de Belleville et après avoir déposé Mme d'Osmond chez sa belle-sœur Mme d'Argout, nous nous embarquâmes sur la Tamise pour aller déjeuner dans une petite île à deux milles de Richmond. Nous y mangeâmes des pâtés d'anguilles que l'appétit seul nous faisait trouver bons. De là, nous nous rembarquâmes encore pour aller à Twickenham visiter la maison de Pope. Je la trouvai plus bizarre que jolie. On y entre par une infinité de petites grottes dans l'une desquelles Pope composait.



L'Innocence sous la garde de la Fidélité.
Au château de Dalkeith.

Il y a plusieurs statues antiques ; on y voit aussi son buste. Le jardin sans être très grand, est assez joli. De retour à Richmond chez M. de Belleville, chacun mit la main à la pâte pour faire le dîner qui, à l'aide de pâtés froids et de volailles que nous avions apportés, fut excellent.

« Après dîner, nous allâmes promener dans le parc. J'y vis Mme de la Suze et l'évêque de Comminges. Tous deux me demandèrent avec intérêt des nouvelles de mon mari. Nous vîmes dans le parc des kangourous, animaux qu'on trouve à Botany-Bay... Nous retrouvâmes Mme d'Osmond et revînmes à Londres à 10 heures, où après avoir reconduit Aimée chez elle, j'allai avec le reste de la société chez Mme d'Osmond où nous restâmes jusqu'à une heure à jouer à différents petits jeux. »

Le 4 Octobre, Herman prévient Mme Danloux qu'il s'attend à partir d'un moment à l'autre parce que Monsieur a écrit au Duc d'Harcourt de le lui envoyer, pour

lui confier quelque chose de très important à porter au roi. Visite du Prince de Beauvau accompagné de l'abbé Mac-Carthy. Mme Danloux reçoit des lettres du Chevalier de Jerningham lui mandant que son frère est enchanté de son portrait, et qu'il n'a jamais eu le plus petit reproche à faire à son mari. Mlle Larrivée se trouve très heureuse à Chester et montrera bientôt la musique à toute l'école. M. de Pressigny annonce son départ pour Hambourg d'où il va tâcher de rentrer en France.

Le 16 Octobre, conversation avec Mme de Pressigny : On parle femmes galantes :

« Elle me raconta que Mme de Balbi, depuis qu'elle a quitté le roi, avait eu en Hollande deux enfants jumeaux de M. Archambault de Périgord; que Mlle Fanioni était grosse et que, se trouvant, il y a peu de temps dans une maison, laissa tomber une lettre de sa poche que Mme de Balbi ramassa. Elle était de M. Archambault et expliquait assez clairement que l'enfant était de lui.... Elle me dit aussi que M. de Belzunce, parti pour Saint-Domingue, avait été l'amant de Mlle Fanioni... »

A ce moment de l'année 1796 la Princesse de Craon est logée chez Mme Danloux. Le 19 Octobre, M. et Mme d'Autichamp viennent la voir. Mme Danloux qui va poser chez Ferrières pour son portrait en miniature, se charge de demander à sa femme s'ils voudraient se charger de loger et de nourrir Laurette, ce qui paraît leur convenir.

« En rentrant, le Duc de Mortemart ainsi que le Prince et la Princesse de Beauvau me dirent les choses les plus honnêtes sur mon mari et sur son talent. Visites de MM. de Crenolle père et fils, du vicomte d'Orléans, retour de Russie, enfin de l'abbé Mac-Carthy. Après être resté quelques moments, celui-ci appela la princesse dans une chambre voisine, qui m'y appela à mon tour. Elle était furieuse contre Laurette. L'abbé venait de lui apprendre.... La princesse se montrait fâchée que moi, sachant ces propos, je ne l'aie pas prévenue. Je lui répondis n'avoir pas cru nécessaire de lui dire quelque chose de désagréable, surtout lorsque je n'y voyais pas de remède. Elle s'en alla dîner en ville. M. de Crutchent me remit quarante livres st. à compte sur les ouvrages de mon mari pour les princes. Le soir, j'allai chez Mlles Renouards. Les jeunes personnes jouèrent deux comédies de Mme de Genlis ; elles prononcèrent très bien, étaient fort jolies et fort gaies. Je revins à la maison. La princesse rentra à onze heures et me dit qu'elle avait encore appris chez Mme de Vignier de plus grands détails sur Laurette : C'était un monstre ! Elle empoisonnait sa vie ! Je tâchai de la calmer et nous restâmes à causer jusqu'à une heure du matin.... »

Le lendemain, M. et Mme de Beauvau viennent chercher la princesse pour la reconduire à Staines. Mme de Pressigny annonce à Mme Danloux qu'elle part pour Hambourg rejoindre son mari, nouvelle qui lui fait beaucoup de peine parce qu'elle pense que le tableau ne sera pas fini. A ce moment la femme de l'artiste prend grand soin de ne pas être mêlée aux dissentiments entre Mme Digneron et sa fille, déterminée à quitter sa mère pour rejoindre son mari sur le continent, voyage dont M. Le Vassor fait les fonds ; à éviter enfin tout motif de reproche de la part de celui-ci, au sujet d'Aimée. A la soirée d'adieu que donne Mme Digneron, se trouvèrent M. Le Vassor et M. de Préval :

« Ils ne se saluèrent pas. On parla beaucoup du départ de Lord Malmesbury pour la France et de la démarche humiliante que l'Angleterre faisait d'aller demander la paix. Je jouai aux échecs avec M. Le Vassor, et le reste de la société au quinze. Mme d'Osmond y était et faisait mille agaceries à chacun des hommes qui étaient là. »

Le dimanche 23 Octobre, le Vicomte d'Orléans vient prendre Mme Danloux pour passer la journée à Parson's Green chez Mme Delaval. Ils font la route à pied, et son compagnon lui raconte qu'il arrive de l'Ukraine et de Crimée :

« Il voyageait avec un seigneur polonais, général au service de la Russie. Il avait été présenté à l'impératrice, bien que ce ne fût pas la saison où elle recevait les étrangers, mais son favori lui ménagea une entrevue dans les jardins de sa maison de campagne et, quoi qu'il plût, l'impératrice s'y était rendue. Elle l'avait traité avec beaucoup de bonté, d'affabilité et de dignité. Elle lui sembla encore belle et plus jeune que son âge, bien qu'elle eût les jambes enflées. »

Passons rapidement sur les projets de mariage du « beau Dillon », de Mlle de Vignier, ou encore sur celui de Mlle de La Touche avec le Prince Joseph de Monaco. Mme Danloux constate qu'Aimée prend beaucoup de plaisir à entendre parler mariage, et par ses questions sur les mariés du jour, lui prouve qu'elle n'est pas aussi innocente qu'elle le croyait.

Notons la douleur de Mme Digneron à la suite du départ de sa fille, le mariage à Chester de Mlle Larrivée avec Borghesi, compositeur et maître de chant, âgé de cinquante ans; le départ de M. de Préval pour son régiment; l'embarras de Laurette, retour de Brighton, entre deux anglais amoureux d'elle, l'un marié et l'autre garçon; la visite de l'abbé Mac-Carthy lui prédisant que Laurette finira mal; l'à-compte de 80 guinées qu'Herman cherche à faire obtenir à Mme Danloux sur les trois cents dues à son mari par les princes; le départ de M. de Boinville et sa famille pour l'île de Saint-Vincent; enfin la fermeture de maisons de jeux fréquentées par des Français, dont l'une est tenue par le Père Elysée.

Au mois de Novembre, pendant que Danloux se trouve à Dalkeith, sa femme dessine dans la matinée, se préoccupe de la santé de sa petite chienne Nina et fait des visites l'après-midi. Chez Mme Digneron, celle-ci lui parle de Mme de Lartigue :

« Elle me dit s'être brouillée avec sa sœur parce qu'elle n'avait pas voulu recevoir M. de Tilly. C'était un mauvais sujet qui s'affichait et qui d'ailleurs la maltraitait. Son mari était un lâche, car il le savait et le souffrait... Mme Digneron me montra une lettre qu'elle venait de recevoir de M. de Pressigny, son gendre, dans laquelle il se félicite bien d'avoir engagé sa femme à rester à Londres car tout est plus cher à Hambourg ; il allait partir pour la France. Nous vîmes ainsi que sa femme n'était point arrivée et qu'elle ne le trouverait plus. Mme d'Osmond vint ; on joua au quinze, et moi, je revins à la maison. »

Le dimanche 13 Novembre, visite de Banks, le sculpteur, et de Miss Banks :

« Mr Banks ne manque pas de placer dans la conversation que lui et sa famille ont été passer quelque temps l'été chez Hornetcok démocrate anglais, mais personne ne releva le propos. Le soir, j'allai chez M. Le Vassor que je trouvai toujours souffrant. Aimée aussi gaie qu'à son ordinaire, me dit que son oncle allait revenir. Peltier, le journaliste, étant venu, M. de Lérys voulut lui faire quelques observations sur ce qu'il avait écrit une diatribe dans son papier contre le traducteur de l'ouvrage de Burke. Il voulut se disculper et parla pendant une heure, vomissant un tas d'injures contre le traducteur. Enfin, il étourdit tellement la société que chacun s'en fût. »

Les difficultés persistent entre Mme Danloux et M. du Theil au sujet du règlement de l'argent dû à son mari pour les travaux faits sur l'ordre du prince, difficultés qu'apaisent MM. de Belleville, de Roll et de Crutchent. M. Dubergier, qui arrive de Hambourg, prétend que Mme de Pressigny y a fait « une sensation étonnante à cause de son énormité ».

En Décembre 1796, Mme Danloux va visiter l'évêque de Saint-Pol-de-Léon... Chez les Delaval, elle rencontre M. de Perpignan qui attend le retour de Danloux pour faire peindre deux petits martiniquois que leurs parents désirent avoir en pied, grands comme nature. Mme Ferrières remet à Mme Danloux son portrait en miniature qu'elle montre à plusieurs amis : Personne ne la reconnaît! Malgré cela, quand M. de Crutchent la prie



Jeune femme, présumée Lady Elisabeth Montagu.
Collection de M. le Baron de Lauverjat.

de lui indiquer un peintre en miniature « ayant du talent et sûr » pour copier le portrait de Madame Elisabeth, copie destinée à Madame Royale, elle n'hésite pas à lui indiquer Ferrières.

Le dimanche 11 Décembre, Mme Danloux retient à déjeuner Bonne d'Alpy et Herman :

« Ils furent très gais tous les deux et m'amusèrent beaucoup. Je me divertis surtout de Bonne qui, en faisant mille coquetteries, voulait nous prouver qu'elle n'était pas coquette. »

Soirée chez M. Le Vassor ; beaucoup de monde, entre autres M. et Mme de Villiers et leur fille, colons de la Guadeloupe, qui lui paraissent de braves gens :

« M. de Montazet lui dit avoir reçu des nouvelles de Mmes de Fontanges qui sont arrivées de Paris. Elles s'y divertissaient et voyaient beaucoup Mme Tallien : Sa société est charmante. Il y a des bals où les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une robe de mousseline, des culottes de tricot couleur de chair et point de chemise. Elles ont les jambes, les pieds et les bras nus, et n'ont pour danser qu'une simple semelle sous le pied attachée avec des rubans qui forment le cothurne, et des bagues aux doigts de pieds comme aux doigts des mains. »

Mme Danloux va prendre des glaces avec Bonne d'Alpy et Miss Fox chez Herman, qui reçoit ce soir-là le Marquis Spinola et MM. d'Avaray et de Villeblanche. Le diplomate lui est très utile parce qu'il l'aide à sortir de ses embarras d'argent, en lui faisant remettre une somme par M. du Theil, après l'avoir préalablement priée d'accepter vingt-cinq guinées qu'elle refuse, bien déterminée à ne pas prendre un argent dont il a besoin. D'ailleurs son mari lui annonce son retour pour la fin de Janvier.

Doléances de Mme Borghesi (Mlle Larrivée) insinuant que son mari avait quinze ans de trop pour qu'elle soit une femme parfaite. Lettres de France, dont une de sa belle-sœur donnant de bonnes nouvelles de son fils :

« Elle me fait grand éloge de Jules et me dit qu'il a beaucoup de goût pour le dessin et qu'il commence à écrire fort bien. Tout cela me fit grand plaisir, mais ce qui m'affligea c'est que me parlant d'Anna, elle ne la croit pas heureuse. »

Chez les Delaval, on rit beaucoup des doléances de Mme Borghesi. M. Saint-Aubin prie Mme Danloux de lui laisser emporter le chinois (A'Kao) pour achever de le copier. Le 24 Décembre, Danloux annonce que le Comte d'Artois l'autorise à faire graver son portrait. Le 25, un dimanche, soirée chez M. Le Vassor où le Prince de La Trémoille qui joue aux échecs avec elle :

« C'est un jeune homme qui me parut.... Il ne dit rien de toute la soirée et fut très indifférent pour Aimée : J'y crus remarquer de l'affectation. Peltier y chanta une chanson qu'il avait faite pour M. Le Vassor et ses enfants. Il y avait même un couplet pour l'oncle ! »

Le 1er Janvier 1797, Mme Danloux a reçu des lettres de Paris,.... Delaval et Herman viennent lui faire visite. Ce dernier lui conte avoir vu le matin même l'auteur de la fugue de Mme Dusseck, un jeune homme nommé Gentil, et lui concède que cette femme est un mauvais petit sujet. Elle s'était jetée à son cou la seconde fois qu'elle l'avait vu ; sans cela il se serait adressé à Laurette qui ne valait pas mieux. Ce qui l'avait dégoûté aussi, c'est qu'elle vivait avec Yanowich.

L'abbé Dillon vient entretenir Mme Danloux d'un sujet de tableau, lui laissant supposer que la personne en question est Mlle de La Touche, fille de Mme Dillon. Elle en

informe son mari, dont ce sera le premier portrait à son retour. Visite de M. de Crenolle qui a l'idée d'écrire à Mme de Sérilly pour la prier de lui donner trois guinées par mois. Chez Mme Arlaud, la sœur de Mme Ferrières, on joue à divers petits jeux. Mme Pictet et sa mère ne manquent pas de placer quelques mots désobligeants contre les français, ce qui choque beaucoup. Dans le salon de M. Le Vassor, son neveu Roland revient à moitié ivre, ce qui n'empêche par Aimée Le Vassor de lui témoigner de l'amitié et de montrer les bijoux qu'il lui a apportés.

Herman vante sa femme à Mme Danloux, la dépeint comme charmante sous tous les rapports. Elle le presse beaucoup de rentrer en France, mais il n'en fera rien parce qu'il perdrait le fruit de ses travaux depuis quatre ans ; cependant il tâchera d'aller passer trois semaines à Paris. Visite du Major Digby, le propriétaire de la maison de Charles-Street qui aurait voulu son portrait de la main de Danloux, mais ne peut plus attendre, car il doit l'envoyer en Amérique, et le fera faire par un autre.

Le 22 Janvier, un dimanche, Mme Danloux reçoit tant de visites qu'elle en est fatiguée, Bonne et Laurette d'Alpy, Herman, Miss Fox, les Delaval et leur fille Camille, Aimée et son oncle Roland Le Vassor, toute la famille Banks, le jeune Valesque, M. de Radepont : Conversation générale... Le lendemain, M. d'Héliand amène le général Behague qui parle de la Martinique dont il a été gouverneur. A propos de Le Vassor père, il assure qu'il n'a jamais été patriote, mais faible, en se prêtant aux fantaisies de l'Assemblée Coloniale composée de coquins.. Ici se place le retour d'Ecosse du peintre, arrivé moulu, le 7 Février 1797, à 7 heures du matin :

« Il dormit jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle des amis vinrent aux nouvelles. Avec M. de Montazet, avec Herman, il se félicita du bon accueil rencontré à Edimbourg; mais à moi, continue Mme Danloux, il me dit que si le prince était excellent, tous ceux qui l'entouraient étaient des intrigants, des fripons ou des insouciants; chacun tirait de son côté et il n'y avait pas le moindre ordre dans sa maison. Il ajouta que le prince lui avait promis d'écrire au roi pour lui faire donner le cordon noir (de Saint Michel), si cela était possible, mais il craignait fort de ne pas réussir, car il savait que le roi l'avait refusé à Ménageot qui, plus ancien d'âge, devait passer avant lui. »





VIII

Portrait de Mlle de La Touche. — La Duchesse de Fitz-James. — Souscription à la gravure du portrait de l'évêque de Saint-Pol. — Le Marquis de Choiseul et sa fille. — Le jeune Limbourg. — Visite de Lady Dalkeith. — Portrait de Mrs Orde. — La chanson de Mme Boyd. — Les dessins de la Générale Harcourt. — Mlle de Ferriet. — Mme Danloux part chercher son fils à Paris. — Danloux à Downington. — Lord Moira. — Le portrait de Mme de Lévis. — Le bail du Major Digby, — Le Comte de Vaudreuil et l'image de Mme de Polignac. — Le Comte de Staremberg et le portrait de sa fille. — Le peintre Hénard. — Démarquage des portraits de Danloux. — Relations amicales avec le miniaturiste Ferrières et le graveur Audinet. — Arlaud, de Genève. — Mme de Gomer. — Tribulations de Mme Danloux à Calais. — Le sculpteur Nollekens et sa *Vénus*. — Lady Suttie. — Un concert chez les Delaval. — L'abbé de Lubersac et le Comte de Jousserans. — On veut garder le petit Jules en France. — Mme Ferrières et l'ébauche de son portrait. — Copies des figures de Monsieur et du Duc d'Angoulême. — La toilette de Mme de Greffuhle. — Mlle de Courtin. — Un tableau de Loutherbourg. — Duels et Enlèvements. — Mrs Smith. — Paris jugé par Mme d'Argout. — Monsieur Barnave. — Une histoire de chasse. — Les reliures du Comte de Courmont. — Mme Huntley et son *sopha-bed*. — Les miniatures de Mlle de Mornay. — Barras et sa Cour. — Le voyage de Mme Danloux.

Voilà Danloux de retour, rapportant des commandes pour longtemps, spécialement les répliques des portraits princiers, de grandeur nature et en petit réclamés, qui pour le Comte d'Artois, qui pour le Duc de Sérent, qui pour Lord Moira; la Duchesse de Buccleugh, se fait une joie du tableau qu'elle a commandé au peintre et que nous allons lui voir faire. Mlle de La Touche, sur le point d'épouser le jeune Duc de Fitz-James, désire son portrait dans de certaines conditions que son oncle, l'abbé Dillon, se charge d'expliquer; le Comte de Staremberg, ambassadeur d'Allemagne, obtient celui de sa fille. Tous ces travaux, Mme Danloux continuera de les noter jusqu'au moment où, partie pour la France y chercher son fils, elle en laissera le soin à son mari.

Le lendemain de son retour d'Ecosse, 8 Février 1797, l'artiste, à sa première sortie, voit l'évêque de Saint-Pol, passe chez Sir Wilmot, chez Skelton, toutes visites se rapportant à la souscription ou à la gravure du portrait du prélat. Mme Greenwood vient leur donner la bonne nouvelle que son fils James est guéri de son accès de folie. Le jour suivant, Danloux travaille toute la matinée à l'esquisse du portrait de Mlle de La Touche.

9 Février : Visite du Marquis de Crenolle et de Roland Le Vassor :

« Ce dernier nous parla de Paris, d'où il arrivait, et dit que la contre-révolution était faite dans toutes les têtes mais qu'il fallait un chef..., puis de la conspiration découverte en France pour remettre le roi sur le trône ; trois des chefs étaient arrêtés : Cette nouvelle nous fit beaucoup de peine !

« La Princesse de Craon annonce la banqueroute de la maison Malman, dont le chef s'est brûlé la cervelle. Elle en est très affligée parce que c'était de cette maison qu'elle tirait quelque secours. »

Le 10 Février, Mlle de La Touche passe avec l'abbé Dillon pour apprécier l'esquisse de son portrait. Danloux entretient ses visiteurs de l'Ecosse et de la manière hospitalière dont les habitants reçoivent les Français. Le 11, visite de MM. du Theil, Herman et Dubergier. Le premier fut fort embarrassé de sa personne lorsqu'ils parlèrent « des altercations survenues au sujet de l'argent dû pour les ouvrages des princes ».

Le soir, Danloux va chez Mme Greenwood et y apprend que John, son fils aîné, se cachait et que ses affaires sont très mauvaises; aussi garda-t-il les quatre billets, montant de la somme qu'il restait leur devoir. Le 12, séance à Mlle de La Touche pour ébaucher la toile.



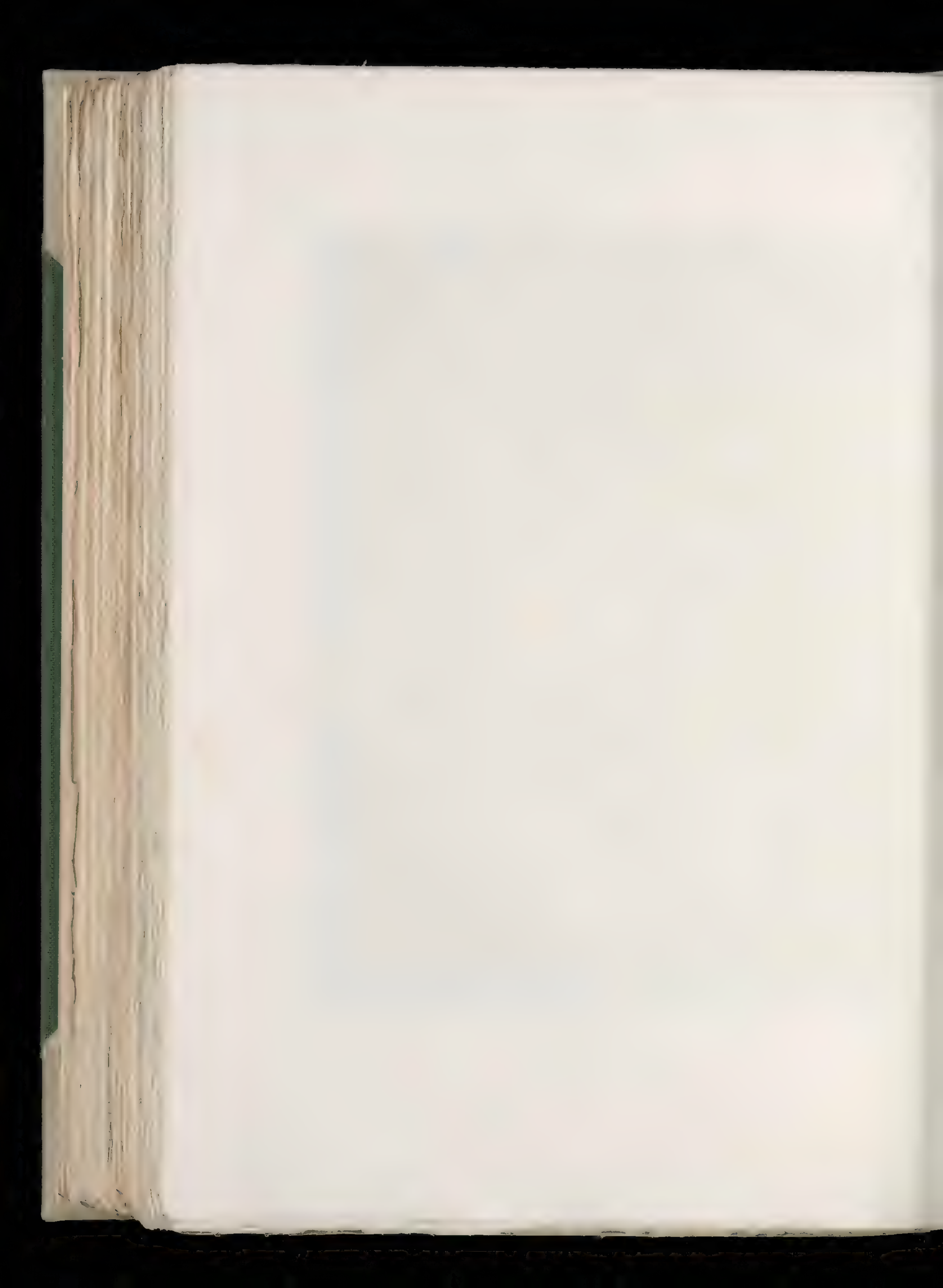
Quelques indications relatives aux portraits de la Duchesse de Fitz-James et de sa belle-fille, complèteront ce récit journalier. Antoinette de La Touche, l'une des riches héritières de la société créole, l'amie de Mesdemoiselles de Kersaint et de Vignier, mourant d'envie d'avoir son portrait, charge son oncle, l'abbé Dillon, de s'en occuper. On convient que ce sera le premier travail du peintre à son retour d'Ecosse. Elle est la fille de Mme Le Vassor de La Touche, de la Martinique, qui, veuve à 30 ans d'un officier de marine, épousa en secondes noces Arthur Dillon; mais de son premier mariage elle avait deux enfants, Alexandre de La Touche et sa sœur, Elisabeth-Antoinette sur le point de devenir Duchesse :

« Mon arrivée à Londres fut un événement dans la famille, a écrit Mme de La Tour du Pin-Gouvernet, née Dillon. J'y retrouvai Betzy de La Touche, fille de ma belle-mère. Elle venait d'épouser Edouard de Fitz-James. C'était une aimable et douce jeune femme digne d'un meilleur sort. Elle se prit à aimer passionnément son mari qui ne le lui rendait pas et dont les cruelles infidélités lui brisèrent le cœur. Son frère, plus jeune qu'elle, Alexandre de La Touche, joli homme, étourdi mais sans instruction, avait tous les travers de la jeunesse inoccupée de l'Emigration. Il aimait les chevaux, suivait la mode, mais n'avait jamais ouvert un livre. »



La Duchesse de Fitz-James

Au Château de Montjustin (Haute-Saône)



Le portrait que Danloux fit d'elle devait avoir une certaine importance. Dès le retour du peintre, l'abbé Dillon amène sa nièce juger de l'esquisse préparée la veille, et plusieurs fois nous la voyons poser, aussi hésitons-nous à reconnaître l'œuvre originale dans cette tête délicate, mais sans importance, qui représente leur aïeule chez M. le Marquis de Biencourt; comme dans le pastel du Marquis de Biron; rien ne s'oppose, au contraire, à ce que ces portraits de famille ne soient que des réductions ou des répliques d'une œuvre de grandeur nature.

Quant à son mari, le jeune Edouard de Fitz-James (1), petit-fils du Maréchal de Berwick, frais émoulu de l'armée de Condé, il venait de parcourir l'Ecosse où il avait pu constater, non sans plaisir, combien le nom de Stuart y excitait encore de sympathie. En 1798, à peine âgé de 22 ans, il épousait Betzi de La Touche.

Le portrait de leur mère et belle-mère, la Duchesse de Fitz-James, née de Thiard de Bissy, peint à peu près au même moment, est de ceux qui donnèrent le plus de prise à la critique. La duchesse fait naturellement partie de ce que l'on a appelé *la haute émigration*. Son salon passe pour l'un des plus gais de Londres. N'est-ce pas elle que Mme de Boigne met en scène à propos d'un dîner offert à de nombreux invités? Seulement il était convenu qu'en sortant de table, chacun devait déposer trois shellings sous une soucoupe placée sur la cheminée.

Très à court d'argent et désireux d'être payé de ce portrait qu'il vient de faire, Danloux a prié le Marquis de Crenolle d'en réclamer le prix à son modèle. Elle lui fait répondre qu'il sera réglé dans la semaine : « La maison est fort gaie et le malheur des autres ne la touche guère », prétend le marquis, qui rapporte combien le tableau est critiqué, « chacun y déchirant son ouvrage ». Aussi l'artiste accuse son messager d'avoir été « trop timide au milieu de ces femmes » auprès desquelles il aurait pu être mieux défendu. La Princesse de Craon le constate et lui avoue que sa peinture fait du *train?* dans la société et qu'on a ridiculisé son œuvre.

Le portrait du château de Montjustin est-il donc bien celui qui souleva tant de tapage? C'est l'opinion que nous avons adoptée en demandant à Mme la Duchesse de Fitz-James, qui nous y a gracieusement autorisé, la permission de le reproduire.

L'artiste a figuré la duchesse, née de Thiard, serrée dans son corsage à la vierge, tenant sur ses genoux un enfant nu, son petit-fils, rappelant, par sa pose contournée, quelque œuvre de Rubens ou de Van Dyck. Il est justement question alors de tableaux appartenant à la Duchesse de Fitz-James que Danloux a promis au Duc de Maillé, son gendre, de restaurer pour sa belle-mère et que celui-ci a déposés à l'atelier : N'est-on pas fondé à supposer que Danloux s'en est inspiré?

Voyons surtout dans ce portrait, si malmené des émigrés, une fantaisie approuvée, réclamée même par la duchesse, fière d'être idéalisée dans son rôle de grand-mère. Satisfaite malgré tout de son image inspirée des maîtres, Mme de Fitz-James s'exécuta galamment : Au cours du Printemps, elle chargeait M. Lorraine de porter à Danloux

(1) Edouard de Fitz-James, né à Paris, le 18 Janvier 1776, était le petit-fils de Jacques de Fitz-James, maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre et d'Arabella Churchill, sœur de Marlborough. (Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse, année 1844*).

Son rôle en 1814, est intéressant : Simple caporal de la Garde Nationale, le 30 Mars, il dissuada ses camarades de marcher sur les alliés assiégeant Paris, et se mit le lendemain à la tête de la manifestation royaliste qui vainquit les dernières hésitations de l'Empereur Alexandre.

40 guinées « pour solde de son portrait en pied » plus deux guinées pour une épreuve de l'Evêque de Saint-Pol.



12 Février : Visites d'Herman, l'ex-consul et de Peltier, le publiciste :

« Le journaliste raconta qu'à Paris les nouveaux parvenus affichent un luxe indécent. On y voit des femmes parées dans de belles voitures parler comme des poissardes. »

Billets souscrits jadis par Danloux aux Greenwood, qu'il s'agit de remplacer par de nouveaux. Ceux-ci renvoient en retour le mannequin, et le lendemain, deux vases étrusques laissés en gages. Le 14, Danloux visite le sculpteur Nollekens afin de le prier de lui avoir un modèle-femme pour le portrait de M[lle] de La Touche, et se trouve revenu à temps pour recevoir le Duc de Maillé. Il lui promet de restaurer les tableaux qui sont à M[me] de Fitz-James. Herman apporte une lettre de France. Elle est de Constance, belle-sœur de Danloux, et de Jules. Ils admirent l'écriture de leur fils, « très bonne pour un enfant de son âge ».

« M. de Crutchent vint dire à mon mari qu'il était chargé par M. du Theil de lui remettre le reçu des trente livres st. que j'avais touchées au mois de Décembre et 20 l. st. en argent ; cela ferait la somme de cinquante l. st., qu'il demandait, mais vis-à-vis de Monsieur, il serait censé n'avoir touché que cent-trente-six livres. Ce tripotage nous donna beaucoup d'humeur. Le soir mon mari écrivit à M. de Belleville, à M[me] de L'Age, à M. Dubisson, à M[lles] Pringle et à M[me] Marconnay. »

15 Février : Danloux est satisfait de ce que le graveur Skelton lui a promis de commencer l'impression de sa planche. MM. d'Héliand et de Montazet parlent de la conjuration découverte à Paris pour remettre le roi sur le trône et considèrent son échec comme un grand malheur. Le lendemain M[me] Danloux va rendre visite à la princesse qu'elle trouve enrhumée et fatiguée d'être restée au bal chez Mrs Church jusqu'à 5 heures du matin. M[me] de Craon espère, par l'entremise de M. de Charmilly, traiter avec Mr Melish. Si cela s'arrange, elle leur demandera quinze livres st. par mois. Elle en donnerait cinq à Bonne qui quitterait le Major Marsak et viendrait habiter avec eux. Visite de M[mes] Digneron et de Belloy.

« La première nous fit lire une lettre et des vers que Saint-Furcy lui avait faits le jour qu'il eut quatorze ans. Ils sont charmants pour un enfant de son âge et marquent un excellent cœur.

17 Février : « On parle de la reddition de Mantoue. Buonaparte est entré dans le territoire du pape et marche sur Rome. Cette nouvelle afflige les Danloux « qui voient dès lors l'Italie perdue. »

Visite de Laurette sortant de chez la princesse à qui elle a reproché sa froideur :

« Pendant que nous étions à table, la princesse vint nous demander à dîner. Nous parlâmes de Laurette, elle nous conta leur querelle du matin. Laurette ne lui avait dit que des impertinences. Nous vîmes alors que tout ce que cette dernière nous avait raconté était faux.

Après le dîner, mon mari lut un paragraphe d'un ouvrage de M. de Lally sur les émigrés et les princes, qui nous parût bien fait. Il conduisit la princesse chez M[me] de Montalembert où il resta jusqu'à onze heures. »

18 Février : Danloux passe chez Colnaghi et rentre donner séance à Mme Bernal pour retoucher son portrait. Mme Lambert vient chercher le sien, l'emporte et M. de Wentz



Mme la Duchesse de Fitz-James, née de La Touche.
Chez M. le Marquis de Biencourt.

envoie son tableau pour être verni. Le soir, visites du docteur Beaufort, d'Herman et du ménage Ferrières :

« Ils me dirent que M. Concanon était venu demander le portrait de Laurette. Il était commencé, mais ils avaient des scrupules de le donner parce qu'ils croyaient apercevoir dans tout cela une intrigue. Ce M. Concanon venait souvent voir Laurette ; en outre, ils étaient en correspon-

dance. Depuis qu'elle avait passé quelques jours chez Mrs Nebb, elle n'était plus la même pour eux, elle agissait comme si elle logeait à l'auberge... (1). M. Herman, qui resta le dernier, nous dit qu'il avait vu Laurette sortir de chez M. Concanon et ne doutait pas qu'ils ne fussent bien ensemble. »

19 Février, dimanche : Danloux court toute la matinée pour trouver un modèle-femme. Un instant après son retour vient une fille des rues qui refuse de poser deux heures à raison de trois shellings. Alors il va chez Skelton assister à l'impression des estampes de l'évêque.

Le 20, Danloux sort pour aller chez le sculpteur Banks qui lui prête « une petite statue cassée » pour peindre dans le tableau de M. du Quengo. Banks promet de lui faire avoir le modèle-femme de l'Académie dont il a besoin. Au retour, visite de M. de Lorimier qui se dit décidé à partir pour Edimbourg comme maître de danse. Il avait amené avec lui le Marquis de Choiseul qui l'y engage fort. Visite de Mme Delaval qui doit aller chez la Margrave d'Anspach à dix guinées pour la soirée. La dame Orde convient avec Danloux qu'elle viendra le jeudi suivant prendre séance pour son portrait :

21 Février : « Nous payâmes un billet de vingt livres au doreur. Mon mari travailla pendant deux heures d'après un modèle de femme à l'ébauche du portrait de Mlle de La Touche, et ensuite au portrait de M. du Quengo. Laurette vint : Elle nous fit un grand éloge de M. Concanon, de manière à nous faire soupçonner qu'il y avait quelque intrigue entre eux. Mme de Staremberg, femme de l'ambassadeur d'Allemagne, vint avec deux amies. Elle parla à mon mari du projet qu'elle a de faire peindre en pied sa petite fille âgée de trois ans. La princesse envoya le jeune de Radepont pour nous dire qu'elle était malade et nous priait de passer la soirée avec elle. Nous y allâmes et la trouvâmes extrêmement enrhumée. Son affaire avec Mr Melish est terminée. Il lui donnera quinze livres st. par mois et y a mis beaucoup de bonne grâce. Le docteur Vigarous vint ainsi qu'un Monsieur qui prit l'adresse de mon mari pour la donner à M. de La Vieuville qui désirait se faire peindre en pied... Dans la soirée était arrivée d'Edimbourg la caisse contenant les portraits de la famille de Buccleugh, de Monsieur et de M. le Duc d'Angoulême. »

Le 22, Mme du Quengo passe en l'absence de Danloux, et se montre heureuse de ce qu'il ait avancé le tableau de son mari. Elle amènera la Marquise de Buckingham pour voir celui de l'évêque de Saint-Pol revenu depuis trois jours à l'atelier. Le commandeur de Marsanges vient aussi pour avertir Danloux que Lord Moira est arrivé et lui fera savoir quand il pourra le recevoir. Le docteur Hamilton, auquel on avait envoyé le matin le portrait de sa fille, en remet au peintre le prix. Visite de M. de Montazet qui amènera des dames voir le portrait de Monsieur :

« M. et Mme de Gontaut vinrent. Elle me parla beaucoup de ses petites filles, me dit qu'elles étaient délicates, mais se portaient bien (2). Nous allâmes chez la princesse qui était encore très souffrante. Nous y restâmes jusqu'à onze heures et, revenus à la maison, nous trouvâmes M. Herman. Il nous dit que M. du Theil avait attendu comme lui, mais plus impatient il était parti. Nous parlâmes de la descente que les républicains projetaient de faire en Angleterre. Herman dit qu'il y avait tout à craindre que cela n'arrivât. Leurs préparatifs étaient effrayants; il ne voyait pas que les Anglais eussent des forces suffisantes pour l'empêcher. Si cela arrivait, on enverrait tous les Français dans l'intérieur. »

23 Février : Danloux va chez le Duc de Gloucester porter une épreuve de la gravure de l'évêque, une autre chez Lord Hardley, tous deux souscripteurs. Il en laisse six chez

(1) A cette époque Laurette d'Alpy prenait pension chez le miniaturiste génevois. Le portrait en question était sûrement une miniature.

(2) Les filles jumelles de Mme de Gontaut sont devenues la Duchesse de Rohan et la Comtesse de Bourbon-Busset.

M. de Crutchent. Le lendemain il passe chez Mr Wilmot qui est enchanté de l'estampe. En son absence étaient venus le Comte et la Comtesse de Staremberg avec leur petite fille qu'ils veulent faire peindre. Le Baron de Roll passe aussi mais sans vouloir attendre. Quant à Mrs Orde, elle trouva bien Danloux rentré, mais le brouillard était si épais qu'il ne put travailler. Le soir, chez Misses Renouards, comédie jouée par les jeunes élèves, *La Belle et la Bête*, qui remplirent très bien leurs rôles... Le soir, le peintre rend visite à la Princesse de Craon qui venait de recevoir une lettre de l'oncle de Bonne, lui mandant qu'il avait pu sauver de sa fortune de quoi faire à Bonne quinze cents livres de rente.

25 : Ensuite de cette nouvelle, Bonne d'Alpy s'empresse ce jour-là d'annoncer à Mme Marsak qu'elle va la quitter. Le même jour, Danloux recevait une lettre de M. de Belleville (1) par laquelle le prince lui faisait dire qu'il lui donnait cent cinquante guinées pour les ouvrages faits pour lui à Edimbourg, plus cinquante guinées de gratification. Autre lettre de M. Holliburton qui passera incessamment payer les huit guinées dues pour son portrait. Le soir, Danloux va porter les articles concernant l'estampe de l'évêque à mettre dans le *Times*, le *Morning-Chronicle* et le *Sun*.

26 Février (dimanche) : M. de Couderc déjeune avec les Danloux. Marin, le doreur, vient arranger la bordure du portrait de l'évêque. Visite de Mme de Montault pour remercier Danloux du portrait de Mme de Polastron qu'il lui a envoyé (2). Hermann arrive et raconte qu'il a paru dans la nuit « une gazette extraordinaire » annonçant que les Français ont débarqué dans le Pembrokeshire au nombre de douze cents et que les vaisseaux sont repartis. Les Danloux vont dîner chez les Delaval :

« Il y avait M. de Villars et Mme Sauvageot arrivée de Chester deux jours avant. Elle me dit que Mme Borghèsi était assez heureuse. Son mari l'aimait beaucoup, mais elle pas autant. Il montre de l'instruction, a composé un très joli roman et un opéra dont il a fait la musique et les paroles. Mme Delaval en chanta quelques morceaux qui nous parurent fort jolis. »

27 Février : Le Comte de Staremberg, qui désire avoir le portrait de sa petite fille, l'amena : Elle a trois ans et promet d'être fort jolie. Mme Orde vient prendre séance. Le soir les Danloux conduisent Aimée Le Vassor et Miss Powell chez Misses Renouard's où l'on devait danser. Ils y apprennent que les douze cents français débarqués se sont rendus prisonniers; tous les paysans des environs s'étaient joints aux troupes anglaises. On leur dit aussi que la banque d'Angleterre a arrêté ses paiements (en numéraire) et qu'à l'avenir elle ne paiera plus qu'en papier. Plusieurs banques des villes de commerce ont fait banqueroute.

Le 28, Danloux va porter au Duc de Bourbon une épreuve du portrait de l'Évêque de Saint-Pol. Le prince lui promet de venir la semaine prochaine voir le portrait de Monsieur. Visites de Mme de La Suze, de la Princesse de Craon accompagnée de Bonne d'Alpy. Mme Danloux va dîner chez Mme Journel qui lui lit une lettre de son mari, disant qu'à Lyon l'esprit a totalement changé. Le gouvernement actuel y est en horreur mais on s'y divertit beaucoup. Presque toutes les femmes des guillotinés se sont remariées.

1er Mars : « Mme Orde vint prendre séance avec sa sœur. Mme Saint-Aubin me dit que son mari était sans argent; s'il n'en avait pas dans deux jours, il serait arrêté, ce qui nous fit beaucoup de

(1) M. de Belleville, secrétaire du comte d'Artois.

(2) On peut supposer que le portrait de Mme de Polastron envoyé à Mme de Montault est celui du château de Saint-Blancard,

peine. M. de Crutchent amena avec lui Mlle Lacroix pour voir les tableaux. Cette fille était autrefois femme de chambre d'une américaine nommée Mme de Richemont. Maintenant elle est la maîtresse de M. de Crutchent (1). Elle voulut se donner des airs de dame, et je ne manquai aucune occasion de lui faire voir que je n'avais pas oublié ce qu'elle avait été... »

2 : Danloux sort pour porter une estampe à Mr Foster. M. et Mme de Staremberg viennent avec leur fille et demandent quelque changement à son esquisse. Mme Danloux mène la princesse et Bonne chez Prodgers (2) où elles font quelques emplettes.



Princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé.
Collection Mnisech.

3 : M. de Crenolle vient leur annoncer la mort de sa belle-fille : « Cela nous affecta d'autant plus, remarque Mme Danloux, que nous nous étions trouvés à son mariage il y a sept ans. Danloux va prendre le thé chez Mme Damécourt...

4 : Skelton envoie le reste des épreuves de l'évêque. La petite de Staremberg vient prendre séance. M. de Crenolle amène Mmes d'Ennery (3) et de Lévis. Cette dernière désirait avoir son portrait en pied, en petit, et Danloux demande quarante guinées pour le faire.

(1) Prière de se rappeler la visite faite en 1792 à Mme de Richemont par Danloux, accompagné de M. de Crutchent.

(2) Prodgers, négociant en toiles et en tissus.

(3) Mme d'Ennery est la mère de Mme de Lévis.



Portrait présumé de Mme de Lévis.
Collection de M. Artus.

5 Mars : Herman augure bien mal de l'émission des billets de la valeur d'un shelling par la banque. Dans peu, on ne verra plus d'argent. Séances pour la petite de Staremberg et Mlle de La Touche. Le soir, dîner chez les Delaval.

Le 7, Danloux écrit à Mme de Polastron, à M. Dubisson... Visite d'une dame anglaise conduite par Mme et Mlle de Las-Cases : Elle trouve le prix des tableaux trop cher et s'en va.

8, 9 et 10 Mars : Danloux envoie Georges, son valet de chambre, porter aux souscripteurs le portrait de l'évêque de Saint-Pol. Le Duc de Laval arrive avec Lady Elisabeth Lautherel pour voir les tableaux. Le lendemain, le peintre va dîner chez Mme Boyd et ne se plaint au retour que de la trop bonne chère qu'il y a faite. Le jour d'après Mme de Sommery amène une dame anglaise. L'abbé Dillon convient du dimanche suivant pour une séance à Mlle de La Touche. La princesse annonce que Bonne a remis au major Marsak une lettre où elle se dit déterminée à quitter l'éducation de sa fille : On n'entendait plus parler de Laurette que Mme Ferrières croit toujours chez Mrs Nebb. Après dîner, les Danloux vont chez les Delaval : Il y avait beaucoup de monde entre autres, Mme de Bonneuil, M. et Mlle de Choiseul, Viganoni, Deleutre et sa nièce :

« Mme de Bonneuil arrive de Paris (1); elle a cinquante ans et n'en parait pas plus de trente. Elle est encore très jolie. Sa fille âgée de quatre ans et demi sera aussi très jolie. Le Marquis de Choiseul est un homme âgé. Il eut pour mon mari mille prévenances. Il a huit enfants, est veuf depuis l'Emigration. Sa fille parait avoir dix-huit ans : On fit de la musique toute la soirée. »

Du 11 au 17 Mars : Séance à Mlle de La Touche; dîner chez Mme Boyd. Danloux va chez les deux marchands d'estampes Colnaghi et Thompson pour s'arranger avec eux au sujet de l'estampe de l'évêque (2). Herman leur dit que le pape venait de faire la paix avec Buonaparte qui n'irait pas à Rome. M. de Crutchent remet à Danloux l'argent des estampes qu'il a envoyées aux princes. Les Delaval viennent chercher les Danloux pour prendre le thé chez M. de Choiseul :

« Il y avait beaucoup de monde; on fit de la musique. Mlle de Choiseul toucha du piano très joliment. Elle nous montra ses dessins; son père l'adore. M. de Choiseul nous dit qu'elle a failli être brûlée il y a peu de jours, et que l'année dernière elle était tombée dans l'eau et avait manqué se noyer. Il nous montra six de ses enfants : Il en manquait deux autres qui sont en pension. »

18 Mars : Le major Marsak vient engager Mme Danloux à aller à l'Opéra avec Bonne d'Alpy et Miss Fox. Danloux passe la soirée chez la Princesse de Craon. Le dimanche 19, Herman leur dit qu'en France les assemblées s'annonçaient comme devant être tranquilles. Il leur apprend que les Brice sont sur le point de faire banqueroute et qu'il allait bientôt les quitter. Mme Danloux comptant avoir quelques invités prie la princesse de passer la soirée chez eux :

« Comme nous sortions de table, le Comte de Benincasa arriva : C'est un italien qui a une place chez la Margrave d'Anspach. Ces messieurs furent très gais. Ils dirent mille folies. La princesse vint; ils ne furent pas plus tranquilles. A 9 heures, M. et Mme Boyd amenèrent avec eux un anglais nommé Kerry et un jeune arrivant de Paris nommé Limbourg, bien fat et bien nul, faisant beau jabot et le menton dans sa cravate, d'ailleurs pas le sens commun. Après le thé, on fit

(1) Faut-il reconnaître ici la Comtesse de Bonneuil, la protégée du Duc d'Havré, dont parle E. Daudet avec détails ? C'était une intrigante, remarquablement jolie, qui avait séduit à Madrid non seulement l'envoyé du roi, mais aussi le général Pérignon, ambassadeur de la République, et même Godoï, Prince de la Paix.

(2) Rappelons que ce portrait avait été gravé aux frais de Danloux qui comptait sur la grande notoriété de Mgr La Marche pour en assurer le succès.

de la musique. Mme Delaval joua du piano et de la harpe et se surpassa. Mme Boyd chanta. Elle a une voix charmante et chante avec beaucoup de goût. Ils nous quittèrent à minuit. »

Du 19 au 26 Mars : Lord Moira donne à Danloux trois quarts d'heure de séance pour finir son portrait en petit. Miss Renouards amène plusieurs des jeunes filles de son institution pour passer la soirée chez Mme Danloux. La princesse a vu Laurette ; elle lui parait plus égale, moins capricieuse et en est fort contente. Elle dit aussi que sa belle-fille, la Princesse de Beauvau venait d'accoucher d'une petite fille. Danloux a la visite de Lady Dalkeith et de Lady Stopford, fille et belle-fille de la Duchesse de Buccleugh, et dit à sa femme que probablement elles seront ajoutées dans le tableau de famille qu'il fait pour la duchesse. Le 24 Mars, il écrit à Edimbourg à l'abbé de Boussens et à M. Dubisson. Un livre que M. de Lally vient de composer en faveur des émigrés fait beaucoup d'effet en France; tout le monde le lit avec plaisir et c'est d'un bon augure. Le 25, Mr Boyd emmène Danloux dîner dans une taverne où il ne doit voir que des Écossais : Il en revient malade.

Le lendemain, Danloux reste couché toute la journée avec un mal de tête affreux. Plusieurs personnes viennent voir les tableaux entre autres Lord Hardwick. Le soir Herman parle du renvoi du Duc de La Vauguyon que le roi venait de chasser pour avoir ouvert ses lettres et en avoir pris copie.

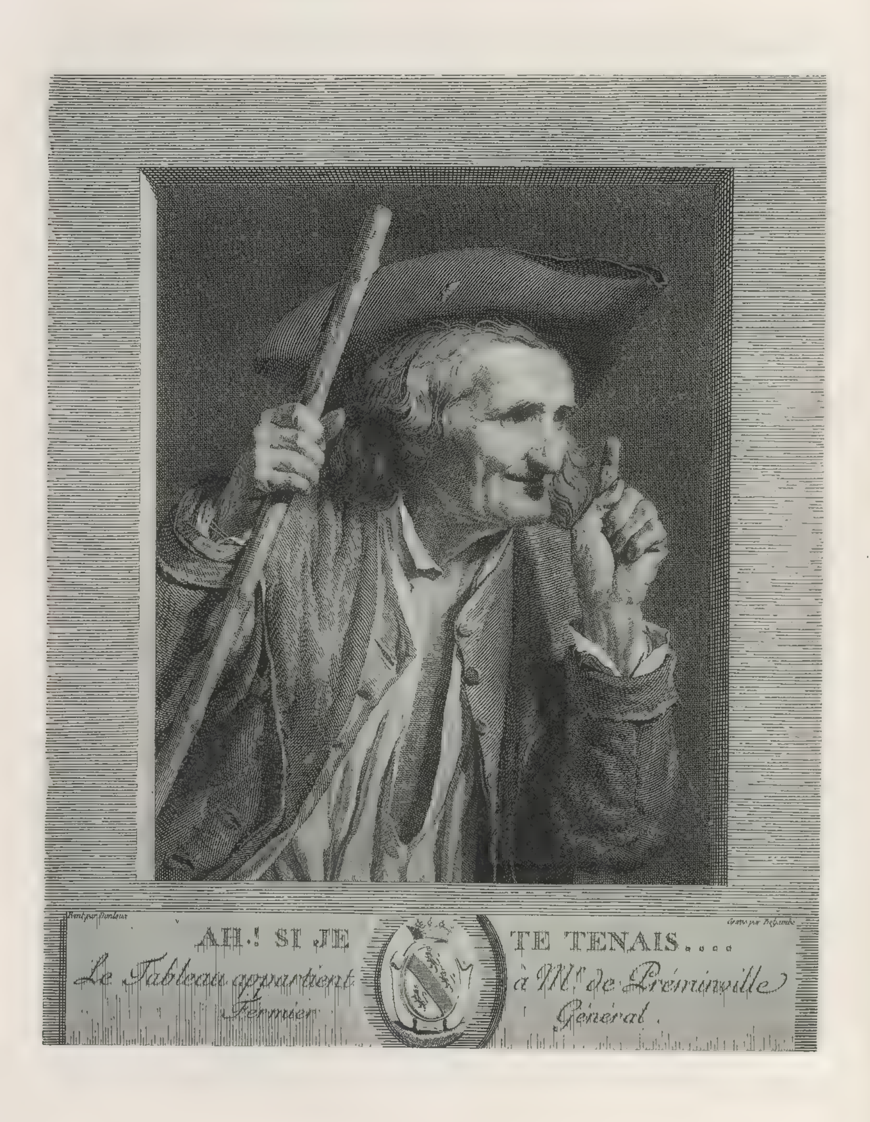
27 Mars : Danloux se trouve beaucoup mieux et travaille toute la matinée :

« Nous allâmes dîner chez Mme Boyd avec M. et Mme Delaval. On se mit à table à sept heures et demie. Les mêmes personnes qu'elle nous avait amenées s'y trouvaient. Après le dîner qui dura jusqu'à dix heures on fit de la musique. Il y avait deux sous-secrétaires d'Etat, Huskinson et King. Le premier avait un air important qui nous fit rire, d'autant que Mme Boyd nous dit l'avoir connu en France petit secrétaire de Lord Gower, ambassadeur d'Angleterre. Mme Boyd chanta, puis s'approchant de nous, elle nous dit en particulier une charmante chanson dont le sujet était une femme ayant beaucoup joui de la vie, qui s'aperçoit enfin que l'amitié seule fait le bonheur et prend la résolution de se livrer toute entière à ce sentiment. Comme c'était à peu près sa position, nous trouvâmes fort adroit de sa part de nous l'adresser. A minuit on apporta le souper et à une heure nous revînmes chez nous. »

28, 29 et 30 Mars : Séances dans la matinée. Lettre de Dufossé (1) écrivant qu'Anne, sa femme, était accouchée d'un garçon qu'elle nourrit. Il donne des nouvelles de Jules qui se porte bien. Laurette et Mme Ferrières viennent passer la soirée. Danloux va chez la Princesse de Craon voir les dessins de la Générale Harcourt. Ce qui l'impatienta fort, c'est d'y trouver une troupe d'américaines qui l'empêcha de voir comme il l'aurait voulu. Visite de Mme Saint-Aubin. Danloux en profite pour lui demander de se tenir pour la Duchesse de Buccleugh. Elle raconte que son mari est parti pour Hambourg et elle reste ici en attendant de trouver une place de gouvernante : Elle passe toute la journée à la maison et y couche même :

31 Mars : « A déjeuner, Mme Saint-Aubin parla de sa mère, et par tout ce qu'elle nous en disait, elle aurait voulu nous la faire passer pour une femme comme il faut. Mon mari qui l'avait connue, lui dit, le plus poliment qu'il pût, que c'était une femme du peuple puisque son père était portier chez le Duc de Penthièvre. Miss Lorraine vint me voir et me raconte que Mrs Foster était séparée de son mari depuis trois mois ; elle n'en savait pas bien la raison et croyait cependant que la querelle était venue au sujet de son fils aîné parti pour les Indes Orientales. Le père, accoutumé à avoir une

(1) Dufossé, ancien valet de chambre des Danloux, était resté en France et avait épousé Anne, leur ancienne femme de chambre.


Peint par Danloux
Gravé par Beljambe
AH.! SI JE TE TENAIS....
Le Tableau appartient à M.r de Préminville Fermier Général.


JE T'EN RATISSE.
Le Tableau appartient a Mr de Breminville
Fermier Général.

maison bien montée, était à présent dans un logement garni. Les enfants avaient suivi la mère. Cette nouvelle me fit beaucoup de peine par l'amitié que j'ai pour Mrs Foster. Après dîner le jeune de Montalembert vint, de la part de sa mère, nous engager à passer la soirée chez elle : Nous refusâmes. »

Du 1er au 5 Avril : Dîner chez M. Le Vassor. Mme Danloux joue aux échecs avec M. Golard, ancien fermier général. M. Journel écrit de Lyon à Mme Valesque qu'on lui a rendu sa maison de campagne. Il serait heureux que son projet de faire venir sa femme et ses enfants se réalisat. Un de ses amis est en route pour les chercher, ce qui désole ces dames. Bonne vient avec la petite Marsak et leur annonce que dans deux mois elle sera auprès d'eux, le major cherchant une gouvernante pour sa fille. Pendant que Danloux est allé à l'Opéra avec un billet que lui a donné Laval, Mme Danloux dit à Bonne que sa liaison avec Mme Dusseck lui fait le plus grand tort dans le monde :

« En la voyant avec elle, on ne doutait pas qu'elle ne fût du même caractère que cette femme qui jouit d'une très mauvaise réputation. Je lui conseillai de ne plus la voir, ou, si elle y était forcée, qu'elle la vit du moins très rarement. »

Le 5, Mme Danloux lit à son mari pendant qu'il travaille, l'ouvrage de M. de Lally-Tollendal intitulé : *Défense des Émigrés*, plein de sens, de raison et d'éloquence. Le 6, elle reçoit une lettre de la princesse lui disant que l'abbé de Tressan était chargé par Sir Robert Herries, banquier anglais, de trouver une dame pour lire le français et l'anglais à sa femme trois fois par semaine et qu'elle avait pensé à moi sans savoir si cela me convenait : Elle répond que cela lui conviendrait fort.

Le 7, Mme Danloux va chez la princesse et y rencontre Ferrari :

« Elle me pria d'aller chercher Bonne et de l'amener : J'y fûs, mais quand elle sût que Ferrari était là, elle ne voulut pas venir. »

Le 8, Danloux reçoit une lettre d'Edimbourg de M. Dubisson contenant une lettre de change de 11 l. st. comme paiement des estampes envoyées. Laurette vient passer la soirée avec M. Ferrières : « Herman nous déplut fort par ses manières empressées pour Laurette ».

11 Avril : Visite de M. de Crenolle qui a le projet de rentrer en France et s'occupe des moyens de l'exécuter. Soirée chez les Ferrières :

« Nous y vîmes Mme Reboul, belle-sœur de Mme Ferrières et nous admirâmes sa belle taille. Laurette joua de la harpe comme un ange. Nous trouvâmes qu'elle avait fait des progrès étonnants. Elle fut d'une complaisance parfaite. Pendant deux heures et demie, elle joua et chanta : Nous la quittâmes à minuit, enchantés d'elle. »

12 : « La princesse vint nous voir le matin et nous dit qu'elle avait résolu, d'après nos observations, de ne pas laisser aller Bonne chez Mme Dusseck quand il y aurait du monde. Nous l'assurâmes que cela était absolument nécessaire pour sa réputation. Malgré son amour pour la gent musicale, elle ne put pas en disconvenir...

13 : « J'allai le matin voir la princesse. Bonne y vint et l'assura qu'elle était totalement dégoûtée de la société des musiciens et qu'elle n'en voulait plus voir. »

Du 14 au 18 : Grande préoccupation des Danloux au sujet de billets faits à Greenwood et qu'ils ne doivent pas, ayant été remplacés par de nouveaux arrangements. Par surcroit la princesse vient leur dire que ses amis l'engageaient fort à rentrer. Elle était déterminée à partir aussitôt qu'elle aurait trouvé l'argent nécessaire au voyage : L'idée de nous séparer d'elle augmenta nos chagrins et nous n'eûmes pas le courage de sortir de la journée...

20 Avril : « La princesse nous pria de donner asile pour quelques jours à Mlle de Ferriet qui est au moment de partir pour la France et désire quitter plusieurs jours d'avance la dame anglaise chez laquelle elle loge depuis deux ans. Nous l'assurâmes que nous la recevrions avec plaisir. Herman vint et nous lui racontâmes tout le tourment que nous avions eu. Il nous dit qu'il avait cinquante louis à notre service et nous priait de les accepter. En effet ils nous étaient absolument nécessaires pour terminer notre affaire. »

Le 21, Danloux va payer les billets au procureur. Plusieurs visiteurs dans la matinée. Ils disent que l'armée de l'Empereur en Italie vient d'être complètement battue. L'insurrection des matelots de Portsmouth est finie et le Parlement a accordé tout ce qu'ils demandaient. Le 22, Danloux en donnant séance à Mlle de La Touche, apprend qu'elle va épouser le fils du Duc de Fitz-James. A quatre heures, il va dîner chez Mme Boyd :

« Il y avait un jeune homme arrivant de Paris nommé Barrère. Il raconta qu'étant parti d'ici avec quatre guinées, il avait tant gagné par l'agiotage qu'il était maintenant possesseur d'une très belle terre achetée à M. de Guerchy. Paris était charmant, extrêmement gai et l'on y vivait très tranquille quand on ne se mêlait de rien. Je trouvai à la maison en rentrant, Mlle de Ferriet, et comme elle était souffrante, je l'engageai à se coucher. »

Le dimanche 23, Mlle de Ferriet sort de bonne heure et ne revient qu'à dix heures du soir. Bonne et Laurette sont du dîner familial:

« Elles ne s'étaient pas vues depuis longtemps et s'abordèrent avec une amitié affectée qui me déplut. Cependant elles finirent par être très bien ensemble. Le soir, la princesse vint ainsi que M. Herman. Elle me parla beaucoup de son projet de départ pour la France, et me dit qu'elle emmènerait Bonne, mais pas Laurette parce que cela lui ferait trop de monde... »

Le 24 Avril, Mlle de Ferriet passe la journée à la maison et raconte à Mme Danloux ses voyages et ses malheurs :

« Elle émigra en 1792 avec son père et sa mère, en partant de Trèves pour aller à la Louisiane. Au bout de six mois de séjour à la Nouvelle-Orléans, son père mourut de chagrin de voir qu'il avait été trompé dans l'espérance de former là un établissement. Dix-huit mois après, elle vint en Angleterre avec sa mère et ses deux frères. La mère mourut de la poitrine et se trouvant seule, après avoir placé ses frères au régiment, elle se mit gouvernante dans une maison anglaise où l'on n'avait aucun égard pour elle. Son grand-père, qui habite Nancy, la rappelle et elle se dispose à partir pour aller le rejoindre. »

Le même jour, visite de M. d'Héliand pour engager Mme Danloux à accompagner sa fille en France. Il offre de lui prêter cinquante livres st. qu'elle rendra à un de ses amis à Paris. Elle accepte volontiers, si elle peut obtenir un passeport. Cette proposition répond trop aux désirs d'une mère heureuse de revoir son fils pour ne pas être accueillie avec joie. Aussi la tenue du *Journal* se ressent-elle fort des préoccupations que ce projet a fait naître. Ne le regrettons pas trop, car il manque de variété. Quand Mme Danloux a marqué que les visiteurs se déclarent *enchantés* des portraits de son mari, elle croit avoir tout dit.

Le 2 Mai Mme Danloux, après avoir constaté qu'il ne s'est rien passé de remarquable pendant la huitaine qui vient de s'écouler, note seulement qu'Herman lui amènera sous peu la Duchesse de La Trémoille pour voir les tableaux. L'Impératrice de Russie appelant la duchesse auprès d'elle, pourra parler en connaissance de cause du talent de son mari dans ce pays-là... et le *Journal* s'interrompt à raison du souci que lui donne sa rentrée en France.

Que fit notre peintre pendant les quelques semaines qui précédèrent le départ de sa femme? Il travaille au portrait de Lord Moira, dont il va bientôt visiter la résidence aux environs de Leicester; il termine celui de la Duchesse de Fitz-James, se met à M[me] de



Le banc de jardin.
Cahier de croquis de M[lles] de La Filolie.

Lévis, et parfait cette page importante, le tableau des Buccleugh, dont il a réuni les éléments à Dalkeith.



Cependant l'heure de la séparation a sonné, douloureuse toujours pour l'artiste ennemi de la solitude, et non exempte de préoccupations à raison des difficultés créées aux émigrés par le gouvernement du Directoire. M[me] Danloux a pour la soutenir dans cette épreuve la perspective d'embrasser son fils Jules, de l'habituer à la vue de sa mère, l'espoir aussi de récupérer quelques créances bien compromises, de retrouver enfin ses amis d'avant la Révolution.

Elle partait seule, mais devait rencontrer en route M[me] de Gontaut et souffrir comme

elle, mais plus longtemps, des exigeantes formalités du passeport. Nous résumerons d'ailleurs plus loin les divers incidents de ce voyage, car les Danloux s'étaient promis de rédiger, chacun de leur côté, la relation journalière de leur existence.

Danloux reprend donc la plume, et le *Journal* devient tout à fait personnel, partant plus artistique, durant ces trois mois de solitude. Aussi voulons-nous le reproduire intégralement au lieu de réunir les faits relatifs à tel ou tel personnage qui traverse sa vie, comme nous l'avons fait pour les périodes précédentes. Allégeons-le seulement du récit relatif à ses dettes, à l'interprétation d'un bail, voire à des préoccupations sur sa santé, le nombre des pilules ordonnées par le docteur James important peu à l'histoire de l'Art.



L'incident le plus heureux alors pour Danloux est sa visite dès longtemps projetée à Lord Moira. L'artiste est entré en relations en Ecosse au sujet des portraits du Comte d'Artois et du Duc d'Angoulême, dont le grand seigneur lui avait demandé des copies. Major général dans la flotte anglaise, aide de camp du roi, pair d'Angleterre avec le titre de Baron Rawdon (1), Lord Moira est une figure populaire. D'une stature imposante et d'une force athlétique, il passait pour être *d'une générosité poussée jusqu'à l'extravagance*.

Il fut envoyé en 1794 au secours du Duc d'York et débarquait à Ostende le jour de la bataille de Fleurus. On se rappelle qu'il avait sollicité l'honneur de conduire le Comte d'Artois sur les côtes de France et qu'au dernier moment le commandement de l'expédition lui fut enlevé. Il se brouilla avec Pitt à cette occasion et devint un des membres les plus turbulents de l'opposition.

Bien qu'il eut déjà son portrait par Reynolds et par Lawrence, Lord Moira a prié Danloux de le peindre « en petit » en Mars 1797 et nous voyons le peintre y travailler en Juin : Il n'y manquait plus qu'un fond de verdure qu'on était convenu de préciser dans le parc de Downington.

21 Juin 1797 : « Ma femme est partie ce matin pour Douvres et de là pour la France si le passage lui est libre, le cœur navré de ce qu'elle va reprendre son fils des mains de sa sœur qui le regardait comme le sien propre. Cette idée la désole. Je l'ai conduite à 5 heures du matin à Charing-Cross au *stage* de Dover. Nous nous sommes séparés avec la plus vive douleur.

Je suis rentré chez moi accablé. Je n'ai presque rien fait; cependant j'ai un peu travaillé aux glacis du tableau de Mme de Fitz-James. MM. Delaval, de Montazet et Valesque sont les seules personnes qui soient venues. J'ai dîné chez Delaval; Mr Hénard y était. Ses tableaux ne paieront pas de droits, en assurant qu'ils sont la propriété de deux émigrés (2).

Je viens de rentrer. Il est 7 heures. Je crois ma femme actuellement à Douvres. Je vais partir par le *mail-coach* de Leicester pour aller à Downington chez Lord Moira. Le Duc de Lorge vient de m'apporter une lettre pour la lui remettre.

22 : « Je me suis embarqué hier dans le *mail-coach* à 8 heures du soir et je me trouvais à midi et demi au pont de Cavendish. Lord Moira avait envoyé une voiture qui m'y attendait : il y

(1) Francis Rawdon Moira, Marquis d'Hastings, né le 9 Décembre 1754, mort en mer près de Naples en 1826, servit en Amérique, fut pris par un croiseur français et retenu à Brest. Commandant en chef en Ecosse, Membre du Conseil privé, Maître de l'Artillerie et Connétable de la Tour, Gouverneur du Bengale, Lord Moira finit gouverneur de Malte en 1824. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par sa fille, la Marquise de Bute.

(2) Hénard, peintre français, amateur et spéculateur de tableaux.

a environ 9 milles de distance. Je suis arrivé à 1 heure. Lord Moira m'a reçu on ne peut mieux. Il y avait chez lui le Commandeur de Marcellanges, le fils de Sir John Warren et son précepteur, et Mr Moore, neveu de Lord Moira. Il m'a d'abord montré sa maison qui lui a coûté beaucoup d'argent : Elle est de mauvais goût, moitié moderne, moitié gothique; bonne table; excellents raisins qui viennent dans ses serres chaudes, ainsi que des melons...

23 : « On déjeune à 9 heures et demie. Lord Moira fait parfaitement les honneurs de sa maison. Je commence le petit croquis dont j'ai besoin. Le temps est détestable. Lord Moira fait mettre un cheval à une petite voiture pour me promener dans son parc qui peut avoir trois milles en tout et renferme environ quatre cents daims et trois cents moutons. Il plut un peu moins et je lui dis que j'irais à pied; il voulut me le montrer lui-même et nous nous y acheminâmes. Une épidémie lui avait enlevé plus de cent daims l'année passée. Ils se vendaient cinq guinées la pièce et l'on avait calculé que lorsqu'on les vendait pour les tuer, ils revenaient au propriétaire à sept guinées chacun. Il gagnait bien davantage sur un mouton de 18 mois, qu'il vendait 50 shellings, encore avait-il trois shellings de sa tonte de laine. Il y a des arbres magnifiques; plusieurs ont quatre à cinq cents ans. Le terrain est excellent pour les pâturages.

24 : « Je finis mon croquis et je parlai de partir. Lord Moira m'engagea tant qu'il put à rester encore. Il me montra ses tableaux plus en détail que la veille. Cela se réduit à un très beau Téniers, deux Wouvermans, trois ou quatre Corneille, un beau Claude Lorrain, deux Poussin, un Weenix, un Rembrandt, deux Lucatelli, beaucoup d'autres inférieurs et des copies. Je lui parlai franchement et lui conseillai de les faire nettoyer, mais pour ce faire, de chercher un homme adroit, car on pourrait les lui perdre tout-à-fait.

25 : « Nous fûmes promener ensemble; il me dit qu'avant deux ans ce pays-ci serait en révolution ou la Constitution aura reçu une réforme parlementaire, ce qui ne sera pas mieux ; que les ministres ont perdu le pays. Ayant dit que je partais le lendemain, il en parût très fâché.

26 : « Le temps continue à être affreux. Je donne une demi-guinée au domestique qui m'avait coiffé et quatre shellings à la servante. Lord Moira avait fait avancer le déjeuner pour mon départ qui devait être à 10 heures. Il me prit à part avant de partir et me dit qu'il m'enverrait quelqu'un pour me remettre un à-compte sur le prix des tableaux que j'ai à lui faire, qu'il savait que c'était la coutume. Je le priai d'y déroger et lui dis que je préférais attendre qu'ils fussent terminés. Il reprit qu'il n'importait pas et qu'il enverrait. Ensuite il me dit de ne pas lui en vouloir de ce qu'il allait me demander et me pria de lui dire si j'avais assez pour mon voyage. Après l'avoir remercié, je répondis que je ne me serais pas mis en route sans avoir de quoi le faire. Il me conduisit jusqu'à la voiture avec le Commandeur de Marcellanges. J'arrive à Cavendish à 11 heures. Le mail était plein. Je vais à Longborough : je donne 10 shellings 6 p. au conducteur et prends la poste jusqu'à Leicester pour 16 shellings tout compris ; puis le mail-coach pour une livre 4 shellings. J'arrive à 5 heures du matin à Londres ; je trouve un fiacre et je reviens chez moi : Que ma maison m'a parue triste !

27 Juin : « J'étais brisé. Je me jetai au lit et j'y restai jusqu'à midi. J'avais eu pendant mon absence une douzaine de visites ; aucune de marquante. Je ne fis rien. Je portai une lettre de M. de Marcellanges à M. de Chalus. Je trouvai en rentrant une lettre de ma malheureuse femme, enfin arrivée à Calais où elle devait bien s'y ennuyer. Je pleurai comme un enfant...

28 : « J'ai travaillé seulement à une copie de Monsieur. Point de visites. Je dînai tout seul, puis je fis une petite promenade en allant chez Mme Ferrière et chez M. Le Vassor. Je rentrai de bonne heure.

29 : « J'ai fini la tête de la copie de Monsieur. J'ai reçu la visite de MM. d'Héliand, de Crenolle, de Montazet, qui désiraient avoir des nouvelles de ma femme.

30 : « J'avais été hier chez le modèle-femme pour lui dire de venir aujourd'hui... J'écrivis des lettres pour demander de l'argent à mes débiteurs, tels que le Comte de Staremberg et Sir William (Jerningham). J'ai écrit à ma femme, à ma sœur, à Mlle Guéret et à Lord Moira pour le remercier. Le soir je portai la lettre pour ma femme chez M. du Theil, puis j'allai voir les Delaval.

1er Juillet : « Le modèle est venu et j'ai fait la moitié de la robe de Mme de Lévis. Je donnai au modèle 4 shellings 9 p. pour toute la matinée, depuis 10 heures jusqu'à 4 heures et demie. Elle se tient assez bien. J'ai reçu une lettre de la princesse et une de Bonne.

2 : « Le modèle est encore venu et j'ai fini le reste de la robe de Mme de Lévis. Je n'ai pas reçu de visites si ce n'est celle de M. Gesner, qui m'a demandé deux guinées pour le petit fond qu'il m'a fait... J'ai dîné chez M. Ferrières qui m'avait invité. Je les ai menés prendre des glaces après le dîner. Laurette y était. Elle me dit avoir été en coupé avec Ferrari. Je l'ai bien sermonnée de son indiscrétion. Elle a paru y être indifférente. Je rentre chez moi. Je peins les cheveux de Mme de Lévis, puis je porte une lettre chez Mme de Fitz-James pour lui faire savoir que son portrait

est fini ; une autre chez le Comte de Staremberg. Dès que je suis rentré, Mme de Fitz-James vient me dire qu'elle désire avoir demain son portrait chez elle parce qu'elle a du monde...

3 : « Reçu une lettre de ma femme. Elle me donne des détails sur sa situation à Calais. Elle a un garde à 4 fr. par jour et il lui en coûte 7 fr. par jour chez Grandsire, aubergiste, qui a, lui et sa famille, mille attentions pour elle. Elle est en société journellement avec Mesdames de Montboissier et de Gontaut. Elle a trouvé un M. Fillietaz dont j'ai fait le portrait il y a trois ans, qui, par son crédit, lui a fait ôter son garde.

... Je suis extrêmement inquiet, parce qu'on me dit que le *lease* de ma maison est fait de manière que je suis forcé de la garder pendant 17 ans...

4 : « Je finis à peu près le portrait de Mme de Lévis. M. d'Héliand vient me donner des nouvelles indirectes de ma femme. On lui a dit qu'elle se trouvait toujours à Calais. Je venais de recevoir une lettre d'elle qui me donne la description de son arrivée. Son passage a été de trois heures. Ils étaient 22 passagers et, excepté un seul, tous ont été retenus à Calais, où les auberges sont pleines de gens de toutes les nations. Les gens du pays sont bien changés ; ils sont doux et polis... J'avais été le matin chez Mme Ferrières. Nous avons parlé de la légéreté de Laurette et de ce qu'elle serait si elle ne voulait voir que des gens sensés...

Le soir, je fus prendre M. Delaval ; nous fîmes une promenade près de Paddington et revînmes par New-Road. En rentrant chez lui, nous y trouvâmes M. et Mme Borghesi, ses beau-frère et belle-sœur, qui étaient venus de Chester. Ils firent un triste tableau de la vie qu'on mène ; elle est chère et bien ennuyeuse. M. Valesque vint et nous dit qu'il avait une lettre de sa famille, partie d'ici il y a douze jours. Ils écrivaient de Flessingue, après une traversée de 43 heures, sans matelas, sans paille même dans le vaisseau. Ils paraissaient très mécontents de M. de Virieu que M. Journel avait chargé de les conduire en France.

5 : « J'ai écrit deux lettres à ma femme, l'une copie de l'autre. J'en porte une chez M. du Theil et j'envoie l'autre chez M. Valesque, qui doit la faire porter d'une manière sûre. Je reviens travailler au portrait de Mlle de Vignier. J'en peins le chapeau et le fond. Mme de Marconnay me prévient que M. Cornu passera incessamment pour solder l'affaire du portrait de Mme de Piennes. Elle me dit qu'elle va partir pour la France et n'était retenue ici que par ses dettes. M. de Montazet vient ; je lui raconte combien je suis triste. M. d'Héliand vient aussi ; je le remercie de la recommandation à M. Lutz, à Calais, pour ma femme...

6 Juillet : « Je vais chez M. Ferrières le remercier de ce qu'il m'a apporté hier le portrait du Prince de Beauvau auquel il a peint un habit. Je lui apporte quatre estampes de l'évêque qu'il m'a promis de tâcher de placer à une guinée et je lui ai donné pour lui une épreuve avant la lettre. Je revins travailler au portrait de Mlle de Vignier : J'ai fini les habits. M. de Crutchent paraît désirer fort que la guerre continue. M. et Mme Borghesi viennent faire visite avec Mme Delaval. L'Evêque de Saint-Pol m'apporte, pour le corriger, le portrait que M. de Lubersac a copié sur celui de Madame Elisabeth (1). Il me les laisse pour lui en dire ma façon de penser, afin qu'il le retouche. Je le rends heureux un instant en lui disant une nouvelle que m'a donnée hier M. de Montazet : A La Rochelle, ville pleine de protestants, le culte catholique est si bien rétabli qu'on a chanté à grand chœur dans la cathédrale le *Domine salvum fac regem*, et à grand orchestre. Je dîne seul. Laurette vient après dîner. Elle a senti qu'elle avait fait une sottise. Je crois qu'elle m'en voulait de ce que je l'avais réprimandée pour avoir été en voiture avec Ferrari. Elle m'a parlé de ses amis et m'a avoué Yanowich. Je vais chez M. de Lubersac : Il n'y était pas ; puis voir Mme du Quengo. J'y laisse ma carte. J'entre chez Mme Delaval. M. de Villeblanche y était. Il croit à la paix et me conseille de finir le portrait de la petite de Vignier parce qu'il est possible qu'elle reçoive une mauvaise nouvelle de Saint-Domingue, son père ayant eu une affaire pour laquelle il a dû se battre. On attend la nouvelle de ce combat. J'ai reçu une lettre du Major Digby qui ne veut pas reprendre le *lease* de la maison. Il faudra payer 200 l. st. à Noël... A la lecture, j'ai souffert horriblement de la poitrine... J'ai été trompé dans ce bail par ce major Digby, puisque mon intention était d'essayer si mes moyens seraient suffisants pendant ces deux années pour prendre ou non le bail de la maison... Mon fils apprendra le droit ; il faut qu'il connaisse les affaires mieux que son père et, pour se prémunir, qu'il agisse en affaires comme s'il traitait avec des fripons.

7 : « Je me lève de bonne heure, n'ayant pas dormi. Je suis dans la plus grande agitation et tourmenté au delà de toute expression. M. Ferrières prend le plus vif intérêt à ma situation. Sa femme vint ensuite et me proposa de me conduire chez un homme de loi pour examiner mon bail... Le matin M. de Crenolle m'avait dit que Mme de Lévis était partie pour la France et que sa mère (2) ne pourrait pas régler son portrait d'ici quelque temps parce que son négociant

(1) Copie en miniature par M. de Lubersac du portrait de *Madame Elisabeth* par Danloux.

(2) Mme d'Hennezel.

lui payait vingt guinées de moins par mois. Il me vit chagrin; je lui racontai que, travaillant comme un forçat, j'étais toujours obéré; que l'affaire de mon bail m'accablait encore, que j'avais à payer cent vingt guinées ce mois-ci et que personne ne payait. J'ai porté ce matin une deuxième lettre à M. de Staremberg; j'en ai remis une à M. de Crenolle pour Mme de Fitz-James. Je leur dis à chacun que je suis dans une situation très critique...

8 : « Je n'ai pas dormi. Je vois arriver M. Fanien qui vient savoir de mes nouvelles. Je suis on ne peut plus sensible à cette marque d'amitié. Sa femme passe également dans la matinée et m'invite à dîner chez elle. Mr Cairn-Cross arrive et me dit que le major n'est pas un homme intraitable, que je fasse de mon côté ce que je pourrai, que je mette un écriteau et peut-être la maison pourra-t-elle se louer... ? MM. Cornu et de La Villeboisnet viennent, le premier pour retirer le portrait de Mme de Piennes, et l'autre pour me donner un reçu de 35 l. st. à compte sur celles de 200 que M. Hosten m'avait prêtée, il y a eu un an le 25 Novembre dernier. M. de La Villeboisnet me dit qu'il n'avait pas encore d'ordre précis de M. Hosten de poursuivre, mais qu'il le ferait dès cet ordre donné. J'aurais préféré qu'il ne m'eut pas rendu service plutôt que de me faire menacer de la sorte. M. Hosten me parait un homme d'un caractère bien inquiet, car il gâte tout ce qu'il a pu faire de bien... J'ai fini le portrait de Mlle de Vignier à quelques touches près. M. de Montazet m'a beaucoup plaint de la situation de mes affaires et m'exhorte à prendre patience; c'est tout ce qu'il peut faire. A cinq heures, je vais dîner chez M. Ferrières où il y avait sa belle-sœur et Laurette, et promener avec lui à moitié chemin d'Hampstead et de là au bout d'Oxford Street. En revenant, j'entre chez M. de Vaudreuil, Portman Street, prendre le portrait de Mme de Polignac (1) pour en faire une copie destinée à Mme de Polastron. Il y était, m'engage à entrer; Je refuse. Il décroche le portrait et, en me le remettant, pousse un soupir qui me parût affecté. Il me le recommanda et me pria de le revernir. Il y avait un tas de domestiques en bas. Ce portrait est peint par Mme Lebrun. M. de Vaudreuil dit qu'il a été fait après la mort et de souvenir.

9 Juillet (Dimanche) : « Je reçois une lettre du Comte de Staremberg dans laquelle il m'envoie un mandat sur Mr Boyd, Jackville Street, de la somme de 25 guinées pour le *portrait en pied de sa fille* et pour la bordure qui en coûte cinq. Je lui réponds le plus honnêtement que nous sommes convenus de trente guinées, quoique je les fisse payer cinquante, et le laisse juge. Je lui marque le temps que j'y ai employé et lui renvoie son mandat en lui disant que je suis certain qu'il a mis 25 l. st. pour 35. Je porte moi-même la lettre chez lui et je la remets à son portier Je vais chez Mme de Marconnay pour avoir le reçu du portrait de Mme de Piennes que j'ai remis la veille à M. Cornu. Elle me le donna et je l'ai collé avec les lettres de MM. Hosten et J. B. Morin. Je vais faire visite à M. Borghesi et à sa femme, 18 Fishfield Street. Il a l'air triste, ennuyé et ennuyeux. Sa femme est bien changée depuis son mariage. Je rentre chez moi et je travaille à la copie de Mme de Polignac pour Mme de Polastron. J'ai dîné chez Mme Delaval qui m'avait assuré qu'elle n'aurait personne, et il y avait M. et Mme Borghesi, M. de Villars et M. Hénard. J'étais fort préoccupé et m'y déplaisais. Je me suis en allé au dessert et suis revenu travailler... A 8 heures j'allai voir M. Bouillard qui venait de terminer le portrait de Bartolozzi, graveur, et qui va finir le portrait du Duc d'Angoulême. Il m'a vu triste : Je lui en ai dit les sujets en partie. Il pense, quant à ma maison, qu'étant étranger, l'acte de bail n'a pas de valeur... Je retourne chez M. Delaval : On y fait de la musique. Il me prend à part et me dit que Mme Borghesi est fort mécontente de son mari qui la tourmente, la brusque et n'a cependant aucun état en ce moment. Ils sont mariés seulement devant l'église anglicane et ne le sont point dans l'église catholique. S'ils quittaient ce pays-ci, leur mariage ne serait plus valable... Je reconduis M. Hénard chez lui. Il me montra ses ouvrages; j'en suis fort content. Je trouve cependant que sa couleur est un peu trop la même. Ses dessins sont ajustés avec assez de grâce; ils pèchent par l'effet général et trop de petitesse dans le fini.

10 : « J'écris à ma femme que j'ai payé 35 l. st. à M. de La Villeboisnet pour le compte de M. Hosten; ainsi, au cas où elle pourrait le payer à Paris, qu'elle ait à déduire cette somme. Je vais chez M. de Crenolle qui me fait espérer de Mme de Vignier le montant du portrait de sa fille. Il a vu Mme de Fitz-James, mais elle n'avait rien répondu à la demande qu'il lui a faite en lui représentant mon besoin d'être payé. La maison est fort gaie et le malheur des autres ne la touche guère. Je vais chez M. Galissen, ancien avocat général du Parlement d'Aix, pour le consulter sur mon bail... Je rentre chez moi et j'y trouve deux lettres, l'une de la princesse me disant que M. de Crenolle lui a écrit ma situation, qu'elle viendra de Staines aujourd'hui pour me consoler et passer la journée avec moi. Je suis attendri de cette démarche. Mme de Vignier envoie son nègre avec dix-sept livres pour le portrait et la bordure. M. de Lubersac vient me montrer sa copie de Mme Elisabeth; elle est mieux; je lui fais remarquer de petits détails à refaire. Je travaille à cette

(1) Mme la Duchesse Jules de Polignac était la tante par alliance de Mme de Polastron et c'est elle qui avait fait son mariage.

petite copie de Mme de Polignac d'après Mme Lebrun : C'est une triste chose que de copier ! M., Mme et Mlle de Pusigneux, M. de Contades et l'évêque de Bayeux viennent voir mes ouvrages par oisiveté. Je n'entends que le mot « charmant » répété sans cesse : Pas une seule remarque judicieuse ! M. de La Vieuville se déclare fort content de mes tableaux. La princesse vient ensuite ; elle me console du mieux qu'elle peut, m'offre un billet de 10 livres de la part de Mme de Beauvau. Je la remercie et je n'accepte pas. Elle me dit qu'elle a *vu des trains* (?) dans la société pour le portrait de Mme de Fitz-James et qu'ils l'ont ridiculisé. Elle accepte mon dîner. Laurette passe après dîner pour voir la princesse. L'entrevue est fort douce de part et d'autre. Elles vont ensemble chez la Duchesse de Mortemart. Je vais chez M. Ferrières : M. Amedro y était. La princesse revient et me dit que si je veux écrire à ma femme, Mme de Mortemart qui part demain au soir, lui portera sûrement ma lettre. J'écris donc en lui répétant à peu près ce que je lui ai déjà dit, et je porte ma lettre chez la duchesse. Je retourne chez M. Ferrières. Laurette fait de la musique, la chaleur fait casser les cordes et elle laisse sa harpe. Nous nous retirons à 11 heures. Je reconduis la princesse chez Mme de Vignier, où elle couche. En la reconduisant, elle me dit que Mme de Lépinay part demain pour la France. Elle brode beaucoup à Staines.



Croquis pour un portrait d'enfant.



Croquis pour le Dauphin?



Réunissons ici des remarques sur plusieurs portraits de la Société émigrée, encore non retrouvés, ce qui rompera l'uniformité dans la transcription du *Journal*.

C'est au cours de l'été de 1797 que Danloux s'occupait de celui de la jolie Mlle de Vignier et le termine. L'artiste y a cependant laissé quelque détail à retoucher, puisque la Princesse de Craon le rapporte en disant que s'il ne fait pas la retouche désirée, Mme de Vignier ne voudra pas le prendre, ce qui indique, en passant, que le portrait de la fille de son amie était de petites dimensions. Elle se décide pourtant, car le 10 juillet la riche créole faisait porter par son nègre 17 l. st. pour le portrait de sa fille et la bordure.

La princesse demande également à l'artiste d'éteindre certains tons dans le portrait de sa belle-fille la Princesse de Beauvau, née Mortemart, « que l'on trouve trop rouge ». Ce portrait, non plus que celui du prince, n'est signalé dans la famille de Beauvau, où se conserve seulement l'image de l'ancien précepteur, l'abbé Mac-Carthy.

Que d'autres œuvres nous manquent! Où se trouve le portrait de Mme de Lévis? à moins que l'on ne veuille accepter pour tel la gracieuse image reproduite ici sans conviction. C'est en mars qu'amenées par le Marquis de Crenolle, Mme d'Ennery et sa fille, Mme de Lévis, viennent à l'atelier. La jeune femme désire son portrait « en pied et en petit » et Danloux demande 40 guinées pour le faire. Séances en Mai, continuées en Juillet avec un modèle-femme qui pose pour le costume. Le portrait semble fini, puisque le 12 Juillet M. et Mme de Vaudreuil viennent en compagnie de Mme de Balbi et font au peintre « de grands éloges du portrait de Mlle de Vignier et de celui de Mme de Lévis ».

Faut-il donc la reconnaître dans la toile de la collection Artus? Sans doute, bien des circonstances ont pu la faire sortir de son milieu naturel, y compris les hasards de l'Emigration. Si la fraiche toilette dans les tons bleus garde son cachet bien français, la forme des meubles de style anglais, donne à penser que le tableautin a été peint en Angleterre.

Le Marquis de Crenolle étant venu dire que Mme de Lévis venait de partir pour la France, ce retard dans le paiement inquiète Danloux, qui se confie à son intermédiaire : Travaillant comme un forçat, lui dit-il, je suis toujours obéré, car personne ne me paie.

Tout le monde admire la délicieuse image de la Duchesse de Polignac peint par Mme Vigée-Lebrun, dans la pénombre de son chapeau de paille. C'est une œuvre célèbre. Amené à copier, sur le désir de Mme de Polastron, la peinture originale appartenant au Comte de Vaudreuil, Danloux, tout en gémissant d'être mué en copiste, accepte d'en faire un réplique à tromper, on peut le croire. Naturellement il ne signa pas, ce qui laissa le champ libre à toutes les attributions ou plutôt à une seule, car son travail doit passer maintenant pour le plus authentique des Vigée-Lebrun.

Ce phénomène est assez fréquent dans la patriotique Angleterre qui n'admet pas, à cent ans de distance, qu'un français ait pu peindre quelqu'un de leur pays. Nous le constatons chez les Jerningham pour le portrait de lady Beginfeld, attribué à Beechy. Dans la famille de Bucceleugh elle-même le nom de l'auteur de leur précieux tableau de famille menaçait de disparaître, et il a fallu d'énergiques constatations, gracieusement reconnues du reste, pour sauver de l'anonymat le chef-d'œuvre de Danloux.

La même mésaventure s'est produite à l'égard du portrait de Lady Suttie, fait en Ecosse, en 1796, dont profite cette fois le peintre attitré des Ecossais, Raeburn, plein de talent et d'effet pittoresque d'ailleurs. Et pourtant Danloux avait peint Lady Suttie, l'une des belles femmes de son temps, puisque le 1er Août 1797, M. Dubisson, le factotum de Danloux à Edimbourg, lui annonce qu'il a enfin obtenu le paiement du portrait de Lady Suttie. Sur une demande de reproduction formulée, M. Antonin Danloux recevait naguère le billet suivant :

« Preston Grange.

« Lady Sulan Grand Suttie présente ses compliments à M. Danloux et lui écrit, en réponse à sa lettre, pour lui dire que le portrait de Lady Suttie est désigné comme étant peint par Sir Henry Raeburn et qu'il y a trois autres peintures du même artiste accrochées dans le salon de Preston Grange. Le portrait n'est pas de grandeur nature, mais aux trois quarts. Elle est représentée avec une robe blanche et ceinture foncée, assise sous un arbre... Elle était très brune et d'une merveilleuse beauté... »

Y a-t-il autre chose à faire qu'à s'incliner devant l'hommage involontaire fait au peintre français?

Un mot, pour mémoire, des nombreux portraits en pied ou en buste exécutés pour la famille royale de France. M. A. Danloux pense, non sans raison, que plusieurs d'entre les toiles de Danloux doivent se retrouver au château de Frosdorf. Où seraient le Comte d'Artois, un Louis XVIII en pied, Madame Royale, un duc d'Angoulême, sinon dans la demeure de l'héritier des Bourbons? Les recherches dans ce sens n'ont pas abouti.

D'autres toiles ont été peintes pour Lord Moira, pour le Duc de Sérent et autres amis des princes, répliques ignorées de portraits historiques que l'on retrouvera un jour.



11 Juillet : « Je vais chez M. de Crenolle le remercier de la lettre obligeante qu'il a écrite à la princesse pour l'engager à me venir consoler. Il a vu Mme de Fitz-James; elle m'enverra l'argent de son portrait dans la semaine. Il me raconte comme chacun déchire mon ouvrage chez elle, et me donne de l'humeur par son récit. Je vois qu'il a été fort gauche ou fort timide auprès de ces femmes et que ses démarches ont été infructueuses... Je vais chez la princesse. Elle me dit que M. de La Vieuville pourrait avancer l'argent de Mme d'Ennery. J'écris à Mme de Fitz-James. Je vais porter la lettre et je reviens à la maison où le modèle m'y attendait. Je déjeune assez mal. J'ébauche les habits de Lady Dalkeith. Je reçois enfin une lettre de ma femme. Elle est toujours à Calais. M. de Tréville s'est chargé de me faire parvenir sa lettre. Il a offert de l'argent à ma femme qui l'a remercié et l'a refusé. M. et Mme de Busnes l'ont quittée... Pendant que je travaille, Laurette me rend visite, et comme mon modèle ne sait comment tenir ses mains pour la harpe, elle les tient un moment. Elle me fait présent d'une pêche qu'elle m'apporte et s'en va à 4 heures pour aller dîner, avec la princesse, chez Mme de Vignier. Elle ne s'en soucie pas, mais je l'engage fort à y aller... Nous allons nous promener, M. Ferrières et moi, dans les champs du côté d'Islington, promenade bien triste. Nous allons ensemble chez sa sœur qui est placée chez Lord Melbourne à Whitehall, auprès de ses enfants. Elle est affectée dans ses manières, mais c'est l'affectation de la bonté, et pleine de sensibilité. Ses deux petites élèves sont d'une figure agréable et paraissent l'aimer beaucoup... Mme de Fitz-James a envoyé Mr Loraine avec 42 guinées pour solde de son portrait en pied et une épreuve de l'estampe de l'Evêque de Saint-Pol. J'ai fait le reçu. On était venu le matin apporter un bill de 10 l. st. 6 sh. C'est le dernier de Marin le doreur et pour solde de tout compte avec lui. »

12 : « Je n'ai pas bien dormi, cependant je suis un peu plus tranquille. Je vais chez M. d'Héliand lui donner des nouvelles de ma femme. Il était avec un gentilhomme de l'Anjou, qui paraît être de son âge et semble aussi loyal. Ils parlent de leur ancien temps et disent que depuis quelques années la manière de vivre est telle qu'il devient difficile d'exister, tant on fait de dépenses, et que si on rentre, on sera plus économe. Je vais chez M. de Montazet; un monsieur déjeunait avec lui. On parla des nouveaux mouvements de la guerre. Buonaparte a écrit au Directoire qu'il avait actuellement une bonne position et allait agir. On dit que Mme de Fontanges, femme du Fontanges qui était à Saint-Domingue au service de l'Espagne, et dont j'ai peint le fils il y a deux ans, vient de divorcer à Paris. M. de Montazet dit que c'est sa cousine, mais qu'elle..... avec l'abbé de Montesquiou (1). Elle montre une... de quitter son mari respectable de toutes manières, qui est bon militaire, honnête homme et bon mari autant que bon père, et de le laisser pour... Je vais chez Delaval. Il était seul et me lût un passage d'une lettre de Mmes Valesque communiqué par son fils. Elles disent que par la Hollande on est fort en peine si on arrive sans passeport. Elles ont vu arrêter plusieurs personnes à Flessingue. Le titre d'artiste ne sert de rien. Ce petit port est plein d'espions de la République. Il faut être en règle. Delaval me dit que sa femme a eu hier une scène avec son beau-frère Borghesi : Il me contera cela en détail.

(1) L'abbé de Montesquiou, né en 1757 au château de Marsan, mort le 4 Février 1832, était par sa mère le neveu du Duc de Narbonne, ministre de Louis XVI. Député du Clergé aux Etats-Généraux, on raconte que Mirabeau aurait dit de lui : Méfiez-vous de ce petit serpent, il vous séduira ! En 1790, deux fois président de l'Assemblée Nationale, l'abbé de Montesquiou passa en Angleterre et ne revint qu'après Thermidor. Appelé à prendre part à la Restauration, on s'accorde à le reconnaître comme le ministre *in partibus* de Louis XVIII.

« Je rentre chez moi et je travaille aux habits d'une petite copie de Monsieur. J'ai une tristesse profonde. M. et Mme de Vaudreuil et Mme de Balbi (1) viennent; ils se parlent à l'oreille en regardant le portrait du prince et me font de grands éloges du portrait de Mlle de Vignier et de celui de Mme de Lévis. Ils me quittent pour aller prendre des glaces. Je dîne seul. On vient m'apporter le dernier billet des Greenwood; il est de 35 l. st. Je le paie. La princesse revient. Elle me fait ses adieux, mais auparavant m'attriste en me disant que M. Melish, son banquier, lui refuse net tout paiement en disant qu'il n'est plus en état de continuer. Elle supporte cela avec beaucoup de courage. Je lui envoie les trois portraits du Prince de Beauvau, de sa femme et de l'abbé Mac-Carthy. Je la mets dans son fiacre et elle part pour Staines. Je vais chez Mme Boyd prendre la mesure des tableaux pour les faire emballer; de là chez Mme de Vignier pour y mettre une lettre de la part de la princesse. Je rencontre en revenant MM. Hénard et de Faucigny.

« ... Je rentre chez moi au moment où M. Ferrières frappait à la porte. Il reste avec moi jusqu'à près de onze heures et fait tout son possible pour me distraire de mon chagrin. Je lis Buchan et je vois que mon mal provient des nerfs; je suis attaqué de vapeurs causées par le chagrin et le manque d'exercice. Le remède en est difficile, car il prescrit le cheval, la gaieté, les voyages au long cours, etc..., et mes affaires me retiennent ici. Le meilleur remède serait plus de satisfaction. ! »

13 Juillet : « Je vais porter chez M. Hénard deux petits tableaux que je tenais cachés chez moi. Il m'a promis de tacher de m'en défaire : Je les laisserais pour trente guinées. Nous parlons des arts en France. Il dit qu'ils sont poussés bien plus loin qu'ici; que David est dans le mépris le plus absolu; qu'on fait mieux la miniature en France qu'en Angleterre : Je ne suis pas de cet avis... Je vais chez M. de Villeblanche le remercier des offres obligeantes qu'il a faites hier à la princesse pour moi de prêter quinze l. st.; je ne les accepte pas et je le remercie car j'y ai été on ne peut plus sensible. Le Duc d'Uzès vient le voir; à peine me regarde-t-il; il me prend pour le docteur Vigarous. Je me nomme; il ne répond rien. Je rentre chez moi pour travailler à l'esquisse du Duc d'Angoulême; j'y éprouve bien des difficultés. M. Valesque me fait part d'une lettre datée d'Amiens de sa mère et de sa sœur. Elles font le détail de leur voyage qui a été désagréable jusqu'à Flessingue. Sans passeport, on est mis en prison. Un M. de Villefavart, qui est peintre en miniature, y est resté. M. Delaval vient ensuite, et Mme Ferrières une heure après avec son petit garçon, pour savoir de mes nouvelles. Je dîne seul. Je travaille encore après dîner. Je vais chez M. Ferrières; M. Arlaud y vient. Ils parlent de Genève et disent que bien que ce soit un petit endroit, les arts y sont mieux payés qu'ici; un M. Youll? suédois, y a fait énormément d'argent. Lausanne était la ville où l'on pouvait le mieux réussir parce qu'il y avait beaucoup d'étrangers et que cela changeait tous les mois. Un portrait s'y payait dix à douze louis.

« M. Ferrières et moi, nous allons nous promener du côté de Primerose Hill; il faisait un temps magnifique. Nous y rencontrons la famille Byrne (2). Ce sont, me dit-il, des anglais qui ont une affectation d'amour de leur pays ; cependant il leur pardonne parce qu'ils sont anglais, mais ne pardonne pas aux étrangers d'avoir cette manie, et me dit que M. Pictet, génevois, est de ce nombre ainsi que M. Amedro, qui commence à en être guéri depuis la perte d'un procès qu'il trouve injuste. Je vais chez M. Delaval; on y fait de la musique. Je rentre à onze heures. »

14 : « Je porte une lettre pour ma femme chez M. Valesque, puis je vais faire une visite à M. de Tréville, 67 George Street, Manchester Square, pour le remercier des offres qu'il a faites à ma femme à Calais. Je dépose chez le Duc d'Harcourt une lettre pour la princesse. Je rentre travailler à l'esquisse du portrait de Monsieur pour Lord Moira. M. Delaval passe un instant. M. Legras vient aussi me raconter qu'il a prêté de l'argent à M. Brice pour l'aider à s'en aller de ce pays-ci et qu'il est à présent à Calais; que le docteur Poignant perdra cinquante guinées et beaucoup d'autres aussi. Cet homme bavarde et m'ennuie pour dire mille choses inutiles. Il me demande si je connais un peintre nommé Caraffe (3) qui est son neveu, fils de sa propre sœur. Cette sœur lui a écrit qu'elle était désolée de ce que son fils était dans les principes jacobins; elle le croyait mort à présent. M. O'Gorman arrive d'Irlande. Il paraît désirer son portrait en buste dans le style antique et n'est pas décidé. M. de Crutchent assure avec satisfaction que les nouvelles s'accordent à dire que la guerre est recommencée et sera plus vive que jamais. M. Delaval vient

(1) La Comtesse de Balbi née de Caumont La Force, épousa en 1776 un noble génois. Son caractère altier et son esprit mordant lui firent bien des ennemis. A la suite d'aventures scandaleuses, Louis XVIII lui ayant rappelé que la femme de César ne doit pas être soupçonnée, s'attira cette réponse : N'oubliez pas que vous n'êtes pas César et qu'ensuite je n'ai jamais été votre femme !

(2) Byrne (William), graveur de paysages (landscape), né à Londres en 1743, élève d'Aliamet et ensuite de Wille, mort à Londres en 1805.

(3) Caraffe (Armand-Charles), peintre d'histoire, élève de Lagrenée et de David, né à Paris en 1762, mort même ville 18 Août 1822. Attaché à la Cour de Russie comme peintre d'histoire.



Madame de Gomer.
Appartient au général Lecomte.

me prendre pour aller dîner chez lui. Après, nous allons prendre M. Hénard. Je les mène voir la maison en face de la mienne pour la louer. De là dans une de Sommerset Street : Elle est garnie. On en veut 170 l. st. par an; puis nous allons dans les champs...

15 Juillet : « Depuis que je suis revenu de Downington, je prends tous les matins deux verres de petit lait et je me sens un peu mieux. Je vais chez les Ferrières. Ils m'engagent à dîner pour demain. Je reviens chez moi en même temps qu'y arrive M. de Crenolle qui m'apporte deux lettres de ma femme que M. de Spinola (1) l'a chargé de me remettre. L'une est attristante au possible. Elle me marque qu'on lui a envoyé de Paris un ordre de quitter la France et de retourner en Angleterre. Elle m'annonce que Mme Darcis lui a fait avoir son passeport, et m'attriste en me disant que ce sera abréger les jours de mon oncle que de lui retirer notre enfant. Elle me marque que M. de Spinola a vu M. Brice sur le port de Calais. M. de Crenolle me dit que sa belle-sœur vient de lui envoyer douze louis et qu'il aurait dans peu de quoi rentrer, lui et son fils. M. de Tréville arrive et me parle de Paris d'une manière peu consolante. Il a été forcé d'en sortir promptement, ayant été dénoncé comme utile aux émigrés. Il dit aussi que M. Hosten revient. Il a fait de mauvaises spéculations par la conduite des frères Morin, mais n'a plus aucune communication avec eux. Ce qu'il me dit m'effraie et je crains que MM..... n'aient abusé et M. Hosten et moi, dans les 35 l. st. du tableau de Mme de Piennes? Il croit même que le nom de M. de La Villeboisnet n'est pas écrit de sa main : En voyant ce reçu, il reste en suspens. Je suis fort inquiet.

Je travaille à finir les esquisses de Monsieur et du Duc d'Angoulême. Après dîner, M. Legras et sa fille viennent. C'est grâce à lui, me dit-il, que Brice a pu partir. Je ne réponds rien; il ajoute que Watson en a répondu. Je vais à Hyde Park voir l'effet de quelques masses d'arbres pour le tableau du duc d'Angoulême. Je vais chez Mme Brice. Je lui donne des nouvelles de l'arrivée de son mari à Calais. Elle me raconte que M. Legras lui a avancé l'argent, mais qu'ils ont un compte ensemble et qu'il leur redoit. Elle me dit qu'on va faire sa vente samedi prochain. Je vais chez les Ferrières qui n'étaient pas chez eux, mais j'y trouve Laurette et M. Amedro qui faisaient de la musique et ne s'intéressaient pas qu'à cela, si les apparences font foi. M. et Mme Ferrières rentrent à minuit : Je leur donne des nouvelles de ma femme.

16 : « Je vais chez M. de Spinola. Chemin faisant je vois les pompes et engins pour le feu. Il a pris cette nuit dans Portland Street par la négligence d'une servante... M. Spinola n'était pas chez lui. Je suis entré chez Delaval; ils n'ont pas encore arrêté de maison et sont indécis s'ils la prendront de moitié avec M. Hénard. Je vais chez M. Audinet, graveur. Il a avancé le fond et commence à graver les habits du Duc de Bourbon. Il a l'air d'aimer beaucoup son art; sauf un peu de timidité, il ira loin s'il continue. Je lui promets un à-compte le mois prochain sur les trente-cinq guinées qu'il m'a demandées pour le graver. Je reviens chez moi; j'y trouve le journal de Peltier; ce numéro est mieux écrit que le dernier. Je vois à l'article *Paris* que les Jacobins ont mis le feu aux Célestins, que les prêtres rentrent. Chaque département a réclamé la liberté des cultes et de ses ministres. On plaide aussi la cause des émigrés. M. Jourdan, député de Lyon, soutient la cause de cette ville avec beaucoup de force et d'éloquence. M. de Villeblanche vient me voir et, après avoir parlé politique, nous convenons que dans un an on peut espérer un nouvel ordre de choses, mais qu'on ne doit pas rentrer avant ce temps. A 3 heures, je vais dîner chez les Ferrières. Plus je les vois, plus je les trouve meilleurs. Ils ne sont pas très amusants, mais la bonté de leur cœur l'emporte sur les petites qualités ou agréments de société dont ils ne sont cependant pas dénués : Ce sont de bien bonnes gens! L'après-dînée M. et Mme Amedro vinrent prendre le thé. L'homme est simple, la femme prétentieuse. Nous fûmes promener dans les prés. Un M. Bridgman vint annoncer la mort d'une Mrs Williams, de la connaissance de Mme Ferrières. Elle en fut très affectée.

17 : « J'ai eu un modèle de femme pour finir la jupe de la Duchesse de Buccleugh. J'ai effacé les ébauches des trois figures de devant du côté clair parce qu'elles ne séchaient pas. Reçu une lettre de la princesse qui me demande son porte-manteau qu'elle a laissé chez moi. Je reçois un billet de M. de Staremberg, dans lequel était incluse une note à toucher chez M. Boyd de la somme de trente guinées. Son billet est grossier et, en outre, c'est le fait d'un malhonnête homme. Il abuse de sa place et de son pouvoir pour agir envers moi de façon que si ce n'était le Marquis de Spinola qui me l'a recommandé, je lui aurais répondu, non pas malhonnêtement comme lui, mais de manière à le faire rougir. Je vais me promener seul jusqu'à la nuit, puis j'entre chez M. Delaval. Il croit qu'il prendra une maison avec M. Hénard dans Baker Street, Portman Square. J'ai donné à Valesque l'assignation de M. de Staremberg sur M. Boyd pour la toucher pour moi.

18 : « M. Valesque vient déjeuner avec moi. Il part la semaine prochaine pour la France. Thomas va chercher chez Mme Boyd ses quatre tableaux mais n'en apporte que trois. M. d'Héliand

(1) Le Marquis Spinola, ambassadeur de Gênes.

me demande de faire pour douze guinées le portrait de Mme de Gomer qui viendra jeudi à deux heures. Le modèle femme vient. Je reébauche les trois figures de femme du tableau Buccleugh; j'ai changé l'effet. Je fais un essai que m'a indiqué M. Ferrières consistant à mettre de la gomme sandaraque avec de l'esprit de vin, dissolution qui fait sécher sans faire écailler. Les trois figures sont ébauchées ainsi, surtout Lady Elisabeth.

« Je dîne seul. J'ai envoyé chez le Duc d'Harcourt le porte-manteau de la princesse, mais le portier l'a refusé. Je travaille après dîner puis je vais chez M. Ferrières. Laurette était seule. Un instant après arrive M. Amedro. Il parait inquiet de me voir. Mme Ferrières arrive. Nous allons nous promener vers Primerose Hill... En rentrant je trouve chez moi M. Valesque qui m'attendait pour me remettre l'argent qu'il a touché du billet Staremberg sur M. Boyd. Pas un capitaliste qui n'ait, me dit-il, une somme cachée en cas d'évènement. Avant deux ans il y aura du tapage ici et les finances en seront cause. J'ai été prendre le portrait du Duc de Sérent chez M. Dumergue pour le copier. J'ai été aussi chez le Marquis de Spinola. Il avait vu ma femme à Calais et dîné avec elle. Elle y était fort aimée.

19 Juillet : « M. d'Argout vient avec un étranger qui me demande si je n'ai pas reçu une lettre de ma femme... Il prononce son nom de telle façon que je ne l'entends guère. Il se charge de faire passer la princesse et de la faire arriver à Paris, mais cela coûtera cher, et ne veut pas me dire le prix aujourd'hui. Il ne passera pas par Calais, la municipalité est bonne mais les commissaires sont mauvais. Ma femme l'a chargé de me dire qu'elle serait ici dans six semaines. Je suis tout malade et ne fais rien de la journée. M. Delaval vient m'engager à dîner avec lui... En rentrant, je trouve une lettre de ma femme qui me confirme ce que le prussien m'a dit ce matin; il s'appelle Kutzky, a des passeports qui pourraient servir pour la princesse, Bonne et un enfant de deux ans. Elle me dit que la Duchesse de Mortemart a eu mille bontés pour elle, mais se loue infiniment de M. et de Mme de Busnes. M. de Busnes (1) s'est offert à la municipalité pour la conduire à Paris sous sa responsabilité, si son passeport ne vient pas. On l'a accepté et si demain elle ne le reçoit pas, elle partira avec lui.

20 : « J'ai dessiné sur leurs deux toiles les portraits en pied de Monsieur et du Duc d'Angoulême pour Lord Moira. M. Ferrière est venu. L'esquisse de Monsieur lui a fait beaucoup de plaisir. Il parait désirer quelque chose de plus à l'effet que celle du Duc d'Angoulême. M. d'Héliand vient me dire que Mme de Gomer, dont je suis convenu de faire le portrait pour douze guinées, viendra ce matin pour prendre séance. Elle arrive à 3 heures avec un jeune homme qui parle beaucoup de ses chevaux et d'ailleurs l'air simple et bon enfant. La dame a aussi de la bonhomie; elle est gentille et a surtout une jolie tournure. La séance ne dure guère qu'une demi-heure. M. de Gomer arrive au moment où elle s'en allait : Il a l'air fort bien...

21 : « Je peins le portrait de Mme de Gomer. Elle vient à 11 heures avec le même jeune homme que la veille : C'est son frère. Elle me parle avec plaisir du Prince de La Trémoille, le trouve très bel homme, mais cela sans penser à mal. Il parait qu'ils voyaient beaucoup le Duc de Guadagne qui leur contait des histoires et..... Elle dit qu'il part demain pour la France. Son mari est le fils de M. de Gomer qui commandait l'artillerie en Flandre. J'ai avancé la tête. Elle est restée jusqu'à 4 heures. Le visage est fini à peu de chose près. »



Bien que le portrait de Mme de Gomer, à la mince silhouette, ne soit pas de ses meilleurs, d'autant qu'il a dû subir des restaurations, son attribution à Danloux n'est pas douteuse, le général Lecomte le tenant directement de famille. Et pourtant, avec son masque encadré de cheveux noirs, on le prendrait pour un Prudhon moins la morbidesse, la similitude dans la préparation des « dessous » en étant cause. L'artiste a quelque peu modifié sa manière quand la svelte jeune femme, le 20 Juillet 1797, venait prendre séance accompagnée d'un jeune homme, le Comte des Chapelles, son frère, *sportman* à l'air bon enfant.

(1) Rappelons que M. le Comte de Busnes épousera vingt ans plus tard Mme Danloux devenue veuve.

Fort lancée dans le monde élégant de l'Émigration, Mme de Gomer voit le Duc de Guadagne, trouve bel homme le Prince de La Trémoille et soupe avec le Duc de Bourbon. Son mari est le fils de M. de Gomer (1) qui commandait l'artillerie dans les Flandres. Si son portrait n'est pas aussi travaillé qu'il devrait être, on doit s'en prendre à M. d'Héliand qui a obtenu pour son amie un prix de faveur, soit douze guinées, somme bien modique qui justifie presque l'artiste de n'en avoir donné que pour l'argent.

« Elle est gentille et surtout a une jolie tournure » remarque Danloux qui l'a vue grêle, peut-être même un peu raide. « J'ai peint la ceinture et le chapeau de Mme de Gomer » mentionne-t-il, attirant ainsi l'attention sur ce ruban d'un violet osé et sur la forme bien anglaise de son chapeau sous lequel de la beauté et de la jeunesse semblent indispensables. Le tableau, qui a souffert d'ailleurs, donne la sensation d'une œuvre inachevée. Faut-il en chercher l'explication dans la santé de l'artiste?

Danloux ne se portait pas bien à l'époque où il s'occupait de ce travail : « Je souffre toujours et je deviens mélancolique; j'évite la société » notera-t-il au moment où il achevait de le peindre. A la cantonnade passe M. de Gomer, « très satisfait » du portrait de sa femme et qui apporte les 12 guinées convenues plus deux pour le cadre, et Danloux de lui remettre un reçu de 20 guinées qu'il puisse montrer, pour ne pas gâter les prix, moyen très usité des peintres.

Mais que signifie la remarque de Danloux en Juillet 1800, quand il dit que Mme de Gomer s'est conduite bien indiscrètement en acceptant de dîner avec le Duc de Bourbon et M. de Calonne, et d'occuper le soir, la loge du prince à l'Opéra? Heureusement que la présence de son frère et de Mme de Gourbillon avec eux est de nature à nous rassurer...



22 Juillet : « M. d'Héliand impatienté de ce que Mme de Gomer ne venait pas s'en est allé à 11 heures... J'ai peint Mme de Gomer : Ils ont parlé d'une manière impayable du Duc de Guadagne croyant ne rien dire que des choses gaies.

23 : « Je peins la ceinture et le chapeau de Mme de Gomer. Il ne vient personne que M. d'Héliand. Je dîne seul. Je vais me promener au parc avec M. Ferrières. Le soir chez M. Delaval il y eut une discussion sur la musique entre M. Borghesi et M. Hénard. Tous deux sont extrêmes, l'un tenant pour la musique italienne et l'autre pour Gluck.

24 : « J'ai travaillé partout au fond du portrait de Mme de Gomer. J'écris à ma femme. Personne ne vint sauf l'abbé Mac-Carthy qui dîne avec moi. Il me donne l'adresse pour me faire payer de Lord Valencia. Plus je vois l'abbé et plus je le goûte : C'est un être bienfaisant; son unique objet est de faire le bien.

25 : « Je finis les habits et le portrait de Mme de Gomer... Je souffre toujours et deviens mélancolique; j'évite la société. Le soir je vais chez Mme Delaval dans sa nouvelle maison; j'y vois bien des occasions de dépenses pour eux. Je vais promener avec elle dans le square de Portman. Il y a beaucoup de français mais tous d'un état et d'une fortune qui leur est supérieure. J'y rencontre Mme de Montalembert; elle me dit que son mari revient la nuit prochaine. M. Clarke vient, me conduit un bout de chemin et m'encourage à avoir de la patience dans ce pays-ci. Me voyant triste, il me console fort doucement. Je vais chez M. Ferrières. Laurette part demain. Je la trouve fort affectée. Elle a l'air préoccupé et me parle froidement de ma femme. Je lui fais mes adieux en conséquence.

(1) Le général de Gomer avait plusieurs fils. L'un d'eux épousa Agathe Breton des Chapelles. Mme de Gomer eut une fille mariée au colonel d'artillerie Comte de Riencourt, dont la fille est devenue Mme la générale Lecomte.

26 Juillet : « Je vais porter une lettre pour ma femme chez M. du Theil et commander deux caisses pour Mme Boyd afin d'y mettre ses tableaux... Le modèle vient; je travaille à la draperie de Lady Montagu jusqu'à cinq heures et demie. Je reçois une lettre de ma femme qui part enfin de Calais avec un négociant de la ville qui en répond jusqu'à Paris. Elle a eu des nouvelles de Constance (1) qui l'attend chez elle. Jules se porte bien. Je vais chez M. Ferrières; Laurette n'était pas partie. Nous allons prendre le thé dans un jardin non loin des prés de New Road; on y est déplaisamment servi. Le matin j'avais été toucher chez Mr Combe, n° 4 Cork Street, quinze guinées pour le compte de Lord Valencia, qui m'étaient dues depuis quatre ans. Ce Combe tailleur, est un des syndics des créanciers de Lord Valencia. Il a l'air insolent de cette situation dont il parait jouir...

27 : « Je vais chez M. Bouillard. Il a fait une détestable gravure du portrait du Duc d'Angoulême. Je corrige un peu son épreuve. Il part cette semaine pour Paris en passant par le Havre sur un vaisseau neutre qui fait le trajet tous les quinze jours. Je reviens travailler avec le modèle de femme aux habits de Lady Caroline Montagu. M. de Montazet me dit qu'il a été avec la famille Le Vassor à Stow, Blenheim, Oxford, etc. Ils sont fort contents de leur voyage, mais ils ont eu chaud. A Windsor les cartons de Raphaël dépérissent à vue d'œil. A Stow, le Marquis de Buckingham leur a fait servir une fort belle collation. Delaval vient. Le modèle le reconnait pour être venu chez elle. Il s'était fait passer pour un peintre et l'avait fait déshabiller. Elle le persifle. Il est fort sot. Il y a eu hier grande soirée chez lui... Je m'aperçois qu'il est plus réservé depuis quelque temps et gêné vis à vis de moi depuis que M. Hénard habite avec lui. Il me dit que ce dernier vient de payer cent guinées pour l'entrée de ses tableaux à la douane. Je donne une demi-guinée au modèle... Je vais voir M. Ferrières. On parla un peu de Genève. On dit que M. Arlaud gagnait au moins sept à huit louis par jour. Il avait un cabinet de toutes sortes de curiosités pour attirer du monde. Lausanne serait la ville de Suisse la plus agréable à habiter parce qu'il y a beaucoup d'étrangers et qu'elle est située plus agréablement que Genève. On parle aussi des arts et l'on juge que l'état d'un musicien est de moins grande dépense que celui d'un peintre et le gain pour le moins égal.

28 : « Je suis rongé de tristesse. Je sens que le physique y est pour beaucoup. Mes digestions ne se font pas bien... La princesse est arrivée de Staines et voudrait voir M. Kutsky pour lui dire qu'elle ne veut pas partir dans ce moment-ci, car on parle des troubles à Paris. Les 40 guinées qu'il demande sont de peu de bénéfice pour lui, mais c'est pour elle une somme considérable; cependant comme l'abbé Mac-Carthy vient à son secours, elle se déciderait à faire le voyage. Elle me dit que son fils (2) était parti comme courrier de M. de Spinola; que ses enfants n'auront guère que 18.000 livres de rente; que le Duc d'Harcourt va se trouver bien seul, et s'en affecte d'avance car il sera abandonné de ses enfants et de ses petits-enfants. La Princesse d'Hénin lui a écrit qu'elle était bien fâchée d'avoir quitté ce pays-ci. On lui a dit que Pichegru et Hoche étaient à la tête de deux partis; Pichegru avait seulement cinq sections pour lui. La Princesse de Craon resta avec moi jusqu'à trois heures, alla chez Mme de Vignier en me donnant rendez-vous chez Mme de Montalembert et viendra coucher. Je lui céderai notre chambre. J'ai travaillé à retoucher le portrait de Mlle de Vignier et celui de Mme de Gomer. Je vais chez Mme de Montalembert : Elle n'y était pas. Je reviens chez moi et je trouve la princesse qui m'y attendait. Elle a dîné chez Mme de Vignier; elle se couche à 11 heures.

29 : « La princesse déjeune avec moi. Nous avons une petite discussion sur la France et l'Angleterre; elle penche pour cette dernière. Quant à moi je suis français dans toute l'étendue du terme. Je travaille à la copie de Mme de Polignac et je la finis dans la journée. Je dîne seul et vais chez M. Ferrières. Nous allons promener ensemble et faisons visite à M. Hénard qu'il désirait voir. M. Hénard me montre quelques tableaux au-dessous de la valeur dont il les estime. D'ailleurs je les verrai lorsqu'il fera plus de jour...

30 : « ... M. Bouillard vient déjeuner. Il se propose de partir mercredi pour Paris et me refuse d'emporter mes estampes avec les siennes. M. Delaval m'avait appris hier que Mme Sicard, qui arrive de France, avait vu ma femme à Calais et désirait m'en donner des nouvelles. Je fus chez elle. C'est une grande femme assez jeune, parlant avec facilité... Elle me dit toutes sortes de choses agréables de ma femme, sur son amabilité, sa douceur et, en même temps, sur le caractère qu'elle a montré à Calais. Elle avait reçu l'ordre de quitter la France, mais elle a tenu bon. Elle la croyait partie sous la caution d'un négociant de la ville, mais accompagnée d'un garde qu'elle est obligée de payer pour l'aller et le retour. Elle m'a raconté des détails horribles sur ce qui s'était passé à Arras du temps de Robespierre, et m'a cité entre autres que Joseph Lebon député, qui y était

(1) Constance, la sœur de Danloux.

(2) Le Prince de Beauvau.

commissaire, y avait commis des milliers d'assassinats... M. de Crenolle vient me demander de lui trouver un homme pour remettre une tablette de marbre à sa cheminée. M. Nollekens m'en procure un qui a fait le tombeau de M. de Montboissier. M. Nollekens m'engage à aller voir une figure de femme qu'il vient de finir. Je vais dîner chez M. Loraine. Il y avait un jeune homme du Northumberland qui paraît devoir épouser une des trois demoiselles, l'aînée je crois. J'ai trouvé la cadette bien changée et maigrie. Le père m'a dit qu'il la trouvait changée à son avantage. On voit au dîner que tout porte un air d'épargne un peu forcé. Le vin vient tard. Sur la fin du repas arrivent deux jeunes gens, l'un est un ecclésiastique, l'autre est employé à Custom House. Nous avons été promener jusqu'à Knights-Bridge, puis nous sommes revenus souper. J'ai causé une partie du chemin avec le jeune homme, le dernier arrivé. Il me dit qu'il fallait éviter le soir les petits passages, qu'il y avait le plus grand danger à courir, et me montrant celui qui est derrière Lansdowne House, me dit que deux de ses amis ont manqué y être tués il y a peu de jours.

31 Juillet : « Mr Prodgers m'a renvoyé l'argent que je lui avais donné de son bill, et parce qu'il l'a déjà passé à son banquier. On vient effectivement pour le recevoir. Je le paie. Le mari du modèle de femme est venu. J'ai dessiné l'étude du portrait de M. le Duc d'Angoulême. M. d'Héliand m'envoie demander à dîner afin d'aller ensemble voir Mme Digneron. Les papiers de Paris, d'après M. d'Héliand, disent que Pichegru penche actuellement pour le Directoire. Ce dernier a ordonné à Buonaparte de venir avec dix mille hommes; comme les Suisses ont refusé le passage, il vient par la Savoie. La ville de Lyon est déclarée en état de siège une seconde fois, Mlle Le Vassor vient faire visite avec son oncle et son frère. De la tournée qu'ils ont faite pour voir les maisons de plaisance, celle de Stow au Marquis de Buckingham est, sans contredit, la plus belle. Le jeune homme grandit beaucoup et la jeune fille maigrit à vue d'œil; après dîner, nous allons à Kensington. Chemin faisant nous parlons de l'Isle-Adam et de la cour du Prince de Conti. Les plaisirs y étaient continuels, le débordement au plus haut degré. Il (M. d'Héliand) me dit qu'il était page de la Duchesse d'Orléans et qu'on l'y aimait beaucoup...

Mme Digneron était chez elle. Elle habite dans un endroit fort triste, en pension chez des anglaises. Mme de Pressigny, sa fille, paraît déjà sûre de jouir de 8.000 livres de rente. Un M. Montagu arrive et parle avec grande prétention. Il a fait fortune à Saint-Domingue, est reçu dans la société des plus grands seigneurs français, de façon qu'il a l'air de croire qu'il l'est lui-même devenu. Si on jugeait de sa qualité par sa figure, il n'y gagnerait pas. On parle de M. de Charmilly, que l'on dit le fils naturel d'un gentilhomme du Bigorre et de Mlle de La Chanterie, de l'Opéra. On parle aussi de M. de Vaudreuil. On souffre de lui voir emprunter de l'argent de tous côtés et surtout d'en recevoir des princes...

1er Août : « Je vais chez le marbrier pour M. de Crenolle... Je rentre travailler et je trouve deux lettres, l'une de M. Dubisson me mandant d'Edimbourg qu'enfin il a obtenu le paiement du portrait de Lady Suttie, l'autre de M. Valesque, datée d'hier, de Douvres. Si le vent continue, ils seront dans deux heures à Calais. Je travaille à dessiner d'après le même modèle qu'hier pour le Duc de Buccleugh et Lord Montagu. M. de Crenolle vient me consulter sur la manière d'arranger son passeport tel que Mme de Sérilly le lui a envoyé. M. de La Charce fils vient ensuite; il est toujours bien jeune... J'ai été chez M. Ferrières et je l'ai mené prendre des glaces dans Leicester Square. Nous sommes revenus à pied. Mme Ferrières m'a dit que M. Ponce (1) se chargerait de me faire vendre quelques estampes.

2 : « J'ai été chez M. Bouillard. Il ignore encore le jour de son départ. Je travaille à la copie du portrait du Duc de Sérent. Mme Digneron vient avec son fils. Elle me dit que Mme d'Argout part demain pour la France. M. de Pressigny est auprès de son oncle. Sa fille et Mme d'Osmond sont à Bellegarde : Tous sont rayés de la liste des émigrés. M. de Gomer vient ensuite avec un de ses amis; ils sont très satisfaits du portrait de Mme de Gomer. Je dîne seul. Le temps est très obscur. Je travaille encore après dîner : J'ai fini la tête.

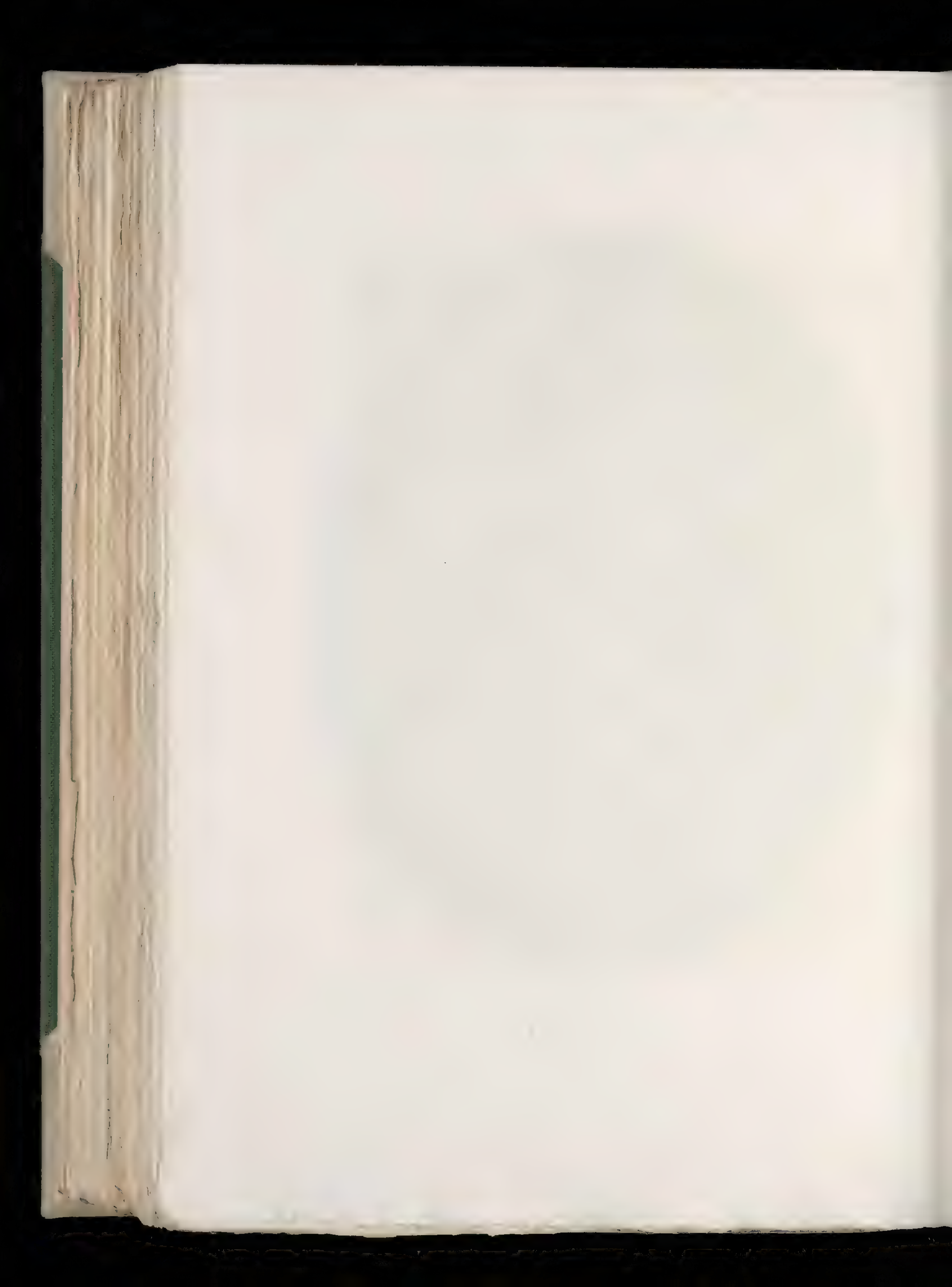
3 : « Je vais le matin voir M. Nollekens. Il me laisse d'abord regarder la Vénus antique; nous y faisons des remarques en la comparant avec une autre Vénus, antique aussi, qui a été trouvée à Rome il y a cinquante ans. Chacune a ses beautés. La dernière traitée, peut-être plus savamment, a plus de caractère, mais celle de Médicis plaît toujours davantage à la multitude par sa vérité. Ensuite il me montra deux figures de faunes qu'il vient de finir d'après l'antique; son ouvrage m'a paru d'une forme pauvre et mal d'exécution. On lui rapporte la monnaie d'une pièce d'argent qu'il a donnée pour payer un port de lettre; il regarde avec attention toutes les pièces de cuivre, les unes après les autres, pour s'assurer de leur juste valeur. Il a dix-neuf maisons, à lui appartenant, n'a pas d'enfants et pousse l'épargne à l'extrême.

(1) Nicolas Ponce, graveur et écrivain d'art, né à Paris, le 12 Mars 1746, mort le 27 Mars 1831.



Dame Émigrée

Chez M. le Comte Ferri de Ludre.



Je reviens travailler pour finir la copie du Duc de Sérent. M. d'Argout me prie d'ôter une croix de Saint-Louis à son portrait qu'il m'apporte. Ce portrait a été peint par un allemand. Mme de Gomer vient avec sa mère et son frère; ils sont enchantés de son portrait. Mlle de Vignier arrive avec une dame et un évêque : On trouve le portrait de Mme de Gomer très ressemblant. Ils vont ensuite chez M. Ferrières voir son portrait.

Je vais avec M. Ferrières chez le doreur Tijou, qui me fait une petite bordure. Il me conduit jusqu'à Manchester Street, chez Mr Barton-Greenwood et de là chez M. Delaval. M. Hénard était là, s'occupant à accrocher ses tableaux. Ils ne sont pas d'une belle qualité. Il me dit qu'il en a encore seize chez Bryant, marchand de tableaux, qui sont plus beaux. Ce Bryant lui offre cent cinquante guinées d'un Cuyp fort beau.

4 Août : « Je vais chez Mlles Renouards et leur dis que je n'ai pas de nouvelles de l'arrivée de ma femme à Paris, ayant cependant tout lieu de croire qu'elle y est. Elles me disent qu'elles louaient trois guinées par semaine leur maison de Brighton, mais qu'actuellement le monde y étant en foule, le prix en est doublé; les vivres y sont plus chers qu'à Londres; les bains de mer ont fait le plus grand bien à leur jeune frère...

Je rentre et la poste m'apporte une lettre de ma femme qui m'annonce sa première entrevue avec son fils. Elle le trouve joli, mais intimidé. Constance et l'oncle la reçoivent fort bien. Celui-ci craint cette séparation. Il a joint une lettre à celle de ma femme et me demande de lui laisser Jules encore trois ans. Il prétexte sa délicatesse pour m'empêcher de le reprendre, mais il me sera impossible d'y souscrire.

« M. de Crutchent vient de la part d'Herman pour me donner de ses nouvelles. Il me dit qu'il est fort occupé par les passeports des curés, qui sont redemandés en France par tous leurs paroissiens. Le gouvernement anglais se conduit envers eux très noblement. Il leur paie sept guinées d'arriéré des secours qu'il leur donnait et cinq guinées en sus pour leur voyage. Il dit que la trame des jacobins du Directoire avec Buonaparte était réelle, et que tout est découvert. Les deux cents sont réunis aux cinq cents et la garde nationale s'organise bien; le Directoire est dans la boue, au moins quant à la majorité. Barthélemy louvoie de manière à ne pas se faire tort. M. de Montazet vient ensuite et me dit du mal de M. de Crutchent.

« Je travaille à reébaucher les figures du Duc et de la Duchesse de Buccleugh dans leur tableau. Il me vient de la part de l'évêque un Mr Brookes commis du Duc de Portland pour acheter une épreuve de la gravure de son portrait. Il prend la carte de mes prix. Mme Ferrières vient chercher d'autres estampes pour joindre à celles qu'elle veut envoyer à M. Ponce. Elle me prend Anacharsis que je lui cède pour une guinée. Je dîne seul, puis je vais chez les Ferrières. M. et Mme Amedro y viennent; on parle politique. M. Amedro (1) a fait une comparaison assez ingénieuse pour montrer ce qu'est le gouvernement d'un pays sous un régime électif. Il dit qu'un Mr Dance, peintre, avait épousé, il y a quelques années, une femme jouissant de 7.000 livres st., mais seulement sa vie durant. En conséquence Mr Dance avait coupé tous les bois et mis à profit tout ce dont il pouvait tirer parti, afin que s'il venait à perdre sa place, il se trouve avec une fortune assez belle devant lui pour n'avoir à regretter que la perte de la femme. En France chaque gouvernement faisait comme Mr Dance, et la France sera ruinée par tous ceux qui voudront profiter du temps de leur règne...

5 : « Je vais chez l'évêque de Saint-Pol le remercier de ce qu'il m'a envoyé Mr Brookes, puis chez M. Audinet graveur. Il avance le portrait de Monsieur pour le compte de Dielh. Il va fort bien et annonce de grandes dispositions. Je vais ensuite chez Mr Rudd, attorney, Great Queen Street pour ravoir mon billet Greenwood...

6 : « Je me sens de mieux en mieux. Je travaille à ébaucher mon Duc d'Angoulême. M. Le Vassor neveu vient m'engager à dîner chez son oncle; j'accepte. On raisonne sur la politique; M. Le Vassor l'oncle déraisonne avec tout plein d'esprit. M. de Léris en raisonne grandement, sagement et en général plaisamment. La fille est mieux qu'à son ordinaire. Le fils est toujours mal élevé avec les plus grands moyens de faire, mais le père le gâte.

7 : « Je finis d'écrire à ma femme et dans sa lettre j'en insère une pour mon oncle en réponse à la sienne. Je puise dans mon cœur et je lui donne toutes les raisons de lui refuser de garder mon enfant; enfin je crois que ma lettre l'intéressera et qu'il ne m'en voudra pas. Je vais chez M. du Theil porter deux lettres pour Edimbourg, l'une pour Mme de Polastron, l'autre pour le Duc de Sérent. Je leur demande à chacun s'il faut leur envoyer leurs petites copies? J'y trouve M. de Gassonville qui me dit que les choses vont le mieux du monde en France. Je vois en revenant

(1) Amedro, que le docteur Poignant présente à Danloux dès 1792, est un ancien officier suisse au service de la France. Il a servi dans Captal-Suisse, dans Diesbach, et fréquentait beaucoup le Baron de Besenval, chevalier de Saint-Louis. Il porte encore la croix bien que personne ne la porte plus. Il a voyagé en Italie, est amateur de peintures, et témoigne à Danloux le désir de voir ses ouvrages.

deux hommes du peuple qui boxent et dont les yeux sont hors de la tête. On ne les sépare pas, je les laisse et je rentre chez moi continuer mon ébauche du Duc d'Angoulême. Le Vicomte de Roncherolles vient avec deux dames et un petit enfant. Ils veulent voir le portrait de Mlle de Vignier. Je les envoie chez M. Ferrières (1). M. Bouillard vient et me fait présent d'une estampe du portrait de Bartolozzi et une de celui de M. le Duc d'Angoulême. Je vais le soir chez M. Ferrières; il n'y était pas. Je voulais savoir son prix pour faire le portrait de M. Ballestrino qui logeait chez Mme Brice et qui m'a demandé cela ce matin. J'attends : Les Ferrières ne rentrent pas et je vais chez M. Delaval qui m'engage à venir prendre le thé demain. Il aura Stribelt et Viganoni (2). On parle Révolution; le Comte Benincasa dit qu'il part pour Modène, sa patrie. Il est fort content de la révolution d'Italie et va pour y être quelque chose, s'il peut partir. Il dit qu'il ira « faire façon » à Buonaparte. M. Hénard raconte que M. Masson, peintre en miniature et plaisant de profession, était officier municipal dans l'Orléanais et lui a entendu raconter qu'un jour on lui amena des voleurs de vases sacrés pendant qu'on était dans l'église. Ce voleur qu'on appelait le *citoyen voleur* leur avait donné, en se moquant, la bénédiction avec les vases sacrés et s'était enfui avec; enfin on venait de l'attraper, mais on avait laissé échapper le *citoyen complice*.

8 Août : « Colnaghi a envoyé ce matin chercher cinq estampes de l'évêque de Saint-Pol. Je vais chez M. Ferrières l'engager à faire pour huit guinées le portrait de M. Ballestrino pour sa fille. Il y consent. Je le trouve changé; il se plaint du mal d'estomac. Je vais chez M. Ballestrino qui agrée le prix; puis chez Watson dire qu'il envoie prendre mesure de deux caisses, une pour Mme de Gomer et l'autre pour Mme de Polastron pour la copie de Mme de Polignac; ensuite chez M. de Montazet porter la lettre pour ma femme, afin qu'il la fasse partir sûrement. Je reviens et je travaille à l'ébauche du Duc d'Angoulême. M. de Gomer vient avec M. Brown; ils sont enchantés du portrait. Il l'enverra prendre demain. Je dîne seul. Après dîner, je travaille à l'ébauche. M. et Mlle Ballestrino viennent faire visite pour me remercier de ma démarche auprès de M. Ferrières. Ce dernier vient à peine sont-ils sortis. Il me conduit chez M. Delaval où il y avait eu un grand diner avec Viganoni, Stribelt, Libbon, Domène, etc. La musique y a été fort bonne. La société était principalement de Mesdames Calogan, Harway, Mlle Frey, le Comte Benincasa, le père Elysée, M. de Vilars, le Comte de Nugent, etc. Vers les 10 heures du soir, on a annoncé M. le Duc de Bourbon, qui est venu avec M. de Calonne, l'ex-ministre des finances de France, Mme de Serrant-Walsh et le jeune de Vaudreuil, frère de la Comtesse de Vaudreuil. Ils venaient de prendre des glaces, à ce qu'ils disaient, pour s'excuser de venir si tard entendre de la musique. Viganoni a été très complaisant. Stribelt est fatigant. Son talent m'a paru petit comme compositeur et désagréable comme exécutant. Ses notes sont travaillées à l'infini. Il est curieux dans les détails, mais la masse de sa musique m'a semblé aussi mal organisée qu'il m'a paru l'être lui-même. J'ai cru m'apercevoir d'une intimité très étroite entre la grosse Mme Calogan et M. Hénard.

9 : « Le jeune Dumergue vient chercher le portrait du Duc de Sérent et me demande le prix des petits portraits : je lui dis quinze et dix si on les fait faire de suite... Il me déclare que chez son oncle, ils sont démocrates. Depuis plusieurs années Loutherbourg avait prédit à son oncle la marche de la Révolution et ce serait au tour de l'Allemagne de former une grande république (ce jeune homme est niais et peu instruit). Je vais chez Ferrières : Il est toujours souffrant. Je reviens travailler et je finis d'ébaucher le Duc d'Angoulême. M. Delaval est venu et m'a dit qu'il n'avait pas invité le Duc de Bourbon, qu'il s'était invité lui-même et avait amené sa compagnie. Il m'a dit que Stribelt était un peu ivre hier au soir. M. Domène s'en est allé, piqué de ce qu'il n'avait pas joué un quatuor de sa composition. Borghesi est aussi très courroucé de ce qu'on n'a pas chanté un air composé par lui. Je ne me suis pas trompé sur Mme Calogan et M. Hénard : cela n'est pas encore fait, mais c'est tout comme. Il dessine actuellement le portrait de Mme Calogan.

« M. de Gomer arrive avec un monsieur. On parle des nouvelles de France qui sont inquiétantes; 40.000 hommes de troupes marchent sur Paris. Le Directoire a enlevé toutes les munitions de l'Arsenal. Paris est plein de figures nouvelles. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le Conseil des Cinq-Cents ne prend en apparence aucune mesure de précaution. La Harpe dans son *Journal* dit les choses les plus fortes contre le Directoire, engageant les honnêtes gens à agir contre les scélérats qui ont déjà désigné les têtes de Jourdan, de Vaublanc, de Boissy-d'Anglas et de plusieurs autres : on s'attend à de graves nouvelles. M. de Gomer me remet douze guinées pour le portrait de sa femme et deux pour la bordure. Je lui remets un reçu de vingt guinées pour qu'il puisse le montrer... Je finis enfin mon ébauche et je vais chez M. Loraine. Il pleut très fort et je

(1) Ferrières faisait la copie en miniature du portrait de Mlle de Vignier.

(2) Viganoni (Giuseppe), célèbre ténor, né à Bergame en 1754, ami de Paësiello, chanta au Théâtre Italien de Londres où il demeura six ans.

suis arrêté dans Piccadilly par Mrs Huntley, qui courait avec une femme portant son fils et qui revenait du parc à cause de la pluie. Elle m'engagea à venir chez elle et me montra sa maison qui est très petite, mais décorée avec beaucoup de goût. Je suis surpris qu'elle ait encore des amants qui lui donnent autant d'argent. Elle m'engage à venir la voir avant dix jours, parce qu'elle va partir pour la campagne et me dit qu'elle me donnera à dîner avec M. Loraine qu'elle connaît beaucoup et qui n'a pas le sol. Mrs Huntley me parle aussi du Baron de Roll qui lui a écrit d'Edimbourg. Elle me dit que le prince lui a beaucoup d'obligations, qu'il ne lui coûte rien et met souvent du sien dans les voyages qu'il fait pour lui.



Croquis d'émigré.
Album de Mlle de La Filolie.

10 Août : « Je dessine le nu de Monsieur pour être bien sûr de mon fait en peignant. M. de Crutchent me dit que l'armée de Hoche qui venait sur Paris s'est débandée, a pillé les caisses. Les paysans se sont armés et ont tiré sur eux. Il dit qu'à Bordeaux le Directoire avait envoyé un commissaire jacobin et qu'avant son entrée dans la ville les jeunes gens l'ont fait descendre de voiture, lui recommandant de dire son *in manus* s'il lui restait encore un peu de religion, et qu'ils lui accordaient cinq minutes. Il voulut raisonner, mais à l'instant sa tête fut séparée de son corps. A Tours, on a tué aussi quelques-jacobins; ils sont généralement détestés. On est plus que jamais menacé d'une guerre civile... M. d'Héliand vient et ensuite l'abbé Mac-Carthy qui arrive de Staines. Je vais dîner chez Ferrières : Beaucoup de cordialité...

11 : « L'abbé Mac-Carthy me demande si la princesse n'a pas laissé de papiers de conséquence ici. Je lui réponds qu'il est très possible que cela soit dans la cassette de la princesse et je lui donne la clef. Il y trouve effectivement les papiers qu'il cherche, tels que le contrat de mariage du Prince de Beauvau, dont il me lit quelques articles. J'y vois que les biens du prince, dîmes ou droits féodaux, payés ou ôtés, se montent à 163.000 livres de rente et que sa femme lui en a apporté en mariage 78.000. Il trouve aussi une lettre du Maréchal de Beauvau qui lui donne, en outre d'une rente de cent louis pour avoir fait l'éducation du Prince Marc de Beauveau, 1.200 livres de rente à toucher comme il lui plaira.

« J'ébauche le fond du portrait de Monsieur pour Lord Moira. Je vais chercher une vue de Coblentz pour mettre dans le fond du tableau; j'en trouve une assez mauvaise. M. Pether vient et nous nous donnons rendez-vous chez Mme Huntley, pour le faire travailler à des transparents qu'elle veut avoir. Mme Delaval vient m'inviter à dîner chez elle avec l'abbé Mac-Carthy. Son mari vient prendre un tableau représentant *Othello*, qu'il m'avait laissé depuis longtemps. M. Bouillard vient me voir et me dit qu'il serait loin si vingt-cinq prêtres qui sont partis sans passeports et qui ont frété un bâtiment moyennant trois guinées chacun, avaient voulu le recevoir.

« Nous allons dîner chez M. Delaval. Peltier, le journaliste, y était ainsi que M. Hénard. Le dîner était assez mauvais pour un dîner prié. Après, je vais promener avec MM. Peltier et Hénard... Nous rentrons; l'abbé jouait au tric-trac avec Delaval et Mme Calogan était venue. Elle paraît encore mieux avec M. Hénard que l'autre jour et mes soupçons paraissent fondés. Elle a une petite fille charmante. Elle nous dit que son seul désir est d'être actrice. Nous nous racontons beaucoup de fariboles; il s'en dit de fort gaies.

12 : « Je reçois une lettre de ma femme qui me chagrine, car je vois qu'elle a beaucoup à souffrir de l'arbitraire des gens qui gouvernent la France. Il faut s'attendre à recevoir l'argent en assignats et très peu en numéraire. Notre enfant est excessivement gâté; il hésite à aller avec elle

quelques pas vers la porte cochère, tant il a peu de confiance. Elle souffre de ce qu'il a plutôt l'air de la craindre. Mme de Sérilly ne peut pas la payer, parce qu'elle n'a pas d'argent, mais elle demandera à son beau-frère de lui en fournir.

« Par sa lettre elle me marque que Jules est rassasié de plaisir, et qu'avec de l'esprit, on l'a habitué à dire un tas de sottises. L'abbé a acheté des mouchoirs pour faire présent à la princesse. Comme je lui contais l'histoire de M. Bouillard et le peu de succès de ses estampes, il s'est empressé de prendre une souscription de trois guinées. Ce bon abbé est adorable; il ne pense qu'à ce qui peut rendre service. Il part aujourd'hui pour Staines et vient me voir avec le Baron de Montesquiou. Celui-ci est riche actuellement, car il a près de deux mille louis de revenus. Il me fait beaucoup d'amitiés. M. d'Héliand me rapporte que chacun dit le plus grand bien du portrait de Mme de Gomer. Je vais chez M. Ferrières reprendre le portrait de Mlle de Vignier et je prends un fiacre pour le porter chez elle...

« Je travaille à l'ébauche du prince. M. Bouillard vient et je lui paie d'avance les estampes de l'abbé. S'il reste quelques jours, l'abbé pourra lui en placer deux autres... Je sors à cinq heures et demie pour aller chez Mme Huntley qui dînait avec Mr Ward. Je les trouve occupés avec des papiers, mémoires, quittances, etc. Ils me font boire quelques verres de vin... M. Pether vient pour convenir du prix pour peindre des transparents; il essaiera et aura cinq guinées. Il doit faire un clair de lune. Elle a l'air de le persifler et je m'aperçois qu'il est au moment de l'envoyer promener... Mr Ward a l'air fort préoccupé; il répond sans savoir ce qu'il dit et s'en va un instant après. Elle me dit, sous le sceau du secret, que c'est son amant, qu'il vit avec elle depuis sept mois. Il a déjà dépensé pour elle près de seize cents guinées; elle ne l'aimait pas, mais ce qui l'avait attachée à lui, c'est qu'il a commencé par lui payer la maison qu'elle habite pour cinq années. Elle lui tourna la cervelle dans les commencements, c'est la raison pour laquelle il est si préoccupé... Il faut, dit-elle, exiger des hommes pour qu'ils n'exigent pas trop des femmes.

« Elle m'avoua ingénuement qu'elle n'a jamais eu que deux amants à la fois, celui qui paie et celui qu'on aime. Elle a eu une affaire avec le Prince de Galles, mais il ne vaut pas le Duc d'York qu'elle a connu particulièrement sur le continent.

13 Août: « M. d'Héliand vient avec un anglais qui me paraît content de mes ouvrages, demande mes prix pour un buste; je lui dis les deux différents prix : Quinze et vingt. Nous parlons du malheureux état où en sont réduits les princes. M. d'Héliand assure que le roi a vendu tous ses chevaux et va quitter Blanckenbourg. L'abbé de Lubersac me demande s'il peut me servir de modèle. Je l'accepte. Il me prie de n'en rien dire, même pas à son neveu. Il avait en France trente mille livres de rente; ici il n'a que son shelling de secours et quelque petite chose de son neveu. Cette aubaine ne sera pas de trop; il doit venir demain à 9 heures du matin. M. Borghesi vient m'ennuyer; il me parle de ses malheurs, de sa femme et de son beau-frère, etc. Il reste trop longtemps. Je vais chez Mme Ferrières que je trouve seule avec son fils. Je l'engage à accepter son portrait et celui de son enfant. Elle viendra mercredi.

14 : « M. d'Argout m'apporte un portrait que je lui ai peint il y a trois ans afin que je lui ôte une croix de Saint-Louis. Il me dit que le Vicomte d'Osmond va partir pour la France. L'abbé de Lubersac vient déjeuner avec moi. Il a 66 ans et fait dix lieues par jour quand il le faut. Il me sert de modèle pour les habits de Monsieur. Le Père Mandar, ancien principal du collège de Juilly, me dit-il, a fait un discours au clergé retournant en France, dans lequel il exhorte les prêtres à la douceur et à la soumission aux lois : Ce discours est magnifique. Il se tient assez gauchement, mais tout prêtre et tout âgé qu'il soit, il a encore la prétention d'être beau. Dépouillé de sa fortune, un homme qui n'a pas ses sentiments paraît bien peu de chose! Il ne semble pas souffrir de sa situation.

« J'écris une lettre à ma sœur et à mon oncle pour leur dire que bien décidément je veux ravoir mon enfant, d'y aider le plus qu'ils pourront. Je les engage même à venir avec lui et ma femme.

« Je reçois une lettre de tendresse et d'amitié de la princesse de ce que je lui ai donné des nouvelles de ma femme. Je vais dîner chez Mme Huntley. Il y avait Mrs Festherstone qui avait l'air d'une bonne diablesse et surtout celui d'aimer les hommes. Cette femme nous laissa après le thé.

« Elle me raconte alors comment elle a fait connaissance de Mr Ward. Elle voulait faire escompter une lettre de change; on lui indiqua Mr Ward qui accepta de la lui escompter bien que son associé fît tout pour l'en empêcher. Elle trembla en signant son acquit; cela frappa Mr Ward qui a toujours vécu avec elle depuis... Il se comporte fort délicatement quoiqu'elle ne l'ait pas encore aimé... Elle me parle de Tiennette et me dit qu'elle a un anglais qui lui veut beaucoup de bien... Mlle Mérelle vit avec un français employé par Mr Ward, nommé Desmon. Elle donne des leçons et fait un peu mieux ses affaires...

15 : « J'ai été chez M. Ferrières. Ils m'ont parlé de leur belle-sœur qui a tout plein

d'esprit naturel. Elle est placée auprès des enfants du Marquis d'Abercorn qui est le chef d'une famille superbe, aussi ne souffre-t-il chez lui que de belles figures. D'ailleurs il est fort ménager de son argent. Je reviens travailler au tableau de Monsieur. L'abbé de Lubersac me sert de modèle. Il se tient gauchement, me presse pour le temps, bref il m'arrête dans mon travail. Je le renvoie à deux heures et veux le payer. Il refuse. Je lui témoigne, le plus doucement que je puis, que son refus me mortifie. Il me répond lestement qu'en cassant la croûte ensemble, et lorsqu'il y aura quelques séances de plus, je lui paierai le tout.

« M. d'Héliand vient dans la matinée avec une dame française, Mme de Coulès, pour voir mes tableaux. Je ne les fais pas monter à cause de l'abbé qui m'a demandé le secret. M. d'Argout vient; je lui remets la lettre pour ma femme... Je finis après dîner l'ébauche du portrait du prince pour Lord Moira. Je vais chez Mme Delaval. Il y avait un M. Gois qu'on appelait par plaisanterie Milord Gois. C'est une espèce de parasite, bouffon, espion, qui se fait croire diplomate. Il se donne 84 ans et ne paraît pas en avoir plus de 75. Il parle très purement toutes sortes de langues, a beaucoup de clarté dans sa manière de narrer et infiniment d'esprit pour placer à propos ce que les circonstances exigent. Tantôt il est jacobin et tantôt royaliste suivant les sociétés où il se trouve. Il parla de toutes les personnes de l'ancienne Cour avec lesquelles il avait été assez intime, à ce qu'il dit. Il a raconté plusieurs histoires...

16 Août : « J'écris à ma femme et je l'engage à retirer son fils de force si on met de la mauvaise grâce à le laisser partir. M. d'Argout est venu pendant que j'étais sorti. Je ne fais rien tant le jour est sombre. Je commence pourtant la petite copie du Duc d'Angoulême pour la Duchesse de Buccleugh. Je dîne seul. Je vais proposer à M. Ferrières de faire une promenade. Nous allons dans Hyde-Park et nous y admirons de beaux effets d'arbres pour les fonds de tableaux. M. Beauchamps est venu me demander une épreuve du chinois pour faire relier avec l'ouvrage de Lord Maccartney.

17 : « ... Je vais chez M. Beauchamps, Grosvenor Street, pour lui porter une épreuve du Chinois. Il me montre le nouvel ouvrage de l'ambassade de Lord Maccartney en Chine. Il prend l'épreuve et la paie une demi-guinée. Je travaille à la copie du Duc d'Angoulême pour la Duchesse de Buccleugh. M. d'Héliand vient et me tient compagnie. Il a reçu des nouvelles de sa fille. Il me parle de l'ingratitude d'un émigré qui ne lui veut pas payer même l'intérêt de mille écus qu'il lui a prêtés, il y a trois ans. Après dîner, je vais chez Misses Renouards. Elles m'engagent à lire les *Femmes Savantes*, de Molière. J'y reste jusqu'à 10 heures.

18 : « Nous avons été, M. Ferrières et moi, à la Cité voir MM. Constant et Courant, négociants. C'était jour de courrier; nous n'y sommes pas restés longtemps. J'ai travaillé à finir la petite copie du Duc d'Angoulême. Le docteur Beaufort est venu me consulter sur le choix de quelques couleurs pour sa fille... M. Delaval m'annonce qu'il est dans sa nouvelle maison. Dimanche il n'invitera que M. Gois, parce qu'il est amusant. M. de Villefort lui a dit que M. de Boissaison est enfermé à la prison de Fleet-Market, pour dettes, sur la demande d'un gentilhomme français. On lui a dit que le Comte de Vaudreuil était sans le sol et que ses moyens baissaient tous les jours. Je travaille après dîner, puis je vais chez M. Ferrières. Il a été chez Beechey copier le portrait de la reine. Nous parlons de Genève et du désir qu'il aurait, — sa femme surtout, — d'y retourner après avoir fait ses petites affaires.

19 : « M. Audinet m'apporte une épreuve de la planche qu'il grave du portrait en buste de Monsieur, pour M. du Theil. Le faire des accessoires est beaucoup mieux que celui de la tête qui est mou, inégal et timide. Il m'engage à y aller demain pour la lui retoucher d'après le tableau. J'aperçois de ma cour M. Reinagle (1), mon voisin, qui est à l'ouvrage et je me sens vexé de n'y être pas, parce que, quoique n'ayant pas une aussi nombreuse famille que lui, j'en ai tout autant besoin. Je travaille aux habits du petit portrait de Monsieur, d'après le Comte de Jousserans qui me sert de modèle. Il me montre des miniatures qu'il a peintes pour en tirer parti. Il n'a aucune prétention, est tout à fait bonhomme et se tient fort bien... Je reviens vers les 9 heures pour aller dire adieu à Mlle Le Vassor qui part lundi pour Bristol. Elle était montée dans sa chambre, mais j'y trouve le Comte de Noë et M. Le Vassor. Ils parlaient des productions de l'Amérique méridionale, entre autres du bambou comme arbuste charmant et des plus utiles...

20 : « Je me lève fort tard. M. de Jousserans arrive... Je travaille peu. Je vois que j'ai eu tort d'entreprendre ce tableau du premier coup. J'ébauche le reste. M. d'Héliand vient, il est fort gai et parle de son ancien temps avec plaisir. Arrive M. de Crenolle. Il ne me parle que de ses affaires, fait partir M. Nihelle et gêne fort les autres qui se croient de trop. M. de Montazet me dit que MM. Le Vassor vont en France. Le fils reste en pension et la fille va à Bristol chez M. Du Bergier. Je vais dîner chez M. Delaval : Il y avait M. Gois et le P. Elysée. On parle de la facilité avec

(1) Reinagle, peintre de paysages.

laquelle le premier venu peut, sous serment, vous faire arrêter pour dettes ; ainsi lui, Père Elysée, a été arrêté il y a dix mois, à la requête d'un homme qu'il n'a jamais vu. Il a été obligé de trouver deux répondants ; son adversaire s'est enfui, et il lui en a coûté 43 l. st. On lui a proposé de poursuivre l'affaire et que, moyennant cent guinées, on ferait envoyer le fripon à Botany-Bay. Nous allons nous promener, M. Delaval et moi, dans New Road. Nous revenons et parlons surtout de Touzé (1), de Paris : On en fait l'éloge, tant de son amabilité que de son cœur.

21 : « ... Je vais chercher Mme Ferrières ; j'y déjeune et elle vient chez moi avec son fils ; Je l'ébauche, elle et son fils, mais je ne suis pas en train de travailler. M. d'Argout vient me dire de tenir prête une lettre pour vendredi, qu'il viendra la prendre. Sa femme est toujours à Calais. On a renvoyé Mme de Lepinay après cinq semaines de séjour, en lui disant que sans doute son passeport avait été perdu dans les bureaux, qu'elle pouvait aller à Paris. Je reçois une lettre d'Edimbourg de Mme de Polastron : Elle me dit que Monsieur me reverra avec plaisir ; que la famille de B[uccleugh] part pour une autre de ses terres, mais sera de retour dans six semaines... Nous allâmes voir, M. Ferrières et moi, M. Hénard qui était malade. M. Gois était chez lui. On parla des lois du pays... Il fit le dormeur sur le canapé. Il me fait l'effet d'un écouteur et semble ne venir chez M. Delaval que pour connaître les opinions, soit sur le gouvernement anglais, soit sur celui de France. Il quitte régulièrement à dix heures pour aller tenir la banque dans une maison de jeu.

22 : « Je fus corriger la tête que M. Audinet grave pour M. du Theil. Je rentrai chez moi et m'occupai de finir les habits du Duc d'Angoulême pour la Duchesse de Buccleugh. M. Dejean vient de la part du Duc de Sérent ; il m'apporte huit guinées pour la copie de son petit portrait. Je dîne seul. M. de Massilieux arrive avec son fils et m'apporte une vue de Coblentz qui ne vaut rien. Il me dit que sa femme part demain pour la France...

23 et 24 : « L'abbé Mac-Carthy arrive et dîne avec moi. J'ai fini la petite copie du Duc d'Angoulême... M. de Jousserans me sert de modèle pour l'habit de Monsieur. Je vais voir M. de Crutchent, chez qui je trouve M. de Crénolle, puis faire un tour au parc et je reviens chez moi ; l'abbé y était ; nous jasons assez tard.

25 : « Je peins la main du portrait de Monsieur d'après M. de Jousserans. Deux français, qui ne se nomment pas, viennent de la part de Mme Ramus, et sont fort contents en apparence de mes ouvrages. L'un d'eux ressemble beaucoup à M. de Pusigneux : C'est celui qui a le plus parlé. Je reçois une lettre de ma femme qui me donne la description de l'état de Paris relativement aux arts. Il est nul pour moi, et ma vie même pourrait y être en danger. Elle me dit que mon fils est bien gâté ; il ne peut être plus longtemps chez son oncle et sa tante qui d'ailleurs ont pour elle les plus grandes attentions... J'ai écrit à la princesse pour la prier de renvoyer le portrait de Mlle de Vignier. J'ai été chez Mme de La Suze.

26 : « Je fais la manche du portrait de Monsieur, d'après M. de Jousserans. MM. de Gassonville, d'Héliand, viennent, ainsi que M. de Crutchent ; Mlle Vergelot également. Je ne puis comprendre pourquoi elle me fait des questions relatives à ma femme ? Je lui réponds par monosyllabes. Elle va en France et comme je la soupçonne d'être une espionne, je ne lui dis rien qui puisse me compromettre, M. de Jousserans témoin. Mme Ferrières est venue m'engager à dîner pour aujourd'hui. J'y mène l'abbé Mac-Carthy.

27 : « ... Je vais chez M. Ramus lui porter une lettre pour M. Crosby, à Dublin. Je le prie d'accepter son portrait dessiné dont je ne fais rien ici, et j'envoie la petite caisse contenant le portrait de M. Crosby, qu'il doit faire parvenir à Dublin. M. Foster vient m'engager à voir chez lui un Paul Potter et un Adr. Van Ostade qu'il a achetés 1.200 liv. st., à ce qu'il me dit : Ces tableaux sont de la plus grande beauté, le premier par la grande vérité de dessin et de couleur des animaux. Le paysage de fond n'est pas aussi bien, mais les devants des terrasses et les plans sont admirables. Le deuxième est d'une vigueur et d'une harmonie habituelles à Ostade. Le clair-obscur y est parfait.

« Je lui parle des tableaux de M. Hénard et je l'y conduis... Il donnait séance à Lady Mistner. Ensuite est venue Mme Hébert qu'on appelle la *Mère Elysée*. Mr Foster ne fut pas satisfait de ce qu'il vit. Le Duc de Bourbon vient. Je le prie de me faire prêter un cordon bleu. Il me dit que le Prince de Condé, son père, et le Duc d'Enghien sont toujours au quartier-général près de Constance. La plus grande partie de l'armée est rentrée en France. Nous allons promener après dîner. En sortant, nous trouvons M. Gois qui nous parle de son ancien temps, et se donne 79 ans : Nous ne le croyons pas. Il s'est battu autrefois contre M. Malouet et l'a rencontré à Douvres, il y a trois ou quatre ans. S'il avait su avoir affaire, lui a-t-il dit, à un homme qui devait être un jour constitutionnel, il lui aurait un peu mieux appliqué les coups d'épée qu'il lui avait donnés.

(1) Jacques Touzé, peintre, membre de l'Académie de Saint-Luc.

28 : « ... M. de Jousserans vient; je travaille à peindre l'habit de Monsieur, M. de Montazet me remet un mot d'écrit avec l'adresse de sa femme à Paris, afin que la mienne aille la voir... J'ai reçu une lettre de M. de Sérent qui m'attend à Edimbourg pour faire copier son fils.

29 : « M. de Jousserans est venu; j'ai peint d'après lui l'épée, la main et le chapeau de Monsieur. M. Morion est venu me demander si Mme de Bonneuil a envoyé ici deux tableaux pour Mme Digneron ? M. d'Héliand me dit qu'il va peut-être partir pour quelques mois avec le général Béhague, chez Mr Tawerton, anglais. M. du Fretay vient ensuite. Je remarque qu'il porte dans les coins de mon cabinet un œil d'une curiosité qui m'obsède. J'écris à ma femme et je lui conseille de tirer, s'il est possible, le fonds de notre petite rente sur Mme de S... et de vendre celle de l'Hôtel



Madame Danloux dessinant.
Album de Mlles de La Filolie.

de Ville et de la maison. La princesse vient pendant mon dîner; elle m'apporte une lettre de Bonne qui me reproche de ne pas lui écrire. Elle m'a rapporté le portrait de Mlle de Vignier, me dit qu'il y faudrait retoucher et qu'elle voudrait le payer parce qu'il ne sera pas possible de le faire prendre à la mère. Elle me prie de venir prendre le portrait de la Princesse de Beauvau qu'on trouve trop rouge. Elle loge No 53, Morgant Street avec sa belle-fille. Elles viendront me voir un moment demain matin. Je vais voir M. Ferrières et lui porter la miniature de Mlle de Vignier. Il a reçu des nouvelles de Laurette qui n'est pas très contente de Mrs Middleton, chez qui elle est. Je vais porter la lettre pour ma femme chez M. du Theil ; de là chez Mlles Renouards qui avaient reçu une lettre de Mme de Pange datée du 8. Je vais chez M. Bouillard et lui donne une demi-guinée pour le dernier billet que je lui ai placé pour sa rafle d'estampes.

3o Août : « J'envoie chercher une harpe chez Mme Delaval pour le tableau de la Duchesse de Buccleugh. M. Audinet m'apporte une épreuve de la gravure de Monsieur : Elle est meilleure. Il m'engage à retourner chez lui samedi. Je lui annonce qu'il sera trop tard pour qu'il grave le mien. Mme de Bonneuil envoie un français qui apporte deux tableaux pour Mme Digneron. L'un est un Van Dick usé et frotté ; l'autre, une copie du portrait de Van Dyck. M. d'Héliand et M. O'Connell disent que les papiers de France parlent beaucoup de paix : Je la désire fort, mais je n'y crois pas. Je travaille à la harpe dans le tableau de la duchesse : c'est un ouvrage de patience. M. Ferrières vient dîner, s'en va et revient avec sa belle-sœur pour prendre le thé. Elle arrive de la campagne et paraît s'y plaire infiniment, à en juger par la description qu'elle en fait. Elle est chez Lord Melbourne et prend soin de ses enfants. Elle me dit que le Comte de Noailles y allait souvent. Pendant le thé,

M. de Jousserans était venu pour m'apporter l'adresse de M. Hoteman, dont j'ai besoin comme modèle pour le portrait du Duc d'Angoulême.

31 : « Je vais chez M. Bouillard : Il donnait à déjeuner. Lorsqu'on m'a vu monter, on m'a pris pour un des invités et on a monté le service. Il ne m'en a pas fait la politesse, moi qui l'ai reçu à dîner et lui ai offert le thé tant de fois, moi qui lui ai fait placer des estampes, enfin qui lui ai rendu tous les services qui dépendaient de moi! Je lui ai dit qu'il valait mieux que la rafle (1) qu'il comptait faire, se tirât en une seule fois afin qu'il n'y ait pas de méprise. Il s'arrangera en conséquence. Je reçois deux lettres de ma femme, l'une que je croyais perdue, envoyée par Mme de Gontaut. Elle me mande que nous serons liquidés de la dette de M. Hosten; les arrangements sont pris par Mme de Sérilly pour s'en charger. Celle de M. Valesque est bien celle d'un jeune homme. Il ne me parle que de l'effet que les femmes lui ont fait sentir à son arrivée à Paris, et d'après sa description, il paraît qu'elles sont bien indécemment habillées. Il en a vu une place Vendôme, si légèrement vêtue qu'on voyait la peau à travers ses habillements. Ma femme me répète que les artistes meurent de faim; il n'y a que les peintres en miniature qui fassent quelque chose. J'ai travaillé à la harpe dans le tableau Buccleugh...

1er Septembre : « J'écris à ma femme et j'envoie ma lettre à Mme de Gontaut dans une autre que je lui adresse chez Lady Greville, Brutton Street, n° 30. M. de Jousserans vient. Je finis le cordon bleu de Monsieur d'après un que le Duc de Bourbon m'a prêté. M. Hoteman consent à ce que je finisse d'après lui les habits de M. le Duc d'Angoulême aux mêmes conditions que M. de Jousserans. M. Bouillard me dit qu'on tirera sa râfle mardi chez M. Violet (2). On apporte le journal de Peltier... L'orage est prêt à fondre. M. d'Argout est venu m'offrir de faire partir une lettre... Il me dit que sa femme l'engage fort à rentrer et qu'on s'amuse beaucoup à Paris. Je dîne seul. Après dîner je vais chez les Ferrières. Je ne trouve que la servante qui est assez jolie. Je lui parle je ne sais de quel air? Elle prend la chose d'une manière qui me met dans mon tort et j'en suis fâché. De là chez M. Le Vassor qui paraît déterminé à partir pour la France. Il a reçu des nouvelles de la Martinique où tout y est d'une cherté excessive, un œuf y coûte sept sols et demi, la livre de viande quatre livres dix sols et tout en proportion...

2 : « M. de Jousserans vient et je travaille d'après lui aux gants du Duc de Bourbon... M. Bouillard m'envoie dire qu'il a laissé de ses suites d'estampes chez M. Violet, pour le cas où je trouverais quelque occasion de lui en placer... M. d'Héliand est déterminé à partir avec M. de Béhague chez Mr Fourton en Yorkshire : Il est fort gai, n'a rien dans la tête, est comme un enfant et d'une bonté qui prouve qu'il a l'âme d'un honnête homme en paix avec lui-même. Il aime à parler de son jeune âge. Je paie 41 shellings à M. de Jousserans pour les dix jours de pose qu'il m'a servi pour le tableau de Monsieur. Nous nous remercions mutuellement. J'écris à M. Fillietaz pour le remercier des offres obligeantes qu'il a faites à ma femme à Calais...

3 : « Je vais prendre le café chez M. Ferrières qui m'avait engagé hier; ensuite chez M. Arlaud, Mortimer Street. Il me montre ses ouvrages faits avec le plus grand soin. Il me fait voir quelques amusements d'optique qui sont assez singuliers. Je reviens travailler; je fais d'après moi les cuisses du portrait de Monsieur. Je ne fais rien de bon et j'efface ce que je viens de faire. Je dîne seul et vais chez M. Delaval. On lui a dit que Greenwood était en prison pour dettes. Mme Borghesi nous apprend qu'elle va se séparer à l'amiable de son mari et qu'ils en sont convenus. Il lui dit les choses les plus dures, elle est on ne peut plus malheureuse. Nous la félicitons de ce qu'elle en sera débarassée : Elle a l'air d'avoir bien pris son parti.

4 Septembre : « La princesse envoie me demander un lit pour le soir. Hotman me sert de modèle pour les habits du Duc d'Angoulême. M. Delaval vient me dire qu'un anglais a vu chez lui son portrait, qu'il en est enchanté et viendra se faire peindre. Je conseille à M. de Crenolle, d'après la lettre de ma femme, de ne pas rentrer en France. Il me répond que son parti est pris et qu'il part demain. Je lui propose de m'emporter une lettre pour ma femme. Il me refuse...

5 : « Je peins d'après M. Hotman le bras droit, la main et le chapeau du Duc d'Angoulême. La princesse est venue coucher ici hier soir. Elle m'avait donné rendez-vous chez Mme de Montalembert. Elle me dit que la Princesse de Beauvau était déterminée à partir pour la France très incessamment. Mme de Greffuhle, sa nièce, vient la prendre en voiture à huit heures du matin avec une autre dame d'un certain âge. Mme de Greffuhle était habillée très simplement mais avec goût. Je la prie de me prêter sa robe pour le tableau Buccleugh. Elle me promet de me l'envoyer. Elles me font beaucoup de compliments et s'en vont aux courses de chevaux... Je reçois une lettre de ma femme m'annonçant que Jules s'accoutume à elle, que son oncle et sa

(1) Rafle, sorte de loterie.

(2) Violet, peintre en miniature génevois, arrivé à Londres en 1790. Il était le beau-père de Ferrières.



Madame Ferrières et son Fils

Peinture inachevée de la Collection de M. Gavignot.



tante se font à l'idée de le voir partir. Elle ne fixe pas son retour puisqu'elle n'a pas encore fini ses affaires.

6 Septembre : « Je peins l'épaulette et la plaque du tableau du Duc d'Angoulême. L'abbé Mac-Carthy vient mais il ne loge pas chez moi; il loge chez Mrs Smith, 5, John Street, Golden Square.

7 : « L'abbé Mac-Carthy me fait le plaisir de venir avec moi chez Mr Redd, attorney, pour ravoir le billet Greenwood. Je reviens et je peins les parements et la main gauche du Duc d'Angoulême...

8 : « M. Hoteman vient; je finis les cuisses du Duc d'Angoulême et le pan de l'habit. L'abbé Mac-Carthy me demande l'adresse de Tison, mon doreur, pour lui faire encadrer des estampes. M. d'Héliand se fait indiquer la route pour aller en Yorkshire avec le général Béhague. M. Hoteman me propose des dames émigrées pour me servir de modèles d'habillements.

9 : « ... Je travaille aux détails du portrait du Duc d'Angoulême. Je dîne seul et vais me promener au parc. D'après M. d'Héliand il y a eu du train à Paris. Mme de Belloy qui était le 4 à Calais, lui a dit qu'elle allait à Paris dans les mêmes sociétés que ma femme, mais qu'elle ne s'était jamais rencontrée avec elle. Il ajoute que le Directoire a fait arrêter soixante membres du Conseil des Cinq-Cents et que les barrières sont fermées à Paris : Je n'en crois rien.

10 : « J'ai mal dormi. Les mauvaises nouvelles d'hier au soir ne laissent pas de m'affecter. Je vais chez M. de Crutchent qui est malade : Il était mieux... Il n'a rien entendu de vraisemblable sur les bruits d'hier. Il me confirme la mort de M. Legras à qui la maison des Brice a coûté plus de deux cents louis... L'abbé Mac-Carthy vient avec Mrs Smith. Elle a l'air doux et malheureux, est du meilleur ton; elle reste trois quarts d'heure. Mrs, miss Banks et une autre dame viennent voir mes ouvrages. Je change le fond de mon esquisse de Monsieur : Il ne me plait pas.

« Après dîner je vais chez M. Delaval. J'y lis le courrier et j'y vois le détail de la nouvelle d'hier : A quatre heures du matin, le 4 de ce mois, le canon d'alarme a été tiré; Pichegru arrêté et dix-sept membres du Conseil des Cinq-Cents, au nombre desquels Dumolard, de Bonnières, Willot, Camille Jordan, Rambaut, Boissy d'Anglas, etc. Le général Augereau a entouré la salle et les a arrêtés. Il a fait mettre bas les armes aux gardes du Conseil. Le Directoire a établi un Conseil de cinq personnes, dont Sièyes, pour tenir lieu de Salut Public. Ils ont fait une proclamation où la peine de mort est prononcée contre tous ceux qui parleraient Royauté ou d'Orléans. Plusieurs personnes qui étaient à Calais ou à Douvres sont revenues ici. Tout cela a lieu de m'effrayer pour le retour de ma femme...

11 : « Je suis horriblement tourmenté de l'affreuse nouvelle de Paris et je prévois que je ne pourrai peut-être avoir des nouvelles de ma femme de longtemps. M. de Montazet me console. Il pense que les chefs feront ce qu'ils pourront pour affecter de la douceur et se gagner l'affection générale. Je travaille à changer le fond et les jambes du portrait de Monsieur. M. Ferrières viendra dîner. Je lui dis qu'il se rencontrera avec M. d'Héliand. M. Talma me fait des questions sur les nouvelles. Je ne réponds que par monosyllabes. M. Prioreau, ancien grand prévôt de Versailles, que j'ai connu autrefois chez le baron de Besenval, vient après dîner. Nous sommes tous persuadés qu'ils vont transporter à Cayenne tous les honnêtes gens dont ils auront peur, mais qu'ils ne tueront pas pour ne pas irriter la France contre eux.

12 : « ... J'ai encore refait l'esquisse du portrait de Monsieur. Je l'ai placé sous une tente devant Ehreinsbrestein; je crois que ce sera mieux. M. d'Héliand a envoyé ici trois petites cassettes que j'ai fait placer dans l'armoire de notre chambre à coucher. M. de Lubersac me dit qu'il y a trente-deux journalistes arrêtés à Paris. Tous les honnêtes gens sont dans la consternation. Il est fort inquiet de ses parents comme je le suis de ma femme... M. Hoteman est venu copier le Van Dyck de Mme Digneron. M. Kennedy, ami de l'abbé Mac-Carthy, vient me demander si je connais quelqu'un qui veuille le recevoir comme pensionnaire pour la table et le logement. Chez M. Le Vassor, MM. de Léris et de Montazet discutent sur les affaires du temps. M. Le Vassor me donne à lire le *Morning-Chronicle*. On y donne le détail des procédés du Directoire. Dans tous les départements, où les élections n'ont pas été faites suivant le désir du Directoire, sont déclarées nulles et les nominations annulées. Soixante-quatre députés sont condamnés à la déportation. Toutes les administrations sont remplacées par leurs créatures. *Les deux Le Vassor, MM. de Leris et de Montazet se parlent bas à l'oreille.* J'en suis interloqué et je quitte la lecture. On revient à moi et on me parle du journal. On a horreur de la trahison d'un nommé Duverne de Presles, qui est des royalistes détenus à Paris. Il a dénoncé tous les fils de la trame ourdie par les royalistes pour renverser le gouvernement. Ce Duverne se nomme Dunan dans la conspiration. L'amour de la vie l'a fait tourner pour le Directoire, lequel donne au public pour sa justification, connaissance des pièces soi-disant trouvées dans le portefeuille du Comte d'Antraigues. On y voit que Pichegru était gagné par le Prince de Condé, si on eut voulu en profiter. Il y peint le prince comme un brave militaire, mais comme un homme

faible et de bien peu de consistance, et fait de Pichegru un homme d'un grand caractère et de beaucoup d'élévation. Le gouvernement anglais y est traité de perfide et il y est dit beaucoup de mal de ceux qui sont auprès du Prince de Condé.

13 et 14 Septembre : « Obligation de 80 guinées au banquier Siordet (1), empruntées il y a cinq ans... Je reébauche le fond du tableau de Monsieur. Je ne dors pas tant j'ai de pressentiments fâcheux. Je suis d'une tristesse profonde. Le temps est affreux, en tout analogue à ma position. J'écris à Lord Moira pour le prier de m'envoyer soixante guinées sur les tableaux que je lui fais, qui sont près d'être finis. Je ne suis en train de rien faire... Je fus chez M. de Crutchent, qui me consola un peu, bien que les journaux qui paraissent actuellement, étant ceux du Directoire, on n'apprendra rien par les papiers publics qui ne lui soit avantageux. Dix mille personnes sont sorties de Paris pendant les premières vingt-quatre heures après l'événement du 4. Tout ce qu'il me dit est vraisemblable ainsi que les conséquences, mais nous avons été trompés tant de fois !

15 : « Je vais chez M. Audinet, graveur. Je lui retouche l'épreuve du portrait de Monsieur. Il va un peu mieux et finira par bien ressembler. Je rentre chez moi. Je travaille à retoucher les petits portraits des princes pour la Duchesse de Buccleugh. M. de Berlis est venu me dire d'envoyer les estampes de Lady Arundel et le reçu, ainsi que celui de Lord Clifford chez H^ble R. Clifford, Bouton Street, n° 25, dans la matinée, et de mettre les estampes aux voitures publiques de Belland Crown, Holborn. Tout cela s'exécute : J'envoie les estampes dans une boîte de fer blanc.

16 : « Je vais chez M. Clifford. J'y trouve M. de Berlis qui m'apporte le montant de ce qui m'était dû par les Lords Arundel et Clifford, c'est-à-dire 7 liv. st. 7 pences. Il fait un temps affreux. M. Delaval m'a donné hier une lettre que M. Janze (ou Janzé ?) a portée de Paris pour la Princesse de Craon. Il me dit que M. Janze était chargé de l'emmener et qu'il avait un vaisseau avec lui. J'écris à la princesse. Personne ne vient excepté M. Hoteman qui me promet de me trouver dans les dames émigrées, des modèles pour les mains du tableau Buccleugh. M. Ferrières vient aussi : Nous dînons ensemble. Il part pour Hartney où est sa femme, et compte y rester quelques jours. Je vais faire visite à Mlles Loraine. Le père paraît désirer qu'elles reprennent des leçons de français.

17 : « Je vais voir M. Balestrino. Il attribue au manque de religion la cause de la Révolution française. Il me cite un passage de l'Ecriture disant que « qui veut trop vivre doit mourir ». Sa fille a l'air fort doux et parle peu. Je vais chez Mr Jones, *cant merchant,* George Street, Adelphi : Je lui demande s'il peut me faire crédit d'un *room at coals* d'ici à six semaines, en tirant sur moi une lettre de change pour ce temps ; il y consent. C'est sa fille qui me reçoit. Je l'avais vue chez M. Ferrières il y a quinze jours. Je reviens et je reçois la visite de MM. Le Vassor et de Montazet qui vont partir pour Bristol et m'invitent à dîner. M. Nollekens vient me demander l'adresse de Mme de Roncherolles : Je lui dis qu'elle est en France. Nous parlons des affaires de France. Il semble applaudir aux mesures prises parce qu'on ne répand pas une goutte de sang. Je lui démontre qu'il se trompe et que, par ce moyen, on fait périr beaucoup plus de monde.

« Je vais dîner chez Mr Foster. Il est en déménagement et va demeurer Upper Guildford Street. Il me dit que le tableau de Paul Potter, qu'il a acheté, ne lui servira que pour n'en pas avoir de moindres et qu'il en veut une douzaine de pareils. Il aurait donné deux cents guinées de ceux que M. Hénard a vendus à Bryant, marchand de tableaux. Les autres tableaux ne valent pas grand chose, excepté un Terburg qui est assez beau. Après dîner, je vais avec lui voir sa maison. Elle est très jolie, étant tout arrangée par les gens auxquels il l'a louée 200 liv. st. meublée. J'ai vu Mrs Forster. Elle m'a reçu avec beaucoup d'affection, mais ne m'a rien dit, que par son silence, de ce qui s'était passé avec son mari...

« De là, chez Misses Renouards : C'était l'aînée qui lisait un sermon et fort bien. Après, nous parlâmes avec Misses Catherine et Elisabeth, de Milton, Shakespeare et Newton. Elles en raisonnent sans pédanterie. Je me plais à la société de ces jeunes personnes, sans avoir cependant aucun but ni aucunes prétentions, mais j'aime l'air d'innocence et de parfaite union qui règne entre elles. L'abbé Mac-Carthy était venu m'apporter une lettre de la princesse qui m'annonce l'arrivée de son fils. On attend de jour en jour la Duchesse Pauline de Mortemart.

18 : « M. de La Jaille vient me demander des nouvelles de ma femme et de Mme de Pange. Il me dit que Carnot a été poignardé par les trois autres directeurs ? Barras a porté le premier coup ; ils l'ont ensuite jeté dans les latrines. M. Le Vassor vient m'engager à dîner et me dit qu'il invitera M. de Curt. M. Delaval vient avec une dame française, Mme de..., femme entretenue. Elle paraît désirer son portrait et reviendra. Elle connaît Mmes Huntley, de Nauzières, etc. M. de Kerlarec vient me remercier encore du petit dessin que je lui ai fait, et me dit qu'il est chargé par Mme de Gomer de me faire ses compliments et de m'engager à venir les voir. A 5 heures, je vais

(1) Siordet, banquier génevois établi à Londres.

dîner chez M. Le Vassor. MM. de Curt, de Montazet y étaient, ainsi que M. de Léris. On raconta que les députés et Pichegru étaient transportés à Rochefort dans des voitures en forme de cages de fer. M. de Curt dit que Merlin de Douai et François de Neufchâteau sont nommés Directeurs en place de Barthélemy et de Carnot. Si le roi voulait employer Merlin, il en ferait tout ce qu'il voudrait, en lui promettant honneurs et profits. Il lui reconnaissait de la capacité, de la tenue dans le travail, il est jeune encore mais il a une figure dont le regard, quoique perçant, est désagréable. Il gagerait qu'il culbutera les autres et se fera proclamer chef. Quant à François de Neufchâteau, c'est un faiseur de petits vers qui sera le très humble serviteur des quatre autres... Deux Messieurs arrivent dont l'un se nomme M. de Coppens. On se met à jouer. Je rentre chez moi de bonne heure.



Jeux d'enfants.
Album de Mlles de La Filolie.

19 : « Je vais chez M. d'Argout pour savoir de sa femme des nouvelles de la mienne qu'elle a vue à Paris. Elle n'y était pas, mais lui me dit qu'elle ne peut l'avoir vue que huit jours avant les événements. Elle est revenue avec un M. de Basville qui était à Orléans quand les députés y ont passé. Il est faux qu'on ait ordonné des visites domiciliaires à Paris : On y est fort paisible.

« Je travaille à peindre la tête du Duc d'Angoulême; le jour est fort obscur. L'abbé MacCarthy me parle de la possibilité qu'aurait le Prince de Beauvau de toucher douze cents livres de revenu en Espagne parce qu'il est Grand d'Espagne, et qu'il va faire un mémoire pour la princesse sa mère qui est parente du roi d'Angleterre. Il me parle du Prince de Craon défunt et dit qu'il était un détestable sujet, fort aimable d'ailleurs, avec beaucoup d'esprit, mais les mœurs les plus dissolues.



Jeux d'enfants.
Album de Mlles de La Filolie.

20 Septembre : « J'ai été chez Mme d'Argout. Elle a vu ma femme, mais seulement de loin, à la fenêtre d'une maison fort jolie. Elle savait par Mme de Pressigny qu'elle était très tranquille. Paris lui a horriblement déplu; dans les lieux publics, elle n'a rien vu du luxe dont on parle; les hôtels du faubourg Saint-Germain sont occupés par des bureaux du Gouvernement. M. d'Ormesson, avec qui elle a voyagé, était à Orléans lorsque les députés y passèrent dans des cages de fer. On leur avait donné à chacun ce qui pouvait les distraire pendant le voyage; l'un avait demandé un tric-trac, l'autre une pipe, etc. Elle a entendu au théâtre du Vaudeville une pièce très démocratique; on a joué pour seconde pièce une espèce de satire contre les nouveaux riches qui est du Vicomte de Ségur et qu'elle avait été généralement applaudie. Toutes les femmes qui se

trouvaient là étaient fort mal vêtues. Le Baron de Roll et le Duc de Lorge sont venus. Le premier m'apportait une lettre du Duc de Sérent m'annonçant le portrait de son fils pour que je lui en fasse une copie. Le baron me dit qu'il faudra finir son portrait, que le Duc de Sérent le lui a demandé. M. de Janvry m'apporte son portrait qu'il a peint. Il est flatté, mais exécuté d'une manière qui doit lui faire gagner de l'argent; c'est dommage qu'il ne sache pas dessiner. Il me dit que son frère, dans une lettre, lui parle de ma femme qui doit lui apporter de ses nouvelles lorsqu'elle reviendra. M. Hoteman vient copier le Van Dyck. Le bruit court que le Prince de Condé est en France près de Lyon. On dit que Barthélemy a demandé à être déporté en Suisse... On a ordonné que dans chaque département soit faite la recherche la plus exacte des émigrés ou de ceux réputés tels, rayés ou non de la liste. Je dîne seul; j'ai grand mal aux yeux et je n'ai pu travailler. Après dîner, j'ai été chez Mme Delaval. M. Gois y était. Il a parlé du grand talent de Garrick. Il était le fils d'un français réfugié du temps de l'Édit de Nantes; sa famille était languedocienne et son véritable nom *Garrigue*...

21 : « ... M. Audinet est venu m'apporter une nouvelle épreuve du portrait de Monsieur : Il est bien mieux, mais j'y retournerai demain pour le retoucher. Je ne comprends pas le but des visites réitérées de Mr Banks. Je les lui rends à peine. Je tâche de faire les frais de la conversation, mais elle tombe de suite; il est vrai que j'évite de parler politique. Mme Sicard était venue le matin avec une autre dame et un monsieur que je ne connais pas. Elle a affecté de me dire un bien infini de ma femme, qu'elle l'a charmée du moment où elle l'a vue, me pressant de l'avertir aussitôt son arrivée. Je trouve tout simple qu'on trouve ma femme agréable, mais l'affectation est toujours de trop. Elle me paraît avoir ce qu'on appelle en France du tempérament et semble aimer le plaisir.

« M. de Botherel vient avec son neveu. Il me demande s'il serait possible d'avoir un portrait du roi dont il a grande envie. Il me dit qu'il faut attendre d'avoir la force pour se défendre contre le Directoire. Je lui réponds qu'il faut se servir des mêmes moyens qu'eux. Il reprend qu'il ne faut pas rester en France ou bien prêter le serment de haine à la royauté. Je lui objecte qu'avec des scélérats il n'y a point de serments valables... C'est un homme moitié cafard, moitié orgueilleux. Il est enveloppé par Puisaye qui en fait tout ce qu'il veut...

22 : « Je travaille à la copie du portrait du Comte de Sérent que le Baron de Roll m'a envoyé avant-hier. Je peins la tête dans la matinée. M. Hoteman me dit que Mlle de Courtin consent à me servir de modèle pour les mains et qu'elle viendra demain. Le Prince de Beauvau, qui arrive de Paris, m'apporte une lettre de Bonne qui parle beaucoup sans rien dire, si ce n'est de laisser pressentir qu'elle désire demeurer chez nous et avoir des élèves. Elle m'écrit toujours de façon à sembler craindre de se compromettre avec moi et j'en suis fâché...

23 : « Je vais chez l'abbé Mac-Carthy, 5, Lowe John Street, Gold Square. Il était sur son départ pour la campagne avec Mrs Smith. Il dira à la princesse ce qu'il pense de ce que Bonne ait des écolières. Mrs Smith me fit beaucoup de politesses. Mr Burch vient me montrer le portrait de Mr Heath graveur, qui est fort bien. Il me dit qu'il va se remettre à peindre à l'huile. Je travaille à finir les habits du Comte de Sérent. Mesdames d'Ennery et de Kersaint, mère et fille, sont venues avec l'évêque de... Elles ont été fort contentes du portrait de Mme de Lévis. Mme d'Ennery me demande de lui retoucher le col pour qu'il paraisse plus blanc et me prie d'y mettre une bordure. Elle m'assure que Mme de Lévis revient de France très incessamment. M. Ferrières vient pendant que je dîne. Le soir je me fais apporter des huîtres et je m'amuse à lire les deux « Peltier » qui sont arrivés ensemble. Je n'y vois de marquant que la trahison de l'infâme Duverne de Presles qui trahit la cause royale qu'on lui avait confiée, en dénonçant tous les fils qui pouvaient tendre à remettre le roi sur le trône. La peur de la mort l'a déterminé à cette basse et méchante action.

24 : « M. de Crutchent m'a ennuyé complètement en me disant que depuis qu'on lui laissait du repos pour les passeports, il s'était occupé de mathématiques, et qu'enfin il s'était approché de plus près qu'aucun autre de la quadrature du cercle par le moyen des polygones et m'en a fait la démonstration. Je n'ai que peu compris, ne l'écoutant qu'à demi parce que le jour baissait et que je voulais finir mon ouvrage. J'ai été promener seul à Hyde-Park et dîner chez les Ferrières. Je trouve toujours chez eux la même bonhomie ; ils ne m'amusent pas, mais ils me conviennent.

25 : « Le Marquis de Courtin m'amena sa fille qui est fort jolie et bien faite, pour me servir de modèle à quatre shellings par jour pour les mains. Elle est d'un caractère agréable, n'a rien d'affecté et ne s'étonne de rien. Elle a la figure fine et se tient fort bien. Le père la laisse seule avec moi et revient la prendre à trois heures et demie. Je peins sa main. Elle me dit qu'elle peint la miniature et qu'elle a eu des leçons de M. Hénard. Ils s'en vont. M. Hoteman me dit qu'on a jasé sur le compte de cette demoiselle au sujet de M... C'était la mère qui avait arrangé tout cela. En venant de Bremen en Angleterre, il y a un an, dans le vaisseau où se trouvaient une cinquantaine d'officiers, tous en avaient été choqués ou plutôt s'en étaient amusés.

26 : « Aujourd'hui on allume du feu, c'est le commencement de l'hiver. On ramone les quatre cheminées qui servent, c'est à dire les deux d'en bas, celle du parloir et celle de l'atelier. Je vais chez Tison afin qu'il vienne prendre mesure de la bordure pour le portrait de Mme de Lévis et je porte une lettre de remerciements chez Mme de Greffuhle 15 Gerard Street, Soho, pour sa robe. Je reviens travailler. Mlle de Courtin vient avec son père. Il nous laisse seuls. Elle lit Saint-Foix. Elle parle avec beaucoup d'aisance et m'apprend que M. Gaulard est en prison. Mme Ferrières vient, mais je ne puis la recevoir car Mlle de Courtin m'a prié de ne laisser monter personne. Le Baron de Roll envoie un abbé afin d'avoir une estampe de l'évêque de Saint-Pol et me fait dire qu'il la paiera...

27 : « Je vais chez l'abbé Mac-Carthy lui porter une lettre du Duc d'Harcourt. Il n'y est pas. Il vient et me dit qu'il est en ville pour postuler auprès du roi une pension pour la Princesse de Craon qui est sa parente. Mlle de Courtin vient avec son père. Je peins le col et le haut de l'habillement de Lady Elisabeth Montagu. M. de Crenolle me dit que son fils est resté en France; que Mme de Kersaint ayant vu le portrait de la Duchesse de Lévi est tentée de faire peindre sa fille. Le Duc de Lorge m'envoie prier de passer chez lui aujourd'hui. J'y vais à quatre heures. M. du Theil s'y trouvait. Ils étaient occupés à regarder un portrait de la Comtesse d'Artois qu'elle envoie en présent à Lord Moira. Le verre est cassé et le duc me prie de le faire arranger. Il me dit que Lord Moira va revenir incessamment d'Irlande. M. du Theil vient chez moi; il a reçu hier des lettres où on lui dit tout le bien possible de son portrait qu'il a envoyé en France. Je vais prendre le thé chez M. Ferrières. M. Arlaud y était. On parla de la gomme élastique et on se demande si cette gomme dissoute dans de l'huile de lin chaude ayant imbibé le cuir, ne le rendrait pas imperméable. L'idée me paraît fort bonne et je l'essaierai.

« Je vais chez le Marquis de Courtin. Sa fille dessinait; la mère était avec un M. de Vaux qui me paraît fort étourdi, déraisonnant à tort et à travers. Il dit qu'il allait souper chez le Duc de Bourbon qui donne deux soupers par semaine. Je vais chez M. Le Vassor. Il y avait le Comte de Noë, MM. de Montazet, de Léris, de Curt, de Livarot. M. de Curt parle des moments où le malheureux Louis XVI a été près de rentrer dans ses droits. Il donne des détails sur le voyage de Varennes, celui-ci entre autres : Latour-Maubourg et Pétion étaient dans la voiture du roi; ils furent atroces. Le premier répondait très durement aux questions que le roi lui faisait et l'autre ne parlait que république. Barnave était aussi un des députés qui les accompagnait. Ils montaient alternativement dans la voiture du roi. Lorsque ce fut au tour de Barnave, le jeune dauphin qui était sur les genoux de la reine lui demanda pourquoi M. Barnave était l'ennemi de papa et de maman. Monseigneur, répondit-il, je suis éloigné d'être l'ennemi de papa et de maman. Alors la reine saisit le moment pour lui demander si, n'en étant pas l'ennemi, il ne voulait pas en être l'ami? Les larmes lui vinrent aux yeux; il se confondit en excuses, assura le roi qu'il ferait tout pour réparer le passé, et qu'il s'en repentait de tout son cœur, mais qu'il priait S. M. de lui accorder une seule grâce. Le roi la lui ayant accordée, c'était celle de tous ses amis égarés, et qu'il n'épargnerait rien pour les faire revenir...

Du 28 au 30 : « Je travaille aux jambes du portrait du Duc d'Angoulême d'après M. Hoteman..., et d'après Mlle de Courtin au tableau Buccleugh... Il vient un anglais qui me demande mes prix et me dit qu'il fera peindre cet hiver, son enfant âgé de deux ans. M. et Mme Ferrières viennent passer la soirée ainsi que M. Arlaud et son fils. Je leur donne des huîtres.

1er Octobre : « M. et Mlle de Courtin viennent déjeuner. Je ne fais rien qui vaille. Je vais dîner chez Mr Foster. M. Mourgue y était. Mrs Foster m'a fait beaucoup d'amitiés : On a déraisonné politique.

2 : « Je travaille d'après Mlle de Courtin au tableau Buccleugh. J'ai peint le col de Lady Dalkeith et la main de Lady Stopford. M. de Lubersac m'a montré une miniature; il a fait de très grands progrès. M. de Crutchent se flatte beaucoup sur les succès des royalistes. Il me dit que M. de Frotté arrive de la Vendée. Quinze cents liv. st. qu'il vient de faire passer au roi à Blankenberg ont valu quarante-trois mille livres tournois. L'argent de l'Angleterre gagne partout. M. de Montazet vient aussi et raconte que M. Le Vassor part pour Bristol; que la petite est d'un caractère très décidé et ne vaut rien. Il prévoit bien qu'elle n'épousera pas son oncle. Le père veut attendre deux ans afin qu'il ait cent mille écus de dot pour sa fille. Je vais dîner chez M. Delaval qui raconte des histoires sur le duc de Fitz-James, entre autres qu'il a tous les jours une nouvelle fille et qu'il lui donne une guinée... Si les gens qui marquent parmi les émigrés se conduisent de la sorte, quelle opinion donnent-ils aux anglais des émigrés en général?

3 : « J'ai arrangé le tableau de Mme de Lévis et je l'ai transporté chez Mme d'Ennery. Mme et Mlle de Kersaint y étaient, ainsi que M. de Crenolle. Ce dernier est d'un égoïsme insupportable. Il me dit avoir chargé quelqu'un de dire à sa belle-sœur de remettre à ma femme tout ce qu'elle voudrait lui faire passer. Je lui ai objecté que cela serait très difficile et qu'elle courait des



Dame émigrée sur le retour.
Collection de M. Paul Cosson.

risques en s'en chargeant. Il m'a soutenu que non, et lorsqu'il est parti lui-même, il n'a seulement pas voulu se charger d'une lettre pour elle!

« Mme d'Ennery m'a donné vingt-cinq guinées à compte. Mlle de Kersaint a grande envie d'avoir son portrait. J'ai été chez M. de Crutchent qui m'a lu une lettre d'Herman datée de Blankenberg. Elle était fort légère, mais il se rappelle à notre souvenir. Je rends visite à Mrs Smith, à l'abbé Mac-Carthy, et je lui ai remis deux lettres, l'une pour la princesse, l'autre pour Bonne. Elles ont trait toutes deux à leur demande de la garder encore une fois, si elle n'est pas placée comme elle le désire. J'ai répondu que nous aurions grand plaisir à la recevoir, mais que je préférais qu'elle ne sortit pas.

4 : « J'ai été acheter deux paires de gants pour le tableau de la Duchesse de Buccleugh, puis chez M. de Courtin, prier sa fille de venir, de là chez Prodgers acheter de la toile jaune pour Lady Dalkeith. J'ai travaillé au bras de Lady Stopford, d'après Mlle de Courtin. Répondu au billet de Mme Boyd, relativement à sa demande d'avoir son tableau dans son salon, parce qu'elle pensait bien passer l'hiver à Londres. Je vais chez Mme Ferrières : M. et Mlle Balestrino s'y trouvaient, ainsi que M. Arlaud. M. Balestrino croit aux soulèvements du midi de la France. La guerre civile s'allume, mais il est très facheux qu'il faille la désirer pour ramener le bon ordre et le Roi.

5 : « J'ai oublié d'écrire qu'il y a huit jours un anglais habitant près de Windsor, fit mettre dans les papiers que sa fille avait fui de sa maison. Il s'est trouvé que le ravisseur était l'oncle de la demoiselle. Le frère l'a appelé en duel. Ils se sont trouvés lundi dans Hyde-Park et se sont tirés trois coups de pistolet sans pouvoir se toucher. Hier matin, l'oncle s'est brûlé la cervelle; il était marié et laisse une jeune femme et des enfants. La jeune personne est dans Georges Street, Portman Square, chez son père, qui lui a fait raser la tête. Elle est dans le dernier désespoir et ne survivra pas à son déshonneur.

« M. de Courtin amène sa fille et je peins d'après elle les cheveux et la main de Lady Elisabeth. Visite de M. de Janvry qui ne reviendra des bains de mer que dans huit jours. Je vais chez M. de Courtin où l'on jouait aux échecs. On y dit que M. de Calonne, l'ex-ministre, a reçu hier une lettre du roi et qu'il est parti une demi-heure après pour Blankenberg.

6 : « Je me lève tard; je ne me porte pas bien, le jour est fort sombre. Je vais savoir si Lord Moira revient bientôt. Je vais voir les *Galeries de Shakespeare* et le *Combat de Spanish Armada,* peint par Loutherbourg. Ce dernier tableau est plein d'effet. Il n'y avait rien de nouveau à la galerie. Opie est le peintre né avec le plus de dispositions. Je rentre et j'écris à Lord Moira et au Duc de Sérent. L'abbé Mac-Carthy vient et m'apporte une lettre de la princesse qui n'accepte pas mes offres. Il me raconte que la Duchesse de Mortemart a été volée à trois milles de Dortford d'environ vingt-cinq guinées, tant en argent qu'en effets. Elle était seule avec sa femme de chambre et malgré le maître de poste qui lui conseillait de rester ou de prendre des gardes, elle est partie à la nuit et a été arrêtée par deux voleurs à cheval.

« L'abbé m'a aussi donné des détails sur la demoiselle enlevée. Elle est la fille de Lady Kingsborough; on n'a que des soupçons sur la connivence qu'elle est supposée avoir eue avec le Colonel Fitz-Gérald, son parent, âgé de 49 ans et père de famille. Le jeune Kingsborough, frère de la demoiselle, arrivait d'Irlande et a demandé raison à M. Fitz-Gérald qui lui a répondu n'en avoir aucune à lui donner, ne sachant rien de ce qu'il voulait dire... M. de Montazet me dit que M. de Frotté et M. de Bourmont sont ici, arrivant de la Vendée.

7 : « ... M. et Mlle de Courtin sont venus. J'ai peint la robe de Lady Dalkeith. J'avais rencontré le matin Peltier, le journaliste. Il était persuadé qu'il allait y avoir une coalition des puissances pour reconnaître Louis XVIII. Les émigrés ont passé par Bâle au nombre de 6.000. Comme on n'a pas voulu les recevoir, ils ont été en grande partie rejoindre l'armée de Condé. J'ai été dîner à 4 heures chez Mrs Smith. Elle est souffrante de la poitrine et sans cesse occupée de son mari, le général Smith, mort depuis sept à huit ans. Il avait le commandement des Indes Orientales et c'est lui qui prit Pondichéry, lorsque M. de Lally commandait pour la France. Il y avait amassé de grands biens dont il l'a laissé héritière. Elle en dispose en partie pour les amis de son mari qui sont peu fortunés. Elle est fort instruite, très modeste et très douce, et m'a accablé d'honnêtetés. Elle nous a laissés tous deux à table, selon l'usage. L'abbé Mac-Carthy m'a conté qu'elle avait une fortune aisée, maison à la ville dans Charlotte Street, maison à la campagne très bien meublée, etc., mais qu'avec tout cela elle était très malheureuse, son mari l'occupant sans cesse. Elle relit ses manuscrits, se plaît dans la solitude et se méfie extrêmement des femmes. Mrs Smith m'a engagé à venir la voir à Twickenham, où elle a pris une maison.

« Je vais ensuite chez M. de Courtin, et j'y prends le thé. Il me dit qu'il demeurait à Paris, rue des Francs-Bourgeois, et qu'il avait ses terres du côté de Meaux en Brie. La jeune fille a l'air futé, la figure spirituelle, mais elle parle fort peu.

8 (Dimanche) : « M. et Mlle de Courtin ont déjeuné avec moi : Je travaille peu et mal. Il m'a

conté qu'elle avait eu une inclination il y a deux ans. Elle est fort attachée à un frère du premier lit de sa mère. Elle est obligeante et se tient fort bien. J'ai donné dix livres st. à son père pour dix jours de séance. Mr Nollekens me fait visite et m'engage à voir sa *Vénus* qui est finie. Le docteur Poignant vient aussi me voir. Je dînai seul et je m'en fus chez M. de Courtin. Il y avait plusieurs émigrés. L'un est marchand de charbon, l'autre travaille en journée à cinq shellings six pences pour broder; un autre fait des fleurs chez un ancien perruquier nommé Michel, qui lui a dit qu'il se servait de lui parce qu'autrefois quand il était M. le Marquis et que lui, Michel, venait lui donner le coup de peigne, il était sûr de recevoir toujours la pièce de six sols...

9 : « Je vais chez Mme Ferrières; elle m'a dit que son mari n'a encore pu obtenir qu'une séance de la reine. Depuis quatre jours qu'il est à Windsor, il ne fait seulement que d'obtenir une chambre et du feu près des princesses. M. et Mlle de Courtin viennent. Je fais le haut de la robe de Lady Stopford. Mlle de Courtin me dit que ses parents ont reçu le matin de l'argent pour aller en France. Son père est à la Cité pour retenir deux places dans un bâtiment pour aller à Rotterdam. Je reçois une lettre de la Vicomtesse de Polastron, qui me demande de lui trouver un ecclésiastique qui veuille faire l'éducation de son fils. Mme de L'Age était en Suisse au moment de la catastrophe et n'a pas eu la peine de sortir de France. Je vais après dîner chez la générale Smith. L'abbé Mac-Carthy s'y trouvait. Elle est très malade et semble attaquée de la poitrine. Elle est pourtant assez gaie et se plait à entendre les récits que je lui fais des beautés et des singularités de l'Italie.

10 : « M. Audinet est venu prendre le portrait du Duc de Bourbon pour finir de le graver, puisqu'il est commencé. M. et Mlle de Courtin sont venus. Je peins l'autre moitié de la robe, mais le jour est devenu si mauvais que j'ai cessé de travailler. Mlle de Courtin m'a dit qu'elle partirait cette semaine pour Paris. L'abbé Mac-Carthy ira demain à Staines. J'ai été chez M. de Crutchent lui dire que je venais de voir en vente une estampe du portrait du roi gravée par Bouillard dans Bedford Street.

11 : « J'ai écrit à la princesse et porté ma lettre à l'abbé Mac-Carthy. Je suis revenu. M. et Mlle de Courtin m'attendaient. J'ai travaillé fort peu, car lorsque je me suis mis à l'ouvrage j'ai reçu une lettre de ma femme, de Calais, en date du 8 de ce mois, qui m'annonce son arrivée avec Jules, mon fils; que je lui envoie un passeport aussitôt sa lettre reçue. J'envoie aussitôt chez M. de Crutchent, qui me répond que ce soir la permission partira et qu'elle sera demain à 6 heures du matin à Douvres. Je travaille peu depuis cette nouvelle. Le fils du Duc de Lorge était venu le matin me demander la permission d'amener une dame pour voir mes ouvrages. Il l'amène, elle est entre deux âges et a dû être fort jolie. Très aimable, d'ailleurs, elle ne me dit que des choses obligeantes. Je vais chez M. de Crutchent lui demander à quelle heure il croit que ma femme pourra être ici? On ne peut pas le savoir, me répond-il, parce qu'excepté le *Mail-Coach* qui part le soir et le matin à 8 heures, les autres voitures partent à toute heure quand elles sont pleines. Il me parle de l'ordre que le roi de France vient de mettre dans sa maison, et de la dilapidation que ceux qui entourent son frère lui font commettre : Le gouvernement se lassera au premier moment.

« Je vais chez Mme Delaval : on y parle d'historiettes et de fariboles. M. Hénard en raconte une qui me paraît assez bouffonne. Nous parlions des abus qui se commettaient pour les chasses dans les capitaineries des environs de Paris Il dit à ce sujet que le danseur Dauberval et le comédien Dugazon ayant envie de chasser, firent en sorte que les demoiselles Arnould et Guimard, chanteuse et danseuse de l'Opéra de Paris, demandèrent et obtinrent du Prince de Soubise une permission de chasser pour chacune d'elles : Le prince en rit beaucoup mais enfin il les leur accorda. Elles les donnèrent à Dugazon et Dauberval qui s'habillèrent avec des ajustements de femme et furent tirer quantité de gibier dans la capitainerie. Chacun courait après eux par curiosité et le soir, ce fut la conversation des petits soupers. »

12 Octobre : « Je rencontre M. Nollekens qui me parle de sa *Vénus*. J'irai la voir demain. Un instant après mon retour arrivent M. et Mlle de Courtin avec le Comte de Courmont. Je déjeunais; M. de Courtin me présente M. de Courmont pour relier des livres. De fort mauvaise grâce celui-ci veut faire le plaisant sur ce que cela peut lui rapporter de quoi vivre, puisqu'il n'a pas d'autre état; puis reprenant le ton sérieux : Il vaut encore mieux relier des livres, dit-il, que de vendre des petits pâtés comme d'autres émigrés, mais il est plaisant de voir l'ancien gouverneur de... en Normandie, relier des livres pour vivre! Il me demande deux guinées pour les quatre volumes des *Vases étrusques* de d'Hancarville et viendra les prendre après-demain.

« Je travaille à finir la robe de Lady Stopford. Mlle de Courtin me dit qu'elle sent tout ce qui lui manque pour bien dessiner, mais elle n'a pas la force de se vaincre; avec des dispositions, elle ne fera rien parce qu'elle n'a pas la ferme volonté. Mme Huntley passe avec son fils et le gouverneur de ce dernier. Elle vient me proposer de lui faire trois petits portraits en échange de son *sopha bed.*

J'accepte et elle me dit de l'envoyer prendre demain. Son fils viendra prendre séance. Si elle n'avait pas été au spectacle aujourd'hui, elle m'aurait invité à dîner pour ce soir avec le Baron de Roll. Je vais chez Mme Ferrières. Son mari revient ce soir de Windsor. Il a peint les deux princesses et la reine en est très satisfaite. Ils se font une grande fête de revoir ma femme. Je vais chez Misses Renouard's. Toutes ces demoiselles tressaillent de joie et ce n'a été qu'un cri au moment où je leur ai annoncé le retour de ma femme. Watson a envoyé aujourd'hui un petit bureau-secrétaire pour elle. Sally me dit que Mr James Greenwood était venu me demander et qu'il reviendra. C'est un brave et honnête garçon que des chagrins de famille avaient rendu malheureux au point d'en perdre la raison. Il l'a enfin recouvrée. Je souhaite ardemment qu'il soit aussi heureux qu'il le mérite et je crois qu'il mérite beaucoup. »



Un père et son enfant.
Peinture attribuée à Danloux, chez M. Pillot.

13 : « Mme Digneron est venue de bonne heure me prier de passer chez elle voir deux tableaux qu'elle a de Mme de Mornay ainsi que des miniatures faites par Mlle de Mornay, et dont elle voudrait se défaire. Ces dames sont dans la dernière misère. Elle me dit que sa fille revient par la Hollande et qu'elle est on ne peut plus malheureuse. Pour avoir quarante louis afin de revenir ici, il a fallu que quelqu'un promette de payer pour elle trois cents louis dans trois mois. La Vicomtesse d'Osmond est à Amiens. Elle attend qu'on l'en chasse. Le vicomte est en Hollande. Barras (2) est le chef actuellement; il a une Cour et des gardes comme au temps du roi; il va chasser tous les jours avec une suite nombreuse de courtisans, mais comme il songe à ses plaisirs, Merlin qui travaille sans cesse et qui est fort intrigant, le déplacera incessamment. Elle ajoute qu'on a arrêté dix-huit émigrés dont le procès a dû être jugé samedi dernier... Elle va rester à Kensington l'hiver. Elle voit Mme de Gilbert qui est aussi dans la plus grande misère, elle qui possédait quatre cent mille livres de rente. Je vais chez Mr Nollekens. Sa *Vénus* m'a paru d'un joli mouvement mais la tête est un peu forte, elle est coiffée sans grâce et les détails en sont négligés, mais il y a des vérités de nature qui font le plus grand plaisir. Il l'a représentée sortant de l'eau et parfumant ses cheveux. »

14 : « Je suis bien inquiet jusqu'à 4 heures. Enfin je reçois une lettre de ma femme de Douvres. Elle m'annonce son arrivée le soir pour dîner ou souper. Je vais au devant d'elle à Charing-Cross, elle n'y était pas; enfin au *White Bear* où je la reçois dans mes bras avec mon Jules. En m'embrassant, elle me dit ces paroles dont je me souviendrai toujours : Je suis enfin avec toi; j'espère que nous ne nous quitterons plus! Tous les chagrins que tu as su que j'avais éprouvés ne sont rien en comparaison de ce que j'ai souffert depuis... Elle me dit en bref que mes lettres ont été arrêtées en France. Comme j'avais mis en abrégé les noms pour ne compromettre personne, on l'avait supposée coupable de correspondance suspecte; on l'avait arrêtée et elle avait subi trois interrogatoires dont le dernier avait duré cinq heures et un quart, etc. Je passe une soirée bien heureuse. Elle me donne une idée affreuse de la situation de Paris, me dit que mon oncle et ma

(1) Mme Gilbert de Pressigny.

(2) Barras, membre du Directoire, né en Provence, 30 Juin 1755, mort à Chaillot, 29 Janvier 1829.

sœur ont montré beaucoup de courage à laisser partir Jules, de grâce et d'amitié pendant son séjour. M. Delaval était venu nous inviter à dîner pour le dimanche. M. et Mlle de Courtin viennent et ma femme, par son récit de l'impossibilité de faire à Paris aucune affaire, les décide à rester à Londres. Ils devaient partir le lendemain à cinq heures du matin. »

15 : « Mme et Mlle de Cocherel viennent savoir de ma femme des nouvelles de Mme de Roncherolles. L'abbé Mac-Carthy arrive avec elles. MM. Prioreau, de Crutchent, Mme Delaval et son mari viennent aussi. Ces derniers nous emmènent dîner avec eux. Il y avait Mme de Saint-Pont avec sa fille et son petit garçon et M. Hénard. Les enfants jouèrent bien. Nous rentrons à 10 heures. M. Du Theil arrive en même temps que nous. Ma femme lui donne des détails pour l'engager à être plus circonspect dans ses correspondances et avec les gens qui le visitent ici. Il traite tout cela légèrement parce que tout ce qui se fait à la police lui passe aussi par les mains et qu'il a des agents partout. J'ai oublié de marquer la grande victoire navale remportée par l'amiral Duncan sur les Hollandais; il leur a pris neuf vaisseaux de ligne, cinq frégates, et poursuivait le reste de la flotte. »

16 : « J'ai été chez M. de Montazet puis chez Mme de La Suze lui porter des lettres de la Vicomtesse de Saint-Simon que ma femme a rapportées de Paris. De là chez Mrs Smith pour remettre à l'abbé Mac-Carthy une lettre que j'écris à la princesse pour lui annoncer l'arrivée de ma femme...

Ici le *Journal* du peintre cesse pour ne reprendre qu'en 1800. Toutefois Mme Danloux ayant pris soin de rédiger le récit de son voyage, celui-ci nous montrera, en le résumant, la situation d'une émigrée dans le Paris du Directoire, et les difficultés que rencontraient alors les revenants de l'exil.

Partie le 21 Juin 1797, en proie à une tristesse profonde, Mme Danloux trouve dans le *stage* de Douvres une femme heureuse de la consoler, une quakeresse pleine d'attentions pour elle. Après avoir dîné à Cantorbery, elle est descendue au *Ship-Inn* sur le port, et s'y ennuie pendant deux jours à cause du vent contraire. Pourtant M. de Gontaut qui l'avait aperçue, vient la chercher pour l'emmener dîner avec eux :

« Il y avait Mme de Montboissier et l'évêque d'Angoulême. Mme de Gontaut et Mme de Montboissier me dirent qu'elles allaient en France et qu'elles feraient la traversée avec moi. Toutes deux avaient grand peur. Le lendemain matin, on m'annonça que le bateau allait partir. J'allai chez Crow où logeaient ces dames et de là nous nous rendîmes au bâtiment, mais il ne fût jamais possible de déterminer Mme de Montboissier à s'embarquer parce que le vent était fort et la mer très haute : Nous partîmes sans elle. Il y avait vingt-deux passagers... la traversée n'a été que de trois heures moins un quart... »

A Calais, la municipalité reçoit fort mal les émigrés. On signifie à Mme Danloux qu'elle ne passera pas avec son passeport; il lui en faut un de Paris. En l'attendant, elle doit rester avec un garde à ses frais. Elle va donc loger chez Grandsire aubergiste « le meilleur homme du monde » dont la charmante femme s'occupe beaucoup de sa maison et des étrangers qui y logent, écrit aussitôt à son amie Condé qui lui répond courrier par courrier qu'elle va faire les démarches nécessaires. Quelque temps après on la faisait venir à la municipalité pour lui lire un ordre du ministre lui enjoignant de se rembarquer, ou de la renvoyer devant le tribunal criminel à Paris pour y être jugée comme suspecte d'émigration :

« Je restai confondue. Cependant je demandai à séjourner quelque temps à Calais avant de prendre un parti. J'y séjournai cinq semaines pendant lesquelles je vis arriver beaucoup de monde, la plupart émigrés, entre autres le Prince de Beauvau, la Duchesse de Mortemart, etc. M. Fillietaz négociant génevois passa aussi. Mon mari avait fait son portrait à Londres, il y a trois ans. Je ne le reconnus pas mais lui me reconnut et me fit mille politesses. Il alla à la municipalité et par ses instances obtint d'elle que l'on m'oterait mon garde contre la caution d'un négociant de la ville.

M. Félix Mouron répondit de moi. M. et Mme de Busnes à qui j'avais écrit, vinrent passer huit jours avec moi. Mme de Gontaut logea chez Meuris, mais elle ne resta que dix jours pendant lesquels je la vis souvent. »

Enfin le 22 Juillet Mme Danloux pût partir sous la sauvegarde d'un ancien militaire nommé Le Bègue, pour arriver le surlendemain à Paris. Dufossé, leur ancien valet, était à l'attendre à la porte Saint-Denis et quelques moments après elle serrait dans ses bras le petit Jules :

« Je ne puis exprimer tout ce que j'éprouvai en embrassant mon enfant après cinq ans d'absence. Je le trouvai joli mais fort délicat. Constance (1) et mon oncle me firent mille caresses et amitiés. Je fus de là avec MM. Le Bègue, Condé, Darcis et mon oncle chez le ministre de la Police générale : C'était Cochon (2). Nous parlâmes avec un monsieur nommé Garon. Il allait, nous dit-il, arranger les choses de manière à ce que je ne sois pas obligée d'aller au tribunal criminel. Il nous quitta quelques instants et nous dit que le ministre ne voulait pas révoquer l'ordre qu'il avait donné, mais que je pouvais être tranquille à Paris. »

A dîner chez son oncle, elle retrouve M. et Mme Dumesnils, les parents de son mari « qui lui font beaucoup de politesses ». Une de ses premières visites est pour Mme François de Pange, naguère de Sérilly qui « la reçoit fort bien ».

« Ses malheurs ne l'avaient pas rendue plus triste qu'à son ordinaire. Pendant mon séjour je la vis souvent. Elle me parla avec beaucoup de sang-froid du temps qu'elle avait passé en prison, de la mort de M. de Sérilly et me dit qu'il la supporta avec beaucoup de courage. Elle s'étendit sur les éminentes qualités de son second mari et sur les regrets éternels que sa perte lui causait. Il était mort de la poitrine. Avant de l'épouser, il était attaché à une femme appelée Mme de Pastoret qui divorça pour l'épouser, mais il lui avait donné la préférence... »

Toutefois son amie, que Mme Danloux continue à appeler Mme de Sérilly par habitude, fait parfois trêve aux regrets que lui laisse la mort du Chevalier de Pange pour rêver d'une nouvelle union. Elle la réalisera en épousant le général de Montesquiou. Mme Danloux souvent lui rappelle l'argent qu'elle lui doit par suite d'arrangements antérieurs, mais elle lui démontre « clair comme le jour qu'elle n'a pas un sou ». Cependant on l'abouche avec M. Hosten au sujet de l'argent que les Danloux lui doivent, et des dates sont prises...

Jusqu'au mois de Septembre la vie lui parût très agréable; le plus souvent à Saint-Germain, elle ne voyait que rarement ce qui se passait à Paris, où elle fréquentait surtout les de Pressigny, la petite Mme de Pange, née de Valicourt et les artistes qu'elle connaissait de Rome; mais on avait intercepté les lettres de son mari, et le 21 Septembre à 6 heures du matin, on venait l'arrêter par ordre du Ministre de la Police et on faisait main basse sur ses papiers. Elle répond avec sang froid aux questions qu'on lui pose et on la relâche. Huit jours après, nouvelle arrestation : Mme Danloux était conduite au bureau central et de là chez le ministre Sotin. Interrogée pendant cinq heures de temps sur les lettres de son mari confisquées, on la renvoyait libre enfin !

« Je m'en allai avec mon beau-frère, M. Dumesnils qu'on avait appelé pour le même sujet; je dînai chez lui. Pendant mon séjour à Paris il m'avait toujours fait beaucoup d'amitiés ainsi que sa femme et toute la famille. Le véritable chagrin que j'éprouvais était de voir mon fils aussi gâté. Mon oncle et Constance l'aimaient à la folie mais à force de le gâter, ils en avaient fait l'enfant le

(1) Constance, c'est la seconde Mme Lefoullon, sœur de Danloux.

(2) Cochon de Lapparent (Charles), né en Vendée le 25 Janvier 1749, mort à Poitiers en 1825, conventionnel, commissaire du gouvernement à l'armée du Nord, remplaça Merlin en 1796, comme ministre de la Police générale.

plus méchant et le plus maussade possible. Il était décidé que je l'emmènerais avec moi, ce qui me consolait un peu. Je ne m'occupai plus que des moyens de quitter Paris et d'avoir un passeport. Je l'obtins et je partis avec Jules le 5 Octobre 1797... »

Le voyage de retour fut plus rapide qu'au départ bien que la traversée du détroit ait encore duré une dizaine d'heures. A Douvres Mme Danloux retrouva les Gontaut qui la retinrent à dîner, et nous avons vu par quels transports de joie le 16 Octobre, Danloux accueillait sa famille.





IX

L'amiral Duncan. — Miss Duncan personnifie la *Britannia*. — L'amiral Keith prend possession du cap de Bonne-Espérance. — Cléry. — Danloux a-t-il fait le portrait de Fontanes ? — Danloux, peintre d'Histoire. — *La Vestale*. — Le poëme de *La Pitié*. — Delille et sa nièce. — Le poëte déclamant ses vers. — Les manches à gigot de Mme Delille. — Monseigneur de Boisgelin et ses deux portraits. — Les ouvrages du Chevalier de Boisgelin. — La mystification de Caillot-Duval. — L'abbé Gaultier. — La belle Mme Johnstone. — Lady Lambert et son fils. — L'accident d'Hoppner. — Mort de William Bosanquet. — La bonne Mme de Soucy. — Appréciation des artistes français par M. de Vignier. — Wheatly et sa goutte. — Le talent de Cosway et les concerts de sa femme. — Suicide de M. de Kerlarec. — Dévouement de M. de Choiseul. — Les *Naufragés de Calais*. — Portrait du Duc de Choiseul dans les casemates de Lille. — Le jeu du Pandour. — Complaisance de Prodgers. — Bon mot de Buonaparte. — La Place de la Concorde. — Le Premier Consul et Mme de Staël. — Le jeune De Thuisy. — Les écrans de Mrs Wheatly. — Le plan de M. de La Rosière. — La visite de Northcote. — Mme de Gomer et le Duc de Bourbon. — Dayes et *la Revue du roi dans Hyde-Park*. — Les miniatures de Mlle de Mornay. — Le Temple de Mars et de la Victoire. — Mrs Fairfield. — La chienne de M. d'Héliand. — Le hussard de M. de Choiseul. — Le pape peint par Northcote. — Adieux à l'Angleterre.

Le fil conducteur qui nous guidait s'est brisé brusquement et ne se renouera en Juin 1800 que pour une courte période. Nous n'aurons donc plus pour nous renseigner dans la nuit des hypothèses, que les rares clartés des œuvres retrouvées. Un regard rétrospectif sur les travaux exécutés pendant les derniers mois, nous donnera peut-être la clef des entreprises nouvelles de l'artiste. Les commandes d'Ecosse, par exemple, amenant celles de Lord Moira ou pour des amiraux victorieux comme Lord Duncan et Lord Keith en sont la preuve.

Disons que le talent de Danloux s'est mûri dans ce dernier voyage ; son faire s'élargit encore tout en conservant ses qualités françaises de précision, en abordant le portrait

historique; enfin l'art de grouper s'affirme magistralement dans l'aristocratique tableau de Dalkeith, auquel il travaille au cours de l'année 1797, suivant les visites de ses modèles ou le hasard des rencontres. Retourna-t-il encore une fois en Ecosse, donner la dernière touche à ce groupe si ingénieusement combiné ? Le fait reste douteux.

C'est à Edimbourg que l'artiste avait fait la connaissance de Lord Moira Marquis d'Hastings, l'ami des princes français qu'il avait rêvé de conduire à la victoire. Il dut se contenter d'avoir en son château leurs portraits en pied de la main de Danloux. Quant au héros de Camperdown il l'a plus probablement peint à Londres.

Lord Duncan (1), l'amiral si populaire depuis ses succès sur la flotte hollandaise, était alors dans l'enivrement de la victoire. Descendant d'une des plus vieilles familles d'Ecosse, après avoir servi sous les ordres de l'amiral Keppel, Duncan commandait en 1797 les forces britanniques dans la mer du Nord. Une mutinerie qu'il sut réprimer à temps mit en relief ses rares qualités d'énergie. Le blocus du Texel lui fournit l'occasion de battre la flotte hollandaise au large de Camperduyn, victoire qui lui valut d'être créé vicomte avec un majorat de deux mille liv. st. et une épée d'honneur offerte par la Cité : Tel était le vainqueur à la stature imposante, le modèle glorieux que Danloux avait à peindre.

Danloux l'a représenté deux fois sur son vaisseau. Dans le tableau gravé en manière noire par J. R. Smith, l'amiral de physionomie énergique, les cheveux dispersés par le vent est assis sur un canon au fort du combat et vient de donner un ordre que son officier d'ordonnance transmet par le porte-voix à travers la fumée. Il y a du mouvement dans cette composition, on croit entendre le bruit du canon, le crépitement des coups de fusil, l'effort de la lutte, les cris de joie des vainqueurs. Cette page importante a été dédiée par lui à la fille de l'amiral : *This plate of the Right Honble Admiral lord Viscount Duncan when victorious of Camperdown, is by permission most humbly dedicated to the Honble Miss Jane Duncan by her most obedient servant, H. P. Danloux.*

Le tableau original orne encore le *hall* de Camperdown-House, près de la ville de Dundee en Ecosse. Lady Abercromby, sœur du Comte de Camperdown actuel, a bien voulu nous apprendre que l'amiral est vu plus grand que nature, car le tableau mesure au moins quatorze pieds de haut.

Dans un second tableau moins compliqué, l'amiral est représenté seul. De sa lunette marine il observe les mouvements de l'ennemi, et sa physionomie soucieuse semble exprimer la préoccupation de l'attente. Cette dernière toile se trouve à Londres dans une des salles de la *National Galery,* mais la première composition est la plus belle. L'artiste l'avait fait graver afin de tirer parti de la planche et d'en vendre des épreuves. Pour profiter de la notoriété que donnait à l'amiral l'éclat de ses victoires et bénéficier de la vogue que pourrait obtenir son image, il avait même organisé, à la mode anglaise, une *exhibition,* et nous voyons en Juin 1800 des anglais munis de cartes, venir à l'atelier admirer le portrait de l'amiral Duncan. Sa gravure le préoccupe; Danloux en fait tirer des épreuves en couleur, et en expédie à l'amiral Makaroff en rade de Portsmouth.

(1) Lord Adam Duncan, Vicomte de Camperdown, amiral anglais né à Dundee le 1er Juillet 1731, mort près d'Edimbourg le 4 Août 1804. Vice-amiral en 1793 et commandant en chef de l'escadre de la mer du Nord, il bloqua pendant deux ans les côtes de Hollande, et remporta le 12 Octobre 1797 sur l'amiral de Winter la victoire de Camperduyn ou Camperdown, qui fût accueillie en Angleterre avec grand enthousiasme.



Lord Keith

National Gallery à Londres.



En souvenir de la victoire de Camperdown une colonne fut-elle élevée sur le rivage ou bien n'est-ce qu'un rêve d'artiste, un prétexte pour peindre sa charmante fille? Toujours est-il qu'assise sur le socle du monument, la Grand-Bretagne « Britannia » sous la figure d'une anglaise casquée et drapée à l'antique, couronne de lauriers *l'escutcheon* armorié, que garde le lion symbolique posant sa large patte sur le drapeau hollandais. Dans la jeune *Britannia* il faut reconnaître Miss Jane Duncan qui accepta de figurer dans l'allégorie destinée à célébrer la victoire de son père. Elle était superbe, paraît-il, et n'avait pas moins de six pieds (1).

Un hasard heureux nous a fait retrouver chez les descendants de l'artiste la fraîche étude peinte d'après nature qui la représente. On ne pouvait plus heureusement choisir pour personnifier dans sa distinction, le type britannique. Transcrivons la légende de la gravure : *Painted by P. H. Danloux, engraved by C. Wilkin. This plate of Britannia crowning the escutcheon granted by his Majesty to the victorious admiral Lord Viscount Duncan, is by permission most humbly dedicated to the Countess Spencer by her ladyship's most obedient servant H. P. Danloux. London, published by H. P. Danloux, n° 11 Charles Street, Midlesex hospital, 1er May 1800.*

N'oublions pas de dire avant de quitter l'amiral Duncan, que Danloux eut pour concurrent Ræburn. Un portrait de Lord Duncan lui fut commandé par la corporation des patrons de navires de Leith, et l'artiste anglais y a exécuté un de ces effets de lumière frisante dans lesquels il excellait.



Encore un amiral, car à ce moment de sa carrière, Danloux possède toute une clientèle de marins. George Elphinstone Vicomte Keith, debout sur son vaisseau semble arriver au port qu'il indique du geste. Les hautes falaises sont celles du cap de Bonne-Espérance dont il avait été chargé de prendre possession en y plantant le drapeau britannique, conquête faite sur les hollandais auxquels il enleva de même Ceylan.

La planche exécutée par S. W. Reynolds d'après le tableau, est dédiée par Danloux à *the Hon. East India Company* et porte également : *This plate of Hon. Sir. Geo. Keith Elphintone K. B. now Right Hon. Lord Keith, on the 7th of the aug. 1795, at the attake made upon Muysenburgh at the cape of Good Hope...*

En ce qui nous touche plus spécialement, disons que Lord Keith bombarda Gênes par mer tandis que Mélas l'assiégeait par terre, et contraignit Masséna, vaincu par la famine, après avoir défendu la ville, à capituler le 5 Juin 1800.

Plus tard, c'est le même Keith qui signa la capitulation par laquelle Menou s'engageait à évacuer l'Egypte (30 Août 1803). Enfin, curieuse contrainte pour un homme qui s'était vu si souvent combattre les français, Milord Keith fut amené à donner sa fille unique au Comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'empereur.

(1) Le tableau de *Britannia* est à Bargany-Ayreshire. Honble Miss Jane Duncan épousa Sir Henry Dalrimple-Hamilton, of North-Berwick and Bargany, et le tableau de Danloux se trouve toujours dans la famille.



L'amiral Duncan.

Nous connaissons le tableau de Danloux par l'excellente gravure en manière noire de William Reynolds datée de 1801. Dans une autre, de la main d'Audinet, l'amiral est en buste, enfin la tête seule a été gravée par Jackson.

La toile originale se trouve à Meikleour-House dans le Comté de Perth (Ecosse) chez le Marquis de Lansdowne. C'est une page considérable, non seulement comme dimensions mais encore par le talent qu'y déploya Danloux. Elle caractérise chez lui sa façon très anglaise d'interpréter la figure humaine et accuse l'influence du pays qu'il avait provisoirement adopté. Cette période de sa carrière picturale, le critique d'art Thoré l'a trop bien définie pour ne pas lui laisser la parole :

« A voir les portraits de Lord Adam Gordon, du Vicomte Keith, de l'amiral Duncan sur le pont de son vaisseau en pleine bataille, on ne soupçonnerait pas que ces physionomies si profondément britanniques, ont été peintes par un français. Elles sont parlantes, et c'est l'anglais qu'elles parlent : En respirant l'air de Londres, en regardant les peintures de ses artistes, Danloux s'était *naturalisé* en Angleterre. Il y avait gagné quelques-unes des fortes qualités de cette forte race. »



Après avoir peint tant de princes de la Maison de Bourbon, tant de serviteurs de la monarchie, il eût semblé étrange que Danloux ne profitât pas de l'occasion qui s'offrait de saisir Cléry à son arrivée d'Allemagne. Aussi s'empressa-t-il de solliciter cet honneur.

Cléry, dernièrement débarqué, nous lut ses *Mémoires* manuscrits, a dit Chateaubriand, qui en entendit la lecture dans la compagnie de son ami Fontanes : Qu'on juge de l'émotion d'un auditoire d'exilés écoutant le valet de chambre de Louis XVI raconter, témoin oculaire, les souffrances et la mort du prisonnier du Temple ! Le Directoire effrayé, en publia une édition interpolée, dans laquelle il faisait parler l'auteur comme un laquais et Louis XVI comme un portefaix. Entre toutes les turpitudes révolutionnaires, celle-ci est peut-être une des plus sales...

Nous ne pensons pas que le *Journal de ce qui s'est passé à la Tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI roi de France, Londres, 1798,* version reproduite dans la collection Baudoin et qui nous semble authentique, soit celle dont parle l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* en termes si vifs. Le texte en est terre à terre peut-être, mais



Amiral Duncan, Vicomte de Camperdown

Camperdown-House (Dundee)





La Britannia couronne de lauriers les armes de l'amiral Duncan.
D'après la gravure de Wilkin.



Miss Jane Duncan.
Etude pour la figure allégorique de la *Britannia*
Chez Mme Pierre Allez.

les détails extrêmement précis qu'il relate, sa simplicité même, ajoutent à l'émotion, et dans le cas présent, valent mieux que la déclamation et l'emphase.

Danloux a saisi les traits du dernier serviteur du roi au passage; il a rendu pieusement sa figure d'honnête homme, son air de bonté et de résignation. Le beau portrait que possède M. le Marquis d'Argence, signé et daté de 1798, reste doublement précieux par les souvenirs qu'il évoque et par le talent du peintre. Un autre existe qui fût recueilli par Mme Cléry de Gaillard, fille de Cléry (1). Enfin, un dessin également daté de 1798 se conserve dans la famille du peintre.

Après son pélerinage d'Angleterre, Cléry visita d'autres membres de la famille royale. On le retrouve en Courlande aux ordres de Madame Royale devenue Madame la Duchesse d'Angoulême. Quand Louis XVIII, expulsé de Mitau par Paul Ier, veut prévenir sa nièce de cette nouvelle épreuve, c'est Cléry, sur ses instances, qui le fait entrer dans la chambre où se tenait la princesse agenouillée devant son aumônier, l'abbé Edgeworth (2).



Puisque nous avons prononcé le nom de Fontanes (3), remarquons qu'une peinture du château de Versailles, indiquée comme son portrait mais sans nom d'auteur, ressemble étrangement à un Danloux. Nous avons été frappés de l'analogie du faire sauf pour les mains; fluidité de la pâte, limpidité du regard, facture des cheveux poudrés, tons gris du vêtement, toutes ses caractéristiques s'y rencontrent. M. de Nolhac a paru accepter l'idée et vouloir aider cet aimable portrait à sortir de l'anonymat dans lequel il se morfond : Pourquoi Danloux n'aurait-il pas alors rencontré et peint Fontanes?

Proscrit au 18 Fructidor, le futur Grand Maître de l'Université vint se réfugier à

(1) Cléry (J.-B. Hanet), né à Jardy près Versailles en 1759, mort à Itzing (Autriche), le 27 Mai 1809.

(2) E. Daudet, *Histoire de l'Emigration,* tome troisième.

(3) Louis, Comte puis Marquis de Fontanes, né à Niort le 6 Mars 1757, mort à Paris le 17 Mars 1821.

Londres: Ce fut un bonheur de le revoir, a dit Chateaubriand; il se logea près de moi; nous ne nous quittions plus! Le fait est que pauvre, isolé, porté par son caractère à la mélancolie, l'auteur d'*Atala* ne voyait presque personne. Pour le tirer de sa solitude, assure le Vicomte Walsh, il fallut l'arrivée à Londres de Fontanes. Ils fondèrent avec La Harpe, Bonald et autres bons esprits, un journal qui utilisa l'ancien nom de *Mercure de France*.

Elu membre du Corps Législatif, Fontanes fut appelé plus tard par Napoléon, dont il avait prévu l'avenir, à la tête de l'Université réorganisée.



J.-B. Cléry.
Collection de Mme A. Danloux.

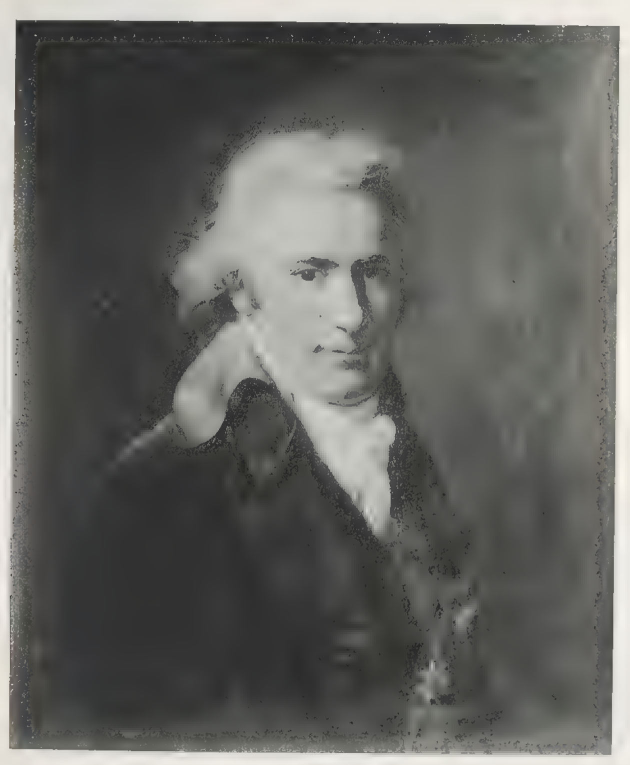


Au cours des dernières années du Dix-Huitième siècle, Danloux, tout en se gardant de négliger le portrait, a voulu s'essayer à des sujets plus vastes, émouvoir le public, se hausser enfin jusqu'à la peinture dite historique. Le résultat ne semble pas avoir répondu à son attente ni couronné de sérieux efforts. Les succès retentissants de David troublaient-ils donc son sommeil, ou plutôt, ne voulait-il pas imiter les maîtres anglais dont il pouvait, chaque jour, constater la vogue?



Ses tentatives, pour honorables qu'elles fussent, ont laissé froide la postérité. Malgré la réelle sympathie que l'artiste nous inspire, on doit reconnaître que Danloux n'était pas préparé par ses études premières à de grandes conceptions. Le peintre de genre s'y trouvait dépaysé. Des qualités incontestables d'exécution, l'étude soignée du morceau n'y suffisent pas. Il faut à la peinture d'Histoire l'invention, l'ordonnance savante, la largeur, l'entente du mouvement que le peintre de portraits ne possédait pas. Sa *Vestale*, si

admirée de ses amis, louée sur tous les tons, ne provoqua qu'une admiration passagère et factice. Les deux vers de Delille tirés de son poëme *la Pitié,* ont entretenu l'illusion, et plus fait pour sa gloire que tous les coups de pinceaux du maître à sa toile. Sans doute les



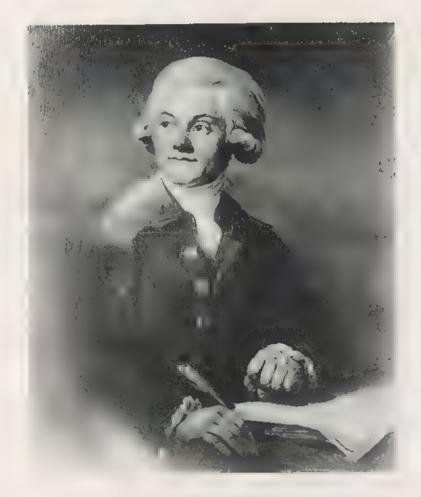
J.-B. Cléry.
Collection de M. le Marquis d'Argence.

encouragements de ses amis purent lui donner le change lorsqu'il exposa le tableau dans son atelier de Londres; on admira l'expression poignante de la jeune femme, mais l'effet nerveux ressenti ne résiste pas à l'examen. Est-il rien de plus baroque que le bras retirant ce bout d'échelle, dernier espoir de l'enmurée? Comment un artiste de tant de goût n'a-t-il pas compris le fâcheux effet qu'il devait produire?... Au lieu de la compassion cherchée, c'est le rire qu'il provoque. Désolant résultat, car le tableau présente de solides morceaux de peinture. La beauté touchante de Miss Coventry, qui prêta la grâce de son

visage, les beaux bras de Mistress Johnstone, les plis savants des draperies, font pourtant trouver sévère le jugement de Charles Blanc qui ne voit dans *la Vestale* « qu'une simple étude d'atelier à laquelle le peintre a donné de son mieux la tête d'expression et le profil grec obligés ».

C'est une belle fille qui se désespère avec art et qui s'arrange pour mourir en beauté, continue, sans plus de bienveillance, l'auteur de l'*Histoire des Peintres,* tout en constatant le grand succès qu'elle obtint à Londres, « enthousiasme qui n'eut pas de durée ».

On connaît le sujet demeuré classique : Détournée de ses vœux de chasteté par l'amour, la *Vestale* a laissé le feu sacré s'éteindre. Son crime la condamne à mourir de faim dans le caveau où on va la murer vive. La jeune fille est à genoux, implorant le



Fontanes.
Attribué à Danloux. Musée du Château de Versailles.



Première pensée de la Vestale.
Croquis au crayon noir.

bourreau qui doit la séparer à jamais du reste des humains.

Etait-ce donc là le sujet triomphant qui s'impose aux foules ? Peut-être, si l'artiste avait su le présenter avec plus d'art et d'habileté. Exposée en grande pompe, la *Vestale* fut admirée. Tous les amis d'alors comblèrent d'éloges de très bonne foi le peintre et son œuvre. Tom Kinson, le graveur, croit qu'une fois exposé dans l'atelier, le tableau fera fortune. Le Chevalier de Gilliers trouve très belle la tête. M. de Rossel est enthousiasmé. La Marquise de Montalembert reste frappée de son expression touchante. Wheatly le peintre de genre, Northcote le peintre d'histoire, Didelot, premier danseur de l'Opéra, lui font de grands compliments ; nul doute que Lady Lambert, qui posait alors pour son portrait, que le Chevalier de Boisgelin, le Marquis de Thuisy, M. de Vignier, M. d'Héliand, tous amateurs d'art

et visiteurs habituels, ne se soient rencontrés dans un même suffrage. Une dame, amenée par Prodgers, trouve même le sujet si frappant qu'elle voudrait que chaque père de famille en eut une copie chez lui pour servir d'exemple à ses filles ; jusqu'à M[me] Huntley, qui compte sur le grand effet que la toile ne peut manquer de produire.

La poésie ne se fit pas prier pour aider, en la circonstance, sa sœur, la peinture (1). Les vers que l'émouvant sujet inspirèrent à Delille figurent parmi les plus connus de son poëme :

Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encore, sa charmante Vestale.
Vers sa tombe avec elle, il conduit la Pitié ;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié !

Quand plus tard, le peintre transportera son tableau à Paris, comptant sur le succès d'émotion remporté à Londres, et qu'il ne retrouva pas, un poëte, qui doit encore être Delille, crut par quelques petits vers, à la mode du temps, ranimer l'attention portée ailleurs :

Tout est sublime en ce tableau
Qui te peint, sensible Vestale
Abandonnée en ton caveau
Par une sentence infernale.
Ou ton amant ou ton bourreau,
Fille trop tendre, trop aimée,
Devrait t'arracher au tombeau
Ou partager ta destinée !

Sous ces dithyrambes, pareils à des pavés, l'art gracieux du peintre semble écrasé comme une fleur délicate. Loin de profiter à Danloux, ils lui furent plutôt nuisibles.



Delille restera, malgré tout, l'une des plus intéressantes personnalités rencontrées dans l'exil. Le peintre et le poëte s'y lièrent intimement lorsqu'à la suite d'une longue randonnée à travers l'Europe, ce dernier vint se fixer à Londres.

Jacques Delille (2), entré de bonne heure à l'Académie Française pour la traduction en vers des *Géorgiques* qu'il fit suivre du poëme des *Jardins,* occupait la chaire de poésie latine au Collège de France. Vers le même temps le Comte d'Artois lui faisait attribuer le bénéfice de l'Abbaye de Saint-Séverin qui rapportait trente mille livres de rente, mais n'obligeait qu'à la tonsure simple, origine de la qualification d'abbé Delille. Recherché de la bonne société pour son enjouement, son talent, ses naïvetés même, Voltaire l'appela, suprême honneur, *le Virgile français.*

Emmené en 1786 à Constantinople par le Comte de Choiseul-Gouffier, la Révolution l'y surprit, non sans le blesser fort dans ses intérêts ou ses préférences. Arrêté un moment

(1) La gravure ne fut pas en reste et Wilkin la rendit au pointillé en 1801 sous le titre de *Supplicium Vestalis.*

(2) Jacques Delille, né à Aigueperse le 22 Juin 1738, mort à Paris le 1[er] Mai 1813, nommé en 1772 de l'Académie Française en même temps que Suard.

sous la Terreur, bien qu'il eut composé un *Hymne à l'Être Suprême,* Delille s'empressa, une fois libre, de quitter la France et d'habiter la Suisse, séjour plus conforme à ses goûts, et surtout l'Angleterre où il séjourna plusieurs années.



Détails de la tête de la Vestale.

En Allemagne, il croisa Rivarol, qui l'avait pris pour cible : Ne disait-il pas à propos du poëme des *Jardins* et de son adresse à dissimuler le mot propre quand il n'est pas de style assez noble : Delille passera, les navets resteront !

La Comtesse de Verthamy, une accueillante française réfugiée à Hambourg, n'avait pas reculé devant le risque de les mettre face à face, et n'eut pas trop à le regretter, car les deux royalistes se saluèrent courtoisement. Le poëte aurait même dit après cette entrevue : C'est le plus aimable vaurien que j'aie rencontré !

Durant ses longues pérégrinations, Delille se faisait suivre d'une compagne que cette mauvaise langue de Rivarol nommait son *Pégase*. Il la présenta comme sa nièce, ce qui fit

dire plaisamment à son persécuteur : Quand on prend une nièce, on la choisit mieux que ça!

Le poëte a rendu hommage à M[lle] de Vauchamp et c'est en vers, naturellement, qu'il célèbre ses mérites :

En toi dans mon exil, je retrouve une fille
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille et remplacent mes yeux.
. . . .
Ah ! tu m'en es plus chère et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence...

M[lle] de Vauchamp douée d'une voix charmante et très bonne musicienne, lit-on dans une note du poëme de *la Pitié,* avait souvent charmé les chagrins de M. Delille par ses accents; elle s'est associée à toutes ses peines et quelquefois même à ses travaux... Le poëte l'appelle son Antigone, titre touchant qu'elle mérite par son attachement envers son illustre ami. M. Delille qui n'a jamais été dans les ordres, comme on a voulu le faire croire, a acquitté envers M[lle] de Vauchamp la dette de la reconnaissance et lui a donné son nom.

On peut la voir, si non l'admirer, au château de Versailles, où son portrait est l'un des plus vivants que Danloux ait peints, recueillant soigneusement les hexamètres qui tombent des lèvres de son ami dans la fièvre de l'improvisation :

Grâces à ces couleurs dont Zeuxis eut fait choix
Mon aimable Antigone existe donc deux fois,
Dans un même tableau vit notre double image !
Reçois donc notre double hommage
Hardi, correct, sage et brillant Danloux
Qui sans rivaux mais non pas sans jaloux
De tous les goûts a conquis le suffrage...

Le peintre avait représenté l'aimable barde dans l'attitude de l'inspiration. La tête est colorée, la physionomie respire la bonté non sans quelque finesse narquoise. L'habit bleu à boutons dorés, le gilet de nankin, la culotte de satin noir avec bas de soie et souliers à boucles, son mouchoir à carreaux à la main, le poëte s'appuie sur une chaise couverte de livres. Assise à ses pieds sur un tabouret, M[me] Delille, en robe blanche, au teint coloré, écrit sous sa dictée. Dans le fond, un intérieur anglais, celui du libraire Dulau.

Si on la trouva ressemblante, la double image ne fut pourtant pas du goût de tout le monde et lui attira cette épigramme, hélas trop justifiée :

Vers adressés à M. Danloux, peintre :

Quand pour un seul portrait tu dois être estimé
Danloux, c'est bien à tort qu'un auteur renommé,
T'adjugeant dans ton art la palme et la victoire
T'a, dans ses vers flatteurs, sans rivaux proclamé,
Mais non pas, a-t-il dit, sans jaloux de ta gloire.
En poëte, en ami, son cœur s'est exprimé;
On peut donc l'excuser, mais quand tu peins l'Histoire,
Le cas est différent car alors cher Danloux
Tu comptes cent rivaux sans trouver un jaloux (1).

(1) Bibl. Nat. : *Cabinet des Estampes,* Collection de Loynes, pièce MSS, tome 29, page 332.



Cliché Braun

Delille improvisant



Danloux avait représenté la compagne du poëte, décolletée, les bras nus. Après la mort de son mari, se trouvant trop peu vêtue, Mme Delille n'imagina-t-elle pas de les faire recouvrir de manches-à-gigot grotesques, même alors ? C'est dans cet accoutrement que l'excellent Laugier l'a gravée. Elle le fit à l'insu de l'auteur qui se fâcha en apprenant la mutilation subie par son œuvre, et peu s'en fallut, parait-il, que les relations ne fussent rompues pour toujours.

Femme assez commune, étrangère au sentiment de l'art, Mme Delille transformait souvent son mari en versificateur à la toise. Une légende, à laquelle Chateaubriand n'est pas étranger, veut même qu'il y ait eu parfois contrainte... par corps ! Ce paragraphe des *Mémoires d'Outre-Tombe* pourra servir de commentaire à l'œuvre peinte par Danloux :



Etude pour la figure de Mme Delille.
Musée de Châlon-sur-Saône.

« L'abbé Delille chassé du continent par le débordement des victoires républicaines, était venu s'établir à Londres. L'émigration le comptait avec orgueil dans ses rangs. Il chantait nos malheurs, raison de plus pour aimer sa Muse, et besognait beaucoup. Il le fallait bien, car Mme Delille l'enfermait et ne le lâchait pas qu'il n'eut gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour que j'étais allé chez lui, il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges. On prétend que Mme Delille le souffletait. Je n'en sais rien, je dis seulement ce que j'ai vu...

« Qui n'a entendu l'abbé Delille dire ses vers ? Il racontait très bien. Sa figure laide, chiffonnée, animée par son imagination, allait à merveille à la nature coquette de son débit, au caractère de son talent... »



La Pitié.
D'après la gravure d'Audinet.

On l'avait en effet surnommé « le duperu d'oreilles » à cause de son art à les dire : Il fait un sort à chacun de ses vers, disait Rivarol, et néglige la fortune du poëme !

Delille était doux et aimable. Le libraire Dulau lui avait donné un appartement dans sa maison de Bond-Street, et son vaste magasin était devenu sa bibliothèque. Il venait

de terminer le poëme de *la Pitié,* et certains émigrés lui demandaient d'en dire les fragments :

« Chez mon oncle de Choiseul, rappelle le Vicomte Walsh, nous eûmes le bonheur d'entendre tout son troisième chant. Dans le cercle qui écoutait le récit de la journée régicide du 21 Janvier, se trouvaient des parents du royal martyr... Ce soir-là, j'ai vu pleurer un Condé ! »

La Duchesse de Devonshire était, de toutes les anglaises de distinction, celle qui recherchait le plus volontiers la société française. Dans son salon, Delille déclama souvent ses poëmes :

« Pour obtenir qu'il en récitât des fragments, il lui fallait de la musique. Sa nièce, Mlle de Vauchamp, se mettait au piano et improvisait des préludes en harmonie avec les vers. Delille faisait un geste, les accords cessaient et le barde de l'Émigration nous charmait tous par la mélodie de ses chants et l'intérêt de ses récits. »



Dans le même moment que Chateaubriand lisait des fragments de son *Génie du Christianisme,* ce qui donna au poëte l'idée de rimer cette prose déjà si poëtique, Delille faisait connaître à Danloux certains passages, tour à tour émouvants et ingénieux, du poëme *la Pitié,* où il déplorait les misères du temps. Dans la préface de l'édition de l'an XI, ce passage est à citer : Un épisode, un fait réel, parut assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale,* auquel l'Angleterre a couru... Sujet émouvant peut-être, mais combien triste !

. . . . . Voyez-vous ce mortel
Qui les yeux égarés, comme au bord d'un abîme
Hésitant, frémissant, reculant près du crime
Tout à coup emporté d'un mouvement soudain
D'un vol dont il rougit, vient de souiller sa main !
Il fuit ; suivez ses pas, sous le toît du coupable
Pénétrez avec lui : Quel tableau lamentable !
Des enfants demi-nus, ...
. . . .
Leur père à côté d'eux, triste, pâle, défait,
Tourmenté par la faim moins que par son forfait
En détournant les yeux d'un tableau qui l'accable
Leur jette et se refuse un aliment coupable
Que leurs avides mains se disputent entre eux...

M. Danloux, entendant les vers de M. Delille, ajoute-t-on, fut frappé du tableau qu'ils offraient à son imagination, et fit sur le champ un dessin qu'il s'occupe d'exécuter en grand. Nous connaissons la gravure qu'Audinet en a faite, mais aucun espoir ne reste de revoir le tableau, resté inachevé par la bonne raison qu'il a été détruit. Croirait-on que, pour en tirer parti, le barbare acquéreur de la dernière toile que le maître ait peinte à Londres trouva légitime de la mettre en pièces ? Le plus important de ces fragments, celui où les enfants se disputent le pain volé par leur père, conservait pourtant assez de

charme, en dépit de cette mutilation pour avoir séduit un amateur : La fraîcheur du coloris, les expressions de la colère enfantine, la justesse des mouvements, y furent évidemment pour beaucoup :

« Ces deux pauvres petits personnages, nous écrivait Antonin Danloux, faisaient partie d'une grande toile que je vois encore dans le salon de mon père. Ce tableau, *la Pitié*, était un drame de la misère à Londres. Sur la paille du grabat, une femme à moitié nue, a son enfant au sein. Le père debout, enveloppé d'un grand manteau, cache sa tête dans ses mains pendant que ses enfants s'arrachent du pain. Sur le seuil, un homme, la canne tendue, va lui crier : Voleur ! et s'arrête pris de pitié... »

Achetée quelques centaines de francs à la vente de Jules Danloux en 1869, la toile lugubre fut donc dépecée. Le groupe des enfants (1) put ainsi se vendre. Le buste d'homme, la tête de la femme, remarquable par son expression de lassitude, trouvèrent également acquéreurs... La leçon qui se dégage pour nous du geste de ce marchand iconoclaste, réside dans le défaut de mesure. L'artiste avait eu le tort de donner les proportions de la nature à un sujet qui ne comportait que celles du genre : *Habent sua fata...!*



A l'époque où Danloux eut à peindre l'archevêque d'Aix, Monseigneur de Boisgelin n'était plus jeune (2) mais conservait encore quelque prétention. Chateaubriand le constate en disant le prélat calomnié à cause de ses succès dans le monde. Suivant M. de Bausset, il avait laissé dans son diocèse des souvenirs que la Révolution n'effaça pas. C'est lui qui, par un geste de grand seigneur, sauva la ville d'Aix dans un moment de disette en mettant cent mille francs à la disposition des autorités locales. Membre de l'Académie Française, président un moment de l'Assemblée Nationale, le prélat dut émigrer quand, à sa place, fut nommé un évêque constitutionnel, et ne revint qu'après le Concordat.

Plusieurs membres de cette ancienne famille bretonne sont alors à Londres. E. Daudet cite même une Comtesse de Boisgelin « allant donner des leçons de piano, à pied, robe retroussée et parapluie en main, et revenant le soir chez son vieil oncle, l'archevêque d'Aix ».

C'était un esprit brillant, auteur d'oraisons funèbres à la louange du Dauphin et de Stanislas roi de Pologne, et de discours tels que celui prononcé au sacre de Louis XVI à Reims, aimant les lettres et les cultivant avec succès, traducteur des *Héroïdes* d'Ovide ; on cite même un *Temple de Gnide...* en vers donné à ses seuls intimes.

Il est certain que deux portraits ont été peints d'après lui en Angleterre. M. le Comte Louis de Kergorlay croit le sien de la main de Sir Josuah Reynolds; encore aurait-il fallu que le grand artiste ne fût pas mort avant l'arrivée de l'archevêque. Rien d'ailleurs ne rappelle sa manière dans la copie que M. le Comte Lanjuinais a fait exécuter et que

(1) Ce fragment du tableau de *la Pitié* a trouvé asile dans le beau cabinet de M. le Baron de Schlickting.

(2) Jean de Dieu-Raymond de Cucé de Boisgelin, né à Rennes le 27 Février 1732, mort à Angervilliers le 22 Août 1804, évêque de Lavaur (1765), archevêque d'Aix (1768), archevêque de Tours (1802), cardinal (1803).

l'on dirait plutôt une œuvre de Danloux. L'archevêque aurait-il parlé d'ailleurs dans ces termes d'une œuvre de maître?



Fragment de la Pitié.
Collection de M. le Baron de Schlickting.

« Il me dit que l'anglais qui a peint son portrait l'avait fait vrai d'une manière dégoûtante; mais que celui que je lui ai fait est vrai agréablement. Il est infiniment flatté de ce que je l'ai vu jeune; bref, il m'a paru enchanté de son portrait. »

Satisfait d'avoir pu enlever quelques années à son modèle, tout comme pour une jolie femme, Danloux cherche à le faire causer et lui demande son opinion sur le cardinal de Loménie, sur le Comte de Brienne, sur Bonaparte, l'homme du moment, mais le

prudent prélat se réserve, ayant l'air de craindre de « compromettre sa dignité épiscopale » par ses propos. D'autres fois il est plus loquace et ces séances, intéressantes surtout par la qualité du personnage, se placent en Juillet 1800.





Monseigneur de Boisgelin.
Appartient à M. le Comte de Lanjuinais.

Le frère cadet de l'archevêque et du Comte Bruno de Boisgelin, Louis de Boisgelin, dit le Chevalier de Boisgelin comme étant de l'ordre de Malte (1), se trouvait alors également à Londres et nous paraît avoir employé le temps de l'Emigration à de nombreux travaux.

Dans sa jeunesse, après des études faites en vue de suivre la carrière ecclésiastique, il se détermina pour le métier des armes. Officier d'infanterie, il connut alors Fortia de Piles. Obligé de quitter le régiment qu'il commandait à Toulon quand les républicains s'emparèrent de cette place, il parcourut le nord de l'Europe avec son ami. C'est à leur collaboration antérieure qu'est due cette mystification épistolaire bien connue signée *Caillot-Duval* et composée à Nancy dans les loisirs de la garnison.

Danloux rencontre le chevalier, le 15 Juin 1800, chez M. Haudry de Janvry où il fréquente :

« J'ai été voir M. de Janvry, note-t-il. L'abbé Gaultier et le Chevalier de Boisgelin s'y trouvaient. Ils ont été fort aimables et m'ont paru désirer voir mes ouvrages... Le Chevalier de Boisgelin paraît être bon juge en peinture; il aime les arts et y porte autant d'attention que d'amour. Il est boîteux, a une belle figure et une bonhomie qui plaît d'abord... »

Son ouvrage sur les artistes semble être resté manuscrit :

« Le Chevalier de Boisgelin me lit plusieurs articles de son *Dictionnaire des Peintres*. L'idée en est claire et concise; ce sera un ouvrage fort bon pour tous ceux qui s'occupent d'objets relatifs à la peinture. »

Voilà une agréable relation que Danloux s'empresse de cultiver :

« J'avais été le matin (13 Juillet) faire visite à M. de Boisgelin. Il me donna un léger aperçu de ses ouvrages qui sont d'un travail immense. Il a fait par exemple une *Description de l'Angleterre*

(1) Boisgelin (Pierre-Marie-Louis de Boisgelin de Kerdu), né à Plélo, diocèse de Saint-Brieux en 1758, mort à Pleubihan le 10 Septembre 1816. Chevalier de Malte, il a composé un ouvrage sur cette île : *Ancient and Modern Malta*, London, 1804, 3 vol. in-8. Passé en Angleterre, il ne rentra en France qu'en 1814, au retour des Bourbons.

où rien n'est oublié, tant de la partie du gouvernement... que pour la topographie du pays dans ses plus infimes détails. Il m'a montré aussi son *Histoire Chronologique de la Peinture, Sculpture...* Le Chevalier de Boisgelin est infatigable dans ses travaux. Il est l'auteur d'un *Voyage dans les pays du Nord* qui vient d'être publié à Paris par le Comte de Forbin, son ami et son camarade au régiment du roy. Il me le prêtera et je le lirai avec attention.

« Il m'avait déjà communiqué un petit volume, *Correspondance philosophique de Caillot-Duval.* C'est une plaisanterie qu'il est fâché qu'on ait fait imprimer sans son aveu. Il s'était amusé en France à écrire à divers particuliers toutes les folies qui lui passaient par la tête, tâchant toutefois de les prendre par leur amour-propre ou par leurs intérêts. Plusieurs ont eu la bonne foi de répondre... »

La mystification a pour base, en effet, la crédulité. C'est en prenant les hommes par leur vanité qu'il obtint, sous le nom supposé d'un habitant de Nancy, nombre de réponses parfois plaisantes, le plus souvent naïves : Bien peu devinèrent la supercherie. Pourtant à un billet assez indiscret, Mme Dugazon ne répondit que par le silence. Des danseuses de l'Opéra furent moins avisées : Les lettres à elles adressées par le soi disant secrétaire d'un prince russe suivies de leurs réponses, sont plus spécialement suggestives. En somme l'opuscule est l'œuvre de jeunes gens à l'esprit facétieux et qui voulaient rire.



« Le 13 Juin 1800, je reprends ce journal qui était abandonné. Ma femme est en Ecosse pour recueillir la recette des estampes de mon tableau de Lord Duncan. J'ai déjà reçu d'elle cent trois livres st. en trois lettres de change. J'ai peint hier, d'après le modèle, le bras gauche de *la Vestale.* Ma femme se décide à revenir par mer. J'ai été passer la soirée chez Mme Delaval et j'y ai mené Jules. Elle faisait de la musique. Aldée y a joué du violon avec beaucoup de goût, surtout une sonate de sa composition. Sa femme, qui a été fort jolie, s'y trouvait ainsi que MM. Gois, Hénard, Buzelier, de Traverne, etc.

« Aujourd'hui, je me suis senti du malaise en me levant, avec une douleur constante au bas des reins. Miss Coventry est venue; Lady Durhust, sa mère, a eu la bonté de me l'envoyer parce que je désirais qu'elle prit séance pour *la Vestale.* Elle s'est tenue pendant une heure et demie avec la plus grande complaisance et j'ai peint d'après elle une étude de profil. Ensuite le modèle de femme est venu et j'ai fini la jambe et un bout du pied. Le soir, Jules a été chez Wheatly. J'y ai passé la soirée parce que la pluie m'a empêché d'aller chez Mlles Renouards.

14 : « J'ai ébauché Lady Lambert et son fils. Il n'est venu personne qu'un Monsieur d'environ 30 ans dont j'ignore le nom, qui semble fort honnête. Il arrive de Russie, et croit que j'y pourrais faire de bonnes affaires parce qu'il est sûr que mon talent plairait; mais il faut éviter d'y avoir des ennuis, de peur d'être desservi dans l'esprit de l'Empereur et renvoyé...

15 : « Visite à Mme Calogan pour la remercier de m'avoir envoyé Mme Johnstone, venue me servir de modèle pour peindre les habits de *la Vestale.* De là chez Mme Johnstone : Elle y était et m'a dit qu'elle viendrait ce matin pour l'ébauche de son portrait, que je lui ai promis en échange de sa complaisance. J'ai eu la visite de M. de Nugent et nous avons parlé de la Russie et de l'intérêt pour moi d'y exposer mes tableaux. Il en parlera à des gens qui y ont été et me rendra réponse. J'ai été voir M. de Janvry : L'abbé Gaultier et le Chevalier de Boisgelin s'y trouvaient. Ils ont été fort aimables et m'ont paru désirer voir mes ouvrages. L'abbé Gaultier (1) a une physionomie très vive qui annonce le génie dans les principes qu'il donne de la langue française et dans sa manière de faire apprendre à lire aux enfants : Cette idée lui appartient absolument... Il a fait son possible pour se faire aimer dans ce pays-ci mais il a été souvent dans le cas de s'en plaindre amèrement... Ils sont venus chez moi : Le Chevalier de Boisgelin parait être bon juge en peinture. Il aime les arts et y porte autant d'attention que d'amour... L'abbé Gaultier a regardé les tableaux avec assez de rapidité

(1) L'abbé Gaultier (Aloïsius-Edouard-Camille), pédagogue né à Asti de parents français vers 1745, mort à Paris le 18 Septembre 1818. Il vint en France et se consacra à l'éducation de la jeunesse. La Révolution le força à s'expatrier et il fonda à Londres une maison d'éducation pour les réfugiés français. Il cherchait à instruire les enfants en les amusant, et c'est dans cet ordre d'idées qu'il composa un grand nombre de livres souvent réimprimés.

et se plait à comparer la peinture avec les belles-lettres. L'éloquence, suivant lui, n'est qu'un discours simple habillé plus ou moins magnifiquement qu'il compare à une figure drapée. Le discours est la figure nue, qui acquiert plus ou moins de valeur aux yeux de la multitude suivant ses ornements et, de même qu'une figure nue est souvent indécente, de même le discours simple pourrait l'être trop sans l'éloquence.

« Mme Cocherel est venue avec sa fille et se plaint de n'avoir pas de nouvelles de son autre fille Mme de Costebonne qui est à Paris depuis plus d'un mois. Mme Johnstone arrive et je l'ébauche. Elle me parait plus belle que jamais, se tient bien. On amène sa petite fille qu'elle adore, charmante effectivement et bien intelligente pour son âge. Mme Johnstone restée veuve, parait avoir 20 ans. Son mari était un homme superbe et n'avait que trois ans de plus qu'elle. Elle parle bien français, et montre plus d'esprit et de facilité de parole que les dames ne le font dans ce pays-ci.

16 Juin : « Je peins les habits de l'évêque d'après Grandi. Le fils du Marquis de Thuisy est venu pour dessiner d'après l'*Hercule* : Il a des dispositions mais est trop satisfait de lui-même. J'envoie chercher mes tableaux à l'*Exhibition* et suis fort heureux de les voir arriver sans accident (1). Le Chevalier de Gilliers (2) me dit qu'il vient de passer 15 jours à la campagne chez Lord Rivers; il s'y est fort amusé et y a fait excellente chère. L'abbé a dîné avec nous. Bonne a été chez Mme d'Harcourt. J'ai fait mettre en caisse sept estampes de Lord Duncan pour l'amiral russe Makaroff et je les ai envoyées à Portsmouth à bord du vaisseau *Elisabeth* qu'il commande. Je les fais porter à la voiture qui part tous les jours à 6 heures du *White Bear*, Piccadilly. Je reçois de Mme Derville deux billets pour l'Opéra. J'y vais avec Jules. M. de Greffuhle se trouvait à côté de moi; nous avons parlé de choses indifférentes.

17 : « Je peins l'archevêque d'Aix. Il s'ennuie fort et se tient mal. Il affecte de parler peu et semble éviter la conversation pour ne pas compromettre sa dignité épiscopale...

18 : « Mme Lambert m'envoie son fils par son mari. Je travaille à son portrait. L'enfant est fort bien élevé. Elle vient elle-même à deux heures. L'après-dîner, j'ébauche le fond du tableau, et nous allons chez Misses Renouard's. En rentrant je trouve Miss Marsh et M. Pellegrini : Ils s'en vont ensemble.

19 : « Je vais chez Reynolds (3), le graveur du tableau de Lord Keith. Je lui dis que j'ai compté sur sa parole pour le faire graver; qu'il me fait un tort considérable en me manquant. Il reconnait son tort, m'offre de me rendre l'argent et de briser la planche. Il l'avait négligée parce qu'il voyait la saison passée, mais il allait s'y remettre en hâte. Je reviens à la maison, je peins les habits de l'archevêque d'après Grandi. M. Delaval m'annonce deux événements cruels, la mort de M. Sala et l'accident de Mr William Bosanquet qui, ayant fait des changements dans sa maison, avait oublié que les balcons n'étaient plus aux fenêtres et le soir en rentrant, tombé dans la cour, il s'était brisé les reins. Il a encore pleine connaissance, mais est sans espérance : Il laisse une femme et dix enfants.

« M. de Rossel (4), venu passer une demi-heure avec moi me dit que Gênes s'est rendue aux Autrichiens... Pendant que je peins, il me raconte qu'il a servi comme domestique il y a sept ans un homme qui se faisait appeler Dubuisson et s'occupait de médecine, etc... L'abbé Mac-Carthy a eu, par la Princesse de Craon, des nouvelles du Prince de Beauvau qui est bien arrivé à Paris avec sa famille. Ma femme m'envoie 32 l. st. des souscriptions pour les estampes : Elle attend réponse de Dundee...

20 : « Je vais chez Turner. Il me prête 70 l. st. à condition que je lui achète pour 10 l. st. d'orfèvrerie. Je vais payer Prodgers qui en est fort content. Je lui donne cent livres; il me rend mon billet et me dit que toutes les fois que j'aurai besoin de lui, il sera toujours prêt à m'être utile. Je vais chez le Comte de Civrac pour le prier de vouloir bien dire à Mme de Buisseret qu'elle ait à terminer ce qu'elle me doit. Je m'adresse à lui parce qu'elle l'a choisi comme intermédiaire. Il prend un air qui me déplait, me répond qu'il en a entendu parler à Mme de Puyfferat qui avait oublié d'écrire à Mr Nesbitt, mais qu'elle était obligée de consulter la correspondance de son père... Il m'a reçu assez grossièrement et semblait de fort mauvaise humeur de ma visite.

« Je reviens travailler aux habits de l'archevêque d'Aix. Le Chevalier de Gilliers me chante quelques chansons de garnison qui me font rire un instant. L'abbé part pour Twickenham et

(1) Danloux avait exposé à la *Royal Academy* en 1800 : *Mr Rodgers* (qu'il faut lire *Prodgers); The Duke de Bourbon* et *Portrait of Bishop of St Pol de Léon.*

(2) Un Baron de Gilliers figure parmi les fidèles du roi et de la reine de France (E. Daudet).

(3) Reynolds (Samuel-William), graveur en mezzo-tinto, né en 1774, mort en 1835; a gravé d'après Northcote, Dance, Owen, etc..., et d'après beaucoup d'artistes français. Le graveur Cousin's est son *pupil.*

(4) M. de Rossel est le fils du Comte de Rossel, décapité en 1794, que Danloux rencontrait aux environs de Sens avant la Révolution.

M[lle] Bonne va dîner chez la générale Harcourt. M. Lanata part pour Gênes. Il croit que les Autrichiens et les Anglais n'y resteront pas... Nous allons chez Astley; je m'y trouve mal; Lanata me reconduit jusqu'aux *Horse-Guard's*. Je rentre chez moi. Au même instant arrivent M. d'Héliand et le général Béhague. Ce dernier croit les Autrichiens dans une mauvaise position et Buonaparte peut les battre. J'ai oublié de dire que M. et M[me] de Gontaut sont venus avec leurs enfants. Elle est plus froide qu'à l'ordinaire.

21 Juin : « J'écris à l'archevêque d'Aix de ne venir que lundi, à Lady Lambert pour mardi, et à Mrs Johnstone de venir tout de suite. Elle vient avec un docteur, vieillard qu'elle me présente comme son père adoptif : Ils ont l'air d'être tendrement unis; je peins la tête de ma *Vestale*. Elle est passionnée pour la musique et la peinture, et comme Bonne arrive, elle la prie de jouer un ou deux airs. Ma tête vient assez bien : Elle y met beaucoup de patience.

« M[me] Johnstone me prie de la conduire chez un marchand de plâtres. Nous allons chez Papero où elle achète pour une guinée une tête d'Apollon. Elle cherche la plus belle figure d'homme, désire aussi l'*Antinoüs* et demande si on a le portrait de Lord Villers parce qu'on lui avait dit qu'il ressemblait parfaitement à son mari? Remonté travailler; j'ai donné une guinée à Marlborough pour sa semaine, payé l'impôt de la poudre et suis allé avec Jules chez Mrs Cosway. Je trouve en rentrant M. d'Héliand avec Bonne. M. Martin, un peintre que je ne connais pas, vient m'engager à voir un de ses tableaux exposé au Panthéon. Il n'a pas d'usage du monde, mais a l'air modeste.

22 : « J'ai passé chez Mr Wheatly (1) savoir des nouvelles de sa femme. Elle allait sortir et je suis resté avec lui. Il est bien bon homme; nous avons parlé de notre art. Il est simple et instruit dans son état. Il peint le genre familier avec succès, et réussit surtout aux sujets de paysans auxquels il donne beaucoup de grâce sans altérer la vérité. Il est estropié par la goutte et travaille autant qu'il lui est possible, mais sa femme qui enseigne le dessin, subvient aux dépenses auxquelles il ne pourrait suffire.

« Je rentre chez moi : M[me] Johnstone arrive avec son père et se prête encore une heure pour finir *la Vestale*. Sa sœur et son beau-frère étant venus, elle ne s'est presque plus tenue et j'ai été obligé de laisser son portrait pour aujourd'hui... Bonne revient à 2 heures et fait, en rentrant, un tapage épouvantable.

23 : « ... L'archevêque d'Aix est venu. J'ai presque fini sa tête. Il parle aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire et me dit que le Cardinal de Loménie était un homme d'esprit... mais petit et faux. Le Comte de Brienne, un vilain homme depuis son avènement au ministère de la guerre. Il était devenu révolutionnaire et sa femme, tout aristocrate qu'elle fût, avait été la seule sauvée de la famille.

« M. de Vignier vient après-dîner et me demande mes prix pour un portrait en pied de la part d'une dame, et me dit en secret que c'est M[me] de Cullery : Il doit venir mercredi pour que je commence le sien, destiné à sa mère. Le Chevalier de Gilliers m'a dit que la tête de *la Vestale* était très belle. Tom Kinson vient aussi et croit qu'exposé, ce tableau fera fortune. Le soir, chez Mrs Cosway, séance de musique, Clemati, Bianchi, Mrs Bartolozzi ont fait les plaisirs de la soirée. Il n'y avait qu'une trentaine de personnes. Le Chevalier Jerningham est venu à moi et m'a dit désirer voir le tableau de Lord Duncan. J'ai été surpris de le trouver aussi prévenant.

24 : « Visite à M. Paré pour voir ses tableaux, un très beau Van Huysum, un beau Van de Velde et deux charmants Téniers. J'admire la composition de l'un et le ciel de l'autre. Mr Foster y vient et me dit qu'il est à la terre de son beau-père, depuis sa mort, occupé à faire couper sept mille pieds de bois. Revenu chez moi, j'y trouve Sir Hon[ble] Lambert avec son fils. Je travaille à peine, l'enfant ne se tenant pas. La mère arrive ensuite, mais je suis fatigué et je travaille à son portrait avec le même déplaisir...

25 : « M. de Vignier vient prendre séance à 10 heures. Il me parle de Paris, dit que c'est le centre des artistes qu'il a beaucoup fréquentés. Il a étudié la peinture chez M. Demarne (2). Il se fait peu de tableaux d'Histoire; David est le premier; Girodet (3) et Gérard (4) ensuite. Chaudet (5) est

(1) Wheatly (Francis), né à Londres en 1747, mort de la goutte le 18 Juin 1801. Elève de Mortimer, *very popular painter of rural and domestic subjects*. Son œuvre la plus connue est *Cries of London*, publiée chez Conalghi (1793-1796) et gravée par Schiavonetti, Cardon, Vendramini et Gaugain.

Wheatly a collaboré pour douze sujets à la grande illustration du *Shakespeare* de Boydell. Protégé de Lord Viscount Melbourne il fut élu associé de la *Royal Academy* en 1790 et académicien en 1791.

(2) Jean-Louis Demarne, peintre-graveur, né à Bruxelles le 7 Mars 1744, mort à Paris le 24 Mars 1829.

(3) Girodet-Trioson (Louis), peintre d'Histoire, né à Montargis le 5 Janvier 1867, mort à Paris, le 9 Décembre 1824.

(4) Gérard (François), peintre d'Histoire et de portraits, né à Rome le 4 Mai 1770, mort à Paris, le 11 Janvier 1837.

(5) Chaudet (Antoine-Denis), né à Paris le 3 Mars 1763, décédé même ville le 19 Avril 1810.



Le fils de Sir Lambert.

le premier sculpteur et Fontaine et Percier, les premiers architectes. Isabey (1), Guérin (2) et Augustin (3) sont les premiers pour la miniature, les autres meurent de faim. Les manufactures reprennent. Il a vu souvent M. Morin qui est ruiné, par les saisies faites chez lui, de marchandises anglaises ; Mme Morin est très aimable.

« M. et Mme de Saint-Vincent viennent avec Mlle de Calmeille et me font des éloges. Je vais dîner chez Mme de Soucy ; l'abbé Gaultier y était. Je goûte cet homme plein de génie pour le genre de travail qu'il a entrepris. On parle de la victoire remportée par Buonaparte sur les autrichiens commandés par le général Mélas... Après le dîner qui est fort simple, mais bien proprement servi, l'abbé Gautier me demande de lui dessiner une figure nue, puis drapée, pour bien rendre matériellement ce qu'il veut expliquer dans son ouvrage. Le Chevalier de Boisgelin me parle d'un ouvrage qu'il vient de terminer sur la peinture, par lequel on s'instruira du nom des plus habiles gens, de leurs principaux ouvrages, le tout compilé des meilleurs auteurs tant français, anglais, qu'italiens, et me l'apportera au premier jour...

26 : « Je vais chez l'imprimeur. Il travaille à tirer quelques épreuves de Lord Duncan en couleur. Je conduis Jules chez Talma pour lui faire arracher deux dents. Il va en France pour recueillir l'héritage d'une collection d'estampes qu'un vieillard, en pension chez sa femme et dont elle prenait soin, lui laisse. Cette collection est magnifique et peut valoir quatre mille louis. Il arrache les deux dents : Jules s'est laissé faire avec beaucoup de courage pour son âge.

« Mme Johnstone vient avec son père adoptif pour prendre séance ; une de ses sœurs est mariée et peintre. Elle s'appelle Mrs Maiser, est très habile et me l'amènera. L'abbé revient de Staines et me dit que le Duc d'Harcourt n'est pas bien. On commence aujourd'hui le procès de l'homme qui a tiré un coup de pistolet sur le roi : Il se nomme Hatfield. Je travaille après-dîner au rochet de l'archevêque. Jules joue avec le petit Wheatley ; on dit que onze villes d'Italie seront incessamment dans les mains de Buonaparte.

27 : Je vais chez M. de Janvry pour savoir où demeure l'abbé Gaultier qui m'a envoyé hier un exemplaire de chacun de ses discours, afin de pouvoir l'en remercier. J'y vois les œuvres de Flaxman que je trouve admirables, son *Agamemnon* et son *Iliade* : Je veux les avoir. J'écris à la princesse par Bonne qui part pour Staines aujourd'hui... J'avais travaillé le matin au portrait de Mrs Johnstone.

28 : « J'envoie Jules chez Mme de Soucy (4) pour jouer avec elle au jeu de la géographie inventé par l'abbé Gaultier. Je vais chez le Dr Bailie pour qu'il puisse, s'il est possible, me donner un enfant mort pour peindre dans mon *Déluge* (5). Il me promet de s'en occuper et dit que c'est extrêmement difficile. Il est écossais ; il a de bons tableaux dans sa salle à manger. Sir Honble Lambert vient avec son fils pour prendre séance. Il parle de Miss Fairfield, et dit qu'il est fâcheux pour Bonne d'aller en sa compagnie ; lorsqu'elle était à Brighton, elle avait une très mauvaise réputation, se promenant tous les jours avec les officiers. La mère et la fille, quoique fort pauvres, étaient toujours très élégantes. En outre il y avait à Brighton un officier qui a été aux Indes, fort riche, qui allait souvent chez elles.

« L'enfant ne se tient pas ; Lady Lambert arrive et ne reste qu'une demi-heure. Mme de Soucy vient me remercier de lui avoir envoyé Jules. Nous allons chez Astley ; nous y trouvons Mesdames Fairfield avec Jules, venues le prendre pendant que nous dînions. La mère me fait mille politesses. Un oncle du jeune de Thuisy était venu me remercier des soins que je prends de son neveu. Reçu de Portsmouth une lettre de l'amiral Makaroff qui m'envoie 12 l. st. pour les estampes de Lord Duncan.

29 : « Pendant que je travaille, M. de Vignier et le Chevalier de Boisgelin arrivent. Ce dernier me lit plusieurs articles de son *Dictionnaire des Peintres*. L'idée en est claire et concise... Ils entament, lui et M. de Vignier, une discussion sur ce qu'on appelle *génie*, et partant chacun d'un point différent, ils ne s'entendent pas. La tête de M. de Vignier est finie et fort ressemblante, mais un peu petite de manière de faire. On a donné à M. Delaval une très mauvaise idée de la France et de la difficulté d'y vivre. Il va écrire à ses amis avant d'y aller. M. d'Héliand a reçu une lettre de son fils qui lui annonce la mort de sa femme. J'envoie Jules jouer chez les Wheatley et vais le rejoindre. Ils me paraissent de plus en plus fort bonnes gens. Ils me disent que Mr Hoppner s'est cassé le bras en

(1) Isabey (Jean-Baptiste), peintre de miniatures, né à Nancy le 11 Avril 1767, mort à Paris le 18 Avril 1855.

(2) Guérin (Jean), miniaturiste, né à Strasbourg en 1760, mort à Obernay, 8 Octobre 1836.

(3) Augustin (Jean-Baptiste-Jacques), né à Saint-Dié le 15 Août 1759, mort à Paris le 13 Avril 1832.

(4) Mme de Soucy, née Henriette d'Arbeince, mariée à M. André Haudry de Soucy, député de Seine-et-Oise sous la Restauration, frère de M. Haudry de Janvry. Elle mourut en 1845.

(5) L'*Épisode du Déluge* a été donné par la famille Danloux au Musée de la ville de Saint-Germain-en-Laye.

tombant de son *guigue* en allant à Putney. Heureusement un chirurgien qui passait près de là, l'ayant vu tomber, est venu à son secours, l'a fait transporter à un *public-house* où il l'a pansé aussitôt.

30 : L'abbé de Tressan est venu me dire qu'il ne croyait pas que la lettre écrite à Monsieur put avoir du succès, d'autant qu'on évitait la moindre occasion de faire parler de soi à Saint-Pétersbourg, et le disait pour ne pas m'attendre à la réussite. Bonne écrit de Staines à Betzi pour la charger de commissions qu'elle avait l'habitude de me prier de faire pour elle... Sous le voile de la plaisanterie, je lui en fais sentir tout le ridicule et lui laisse voir que je m'aperçois qu'elle et la princesse ont un plan fait, tout en lui disant de pardonner aux esprits inquiets qui croient toujours voir un orage se former. Je peins les habits de l'archevêque. Mme Johnstone et le Dr Brodie sont venus. J'ai fini sa tête. Ils ont l'air d'être ensemble plus tendrement que père et fille. Mme de Gomer vient avec son frère; deux dames anglaises, de la part de M. de Chavernac me demandent si j'ai un appartement à louer dans ma maison. Dîner avec l'abbé et Jules qui part sitôt après pour voir jouer, chez son maître d'école, la comédie à ses camarades. L'abbé me conduit à son logement dans Park Street. Il est fort bien logé pour un garçon. Il me montre ses livres. Sa bibliothèque est sans suite, mais il a quelques livres rares. M. Cosway me fait voir des portraits à l'huile qui sont fort agréables quant à la composition, mais d'une mauvaise couleur : Il y a de l'afféterie dans la grâce. Il m'engage à rester la soirée; Mme Cosway a de la musique, mais sans invitations. Un M. Lotti, bergamasque, joue du violoncelle de la plus grande force et M. Crosdell, le premier d'Angleterre dans ce genre l'accompagne. Le jeune Pinto joue le 1er violon dans des quartetti. J'y trouve un M. Lanzoni, jadis musicien qui a épousé une femme lui apportant mille l. st. de revenu. Je l'ai connu à Rome il y a 22 ans; c'est le frère de la femme de Gasbi, peintre en miniature.

1er Juillet : « Une lettre de ma femme m'annonce qu'elle sera à Londres vers la fin de la semaine. Je lui réponds et l'engage à ne pas venir par mer. Sir Honble Lambert est venu, je finis l'habit de son fils (1). Je ne fais rien qui vaille et le recommencerai. M. de Janvry désire que je m'occupe de dessiner l'abbé Gaultier et que je m'engage à faire une exposition de mes tableaux à Bath, de Novembre à fin Janvier. Nous allons avec Jules, les Delaval et M. de Vilars à Royal... ? Les farces y étaient d'une incohérence et d'une bêtise extrêmes; dans l'une d'elles, plusieurs chevaux, dont un arabe, magnifique et plein d'intelligence...

2 : « Lettre de mon imprimeur. Pour 556 estampes, tant en impression qu'en papier, il réclame 35 l. st. 4 sh., et demande à tirer une lettre de change sur moi, à deux mois : Je l'accepte. Je vais chez M. Cha... de la part de la princesse, dire qu'il lui est impossible de broder à si bas prix les ouvrages qu'il lui a procurés. Laval vient m'inviter à dîner. M. Artaria, marchand d'estampes de Vienne me prend des estampes de Monsieur, du Duc d'Angoulême, du *Petit Gourmand* et du Duc de Buccleugh. Je travaille aux habits de l'archevêque d'Aix. Je vais dîner chez M. Delaval. Il y avait M. et Mme Gautherot, musiciens, et leurs deux jeunes filles. L'homme a du bon sens, la femme est fatigante, les petites filles ne sont encore rien, la deuxième est assez jolie. M. de Termes et le Chevalier de Gilliers viennent promener avec nous. Nous parlons, le chevalier et moi, des Beaux-Arts et nous disons qu'ils sont entièrement nuls en France dans ce moment, tant en littérature qu'en peinture. Excepté David, le reste est plus loué dans les papiers qu'il ne mérite de l'être. En rentrant, nous retrouvons M. de Vilars. On dit qu'il y a beaucoup à craindre pour ce pays depuis la victoire de Buonaparte. Kléber, depuis qu'il a lu à ses soldats en Egypte la lettre de Lord Keilth, brûle de combattre et de reprendre les hostilités avec plus d'acharnement que jamais. Buonaparte reprendra Naples, envahira la Sicile pour alimenter Malte et faire passer des troupes en Egypte...

3 : M. de La Blancherie a retrouvé des papiers prouvant qu'il a fait traduire en anglais, il y a plusieurs années, un plan de société Newtonienne que M. le Comte de Rumfort lui a usurpé par le moyen de Sir Joseph Banks. Il va faire une souscription parmi les français pour lui donner les moyens de présenter ses preuves. Je travaille au portrait de M. de Vignier; je finis les habits et retouche au visage. Il réussit bien. Je dîne avec Jules. Les enfants Wheatley viennent jouer avec lui. M. Gois me rend visite tandis que je travaille. Il est enchanté de ma *Vestale* et me conseille de faire une exposition cet hiver.

4 : « Je finis les manches de l'archevêque. Le neveu de M. d'Héliand me dit que son oncle va mieux. Le Duc de Choiseul vient. Il me parle de son naufrage, de son arrestation et de sa longue captivité. Il désire son portrait et me prie de lui faire une esquisse de la situation où il se trouvait à Lille dans les casemates. Je dîne avec Mme Smith et l'abbé, et vais avec lui chez Cosway : Il n'y avait personne.

(1) Le portrait du jeune Lambert a été retrouvé chez le Révérend W. H. Lambert, à Santon House près Hertford. Henry-John Lambert, 5e baronnet, né en Août 1792, avait alors 8 ans. La veste est *gris français*, la ceinture bleu clair, le col à jabot. S. H. Lambert-Grey, Enville Hall, Stourbridge, possède plusieurs portraits de famille de la main de Danloux. Celui de Lady Lambert est au pastel.



Le Duc de Choiseul.
Chez M. le Duc de Marmier.

5 : « J'ai travaillé au petit Lambert ; je l'ai fini quant à la tête. Je fais une esquisse pour le Duc de Choiseul; elle ne me plait pas. Je vais chez M. Weatley : Il souffrait beaucoup de la goutte qui lui remonte dans l'estomac.

6 : « Je vais chez M. Prodgers pour le prier de reculer le paiement de deux billets qui sont pour ce mois, l'un de 104 et l'autre de 103 l. st. Il s'y prête de la meilleure grâce et je reviens travailler. Je finis M. de Vignier. Mmes Calogan, mère et fille, viennent quelques instants. Je vais promener Jules dans les prés. M. de Termes m'annonce que M. de Kerlarec s'est brûlé la cervelle hier dans les prés de Mary-le-Bone à 5 heures du soir. Il paraissait se bien porter, mais en montrant son front du doigt, il avait coutume de dire depuis quelque temps que son mal était là. Son chagrin venait de la perte de ses deux fils, l'un tué en Allemagne, l'autre à Quiberon.

« Après dîner, je vais un instant chez M. Wheatley qui ne va pas mieux, puis chez Mme Delaval, Jules préférant jouer avec les enfants Wheatley. Les Delaval sont à Windsor. Après avoir mis une carte chez M. d'Héliand, je vais aux prés. J'y trouve Mr Clarke qui crache le sang, et Mesdames Duthé, Douglas, Nauzières et Roussée : Ces dernières sont fort gaies.

7 : « Je fais une autre esquisse du Duc de Choiseul. Lady Lambert vient. Je la recommence et je la finis dans la matinée. Elle en est contente ainsi qu'une dame qu'elle amène chaque fois, fort gaie et paraissant avoir beaucoup d'esprit naturel. Le Duc de Choiseul se fixe pour se faire peindre lisant une lettre supposée écrite à Mme de Choiseul, sa tante, à laquelle il doit beaucoup de reconnaissance, et veut en même temps caresser un chien qu'on lui a permis d'élever dans sa prison. M. de Vignier reviendra mercredi à midi et le Duc de Choiseul à 9 heures du matin pour commencer. Mr Prodgers m'envoie cent livres au cas qu'on vienne pour le billet. Je vais chez les Delaval qui arrivaient de Windsor. Ils ont vu la Cour et le camp où l'on a fait les évolutions d'une bataille...

8 : « Je retouche au petit Lambert. Je reçois une lettre de ma femme où elle me parle en mauvais termes de la conduite de M. Du... et de M. Acciotti, à mon égard. M. de Boinville est venu m'annoncer son départ pour Paris. J'ai acheté chez Prodgers un voile pour ma sœur et un schall pour Anna, puis chez Tiercelin des ciseaux pour elle, de la part de Jules. Mr Jackson m'a pris deux épreuves de Lord et de Miss Duncan et m'a remis une liste de sept souscripteurs d'Edimbourg. J'écris à ma sœur et à Anna et vais porter lettres et petits présents chez M. de Boinville pour les leur remettre. J'ai pris chez Papero un gladiateur comme modèle de dessin pour l'abbé Gaultier.

« M. d'Héliand vient de recevoir de son fils des détails sur la mort de sa femme. Il me dit aussi que M. de Kerlarec, qui s'est brûlé la cervelle, était si plein de son chagrin qu'il allait depuis six mois à toute heure du jour ou de la nuit dans les prés d'Hampstead, afin de s'y faire assassiner. La vie lui était à charge depuis qu'il avait perdu ses enfants... J'ai fait une autre esquisse pour le Duc de Choiseul. Après dîner, passé chez M. Wheatley qui va un peu mieux. Il a cru qu'il allait mourir de sa goutte dans l'estomac, tant la crise était violente. Il a pris une forte dose d'opium... Je m'étais senti la veille du mal à l'orteil droit plus fort que quelquefois. Ils me disent que c'est l'avant-

coureur de la goutte et que je prenne garde à l'estomac qui ne fait sans doute pas ses fonctions.

9 : « Le Duc de Choiseul vient à 9 heures du matin. Je lui montre l'esquisse dont il est fort satisfait, mais désire que les yeux ne lisent point la lettre afin qu'on les voie, et que la figure soit éclairée par le jour au lieu de l'être par une lampe... J'ébauche sa tête. Il me raconte que des différentes prisons où il a été, il se souviendra de la Tour Saint-Pierre, à Lille, où il a été mêlé aux criminels. Il jouait avec eux aux liards à un jeu qu'ils appelaient le jeu du pandour, et avait trouvé le moyen de se faire des amis de tous. L'un d'eux surtout l'avait pris en amitié. Ancien gendarme, il connaissait le Duc de Choiseul, pour l'avoir conduit dans différentes prisons. Le duc demandant un jour comment lui, un exécuteur des lois, se trouvait parmi les criminels, il répondit que son mariage l'y avait conduit. Ayant rencontré une jolie fille qui passait pour une vertu, la première nuit de ses noces, au lieu de ce qu'elle aurait dû être, il avait trouvé un p..... à deux battants. Transporté de colère d'avoir été trompé, il prit son sabre et lui ouvrit le ventre. Comme elle n'était pas morte, il ne fut condamné qu'à dix années de fers. M. de Choiseul me dit avoir passé une nuit avec les galériens qui allaient à Brest, et connaître tout l'argot des prisons. Il avait été rendre visite à tous ses geôliers, une fois sa liberté obtenue. Il est d'un caractère à se faire aimer de tous ceux qui le connaîtront. A un naturel rare il joint la finesse et la mesure nécessaires pour réussir.



Personnalité royaliste fort en vue, le Duc de Choiseul restera comme l'une des plus intéressantes figures que Danloux ait eu à peindre (1). Sa vie semble un véritable roman. Colonel de Royal-Dragons, il fut choisi en 1791, avec MM. de Fersen et de Bouillé pour préparer la fuite de Louis XVI, si misérablement avortée à Varennes. Dans ses *Mémoires,* M. de Choiseul y a expliqué son rôle, travesti, suivant lui, par le Marquis de Bouillé et Bertrand de Molleville.

Emprisonné à Verdun, transféré à Orléans pour y être jugé par la Haute Cour, M. de Choiseul ne recouvra sa liberté qu'au moment de l'acceptation de la Constitution par le roi. Il se trouvait le 10 Août au premier rang de ses défenseurs et ne quitta la France qu'après les massacres de Septembre. A la date du 28 de ce même mois, nous le voyons à Londres, et le consul Herman raconte à Danloux l'avoir rencontré la veille, venant de traverser Calais en se donnant pour un gentilhomme espagnol :

« Il a porté au roi du linge de Mme de Gramont pour la reine qui n'avait pu en changer, et du linge de son fils pour le Dauphin. Il a éprouvé toutes les peines du monde à parvenir jusqu'à la famille royale. Le peuple le menaçait : Il l'a bravé ! Il passa la nuit étendu sur un matelas avec un gentilhomme de la manche nommé Aubier qui s'est comporté en brave serviteur. Le roi couchait sur un lit de sangle. La reine partageait avec Madame un lit fort étroit, le petit dauphin couché en travers à leurs pieds. On avait été obligé de placer un meuble pour l'empêcher de tomber. Dans la chambre du fond étaient Madame Elisabeth, la Princesse de Lamballe et Mme de Tourzel. Le roi avait pour bonnet de nuit la serviette du traiteur qu'il avait gardée de son dîner. C'est ainsi qu'ils ont passé la nuit qui a précédé leur incarcération au Temple.

« Le roi, ajoutait M. de Choiseul, s'est comporté au moment de sa déchéance avec la dignité et le sang-froid d'un grand homme. Lorsqu'on vint annoncer à l'Assemblée Nationale la lâche conduite que venaient de tenir d'anciens régiments, le roi se leva pour écouter. Quelqu'un lui

(1) Claude-Gabriel de Choiseul-La Baume, né à Lunéville le 26 Août 1760, fils de Claude-Cléradius de Choiseul-La Baume et de Diane-Gabrielle de La Baume-Montrevel, colonel de Royal-Dragons en 1788, lieutenant-général sous Louis XVIII, aide-de-camp de Louis-Philippe, Gouverneur du Louvre où il est mort le 1er Décembre 1838... Il était Duc de Choiseul du chef de sa femme, Marie-Stéphanie de Choiseul-Stainville, fille de Jacques de Choiseul, Comte de Stainville, Maréchal de France, frère du célèbre Duc de Choiseul-Stainville, ministre de Louis XV, et fut confirmé dans le titre par Louis XVIII. Il eut deux enfants : Etienne de Choiseul, dit le Marquis de Choiseul-Stainville, mort à Wagram ou mieux à Vienne des suites de ses blessures en 1809, et Stéphanie de Choiseul, mariée à Philippe-Gabriel Duc de Marmier (Communication de M. le Marquis de Marmier).

ayant fait observer qu'il était bien bon de s'émouvoir : *Monsieur, dit-il, il est difficile de se détacher en un instant de ses anciennes habitudes : Rien ne me fera oublier qu'autrefois ils furent mes fidèles serviteurs.* »

Le dévouement si affirmé du Duc de Choiseul ne laissa pas de piquer les royalistes de Londres. MM. de La Charce, d'Attilly et de Septeuil, se montrèrent jaloux de ce qu'on faisait son éloge, parce qu'il s'était séparé du roi le dernier :

« Ce ne sont pas, disait M. d'Attilly, ceux qui sont restés auprès du roi qui lui ont marqué de fait le plus de dévouement. Je puis dire qu'en mon particulier, je lui ai été plus utile avec quelques autres qui ne le perdaient pas de vue, nous tenant prêts à le défendre, et l'ayant en effet défendu.

« M. de Choiseul, ajoute M. de Septeuil, avait de bonnes raisons pour ne le quitter qu'au dernier moment. Il était resté, non pour le roi, mais pour la reine, qui le favorisait ouvertement. »

Sabatier de Cabre lance aussi son mot, et raconte que le duc mit dans les mains de la reine une bourse de cinquante louis, et comme elle refusait d'accepter, il lui aurait dit : Madame, c'est bien peu mais, pour des souverains malheureux, il n'est pas de petites sommes !

Rappelons à ce propos, que M. de Choiseul avait été nommé Chevalier d'Honneur de la reine en 1792, et ne se décida à quitter la France que quand sa tête fut mise à prix.

M. de Choiseul a raconté ses aventures et comment, pris une première fois en Mars 1795 sur un *paquet-bot* anglais, et conduit dans les prisons de Dunkerque avec le Comte de Damas, il avait réussi à s'échapper pour revenir à Hambourg rejoindre le régiment levé par lui. Ce régiment, Choiseul-Hussards, fort de 1200 hommes, devait être conduit aux Indes, suivant capitulation faite avec le Gouvernement anglais, seul moyen, disait-il, de reconstituer sa fortune confisquée, et de sauvegarder l'avenir de ses enfants.

Embarqué à Stade sur des bâtiments neutres, avec le Chevalier de Montmorency, capitaine dans son régiment, et le Comte Victor de Vibraye, comme passagers pour l'Angleterre, Choiseul voyait déjà les feux de Douvres, quand le vent devenant impétueux, le grand mât se rompit et le vaisseau toucha violemment; l'eau entrait par torrents. Nous sommes perdus, s'écria le capitaine ! Quatre cadets gentilshommes du régiment, dont l'un était le neveu de M. de Montlosier, reconnaissant la plage de Calais et ne doutant pas d'y trouver la mort, s'embrassèrent et se jetèrent ensemble à la mer où ils furent engloutis. MM. de Montmorency, de Vibraye et de Choiseul dans une petite chaloupe, purent toucher terre au prix de mille efforts et aider ensuite au sauvetage. Sur le rivage, les habitants de Calais les accueillirent de leur mieux.

Dans l'*Histoire et le Procès des Naufragés de Calais,* M. de Choiseul a raconté comment M. de Landremont, commandant de la Division, qu'il avait connu à Commercy, s'efforça de leur venir en aide, ce qui le fit destituer par le Directoire pour *mollesse et lenteurs complaisantes envers les émigrés,* mais ne préserva pas ceux-ci de la prison, ni d'un procès auquel s'acharna le ministre de la Justice, Merlin de Douai. La question se posait de décider si des naufragés échoués à Calais devaient être considérés comme des émigrés rentrés et pris les armes à la main. Acquittés par la Commission Militaire, mais renvoyés devant les tribunaux criminels de leurs départements, ils furent néanmoins gardés dans les casemates de la citadelle de Lille.

Le récit de M. de Choiseul nous entraînerait bien loin. Disons seulement que les prisonniers du Directoire furent transférés plus tard au château de Ham, enchaînés comme

des forçats. Le duc eut alors l'idée d'écrire un billet qu'il jeta par la fenêtre de sa prison. En passant au-dessous, une femme vit tomber une pierre, enveloppée de papier, à ses pieds. Elle mit à la poste le billet adressé à Mme de Choiseul, tante du prisonnier, où étaient décrit les traitements odieux auxquels on les soumettait. Diverses personnes la visitaient alors entre autres M. de Bougainville, quand elle le reçut. Ils coururent chez Mme Bonaparte où se trouvait le ministre de la police Fouché. Peu après un hasard heureux y fit entrer le Premier Consul. Son indignation fut grande et ordre donné à Fouché d'écrire sur l'heure aux commissaires du Nord et de la Somme. Le résultat ne se fit pas attendre :

« Paris, 18 Frimaire, an VIII de la République, une et indivisible... Les Consuls de la République, etc..., considérant : 1° Que les émigrés détenus au château de Ham ont fait naufrage sur les côtes de Calais; 2° Qu'ils ne sont dans aucun des cas prévus par la loi sur les émigrés; 3° Qu'il est hors du droit des nations policées de profiter de l'accident d'un naufrage pour livrer des malheureux échappés aux flots, arrêtent :

« Les émigrés français naufragés à Calais le 23 Brumaire an IV... seront déportés hors du territoire de la République, etc..., Signé : Les consuls de la République Sieyès, Bonaparte, Roger-Ducos. Pour copie conforme, le secrétaire général, Hugues Maret (1). »

« En sortant de la longue et dangereuse prison de plus de quatre années que j'ai subie en France » débutait le Duc de Choiseul dans une lettre écrite à cette époque au Marquis de Bouillé... Ce ne fut pas sans peine, on le voit, qu'il obtint sa liberté, heureux cette fois, de quitter librement le territoire français. On le retrouve à Londres, où le Vicomte Walsh signale sa présence : MM. de Choiseul et Thibault de Montmorency excitaient l'un et l'autre une respectueuse curiosité : Nous voulions tous savoir, a-t-il écrit, ce que lui et son compagnon de cachot avaient souffert. Chez Mmes de Mornay et Digneron où ils venaient presque tous les soirs, nous écoutions leurs récits avec un indicible intérêt.

Danloux le rencontre au cours de l'été dans ce monde bigarré de l'émigration et ne tarde pas à recevoir sa visite. Il notera le 4 Juillet 1800 :

« Le Duc de Choiseul vient, me parle de son naufrage, de son arrestation et de sa longue captivité. Il désire avoir son portrait et me prie de lui faire une esquisse de la situation où il se trouvait à Lille dans les casemates. »

Trois jours après, le duc décide de se faire peindre lisant la lettre qu'il vient d'écrire à sa tante, Mme de Choiseul, et veut en même temps caresser un chien qu'on lui a permis d'élever dans sa prison. Après plusieurs projets, modifiés suivant les indications données par l'ancien prisonnier, on s'arrête à celui-ci : Le Duc de Choiseul, debout, est en habit vert, culotte de nankin, gilet blanc; son attitude est simple et distinguée. Danloux qui l'avait d'abord montré, les yeux levés « pour qu'on les voie », les lui baisse « afin de donner plus d'action à la figure, dont le sujet est de lire une lettre ». C'est sous cette forme que le précieux tableau se conserve encore en Franche-Comté.

Il est d'un caractère à se faire aimer de tous ceux qui le connaîtront, note Danloux. Ses dragons gardaient assez le souvenir de son bon cœur en effet pour avoir voulu lui témoigner dans ses épreuves leur touchante reconnaissance. Deux de ses anciens soldats, ayant réussi à le voir dans sa prison de Saint-Omer, voulurent lui offrir dix louis, en rappelant le dicton du 1er dragons : Quand M. de Choiseul a un louis, il y a dix-huit francs pour les dragons !

(1) Plus tard, Duc de Bassano.

Le peintre eut les meilleures relations avec son aristocratique modèle, mais ne dut-il pas faire un peu la grimace le jour où, avec sa franchise habituelle, le duc lui dit avoir été électrisé, à son passage en France, par les chansons républicaines qu'il y avait entendues.

Rayé de la liste des émigrés sous le Consulat, le Duc de Choiseul-Stainville pût librement séjourner enfin dans sa patrie, mais ses biens avaient été saisis. Les seuls dont l'Administration des Domaines n'eut pas pris possession étaient sa loge à l'Opéra-Comique et le lit qu'il avait fondé aux Incurables. Bonaparte lui fit restituer tout ce qui n'avait pas été vendu. Sous la Restauration, M. de Choiseul siégea à la Chambre des Pairs sur les bancs de l'opposition libérale. Nommé Membre du Gouvernement Provisoire avec La Fayette en 1830, le général de division de Choiseul, aide de camp honoraire du roi Louis-Philippe, devint Gouverneur du Louvre, où il donna de grandes réceptions, composées surtout de gens de lettres et d'artistes.

M. de Choiseul avait obtenu que le duché fut substitué à son gendre, le Marquis de Marmier. C'est dans la famille de Marmier, au château de Ray (Haute-Saône), que se conserve maintenant la toile historique de Danloux.



Reprenons le *Journal* au 9 Juillet 1800 :

« Suivant M. de Choiseul et d'après les papiers de France arrivés la veille, Buonaparte se faisait adorer. Il a ordonné qu'on abatte la statue de la Liberté sur la place Louis XV et qu'on y mette celle de la Concorde à sa place, avec quatre fontaines jaillissantes pour y laver le sang qui y a été répandu. La Baronne de Montboissier comme petite-fille de Malesherbes, est rayée de la liste des émigrés...

« Je finis la cravate du petit Lambert dans son portrait. Après dîner, je vais avec Mrs Smith et l'abbé Mac Carthy voir une maison qu'elle désire louer dans Mary-le-Bone Street. Elle est triste mais propre, et parait lui convenir. Je vais chez Mme Delaval : J'y trouve M. de Vilars ainsi que MM. de Termes et Hénard. Ce dernier raconte que M. Bertrand de Molleville a vu une lettre écrite par M. Necker où il dit avoir passé deux heures avec Buonaparte; il l'a trouvé aussi profond et aussi instruit dans les affaires de finance qu'il a prouvé l'être dans l'art militaire. Le même jour, Mme de Staël, fille de Necker, a voulu parler politique et réformes avec Buonaparte qui l'a écoutée avec peu d'attention. Il frappait légèrement de son fouet sur ses bottes. Elle avait demandé s'il la comprenait. Il répondit que oui, et comme elle voulut continuer, il rompit la conversation pour lui demander si elle avait élevé ses enfants elle-même, combien valait le lin, etc., ce qui la rendit silencieuse... »

On rappelle à ce sujet, une fine plaisanterie de Buonaparte au retour de ses victoires d'Italie. Dans une des salles des Tuileries, il y avait grand concours de femmes fort indécemment vêtues. Elles portaient des pantalons couleur de chair sous des robes très légères. Il fit remettre force bois dans les cheminées, disant qu'il n'y en a jamais assez pour empêcher des dames si peu vêtues d'avoir froid. On dit que Buonaparte a donné l'ordre de brûler la liste des émigrés?

10 Juillet : « J'ai été chez Reynolds (1) qui m'a promis une épreuve avant quinze jours; la

(1) Il s'agit de la gravure en manière noire de l'amiral Keith d'après la peinture de Danloux.

tête est presque finie. Je travaille au fond du petit Lambert. Le Duc de Choiseul m'écrit qu'il viendra demain, s'il le peut. Le Chevalier de Gilliers vient avec la Marquise de Montalembert. Elle est frappée de l'expression de *la Vestale*. Le portrait de Mme Johnstone lui plait beaucoup. Laval m'a dit hier qu'elle a une autre sœur plus jolie qu'elle; s'étant fait enlever par un jeune homme qui vit avec elle dans une petite maison sur New-Road, la mère en est devenue folle. J'ai reproché à M. Saint-Aubin, qui s'en excuse mollement, de ne pas travailler assez. Il m'a dit que Madame la Duchesse d'Angoulême a reçu ordre de l'empereur de quitter ses états. Il a fait dire à Mitau qu'on eut à être circonspect. Mr et Mrs Wheatley sont venus un instant l'après-dîner. Très content de mes tableaux, il m'a conseillé d'ôter la draperie du fond dans ma *Vestale;* je crois ce conseil bon, je le suivrai. M. de Thuisy, venu avec son fils (1), m'a remercié des soins donnés pour le dessin à ce dernier. Je l'ai recommandé à M. Nollekens qui a été content de ce qu'il a fait, et m'a promis de le faire inscrire au nombre des étudiants à l'Académie. Je vais promener dans Oxford Street et prendre deux glaces chez Arven...

11 Juillet : « ... J'ai laissé le thé depuis quelque temps et j'ai déjeuné avec des fruits. Mrs Wheatley me demande si j'ai un rouet pour son mari qui fait un tableau de fileuse. Mme de Soucy vient me demander de lui donner Jules pour aller promener. Elle me dit tout bas qu'il est charmant, plein de conceptions; elle croit qu'il ira loin. Un monsieur se disant le capitaine Munroe, m'a dépeint la situation d'un vieillard peintre, réduit à la dernière misère, et montré un livre de souscription où chaque artiste a mis son nom. Je lui ai donné 7 sh. 6, regrettant de ne pouvoir faire davantage. Ce malheureux a éprouvé des refus des gens les plus aisés. Il habite dans Portland Street une maison dont le propriétaire est le plus acharné de ses créanciers : Quand un anglais se met à être dur, il l'est plus que tout autre au monde. J'ai été prendre des glaces avec le Chevalier de Gilliers, de là chez Cosway : J'y trouve M. de La Blancherie. Je reviens chez Mme de Soucy : On y faisait de la musique, Mrs Marin, Lindley et Clemanti.

12 Juillet : « Séance à Mme Johnstone : Je n'ai rien fait de bon. Une lettre de ma femme m'a donné du noir; elle ne peut encore revenir. Il paraît que M. Dub... est un fripon. Il donne de mauvaises raisons pour ne pas restituer des toiles, estampes et tableaux que je lui avais confiés. Pas de nouvelles de Dundee où je crois qu'on veut aussi nous voler notre argent. L'abbé me remet un billet de 50 l. st. que je lui avais fait pour de l'argent prêté et m'en fait signer un de 30 l. prélevant 20 l. st. pour le temps qu'il est resté avec nous. Je suis piqué de ce qu'il me fasse signer un billet, et je trouve qu'il manque de délicatesse dans ses procédés, tout en affectant d'en mettre beaucoup, d'autant qu'il fait tout cela ayant Mrs Smith pour témoin. L'abbé dîne avec nous. Nous allons avec le Chevalier de Gilliers prendre des glaces chez Mme Guéry pâtissière, St James Street. Il m'en avait régalé la veille. Mme Guery, me dit-il, est la fille de M. Du Chaffaut, et son associé est un M. de La Rochefoucauld. Ils sont partis pour la France afin de rentrer dans leurs biens et ils ont laissé des associés pour tenir leur boutique en leur absence. Monsieur est venu voir les voitures le jour du Birthday du roi dans cette maison et il croit y voir un manque de mesure de la part de Monsieur. La veille, nous avions pris des glaces chez Raymond, Oxford Street : Nous y avons rencontré Mme Botta avec Deshayes le danseur. En sortant, le chevalier me raconte qu'il aurait eu Mme Botta s'il eut voulu... ?

13 Juillet : « Je vais faire visite à Mrs Wheatley. Elle peignait des plumes d'un côté et des petits enfants de l'autre sur des écrans et me dit qu'elle avait trois guinées pour une paire. Son mari travaillait à un petit tableau d'une mère avec ses enfants écossant des pois devant sa porte à la campagne. Il est bien composé et peint avec méthode et facilité. Il aime qu'on le regarde peindre. Je vais chez Mrs Fairfield qui était avec sa fille. Elle me reçoit fort bien et sans cérémonie. Je reviens chez moi. J'avais envoyé Jules porter (avec la servante) les deux épreuves de *Lord Duncan* et *Miss Duncan* à Mme de Polastron, venue la veille avec Mmes de Montaut, de Gontaut et le Baron de Roll. Ils avaient témoigné beaucoup de satisfaction à la vue de mes ouvrages, mais ils regardèrent sans rien voir.

« Mrs Johnstone vient; je travaille à ses mains. Elle souffre de rhumatismes et ne peut rester longtemps, fatiguée de la séance, et moi bien davantage. J'avais été le matin faire visite au Chevalier de Boisgelin, 117 Tichfield Street. Il me donna un léger aperçu de ses ouvrages qui sont d'un travail immense. Il a fait par exemple une description de l'Angleterre, et rien n'y est oublié

(1) Le Marquis de Thuisy s'était fixé à Richmond et y demeura 23 ans. Il avait eu cinq enfants de Mlle de Bérulle, fille du 1er Président du Parlement de Grenoble, qui lui en donna un sixième. Il vivait encore en 1832, car les Danloux possèdent une lettre adressée par lui au Comte de Busnes où il se félicite d'avoir retrouvé son ancien camarade des gardes françaises.

Le Marquis de Thuisy avait auprès de lui dans l'Emigration ses deux frères, le commandeur et le chevalier. C'est à son fils, Emmanuel de Thuisy que Danloux donna des leçons. Il épousa par la suite Mlle de Béarn-Brassac dont il eut une fille.

tant la partie du gouvernement, de la police, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, que de la topographie du pays dans ses plus infimes détails. Il m'a montré aussi une Histoire chronologique de la peinture, sculpture et architecture, en indiquant non seulement les noms et pays de chaque auteur, mais encore un article raisonné sur chacun d'eux et les plus distingués de leurs ouvrages. Il a compilé plus de 3000 volumes et rédigé le tout avec beaucoup de sens, de justesse et d'esprit.

« Le Chevalier de Boisgelin est infatigable dans ses travaux. Il est l'auteur d'un voyage dans les pays du Nord, qui vient d'être publié à Paris par le Comte de Forbin, son ami et son camarade au régiment du Roy. Cet ouvrage est en cinq volumes in-8 : Il me le prêtera et je le lirai avec attention. Il m'avait prêté déjà un petit volume ayant pour titre : *Correspondance philosophique de Caillot-Duval.*

14 Juillet : « Je vais chez M. Artaria, 49, Haymarket. Il était sorti. MM. de Rossel et de Beaujeu viennent un instant voir mes ouvrages et me disent que l'empereur ne veut entendre à aucun accomodement de paix avec Buonaparte et la guerre va recommencer. Sir Hon[ble] Lambert dit la même chose, et de plus que l'archiduc marche contre Moreau avec 30.000 hommes, mais l'expédition secrète est pour envoyer 25.000 hommes au général Kray. Mr Wilkins m'apporte l'inscription qu'il écrira sur la colonne rostrale de ma gravure de *Britannia.* Il vient des dames anglaises de la Jamaïque de la part de M. de Chambrulart avec deux petites demoiselles. Elles voudraient avoir leurs portraits en pied d'ici à quinze jours. Je leur dis qu'il est impossible de faire des tableaux en pied en 15 jours, que je ferai les têtes, ensuite les accessoires, le plus promptement possible. Elles prennent une carte de mes prix et s'en vont, fort satisfaites de mes ouvrages. Visite de MM. de Janvry, de Boisgelin et Didelot. Ce dernier, premier danseur de l'Opéra, est fort instruit, dessine même un peu et me fait de grands éloges. *La Vestale, le Déluge, Lord Duncan*, le frappent surtout; il demande à revenir me voir. M. de Chambrulart étant venu, je le remercie de m'avoir envoyé ces dames. Il est fâché que cela n'ait pas pu réussir, et me montre ses ouvrages : Il fait des progrès. Je dîne avec Jules : J'ai été bien content de lui. Je le mène promener. Nous passons dans Oxford Street et nous y voyons les débris fumants de trois maisons auxquelles le feu a pris hier au soir.

« J'ai été chez M. de Villeblanche qui a perdu sa petite-fille il y a huit jours; je l'ai trouvé fort affecté. Nous allons ensuite chez M[me] Delaval. Son mari était à Ranelagh avec le Chevalier de Gilliers. M. de Termes qui s'y trouvait, partira dans quatre jours pour la France avec un passeport prussien. Le matin, M. Odell était venu voir l'abbé. Je l'ai prié de me servir de modèle pour la tête d'homme dans mon *Déluge.* Il viendra demain.

15 : « M. Odell, venu déjeûner avec moi, s'est prêté à me servir de modèle pour la tête d'homme de mon *Déluge.* J'ai travaillé comme un malheureux, au point d'être en nage et de tomber en faiblesse. N'ayant pu réussir après quatre heures de travail, j'ai effacé ce que j'avais fait. MM. de Crenolle père et fils sont venus avec des dames voir mes tableaux. Je les ai laissés ne pouvant quitter M. Odell. Je reste horriblement fatigué, soit que je fusse mal disposé ou que j'aie entrepris au-dessus de mes forces, ce qui se pourrait; mais je fais vœu de tout faire pour en venir à bout.

« M. Odell m'engage à venir le voir. Il vit avec sa mère qui, ayant fait deux voyages en Italie, sera, dit-il, charmée de converser avec moi. Il demeure 93, Germyn Street. Miss Fairfield étant venue, je l'engage à prendre le café. On parle de Dussek et de Bonetti. Je lui demande de se prêter à ce que je fasse d'après elle le col de la femme dans *le Déluge;* elle ne dit pas non. Nous allons avec M. d'Héliand chez M. de Béhague qui n'y était pas, puis promener au port de Westminster et retour par le parc et Oxford Street où nous quittons M. d'Héliand. L'abbé ne vient plus coucher, ne me dit pas s'il me quitte ou non. Je ne comprends rien à cet homme là qui, avec un cœur excellent, me pèse horriblement par sa manière d'être avec moi. Je suis passé un instant chez Mr Wheatley. Sa femme et lui étaient malades. Il causait avec Mr Byfield, architecte, qui désire être de l'Académie. Nous avons beaucoup parlé de Sir Josuah Reynolds.

16 : « Le Duc de Choiseul, contre son ordinaire, a très peu parlé aujourd'hui. Il m'a demandé pour qui était le portrait de Monsieur. Je lui ai dit qu'il était pour moi. Il m'a paru d'une circonspection marquée que je n'attribue qu'à M[me] de Polastron. Avant de l'avoir vue, il était le premier à me faire toutes sortes de questions. Cette femme là devient tous les jours de plus en plus intrigante. Sir Hon[ble] Lambert, venu un instant, veut m'ammener encore son enfant. M[lle] Bonne m'écrit pour me prier de lui envoyer ses lettres, s'il y en a. Elle est très contente de la manière dont on la traite chez Lady Shaftesbury en Dorsetshire. Venu un graveur, avec ses ouvrages, me demander de l'occupation. Ses planches sont soignées, mais il y a trop de mollesse. L'archevêque d'Aix envoie dire qu'il sera ici demain à onze heures. J'efface la tête que j'ai peinte d'après le Duc de Choiseul. M. de Termes attend un vaisseau pour partir.

17 : « Le temps est très lourd. Il ne pleut pas depuis trois semaines et la pluie serait bien nécessaire. J'envoie une caisse contenant des estampes chez M. Ramus, pour Mr Crosby à Dublin. L'archevêque d'Aix étant venu, je finis sa tête. Il est aujourd'hui plus aimable qu'à l'ordinaire et me dit qu'il doit écrire au pape, au particulier, et qu'il a signé une lettre de l'archevêque de Narbonne sur les serments exigés des prêtres en arrivant en France. Il parle fort raisonnablement des affaires politiques et dit que, de telle façon que Buonaparte termine les choses, soit en remettant le roi sur le trône, soit qu'il finisse par s'en emparer, il est impossible de se mieux conduire, tant à l'intérieur que dans l'extérieur.

« J'ébauche le corps de Lady Lambert. La dame, qui l'a accompagnée chaque fois, est enchantée de son portrait. Son mari vient ensuite; ils me font beaucoup d'amitiés. M. de Termes amène M. Vieira, peintre portugais. Ce dernier me fait de grands éloges et regarde mes tableaux avec beaucoup de soin : Ce n'est pas la manière anglaise, me dit-il, car ils travaillent pour de l'argent, et vous, pour l'art...

18 : « Je reçois une lettre de ma femme, qui enfin me donne une grande joie : Elle m'annonce son retour. Jules, quand je lui en fais part, parait bien content aussi. Je peins la main de l'archevêque d'Aix. Il me dit que le peintre qui avait fait son portrait, l'a fait d'une manière dégoûtante, tandis que le mien est vrai agréablement. Il semble infiniment flatté de ce que je l'ai vu jeune, bref, il est enchanté de son portrait. M. Prodgers est venu avec une dame en deuil qui travaille chez lui. Elle a été frappée de *la Vestale*, et raisonne avec beaucoup de jugement dans toutes les remarques qu'elle a faites. Elle a fini par me dire que le sujet était traité de manière si frappante que chaque père de famille devrait l'avoir chez lui, pour exemple à ses filles!

« L'abbé dîne avec Mrs Smith et nous. Le Chevalier de Gilliers nous emmène prendre des glaces le soir; nous y trouvons toujours M[me] Botta et M. Deshayes. En sortant je rencontre Mrs Cosway et sa belle-sœur. Elle m'engage pour dimanche au soir. M[me] Delaval chez qui je vais, est inquiète de ce que son mari n'est pas revenu de sa course à la campagne. M. Hénard raconte qu'il voit souvent M. de La Rosière, ancien officier général au service de la France qui a prédit tout ce qui vient d'arriver aux Autrichiens... Du temps de l'expédition de Quiberon, il avait dit au conseil des ministres, auquel Pitt l'avait appelé, qu'un seul et vrai moyen restait de pénétrer en France; il présenta son plan de descente en même temps qu'un autre plan fût proposé. On demanda à M. de La Rosière son opinion sur ce dernier. Il répondit que si on avait le projet de faire massacrer ceux qu'on y envoyait, on ne pouvait faire mieux que de le suivre... Mr Pitt voulut le retenir; il répondit qu'il n'était plus bon à rien et préférait quitter que d'être pour quelque chose dans la décision qu'on allait prendre. M. de La Rosière remarquait aussi que Buonaparte était conséquent dans tout ce qu'il faisait, et si cet homme vivait, il irait loin.

19 : « Je vais chez M. Chavernac parler des broderies de la princesse que M. de Canonville avait apportées hier de Staines avec une lettre d'elle et un petit tableau abîmé de la Duchesse d'Orléans. Je travaille encore au portrait du petit Lambert que son père m'amène, voulant toujours voir s'il y a quelque chose à y faire. Il me donne deux billets d'opéra. M. Lanata vient et je le retiens à dîner; nous avons été ensemble aux Galeries. Je suis rentré de bonne heure, sans rester pour le ballet. Il avait des nouvelles de Ramarino, toujours à Paris. Je vais prendre des glaces chez Raymond. J'y rencontre M. de Montazet avec deux autres officiers. Ils venaient du petit théâtre de Haymarket. M. d'Arthès y a manqué être volé de sa montre; il avait arrêté la main du voleur.

20 : « Je vais faire visite à MM. Didelot, Artaria. Je reviens travailler aux habits de l'archevêque d'Aix ainsi qu'au fond. Mr Northcote le peintre, vient me voir; il est content de mes tableaux et me dit qu'il est étonné des prodigieux progrès que j'ai faits depuis mon arrivée en Angleterre. L'esquisse de ma *Vestale* est parfaite. Je ne dois pas m'étonner de la manière malhonnête dont on a usé envers moi à l'Académie. Lui-même, quoique académicien, a été on ne peut plus maltraité en différentes occasions. Ils ne sont pas ce que devraient être des artistes. Nous avons parlé des talents, et quand je lui ai dit que les anglais étaient nés plus peintres que les autres peuples pour le choix des sujets et quant à l'effet, il s'est confondu en éloges sur mon compte. J'ai ajouté que les français avaient plus d'éducation de peintre que les anglais, mais les difficultés mises à leurs études, les empêchaient d'aller aussi loin qu'ils pourraient. Il en convient avec bonne foi et nous agréames que les règles de l'art mettaient beaucoup d'entraves au génie.

« M. d'Héliand vient dîner avec moi et Jules. Il s'en fût et nous allâmes promener dans les prés avec M. de Gilliers. Il m'entretient toujours de son amour pour les femmes et parait n'avoir que cela pour objet à sa conversation, je crois juger qu'il est ici plus heureux qui ne l'a jamais été en France. Je lui demande si ses biens sont vendus? Il élude une réponse et rompt la conversation. Nous venons prendre des glaces chez Raymond. Il y avait un monde énorme. J'y trouve le Duc de Choiseul, M[me] de Bouillé, la Vicomtesse de Vaudreuil, M. de Lostanges, M. de Crenolle, et une infinité d'autres. Je reconduis Jules et je reviens chez Mrs Cosway : Une vingtaine de personnes,

mais point de musique, lady Lucy Maxwell, sœur de Lord Valencia, Lord Mount Newis, son père, etc... Mrs Cosway me montra ses gravures dans le genre du dessin. Elle me dit en faire une par soirée et m'en donne deux cahiers de six chacun.

« 21 : Le Duc de Choiseul vient : Je peins sa tête. La toile est trop grosse et je ne puis pas finir. Il doit revenir demain. Il a été fort simple aujourd'hui. M. de Chambrulart est venu avec des dames anglaises, voir mes ouvrages. Je remets à M. de Gassonville 24 l. st. pour la princesse. J'envoie Jules chez Mme de Soucy, qui m'a engagé à passer la soirée. Je recommence le tableau du Duc de Choiseul sur une autre toile. M. de La Blancherie vient et m'ennuie; avec de l'esprit et des connaissances, il parle sans cesse de lui et de ses malheurs à moi qui n'y puis rien. Je vais chez Mme de Soucy. Il y avait des Martiniquois avec leurs enfants, l'abbé Gaultier, M. de Boisgelin. Ce dernier me parle de ses ouvrages. Je l'invite à les terminer, pensant qu'ils auront la plus grande vogue et seront de la plus grande utilité. Les enfants jouent à toutes sortes de petits jeux.

22 : M. Audinet vient me rapporter deux dessins que je lui ai prêtés; je lui en prête trois autres d'après Carrache. Il désire beaucoup graver le portrait de Quiberon. Cela ne le tiendrait qu'un an au plus. L'abbé Mac-Carthy me dit que le Prince de Beauvau demande le premier testament de son oncle; ayant été collationné en Angleterre, ce serait pour lui comme un brevet d'émigré. Une lettre de ma femme me donne beaucoup d'humeur et m'attriste. Son voyage est encore remis, et je vois qu'elle veut attendre les courses pour finir avec les personnes qui ont souscrit. J'annonce au Duc de Choiseul que j'ai reébauché son portrait. Il n'en est pas fâché. Je lui baisse les yeux dans le nouveau, ce qui ôte l'invraisemblance et donne plus d'action à la figure dont le sujet est de lire une lettre. M. de Chambrulart vient me montrer ses ouvrages qui sont de mieux en mieux, mais il pêche par la monotonie. M. d'Héliand qui désire déménager dans Warren Street, me dit que Mme Gomer s'est conduite bien indiscrètement ainsi que Mme de Gourbillon (1). Elles ont dîné avec le Duc de Bourbon, MM. de Choiseul et de Calonne. Elles étaient pourtant l'une avec son frère, l'autre avec son mari, mais le résultat n'en peut qu'être fâcheux. Elles ont été le soir à l'Opéra dans une loge que leur avait donnée le Duc de Bourbon.

« Le Duc de Choiseul me dit que Buonaparte a ordonné un emprunt forcé de cent millions et une levée de cent mille conscrits et qu'il était parti pour l'armée du Rhin. M. de Villeblanche vient pour savoir où trouver l'abbé Mac-Carthy afin de lui parler au sujet de la princesse. Il annonce le départ de M. de Lostanges pour la France. J'envoie Jules promener avec Betsy. A peine est-il sorti que les Delaval arrivent m'engager à aller au petit théâtre d'Haymarket voir une pantomime intitulée *Obi or the three singers Jack.* Il n'y avait plus de place au parterre; nous allons aux loges pleines de filles plus jolies les unes que les autres. J'y trouve M. Constant qui me dit être venu voir mon tableau de Lord Duncan, mais *n'avoir pas voulu me déranger.* Il me fait assez de politesses. Lui et sa femme vont partir pour la campagne. Le capitaine Basselin était avec nous à la comédie. Nous les avons reconduits chez eux et le capitaine jusqu'à Cavendish-Square. En revenant ensemble, il raconte qu'il fait la cour à plusieurs femmes émigrées, mais elles sont détestables, se font mille démonstrations et se détestent. Elles croient lui faire beaucoup d'honneur en lui accordant leurs faveurs et ne valent rien pour le plaisir.

23 : « J'ai senti beaucoup de mal aux reins en me levant. J'ai peint la cravate et le gilet du Duc de Choiseul : Il s'est bien tenu. M. de Canonville est venu pour le tableau de la Duchesse d'Orléans; je lui ai dit que cela lui coûterait trois guinées. M. Odell m'a demandé mes prospectus de souscription. M. Saint-Aubin m'a prié de lui donner mon opinion sur un portrait du roi qu'il vient de faire. C'est un bien bon homme, mais il est par trop paresseux. On lui a dit qu'il existe à Paris une société de gens qui se nomment *théophilantropes,* à la tête desquels Chénier se montre ouvertement et qui agissent directement contre Buonaparte. On lui a dit aussi que Louis XVIII n'est plus à Mitau. L'empereur de Russie l'en a renvoyé. Il a lu dans les papiers que la Duchesse d'Angoulême en était partie. Je vais après dîner voir Mr et Mrs Wheatly. Ils me disent que s'ils se portaient mieux, ils iraient voir M. Hoppner à la campagne et m'engagent à y venir avec eux. Je rentre travailler aux cheveux de ma *Vestale.* Je ne fais rien qui vaille et souffre des reins à ne pouvoir me tenir. Je vais promener jusqu'au Parc, et j'achète à Jules de quoi faire un cerf-volant. Ne trouvant pas M. Artaria, je prends une glace en l'attendant, et je vois chez le marchand le Comte de B... qui était ivre et disait mille sottises. Chacun levait les épaules.

24 : « M. Odell souscrit pour une épreuve de *Britannia* et me paie trois guinées. Je refais la coiffure de la *Vestale.* Je vais chez Mr Prodgers qui satisfait au billet que je lui dois et le fait fort obligeamment, en me répétant qu'il a voulu m'être utile et me le prouver. M. de Rossel vient dîner

(1) Mme de Gourbillon, ancienne lectrice de la Comtesse de Provence, était la femme d'un sieur de Gourbillon, receveur de loterie à Lille. C'était une intrigante qui fut mêlée, avec la Bonneuil et la Chevalier, à l'expulsion du roi Louis XVIII, de Mitau (Voir Ernest Daudet, *Histoire de l'Emigration,* tome 3).



La Princesse de Santa Croce

[illegible]ON DE Mme VERNHETTE NÉE GODEAU [illegible]



avec moi. Il est très fâché des nouvelles de Buonaparte qui semble craindre quelque parti à l'intérieur. La liste des émigrés n'est pas annulée comme on l'avait dit, au contraire il y a un ordre de n'en plus rayer...

25 : « J'ai fait venir le modèle de femme pour peindre les habits de Lady Lambert. Je travaille de dix heures et demie à quatre heures et lui donne une demi-guinée. Lord Mountmorris vient avec le colonel Bath pour voir le portrait de Mrs Johnstone et me font des éloges. Mr Dayes m'engage à voir un tableau à l'huile, qu'il vient de peindre, de la dernière *Revue du roi dans Hyde Park*... Je travaille d'après le mannequin aux habits de Lady Lambert. M. d'Héliand me dit qu'il a reçu de l'argent de France pour être rendu, de la part d'un de ses amis à des anglais qui croyaient cet argent perdu. Il vient d'en recevoir pour lui et m'offre obligeamment de placer 25 l. st. chez moi. Je n'accepte pas dans l'incertitude du temps où je pourrai les lui rendre. M. de Termes vient faire ses adieux : Il me demande une estampe de Madame la Duchesse d'Angoulême.

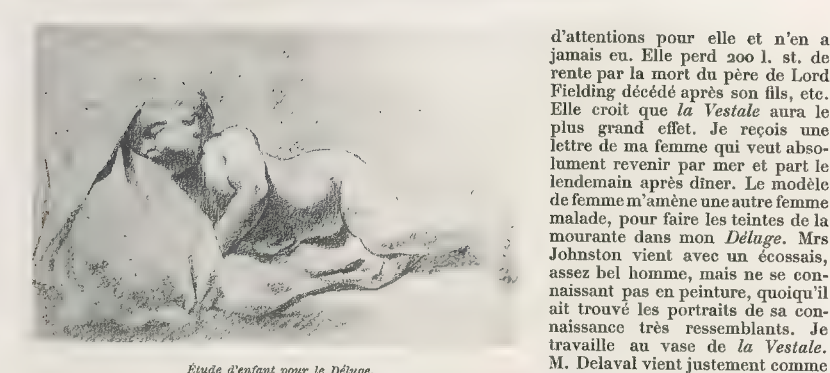
26 : « Je vais chez l'abbé lui parler pour la princesse. J'y trouve M. de Lally et le Dr Vigarous : Nous y déjeunons. M. de Lally pense que si Buonaparte parait accéder aux mouvements séditieux qui s'élèvent contre lui, ce n'est que pour agir avec plus de vigueur après. Il croit que M. Pitt est embarrassé et remarque que les expéditions de ce pays ont toutes avorté, mais d'heureux hasards l'ont bien servi. Je rentre pour peindre la tête du Duc de Choiseul : Il se tient fort mal. L'abbé vient retirer de la caisse les effets de la princesse, emporte les papiers qui s'y trouvaient et me laisse un petit paquet que je noue et que je serre dans la grande armoire de sapin, pour lui être remis. Le général Béhague vient avec son neveu. Ils regardent mes tableaux et s'en vont. Le Duc de Choiseul fait déposer chez moi un tableau qu'il veut vendre : C'est le portrait de Charles XII, estimé, dit-il, par Robert, le peintre des ruines, la somme de quinze cents livres st. Il allait être vendu cette somme à l'impératrice de Russie au moment où elle est morte.

« Le propriétaire de la maison, venu en mon absence, chercher l'argent du loyer, me presse fort et je suis très inquiet de ne pouvoir le payer. Les servantes ne savent ce qu'est devenue une cuiller d'argent qu'elles cherchent depuis quinze jours. Elles m'offrent de payer à elles deux, la cuiller perdue; j'ai refusé en leur recommandant plus de soin à l'avenir, persuadé de leur probité. Pendant que je dînais, M. de Choiseul me recommande de faire ouvrir sa caisse renfermant le portrait de Charles XII. Je fais présent à Mr Prodgers de deux épreuves de Lord et Miss Duncan, pour la latitude qu'il me laisse au paiement des billets de cent livres st.

27 : « Le temps est lourd et le ciel couvert : Je suis tout mélancolique. Passé chez M. Dayes. Il peint actuellement à l'huile et fait d'assez jolies choses. Son grand défaut est de vouloir faire de tout, mais rien absolument bien. Il me montre ses ouvrages, entre autres un tableau de la dernière revue du roi. Il y a sans doute beaucoup de talent, mais le tableau est mauvais, froid de composition, et bien qu'il ait tourmenté quelques figures, c'est à côté du bon. C'est un fort honnête homme, simple dans ses manières, sans préjugés nationaux et de bonne foi. De retour, je me suis mis à la *Vestale,* M. de Choiseul m'ayant écrit qu'il ne viendrait que mercredi prochain. J'ai peint la draperie derrière l'épaule. Il n'est venu que Mrs Fairfield, désireuse de savoir l'époque du retour de Mme Danloux. En allant à Kensington avec Jules, j'ai fait visite à l'abbé de Tressan, au lit avec une fièvre bilieuse. En faisant le tour de Kensington, j'ai rencontré Mme Digneron. Elle était assise sur un banc avec Mrs Cotes et Mme de Mornay, M. de Vignier et deux autres jeunes gens. Mme de Pressigny me dit qu'elle partait cette semaine pour la France et me chargea de choses honnêtes pour ma femme. En rentrant dans Londres, passé chez M. Le Vassor qui était à la campagne avec M. de Montazet; rencontré en sortant M. de Chambrulart qui m'annonce comme certaine la signature de l'armistice entre les français et l'empereur d'Allemagne...

28 : « Je vais chez Mr Goldwin le prier de prendre patience pour ce que je lui dois. Il acquiesce avec peine; de là chez M. Pané qui me montre ses tableaux et me dit que s'il avait de l'argent, il irait en Suisse pour acheter un cabinet qu'on a sorti de France. Il parait embarrassé de ceux qu'il a et prétend que M. de La Hante s'est montré peu délicat, ayant entièrement pris le commerce des tableaux, il a fait bien du tort en allant chez les personnes qu'il avait rencontrées chez lui, et enlevé leur pratique en leur faisant la cour. [Une de ces personnes avait trouvé ce procédé si peu délicat qu'elle le lui avait dit. Je reviens travailler, mais on balayait mon atelier et je ne fis rien d'autre que mettre l'accord au portrait de M. de Vignier... Il vient avec Mrs et Miss Cotes, accompagnées de Mlle de Mornay. Cette dernière me montre des miniatures qu'elle peint pour exister : Il y a du soin, mais point dessinées et sans effet. Je le lui dis. Elles restent une demi-heure... Le soir je lis Shakespeare.

29 : « Je suis tout déconcerté et n'ai de cœur à rien : Point de nouvelles de ma femme. Je vais chez Mr Jackson lui demander la dédicace qu'il veut mettre au bas de sa planche de la tête de Lord Keith. Mrs Huntley vient et ne sait ce qu'elle veut. Elle voudrait avoir son portrait fini et ne veut plus de celui de Lord Fielding. Elle dit qu'elle va partir pour l'Allemagne, que Mr Ward n'a pas



Étude d'enfant pour le Déluge.
Album du général Danloux.

d'attentions pour elle et n'en a jamais eu. Elle perd 200 l. st. de rente par la mort du père de Lord Fielding décédé après son fils, etc. Elle croit que *la Vestale* aura le plus grand effet. Je reçois une lettre de ma femme qui veut absolument revenir par mer et part le lendemain après dîner. Le modèle de femme m'amène une autre femme malade, pour faire les teintes de la mourante dans mon *Déluge*. Mrs Johnston vient avec un écossais, assez bel homme, mais ne se connaissant pas en peinture, quoiqu'il ait trouvé les portraits de sa connaissance très ressemblants. Je travaille au vase de *la Vestale*. M. Delaval vient justement comme je sortais avec Jules pour lui faire enlever son cerf-volant dans les prés. Nous y allons ensemble et Jules était aux anges de voir son cerf-volant s'enlever si bien. Les Delaval sont bien seuls à présent que leurs amis ont quitté ce pays. On a mis embargo à Hambourg sur tout ce qui peut venir en Angleterre, sur intimation des puissances coalisées du Nord.

30 : « Je vais chez M. du Fretay. Il a une fort belle maison dans Edwards Street, Portman Square. Il me montre ses ouvrages et fait des progrès. Je lui ai conseillé de dessiner beaucoup. De là chez M. de Villeblanche, me faire payer de quinze guinées au compte de Mme de Vignier pour le portrait de son fils. Il n'était pas levé, mais me donne un *draft* sur M. Mellish. Il vient quelques anglais avec des cartes, voir le portrait de Lord Duncan. Je peins les jambes du Duc de Choiseul. Il est plus gai qu'à l'ordinaire et me raconte avec emphase comme on est gai à Paris, comment il est impossible de n'être pas électrisé par les chansons républicaines : Il en chante plusieurs. Tous les moyens qui pouvaient faire réussir une révolution ont été employés en France, me dit-il; il vient de causer avec un français qui arrive de Paris. Il était aux Invalides, actuellement le Temple de Mars et de la Victoire, le jour du 14 Juillet. Les plus grandes marques d'honneur sont décernées à Buonaparte. L'intérieur de la coupole est orné des drapeaux pris sur les ennemis de la France ; ils sont étalés en grande pompe et arrangés avec beaucoup d'art. Cependant Buonaparte perd de sa popularité, mais actuellement qu'il y a suspension d'armes entre les armées belligérantes, il aura la force à l'intérieur. Je dîne seul parce que je veux travailler et j'envoie Jules dîner chez Mme Delaval. Il a le projet de faire aller son cerf-volant avec Camille. Le Chevalier de Gilliers arrive; c'est à moi à lui payer des glaces. Je l'emmène chez Raymond ; de là nous allons aux prés. De loin, je découvre Jules, son cerf-volant parfaitement enlevé, et Camille et son père courant après lui. Nous revenons, Jules et moi, chez Mrs Fairfield qui nous avait engagés à prendre le thé. Elle nous attendait avec sa fille. Elle me parle de son autre fille qui a quitté la maison, me montre les lettres que le Comte de Warren, qui voulait l'épouser, leur a écrites. Il en est devenu amoureux avant de leur en avoir parlé. Elle se trouve chez la fille d'une de ses amies; on l'y traite bien. Sa fille n'est jamais venue la voir depuis qu'une pension lui a été refusée à moins d'accepter de vivre à la campagne chez des personnes désignées. Ses habillements et tout ce qui pouvait lui appartenir lui a été renvoyé. Elle aura quelque argent après la mort de sa mère. Mrs Fairfield paraît ne pas aimer qu'on lui parle de Lyon, sa patrie; elle me dit qu'elle y a un frère dessinateur nommé Reverdy.

31 Juillet : « Je vais savoir des nouvelles de Mme de Soucy qui désire fort le retour de ma femme. Elle a une forte fièvre presque inflammatoire, mais va mieux. Elle me dit mille choses obligeantes de Jules. Je monte chez M. de Janvry. J'y trouve un homme qui me demande de mes nouvelles; je ne le reconnais pas. Il me dit qu'il est le Duc de Crussol, qu'il est venu plusieurs fois voir mes ouvrages et mille choses honnêtes. Je rentre chez moi et le Duc de Choiseul arrive. J'avais fait déballer son portrait de Charles XII. C'est un mauvais tableau qu'il estime beaucoup plus qu'il ne vaut. Il peut avoir le mérite de la ressemblance et de la rareté. Je travaille à finir ce que j'avais préparé la veille d'après lui. Il est aussi gai qu'hier. Pendant la séance M. Pané vient. Il le laisse entrer, lui montre ce portrait et s'en va. M. Pané reste et me fait de grands éloges de la *Vestale*. Il dit Mr Foster de retour. Personne ne l'estime. Il est surtout méprisé dans la Cité

depuis la saisie qu'il a faite de blés pour le gouvernement, lorsqu'il avait sa place à la douane. M. d'Héliand me lit une lettre de France qu'il vient de recevoir de sa fille qui lui conseille de ne pas rentrer avant qu'elle ne soit venue lui parler. Il va dîner chez M. de Béhague, puis ensemble au Royal-Circus. Je lui dis que j'irai au demi-prix pour les voir. Je vais chez l'abbé de Tressan qui va beaucoup mieux. Il m'apprend que l'empereur Paul vient de reconnaître M. le Marquis de Caraman comme ambassadeur extraordinaire du roi de France. Il ne croit pas que la lettre que j'ai écrite à Mitau puisse avoir du succès. En allant à Royal-Circus, je rencontre M. Delaval échauffé d'un bon dîner que lui avait donné Philibert, chirurgien du Duc de Bourbon, chez Bonnet. Je n'y trouve pas ces messieurs : J'en ai de l'humeur.

1er Août : « Je vais chez Mr Reinagle (1) peintre, 18, Howland Street, sans le rencontrer; chez Mr Fittler, graveur, 62, Charlotte Street, Fitzroy Square, pour le remercier d'un billet d' « Exhibition » et m'informer des dépenses auxquelles cela peut entraîner. Il me dit que la sienne, composée seulement de deux tableaux de Loutherbourg, n'avait pas eu de succès et sans payer ses frais. La salle lui avait coûté cinquante guinées pour trois mois, et deux hommes, une guinée chacun par semaine, mais il avait eu quelques souscriptions. A la vérité, elle était mal située et l'appartement trop petit. J'attends M. d'Héliand qui devait venir avec sa chienne pour la placer dans le portrait du Duc de Choiseul. Delaval passe un instant en allant faire visite à un M. Delorme, lyonnais qui loge chez La Sablonnière. Il est le fils d'un notaire de Lyon, a fait de bonnes affaires et possède des biens à la Martinique. M. de Nugent passe aussi; il va à Cossey chez Sir William Jerningham, et fera des lectures à Norwich. M. de Canonville me lit une lettre qu'il vient de recevoir du Duc d'Orléans qui est à Mahon. Lui et ses frères se louent des bons procédés des anglais pour eux à Gibraltar où on les a traités parfaitement. Tous les officiers de chaque corps étaient venus leur faire visite. Ils ont été à Minorque où il y a 13.000 hommes de troupes. Ils sont tous les trois impatients de revenir au château de Twickenham.



Croquis pour la figure de la Duchesse de Buccleugh.
Au crayon noir. Album de Mlles de La Filolie.

« M. de Canonville me demande si le tableau de la duchesse a été arrangé. Je lui fais observer qu'il est trop avarié pour oser y rien faire avant que le duc ne soit arrivé et qu'en attendant, je le fais remettre sur toile... Je fais la natte dans le tableau de *la Vestale*. M. de Saint-Aubin vient; je le retiens à dîner. M. de Rossel me dit que jamais ma *Vestale* ne lui a fait autant d'effet qu'aujourd'hui. Je vais prendre des glaces. J'y trouve M. Bourne avec lequel je renouvelle connaissance. Il me donne de mauvaises raisons pour s'excuser de ne pas être revenu... Son frère est assez heureux à Lyon. Il assure que si j'eusse été à la Martinique il y a quelques années, j'aurais pu gagner quatre mille louis par an. Delaval vient prendre des glaces avec sa femme et Mme Dessoles. Nous allons chez Owen et de là chez eux. Mr Crema et M. de Penne y vinrent aussi. La chaleur est excessive pour ce pays-ci : Il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis deux mois. On dit que les émigrés rentrent toujours à force; M. Crema compte partir avant trois mois, M. Delaval aussi : Je rentre à 11 heures.

(1) Reinagle (Philip), paysagiste-animalier, *landscape and panoramic painter*, élève de Allan Ramsay. Son ouvrage le plus connu est *The Sportsman's-Cabinet*. Il est mort en 1834.

2 : « Le Duc de Choiseul vient prendre séance. M. de Beaujeu vient aussi. Buonaparte, assure M. Delaval, fait venir à Paris quantité de grenadiers et de pionniers pour le 3 de ce mois. L'abbé Mac-Carthy dit que le Prince de Beauvau a écrit à la princesse [de Craon] de venir à Paris, où sa présence est absolument nécessaire, mais elle s'y refuse et ne veut même pas aller à Ostende donner sa procuration. Mme Delaval passe avec Camille et nous attend demain à dîner. M. du Fretay vient voir mes tableaux et me fait des éloges. La chaleur est plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'a encore été de l'année; je n'ai pas la force de travailler. Reçu l'argent des trois estampes restant à payer de Dundee. Nous allons avec Jules chez Mr Wheatly; il avait la goutte au coude. Nous prenons des glaces et nous y trouvons l'abbé de Bouvery et Mlle de Beauchamps avec un jeune homme de mauvaises façons. J'y rencontre aussi le Comte de Neufville qui m'apprend que ces dames vont partir incessamment pour la France. Nous rentrons à 9 heures au cas que ma femme arrive d'Ecosse.

3 : « J'ai commencé aujourd'hui à prendre du lait à déjeuner. Je souffre toujours des reins. M. d'Héliand étant venu déjeuner, je dessine sa chienne pour le tableau de M. de Choiseul. M. Delaval amène deux habitants de Lyon, l'un nommé M. Delorme, l'autre son beau-frère. Ils me donnent des nouvelles de nos amis dans cette ville, entre autres de Bourne et de F... Ils sont fort bien de situation dans leurs affaires. Ils disent que Mme Teissier-Raymondi, de Marseille, que j'ai beaucoup connue, a été d'une démocratie jacobine la plus infâme; elle avait pour proverbe que *la Révolution était une jeune plante qui avait besoin d'être arrosée avec du sang*. Le beau-frère de M. Delorme désire avoir son portrait avec son chien. Ils viendront me revoir. J'attends Mrs Johnstone jusqu'à deux heures. Elle me fait dire qu'elle ne peut pas venir. Je peins la main du petit Lambert d'après Jules : Je ne sais ce que je fais. Dîner chez Mme Delaval. M. et Mme de Villeneuve s'y trouvaient. Ils paraissent plus heureux depuis la mort de leur oncle Deleutre, mort de chagrin à Hambourg d'avoir été renvoyé de ce pays-ci. M. de Villeneuve dit que Lemonnier gagne beaucoup dans cette ville; il a toutes les premières familles à peindre. Ils vont partir pour la France. Le Chevalier de La Bentinaye y dînait aussi. C'est un bon et aimable garçon, neveu de l'archevêque de Bordeaux. Nous avons été promener tous les trois dans les prés. Le chevalier est criblé de maladies, cependant il ne peut voir passer un cotillon sans désirer courir après. Il nous a conté mille historiettes de filles. Chacun y a mis du sien, ensuite nous sommes retombés dans la politique. Il nous a parlé de son oncle du temps qu'il était ministre du roi de France, de la difficulté qu'il avait eue. On ne lui présentait que des affaires délabrées, sans aucun moyen d'y remédier. Nous nous demandons quel sera l'historien capable de donner une idée juste de la Révolution? La difficulté sera très grande... parce qu'on est trop près de l'objet pour écrire sans partialité. Mallet-du-Pan (1) qui vient de mourir, était, assure-t-il, le mieux dans le cas de le faire, ayant réuni quantité de matériaux à ce sujet...

Sans date : « Ma femme est enfin arrivée à 10 heures du soir, après neuf jours de navigation dans le *Fifeshire Packet*. Elle avait éprouvé des calmes, était assez bien à bord et voyageait avec de bonnes gens. Après s'être reposée une heure, elle est venue me trouver chez Mme Delaval, et m'a donné, une fois rentrée, les plus grands détails de ses petites opérations, qu'elle a réussies autant que cela était possible. Elle se loue infiniment de M. et Mme Tournier chez qui elle a logé, et de Mr Mac-Donnel qui l'a traitée parfaitement...

Ce samedi : « J'ai passé les quatre derniers jours à travailler à la figure du Duc de Choiseul, d'après un de ses hussards qui m'a servi de modèle pour les habits. C'est un bon homme qui s'appelle Phélipeaux et se trouvait en prison avec lui. Il se loue des bons procédés des français et se plaint seulement des chefs qui lui ont fait souvent éprouver des duretés. Il veut passer à la Vendée. Je ne le lui conseille pas, mais je lui dis qu'au moins, s'il y va, il reste tranquille à travailler chez quelque bon fermier; ayant l'habitude du travail, étant jeune, il trouvera toujours de quoi faire. C'est son intention, assure-t-il, car il ne peut se faire à ce pays-ci. Le docteur Forestier, venu déjeuner avec moi, a été content de la situation de ma femme, souffrante depuis son retour, et lui a ordonné de continuer le régime qu'elle a commencé. Miss Fairfield, M. de Rossel, M. d'Héliand, sont venus, ainsi que l'abbé Mac-Carthy, savoir des nouvelles de ma femme. J'ai travaillé au fond du Duc de Choiseul. Mrs Johnston m'écrit qu'elle viendra demain pour finir son portrait. Nous avons attendu Mme Smith pour dîner; elle n'est pas venue. Ma femme souffre cruellement.

Dimanche : « Je vais chez Mrs Cosway sans la rencontrer, mais son mari me fait voir ses ouvrages. Il veut parler politique. Je lui dis que les artistes n'y entendent guère, s'ils sont comme moi. Il me montre un dessin de Parmegiano que j'avais copié jadis. Il a été volé dans le cabinet du roi à Versailles et il l'a acheté. Je m'excuse de ce que nous ne pourrons nous rendre à son

(1) Mallet du Pan (Jacques), né près de Genève en 1749, mort à Richmond, près de Londres, en Mai 1800.

invitation pour ce soir, ma femme étant malade. Rentré chez moi, je travaille d'après Mrs Johnston qui vient à deux heures avec sa mère. Elle a invité des parents de son mari à voir son portrait. Ils le trouvent le plus ressemblant de ceux qu'elle a fait faire jusqu'à présent. Elle s'est fait peindre en pied par un Mr Clarke et ce n'est que sa caricature. M. Audinet persiste à désirer graver le tableau de Quiberon. M. Lanata viendra dîner demain. Ma femme souffre beaucoup. Le docteur Forestier lui trouve de la fièvre et lui ordonne vingt gouttes de laudanum pour le soir. M. d'Héliand et son neveu, Mme de Soucy et l'abbé Gaultier, Miss Fairfield passent prendre des nouvelles de ma femme. Etant allé acheter des biscuits pour elle chez un confiseur, Oxford Street, j'y trouve le Duc de Bourbon et M. de Calonne qui prenaient des glaces. Ils ont eu l'air attrapé de m'y voir et m'ont parlé de choses indifférentes.

« Par une carte, Mr Prodgers me demande des renseignements sur M. Didelot qui veut lui acheter pour deux cents livres de marchandises à neuf mois de terme, et me prie de m'informer près de M. Hénard. Ce dernier me dit que M. Didelot est fort honnête. Il a peint un M. Mitchell, associé de M. Thélusson, qui vit avec Mrs Orde, et lui a donné mon adresse pour voir mes tableaux. Je rentre et trouve M. de Crenolle le fils. La chaleur est au plus haut degré et dure depuis sept semaines. Je vais chez Mr Northcote voir son tableau du pape. Il est lourdement peint et composé de même, point dessiné, mais il a une vigueur de couleur qui lui donne un effet brillant. Il m'a montré ses autres ouvrages et m'a fortement demandé mon opinion : Je la lui ai donnée et il m'a écouté avec beaucoup de satisfaction apparente. Northcote a eu l'air d'avoir confiance en moi.

« Je passe chez M. Saint-Aubin que je savais avoir été malade; il était à déjeuner avec sa mère qu'il parait aimer tendrement : Il allait mieux. Rendu réponse à Mr Prodgers. J'y trouve M. de Montazet qui venait d'acheter des marchandises pour M. Le Vassor. Il y avait beaucoup de monde chez lui hier au soir. Le Baron de Roll est venu me prévenir que Mrs Huntley aurait voulu qu'il réponde de l'argent qu'elle me doit; ils n'ont plus rien de commun. A la vérité, il a été fort bien autrefois avec elle, mais ce n'est pas une raison pour payer ses dettes. Il me prie de faire mon possible pour ravoir d'elle la petite ébauche que j'ai faite de lui et qu'elle emporta de force de chez moi... »



Et le rideau tombe, c'est-à-dire que cessent les notes journalières qui nous ont si fort initié à la vie intime du sympathique artiste. A peine, dans cette nuit profonde, de rares trainées de lumière sous forme de tableaux, parviendront-elles à l'éclairer désormais, à situer les dernières œuvres de l'homme sensible, frappé au cœur par tant d'espoirs déçus et que minait la maladie.

Danloux va tenter, bien tard, une nouvelle existence, essayer, après dix ans d'absence, de se refaire une clientèle, de reprendre langue au milieu d'amis sur lesquels a passé la Révolution; tâche ingrate à laquelle il succombera.

L'Angleterre lui a-t-elle au moins donné tout ce qu'il en espérait? A-t-il trouvé dans la société anglaise, l'accueil qu'il méritait? Sans doute sont venus à lui dans son voyage d'Ecosse, nombre de témoignages flatteurs, des marins vainqueurs ont désiré leur image de sa main, des princes ont honoré le peintre, exilé comme eux, de leur confiance; à Londres de notables émigrés lui ont procuré des travaux, le monde créole par ses commandes a témoigné maintes fois de l'estime pour son talent, et pourtant on a la sensation que l'artiste attendait plus et mieux. Il partait donc sans regrets, pénétré certes de la bonne grâce de quelques grands seigneurs comme Lord Moira ou le Duc de Buccleugh, mais sans affinité réelle avec la race, sans grande sympathie pour la nation qui lui avait surtout donné asile, et sans esprit de retour Danloux quittait l'Angleterre.

Disons donc adieu comme lui à ces anglais corrects, à ces écossais fastueux, à tous ces émigrés qui l'aidèrent à franchir le temps d'épreuves. Prenons congé des artistes anglais, de Cosway, de Northcote, de Banks et même du goutteux Wheatly qui va mourir. Un adieu aussi à la Roussée faite au tour, à la Duthé qui ne rentrera qu'à la seconde Restauration pour plus de sûreté, et même à la capricieuse Huntley aux traits si fins qu'empâte l'embonpoint, à toutes ces silhouettes élégantes qui semèrent du moins quelques fleurs sur le rude calvaire de l'exil. Un dernier souvenir à Mme de Polastron, heureuse si elle avait pu, à ses derniers jours, soulevant un instant le voile de l'avenir, entrevoir sur le trône son prince bien-aimé ! Quittons enfin ces irréductibles, ces royalistes bien décidés à conduire leur *père de Gand*, comme on a dit, dans sa capitale et à ne le quitter qu'à la porte des Tuileries.

Beaucoup sont rentrés d'ailleurs, comme la serviable Princesse de Craon que Danloux retrouvera au château du Val, à Saint-Germain-en-Laye, toujours choyée par sa fille adoptive, l'aimable Bonne d'Alpy.





X

La paix d'Amiens. — Un revenant de l'Emigration. — Au Salon de l'An X (1802). — L'Evêque de Saint-Pol de Léon expulsé du Louvre. — Un *Episode du Déluge* apprécié par le critique de la *Revue du Salon*. — Mrs Johnston. — Les élèves de David et les femmes-peintres au Salon de l'An X. — La Princesse de Santa-Croce. — *Le Pausanias Français* et sa critique : Chaussard. — Talleyrand marie la fille de la princesse. — Portrait des enfants Doyen de Coubert (Salon de 1806). — Les d'Autremont. — Esquisses historiques à propos d'Henri IV. — L'architecte Destailleur et l'ingénieur Lenoir. — L'enfance de Jules Danloux et ses images. — Conseils d'un père à son fils sur le paysage. — Le Duc de Mortemart annonce à Bonne d'Alpy la nomination de Jules Danloux dans la Légion d'Honneur. — Adieux à l'atelier du peintre. — Epitaphe de Henri-Pierre Danloux. — Caractère de l'artiste. — Eloge de ses portraits intimes, dits *de genre*.

Le général Bonaparte venait de s'installer, avec les consuls, dans le palais des rois de France. L'ordre était rétabli, les églises se rouvraient et plus stable se montrait le gouvernement. C'est alors que l'Angleterre épuisée sentit un intense besoin de repos et que le Cabinet britannique se décida d'entrer en pourparlers avec celui des Tuileries; ces négociations amenèrent la courte paix d'Amiens. Le peuple anglais, las de cette longue guerre, accueillit la nouvelle avec transport et le général de Lauriston, qui l'apportait, fut reçu d'enthousiasme. Les habitants de Londres dételèrent les chevaux de sa voiture, et, dans leur élan, la traînèrent jusqu'à Portland Street.

L'événement si désiré détermina un grand mouvement de retour parmi les français. Ceux qui restaient encore appelèrent bien ces départs des défections, mais la mode fut de rentrer comme dix ans auparavant elle avait été de partir. De séduisantes avances réduisaient d'ailleurs chaque jour le nombre des émigrés, désireux de recueillir les débris de leur fortune sans attendre une Restauration problématique espérée peut-être dans un lointain avenir. C'est aussi le moment que choisit Danloux pour dire un adieu définitif au sol pourtant hospitalier de l'Angleterre, et venir reprendre langue au sein de la mère-patrie. Il revoyait son vieux Paris bien changé, quoique le faubourg Saint-

Germain se fût repeuplé, et l'on a même dit que le peintre y fut accueilli avec faveur, « la Contre-Révolution lui sachant gré de ses opinions et de son titre d'émigré (1). »

« La paix ayant rouvert aux émigrés les portes de la France, Danloux y rentra avec la confiance de recouvrer au moins quelques débris de sa petite fortune : Il n'en fut rien ! L'artiste ne rencontra que déceptions et les moyens de produire son talent lui furent haineusement refusés. »

L'allusion du colonel Danloux vise par ces lignes une mesure désobligeante autant qu'injustifiée, prise contre l'un des ouvrages sur lequel l'artiste avait fondé le plus d'espérances. Croyant, au lieu d'adversaires, n'y trouver que des camarades et des amis, il avait voulu profiter du Salon qui allait s'ouvrir pour montrer quelques-unes de ses dernières toiles et se rappeler ainsi au souvenir de ses contemporains; il comptait leur soumettre sa *Vestale* et surtout son austère *Evêque de Saint-Pol*, portrait datant il est vrai de plusieurs années, mais qu'il estimait avec raison pour l'un de ses meilleurs. D'autres peintures complétaient l'envoi qui, dans sa pensée, devait sinon lui apporter la gloire, du moins contribuer à lui rendre sa place trop longtemps délaissée. Que vient faire ce revenant poudré d'un monde aboli, sembla-t-on dire ? Qu'attend ce trouble-fête des nouvelles générations encore teintes du sang bleu de l'aristocratie ?

« Autorisé d'abord à exposer ses tableaux, Danloux les vit brutalement expulsés, et c'est à la porte du Louvre, aux risques des intempéries, qu'il dut les faire reprendre. On ne pouvait, lui fut-il expliqué, admettre des tableaux peints en Angleterre et par un émigré. Il en conçut un dégoût et un découragement profonds que mirent à leur comble les critiques acharnées de gens qui avaient plus ou moins trempé dans la Révolution. L'un d'eux, Marie Boitard, ne pouvant refuser son admiration au portrait de l'évêque de Saint-Pol, dont il avait dû apprécier le mérite, se hâta d'ajouter : C'est un magnifique Van Dyck échappé par hasard au pinceau de Danloux ! »

La mesure prise contre l'œuvre distinguée était bien inhospitalière en effet, et la colère vivace encore à l'égard des émigrés explique seule, sans la justifier, une exécution aussi sommaire. Elle fut prise, assure-t-on, à l'instigation de David, offusqué par la vue de ce prélat, distributeur de secours au clergé français, dont les suppliques, peintes en manière de trompe-l'œil, se voient en bas du tableau. Une épigramme anonyme souligne ironiquement la mesure dont ce portrait fut victime :

Près d'une table assis l'évêque de Léon,
Brochait sur ses genoux un projet d'armistice;
Mais comme il fut fidèle à son *Napoléon,*
On le fit enlever par ordre de police.
Le sbire en s'acquittant de la commission
Aperçoit à ses pieds des lambeaux d'écriture,
Veut les saisir et voit, à sa confusion,
Que ces lambeaux suspects n'étaient là qu'en peinture !



Si injuste qu'ait été l'ostracisme, si brutalement qu'il se soit manifesté à l'égard de Mgr Lamarche, évêque et Prince de Léon et de son peintre, ne prenons pas à la lettre

(1) Charles Blanc.

l'assertion de son petit-fils qui, dans un mouvement d'humeur, semble croire que tout l'envoi du peintre fut repoussé avec dédain, alors qu'à l'évêque seul paraît s'être bornée la proscription consulaire. Les *Suppléments au livret de l'Exposition de l'An X* (Septembre 1802), sont là du moins pour le contredire. Dans la liste des tableaux montrés par Danloux figure, sous les n°s 964, 965 et 966, *Une Vestale,* l'*Épisode du Déluge* et le *Portrait de Mme J... anglaise.* Une quatrième toile, *Capitaine à bord d'un vaisseau commandant une attaque,* s'y trouve mentionnée, mais sans numéro. De la Vestale si appréciée à Londres et dont il avait escompté l'effet, il est peu question dans les comptes-rendus et pour cause ; nous n'en dirons rien, en ayant assez parlé précédemment, mais pour bien marquer l'animosité, ou plutôt la malveillance dont le peintre ordinaire du Comte d'Artois était la victime, reproduisons le passage de la *Revue du Salon de l'An X* où il est question de l'*Episode du Déluge* (1) :

« Nous n'avons jamais vu de tableaux peints d'une manière plus sale que celui-ci. Le dessin n'est pas meilleur dans les autres tableaux de l'artiste... Cet enfant qui se casse le nez sur un rocher est du plus mauvais style... »

Ne sent-on point comme un parti pris de dénigrement dans l'appréciation d'un tableau qui n'était pas sans mérite ? Nous avons voulu le voir au Musée de Saint-Germain-en-Laye, où il fut offert par la famille Danloux, et voici les réflexions qu'il nous inspira : Toile de grandes dimensions aux figures de grandeur nature, exécutée avec des modèles anglais. Un homme dans la force de l'âge, au torse puissant soigneusement modelé, soutient sa jeune femme évanouie dans ses bras. Un enfant mort gît à leurs pieds. La couleur brille d'un certain éclat, mais produit une impression en désaccord avec la scène lugubre qu'elle prétend représenter. Certes l'artiste avait un ample torse à sa disposition, mais parce qu'on a un beau modèle, est-ce une raison pour le placer en pleine lumière ? Ne valait-il pas mieux, comme l'a compris Girodet dans un sujet analogue, atténuer sa vivacité et donner à la scène l'aspect tragique, l'effet de terreur qu'elle comportait ? En sortant de ses sujets habituels, en voulant atteindre à une note d'art différente et plus haute, l'excellent portraitiste s'est trompé.

Le critique du Salon ne se montre pas mieux disposé, quand il parle du tableau sans numéro où nous croyons reconnaître *Lord Keith s'emparant sur les Hollandais du cap de Bonne-Espérance :*

« Aux nombreuses incorrections de dessin, à des effets faux, à un ton généralement gris on reconnaît facilement les tableaux de Danloux. Examinons ce capitaine de vaisseau : Il est aisé de voir qu'il est assez mal dessiné. La figure, quoique un peu rouge, se montre assez bien peinte et ne manque pas d'expression, mais le reste est exécuté avec une facilité désespérante... Les bas de soie blancs, un jour de bataille, ont beaucoup fait rire les mauvais plaisants ! »

Se souvient-on d'une dame Johnston qui avait accepté de poser pour les bras et les draperies de *la Vestale ?* Pour reconnaître sa complaisance, Danloux lui fit à Londres son portrait. C'est la toile promise, ou sa réplique importée en France, qu'il exposait sous cet anonymat : *Mme J... anglaise.* N'ayant pas retrouvé son image, force sera de nous contenter de cette note banale :

(1) Bibl. Nationale, Cabinet des Estampes : *Collection de Loynes,* tome 28.



La Princesse de Santa-Croce.
Dessin au Physionotrace gravé par Quenedey.

« Les traits qui caractérisent les anglaises sont rendus d'une manière si juste que tout le monde dit avoir vu cette femme. Nous reprocherons à cette figure d'être un peu trop rouge, et au paysage d'être trop empâté. »



Il nous semble piquant de feuilleter le livret de ce Salon de l'An X pour se rendre compte en quelle compagnie très renouvelée, pour ne pas dire très mêlée, figurèrent après dix ans de République, les peintures de Danloux. Le grand pontife d'alors, occupé sans doute à son *Léonidas aux Thermopyles,* qu'il n'acheva pas d'ailleurs, n'a rien envoyé. Par contre, les élèves du *citoyen* David sont nombreux : François Gérard y montre un portrait de *Murat;* Girodet, l'*Apothéose des Héros Français morts pour la patrie pendant la guerre de la Liberté;* Isabey et Carle Vernet, *le Premier Consul se promenant dans les jardins de la Malmaison;* Swebach, *la Bataille de Maringo* (sic) ; Gautherot, le *Convoi d'Atala;* Ingres expose un portrait de femme, Caraffe, des dessins orientaux; Guérin, *Phèdre* et *Hippolyte*, tableau sur lequel la critique du temps ne tarit pas. Demarne et Pillement y figurent avec des paysages égayés d'animaux, Drolling pour des *Intérieurs;* Fragonard le fils y donne une *Leçon de Danse* et Prudhon le délicieux dessin de *Phrosine et Mélidore*.

Beaucoup de femmes cultivent alors les arts. Mme Benoist, née Leroux de Laville, y montre des portraits, Mlle Bouilliard une *Herminie,* Mlle Bounieu une *Psyché*, Mlle Gérard sa *Jeune femme allaitant*, Mlle Capet le *portrait de Mme Saint-Val,* Mme Eulalie Morin des tableaux à l'encaustique, enfin Adèle Romance dite Romany, des portraits. Le succès de curiosité, « le clou du Salon », parait s'être fixé sur le tableau bien connu de Monsiau, *Molière lisant Tartuffe chez Ninon de Lenclos.*



Hâtons-nous d'arriver à l'une des dernières œuvres importantes de notre artiste, au remarquable portrait de la *Princesse de Santa-Croce* grande dame italienne rencontrée jadis à Rome dans les salons du Cardinal de Bernis, et retrouvée à Paris dans le monde politique. Quelques mots de présentation ne sembleront pas superflus ? Une aimable communication nous permet d'ailleurs de préciser à son sujet.

La Princesse de Santa-Croce appartenait à l'illustre famille des Falconieri qui a fourni deux saints à l'Eglise. La noblesse de son mari était encore plus ancienne. Il

descendait de Valerius Publicola qui fut consul de Rome après l'expulsion des Tarquins (1).

Présentée après son mariage à la Société romaine, la jeune princesse inspira une vive sympathie au vieux Cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome. Bientôt elle fut auprès de lui sur le pied d'une fille adoptive et gouverna le palais de l'ambassade. L'illustration de sa noblesse et l'amitié du cardinal lui valurent d'attirer,



Les Enfants Doyen de Coubert.
Chez Mme Gaston Faure.

sur elle et sa famille, les marques de la faveur pontificale. C'est ainsi qu'à la mort du roi Louis XV, l'abbé Lelio Falconieri fut désigné pour prononcer l'éloge funèbre du monarque défunt. A l'avènement de Pie VI, le Prince de Santa-Croce reçut le grade de capitaine honoraire des Chevau-Légers de la garde du Saint-Père. Enfin lorsque

(1) L'origine du titre de Prince de Santa-Croce mérite d'être rapportée, mais pour cela, il faut remonter dans le cours des siècles jusqu'à l'impératrice Hélène (Sainte-Hélène), mère de l'empereur Constantin. Cette princesse fit dans les années 325 et 326 un pélerinage en Terre-Sainte et y procéda à la recherche de précieuses reliques. Elle était accompagnée d'un Valérius Publicola qui la secondait avec beaucoup de zèle et d'intelligence. C'est à lui principalement qu'elle fut redevable de la découverte de la Sainte Croix sur laquelle était mort le Sauveur. Pour l'en récompenser, l'impératrice lui conféra le droit d'en porter le nom, traduit depuis en italien. (Communication de M. Paul Royer-Collard.)

Mesdames de France, tantes de Louis XVI, vinrent chercher à Rome un asile, la Princesse de Santa-Croce fut désignée par le pape pour les accompagner toute la durée de leur séjour.

La Révolution Française jeta le trouble dans une situation si brillante. Le Cardinal de Bernis, privé des grands revenus attachés à ses bénéfices, ayant de plus refusé le serment à la constitution civile du clergé, fut destitué de ses fonctions d'ambassadeur. Deux partis s'étaient formés dans la population romaine, l'un tendant au renversement du pouvoir temporel des papes et à la proclamation de la République; l'autre restait fidèle aux institutions existantes mais apportait dans son aversion pour les idées nouvelles un emportement des plus propre à le compromettre. Le meurtre d'un agent français, Basseville, qui avait soulevé l'indignation populaire par son attitude, donna prétexte à l'invasion et au démembrement des Etats Pontificaux.

La paix une fois rétablie par le traité de Tolentino, Joseph Bonaparte venait remplir à Rome les fonctions d'ambassadeur, lorsqu'un nouveau meurtre, celui du général Duphot, motiva l'occupation de la ville par les troupes françaises, l'enlèvement du pape Pie VI et la proclamation de la République. La grande majorité des habitants demeurait attachée à la cause du pape exilé, la société aristocratique avait horreur des envahisseurs; on fut donc très surpris et fort scandalisé de voir les deux fils aînés de la Princesse de Santa-Croce entretenir des rapports d'amitié avec l'état-major de l'armée d'occupation et se désintéresser des malheurs de leur patrie. La princesse, qui était devenue veuve, fut obligée par eux d'ouvrir son palais aux représentants du gouvernement français. L'avantage qu'ils trouvaient dans ces relations avec l'une des plus nobles familles romaines était si hautement apprécié que Joseph Bonaparte avait offert à la princesse pour l'un de ses fils, la main de sa sœur Elisa, depuis Grande-Duchesse de Toscane : La Princesse de Santa-Croce trouva les Bonaparte de trop petite Maison pour s'allier à elle.

Le 24 Novembre 1798, sans déclaration de guerre, le roi de Naples, Ferdinand, attaque follement la République Romaine et l'armée d'occupation. Les Français surpris sont momentanément obligés de se retirer. Pendant deux semaines, la réaction triomphe et la populace déchaînée se livre à toutes les violences... La famille de Santa-Croce se sent particulièrement menacée, se retire sous l'escorte des troupes françaises, et loin d'attendre la fin de la tourmente, prend immédiatement la route de Paris.

C'était le temps où Talleyrand, ministre des Affaires Etrangères, avait installé dans sa maison de Neuilly, pour en faire les honneurs au monde officiel, la belle Mme Grant qu'il ne songeait pas encore à épouser, ce qui ne laissait pas de causer un certain scandale; toutefois Mme Bonaparte assistait aux fêtes si singulièrement présidées. La Princesse de Santa-Croce prit exemple sur elle, et entra même bientôt dans l'intimité du pseudo-ménage. Elle y amenait les plus jeunes de ses enfants qui s'y trouvèrent fort cajolés... Parmi tant de traits du caractère complexe de Talleyrand, il aimait les enfants et se montrait sensible au charme de leur innocence. La plus jeune fille de la princesse née à Rome en 1790, devint la favorite de M. et de Mme de Talleyrand. Ils prirent occasion d'une indisposition pour demander à la conserver lorsque la princesse repartit pour Rome. Ainsi l'enfant grandit loin de sa mère et lorsqu'elle approcha de sa dix-septième année, ce fut au château de Valençay qu'elle fut remarquée et recherchée en mariage par un gentilhomme du voisinage, M. Godeau d'Entraigues, fils d'un ancien conseiller au

Parlement de Bourgogne. La Princesse de Santa-Croce revint en France pour conduire sa fille à l'autel (1).



Le Jeune Doyen de Coubert.
Croquis à la pierre d'Italie.

Elle avait eu l'occasion de connaître à Rome, avant la Révolution, le peintre Danloux. Il avait fait d'elle un portrait, passé à l'une de ses petites-filles, la Princesse de Santa-Fiore. Le nouveau portrait exécuté en 1806, moins séduisant à coup sûr que le premier puisque la princesse a vingt-cinq ans de plus, mais d'une extrême distinction, constitue un document précieux qu'elle laissa en souvenir à sa fille, Mme d'Entraigues. Depuis le tableau de Danloux n'a plus quitté le château de La Moustière jusqu'à ces derniers temps.

Assise sur son canapé de pur style Empire, naturellement, décolletée dans sa robe blanche brodée de palmettes pourpre, son écharpe de cachemire négligemment jetée, la Princesse de Santa-Croce est appuyée sur sa main droite. Une originale coiffure de goût antique formée de nattes et de bandelettes dorées surmonte la tête admirablement dessinée. Les bras sont superbes de forme. Dans le fond, la statue de Valerius Publicola, l'ancêtre! Il semble difficile de rendre de façon plus heureuse que ne l'a fait Danloux la noblesse d'allure de la grande dame, d'y exprimer mieux le travail de la pensée, de mettre plus de naturel dans la pose et de distinction dans l'ensemble. C'est encore du très bon Danloux, mais ce sera le chant du cygne! (2).

Comment expliquer l'accueil, plutôt froid, que reçut ce morceau remarquable, sinon par de vieilles rancunes encore vivaces? Chaussard, célèbre critique de l'Empire, n'eût-il pas été mieux inspiré en négligeant la rengaine habituelle sur l'émigration? d'autant qu'il détache en passant un coup de... patte à Mme Lebrun qui n'en peut mais, tout en reprochant à Danloux son enluminure et « ses roses plâtrés ». Reproduisons par curiosité ce morceau aussi fade que prétentieux. Il est extrait du *Pausanias Français* ou *Description du Salon de 1806 :*

N° 126 : « Portrait de la Princesse de Santa-Croce : Il semble que le climat nébuleux de l'Angleterre, que les brouillards de la Tamise soient funestes aux arts d'imitation, particulièrement à celui de la peinture. M. Danloux n'est pas le seul qui ait fait cette fatale expérience; c'est ainsi

(1) Nous avons suivi dans ce récit les notes que M. Paul Royer-Collard a bien voulu rédiger pour nous avec la plus entière bonne grâce.

(2) Le portrait de la Princesse de Santa-Croce appartient à Mme Vve Vernhette, son arrière-petite-fille, qui en a gracieusement autorisé la reproduction.



Henri IV surpris par l'Ambassadeur d'Espagne.
Chez M. le Comte de La Morlière.

que Mme Lebrun a vu s'éteindre le feu de son pinceau au milieu des glaces de Pétersbourg; voilà pourquoi Voltaire écrivait :

O vous, Messieurs les beaux esprits,
Faites tous vos vers à Paris
Et n'allez pas en Allemagne !

« M. Danloux avant de partir de Paris, s'était annoncé de manière à donner les plus hautes espérances; il traitait avec un égal succès le portrait et l'histoire. Malheureusement le portrait de Mme la Princesse de Santa-Croce n'est pas pour donner une idée du talent de l'artiste; le dessin, surtout celui des mains, est incorrect : Elles sont trop petites. Les draperies n'accentuent pas bien le nu. Les plis ne sont pas heureux. Ou la figure du fond de la galerie est trop petite, ou le ton n'est pas assez prononcé pour l'éloignement de la perspective ?

« Le ton général est faux. Les ombres sont grises, les clairs plâtrés, surhaussés de couleur rose. Cela rappelle les beaux temps de Boucher, l'époque où l'enluminure tenait lieu d'effet. Les gens du monde qui ne se connaissent pas en peinture et surtout les femmes, aiment les couleurs factices, mais un artiste doit pousser la complaisance jusqu'à sacrifier la vérité, sa réputation et même son intérêt, car l'imitation exacte de la nature finit par triompher des systèmes et l'on préférera toujours une figure animée non seulement par l'expression mais aussi par ce ton de vie qui résulte de la manière de traiter les chairs ; on voit alors le sang circuler sous la peau. Quelle différence entre ces physionomies et ces poupées coloriées, c'est-à-dire tels portraits modernes ! »

Et voilà la critique d'art en 1806 ! Ce n'était vraiment pas la peine de s'intituler *le Pausanias français* pour écrire pareilles turlutaines. Qui voudrait soutenir que Pausanias, en la circonstance, ne rime pas avec galimatias ?



Sous le N° 125 du livret, figurait au même Salon, le second tableau exposé par Danloux, œuvre pleine de fraîcheur et de charme, *Portrait des enfants de M...* (Doyen de Coubert) *jouant avec un chien dans un jardin.* Le critique, si peu bienveillant, après en

avoir marqué le ton général gris et froid, affecte de n'avoir d'yeux que pour le chien et d'ignorer les personnages :

« Le chien a l'air vivant. Ici M. Danloux a sans doute mieux réussi, parce qu'il a copié la nature et que le modèle n'a pu lui demander de l'embellir. »

Les descendants de Samuel Bernard, le célèbre financier, que Danloux avait à représenter n'ont rien à farder en effet, et c'est dans le jardin de la maison de la rue Cerutti, plus tard Lafitte, au bas du perron, qu'il les a placés. M. Doyen, leur père, banquier, député et l'un des fondateurs de la Banque de France, était son gendre et habitait l'hôtel qui appartient aujourd'hui à la famille de Rothschild.



Sully déchirant la promesse de mariage d'Henri IV à Gabrielle d'Estrées.
Appartient à M. Lemasle, libraire.

Le groupe se détache sur un fond de colonnes et de verdure. Laure, la fillette, devenue depuis Mme d'Autremont, se détache en blanc, les bras nus, et la taille très courte. Tout en ramenant son écharpe sur l'épaule, elle retient la laisse, couleur cerise, du molosse débonnaire qu'enjambe son jeune frère, Samuel Doyen, blondin à la veste ouverte brandissant son fouet. Un griffon noir jappe auprès d'eux ; signé à gauche : *P. H. Danloux fac^{bat}, 1806.*

Dans ce tableau si vivant, de plus d'un mètre et demi de largeur, qui rappelle, dans des proportions moindres celui des enfants Le Vassor, le talent de Danloux n'a pas faibli, ne marque encore aucune décrépitude. Il est mouvementé, et la figure du garçonnet surtout, d'allure si juvénile, se montre charmante.

C'est en forêt de Saint-Gobain maintenant, aux murs de l'ancienne abbaye de Saint-Nicolas, que l'œuvre de Danloux trouve asile : « Ce tableau qui me vient de ma tante de Fitz-James, nous écrivait naguère l'aimable propriétaire actuelle, représente, encore enfants, son père, Samuel Doyen de Coubert, et sa tante, Mme d'Autremont, descendants de Samuel Bernard... » (1).

(1) Le tableau représentant les enfants *Doyen de Coubert*, appartient à Mme Gaston Faure qui a bien voulu nous le décrire et en autoriser la reproduction.

Vers le même temps et dans la même famille, Danloux faisait deux esquisses peintes de M. d'Autremont, agent de change, directeur de la Savonnerie, et de sa femme, Laure Doyen. Un charmant portrait de leur mère également conservé dans la famille d'Autremont, nous montre une jolie femme, les cheveux blonds rattachés avec des rubans bleus ; mais il n'est pas de notre artiste, il est signé d'un nom peu connu, *Boille, An III*^e.



La hantise de la peinture historique poursuit toujours Danloux : C'est sa marotte ! S'il y voit un succès possible, ses sentiments l'obligent par ailleurs à ne pas prendre pour modèles les hommes du jour ; il lui faut donc remonter en arrière et c'est au temps d'Henri IV qu'il donne la préférence. Plaçons ici certaines esquisses d'exécution facile, pierres d'attente qu'il compte sans doute utiliser plus tard en grandes dimensions. Nous avons retrouvé deux d'entre elles, mais ne doit-on pas les supposer beaucoup plus nombreuses ? L'une, enlevée avec feu, représente *Sully déchirant devant Henri IV la promesse de mariage faite à Gabrielle d'Estrées*, et témoigne de sa virtuosité, tout en attestant combien l'artiste se mouvait à l'aise dans les proportions du tableau de genre.

L'autre, figurant l'*Ambassadeur d'Espagne surprenant Henri IV jouant avec ses enfants*, offre aux regards une jolie couleur, chatoyante et vive, qui fait penser à certaines esquisses de Bonington. Ah ! si Danloux s'était borné à ces projets et n'avait pas abordé les grandes machines !

« Mon père, m'écrivait Antonin Danloux peu de temps avant sa mort, aimait beaucoup la composition de ce tableau et regrettait que Pierre Danloux ne l'eût pas terminée. Mon grand-père, si l'on en juge par ses nombreux dessins, faisait plusieurs esquisses de ses sujets de genre, puis, quand il avait arrêté la composition, il la dessinait très complètement. Or, ici, il n'y a pas de dessin préalable. Les personnages sont là où il doit les mettre et tracés à coups de pinceau. Mon idée est que Danloux a voulu juger de l'effet dans cette petite toile, en essayant les tons, sans au préalable arrêter le trait des personnages. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il a peint la toile entière, accessoires et fond ? »

Rappelons qu'à l'époque, Ingres fut tenté par le même sujet ; tous deux se ressemblent dans leurs grandes lignes, mais le tableau du maître de Montauban, très terminé d'exécution, fut accueilli par le succès, tandis que celui de Danloux est resté à l'état de projet ou d'ébauche. Du moins, l'existence de ces tableautins témoignera des préoccupations nouvelles de l'artiste.



Le portrait de *Destailleur* (1) est l'un de ses derniers ouvrages. C'était alors un jeune architecte, petit gendre de Ferrières, le miniaturiste Génevois. Elève de Percier, protégé

(1) Destailleur (François-Hippolyte), né à Paris, le 22 Mars 1787, architecte, père de l'architecte Hippolyte Destailleur, le collectionneur dont le recueil de dessins de Gabriel de Saint-Aubin reste unique.

du Duc de Vicence, pour lequel il restaura Caulaincourt, Destailleur a construit beaucoup de châteaux, Frémigny au Comte de Sémonville, Dieuville près de Brienne pour M. de Loménie, de nombreux hôtels, des tombeaux remarquables, enfin il a créé le passage Jouffroy. Le « beau ténébreux » qui le représente prend, semble-t-il, sous le pinceau de Danloux, les allures d'un Prudhon.



Hippolyte Destailleur, architecte.

N'oublions pas dans les travaux de la fin l'ingénieur *Lenoir,* dont le portrait, très moderne d'allure, affirme sa conscience dans la recherche de la physionomie comme dans celle des accessoires : Le réalisme ainsi compris n'est-il pas l'expression même de la vérité ?

Mentionnons encore, parmi les portraits de Danloux dont il n'a pas été fait état, une œuvre agréable, le Prince de Chalais (Elie-Charles de Talleyrand). Mais que d'autres nous ont échappé et seront d'agréables surprises pour les amateurs !



Tout préoccupé qu'il fut en Angleterre par ses travaux et le souci de son avenir, Danloux souffrait cruellement de l'absence de son fils unique, confié dans sa première enfance à des personnes sûres, près de Sens. La tradition veut que le père-nourricier, pour rendre l'enfant à sa famille, l'ait amené dans une hotte, recouverte de légumes en arrivant à la barrière, dans la crainte qu'on ne le lui enlevât comme fils d'émigré. C'est chez M. Le Foulon, entrepreneur-architecte, qu'on le conduisait ainsi en pleine Terreur. L'excellent homme, devenu veuf, venait d'épouser



Le Noir, ingénieur.
Appartient à M. Brunner.

en secondes noces, la sœur du peintre, Constance Danloux, âgée alors de 27 ans. C'était l'heure où la correspondance avec la mère-patrie restait précaire et même dangereuse. Il y allait de la vie d'écrire des lettres à l'étranger ou d'en recevoir; aussi la mère n'avait-elle que de rares nouvelles de son enfant. Avec quelle joie, le 3 Avril 1795, Mme Danloux en reçut de France!

« Je l'ouvris avec grand empressement. Elle était de Condé, une de mes bonnes amies... Mon fils avait été retiré de chez sa nourrice par l'oncle de mon mari, qui est son parrain. Il en a un soin tout particulier ainsi que sa femme. Elle me mande que cet oncle, qui est âgé, a épousé la sœur cadette de mon mari. Ces événements de famille me rendirent bien joyeuse, car depuis deux ans, je n'avais pas eu la moindre nouvelle de mon pauvre petit enfant! Je communiquai la lettre à mon mari qui fut aussi dans le ravissement... Il alla en faire part à la princesse. »

En Juillet de la même année, nouvelle lettre :

« Mon fils se portait bien; il était très joli, très intéressant, très caressant, vif et annonçant de l'esprit. »

Toujours, dans ces missives, il y est question de sa précoce intelligence, de sa bonne écriture, de ses dispositions pour le dessin, de son bon cœur... Le 16 Août 1796, par exemple, une lettre de Mme Le Foulon à sa belle-sœur lui reconnaît « de l'esprit, des dispositions pour tout, de la douceur dans le caractère et beaucoup de vivacité. »

Dans une autre, de la main des anciennes élèves du maître, Mlles Guéret leur envoient son portrait dessiné par elles, tout en se plaignant de ce qu'il n'ait pas voulu se tenir : « Malgré cela, il est ressemblant ». Toutes le disent charmant, seulement ce qu'elles ne marquent pas, c'est qu'il est trop choyé, trop gâté par ses parents qui, n'ayant pas d'héritier, désirent le conserver le plus possible...

Les communications une fois rétablies avec la France, Mme Danloux n'a plus qu'une pensée, reprendre son fils. Elle part et, après une longue attente à Calais, arrive à Paris, d'où elle donne à son mari des nouvelles de Jules : « Elle l'a trouvé joli mais intimidé. » Constance, sa belle-sœur et son mari la reçoivent bien, mais craignent la séparation. L'oncle écrit même à Danloux pour demander de lui laisser Jules encore trois ans, à raison de sa délicatesse, mais la mère n'y peut consentir. Mme Danloux raconte que l'enfant est rassasié de plaisirs. Avec de l'esprit, on l'a habitué à dire un tas de sottises. C'est un véritable chagrin pour elle de le séparer de son oncle et de Constance « qui l'aime à la folie », mais « à force de le gâter, ils en auraient fait l'enfant le plus maussade... »

Laissons les parents reprendre leurs droits imprescriptibles. Les incidents du voyage, le changement d'air, la vie de famille surtout, vont modifier et dissiper ces impressions premières. En Angleterre, Danloux aura à retracer souvent les traits délicats de son fils, tâche toujours agréable pour un père. Que de fois le peintre devra modérer la pétulance de Jules pour lui faire garder un moment la pose! On reconnaîtra sa frimousse éveillée dans maint croquis; le voici effrayé par un combat de coqs, posé comme pour représenter un amour espiègle, ou chevauchant une imaginaire monture dans une toile laissée sans doute inachevée et dont il ne subsiste plus que la tête :

« Ce portrait d'enfant, à cheval sur un tronc d'arbre, a été mutilé, nous écrivait Antonin Danloux. De la toile découpée, on n'a conservé que la tête et cela pour la faire entrer dans un fort vilain cadre ovale qu'on possédait... »

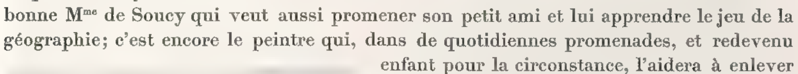
Ce qui en reste ne constitue pas moins un curieux document pour l'iconographie du fils de l'artiste dont il marque bien la physionomie à l'époque. Il peut avoir alors de sept à huit ans, l'âge des cerfs-volants, des méthodes mnémoniques de l'abbé Gaultier et des parties avec les enfants du peintre Weathly. Mais que de tableaux du maître mis en pièces ! C'est une vraie malédiction.



Mme Danloux et Jules devant un combat de coqs.

Faut-il encore reconnaître Jules dans le portrait de *Jeune Garçon* du Musée de Tours ? C'est plus discutable ; quant à la miniature de Lahante, elle reste un témoignage irrécusable puisqu'un émigré, familier de la maison, l'a signée et qu'elle doit dater de son arrivée à Londres..

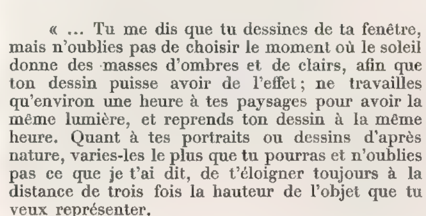
Lorsque Mme Danloux se charge d'aller en Ecosse réaliser l'argent de la vente des estampes de Lord Duncan, c'est le père qui s'occupe de distraire son fils, de le mener au cirque d'Astley ou de le conduire chez la bonne Mme de Soucy qui veut aussi promener son petit ami et lui apprendre le jeu de la géographie ; c'est encore le peintre qui, dans de quotidiennes promenades, et redevenu enfant pour la circonstance, l'aidera à enlever son cerf-volant dans les prés.





L'Enfance de Jules.

L'enfant est maintenant un grand garçon. De retour en France avec ses parents, nous le trouvons placé dans une maison d'éducation à Eragny, non loin de Pontoise. Ses dispositions pour les arts semblent s'accentuer. Son père ne serait pas éloigné de les encourager, comme en témoigne cette lettre toute pleine de conseils pratiques, d'où nous détachons ce fragment (lettre datée du 30 Juin 1805) :



« ... Tu me dis que tu dessines de ta fenêtre, mais n'oublies pas de choisir le moment où le soleil donne des masses d'ombres et de clairs, afin que ton dessin puisse avoir de l'effet ; ne travailles qu'environ une heure à tes paysages pour avoir la même lumière, et reprends ton dessin à la même heure. Quant à tes portraits ou dessins d'après nature, varies-les le plus que tu pourras et n'oublies pas ce que je t'ai dit, de t'éloigner toujours à la distance de trois fois la hauteur de l'objet que tu veux représenter.

« Je suis content de te savoir de la société des

enfants de M. de Saint-Pierre. Tu as une belle occasion pour lire l'ouvrage écrit par leur père qui a pour titre *Paul et Virginie.* Il me semble que c'est une grande jouissance que de lire les ouvrages d'un habile homme et de voir ce même homme familièrement. C'est ce que j'appelle manger des fruits sur l'arbre... etc. »

L'adolescent devient un homme; il se marie... Bien que les incidents de la vie de Jules Danloux sortent de notre sujet, puisqu'il n'a pas fait sa carrière des arts, quoiqu'il dessinât fort agréablement, profitons de ce que le général Danloux veut bien nous donner quelques lignes à son sujet, pour les reproduire :

« Mon père, après avoir été secrétaire particulier du Baron Alquier, ambassadeur de France à Stockolm, remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade auprès du Comte de Saint-Germain, ministre plénipotentiaire à Wurtzbourg. Rentré en France à la suite du désastre de Leipzig, il figura avec distinction au nombre des jeunes hommes accourus à la défense de Paris.

« Les souvenirs de l'émigration, l'attachement dont le peintre Danloux avait donné des preuves aux princes exilés facilitèrent à M. Jules Danloux son admission à un emploi au Ministère de la Guerre et dans les bureaux de la Maison du Roi, emploi dont il démissionna en 1828 pour ne s'occuper plus jusqu'à sa mort que de sa nombreuse famille.

« Il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur par Louis XVIII qu'il avait rejoint à Gand et qui, à son départ des Tuileries, l'avait chargé d'une mission périlleuse dont il s'était acquitté à la satisfaction du souverain.

« Mon père avait épousé en 1820 la fille aînée d'Ignace Pleyel; mes parents ont eu dix enfants dont je suis le seul survivant. Tous mes frères ont appartenu à l'armée. Trois d'entre eux ont pris part en 1859 à la campagne d'Italie. En 1870 nous étions quatre à l'armée du Rhin. Notre unique sœur a été mariée à un officier supérieur de cavalerie.

« Mon père nous a été enlevé en 1869, à Saint-Germain qu'il habitait depuis 1830. Très aimé de tous ceux qui l'ont connu, il a passé sa vie à faire le bien autour de lui; à sa mort nous avons reçu de toute la population de Saint-Germain d'éclatants témoignages de sympathie... »

Un billet du Duc de Mortemart, colonel des Çent-Suisses, à Bonne d'Alpy qui avait apostillé la demande de la croix pour son ami d'enfance, confirme sa nomination et sera comme un écho lointain du temps de l'exil :

« Je suis heureux de pouvoir annoncer à ma *pouponne* que ce qu'elle désire est fait. M. Danloux est nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Je me suis intéressé autant que j'ai pu dès le commencement à son affaire, sachant que ce serait une chose agréable à elle et à ma princesse, que j'espère aller voir ces jours-ci dès que j'aurai une minute. Tout à ma pouponne comme à l'ordinaire.

Casimir.

Vendredi, 19 Janvier 1816.

La princesse à laquelle on fait allusion est la Princesse de Craon, depuis longtemps revenue d'émigration et toujours soignée par Bonne d'Alpy. Antonin Danloux nous a souvent rappelé leurs bonnes relations avec son père et nous a même communiqué cette lettre où il est question de sa propre naissance :

« Il est vrai, mon cher papa, que vous augmentez terriblement *notre* famille, mais enfin cela ne m'empêche pas de me réjouir de savoir cette bonne petite mère débarrassée de son *monsieur*. Tâchez de débarrasser aussi mes autres frères et ma chère Marie (1) de leur rougeole, si toutefois ils doivent la prendre, mais dites-vous bien qu'à leur âge, cette petite maladie n'est rien... Ma convalescence chemine toujours, mais je ne suis pas encore, tant s'en faut, à mon apogée de santé. Je pars Mardi pour Boucheville chez la Duchesse de Poix, au delà de Meaux, ensuite, si les voyages me réussissent, j'irai à la Mailleraye. Cette maladie m'a laissé un fonds de tristesse et d'apathie;

(1) Devenue Mme la Baronne de La Filolie.



Jules Danloux.



Portrait de Jules Danloux.

peut-être cela s'usera-t-il à la longue, si je vis... C'est égal, je vous aime bien malgré cette pauvre tête et j'embrasse la chère accouchée et toute la ribambelle. Ecrivez-moi leurs noms par ordre chronologique ! »



Sans doute Danloux travaillait encore à quelque portrait, donnait de temps à autre un coup de pinceau, mais l'espoir ne le soutenait plus, l'homme était touché aux sources de la vie. Les déceptions dont fut abreuvé son retour d'Angleterre et qu'il s'exagéra peut-être, contribuèrent à rendre l'artiste, déjà malade, hypocondriaque. « Sa santé ne résista pas à ces amertumes, a écrit le colonel Arthur Danloux. Il languit pendant cinq ans, ne reprenant sa palette qu'à de longs intervalles, et après avoir épuisé en grande partie le fruit de son travail en Angleterre, il mourut à Paris, laissant sa veuve et son fils dans une situation précaire... »

Danloux fut inhumé au Père La Chaise. Sur la pierre tombale, sa famille fit graver : *Cy git Henri-Pierre Danloux, peintre d'Histoire, décédé le 3 Janvier 1809, âgé de 56 ans. Bon époux, bon père et bon ami, plein de talents, d'honneur et de probité ; il vécut malheureux ; ses vertus lui acquirent des amis ; il mourut regretté de, tous* (1).



Reconstituons par la pensée l'atelier de la rue Neuve-Saint-Augustin, tout peuplé de souvenirs, où l'artiste vécut ses derniers jours. Conservé longtemps par son fils et transporté plus tard à Saint-Germain, il ne sera définitivement dispersé que soixante ans après. C'est grâce au catalogue de la vente aux enchères du mois de Mars 1869, que nous pourrons apporter quelque précision à son sujet.

Le portrait de Madame Elisabeth, touchante image, y devait occuper la place d'honneur. Quand M[me] Danloux deviendra la Comtesse de Busnes en 1822, mention sera faite de cette belle toile au contrat. Que de fois ne fut-elle pas copiée par les miniaturistes

(1) Préfecture du Département de la Seine. — Ville de Paris, 2[e] Arrondissement. — Du mercredi quatre Janvier mil huit cent neuf, heure de midi : Acte de décès de Henri-Pierre Danloux, peintre d'histoire, âgé de cinquante-trois ans environ, né à Paris, sur la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, décédé ce jour d'huy à trois heures, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 39, Division Lepelletier, époux de D[e] Marie-Pierrette-Antoinette de Saint-Redan ; les témoins ont été MM. Nicolas-Joseph Danloux-Dumesnils, négociant, âgé de cinquante ans, demeurant rue Bourglabbé, n° 26, frère du défunt, et Armand-François Mégret de Sérilly, rentier, âgé de vingt-huit ans, demeurant rue de l'Université, n° 77, ami du défunt, lesquels ont signé avec nous, maire, qui avons dressé le présent acte de décès, le tout après lecture faite... Danloux-Dumesnils, A. Mégret de Sérilly, Picard, officier public.

pendant l'Emigration ! Voilà des portraits de famille, la femme de Danloux quand elle s'appelle encore Antoinette de Saint-Redan, en des profils dessinés dans toute la ferveur de la jeunesse ; et la voici à Rome, alourdie par la maternité ; puis au retour d'Italie, réflétée dans son miroir, au château de Passy. Croquée maintenant par son mari dans ses cahiers d'études; miniaturée par Ferrières ; Jules Danloux même a retracé le profil de sa mère dans son âge mûr.

Parmi les jeunes visages égayant les lambris, notons *Mme Bernier,* née Guéret, sous son chapeau-cloche ; *Miss Halbert* se remarque à son élégance toute britannique. Il faudra l'incendie pour détruire à jamais ce souvenir d'exil. Un autre portrait, laissé pour compte, nous paraissait reproduire les traits d'Etiennette Roussée, l'amie de la Duthé ? Mais un remords nous prend devant l'affirmation du catalogue : *Lady W...* (Wood) *en costume Directoire ?* Mentionnons-le afin de justifier de notre bonne foi. *Bonne d'Alpy* attire les regards par ses beaux bras non moins que par son turban cramoisi. Quant à la capricieuse *Laurette,* aux yeux trop engageants, elle a grande chance d'être placée en pénitence et face au mur. La pauvre enfant a dû si mal tourner !

Un morceau plus solide, l'*Evêque de Saint-Pol-de-Léon,* que le critique malveillant de 1802 disait *échappé par hasard* au pinceau de l'artiste, jette sa note austère au coin de l'atelier qu'il décore, et rappelle, avec son monceau de suppliques, les épreuves du clergé français. Un regard au sombre drame de *la Pitié,* à la *Scène du Déluge...* Décidément, vers la fin de sa vie, Danloux eut l'esprit hanté par les sujets lugubres ! Fâcheuse tendance, car ces tentatives de grande peinture historique sont là, demeurées sans acquéreurs, quand elles ne restèrent pas inachevées. *La Vestale* elle-même, si blonde, si touchante, objet de tant d'éloges, semble par ses larmes prévoir sa destinée ultérieure, et c'est dans la solitude et l'abandon que s'achèvera pour elle sa carrière de tableau démodé. Personne n'a voulu l'adopter !

On connaît le sort de *la Pitié,* que la main lassée du peintre n'avait pas terminée, mise brutalement en pièces par un acquéreur sans pitié. L'*Episode du Déluge* a profité, du moins, d'un sort meilleur, les héritiers de Jules Danloux ayant offert à la ville de Saint-Germain, pour son musée, ce tableau que l'artiste reconnaissait comme une entreprise au-dessus de ses forces. Çà et là, dans les coins, des tableaux de genre, œuvres de prime jeunesse : *le Petit Savoyard* daté de 1777, *le Petit Gourmand, Je t'en Ratisse* et son pendant, *les Servantes Lyonnaises,* d'autres encore, premiers modèles de la rue, printanières manifestations d'un jeune homme qui cherche sa voie dans l'observation directe de la nature.

Et puis ce sont les portraits du maître, son pastel à la bouche narquoise, toute prête à lancer quelque malice, tracé dans un jour de santé et de belle humeur, la meilleure image qu'il nous ait laissée de lui-même. Le voilà encore, peint à l'huile cette fois, mais moins bien inspiré. Il vient de lire les « papiers » et semble assez maussade, car on n'est pas gai en Septembre 1792. Quand il voudra reprendre la toile commencée, le peintre la trouvera détestable et l'abandonnera pour toujours. Combien se silhouette plus agréablement son image faite en 1789, à son voyage de noces, par son ami Sablet ! Elle lui remémore les jours d'illusion, les premiers temps de son mariage, alors que l'avenir se présentait dans les tons roses ; et la voici, peinte en miniature, dans la dernière période de sa vie, l'œil encore vif, mais, semble-t-il, avec une nuance de tristesse.



Mme Ve Danloux devenue Comtesse de Busnes,
par son fils Jules Danloux.

Des perles se dissimulaient dans les épaves de ce passé d'artiste. Ce nous fut une joie de restituer son nom au plus naïf, au plus frais visage d'anglaise qu'on puisse voir, à *Miss Jane Duncan,* la fille de l'amiral vainqueur des Hollandais. C'était l'étude faite pour la figure emblématique de la *Britannia.* Elle apparaîtra casquée mais très reconnaissable dans l'estampe gravée par Wilkin en l'honneur du héros de Camperdown, Lord Viscount Duncan, son père.

Quoi encore ? Faut-il noter son *Chinois* aux yeux bridés, sa jolie *Servante,* son *Comte de Saint-Albin,* le frère du triomphant Saint-Far, que l'exécution de Philippe-Égalité laissa sûrement dans l'embarras ? L'étude rehaussée du portrait en pied d'*Hosten,* les têtes inachevées de *Foster* ou de *Mégret de Sérilly,* le pastel très fait où d'aucuns ont voulu voir la première *Mme de Boinville,* et cette *Jeune femme assise, modèle de la Vestale,* mentionnée ainsi au catalogue, ne serait-elle pas *Mme J...* (Johnston) qui figura au salon de 1802 ? Quant au portrait de *Mme Le Foulon,* née d'Hérouville, légué par Jules Danloux à sa cousine, Mme Danloux-Dumesnils, il est resté dans la famille.

Deux têtes avaient été conservées par Danloux en souvenir des temps de l'Émigration, études pour son grand tableau du château de Versailles, le poëte *Delille,* sympathique à l'artiste, mais dont les éloges hyperboliques ne furent pas sans lui nuire, et sa femme, *Mlle de Vauchamps,* à laquelle on reprochera longtemps les manches à gigot de son portrait. Achetées par Destailleur en souvenir de l'époque où son grand-père fréquentait Danloux à Londres, elles ont été léguées par lui à sa ville natale.

Des ébauches encore, des études, des projets, des cahiers de croquis, tout un passé de travail et de rêve, traînaient çà et là. C'est au milieu des souvenirs de son illustre père que s'écoula l'existence de Jules Danloux, et que la vente après décès de 1869 vint disperser à jamais !



Jules Danloux par Delahante.
Miniature.



Avant de quitter l'artiste délicat, l'un des plus attachants du Dix-huitième siècle, que nous avons eu



Supplicium Vestalis.
D'après la gravure de Wilkin,
à Saint-Germain-en-Laye.

tant de plaisir à étudier, et de le soumettre au jugement de la postérité, déjà fixée sur la valeur de ses principales œuvres, un dernier mot sur son caractère et les particularités de son œuvre. D'une distinction native, Danloux, naturellement caustique, offre un mélange de gauloiserie et de sérieux tout à fait intéressant. Il aime les histoires piquantes

surtout quand elles sont gaies. C'est un anecdotier, ou mieux un collecteur d'anecdotes; tant pis si elles sont de nature à égratigner quelqu'un. Combien n'avons-nous pas dû en sabrer comme trop vives ou trop crues ! Il faudra des déceptions cuisantes, le déboire des illusions de la politique, pour tarir cette source de gaieté et provoquer l'hypocondrie, la neurasthénie, de la fin de sa carrière.

Sa propension constante l'a toujours porté à rechercher la fréquentation des gens du monde, et c'est dans leur société qu'il a passé sa vie. Par son mariage, par ses alliances, par ses modèles, Danloux s'est classé de bonne heure dans un milieu *select* qu'il n'a plus quitté pour ainsi dire puisqu'il l'a retrouvé à Londres. En en devenant le reflet, le peintre s'est constitué une originalité spéciale, que l'on pourrait dire franco-britannique. Sans doute il a fréquenté dans cette ville le personnel de la galanterie, apportant quelque élément de distraction à son exil, mais les amis de ces dames n'étaient-ils pas des plus qualifiés, souvent même de princière élégance ?

Le portraitiste se plaisait dans la société des femmes qui lui communiquèrent cette urbanité, ce cachet de bonne compagnie, qui le distingue, dames de la Cour, émigrées de marque, ladies correctes et gracieuses, créoles langoureuses, toutes ont été saisies dans leur allure familière et rendues avec un art exquis. Par la ressemblance matérielle aussi bien que morale de ses portraits, à laquelle se joint une pointe de réalisme qui n'est pas sans charme, le peintre demeure personnel. Les fortes études du début feront le reste. Entre ses contemporains français, si Greuze est plus génial, Louis David de plus grande envergure, Vestier d'un coloris plus vif, Mme Vigée-Lebrun autrement charmeresse, Prudhon invraisemblablement fondu, et plus intime Boilly, aucun n'offre à ce degré comme Danloux, le sens de la distinction et le goût impeccable.

On a vanté souvent, non sans raison, la gamme harmonieuse de sa palette, ses gris fins où traîne encore un reste de poudre, noté les roses éteints qu'il aimait tant. Aussi ses œuvres, dans leur allure, conservent-elles un caractère qui décèle à première vue son auteur.

Ainsi que Charles Blanc l'a remarqué, ses modèles ont toujours des poses convenables à leur profession, conformes à leur esprit et à leur caractère, « et de ces gestes imprévus trouvés sans effort qui leur donnent un accent de vérité prise par le côté frappant ». Son tort est d'avoir voulu s'improviser, sur le tard, peintre d'histoire. S'il s'était contenté de rester ce que la nature l'avait fait, un peintre de genre doublé d'un portraitiste, aucune ombre n'obscurcirait cette pure physionomie d'artiste.

Distinguées, séduisantes, imposantes même sont les toiles de grandeur nature, la famille *d'Étigny-Sérilly*, l'*Evêque de Saint-Pol de Léon*, les *Enfants Le Vassor*, l'*Amiral Duncan* ou la *Princesse de Santa-Croce*, mais plus gracieux encore se présentent ses portraits de petite dimension. Danloux s'y est vraiment créé une spécialité presque unique. Les amateurs ne s'y trompant pas, ont accordé leurs préférences au cadre restreint du genre où se mouvait à l'aise son talent subtil et fin. Rappelons seulement dans cette note la *Comtesse de Folleville* pinçant de la harpe, la *Marquise de La Suze* dessinant, le vieux *Besenval* au coin de son feu, *Mme de Lévis* à son clavecin, *Mme de Nauzières* sur les marches de son perron, la *Duthé* accrochant un tableau dans son boudoir, *Mme Boyd* dans le cachot de la Terreur, la *Comtesse d'Hennezel* et son fils, le petit violoniste, la famille ducale *de Buccleugh,*

sous les ombrages de Dalkeith, le *Duc de Bourbon* en général de l'armée de Condé, et tant d'autres petits chefs d'œuvre. Dans le portrait intime, le peintre de genre, l'élève de Lépicié se révèle et demeure incomparable : C'est son triomphe !

Reconnaissons que le jugement de la postérité, cette grande dispensatrice de justice et de vérité se montre favorable à l'artiste royaliste et proclamons Danloux le dernier, l'ultime peintre de portraits de l'*Ancien Régime*.



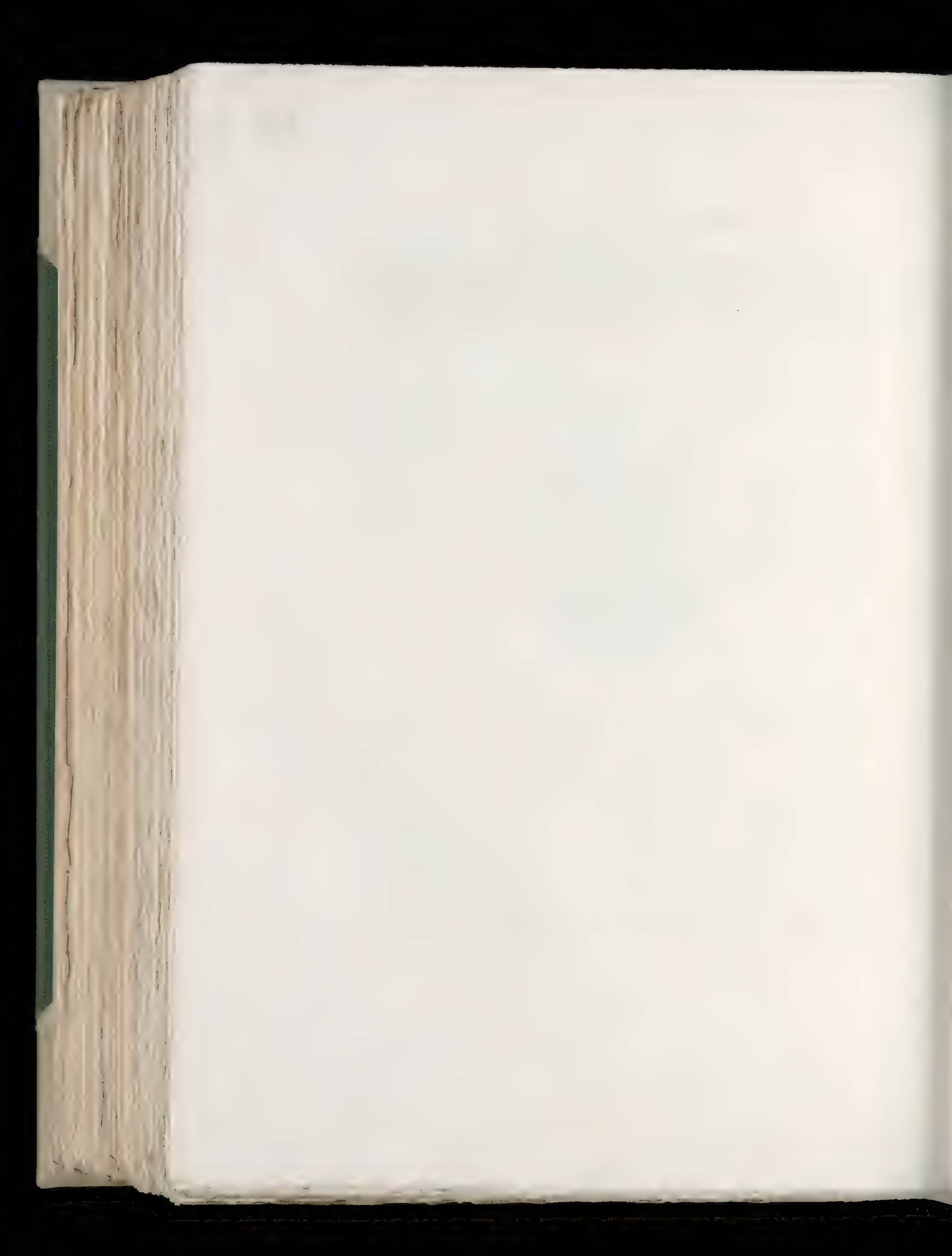


TABLE DES SOMMAIRES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

HÉLIOGRAVURES

PHOTOTYPIES HORS-TEXTE

FIGURES DANS LE TEXTE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

Madame de Polastron. — D'après le pastel de Mme de Fontenay.
Lord Adam Gordon. — D'après la gravure d'Audinet.
L'Innocence sous la garde de la Fidélité. — Au château de Dalkeith (Écosse).
Lady Élisabeth Montagu. — Collection de M. le Baron de Lauverjat.
Cul-de-lampe : Tête de jeune garçon.

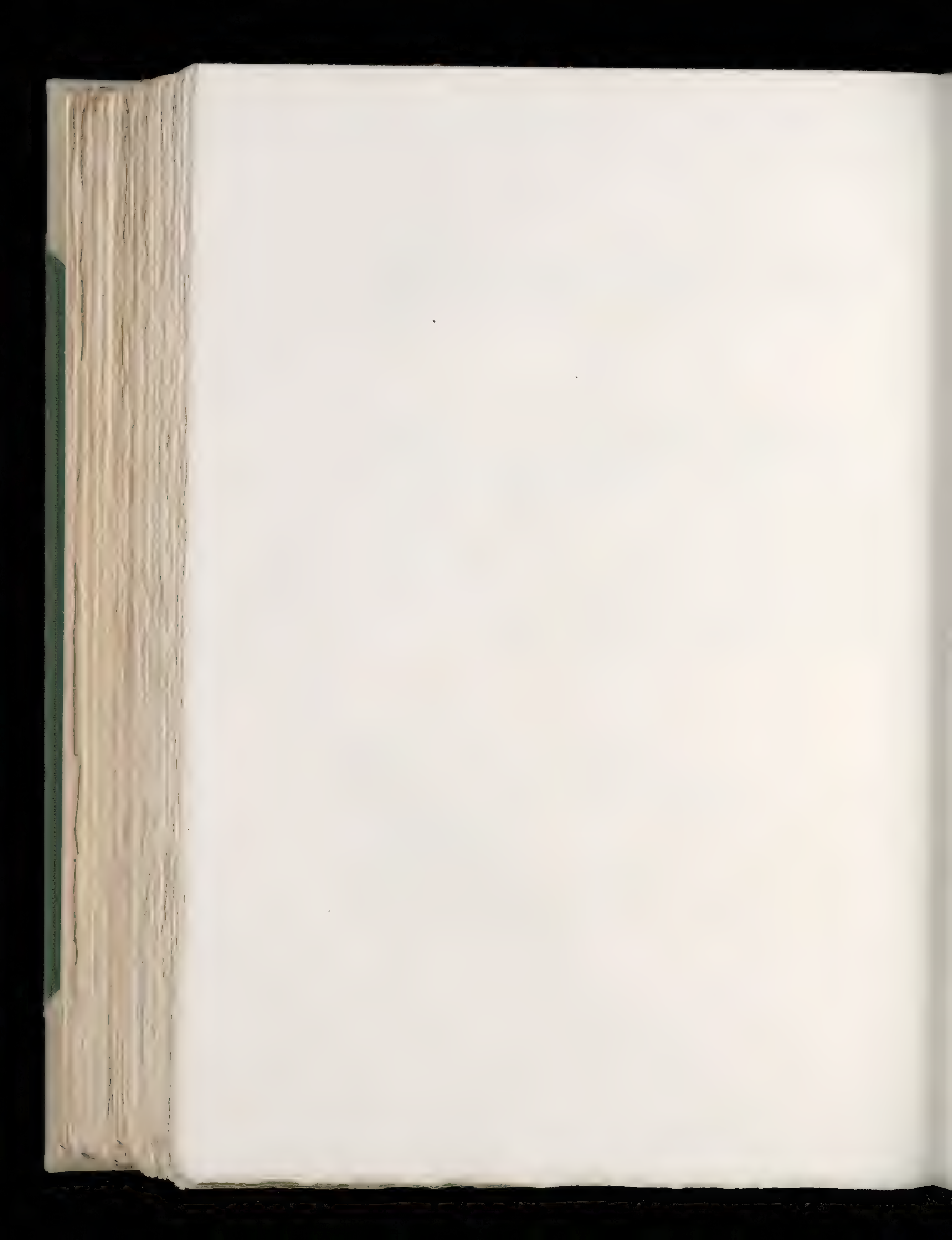
CHAPITRE VIII

En-tête : Figure allégorique, d'après La Rue.
Madame la Duchesse de Fitz-James, née de La Touche. — Collection de M. le Marquis de Biencourt.
Portrait de Mme de Lévis. — Collection de M. Artus.
La Princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. — Collection de Mme la Comtesse Mnizech.
Le Banc de Jardin. — Cahier de croquis de Mlles de La Filolie.
Un portrait d'Enfant. — Même recueil.
Croquis pour le Dauphin. — Même recueil.
Madame de Gomer. — Appartient au Général Lecomte.
Croquis d'Émigré. — Cahier de Mlles de La Filolie.
Madame Danloux dessinant. — Même recueil.
Jeux d'Enfants, dessinant. — Jeux d'Enfants. — Même recueil.
Dame Émigrée sur le retour. — Collection de M. Paul Cosson.
Un Père et son Enfant. — Chez M. Pillot.
Cul-de-lampe : Profil de servante. — Chez M. R. Danloux-Dumesnils

CHAPITRE IX

En-tête : Cariatides, d'après Eisen.
L'Amiral Duncan. — D'après la gravure d'Audinet.
La Britannia couronne de lauriers les armes de l'Amiral Duncan, — D'après la gravure de Wilkin.
Miss Jeanne Duncan, étude pour la Britannia. — Chez Mme Pierre Allez.
J.-B. Cléry. — D'après un dessin au crayon. — Collection de Mme Antonin Danloux.
J.-B. Cléry. — Collection de M. le Marquis d'Argence.
Fontanes. — Musée du Château de Versailles.
Première Pensée de *la Vestale.* — Croquis au crayon noir.
Détails de la Tête de *la Vestale.* — Chez Mlles de la Filolie.
Étude pour la figure de Mme Delille. — Musée de Chalon-sur-Saône.
La Pitié. — D'après la gravure d'Audinet.
Fragment de *la Pitié.* — Collection de M. le Baron de Schlichting.
Monseigneur de Boisgelin. — Chez M. le Comte Lanjuinais.
Le fils de Sir Honble Lambert.

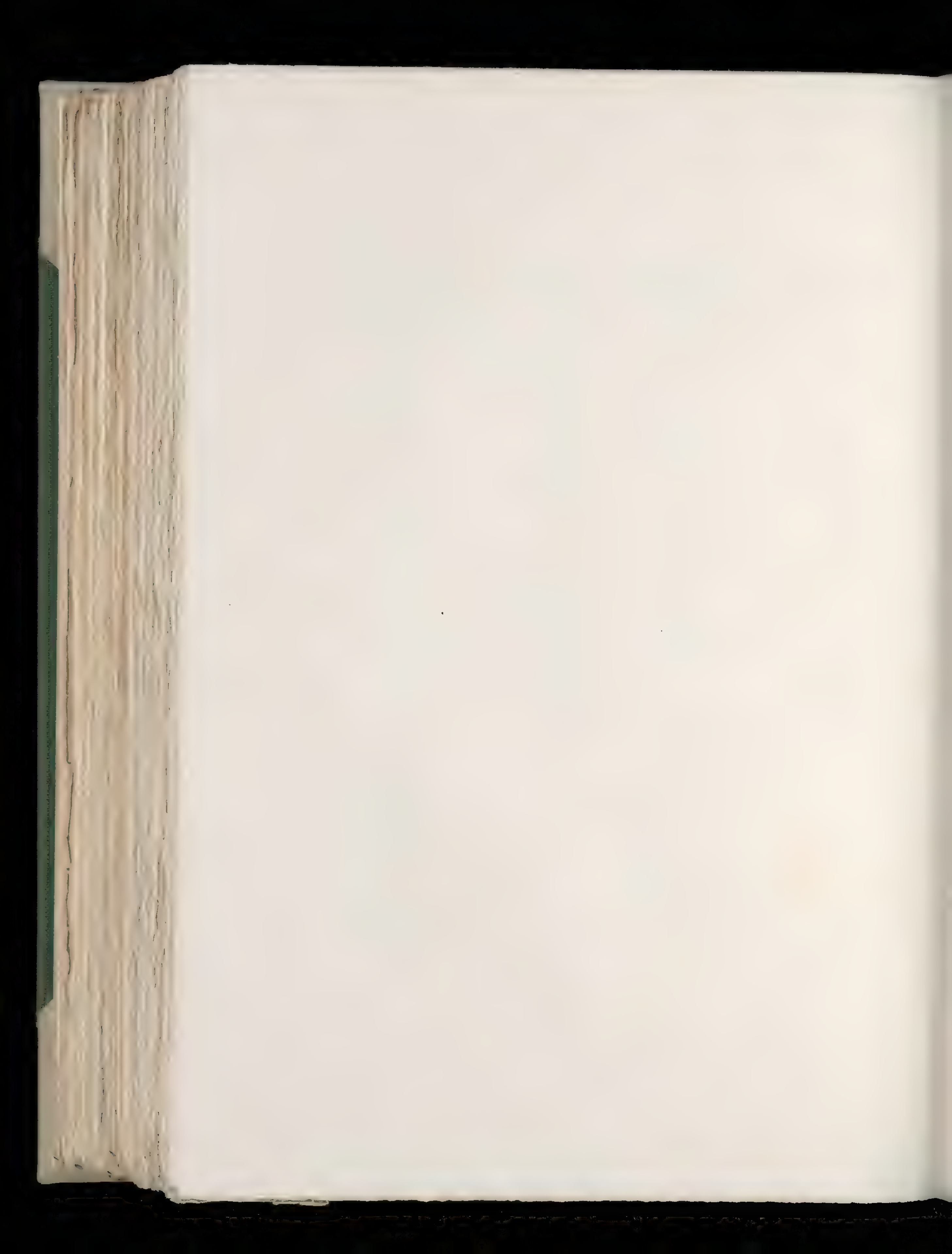
CHAPITRE X



TABLE

DES

NOMS PROPRES ET DES OUVRAGES CITÉS

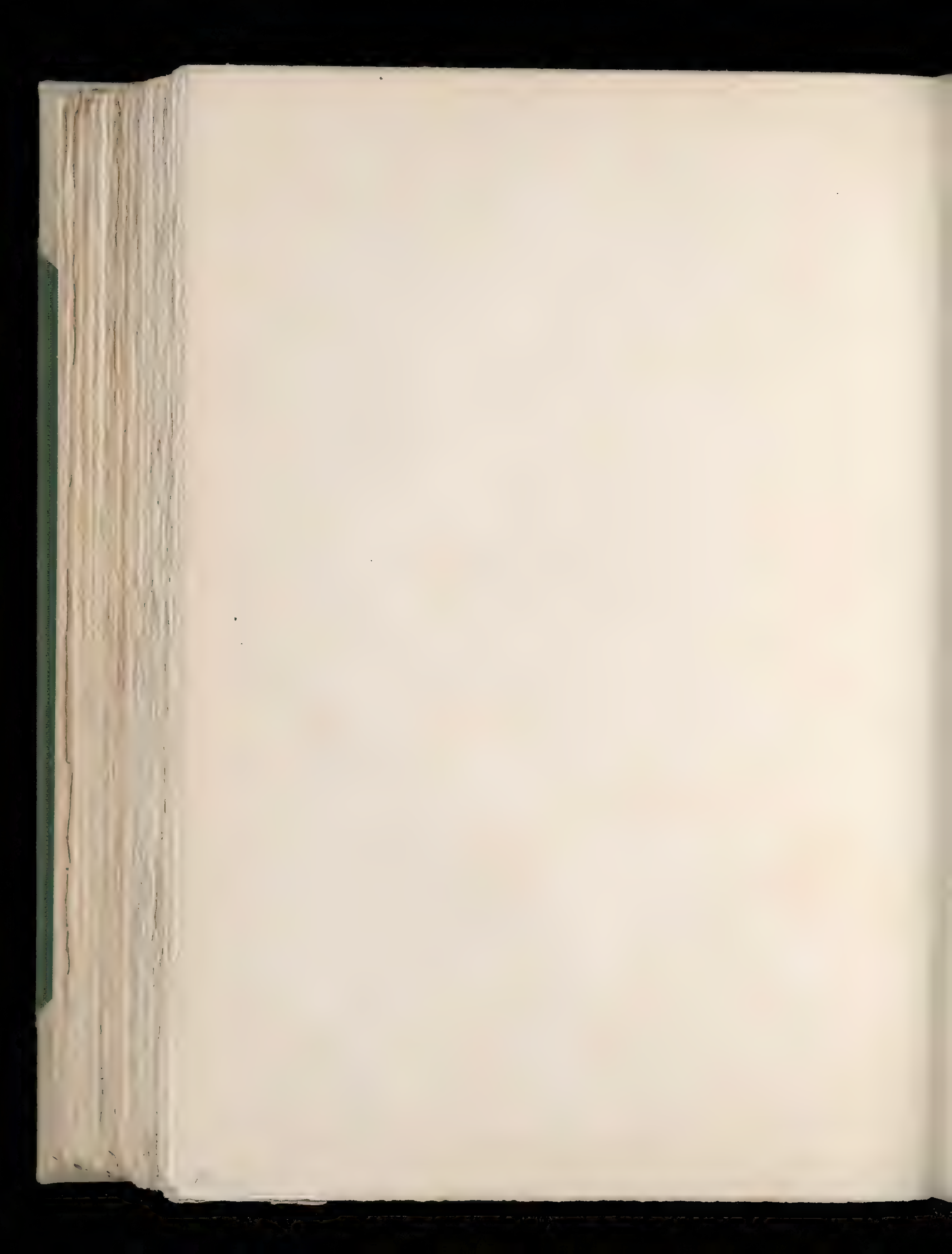


Achevé d'imprimer
le 15 Novembre 1910

Phototypies de Fortier & Marotte

Héliogravures de Xavier Maccard

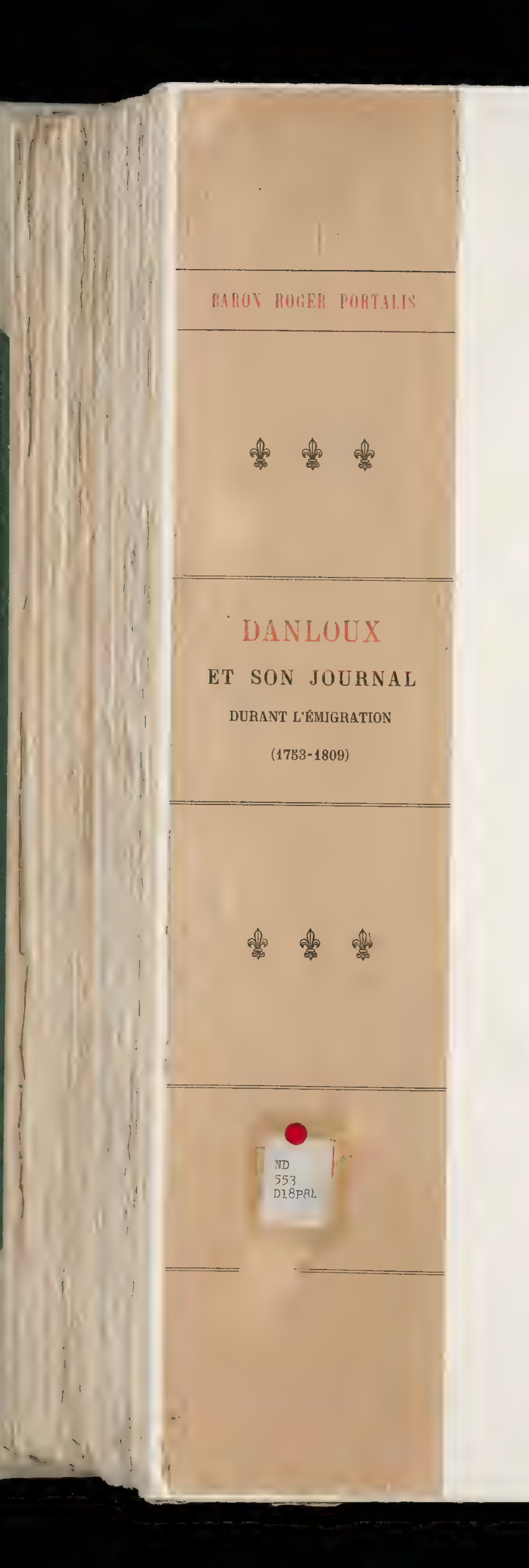
Typographie de Frazier-Soye
a Paris










BARON ROGER PORTALIS
DANLOUX
ET SON JOURNAL
DURANT L'ÉMIGRATION
(1753-1809)
ND
553
D18P8L











